

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

905
BULL
v. 1



Digitized by the Internet Archive
in 2016

BULLETIN
DE LA
BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINÉ

1910-1911

GROUPEMENT DES UNIVERSITÉS & GRANDES ÉCOLES DE FRANCE
POUR LES RELATIONS AVEC L'AMÉRIQUE LATINE.

BULLETIN
DE LA
BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE
(AMÉRIQUE LATINE)

1910-1911



RÉDACTION

Secrétariat de la Faculté des Sciences
SORBONNE
PARIS

ADMINISTRATION

79, Boulevard Saint-Germain, 79
Librairie HACHETTE et C^{ie}
PARIS X

g m w

Table des Matières

	Pages
P. AGUIRRE CERDA. L'œuvre de la France au Chili.....	207
R. ALVAREZ DE TOLEDO. Le régime monétaire argentin.....	177
« Le régime monétaire argentin (fin)....	200
P. APPELL. Programme	1
C. DE AZEVEDO. L'évolution politique du Brésil.....	109
G. BATTANCHON. Les peintres américains : Juan Eduardo Harris.	184
J.-G. BELTRAN. L'enseignement primaire dans la République Argentine	112
D ^r CAPITAN. Les données et les procédés généraux de l'histoire précolombienne	33
P. DENIS. Les travaux de M. Isaiah Bowman sur les Andes de Bolivie	9
E. EGAS. De l'influence française sur le milieu brésilien.....	49
F. GARCIA CALDERON. L'avenir de l'Amérique latine.....	280
V. GARCIA CALDERON. Le théâtre au Pérou	97
« L'Histoire au Pérou	217
E. HERRERO-DUCLoux. Les Universités Argentines	81
JULES HUMBERT. Le Président Gomez et la politique vénézuélienne	65
« L'Ancien Mexico	137
« L'Evolution Sociale du Mexique à l'époque coloniale	235
(Suite)	353
J.-F. JUGE. Revue Littéraire	
« Les idées de M. Sáenz Hayes.....	73
« M. Aramburo y Machado critique	78
« Un roman bolivien, « La Candidature Rojas ».....	169

027.044

134715

303259

125200

Withdrawn from Crea Lib.

Ag 10'53206 12 Je 52 q. D. Crea Lib. v.1, 1916/11, v.2, 1911/12, v.3, 1912/13, v.4, 1913/14, etc., 1-3, 5-7

	Pages
C. LESCA. Paysages et villes d'Amérique (I).....	321
E. MARTINENCHE. L'Action du Groupement en 1909.....	3
« La Gloire de D. Ramire	194
x L'action du Groupement en 1910	257
M. DE OLIVEIRA LIMA. Une anthologie française des écrivains brésiliens	69
« M. Rodolpho Theophilo	161
« L'œuvre de M. Sylvio Romero	225
« La formation historique de la nationalité brésilienne	264
M. PAOLI. Chanaan.....	240
C.-E. PORTER. Esquisse historique, développement et état actuel des études sur l'anthropologie, la flore et la faune chiliennes	247
« Id.	284
« Id.	335
S. POZZI. Notes d'un voyage médical au Brésil et en Argentine...	289
J. DE LA RIVA AGÜERO. La vie littéraire au Pérou (1909).....	149
« La sociologie de M. H. Cornejo.....	312
J. SIERRA. L'Université de Mexico.....	129
J. SUPERVIELLE. Le sentiment de la nature dans la poésie hispa- no-américaine :	
I. Epoque coloniale	87
II. Epoque romantique	304
G. TEIXEIRA DA SILVA TELLES. L'influence française sur la littéra- ture brésilienne	15
R. DA TRINDADE. Comment l'étranger se fixe dans l'Amérique du Sud	331
M. UGARTE. Les étrangers immigrés	45
C. VILLANUEVA. Napoléon et l'indépendance du Venezuela.....	
CHRONIQUE	352

BIBLIOGRAPHIE

Liste, par ordre alphabétique des noms d'auteurs, des ouvrages étudiés ¹.

	Pages
ANALES DE LA SOCIEDAD CIENTÍFICA ARGENTINA.....	351
ANUARIO ESTADÍSTICO DE LA REPÚBLICA DE CHILE (C.-E. Porter) ..	157
H. BARBAGELATA. Páginas sudamericanas (Charles Axel).....	287
M. BERNARDEZ. El Brasil, su vida, su trabajo, su futuro (J.-F. Juge)	32
R. BIGOT. Le Mexique moderne (Jules Humbert).....	93
F. CRASTRE. A travers l'Argentine moderne (Jules Humbert)....	126
L. DÍAZ. F. Raisin, traducteur. Atlántida conquistada. L'Atlantide conquise (J.-F. Juge)	30
P.-C. DOMINICI. Libro Apolineo (Discurriendo y soñando) (J.-F. Juge)	62
N. ESTRADA. Uruguay contemporáneo (J.-F. Juge).....	28
P. FIGARI. La Pena de muerte (Charles Axel)	288
D. FIGAROLA CANEDA. Bibliografía de Rafael Merchán (Charles Axel)	156
E. FINOT. Voir Molina.	
V. GARCÍA CALDERÓN. Del romanticismo al modernismo (J.-F. Juge)	152
D.-J. GUZMAN. Producción agrícola, selvícola y mineral de el Salvador (Charles Lesca)	223
« Botánica industrial de Centro América (Ch. Lesca)	223
F. HERNANDEZ. Desequilibrio (Jules Supervielle)	160
« Un pueblo, un siglo y un hombre (1810-1910) (Charles Lesca)	223
E. HERRERO-DUCLOUX. La enseñanza de la Química en la Uni- versidad Nacional de la Plata (J.-F. Juge)	31
« La Universidad Nacional de la Plata (J.-F. Juge)	31
« République Argentine (1810-1910) (J.-F. Juge)	31
C. HISPANO. El jardín de las Hespérides (Jules Supervielle)....	351

¹ Les noms des auteurs des comptes rendus bibliographiques sont indiqués entre parenthèses.

	Page
J. INGENIEROS. Al margen de la ciencia. Crónicas de viage. (J.-F. Juge)	64
H. JALHAY. La République de Colombie (Jules Humbert).....	57
T. DE LA BARRA FONTECILLA. Las primeras hojas (Charles Lesca)	224
R. LATCHAM. Los changos de las costas de Chile (Ch. Axel).....	156
T. MARTÍNEZ. Contemporáneos ilustres (Argentinos) (A. R.).....	224
J.-R. MENDILAHARSU Deshojando el silencio (Jules Supervielle)	351
ALIPIO MENEZES. Helianthemos, contos e phantasias (P.).....	125
MEYENDORFF (Baron et baronne CONRAD DE). L'empire du Soleil (Pérou et Bolivie) (H. R.).....	59
P. MOLINA (et E. FINOT). Poetas Bolivianos (J.-F. Juge)	63
MONSIEUR PERRICHON (LEOPOLDO THÉVENIN). Colección de arti- culos (Ch. Axel)	349
L. MURAT. Ondas (Charles Axel).....	350
E. POIRIER. Chile en 1910 (C. Porter).....	157
E. QUESADA. Augusto Comte y sus doctrinas sociológicas (P. Rousseau)	125
RÉPUBLIQUE ARGENTINE. RECENSEMENT AGRICOLE NATIONAL. L'éle- vage et l'agriculture en 1908 (H. Hitier)	59
REVISTA DE LA BIBLIOTECA NACIONAL (La Habana).....	351
C. ROJAS. Cuestiones económicas y financieras (Ch. Axel).....	157
C. ROXLO. Flores de ceibo (Jules Supervielle).....	191
A. SALDÍAS. Vida y escritos del P. Castañeda (Jules Supervielle)	159
P.-J. SANCHEZ LABRADOR. El Paraguay católico (Charles Axel)..	349
H.-D. SISSON. La République Argentine (H. Peseux-Richard)....	26
F. TORRALBAS. Bibliografía del D ^r José J. Torralbas (Ch. Axel)..	156
B. VICUNA SUBERCASEAUX. Gobernantes i Literatos (J.-F. Juge)..	31
R. VILLALOBOS. Hacia el Olvido (Jules Supervielle).....	159
D ^r VITAL BRAZIL. Serumtherapia anti-ophidica (L. A.).....	287
M. DE WALEFFE. Les Paradis de l'Amérique centrale (J.-F. Juge)..	29
A. WILLIAMS. Poesías musicales (Jules Supervielle)	158

BULLETIN
DE LA
BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE
(AMÉRIQUE LATINE)

PREMIÈRE ANNÉE

PARIS
Le 5 Juin 1910

Numéro 1

SOMMAIRE

<i>Programme</i>	P. APPELL.
<i>L'action du Groupement en 1909</i>	E. MARTINENCHE.
<i>Les travaux de M. Isaiah Bowman sur les Andes de Bolivie</i>	Pierre DENIS.
<i>L'influence française sur la littérature brésilienne</i>	G. TEIXEIRA DA SILVA TELLES.
<i>Bibliographie.</i>	

PROGRAMME

La Bibliothèque du « Groupement des Universités et Grandes Ecoles de France pour les relations avec l'Amérique latine » vient d'être fondée pour réunir les livres et publications périodiques édités dans les républiques de l'Amérique Latine ainsi que les ouvrages et revues parus en France et à l'étranger et concernant ces mêmes pays.

Il n'est pas besoin d'insister sur l'utilité de cette création. Le « Groupement des Universités et Grandes écoles » ne pouvait travailler avec efficacité à la tâche qu'il a entreprise s'il ne disposait de moyens d'information et de documentation sur les pays auxquels il s'adresse. Les livres américains sont rares en France ; les bibliothèques publiques n'en pos-

sèdent que quelques exemplaires isolés et les libraires parisiens n'en connaissent même pas les noms.

Le Comité de Direction espère que la Bibliothèque pourra être ouverte au public au mois d'Octobre prochain et il emploiera toute son activité à augmenter le nombre des volumes qu'elle possède et à en faire un centre d'informations et d'études américaines.

Il adresse un pressant appel aux membres du Groupement, à tous les Américains et à tous les Français désireux de voir se resserrer les liens déjà si nombreux qui unissent leurs pays.

Le Bulletin mensuel de la Bibliothèque servira d'abord à propager en France et en Amérique l'activité du « Groupement ». Il publiera des articles sur les principales questions intéressant le mouvement intellectuel de l'Amérique Latine, et il sollicite la collaboration des professeurs, savants et écrivains américains qui voudront l'aider à faire connaître leur pays en France.

Le Bulletin insérera les communications des Universités françaises et américaines ainsi que les décisions des gouvernements intéressant l'œuvre du Groupement. Il publiera aussi, dans la mesure où le lui permettra la place dont il disposera, les nombreux manuscrits inédits, concernant l'histoire de l'Amérique, épars dans les bibliothèques et archives de l'Europe et du Nouveau-Monde.

Une partie importante sera réservée aux bibliographies critiques des ouvrages récemment parus.

Enfin nous demanderons tous les ans à un collaborateur autorisé de chacun des pays de l'Amérique Latine de nous dresser un tableau de l'activité universitaire, scientifique, littéraire et artistique de l'année écoulée.

Ainsi compris, le « Bulletin de la Bibliothèque » nous semble appelé à rendre d'importants services, et tout en faisant connaître aux Universités des deux mondes et au public lettré l'œuvre du Groupement, il tiendra le lecteur français au courant d'un mouvement intellectuel qu'il ignore à peu près complètement et aidera les travailleurs à orienter leurs recherches.

Par son caractère exclusivement scientifique et littéraire, il se distinguera d'autres publications consacrées également

à l'Amérique, mais qui se préoccupent plus particulièrement des questions économiques et financières.

Les premiers numéros du Bulletin ne pourront donner qu'une idée très incomplète de ce qu'il sera quand son organisation sera terminée. Nous avons voulu aller au plus pressé et faire connaître d'abord notre but et les méthodes que nous emploierons pour l'atteindre. Si, comme tout nous le fait espérer, elle reçoit un accueil favorable, nous donnerons à cette modeste publication tout le développement que réclame la grandeur de la tâche que nous nous sommes proposée.

Pour le Comité de Direction,
Le Président, P. APPELL,
Membre de l'Institut,
*Doyen de la Faculté des Sciences de l'Université
de Paris.*

***L'action du « Groupement des Universités
et Grandes Ecoles de France
pour les relations avec l'Amérique Latine »
pendant l'année 1909***

*Rapport présenté par le Comité de Direction
et approuvé par l'Assemblée Générale du 21 avril 1910*

L'Assemblée réunie le 22 mars 1909 avait approuvé les moyens d'action qui lui étaient proposés afin de rendre efficace l'œuvre du « Groupement des Universités et Grandes Ecoles de France pour les relations avec l'Amérique latine ». Votre Comité de Direction s'est efforcé de les mettre en pratique et de répondre par son activité aux sympathies qui avaient accueilli ses premiers efforts.

Il a d'abord continué à choisir des correspondants et à organiser des Comités dans les pays de l'Amérique latine où l'influence française peut le plus heureusement s'exercer. Au Chili, notre compatriote le comte de Montessus de Ballore, directeur du service sismologique, nous représente avec le dévouement le plus éclairé. M. Carlos Cruz Silva, secrétaire

d'Etat au ministère de l'instruction publique, et M. Valentin Letelier, Recteur de l'Université, ont bien voulu accepter d'être membres correspondants de notre groupement. Nous nous préoccupons en ce moment de résoudre les difficultés qu'ils nous ont soumises. Elles proviennent surtout de l'époque différente des vacances universitaires chez nous et dans l'hémisphère Sud, et des règlements trop étroits qui se dressent parfois à l'entrée de nos Universités et de nos grandes Ecoles. Nous ferons de notre mieux pour coopérer, comme le souhaite Monsieur le Recteur Letelier, à l'établissement de relations interuniversitaires effectives et amicales entre la France et le Chili.

Le général Carlos Cuervo Marquez nous fait l'honneur de nous représenter en Colombie. Ancien ministre des Affaires Etrangères et de l'Instruction publique, le général Cuervo Marquez est un savant dont le traité de botanique fait autorité et dont les voyages dans les parties les moins fréquentées de la Colombie ont rendu à ses compatriotes le précieux service de leur faire mieux connaître leur propre pays. S'il veut bien aussi leur faire mieux connaître la France, nous tâcherons que ce nouveau service ne paraisse pas d'une trop médiocre utilité.

Au Paraguay, le Dr Velasquez, premier Vice-Président du Sénat, ne pourra pas, à cause des obligations de sa charge, demeurer notre correspondant, mais il nous a promis de nous proposer la personnalité la plus propre à le remplacer et de nous continuer son précieux concours. En attendant, M. Fabre, ministre résident de France à Asuncion, défend notre cause avec une ardeur dont nous savons qu'elle fait merveille.

Au Pérou, notre correspondant, M. José de la Riva Agüero, à qui nous devons une pénétrante étude sur la littérature de son pays, se dépense pour nous avec une activité qui nous touche profondément, et nous savons que notre œuvre rencontre une sympathie qui portera ses fruits auprès de M. Federico Villarreal, doyen de la Faculté des Sciences, de M. Javier Prado y Ugarteche, doyen de la Faculté des Lettres, et de MM. Deustua et Villaran, professeurs de l'Université de Lima.

Par les visites que nous ont faites de distingués Uru-

guayens, nous avons appris que M. Barbaroux, secrétaire de la Présidence, ne néglige aucune occasion de faire connaître nos efforts dans cette République Orientale qui vient de faire à nos marins un accueil triomphal, dans cette belle ville de Montevideo dont une des artères principales portera désormais le nom de rue de la Marseillaise.

Enfin au Vénézuëla, M. Jésus Rafael Risquez, président de l'Association générale des étudiants, organise en ce moment un Comité avec lequel nous ne tarderons pas à entrer en relations, et dont nous avons demandé à M. le Dr Elias Toro, Recteur de l'Université de Caracas, de vouloir bien être le président.

Le meilleur moyen d'attirer à nous les étudiants de l'Amérique latine, c'est de leur rendre le voyage plus facile. Aussi avons-nous poursuivi avec les Compagnies françaises de navigation des négociations que la bonne volonté de leurs administrateurs nous a rendues faciles. Et voici les résultats que nous avons obtenus.

La Compagnie des Transports Maritimes consent une réduction de 50 0/0 aux étudiants de l'Amérique Latine adressés à notre groupement pour compléter leurs études en France. Cette réduction est accordée sur la présentation à l'aller, d'une pièce justificative délivrée par l'autorité académique américaine, et, au retour, d'un certificat de l'Université ou de l'Ecole française intéressée.

La Compagnie des Messageries Maritimes accorde dans les mêmes conditions, en 1^{re} classe, 2^e catégorie et en classe intermédiaire, une réduction de 30 0/0 sur le prix net des billets de passage.

La Compagnie Générale transatlantique, liée par ses engagements avec d'autres Compagnies étrangères, ne peut modifier ses tarifs sur ses lignes de Cuba et du Mexique. En revanche, elle consent une réduction de 50 0/0 aux jeunes gens provenant de l'Amérique du Sud et empruntant ses lignes du Havre-Bordeaux-Colon et de Saint-Nazaire-Colon. Elle étend également cette mesure aux étudiants provenant de Haïti et de Porto-Rico. Pour obtenir cette réduction, les jeunes gens de l'Amérique du Sud doivent produire une pièce justificative universitaire. En outre, ils ne peuvent emprunter, à l'aller, que les bateaux de la Compagnie Générale

transatlantique partant en septembre ou en octobre, ou en novembre, et, au retour, que les paquebots quittant la France en Juin, ou en Juillet, ou en Août. Ils devront enfin être porteurs d'une des cartes d'adhérent établies par notre groupement et délivrées pour une année par nos correspondants, au prix de 5 francs.

Deux préjugés détournent encore les étudiants de l'Amérique latine de prendre le chemin de la France. On leur représente notre pays en général et sa capitale en particulier, comme offrant à la jeunesse une atmosphère dangereuse. Il est difficile de protester contre la légende de notre immoralité autrement que par la très simple réponse : Venez et voyez. Mais nous avons pensé que si les pères de famille savaient qu'à leur arrivée à Paris leurs fils pourraient être dirigés dans leurs études par des maîtres dont la compétence et l'honorabilité seraient également indiscutables, ils éprouveraient peut-être moins de scrupules et d'inquiétudes. Et c'est pourquoi nous avons formé, pour accueillir les étudiants de l'Amérique latine un Comité qui se compose de MM. le Dr Gley, professeur au Collège de France ; Geouffre de Lapradelle, professeur à la Faculté de Droit ; Borel, professeur à la Faculté des Sciences ; Dumas, professeur à la Faculté des Lettres ; Bourlet, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers. A leur arrivée à Paris, selon la nature des études qu'ils désirent poursuivre, les jeunes gens venus de l'Amérique Latine n'auront qu'à s'adresser à l'un de ces professeurs qui leur donnera toute les indications nécessaires. Il serait bon que le secrétaire général du groupement fût informé, avant leur départ, du but de leur voyage et de la durée probable de leur séjour en France ¹.

Le second préjugé qui pèse encore sur notre enseignement supérieur c'est qu'on le suppose plus théorique que pratique ; c'est qu'on ignore sa souplesse et sa variété. Afin de faire tomber toute prévention contre lui, notre groupement a

¹ En dehors des vacances scolaires, le Secrétaire Général du Groupement se tient à la disposition des professeurs et des étudiants de l'Amérique latine, le mardi soir de 2 à 4 heures. On le trouve dans le premier des deux cabinets des Inspecteurs d'Académie sis au premier étage de l'aile de la Sorbonne dont l'entrée est au numéro 46 de la rue Saint-Jacques.

envoyé dans l'Amérique latine un livret de l'étudiant en France. Ce livret comprend :

1° Une préface résumant le but et les moyens d'action de notre groupement ;

2° Une introduction que M. le Recteur Liard a bien voulu nous permettre d'extraire du livre sur l'Université de Paris qu'il vient de publier chez l'éditeur Laurens. Il n'était pas de moyen plus efficace de mieux faire connaître les réformes profondes apportées à notre enseignement supérieur et l'état actuel de l'Université de Paris ;

3° Le livret de l'étudiant de l'Université de Paris établi par le Bureau des renseignements ;

4° Un tableau des enseignements et de l'organisation des Universités des départements avec les indications les plus utiles sur les ressources qu'elles offrent aux étudiants étrangers (vie matérielle, cours spéciaux, comités de patronage, etc.) ;

5° Une liste des Ecoles et Instituts techniques ;

6° Un résumé des principaux arrêtés et règlements concernant les étudiants étrangers.

Les pages du livret de l'étudiant de l'Université de Paris qui renferment des renseignements pratiques particulièrement intéressants ont été traduites en espagnol. Elles le seront également en portugais dans notre prochaine édition.

Une des manifestations qui ont, en 1909, mis le mieux en évidence la sympathie profonde qui unit la France et les pays de l'Amérique latine, c'est la visite à S. Paulo des étudiants délégués par notre groupement pour les fêtes du Congrès Académique National. Cette délégation se composait de MM. Jean Dagnan-Bouveret, Belot, Kürz, Paul Denis et Charles Lesca, chargés de représenter la Faculté de médecine, l'Ecole Nationale des Mines, la Faculté de droit, la Faculté des Sciences et la Faculté des Lettres. Ces jeunes gens, qui furent les seuls étrangers invités, reçurent au Brésil un accueil dont nous avons été vivement touchés. Le gouvernement de l'Etat de S. Paulo organisa en leur honneur des fêtes si brillantes qu'on n'eut pas de peine à sentir qu'elles n'étaient pas seulement officielles. Les réceptions dans les Ecoles furent plus que chaleureuses ; elles inspirèrent à ceux

pour qui elles étaient organisées une émotion dont ils ne perdront jamais le souvenir.

Pour rendre plus étroites les relations de l'Etat de S. Paulo avec notre Groupement, un Comité, composé de deux professeurs de chaque Ecole Supérieure, s'est constitué sous le titre « União Escolar Franco Paulista ». Dans sa séance du 20 août dernier, ont été nommés : Président : M. le Dr Bettencourt-Rodrigues ; 1^{er} secrétaire : M. Vergueiro Steidel ; 2^e secrétaire : M. Ruy da Paula Souza et trésorier M. Victor da Silva Freire.

Un des buts de ce Comité est de créer des bourses de voyages qui permettront d'envoyer chaque année en France des étudiants désireux de terminer des études spéciales. Il est inutile d'ajouter que nous nous emploierons de notre mieux à resserrer les liens qui nous unissent à ce Comité.

Le meilleur des moyens d'action, ce sont les relations directes. Nous nous sommes efforcés de les étendre, et il est des Américains en France et des Français dans l'Amérique Latine qui pourraient dire combien nous avons été heureux de leur rendre service en les rapprochant les uns des autres. Nous avons été plus ambitieux. Nous avons songé à créer à Paris un centre d'études américaines. Dans une salle de la Sorbonne nous commençons à réunir les livres et les revues qui nous sont adressés sur l'Amérique latine. Cette bibliothèque sera bientôt ouverte au public le jeudi, de 2 heures à 5 heures de l'après-midi. Ce ne sont encore que de modestes rayons assez peu garnis. Mais nous avons la certitude qu'ils ne tarderont pas à être remplis et à fournir d'utiles moyens d'information et de documentation à tous ceux qui s'intéressent à l'Amérique Latine.

Aucune œuvre n'est féconde que par la sympathie. Les flatteuses attentions dont la nôtre a été l'objet et les résultats qu'elle a déjà obtenus nous permettent, si vous voulez bien vous y intéresser activement, de vastes et généreux espoirs.

Ernest MARTINENCHE,

Professeur à l'Université de Paris,
Secrétaire général du Groupement.

Les Travaux de M. Isaiah Bowman sur les Andes de Bolivie

Les Américains du Nord considèrent de plus en plus l'Amérique du Sud comme un champ réservé à leur activité. Ils ne s'efforcent pas seulement d'y accroître le chiffre de leurs exportations et d'y développer leur influence économique ; ils en prennent possession par le travail scientifique. Les savants Américains, dont la part avait été modeste jusqu'ici dans la découverte géographique du continent sud américain, en entreprennent aujourd'hui l'étude d'après des méthodes rigoureuses et précises, inconnues trop souvent aux voyageurs européens ; occupation pacifique en vertu d'une interprétation toute moderne de la doctrine de Monroe.

Peu de géographes ont rapporté d'une excursion dans les Andes un corps d'observations qui égale en intérêt celles de M. Isaiah Bowman. M. Bowman a fait partie de la mission envoyée en Amérique méridionale par l'Université de Yale, et vient de publier les résultats de son voyage dans une série d'articles remarquables : « The Physiography of the Central Andes » (*American Journal of Science*, septembre et octobre 1909) ; « The distribution of population in Bolivia (*Bulletin of the geographical Society of Philadelphia* VII, n° 2, 1909) ; « The highland dweller of Bolivia, an anthropo-geographic interpretation » (*ibid.* VII, n° 4, 1909) ; « Regional population groups of Atacama » (*Bulletin of the American Geographical society*, 1909), et enfin « Trade routes in the economic geography of Bolivia (*ibid.*, janvier-février 1910).

Le premier de ces articles est le plus original. Il apporte des documents nouveaux et coordonnés sur le paysage des Andes centrales : M. Bowman signale lui-même qu'il a observé les Andes à un point de vue différent de celui de ses devanciers. Tous les géographes qui ont essayé d'expliquer la formation des Andes ont borné leurs recherches à des questions de paléontologie ou à des questions de technique ; c'est-à-dire qu'ils se sont intéressés exclusivement à déterminer l'âge des différentes couches de terrain et à saisir la direction et les caractères des plissements montagneux. Ils ne se sont jamais préoccupés de l'étude du modelé du sol par les eaux courantes. C'est cependant l'analyse du modelé qui peut fournir la clef de l'histoire des Andes. On sait, en effet, que les formes du terrain,

les irrégularités du relief, les ruptures de pente le long du thalweg des rivières, permettent de reconnaître dans quelles conditions s'est exercée, aux époques antérieures, l'érosion des eaux courantes, et de retrouver la trace de mouvements de surélévation et d'affaissement, que la géologie seule ne ferait pas découvrir. Cette science toute récente du modelé du sol par l'érosion, elle est née aux Etats-Unis ; M. Bowman est l'élève de l'homme qui a le plus contribué à la développer, M. Davis ; nul n'était donc mieux placé que lui pour en faire la première application à cette région des Andes si peu, et surtout si mal connue.

Il nous montre avant tout les Andes formant, de la côte du Pacifique aux plaines de l'Amazone, un vaste plateau, divisé en deux moitiés par le bassin d'effondrement où s'étend le lac Titicaca. Le plateau occidental serait d'une régularité parfaite si l'on pouvait supprimer par la pensée les volcans qui le dominent, comme d'énormes massifs adventices. Le plateau oriental, plus profondément raviné par les affluents de l'Amazone, n'en est pas moins facilement reconnaissable et dominé seulement par place, par des Cordillères neigeuses d'étendue restreinte. Sur toute la largeur du plateau, l'horizontalité de la surface actuelle est en contraste bien marqué avec l'irrégularité des couches qui affleurent souvent avec une très forte inclinaison pour être brusquement tranchées à la superficie. C'est, suivant le langage des géographes, une pénéplaine, c'est-à-dire une région autrefois plissée et postérieurement nivelée par le travail de l'érosion. Les Andes ne sont donc pas au sens propre du terme une chaîne de plissement à la façon des Alpes. Les plissements qui ont tourmenté la région à la fin du crétacé et au début du tertiaire ont été usés jusqu'à la racine et réduits à un niveau voisin du niveau de la mer. C'est plus tard seulement que la plate-forme Andine s'est soulevée comme un énorme bloc limité par des failles ; et depuis cette résurrection des Andes, leur histoire est inscrite en termes de cycles d'érosion.

Il est inutile d'insister sur la nouveauté de ces conclusions, mais il est curieux de voir, jusqu'à quel détail l'analyse des formes du terrain permet à M. Bowman de restituer cette période récente, de laquelle datent les Andes modernes. Je ne puis le suivre dans tous ses itinéraires. Il détermine avec précision deux moments distincts dans le mouvement de surélévation qui a porté certains points du plateau à plus de 4.000 mètres. Chacun d'eux a ouvert un nouveau cycle d'érosion. Au-dessous du plateau nous voyons s'ouvrir en effet, des vallées

au profil évasé, aux pentes régulières ; elles répondent au premier cycle. Plus récemment, le plateau s'étant soulevé à un niveau supérieur, le travail de dissection des vallées a repris avec plus de force. Les vallées du deuxième cycle sont comme des gorges étroites creusées dans les vallées antérieures. Des rivières actuelles, encaissées entre de raides talus, on distingue à mi-hauteur du versant des surfaces doucement inclinées, restes plus ou moins nets des anciennes vallées, dont les eaux circulaient à quelques centaines de pieds au-dessus des cours d'eau actuels. Tout voyageur qui aura traversé, fût-ce en simple touriste quelque vallée des Andes au Pérou, comme en Bolivie, ne manquera pas de retrouver dans sa mémoire des paysages qui se ramènent à ce schéma. Les versants supérieurs sont suspendus au-dessus des vallées, et les affluents secondaires, qui n'ont pas réussi depuis l'ouverture du deuxième cycle à approfondir leur lit aussi vite que le cours d'eau principal, y débouchent par des cascades ou des rapides.

Les autres articles de M. Bowman apportent sans doute, des données moins nouvelles, et parfois plus discutables. Ils ont trait à la géographie humaine des Andes de Bolivie. Cependant une connaissance aussi précise de la région au point de vue physique donne à ce que dit M. Bowman de la répartition et du mode d'existence des populations Andines, une netteté qu'on cherche vainement dans un grand nombre d'ouvrages sur l'Amérique du Sud.

Le territoire Bolivien est très inégalement peuplé. Les forêts de la plaine équatoriale sont de véritables déserts. La densité s'élève au contraire dans la région Andine. Une partie de la population vit sur le plateau, à de très fortes altitudes (plus de 3.000 mètres) ; une autre dans les vallées ouvertes vers l'Est, intermédiaire entre le plateau et la plaine. Ces vallées d'altitude moyenne sont, parmi les régions boliviennes, celles qui présentent à l'homme le climat le plus agréable et les ressources les plus abondantes. M. Bowman s'élève en effet contre le lieu commun qui veut que les hommes se soient concentrés sur le plateau qu'ils ont colonisé jusqu'à 4.000 et parfois 5.000 mètres, parce que la vie y était plus facile. Les vallées de l'Est, aisément irrigables, de ciel plus doux, de productions plus variées, sont infiniment plus attrayantes que les Punas désolées. Aussi les districts de Cochabamba et de Sucre sont-ils les plus peuplés du pays entier. Si d'autres villes importantes se sont développées à une altitude plus forte sur le plateau, ce n'est pas la fertilité du sol, ni la facilité des cultures, mais d'autres

sources de richesses qui ont fixé ici les hommes : les mines ; souvent aussi le tracé des grandes routes vers le Pacifique. La Paz, et les villages qui avoisinent la rive Sud du lac Titicaca, doivent leur existence à l'une des plus anciennes et des plus stables des routes à travers les Andes.

Suivant le site, les modes d'existence des populations andines varient : leurs habitudes se sont fort peu modifiées depuis la conquête espagnole, parce qu'elles sont fondées sur des raisons géographiques qui sont éternelles. Elles ont concentré leurs cultures sur les terrains les plus favorables, et couvert de leurs champs les cônes d'alluvions étalés par les torrents, au flanc des vallées principales. Chacun de ces cônes porte un village ou du moins une hacienda, qui profite à la fois de la profondeur du sol arable et des facilités particulières que réserve à l'irrigation la disposition du terrain. Des champs recouvrent également les hautes pentes faiblement ondulées qui dominent comme des terrasses les vallées profondément encaissées. Presque toujours, surtout aux fortes altitudes, l'élevage se combine avec l'agriculture. Ni ses troupeaux de lamas, ni ses quelques champs de pommes de terre ne suffiraient à faire vivre l'Indien s'il ne disposait que d'une seule de ces deux ressources ; lorsqu'elles se joignent, elles lui donnent ce qu'en Bolivie on considère comme l'aisance. Autour de petits centres de culture, la Puna présente donc de vastes étendues consacrées aux pâturages des lamas. Le contraste est le plus net entre le plateau et la région désertique de Tarapaca où les troupeaux ne trouvent aucune nourriture en dehors des terres irriguées, où l'élevage et l'agriculture sont également resserrés dans les limites étroites des oasis. L'habitant des plateaux suit son troupeau loin du village à la recherche des pâturages de montagne, il s'accommode pendant des semaines d'une vie de nomade véritable. Seuls le manque de vivres ou les travaux des champs à entreprendre le ramènent à la vie sédentaire. Il est fait aux voyages, connaît les chemins de la montagne, et sert volontiers de guide aux voyageurs.

La diversité des cultures est extrême : chaque altitude a les siennes ; au-dessous de la pomme de terre, apparaît l'orge, qu'on sème comme fourrage là même où son grain ne mûrit pas ; puis le blé, le maïs ; au-dessous des céréales, en suivant les rivières andines vers l'aval, on trouverait vite les champs de coca, de tabac, les fruits tropicaux, oranges et bananes, le cacao. Parfois quelques heures de cheval seulement séparent des régions de productions profondément différentes. Ce voi-

sinage explique l'importance et la régularité des échanges entre le plateau et la vallée. Il suffit de traverser le marché de l'une quelconque des villes du plateau bolivien pour constater combien il est richement approvisionné de fruits apportés de fort loin. Le mouvement des échanges entre les zones diverses du pays se concentre dans les foires, dont les unes sont annuelles, les autres hebdomadaires.

Au premier type appartient la foire de Huari. Elle se tient, chaque automne, après la moisson, autour du village d'Huari, situé sur la bordure du plateau oriental et du bassin intérieur. Les environs d'Huari possèdent à cette saison des pâturages capables de nourrir les bêtes de somme qui convoient à la foire les marchandises. Il est assez curieux de constater que la foire ne pourrait pas être tenue auprès d'une grande ville : en effet, autour d'une grande ville, les pâturages prendraient une grande valeur, et les marchands qui y viennent en caravanes, n'y nourriraient leurs mules qu'à grands frais pendant la durée de la foire. Ainsi s'explique cette étrange concentration d'une foule de toutes provenances autour d'un point qui ne présente, le reste de l'année, qu'une bien faible animation. On vient à la foire d'Huari depuis l'Argentine du Nord, et depuis les plaines de Santa-Cruz dans le Chaco Bolivien. La foire hebdomadaire de Cliza, près de Cochabamba, n'offre pas un spectacle moins pittoresque. Elle répond cependant à des relations moins générales et dessert seulement le voisinage immédiat. Cliza, à 2.700 mètres d'altitude, récolte sur ses terres irriguées des céréales et du fourrage ; des vallées tropicales qui s'ouvrent à quelques lieues, on apporte des feuilles de coca, des fruits, des teintures pour la laine. On achète également à Cliza des bœufs et des mulets. Une grande part des affaires s'y traite sous la forme du troc, sans emploi de la monnaie. Ces échanges sont tellement essentiels à la vie d'un pays comme la Bolivie, ils reposent sur des nécessités géographiques tellement inéluctables, que depuis 70 ans la foire de Cliza n'a pas manqué d'être tenue un seul dimanche.

Les produits des vallées chaudes et basses de l'Est, dont le plus précieux est le coca sont portés presque toujours à dos de mules jusqu'aux rebords du plateau par les habitants des vallées ; mais ce sont les gens du plateau qui en assurent ensuite la distribution aux consommateurs. Le lama en effet ne peut pas descendre jusqu'à la zone tropicale : inversement la mule n'est pas aussi parfaitement adaptée que le lama aux transports sur le plateau ; elle est plus exigeante en fait de

nourriture, et réclame un fourrage que le plateau ne fournit pas. L'adaptation des animaux de transport à chacune des deux régions, fixe ainsi les centres d'échanges à la limite même des deux zones.

M. Bowman termine ses articles sur les Andes de Bolivie, par une étude des grandes voies commerciales qui les traversent ou qui en ouvrent l'accès. Il compare d'abord entre elles les routes qui mènent du plateau vers le Pacifique. Deux de ces routes sont suivies aujourd'hui par des voies ferrées : celle de Mollendo au Titicaca et celle d'Antofagasta à Oruro prolongée jusqu'à la Paz où elle se relie à la précédente. Une autre voie ferrée plus directe de la Paz au Pacifique est aujourd'hui en construction. C'est celle qui doit aboutir à Arica et à Tacna ; elle mettra la Paz à 12 heures de la mer et paraît devoir compromettre la prospérité des deux lignes concurrentes. La piste d'Iquique à Oruro, qui fut plus fréquentée autrefois, ne sert plus guère aujourd'hui qu'au trafic local entre les populations du plateau et les oasis de Tarapaca, et à quelques contrebandiers. L'ouverture des chemins de fer a parfois troublé étrangement l'existence des petites villes que faisait vivre le passage des caravanes, qui descendaient autrefois du plateau vers la mer. Calama, sur le cours du Loa, souffrit ainsi, lorsque la ligne d'Antofagasta supprima les caravanes, et végéta dans la misère jusqu'au jour où elle trouva de nouveau à vendre ses fourrages aux mines de salpêtre qui s'ouvrirent le long de la voie nouvelle. Du côté de l'Argentine, le long d'une des plus anciennes routes historiques de l'Amérique du Sud, le chemin de fer gravit également aujourd'hui le plateau. Il doit se relier prochainement au réseau bolivien à Uyuni. Enfin le Brésil travaille à construire, sous la direction d'ingénieurs américains, le chemin de fer qui permettra de tourner les chutes de S. Antonio sur le Madeira et d'atteindre aussi la Bolivie en venant de l'Est. Quant au chemin de fer de Santa-Cruz au Paraguay, il est encore à l'étude.

En résumé la question se pose aujourd'hui de savoir vers quelle mer sera drainé le commerce de la Bolivie. La réponse de M. Bowman sur ce point est fort nette. Le chemin de fer des chutes du Madeira, ceux que l'on parle de construire entre les plateaux et la plaine ne peuvent être d'après lui que des voies d'intérêt local ; ils permettront de développer les ressources des régions qu'ils traverseront ; ils ne serviront jamais à mettre l'ensemble du plateau bolivien en relation économique avec le reste du monde. « En dépit du fait que 90 0/0 de la

Bolivie envoie ses eaux à l'Atlantique tandis que le reste du territoire n'est qu'un bassin fermé sans issue vers le Pacifique, il n'en est pas moins vrai que la section du pays où la population est concentrée regarde vers le Pacifique. »

Est-il permis de remarquer que cette conclusion devait plaire à un Américain du Nord ? Comme le dit lui-même M. Bowman, toute route vers le Pacifique deviendra surtout avantageuse pour la Bolivie après le percement de l'isthme de Panama. Cela ne revient-il pas à dire, puisque le Pacifique doit devenir une mer américaine, après l'achèvement du canal de Panama, que toute route ouverte vers le Pacifique contribuera à placer la Bolivie dans la dépendance des Etats-Unis. Des routes vers l'Atlantique laisseraient les nations européennes et les Etats-Unis lutter à armes plus égales pour s'assurer la prédominance économique en Bolivie.

Pierre DENIS.

L'Influence française sur la littérature Brésilienne

Le 14 avril 1910 une conférence organisée par l' « Association Générale des Etudiants », sous le patronage du *Groupement des Universités et Grandes écoles de France*, et présidée par M. de Piza, ministre plénipotentiaire du Brésil en France, a été faite à la Sorbonne par M. Goffredo Teixeira da Silva Telles, sur *L'influence française sur la Littérature Brésilienne*. L'auteur a bien voulu nous autoriser à en reproduire quelques-uns des principaux passages.

Pour beaucoup d'Européens, le Brésil aujourd'hui encore n'est qu'un très grand pays qui, au-delà de l'Océan, dort sous le mystère lumineux du ciel méridional. On ne voit en lui que son immense nature vierge ; ses farouches et profondes forêts où se cache la vie aventurière des Peaux-Rouges ; ses hautes montagnes d'où tombent à travers les nuages les plus grands fleuves du monde ; le bleu de ses lacs où glissent des pirogues ; le vert de ses campagnes où galopent les troupeaux sauvages. Cette vision, sans doute exacte jusqu'à un certain point, n'est pas complète, et, malheureusement pour ceux qui ont l'amour de l'exotique et qui souffrent de le voir mourir, elle finira quand même par se compléter un jour. Je ne puis cependant m'empêcher de regretter que, pour faire mieux connaître mon pays, on travaille à en affaiblir le pittoresque.

C'est pourquoi en ce moment où l'occasion m'est donnée de

vous dire quelques mots sur le Brésil, je n'ai pas voulu vous parler de ce qui, dans le caractère et les tendances de notre civilisation, rappelle l'Europe, et j'ai tenu à vous entretenir de la littérature brésilienne qui conserve, très forte encore, la saveur de terroir et qui, aussi bien peut-être que les produits naturels de notre sol, dit son lieu d'origine.

On pourrait sans doute s'étonner de ce que cette littérature possède l'étrange et exotique personnalité que je crois devoir lui attribuer. Etant donné que la race, la langue, la culture, en somme, toute la civilisation, ne sont au Brésil que des produits importés d'Europe, n'aurait-on pas le droit de supposer plutôt que la littérature n'y est qu'un simple prolongement ou une imitation sans intérêt de toutes les littératures européennes ? Le titre même de ma conférence semble justifier en partie cette supposition.

Elle est cependant loin de répondre à la réalité. Quoique ayant subi directement toutes les influences étrangères, quoique soumise presque exclusivement depuis un siècle à une orientation venue de France, la littérature brésilienne possède une véritable originalité, parce que les éléments étrangers dont s'est en partie formée notre culture intellectuelle, ne pouvaient s'acclimater chez nous, s'adapter à un milieu complètement nouveau et à une race formée de la fusion de trois autres races, sans subir les plus grandes transformations. L'influence française, sans doute, s'est largement exercée sur l'esprit brésilien. Mais ne s'exerce-t-elle pas également sur l'esprit de tous les peuples ?

Au Brésil, comme dans tous les pays où une nation se forme quand les autres sont déjà vieilles, la littérature est le produit de trois principaux facteurs : l'influence extérieure, le milieu et la race. Le premier de ces éléments, cependant, a été assez longtemps considéré par la plupart des critiques comme le seul vraiment important pour la formation des lettres brési-liennes. A leur avis, nos littérateurs ne seraient guère que des pasticheurs, qui emprunteraient aux œuvres étrangères le fond et la forme de leurs propres écrits, sans les marquer de leur personnalité.

Cette opinion est loin d'être fondée. Il est incontestable que les éléments de notre culture intellectuelle nous sont venus du dehors. Mais de nombreuses influences les ont modifiés et, en se développant dans des conditions nouvelles, ils ont subi une profonde transformation. « Il ne faut pas oublier, remarque un éminent philosophe et homme de lettres brésilien, que le déve-

loppement d'une littérature, ainsi que celui de tout organisme, est un processus qui s'accomplit toujours sous l'action de forces internes et externes. Les premières sont, sinon les plus importantes, du moins les seules permanentes. » Il est facile de vérifier cette observation pour la littérature brésilienne. Elle a subi l'influence du Portugal pendant les trois premiers siècles de notre vie coloniale ; de l'Espagne et de l'Italie pendant le xvii^e et le xviii^e siècles ; de la France principalement, depuis le commencement de l'époque romantique jusqu'à nos jours. Cependant cette littérature, différente à chacune de ces phases de son existence, a toujours conservé, en les accentuant de plus en plus, les qualités qui marquent son individualité.

De toutes les influences extérieures, celle qui s'est fait le plus fortement sentir, et qui, à mon avis, a exercé les plus heureux effets, c'est certainement celle de la France. Nous pourrions voir comment elle s'est imposée chez nous en jetant un rapide coup d'œil sur l'histoire du développement de notre littérature.

Dès les premiers jours de son existence coloniale, le Brésil s'était initié à la vie intellectuelle. Quand vers nos rivages, arrivaient encore les premières caravelles portugaises, notre pays fut décrit par des voyageurs qui en revenaient, les uns éblouis de sa beauté, les autres rebutés par son aspect sauvage. Bientôt après, les enfants du pays racontèrent ou plutôt chantèrent eux-mêmes les magnificences de leur patrie en des pages souvent très naïves, mais parfois pleines de chaleur et de vibrante émotion.

Cependant, les Portugais professaient pour les Brésiliens le plus profond mépris, et ceux-ci d'abord timides, mais ensuite irrités dans leur orgueil national naissant, qui ira s'exaspérant, sentirent grandir contre ceux-là un sentiment de rivalité auquel ils seront redevables pour une certaine part, de leur émancipation intellectuelle.

Très rapidement notre peuple prit confiance dans sa force et dans la richesse de son pays. La « Prosopea » de Bento Teixeira Pinto ; le « Dialogue des Grandeurs du Brésil » d'un auteur inconnu ; l'« Histoire de la Guerre Hollandaise » de Diego Lopes Santiago ; l'« Histoire du Brésil » de Frei Vicente do Salvador, les sermons de Antonio da Sa ; la « Découverte des Eme-raudes » de Grasson Tinoco, les poèmes de Gregorio Mattos, etc., le prouvent suffisamment. Mais au xviii^e siècle, les mines sont découvertes et notre pays acquiert bientôt une richesse et une importance considérables, en même temps que les Portugais voyaient décroître leur influence et leur prestige. Le Brésil ne

se croit plus obligé à imiter exclusivement les modèles que lui offre la mère-patrie, et il demande à d'autres pays, à l'Espagne, à l'Italie, de lui servir de guides.

Une période d'enthousiasme s'ouvre. Les poètes surgissent de tous côtés. José Basilio achève son poème « L'Uruguay » qui obtient un succès retentissant ; Santa Rita Durão écrit le grand poème épique « Caramuru » qui résume la vie du Brésil dans les premiers siècles de son existence ; Claudio Manoel da Costa fait paraître son poème « Villa Rica » et son admirable livre de sonnets ; puis ce sont Alvarenga Peixoto, Thomas Antonio Gonzaga et d'autres encore dont il serait trop long de dresser ici la liste.

La domination du Portugal, cependant, à laquelle, au point de vue littéraire et artistique comme à tous les autres, fut soumis le Brésil, quoique considérablement amoindrie, n'avait pas encore disparu. Si sa dictature morale n'était plus subie, comme au début du siècle, on reconnaissait toujours son autorité. L'influence portugaise, en effet, n'a jamais été nuisible comme on se plaît parfois à le dire. Pendant les siècles où elle a vraiment pu s'exercer, la littérature brésilienne, quoique déjà douée de qualités personnelles de grâce, de chaleur et d'émotion, s'appropriait la pureté de langage, la majesté, la force et, en somme, toute la sévère et grave beauté qui donnent tant d'éclat à la période classique de la littérature portugaise. Ce n'est pas là le seul avantage que nous ait valu le Portugal. Nous lui devons encore cet esprit d'indépendance et d'extrême libéralité que prouvent abondamment ses nombreuses législations, et je dois avouer que nous avons encore terriblement exagéré ce trait de caractère.

Mais cette même indépendance d'esprit fut la cause de notre précoce autonomie intellectuelle ; et si elle fit décliner de jour en jour la prépondérance morale du Portugal, elle fit aussi naître et s'affirmer de plus en plus celle de la France. Après trois siècles de vie coloniale, cette substitution devait en effet s'opérer pour bien des raisons. On éprouvait au Brésil le besoin de transformer la langue, de s'affranchir des vieilles formules et d'un style trop roide qui s'accordait mal avec les audaces du peuple naissant. C'est à ce moment que les yeux se tournèrent vers la France. Elle nous donnait précisément l'exemple d'une langue douée de toutes les qualités désirées et nous montrait la plus magnifique indépendance d'esprit dont nous pouvions rêver. Presque sans aucune transition, l'esprit français servit de modèle et, dès lors, la France, à son insu, commença à exercer

sur le Brésil une influence d'où devaient découler les plus grandes conséquences.

Nous sommes arrivés au moment où la période classique touche à sa fin. Le romantisme va bientôt commencer, et non seulement le romantisme littéraire, mais aussi le romantisme politique.

Il éclata, comme je l'ai dit, presque d'un coup, précédé d'une très courte période de transition, quoique parmi nos pré-romantiques il y ait des noms assez remarquables, comme Odorico Mendes, Maciel Monteiro, Queiroga et quelques autres. Tout ce qui chez nous était impatience mal contenue, devint rage. On voulut à toute force s'affranchir de tout ce qui ressemblait à une domination. On brisa les liens politiques qui nous unissaient à la mère-patrie, on fit des constitutions extrêmement libérales et on leur désobéit parce qu'elles ne l'étaient pas assez. On abolit les principes, on mutila la grammaire. Pour trop chercher la liberté, on tomba dans les plus graves excès de la licence, et il ne serait pas impossible d'indiquer des effets plutôt regrettables de cette crise de libéralisme aigu.

Le romantisme littéraire, cependant, devait en dériver et il suscita de grands poètes, les plus grands peut-être que nous ayons eus.

Dans tout ce qu'on faisait et disait à cette époque, il est facile d'observer une aveugle adhésion aux idées venues de France, vers lesquelles nous étions alors poussés par toutes les forces de notre tempérament. Quelques inconvénients qui en découlèrent pendant un certain temps de confusion et de désordre, furent largement compensés par les grands avantages que nous en avons incontestablement retirés. Si ce fut par elle que le romantisme triompha, ce fut aussi par elle qu'il déclina sous l'effort des réactions postérieures. C'est grâce à elle qu'aujourd'hui notre langue s'est assouplie de façon à se prêter, plus docilement que le style de nos ancêtres, à toutes les subtilités d'esprit, à cet effort de pénétration et d'analyse, et à toutes ces complications de sentiments qui distinguent des anciens les écrivains modernes. A cette période de désordre dont je vous parle, période assez longue où les vieux modèles furent oubliés, où l'on toléra tous les abus de grammaire, et où les plus inconcevables gallicismes fourmillent dans les écrits, après cette période qui nous a quand même donné de très grands écrivains, on put remarquer que notre langue s'était profondément transformée. La grammaire fut de nouveau mise en honneur, les innovations, les gallicismes par trop contraires au génie de la

langue s'éliminèrent peu à peu, mais le portugais ancien ne fut point restauré.

C'est donc l'influence française qui a provoqué l'évolution de la langue brésilienne. Quant à l'évolution de l'esprit brésilien, il serait plus difficile de faire la même affirmation, car il faudrait d'abord pouvoir répondre à cette question : Est-ce parce que les idées françaises ont exercé leur influence sur l'esprit brésilien que celui-ci a évolué d'une certaine façon, ou est-ce parce qu'il a évolué d'une certaine façon qu'il s'est rattaché à elles ? L'important est que ce rattachement se soit fait. J'indique donc le problème sans tâcher de le résoudre.

Chronologiquement, la première grande figure du romantisme brésilien est celle de Gonçalves Magalhães. Contemporain de Victor Hugo, puisqu'il est mort en 1882, il montre dans ses vers, où presque toujours de grands sujets sont traités dans un style grandiloquent, combien il fut influencé par le grand poète français. Parfois délicat et gracieux, il est plus fréquemment entraîné vers la haute éloquence qui malheureusement quelquefois s'est substituée dans ses œuvres à la véritable poésie. Il a cependant des accents superbes de claironnante sonorité qui, malgré tout, entraînent et soulèvent.

Ruskin classe les poètes en deux catégories : ceux qui sentent fortement mais pensent faiblement en ayant une vue inexacte ou incomplète de la vérité, et ceux qui sentent et pensent fortement avec une vue exacte de la vérité. Il faut malheureusement ranger Gonçalves Magalhães dans la première catégorie, car lui, qui avait souvent dans la véhémence la force titanique du grand romantique de France, ne possédait cependant guère cette préoccupation philosophique qui seule donne toute sa portée à l'œuvre d'art. C'est d'ailleurs une accusation qui peut être étendue à plusieurs de nos poètes et à quelques-uns de nos romanciers de l'âge romantique. Pleins de force créatrice, bouillonnants de verve, débordants d'imagination et d'opulente fantaisie, ils ont souvent plus de talent que d'intelligence, et ne parviennent pas à être de grands poètes parce qu'ils ne sont pas de vrais penseurs. Ce défaut tient incontestablement à l'époque. Quelques-uns même, pensent qu'il en fait le principal charme.

Je ne puis évidemment vous parler de chacun de nos écrivains de la période romantique. Mais puisque je vous ai déjà cité celui qui l'a, pour ainsi dire, ouverte, je vais vous lire quelques courts fragments de son ode à Napoléon, non pas pour vous montrer son genre et sa manière, ce qui ne serait pas possible par un seul exemple, et dans une traduction en prose,

mais pour vous faire connaître l'amour qu'au Brésil nous portons non seulement à l'art mais aux gloires de votre pays.

Cette ode, écrite en vers portugais de dix syllabes, qui sonnent comme des fanfares, et qui, hélas, perdent tout à être traduits, commence ainsi :

« Voici le lieu où s'est éclipsé le météore fatal au front des rois !
« Au moment où la gloire succombait, le soleil au loin, tombait dans
« l'ombre. De pourpre était le ciel, et de pourpre la terre.

« Deux astres touchaient au Zénith. Et tous les deux pareils en
« éclat ! Et tous les deux, dans leur chute, plus grands qu'aux heures
« de triomphe ! »

Et plus loin :

« Oui, là se trouvait le génie des victoires qui mesurait le champ
« avec ses yeux d'aigle. Le vacarme infernal du choc des armes,
« l'étourdissant tonnerre des canons, le sifflement des balles qui pas-
« saient, l'horreur, la confusion des plaintes et des cris, étaient un
« orchestre pour ses oreilles.

« Oh ! pourquoi n'a-t-il donc pas vaincu ? Cela lui aurait été bien
« facile. Destinée ? Trahison ? L'Aigle sublime qui de son vol fier, do-
« minait tout le firmament, depuis la Seine jusqu'au Nil, épouvantant
« les peuples de la force de ses ailes, pourquoi s'est-il voulu mettre
« ici au niveau des hommes ? »

Et le poète continue :

« Ils étaient bien peu ? Oui certes, et contre eux, les nations en ce
« moment luttaient ensemble. Mais, si peu qu'ils fussent c'étaient eux
« les Vainqueurs de Iéna, de Montmirail et d'Austerlitz. Devant eux,
« les Alpes et le Thabor, courbés, virent passer les aigles victorieuses.
« Et le Rhin, le Manzanares, l'Adige et l'Euphrate s'opposèrent en
« vain à leur marche. Si peu, ils étaient ceux qui, jamais vaincus,
« comptaient leurs jours par des batailles. Ils avaient défié le soleil
« ardent d'Egypte, la peste de Jaffa, la soif des déserts, la faim et le
« froid des campagnes Moscovites. Ils étaient peu ? Oui, peu, ceux qui
« tombent sans se rendre.

« Oh ! ils étaient assez pour vaincre. Le monde entier vainement
« se serait uni contre eux, si Dieu, en les voyant, n'avait pas dit :
« Assez !

« Journée fatale ! Journée d'opprobre pour les vainqueurs ! Honte
« éternelle à la génération qui insulte un Lion trop magnanime qui
« se rend.

« Le voilà, assis sur le rocher écoutant son chant de mort dans la
« voix funèbre des vagues.

« Le voilà, les bras croisés sur sa large poitrine comme un naufragé échappé à la tempête sur l'écueil où l'abandonna le dédain des ondes. Quelles pensées s'abritent et tourbillonnent dans cette âme grande comme un monde !

« Il voit la trahison de ces rois qu'il avait tirés du rang de ses soldats. Il aperçoit au loin, la rivalité de mille pygmées qui mutilent son œuvre gigantesque, comme ces vils esclaves qui se partageaient autrefois l'Empire du Macédonien. Et alors sur ses traits de douceur et de pitié passe un sourire de mépris.

« Le cri ingénu de son fils lui arrive soudain au cœur, et de ses yeux la première larme coule. De tant de couronnes qu'il avait rassemblées pour doter son fils, rien ne lui reste, rien, si ce n'est ce nom connu du monde entier. Il avait tout perdu : l'épouse et le fils ; la Patrie, le monde et ses pauvres soldats. Mais, sur cette âme, ferme comme le marbre, la foudre tombait et reculait.

« Jamais homme ne fut si grand. Il a été le premier sur la terre. Et au-dessus de lui il n'y a que Dieu, Dieu tout seul. »

Je pourrais sans peine vous citer mainte autre page de poètes brésiliens où est chantée la gloire non seulement de votre premier Empereur, mais aussi de bien d'autres grandes figures de l'histoire française.

Avec Magalhães la nouvelle orientation des esprits a été définitivement déterminée : le romantisme était implanté. Après lui, apparurent de tous côtés des légions de poètes, de romanciers et de dramaturges. Et pour ne plus rappeler que les noms les plus importants, je citerai, parmi les poètes Porto Alegre, Gonçalves Dias, Alvares de Azevedo, Laurindo Rabello, Junqueira Freire, Casimiro de Abreu, Bernardo Guimarães, Fagundes Varella, Guimarães Junior, Tobias Barreto, Castro Alves, etc... Et parmi les prosateurs : Manuel de Macedo, José de Alencar, Agrario de Menezes, Manuel de Almeida, Alfredo d'Escagnolle-Taunay, Franklin Tavora, etc...

L'empreinte française est si visible chez la plupart de nos romantiques que plusieurs d'entre eux sont couramment surnommés les Hugo, les Lamartine, les Musset, les Chateaubriand brésiliens. Ils vont si souvent chercher leurs modèles en France qu'ils s'approprient jusqu'à un certain point la manière de ses écrivains. Nulle part la transformation du vers opérée par Hugo n'a causé plus d'émoi et n'a été mieux comprise que chez nous. Il est même incontestable que pendant quelque temps, quelques rimeurs, à l'exemple de ceux qui en France, tout en se proclamant les disciples du grand poète suivaient les malheureux conseils de Banville, ont perdu toute mesure dans leur

protestation contre les lois intangibles du rythme. Ils désorganisaient les vers, sous le prétexte dangereux que le pittoresque de la rime devait être la seule préoccupation du poète.

Ne pouvant dire un mot sur chacun des écrivains de notre ère romantique, je me suis borné à dresser devant vous la liste des principaux d'entre eux. Il me serait cependant pénible, en ce moment, de laisser confondre dans cette liste le nom de celui qui, par le suffrage unanime de ses compatriotes, a été consacré notre grand poète national. C'est de Gonçalves Dias que je veux parler. Et d'ailleurs, à vous tous qui tenez peut-être à n'avoir toujours de mon pays que la vision de son immense nature vierge, de ce qu'il possède vraiment d'extraordinaire et de fabuleux pour des Parisiens, il conviendrait tout naturellement, si le temps ne m'était pas mesuré, de parler longuement du poète qui a su connaître et chanter les secrets de la forêt américaine.

C'est qu'elle n'est guère faite comme les vôtres, cette forêt sauvage qui, parmi les enchantements de la nature tropicale, s'épanouit encore dans sa première et farouche vigueur ; on ne la traverse point en automobile et il est souvent bon de faire son testament avant d'y pénétrer. Ce poète vous la montrera, quand vous le connaîtrez. Il vous conduira dans la profondeur même de nos forêts primitives où se cachent encore les malheureux débris d'un peuple vaincu dont il vous dira la vie aventurière et les fiers combats.

Gonçalves Dias est peut-être le plus grand de nos poètes Brésiliens, mais il est à coup sûr le plus Brésilien de nos grands poètes. Il y a sans doute une grande diversité dans son œuvre : des poèmes dont l'action s'écoule un peu partout, des compositions héroïques, des pièces de théâtre, des chansons d'amour, et de vieilles légendes portugaises. Mais ses poésies vraiment brésiliennes sont certainement les plus intéressantes et celles qui lui valurent surtout la renommée, très rapidement acquise, ainsi que le titre de grand poète national.

L'accent de sincérité qui domine dans son langage, prouve que l'amour, parfois même un peu naïf, de la vie libre de nos vastes déserts et de ce malheureux peuple sauvage que la civilisation refoule, n'est pas en lui un simple prétexte à développements littéraires. Il a compris et aimé de toute son âme la beauté solennelle de la nature américaine, la bravoure, la simplicité fière de ce peuple qui s'éteint.

La partie de son œuvre qu'il leur a consacrée est presque tout entière comprise dans les « Poésies Américaines » et dans

le grand poème inachevé des « Tymbiras », interrompu par la mort du poète. Pour l'écrire, il ne se contenta point d'apprendre ce qui se trouvait dans les pages de Southey, de Lery ou de Hans Staden. Il pénétra et vécut dans la forêt. Il étudia les mœurs et les coutumes du sauvage : il apprit sa langue et sonda ses croyances ; il connut en somme par lui-même sa vie pleine de terreurs superstitieuses en même temps que d'héroïque bravoure. Et c'est parce qu'il connut de près l'infortune du sauvage brésilien qu'il éprouva le besoin de le défendre, en exaltant dans ses vers cette race calomniée, sans doute faible et inférieure, mais ne méritant pas le mépris qu'on a pour elle puisque, si elle se résigne à disparaître, ce n'est que par une trop grande fierté, qui ne lui permet de s'asservir à aucun joug, fût-il celui de la civilisation.

Le poète ne se contente pas de chanter les exploits et la vie épique du peuple sauvage, il compâtit trop sincèrement à son infortune pour ne pas dire aussi ses malheurs et gémir sur ses souffrances. Maintes fois, dans un excès un peu naïf de révolte contre l'injustice dont ce peuple est victime, il en vient à maudire l'envahisseur qui lui a volé son domaine.

Et lui, ce poète, éminemment brésilien pourtant, et ayant traité des sujets absolument nationaux, lui aussi, comme tous ceux de son temps, a subi l'influence française. Il a trop lu Hugo pour ne pas en avoir gardé quelque chose ; et, comme pour s'excuser de chanter le sauvage, il répète la question de Chateaubriand : « Les infortunes d'un obscur habitant des bois « auraient-elles moins de droit à nos pleurs que celles des autres hommes ? »

Après vous avoir dit que c'est la France qui fit le romantisme brésilien, je puis également vous dire que c'est sous son influence qu'il commença à décliner au cours des réactions qui suivirent. Je dis décliner et non pas succomber, car au Brésil, pas plus qu'en France et qu'ailleurs, le romantisme n'est mort. Si souvent les prosateurs s'en affranchissent complètement, les poètes, tout en le transformant, en le complétant, en le rendant plus intellectuel, se soumettent encore presque toujours à sa domination. La plupart des nouvelles écoles poétiques proviennent du romantisme.

La confusion des tendances qui, dans une période d'incertitude, succédait en France au vrai romantisme, et qui, quoique dérivant de celui-ci, était une réaction contre lui se retrouve aussi au Brésil. Les littératures décadente, symbolique, parnassienne, etc..., ont chez nous de très illustres représentants. La

lassitude ou le besoin de nouvelles et étranges sensations, auxquels répondent ces diverses écoles, le mécontentement intellectuel d'où elles sont nées, existaient au Brésil comme en France, et se manifestèrent peut-être là avec plus de force que chez vous. Il ne faut point s'en étonner outre mesure. Ce sont là, sans doute, sentiments propres à de très anciennes civilisations. Mais, au Brésil, comme dans tous les pays américains, c'est un vieux préjugé que de parler de jeunesse. En réalité, il ne s'y trouve de nouveau que le sol ; les races qui y habitent, la civilisation qu'elles y ont implantée sont aussi vieilles que toutes celles de l'Europe.

Nous avons donc accepté de la France toutes ces tentatives d'orientations littéraires nées du romantisme et produites par l'esprit maladif et inquiet de l'époque. De toute cette confusion de tendances, qui n'a fait que s'accroître jusqu'à nos jours, est né l'individualisme littéraire, qui, à mon avis, est la seule caractéristique de l'époque contemporaine.

Aujourd'hui, au Brésil, il est facile de se rendre compte de la grande transformation qu'a subie notre littérature dans le cours d'un siècle. Et il est incontestable que cette transformation, due principalement à la France, a été un progrès. Après Victor Hugo, Flaubert nous a conseillés. Notre langue a évolué d'une surprenante façon, et, en s'émancipant du style ancien et trop rigide, elle a gagné toutes les qualités de souplesse, d'élégance et de concision qui l'ont modernisée et lui permettent de s'adapter merveilleusement aux exigences et aux subtilités de l'esprit contemporain.

J'ai ainsi tâché, en effleurant seulement le sujet trop vaste de cette conférence, de vous montrer que la France, à son insu, a été pour une très bonne part dans la formation de notre littérature. Cette littérature, aujourd'hui riche et forte, n'a plus besoin d'être guidée comme autrefois, mais, dans son développement naturel, elle suit toujours une marche à peu près parallèle à la vôtre et trop d'affinités existent, entre l'esprit brésilien et l'esprit français, pour que jamais elle s'écarte beaucoup de cette ligne.

GOFFREDO TEIXEIRA DA SILVA TELLES.

BIBLIOGRAPHIE

H. D. Sisson. — *La République Argentine*, description, étude sociale et histoire. 1 vol. in-16, Paris, Plon-Nourrit, 1910.

Il n'y a pas très longtemps que la République Argentine est, pour beaucoup de Français, même cultivés, autre chose qu'une expression géographique.

Nous n'en sommes plus là heureusement; sans doute faut-il nous attendre à voir, pendant de longues années encore, les journalistes et les auteurs comiques exploiter le type immuable du rastaquouère ou du diplomate sud-américain, cependant la force des choses finira par nous ouvrir les yeux et nous serons tout étonnés — rappelons-nous la leçon que nous a donnée le Japon — de nous trouver en présence d'un peuple puissant et prospère qui, sur bien des points, pourra nous en remontrer. Quoi qu'il en soit, il est évident que ce peuple a dépassé maintenant l'âge critique de la formation, que la folle turbulence de la jeunesse a fait place, chez lui, à la force et à la sagesse de l'âge viril, que l'ordre et la stabilité politique ont permis, depuis un quart de siècle, de tenter la mise en valeur de ce merveilleux pays, quatre fois grand comme la France, presque partout fertile et facilement cultivable, où la configuration du sol permet d'établir à peu de frais des communications rapides, et où le climat comprend toute la gamme des températures, depuis celle des tropiques jusqu'à celle des régions polaires. Et le résultat n'a pas déçu les plus optimistes prévisions. Le développement de la richesse agricole a été si rapide qu'on a peine à le suivre. La production du blé qui ne dépassait pas cent mille tonnes vers 1890 atteint aujourd'hui le chiffre colossal de trois ou quatre millions de tonnes. Voilà pourquoi les ouvrages de géographie ou de statistique publiés il y a 20 ans semblent retarder d'un siècle; ceux qui datent de l'année dernière ne sont plus vrais; ceux qui sont sous presse actuellement seront vieux dans six mois.

Il est donc bien difficile de se tenir au courant de cette course au progrès, d'autant plus que les ouvrages français sur l'Argentine sont rares. L'Amérique du Sud n'est pas à nos portes et l'on n'y va pas volontiers faire son voyage de noces. Cette circonstance fâcheuse a du moins l'avantage de ne pas favoriser l'éclosion de ces œuvres fausses, ridicules et vides où le moindre touriste en mal de littérature, prétend nous donner, à la suite d'un voyage de quinze jours, une étude approfondie de l'état social, de l'art et de la littérature de l'Espagne ou de l'Italie.

Les livres sur l'Amérique du Sud sont généralement moins frivoles: le dernier en date est l'œuvre d'un homme qui a passé quinze ans dans la République Argentine. Un séjour aussi prolongé donnerait à quiconque une autorité indiscutable en la matière, mais M. H. D. S.

est plus qu'un observateur ordinaire : il a su voir et bien voir et ses jugements, toujours éclairés et impartiaux, s'appuient sur des faits abondants et bien ordonnés. Il a horreur des généralités et des abstractions. Sa forme, qui n'a rien de littéraire, son indifférence visible pour tout ce qui sent l'apprêt ou l'artifice, sont une garantie non équivoque de compétence et de sincérité.

Il a d'ailleurs su circonscrire son sujet : il renvoie les économistes et les financiers au remarquable ouvrage de MM. A. Martinez et Lewandowski¹ et jugeant, avec raison, qu'on ne peut connaître vraiment une nation par le seul mouvement de ses affaires, il entreprend de nous initier à son caractère, à ses habitudes, à ses coutumes et à son histoire.

La République Argentine semble destinée, aux yeux de M. H. D. S. à devenir le Pôle latin de l'Amérique. Cette thèse, sans être tout à fait nouvelle, n'a certes jamais été défendue avec autant d'ardeur et de conviction.

Elle présente pour nous, Français, un intérêt capital et nous avons grand tort, distraits par nos études presque exclusivement germaniques ou anglo-saxonnes, de ne pas assez nous en préoccuper. Quelle que soit l'opinion que l'on professe sur la parenté plus ou moins lointaine qui unit les pays dits latins et en ramenant cette question si discutée de l'unité de race à la question indiscutable de l'unité de civilisation, nous avons, avec les hispano-américains et particulièrement avec les peuples de la Plata, un fond commun de traditions, d'éducation, d'aspirations, de qualités et de défauts qui peut ne pas frapper le vulgaire, mais qui apparaîtrait bien vite si nous étions, les uns et les autres, transplantés dans un milieu anglo-saxon par exemple. La culture française exerce une influence prépondérante et presque exclusive sur les Argentins. Cette influence s'est substituée, le plus aisément du monde et pour des raisons faciles à démêler, mais trop complexes pour être exposées ici, à celle de l'Espagne, l'ancienne mère-patrie. Elle est si profonde qu'elle atteint même la langue et que le castillan parlé sur les bords du Rio de la Plata a été modifié par le français jusque dans sa syntaxe et sa sémantique². D'autre part, le milieu argentin exerce sur les Français établis là-bas et plus encore sur leurs enfants un tel pouvoir d'assimilation que les premiers ne peuvent plus se faire à la vie étroite que nous menons en France et que les autres, se considérant comme *filz du pays*, ne veulent plus parler la langue

¹ *L'Argentine au XX^e siècle*, 1906. — Librairie Armand Colin.

² La langue écrite par M. H. D. S. nous présente un curieux exemple de l'action réciproque du castillan sur le français.

Page 156. La tenue des enfants est *notable*.

Page 160. Le système *régit* encore.

Page 163. La faculté de médecine très *concourue* a pris un rapide essor.

Page 257. San Martin se porta à leur rencontre et les *dérouta* complètement.

de leur père. Si l'on songe à l'avenir de cet immense pays, avenir dont tous les Argentins ont le sentiment très net, notre devoir est de nous efforcer d'entretenir, d'augmenter même cette pénétration réciproque et de nous unir étroitement contre le péril encore lointain mais déjà formidable d'une hégémonie étrangère. Sur la couverture d'un livre qui eut son heure de célébrité¹, l'auteur, aveuglé par la chaleur de ses convictions, a marqué en rouge, c'est-à-dire, comme soumis exclusivement à l'influence anglo-saxonne, les Etats de la Plata et la Bolivie ; c'est évidemment une erreur, faisons en sorte que ce ne soit pas une prophétie.

H. PESEUX-RICHARD.

NORBERTO ESTRADA. — Uruguay contemporáneo, Sempere y Cia, Valencia. 1 vol. VIII + 236 pp. (1910).

Il est évidemment difficile de résumer en quelques pages l'histoire, la géographie, la vie économique et le mouvement intellectuel du peuple uruguayen, mais du moins peut-on présenter au public un tableau d'ensemble du développement atteint de nos jours par la République Orientale. C'est là ce que M. N. Estrada a voulu faire et son livre rendra certainement d'utiles services.

L'Uruguay est une des plus petites parmi les républiques américaines, avec 186.925 kq. ; mais pour la densité de la population, pour le développement des voies ferrées, pour l'activité commerciale, la diffusion de l'enseignement, elle est parmi les premières. Sa population, qui en 1796 s'élevait à 30.685 hab., atteignait en 1897 le chiffre de 840.725, en 1907 celui de 1.250.000, et augmente rapidement par une immigration régulière, surveillée et favorisée avec le plus grand soin par le Gouvernement.

Les richesses naturelles du sol, l'abondance des moyens de transport et la salubrité du climat ont fait de l'Uruguay un des pays les plus propères du Sud-Amérique.

L'Uruguay se distingue également par la richesse de sa production littéraire. Sans parler des écrivains disparus depuis quelque temps déjà comme F. Acuña de Figueroa, A. Magariños Cervantes, la littérature uruguayenne compte aujourd'hui d'illustres représentants : le grand poète Juan Zorrilla de San Martin dont l'épopée *La leyenda patria* et le poème *Tabaré* sont connus partout où l'on parle la langue espagnole, E. Acevedo Diaz, auteur de *Brenda*, *Ismael*, *Grito de Gloria*, *Soledad* ; — des romanciers, comme Carlos Reyles (*la Raza de Cain*, *Sueño de Rapiña*, etc.) ; Javier de Viana (*Gaucha*, *Guri*) ; des critiques, comme Daniel Muñoz, Victor Pérez Petit, Enrique Rodó, criti-

¹ A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons, par Edmond Demolins.
— Firmin Didot et Cie, éditeurs, Paris.

que et essayiste dont les livres *Ariel* et *Motivos de Proteo* auraient dû depuis longtemps être traduits en français, et bien d'autres encore sans parler de M. N. Estrada, lui-même, à qui nous devons déjà de nombreuses études littéraires, et qui publia, il y a quelque temps déjà, sous le titre de *La literatura española en las postrimerias del siglo XIX*, un livre remarquable qui fut fort bien accueilli en Espagne et en Amérique.

Il nous annonce maintenant une *Historia literaria del Uruguay* qui viendra heureusement synthétiser et compléter une foule de travaux dispersés. Nous souhaitons qu'il ne nous la fasse pas attendre trop longtemps.

MAURICE DE WALEFFE. — *Les Paradis de l'Amérique Centrale*. Paris, Charpentier, 1909. 1 vol., 304 pp.

M. de Waleffe a fait en Amérique un voyage de six mois au cours duquel il a visité les Antilles, Panama, Costa-Rica et le Mexique. Les impressions qu'il a rapportées de ses pérégrinations ne sont guère flatteuses et ses conclusions sont nettement pessimistes.

« Les Etats-Unis mangeront-ils l'Amérique espagnole ? » se demande l'auteur au seuil de son ouvrage. La réponse est affirmative. Pour M. de Waleffe ce n'est même qu'une question d'années puisqu'il déclare (p. 303), que « la marée yankee » après avoir absorbé le Mexique, « noiera le Vénézuëla, la Colombie, l'Equateur et le Pérou pour ne s'arrêter que devant les trois Etats sérieux de l'Amérique du Sud : le Brésil, l'Argentine et le Chili... Mais la vague qui viendra battre leur pied aura acquis une amplitude colossale, et il est douteux qu'ils puissent marquer autre chose qu'un temps d'arrêt. En ce temps-là — et ceux de nous qui ont vingt ans le verront — les Etats-Unis seront plus puissants que toute l'Europe réunie. »

Il faut savoir gré à M. de Waleffe d'avoir signalé un danger très réel, mais peut-être pourrait-on lui reprocher de considérer trop tôt la partie perdue. D'autres puissances, l'Allemagne, l'Angleterre, la France ont des intérêts trop considérables de l'autre côté de l'eau pour laisser s'accomplir un empiètement de la part des Etats-Unis, et la faute de Panama a dû, espérons-le, ouvrir bien des yeux obstinément fermés.

M. de Waleffe signale d'autres problèmes intéressants au plus haut point la vie des Etats du Centre-Amérique, la question des gens de couleur, l'abus de la politique.

Dans bien des cas il voit juste, mais parfois son jugement est trop hâtif. Quelques heures passées à l'île Barbade lui suffisent pour penser « que l'instruction anglaise n'y est pas excessivement avancée » (p. 36), parce que la caissière de l'hôtel où il est descendu a quelque peine à lui compter soixante timbres ! Je sais bien qu'il n'y a là de la part de l'auteur qu'une simple boutade, mais tout le monde ne

goûte pas le sel de certaines plaisanteries, témoins les gens de Costa-Rica qui ont mal pris le chapitre que leur consacre M. de Waleffe. Ils ne sont pas les seuls d'ailleurs. J'ai pu constater par moi-même que ni les Cubains, ni les Vénézuéliens, ni les Mexicains ne se déclaraient contents des appréciations émises sur eux et il faut reconnaître qu'ils n'ont pas tout à fait tort. Peut-être un séjour plus prolongé dans le Centre-Amérique modifierait-il les opinions de l'auteur.

En revanche il est un mérite que l'on ne saurait nier à M. de Waleffe, c'est celui d'écrire agréablement. Son livre est intéressant d'un bout à l'autre. Il renferme des descriptions tout à fait heureuses, qu'on relit avec plaisir, des aperçus intéressants et de nombreux détails pittoresques qui prouvent que l'auteur sait observer.

Le livre de M. de Waleffe n'est certes pas un traité scientifique : il est fait pour le grand public qu'il intéressera et amusera et s'il attire son attention sur le problème américain et lui rappelle que le Nouveau-Monde n'est pas borné aux Etats-Unis, ce n'est pas un faible service qu'il aura rendu.

Signalons quelques inadvertances : p. 46, *Cipriani Castro* ; p. 68, *Las Bovédas* (2 fois) ; p. 257, *la Penitentiaria* ; p. 264, *la Penitentiara*.

LEOPOLDO DIAZ, Frédéric Raisin, traducteur. — *Atlántida conquistada. L'Atlantide conquise*. Poème en sonnets. — Edition originale « Atar », Genève. 1 vol. 380 pp.

M. Frédéric Raisin a entrepris de faire connaître au public français les poètes américains en traduisant leurs œuvres en vers. On ne peut que louer son dessein, mais on doit reconnaître aussitôt qu'une tâche aussi périlleuse paraît au-dessus de ses forces.

Sans doute, dans une traduction en prose les poètes sont gênés, rapetissés, mutilés, semblables, disait ou à peu près A. Daudet, à ces cavaliers arabes aux pantalons bouffants, à l'ample burnous, qui paraissent gauches et lourds quand ils sont descendus de leurs montures.

Mais une traduction en vers est toujours très difficile et le mérite du traducteur est presque aussi grand que celui de l'auteur. Il y a sans doute de bonnes traductions en vers. La version de « Booz endormi » qu'a donnée G. d'Annunzio égale presque l'original. Je préfère pourtant en général les traductions en prose, honnêtes, fidèles, qui ne prétendent point embellir le texte, mais évitent simplement au lecteur peu versé dans la langue de l'original la peine de feuilleter continuellement le dictionnaire.

N'insistons ni sur les inexactitudes de la traduction de M. F. Raisin, ni sur les maladresses de sa versification. Un seul exemple suffira pour montrer ce que deviennent sous la plume du traducteur, les vers de M. L. Díaz. Voici le premier tercet (texte et traduction) du sonnet *Al porvenir. A l'avenir* (pp. 360-1). Je n'ai pas choisi.

Hermanos : á la lid ! á la victoria !
Artistas, visionarios de la gloria,
Templad, como las almas, vuestro escudo.

*Frères, sachons lutter, courons à la victoire !
Artistes couronnés de visions de gloire,
Trempez dans l'eau du Styx vos glaives et vos âmes !*

M. F. Raisin rappelle Ponsard et C. Delavigne et il traduit un admirateur et un disciple de J. M. de Heredia !

M. L. Díaz a voulu nous donner en une série de sonnets, un poème de l'Amérique. Sur les 160 et quelques sonnets qui composent son ouvrage, il en est de tout à fait beaux comme « Atlántida », « Las Carabelas », « Núñez de Balboa », et bien d'autres encore. Le seul reproche qu'on pourrait faire à l'auteur c'est de se tenir trop près de son modèle. Mais peut-être M. L. Díaz a-t-il voulu cette ressemblance et notre critique lui paraîtra alors le plus flatteur des éloges.

D^r E. HERRERO DUCLOUX, vice-directeur du Musée de la Plata, professeur titulaire de Chimie analytique aux Universités de Buenos-Aires et la Plata. *La Enseñanza de la Química* en la Universidad Nacional de la Plata (Extrait de « Archivos de Pedagogía y Ciencias Afines »). — Buenos-Aires, 1909, Jacob Peuser, 34 pp.

La Universidad Nacional de la Plata en el IV^o Congreso científico (1^o panamericano), publicación ordenada por el Honorable Consejo Superior y compilada par Felix F. Outes. Buenos-Aires, Coni Hermanos, 1909, 1 vol. 302 pp.

République Argentine, Centenaire de la Révolution de Mai (1810-1910). Société scientifique argentine. — Congrès scientifique international américain, du 10 au 25 juillet 1910, *Bulletin*, n^o 1. Buenos-Aires, 56 pp.

Ces trois publications témoignent de l'activité scientifique en Argentine ; nous nous contentons de les signaler aujourd'hui, comptant nous en occuper prochainement.

B. VICUÑA SUBERCASEAUX. — *Gobernantes i Literatos*. (Montt i Varas. — Mitre. — Manuel A. Matta. — Balmaceda. — Juan E. Lagarrigue. — Roosevelt. — German Riesco. — Alberto Blest Gana. — Manuel Blanco Cuartin. — Zorobabel Rodriguez. — Los hermanos Amunátegui. — Carlos T. Robinet. — Rubén Darío. — Heredia). Santiago de Chile, Sociedad « Imprenta i Litografía Universo ». — 1 vol. 302 pp.

Nous devons déjà à M. B. Vicuña Subercaseaux un bon livre de vulgarisation sur le Chili (*Un País Nuevo*, 1903) et une série de correspondances parisiennes (*La Ciudad de las Ciudades*, 1905).

Son dernier ouvrage est en tous points digne des précédents. Il contient de pénétrantes études littéraires, d'intéressantes monographies riches en détails instructifs, des vues fort justes sur les questions qui nous intéressent plus particulièrement en ce moment-ci.

M. Vicuña Subercaseaux a analysé avec beaucoup de finesse la personnalité de M. Roosevelt et c'est à peine si on pourrait lui reprocher d'avoir fait quelques concessions à l'engouement passager de l'opinion publique. La venue en Europe de l'ancien président des Etats-Unis, annoncée à trop grand fracas dans les journaux, a fait décroître quelque peu son prestige. Le public allemand, anglais et même français a accueilli sans indulgence les discours de l'homme d'Etat dont il avait fait, ou à peu près, son idole. L'étude de M. Vicuña Subercaseaux pourra contribuer à remettre les choses au point.

Dans la seconde partie de « *Gobernantes i Literatos* », il faut signaler, outre les études sur A. Blest-Gana et J. M. de Heredia, l'article biographique et critique consacré à Rubén Darío. Il renferme des renseignements précieux pour tous ceux qu'intéresse le poète de « *Abrojos* », « *Azul* », « *Rimas* », « *los Raros* » etc., que M. Vicuña Subercaseaux a connu et dont il a pu étudier l'évolution au cours du long séjour que fit au Chili l'écrivain nicaraguayen.

Signalons encore les « *Cartas á don Juan Enrique Lagarrigue* » qu'on lira avec fruit, si l'on veut connaître l'histoire du positivisme au Chili.

MANUEL BERNARDEZ. — *El Brasil, su vida, su trabajo, su futuro*. — Itinerario periodístico. — Buenos-Aires, Ortega y Radaelli. — 1 vol. XXV + 228 pp.

Des notes de voyages revues et complétées, voilà ce que M. M. Bernárdez présente au grand public après en avoir donné la primeur aux lecteurs de « *El Diario* » de Buenos-Aires. Son livre est intéressant, instructif, bien présenté. L'auteur n'a pu bien entendu épuiser une si riche matière en quelques pages et nous souhaitons qu'il complète bientôt son travail en étudiant les finances du Brésil, sa marine, son armée, sa littérature. M. Bernárdez est un journaliste qui sait compter et un homme d'affaires qui sait décrire. Les amateurs de pittoresque liront son livre avec plaisir, et les gens pratiques y trouveront de précieux renseignements.

J.-F. JUGE.

Le Gérant : A. COUESLANT.

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE (AMÉRIQUE LATINE)

PREMIÈRE ANNÉE

PARIS
Le 3 Juillet 1910

Numéro 2

SOMMAIRE

<i>Les données et les procédés généraux de l'histoire précolombienne.....</i>	D ^r CAPITAN.
<i>Les étrangers immigrés.....</i>	Manuel UGARTE.
<i>De l'influence française sur le milieu brésilien.....</i>	Eugenio EGAS.
<i>Bibliographie.....</i>	{ J. HUMBERT, H. HITIER. J. F. JUGE.

LES DONNÉES & LES PROCÉDÉS GÉNÉRAUX DE L'HISTOIRE PRÉCOLOMBIENNE

On peut dire d'une façon générale que l'histoire de l'Amérique précolombienne est encore fort peu connue en dehors des spécialistes. Bien plus, son existence est considérée, non seulement par le vulgaire, mais même par beaucoup de personnes lettrées, comme un mythe. C'est contre cette notion si profondément erronée que nous devons lutter de toutes nos forces, afin de bien faire pénétrer dans l'esprit de tous cette notion générale que, non seulement l'histoire de l'Amérique ancienne existe, mais qu'elle a le droit de prendre place dans le cadre de l'histoire générale dont elle est une des branches. On pourrait même ajouter qu'elle en constitue une branche caractérisée par un grand nombre de particularités toutes spéciales. Il résulte de ce fait que, d'une part, l'histoire américaine préco-

lombienne montre l'évolution humaine dans le nouveau monde — depuis ses origines jusqu'à l'arrivée des Espagnols, — se faisant suivant les lois générales de la biologie sociale de tous les peuples, mais avec des particularités d'autant plus intéressantes à noter qu'on ne les retrouve chez aucun autre peuple de l'ancien monde.



Un premier point à établir tout d'abord est le suivant : Quelles sont les méthodes que l'histoire américaine ancienne doit employer pour recueillir sa documentation et ensuite pour la mettre en œuvre. Etant donné l'antiquité reculée des origines américaines, si nettement établie par les études des préhistoriens et paléontologistes américains, il est évident que tout d'abord la méthode préhistorique devra être utilisée avec ses procédés spéciaux empruntés à une série de sciences diverses : géologie (et surtout ses branches : paléontologie et stratigraphie), puis minéralogie, géographie physique, ethnographie et archéologie.

Lorsqu'il s'agit de l'étude des grands empires précolombiens (Mexique, Cundinamarca, Pérou), beaucoup plus récents et dont de très nombreux restes ethnographiques et artistiques nous sont parvenus, à propos desquels aussi il a été écrit de nombreux volumes dûs à des chroniqueurs indigènes ou espagnols, les méthodes sont autres et plus spécialement archéologiques et bibliographiques. On voit donc que les méthodes de l'histoire américaine ancienne sont complexes.

Mais il est une objection à laquelle il y a lieu de répondre immédiatement. C'est celle qui porte sur l'abondance de la documentation et sur les déductions qu'on en peut tirer. Cette documentation est d'une extraordinaire richesse : la simple énumération des publications originales sur l'Amérique ancienne forme déjà plusieurs gros volumes. Quant aux collections d'objets antiques, aux reproductions des ruines des villes précolombiennes, leur nombre est considérable et augmente tous les jours.

Un second point à établir est le suivant : étant donné cette documentation si riche, est-il possible de la mettre en œuvre autrement que pour des études localisées constituant uniquement des monographies ? Peut-on, en somme, faire, grâce à elle, œuvre d'historien et réaliser une synthèse générale de l'évolution humaine en Amérique ? A cette question il est certainement possible de répondre par l'affirmative, étant bien entendu d'ailleurs que cette synthèse, groupant les faits suivant un ordre logique, renfermera certaines parties rigoureusement déduites de

ces faits, tandis que d'autres, procédant d'une certaine interprétation de ces données, présenteront un caractère un peu hypothétique qu'il y aura lieu de bien indiquer et qui par suite seront sujettes à révision au fur et à mesure des nouvelles découvertes d'ailleurs infiniment considérables que l'avenir nous réserve. Quelques exemples permettront de mieux fixer ces divers points.



Lorsque l'on aborde le terrible problème de l'origine humaine en Amérique, on se trouve en présence de théories complètement disparates. Certains savants comme Ameghino, de Buenos-Ayres, font descendre l'homme, par une filiation régulière d'un ancêtre extrêmement inférieur se perdant dans une formidable antiquité géologique et remontant aux débuts de l'époque tertiaire. *Tetra-prothomo*, *diprothomo* sont des bêtes fort curieuses. Sont-ce les ancêtres de l'homme ? Ici doit-être mis un prudent point d'interrogation. Nous nous trouvons d'ailleurs là aux prises avec les mêmes difficultés que lorsqu'il s'agit du pithécanthrope de Java dont son découvreur Dubois fait l'homme primordial, tandis que beaucoup d'autres savants et tout récemment l'éminent professeur Boule, le considèrent comme un grand singe. Donc, au point de vue des origines, on le voit, la même méthode de critique paléontologique permet en Amérique, comme dans le vieux monde, de rester dans une prudente réserve.

C'est aussi, par les mêmes procédés qu'en Europe, qu'on devra chercher à établir de façon nette les premières preuves de l'existence d'un homme fossile américain. On sait que ces procédés consistent en une détermination de l'âge des vestiges humains les plus anciens : ossements ou produits *indiscutables* de l'industrie humaine au moyen d'une étude technologique et stratigraphique rigoureuse. Pour l'Amérique, il y a encore beaucoup à faire à ce point de vue et j'espère, avant longtemps, pouvoir tenter sur place l'application de ces méthodes d'investigation qui ont fait leur preuve en Europe, à l'étude des innombrables matériaux qu'ont réunis les Américains.

En l'état actuel, il n'y a guère que les silex de Trenton (Etats-Unis), un certain nombre de ceux découverts et publiés par Outes, en Patagonie, et peut-être ceux recueillis par Engerrand dans le Sud du Mexique qui permettent d'affirmer — de par l'existence de leurs outils et armes de pierre incontestablement fabriqués — l'existence de l'homme quaternaire en Amérique. Quant aux ossements humains eux-mêmes, Hrdlicka a montré,

par une critique très serrée, que l'authenticité de tous ceux signalés jusqu'ici en Amérique est discutable.

Donc, l'homme vivait en Amérique lors des derniers grands phénomènes géologiques, conjointement avec un certain nombre de très grands animaux absolument éteints tels que le *megatherium*, le *mylodon*, le *glyptodon*, etc. Du reste, il serait impossible qu'il en fût autrement et c'est précisément la préhistoire générale qui nous permet de l'affirmer. Dans tout l'ancien monde depuis l'Angleterre jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, de la France jusque dans les Indes, l'homme quaternaire a laissé dans les gisements géologiques, parfois même sur un sol resté sensiblement le même (en Egypte, par exemple), ses instruments de pierre, et surtout le fameux outil plat et ovale, taillé à grands coups — hache acheutéenne ou coup de poing de G. de Mortillet — qui, chose singulière, est le même dans le monde entier et n'a existé que durant l'époque quaternaire. Or, en Amérique, il se rencontre aussi avec des caractères identiques. Il doit donc nécessairement rentrer dans la règle mondiale et avoir là la même signification que dans le reste du monde.



Si les origines de l'époque de la pierre¹ sont en Amérique sensiblement aussi anciennes qu'en Europe et s'y traduisent par une industrie identique, il n'en va plus de même pour les époques ultérieures. Dans l'ancien monde, l'évolution s'est faite graduellement, chaque époque se caractérisant par une industrie spéciale de l'outillage de pierre, d'os et de corne, puis les métaux sont apparus : or, cuivre, bronze, puis le fer.

Dans le nouveau monde, la pierre, l'os, la corne et le bois avec adjonction de cuivre en petite quantité ont été, jusqu'à l'arrivée des Espagnols, les seules matières employées pour l'outillage et l'armement ; l'or et l'argent étant presque exclusivement réservés à la parure. La morphologie industrielle diffère donc sensiblement de celle du vieux monde et, au moins en l'état actuel, ne peut donner à la chronologie une indication sérieuse. C'est donc à l'ethnographie générale, à l'étude de l'outillage total de ces diverses époques qu'il faut s'adresser. C'est lui qui, avec les observations connexes bien faites, peut jeter quelques lueurs sur ce sujet fort difficile.

Après les découvertes, fort rares jusqu'ici on le voit, d'instruments en pierre fort anciens, ceux que l'on rencontre souvent en grand nombre indiquent soit l'emplacement d'anciens villages, ou d'ateliers de fabrication ou enfin se trouvent dans des

sépultures. Les méthodes d'observation ressortissent là à l'archéologie et à l'ethnographie. Elles permettent de reconstituer ces civilisations disparues, au moyen de la mise en œuvre des données fournies par ces deux ordres de connaissances.

C'est ainsi qu'il est possible de concevoir en nombre de points de l'Amérique, dès une époque ancienne mais certainement de beaucoup postérieure à l'époque géologique dont nous parlions plus haut, des populations vagabondes, s'établissant en des points bien choisis, y vivant un certain temps, puis partant et de nouveau, plus loin, s'établissant pour une certaine durée et y laissant les débris usagés de leur vie et leur outillage dont seuls les objets en pierre, coquille, os ou corne se sont conservés. Vraisemblablement chasseurs, poursuivant le gibier nécessaire à leur existence et se déplaçant pour le suivre, ils ont vécu en Amérique comme dans le vieux monde.

Nombre de ces gisements américains semblent être assimilables aux gisements de nos errants ancêtres de l'âge du renne. Mais l'outillage en est fort différent et de très bonne heure, semble-t-il, en Amérique la pointe de flèche en pierre, très soigneusement taillée avec ailerons et pédoncule semble avoir été l'arme principale fabriquée en quantité considérable. Puis elle est restée la même, conservant dans toute l'Amérique, depuis la Patagonie jusque sur les bords de la mer de Baffin, les mêmes caractères objectifs et ce jusqu'au moment de la conquête.



D'autres modalités de dépôts archéologiques s'observent en Amérique durant la période primitive purement préhistorique. Ils correspondent à des usages ethnographiques, à des coutumes complètement différentes de celles qu'on observe dans la préhistoire du reste du monde. Ils sont le résultat de l'évolution très particulière, souvent commandée par les circonstances, des *Mound's Builders*, des *Cliff dwellers* et des *habitants des Pueblos*.

Le premier groupe et le plus singulier est celui des *Mound's Builders*. Dans plusieurs points de l'Amérique du Nord, surtout dans la vallée du Mississipi, on rencontre d'énormes buttes artificielles, tantôt sous forme de sortes de tumuli, tantôt affectant des dispositions variées, étranges, parfois figurant des animaux gigantesques : serpents, alligators, tortues, etc. Les fouilles de ces considérables terrassements ont montré qu'il s'agissait souvent de sépultures, parfois d'accumulations d'objets archéologiques variés, d'instruments et d'ornements en pierre et en co-

quille, de pièces céramiques fort curieuses. En tout cas ces travaux de terrassements considérables ont nécessité la présence en ces lieux d'un grand nombre d'individus, dont les efforts convergents pour la réalisation de ces travaux gigantesques, indiquent nettement l'existence d'une organisation sociale assez avancée, une hiérarchisation permettant seule l'action de l'autorité exigée par une œuvre pareille. De plus ces hommes qui, probablement sous l'influence d'idées religieuses ou tout au moins fétichiques, élevaient à leurs dieux et à leurs morts de pareils monuments, devaient être des sédentaires. Or, qui dit sédentaire, suivant la formule de notre éminent collègue Jullian, dit pasteur et cultivateur. On peut ajouter aussi que l'abondance de la céramique dans les Mounds est une preuve certaine de la sédentarité de ceux qui les ont élevés. Ces simples considérations qu'il serait facile de multiplier montrent donc que l'évolution humaine avait fait un grand pas. Mais à quelle époque remontent ces Mound's builders ? Malheureusement il est à peu près impossible de le préciser aujourd'hui en s'appuyant uniquement sur l'observation géologique ou archéologique.

Ils semblent, dans l'évolution générale de l'homme américain, occuper la place que nous leur assignons, c'est-à-dire une période ancienne très postérieure à l'époque quaternaire mais très antérieure également à la fondation des grands empires. Mais là il y a grandement encore à faire pour les américanistes.

Tout autres et mieux précisées sont deux civilisations très particulières celles des habitants des Pueblos et des Cliff Dwellers.

Les premiers ont laissé des traces nombreuses de leur civilisation fort curieuse ; d'ailleurs des populations actuelles telles que les Zuni de l'Arizona vivent encore de la même façon et par conséquent éclairent grandement l'ethnographie de leurs ancêtres probables. Ces singulières populations étaient évidemment des sédentaires et des cultivateurs ; on a retrouvé des réserves de graines dans leurs cases. Leurs habitations étaient édifiées suivant un type bien spécial. Ce sont des sortes de ruches : petites cases juxtaposées et superposées sans aucun ordre, souvent jusqu'à une certaine hauteur, construites de pièces de charpentes grossières et de torchis, communiquant les unes avec les autres par des portes ou des trappes ou bien ouvertes directement à l'extérieur. Dans ce cas, on n'y peut parvenir qu'au moyen, le plus souvent, de mâts de perroquets ou d'échelles rudimentaires. De ce fait, deux données primordiales peuvent se déduire. Cette vie si intime indique nécessairement un communisme que l'étude des Zunis montre exister encore aujourd'hui. D'autre part, ces constructions en somme compliquées, d'accès

difficile indiquent aussi que ces malheureux devaient être souvent exposés à des dangers résultant de la présence de voisins féroces, toujours prêts à les attaquer, afin de les dépouiller et de les massacrer..... Quelque chose d'analogue à ce qu'étaient il y a peu d'années encore les cruels Apaches. On voit donc que les habitants des Pueblos avaient réalisé une organisation sociale toute spéciale et adaptée aux circonstances où ils se trouvaient.

L'étude de leur industrie montre des particularités fort curieuses. Chez eux les armes étaient plutôt rares. On trouve principalement des ustensiles agricoles et surtout une céramique polychromes extrêmement curieuse. Elle porte des figures, très variées et fort compliquées, ayant certainement un sens symbolique. Par exemple, l'oiseau diversement stylisé y est représenté fréquemment. Les collections du Smithsonian en renferment de nombreux spécimens.

C'est certainement la même idée de protection qui amena d'autres populations, les *Cliff-dwellers*, peut-être apparentées avec celles des Pueblos, à chercher un refuge dans les fentes assez profondes qui coupent les immenses murailles verticales des rochers formant les grands cañons de l'Arizona. L'accès de ces grandes fissures horizontales, souvent placées très haut au-dessus du fond des vallées encaissées, est tellement pénible qu'aujourd'hui on n'y parvient souvent qu'avec la plus extrême difficulté. Les occupants antiques y arrivaient au moyen de marches creusées dans les rochers presque à pics, passaient sur de fragiles passerelles en branches d'arbres, grimpaient par des échelles, ou encore se suspendaient au moyen de cordages. Ils étaient donc là en toute sécurité et dans des refuges inexpugnables. On a très curieusement cherché à reconstituer la vie de ces paisibles cultivateurs, défrichant leurs champs, souvent même sachant les irriguer et qui, au moment où les sauvages errants, leurs cruels voisins, étaient signalés, abandonnaient brusquement leurs huttes provisoires du fond de la vallée, près des champs cultivés, pour grimper en toute hâte dans leurs abris rocheux où des provisions emmagasinées leurs permettaient d'attendre le départ de l'envahisseur pour reprendre la culture des champs souvent ravagés. On pourrait établir là un curieux parallèle avec le paysan gallo-romain se retirant précipitamment dans ses refuges improvisés pour échapper à la furie des Barbares envahisseurs.

Le contenu des *Cliff dwellings* souvent resté absolument intact depuis le départ de ses propriétaires, est ordinairement peu riche en objets archéologiques et semble bien indiquer que c'étaient là des habitats momentanés. Pourtant on trouve parfois, dans des endroits à peu près inaccessibles, sur les flancs des ca-

ñons de véritables constructions bien faites, soit en moellons, soit en briques séchées au soleil, les *adobes*, et on peut se demander quelle somme de travail, de patience, d'ingéniosité il a fallu que les Cliff dwellers missent en œuvre pour apporter en ces points les matériaux nécessaires et y élever ces constructions. Nouvelle preuve de l'existence d'une organisation sociale réelle chez ces populations, organisation sans laquelle il aurait été impossible de réaliser un pareil effort, nécessitant le concours d'un grand nombre d'hommes bien disciplinés et bien conduits.

A côté de ces populations travailleuses, industrieuses, stables, bien organisées et certainement intelligentes, nous avons vu qu'il existait de terribles nomades, chasseurs sans cesse à la poursuite du gibier dont ils vivaient. C'étaient certainement les descendants des primitifs chasseurs quaternaires dont nous parlions tout à l'heure. Comme eux, ils devaient poursuivre sans cesse le bison, le cerf, etc., et en vivre. Et c'est ainsi également que leur descendant éloigné, le Peau Rouge récent, passait sa vie, errant dans les prairies et comme eux poursuivant le bison. Aussi, celui-ci ayant disparu, du fait de l'homme blanc et du chemin de fer, le Peau Rouge disparut aussi de façon presque complète, précipité dans sa ruine par l'envahisseur blanc venant lui prendre la prairie pour y construire des manufactures, y planter les myriamètres carrés de blé, y tracer les railways, et lui apportant en échange l'alcool, décimeur des peuples.

Cette curieuse antithèse qui existait, il y a peu d'années encore, est une des caractéristiques très frappantes du Nouveau Monde et nous la constatons à toutes les époques de son évolution. On vient de la voir pendant les âges préhistoriques, la période ancienne et durant les temps actuels ; on le constate non moins nettement au moment de l'évolution des grands empires dont nous allons nous occuper.



L'évolution humaine n'a jamais marché dans le même sens et avec la même intensité sur des espaces étendus. Elle s'est toujours cantonnée en des points limités. Mais la différence entre les stades de culture est particulièrement saisissante en Amérique où presque côte à côte vivaient des populations les unes très avancées en civilisation, les autres à l'état à peu près primitif. Nous venons d'en voir des exemples très nets. Il en est d'autres plus frappants encore lorsqu'on arrive à l'histoire des grands empires qui se constituèrent en Amérique (très approximativement dans les cinq à sept premiers siècles de l'ère).

On voit alors de petits groupes de populations prendre tout à coup un développement considérable, triompher de leurs voisins par la force et constituer un petit royaume indépendant. Puis sous la direction de souverains guerriers, ils étendent leur domination et finissent par constituer un véritable empire. Alors survient toujours un législateur dont l'influence puissante oriente dans la voie du progrès son peuple victorieux et peu à peu le conduit vers une réelle civilisation. Or, tandis que cet empire progresse ainsi à pas de géants, tout autour de lui et souvent très rapprochées, d'autres populations restent stagnantes dans leur civilisation rudimentaire et forment ainsi, avec leur voisin, le plus étonnant contraste.

De ces empires les uns après être arrivés à l'apogée de leur évolution succombèrent, victimes même de leur civilisation accompagnée des excès et des vices qui lui sont ordinaires et disparurent pour laisser la place à de nouveaux venus, évoluant à leur tour dans le même cycle, arrivant au faite de leur puissance puis disparaissant à leur tour. L'histoire des Toltèques, des Chichimèques, puis des Aztèques évoluant sur les plateaux de l'Anahuac, dans ce qui est aujourd'hui le Mexique, est particulièrement suggestive à ce point de vue. Nous allons tracer en quelques mots les caractères généraux de cette évolution.

Mais auparavant il y a lieu de faire remarquer que ces stades divers de l'histoire des peuples américains ne sont pas autres que ceux des peuples du Vieux Monde. La collectivité humaine où quelle soit, quels que soient son cerveau et sa couleur, évolue toujours suivant les mêmes lois inéluctables. L'histoire est une dans le monde entier. L'exemple des peuples mexicains est, en effet, bien topique à ce point de vue.

A la suite d'une longue période fort obscure et sur laquelle on n'a que de vagues données historiques, l'empire des Toltèques se fonde vers le ^x^e siècle sur le plateau de l'Anahuac et, par une évolution rapide, sous l'impulsion de sept chefs fondateurs de la ville de Tollan, il arrive à un degré de culture assez élevé. Ses progrès deviennent encore plus rapides sous la haute direction de Quetzalcohuatl, sage législateur qui, d'après tous les récits des chroniqueurs, développa d'une façon extrêmement remarquable les institutions sociales, religieuses ainsi que l'industrie et les arts, si bien que la culture toltèque resta comme un type d'évolution policée, intelligente et élevée. Après une période de longue paix et de grande prospérité, les trois empires confédérés de Culhuacan, de Cholullan et de Tollan, dont la réunion constituait l'empire toltèque se dissocient, des luttes intestines fort graves se déchaînent et au milieu de révolutions

et de guerres civiles extrêmement compliquées, l'empire toltèque disparaît. Mais cette disparition n'est complète précisément que lorsque les envahisseurs sauvages, errant autour de l'empire si policé, les Chichimèques, enhardis par les révolutions des Toltèques, et ayant eux-mêmes progressé, achevèrent la ruine de l'empire Toltèque et en prirent la place.

Il y a lieu, à propos de cette évolution historique si particulière, de faire remarquer combien le processus évolutif de la biologie sociale américaine est exactement le même que celui observé si souvent dans l'évolution des grands empires antiques du Vieux Monde. Lorsqu'un empire était arrivé à l'apogée de son pouvoir, la chute se produisait infailliblement et dans un délai rapide, et alors apparaissaient toujours les Barbares qui achevaient la ruine de l'empire puis s'y implantaient. Or, l'évolution de l'histoire en Amérique, on vient de le voir, n'est pas autre. Il y a même une similitude de plus.

Les Barbares du Vieux Monde, après s'être substitués à un empire disparaissant, se fondaient au milieu des subsistants de cet empire et en prenaient la culture. Ainsi éduqués, ils devenaient capables de fonder à leur tour un nouvel empire succédant au précédent. Or, les Chichimèques se comportèrent exactement de même. Victorieux des Toltèques, ils se fondirent dans les restes de cette belle population et, en un petit nombre d'années, de sauvages grossiers et cruels, ils devinrent des hommes cultivés et capables de continuer les traditions de la civilisation toltèque, si bien que Tezcuco, leur capitale, put après un certain nombre d'années, rappeler exactement la Tollan détruite des Toltèques.

On le voit donc, l'évolution historique et sociale sur ce point encore a été exactement la même en Amérique et dans le Vieux Monde.

Aux Chichimèques succédèrent dans l'Anahuac les Aztèques. L'évolution de ce nouveau groupement social fut assez particulière. Ce n'était pas au début un ensemble de hordes sauvages, puissantes par leur nombre et leurs qualités combattives, mais seulement un groupement de sauvages errants, chasseurs intrépides, mais en nombre relativement restreint. Il est vrai qu'ils étaient conduits par des chefs experts, eux-mêmes dirigés par des prêtres sachant habilement mettre en œuvre la puissance du Dieu suprême Huitzilopochtli, dont ils traduisaient, au moment opportun, les ordres supérieurs en des oracles auxquels leur peuple obéissait aveuglément. Traqués de tous côtés par les populations chez qui leurs pérégrinations vagabondes les avaient conduits, ils finirent par obtenir du roi de Culhuacan la

permission de s'établir dans les îles et lagunes insalubres du grand lac de l'Anahuac.

Au lieu d'y disparaître, devenus la proie des maladies et des serpents qui y pullulaient, ils aménagèrent si bien leur nouvel habitat, arrachant les juncs des marécages, faisant leur nourriture des serpents et des mille bêtes des marais que bientôt une véritable ville se constitua, et ainsi prit naissance vers 1325, disent les chroniqueurs, la célèbre ville qui presque dès l'origine prit le nom de Mexico-Tenochtitlan. Dès lors, au milieu de vicissitudes considérables que nous ont très exactement transmises les historiographes indigènes et espagnols, la nation aztèque se développa avec une rapidité étonnante, empruntant très habilement aux Chichimèques leur culture, bien plus, prenant à un moment donné comme roi un jeune prince descendant des souverains toltèques.

Rapidement leur puissance augmenta au fur et à mesure que se désagrégeait l'empire chichimèque, si bien que ce fut l'empire aztèque qui succéda à ce dernier dans la préséance de l'Anahuac.

C'est durant cette période que s'observe surtout au maximum un fait d'évolution sociale très remarquable : l'existence de multiples petits groupements autonomes, sortes de petits empires, souvent minuscules, placés les uns à côté des autres, chacun avec un souverain spécial, souvent une religion et une civilisation particulières, des usages et une personnalité sociale dont ils étaient fort jaloux et, de ce fait, constamment en lutte les uns avec les autres. Puis tout alentour et souvent très rapprochés de ces centres multiples de civilisation assez avancée, les hordes sans cesse vagabondes de sauvages imperfectibles et conservant à travers les siècles les mœurs et les usages de leurs ancêtres.

Or, c'est précisément ce que l'on retrouve, aujourd'hui encore, en Afrique et en Asie. Bien plus, cette décentralisation extrême et cette formation de petits royaumes doués d'une personnalité très déterminée, n'est-ce pas ce qui a existé pendant tant de siècles, et jusqu'à il y a peu de temps encore, dans notre vieille Europe ?

La comparaison pourrait même s'étendre plus loin encore. L'évolution sociale progressive a amené fatalement dans l'Europe moderne le triomphe de la centralisation, d'ailleurs jusqu'à ses plus extrêmes conséquences. Or, dans l'Anahuac, l'évolution a été la même. Successivement les multiples petits empires dont nous parlions plus haut s'étendirent, absorbant d'abord successivement ou refoulant les sauvages circonvoisins. Puis à leur tour, ils furent peu à peu, soit par la force soit par des alliances, absorbés par les plus importants d'entre eux. Si bien qu'à l'arri-

vée des Espagnols au Mexique, les trois royaumes confédérés de Mexico, Tezcuco et Tlacopan qui avaient englobé la plupart des petits empires, avaient fini à leur tour par subir d'une façon très marquée l'autorité directrice de l'empire mexicain dont ils n'étaient plus que des feudataires.

A côté de similitudes très grandes avec les empires du Vieux Monde, on trouve au Mexique des particularités sociales et ethnographiques tout à fait spéciales. De cet ordre sont les sacrifices humains dont la fréquence et les rites compliqués ne firent que s'accroître au fur et à mesure que la puissance de l'empire mexicain augmentait et que son degré de civilisation se perfectionnait. C'était d'ailleurs le résultat de croyances religieuses très spéciales.

Une autre particularité purement ethnographique résulte de ce que l'habileté manuelle était arrivée au Mexique à un haut degré de perfectionnement, tandis que les procédés industriels étaient restés dans l'enfance, du fait de l'ignorance complète de l'usage du fer. On voit donc que rien qu'à ces deux points de vue la civilisation des grands empires mexicains présente de curieux points d'étude.

On peut ajouter également que l'histoire de l'art dans l'Amérique ancienne offre le plus vif intérêt. L'art s'y montre avec des aspects tout spéciaux, des développements locaux tout à fait particuliers. Autonome en nombre de ses expressions qui paraissent incompréhensibles à nos cerveaux d'hommes du Vieux Monde, mettant en œuvre fréquemment des formules qui nous semblent paradoxales, l'art américain montre parfois des points de similitude tout à fait étranges avec l'art asiatique, surtout chinois et japonais, indiquant nettement des apports qui lui sont venus de ces pays, probablement dès une époque fort ancienne.

Ces quelques considérations, résultant de la synthèse historique du Mexique que nous avons prise comme exemple, pourraient être également développées en ce qui a trait à l'Amérique du Sud et principalement au Pérou dont la grande et si curieuse civilisation, complètement différente de celle de l'Amérique Centrale, présente des faits si intéressants. La documentation ethnographique est, pour le Pérou, plus riche qu'au Mexique et les tombeaux y ont conservé une extraordinaire collection de céramique d'objets de tous genres et d'étoffes.

Dans le Sud, comme dans le Nord de l'Amérique, les documents archéologiques surabondent et constituent une mine inépuisable d'où il est possible d'ores et déjà d'extraire les matériaux innombrables permettant d'élever à l'histoire américaine un véritable monument, aussi puissamment charpenté que celui

consacré à bien des branches de l'histoire ancienne classique du Vieux Monde. On peut donc hardiment affirmer la proposition formulée au début de cette étude à savoir : que l'histoire américaine existe, qu'elle a une autonomie et une personnalité propres et qu'elle peut, sans aucune hésitation, être considérée comme une des branches de l'histoire générale.

D^r CAPITAN,

Professeur au Collège de France.

Membre de l'Académie de Médecine.

Les Étrangers Immigrés ¹

Quand les nations qui s'étaient affranchies de la domination espagnole offrirent une stabilité relative, elles virent affluer chez elles les hommes qui se sentaient à l'étroit en Europe et cherchaient dans les nouvelles patries, où tout était à faire, un emploi pour leur énergie. Chassés par l'exiguïté des salaires, fuyant la persécution parfois, d'autrefois poussés seulement par le désir de satisfaire leur soif d'aventures, par centaines ils débarquaient sur les côtes américaines, avides de sensations nouvelles, de richesse et de liberté.

Les uns venaient d'Angleterre et des pays du Nord, où l'industrialisme et la fièvre de la concurrence réduisaient les chances de succès et obligeaient les gens à chercher ailleurs un meilleur placement de leurs capitaux et de leurs bras ; d'autres répandaient à profusion avec leur industrie et leur loquacité enveloppante, la sève civilisatrice de l'esprit français ; ceux-là apportaient l'esprit sérieux et sûr de la blonde Allemagne dont l'élan manufacturier se multiplie en exportations habiles. Les terres napolitaines, misérables et prolifiques, envoyaient des foules humbles, héraults de la passivité et du désir d'épargner. Les plus farouches débarquaient les yeux tournés vers la Rus-

¹ M. M. Ugarte a bien voulu, sur notre demande, nous communiquer les pages suivantes extraites d'un ouvrage, qu'il va publier prochainement en langue espagnole sur les peuples Hispano-Américains.

sie où ils avaient en fuyant laissé dans les prisons des lambeaux de leur cœur ; les plus calmes arrivaient de l'Espagne même, dont la stagnation les obligeait à traverser de nouveau la mer, comme ils l'avaient fait quatre siècles plus tôt ; d'autres encore surgissaient de l'Asie, de l'Orient, des pays les plus exotiques ; tous ils accouraient assoiffés de bien-être, d'oubli, d'indépendance ou d'espoir.

Teutons, Celtes, Sémites, Gaulois, Latins, Visigoths, Arabes ou Carthaginois devenus Suédois, Allemands, Italiens, Hongrois, Belges, Français, Polonais ou Espagnols, ils portaient en eux l'esprit de décision et d'audace qui distingua leurs ancêtres dans les migrations confuses des époques passées. C'étaient les mêmes colonnes vivantes qui, éperonnées par le désir de demeurer, traversaient péniblement les territoires, avec de nouvelles facilités de communication, mais toujours avec la même rudesse d'idéal. Ils ne différaient que sur un point : les premiers allaient déloger ou submerger un autre peuple, tandis que ceux-ci arrivaient dans un pays presque inhabité où, au lieu de semer la désolation et la ruine, ils allaient augmenter la richesse de leur capital ou leur science au progrès général.

Mais, les hommes qui en confondant leurs efforts créaient sans s'en douter une race nouvelle, se subdivisaient en divers groupes. Entre ceux qui venaient pour faire fructifier leurs capitaux et ceux qui n'aspiraient qu'à gagner leur pain, entre ceux qui nourrissaient l'espoir de retourner à leur pays d'origine et ceux qui s'installaient pour toujours dans leur patrie d'adoption, entre ceux qui laissaient une famille de l'autre côté de l'Océan et ceux qui s'en créaient une en arrivant, entre ceux qui ne réalisaient qu'un chapitre de leur programme et ceux qui voulaient se refaire une vie, il y avait naturellement des différences profondes, qui vues à cinquante ans de distance, dans la synthèse nécessairement imposée par un cadre étroit, peuvent être groupées en deux courants essentiels : d'une part les « assimilables », ceux qui s'enracinaient dans le nouveau sol et se livraient tout entiers, d'autre part les « passagers » qui, une fois le triomphe obtenu, s'en retournaient au pays natal, mais non sans avoir utilement contribué par leur travail, leur capital ou leur science au développement général.

A ce point de vue, comme à bien d'autres, les éléments les plus utiles, ceux qui se confondirent le mieux avec les gens du pays et qui s'attachèrent au nouveau monde, furent ceux qui provenaient d'Espagne, d'Italie ou de France, pays d'aspirations semblables, qui accentuèrent le caractère latin qu'avait déjà l'Amérique du Sud par opposition à l'Amérique du Nord.

Les émigrants venus d'Espagne trouvaient tout d'abord le terrain le plus propice qu'ils pussent rêver. L'identité de langue, la parenté des mœurs, et les sympathies de race, indestructibles malgré l'amour-propre qui poussait les dominateurs et dominés d'hier à prolonger de vaines querelles, déterminèrent une fusion qui s'accrut de plus en plus à mesure que s'éteignaient les échos de la campagne séparatiste.

L'immigration italienne, plus nombreuse, offrit à l'Amérique du Sud les bras nécessaires pour ouvrir les routes, construire les chemins de fer, bâtir les villes et donner une forme matérielle à la civilisation et à la richesse. Contrairement à l'immigration espagnole, où prédominaient les employés, elle se composait dans sa presque totalité de rudes journaliers. Mais l'Italie avait mis son soleil dans leurs têtes et ils apportaient avec eux aux patries naissantes un peu du sang de Romulus. Quelles mystérieuses affinités existaient entre ces hommes et les habitants du pays ? Peut-être trouverons-nous plus tard le temps et l'occasion de les rechercher. Ce qui est sûr, c'est que les nouveaux venus se confondaient avec les indigènes, se mariaient en Amérique, et leurs fils, foncièrement américains, imposèrent au Nouveau-Continent, avec l'habitude du travail, l'orgueil de la race latine.

Bien plus que par ses émigrants, la France répandit son influence par sa pensée. Cependant, elle a contribué très puissamment à l'élaboration sociale, non pas comme élément composant, car les français, peu nombreux, ne se sont pas souvent confondus avec les autres facteurs de la nationalité, mais en tant que force appliquée à l'embellissement de la vie. Les gens venus de Bordeaux ou de Marseille étaient relativement des gens à leur aise qui propageaient leur culture. Bien que leur passage n'ait été que fugitif, ils donnèrent à la race en formation un fonds artistique qui servit de point d'appui à l'influence intellectuelle toujours croissante dont nous parlerons dans un autre chapitre.

Avec les immigrés Anglais et Allemands arrivèrent les éléments modérateurs indispensables apportant l'amour du confort, de la sobriété, de la solidité qu'il était si urgent de répandre. Bien qu'ils ne se soient acclimatés que partiellement, on peut affirmer qu'ils ont exercé une influence certaine sur l'ensemble, en répandant le goût des sports, en modérant les floraisons excessives, en infusant aux races un esprit pratique qui nous a aidé à rompre avec la vétusté traditionnelle.

Les autres émigrations n'ont pas été suffisamment denses pour déterminer un changement, mais, dans leur ensemble,

elles ont contribué à créer le caractère de l'Amérique latine, qui fait d'elle une synthèse de tous les peuples. Toutefois, il convient ici de se demander quelle est la place qu'occupe parmi nous l'étranger immigré. Bien que la naturalisation ait été facilitée considérablement, elle n'est pas encore très large. Deux ans de séjour et une simple déclaration écrite pourraient suffire à faire obtenir le droit de cité dans des pays neufs, n'ayant que peu de traditions et insuffisamment peuplés. Je sais bien qu'en Europe l'étranger n'obtient pas ces prérogatives, avec tant de facilité. Mais ce qui convient à des nations achevées, qui se soutiennent par leurs propres forces, ne convient pas à des républiques improvisées qui doivent précisément à l'immigration la plupart de leurs progrès. La richesse de notre territoire, son « habitabilité », la puissance de notre pays et son avenir sont en grande partie l'œuvre des ouvriers aventureux de la civilisation, qui, à la recherche d'un champ ouvert à leur initiative, ont laissé le meilleur de leur personnalité sur les terres nouvelles. Les familles que nous pourrions appeler familles historiques, qui prédominent aujourd'hui encore avec l'aide d'éléments hétérogènes, ont fait relativement peu de chose pour le progrès matériel. Dédaignant tout effort, confinées dans des travaux de bureau et absorbées souvent par une fortune que, dans la plupart des cas, elles n'ont pas contribué à accumuler, elles s'étiolent dans une existence farouche et stérile. C'est pourquoi l'étranger qui — trafiquant, inventeur, industriel, constructeur ou commerçant — donne à la vie toute son intensité et met en mouvement toute la sève du pays, devrait être invité à prendre part aux élections. Puisque c'est lui, en un certain sens, qui, en cultivant les champs ou en implantant des industries, développe tout particulièrement la richesse du pays, il n'est pas juste qu'en ce qui concerne la politique il resté en marge de la vie nationale. Une part d'influence, proportionnée à l'activité qu'il met au service du pays, doit lui revenir dans les affaires intérieures.

C'est peut-être ainsi qu'on arriverait à régulariser le libre jeu des ressorts démocratiques, jusqu'ici difficile, et qu'on en finirait avec la politique étroite des chefs de partis pour laisser la place aux grands et calmes débats qui doivent définir et situer l'orientation future.

D'autre part, à égale distance des prohibitions qui caractérisent les pays retardataires et du développement artificiel de l'immigration qui paraît être une des formes occasionnelles du progrès dans les pays de formation récente, il y a tout un ensemble de réalisations et de formules pratiques qui peuvent

compenser le défaut d'orientation ou favoriser l'élan de ceux qui s'élancent vers les terres nouvelles à la recherche du bien-être possible. L'immigration ne peut continuer à rester chez nous une chose inorganique. C'est un des faits les plus importants de la vie Sud-Américaine et il doit s'imposer par là à l'attention collective et susciter un grand mouvement de refonte et d'équilibre.

Manuel UGARTE.

FRANCE ET BRÉSIL

De l'influence française sur le milieu brésilien

Le 20 juin 1910 une conférence organisée par M. le baron Hulot a été faite à la Société de Géographie par M. E. Egas, sous la présidence de M. P. Doumer. L'auteur a bien voulu nous autoriser à en publier quelques-uns des principaux passages.

L'influence française dans notre milieu vient de loin. La première tentative d'implantation du régime républicain au Brésil obéissait au courant d'idées qui, en 1789, a ébranlé la France entière. Les hommes qui venaient étudier à Coimbre ou dans les universités françaises, retournaient dans leur pays natal pour y prêcher les principes français. D. Pedro I, le fondateur de la nationalité brésilienne, fut un apologiste de vos choses et de vos hommes. Sa cour, si intimement liée à la maison de Napoléon, ne pouvait manquer d'adopter les habitudes françaises, alors si à la mode. A l'occasion de son second mariage, avec la princesse Amélie-Napoléon de Beauharnais, fille de l'un de vos plus braves généraux, l'influence française s'accrut encore dans notre société. Cette princesse, qui était belle et bonne, sut aimer son époux, le comprendre et se fit adorer de son peuple. Lorsque, en 1831, D. Pedro I quitta le Brésil, il vint passer quelque temps à Paris, avec l'impératrice, avant de se rendre à Lisbonne et la duchesse de Bragance dans tout l'éclat de sa vingtième année, fit admirer dans les salons de l'aristocratie française la grâce et la splendeur de sa beauté.

Labatut, un des aides de camp de Napoléon, fut général de notre armée, et Saint-Hilaire, le grand savant, s'attarda longtemps parmi nous. Plus récemment, pendant la guerre que le Brésil eut à soutenir contre le Paraguay, un officier de votre marine de guerre, Auguste Leverger, plus tard baron de Melgaço, rendit à mon pays les plus éclatants services de guerre et de paix.

Je ne vous raconterai pas, car vous la connaissez tous, la scène émouvante qui se passa entre l'empereur D. Pedro II et Victor Hugo.

Dona Isabelle, princesse brésilienne qui devait être l'héritière du trône, fut mariée au comte d'Eu, qui devint général en chef de l'armée brésilienne et donna des preuves de son jugement et de son habileté ainsi que de sa bravoure.

Mais il y a plus encore.

En même temps que le Brésil voyait s'ouvrir ses écoles, vos livres commencèrent leur œuvre grande et profitable. Dans nos cours secondaires, dans nos écoles publiques ou privées, dans nos cours supérieurs, dans nos facultés de droit, de médecine, dans notre école polytechnique, dans nos écoles de guerre et de marine, partout, vos livres, vos monographies, vos traités, vos encyclopédies ont fait leur œuvre de propagande et de conquête intellectuelle.

Et vous pourrez alors vous demander si un peuple travaillé depuis tant d'années par vos livres, par vos maîtres, par votre littérature, par votre science, peut ou non avoir un cœur, un esprit semblables aux vôtres.

Cependant, tandis que d'autres nations qui n'ont aucune influence sur notre milieu, faisaient de grands progrès commerciaux au Brésil, la France restait longtemps inactive, et ce n'est que dans ces dernières années que les Français se décidèrent à agir et tournèrent leur attention de notre côté.

Je veux, car cela m'est un agréable devoir, rendre ici hommage au consul général de France à São Paulo. M. Jacques Dupas est, dans toute l'acception du mot, un fonctionnaire des plus distingués et digne du poste élevé que le Gouvernement français lui a confié. J'ai suivi de près ses efforts et j'ai pu apprécier son activité. Il n'y a pas une tentative d'amélioration et de progrès intéressant les deux sœurs latines, qui n'ait retenu son attention et reçu son appui.

Mais je veux vous parler aussi de l'intérêt que d'autres personnalités éminentes portent à la cause brésilienne et à la tête desquelles nous trouvons les noms de M. le Recteur Liard, de M. le Doyen Appell, de MM. les Professeurs Dumas et Martinen-

che. Si nous passons des personnalités aux collectivités, nous trouvons la Société France-Amérique, sous la direction de M. Hanotaux, ancien ministre et le Groupement des Universités et des Grandes Ecoles de France, dirigé par des savants respectés du monde entier qui ont rendu et rendront les plus grands services.

C'est aux efforts de ces personnalités et de ces collectivités, que nous devons la visite de vos étudiants, au Brésil, à São Paulo, que nos étudiants paulistes leur ont rendue cette année.

L'accueil chaleureux qu'ils ont reçu pendant leur séjour ; l'enthousiasme avec lequel vos étudiants les ont fêtés ; la sympathie avec laquelle vous les avez traités furent véritablement touchants pour l'esprit et le cœur des brésiliens. Je ne saurai assez vous exprimer combien nous vous en sommes profondément reconnaissants. Il faut encore dire à haute voix que toutes les causes embrassées et défendues par les savants et par la jeunesse des Ecoles sont, sans exception dans l'histoire, des causes dont on peut toujours prédire le triomphe.

Que les savants et les étudiants continuent donc leur tâche, pleins d'espoir et certains du succès. Chez nous à São Paulo nous avons déjà l'Union Scolaire Franco-Pauliste, qui travaille de concert avec le Groupement des Universités au rapprochement franco-brésilien. Je peux vous assurer parce que je connais mon pays, et encore mieux mon Etat, que, là-bas, l'enthousiasme pour votre patrie, pour la France, est impérissable, parce qu'il vient de loin et qu'il a ses racines dans notre esprit et dans notre cœur.

Je puis vous assurer que l'œuvre entreprise par le Groupement des Universités et Grandes Ecoles réussira chez nous, parce qu'elle a pour elle l'ardeur de la jeunesse, l'appui des savants et l'applaudissement du Brésil tout entier.

Mais revenons à l'influence que la France exerce dans notre milieu.

La langue française est excessivement répandue à Rio de Janeiro. Il en est de même à São Paulo. Il n'y a pas un Brésilien, il n'y a pas une dame brésilienne qui ne sachent lire et traduire le français, qui ne soient capables de s'exprimer correctement ou tout au moins de se faire comprendre dans votre idiome.

A São Paulo nombreux sont les noms français très considérés parmi nous, et il existe encore maints descendants de ces hommes courageux qui s'en furent là-bas pour y constituer une famille, pour y fonder des maisons de commerce, des industries, des usines. La colonie française à São Paulo n'est pas nombreuse, mais elle est excellente et absolument digne de l'estime et de la considération des Brésiliens. Dans toutes les sphères sociales,

depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées, la France compte parmi nous des représentants de sa valeur, de son intelligence, de son caractère.

Le milieu brésilien est propice à l'action française. Venez y aider notre progrès. Vos capitaux trouveront là un placement sûr, un revenu avantageux. Nous avons une société bien organisée, nous sommes un peuple pacifique, nous aimons l'ordre et nous savons que sans lui il ne peut y avoir de progrès, que sans lui nous ne saurions inspirer confiance ni être pris au sérieux par les nations cultivées.

Il y a beaucoup à faire dans mon pays : des chemins de fer, des ports, des usines, des banques pour aider les grandes et les petites industries. Les hommes publics brésiliens sont convaincus que notre prospérité dépend des capitaux étrangers, parce que notre fortune publique ou particulière est insuffisante pour nous donner, tout de suite, tout ce dont nous avons besoin.

Il n'y a pas encore longtemps qu'a été inaugurée à São Paulo une banque française, le « Crédit hypothécaire et agricole de São Paulo », et nous avons déjà la « Société financière franco-brésilienne ».

Le port de Pernambuco se construit en ce moment avec des capitaux français. Et c'est votre argent, ce sont vos ingénieurs qui vont construire le bassin nécessaire aux dreadnoughts brésiliens.

Le courant de rapprochement entre les deux nations a grandi, mais il faut qu'il devienne plus grand encore. Il ne doit pas se limiter au cercle des affaires, il faut qu'il s'étende à toutes les sphères de la société. Déjà la jeunesse française de vos écoles supérieures est venue rendre visite à notre jeunesse brésilienne, et les étudiants paulistes ont été heureux de venir à leur tour la remercier de sa gracieuse initiative. Vous voyez que la situation est des plus favorables.

« L'intérieur du Brésil n'a pas toujours été coupé par des routes et semé d'habitations hospitalières. Il y eut un temps où on n'y voyait ni une cabane, ni un signe de culture et où seuls les animaux féroces s'en disputaient le domaine ; alors, les Paulistes le parcouraient dans tous les sens. Ces audacieux aventuriers pénétrèrent à diverses reprises jusqu'au Paraguay, découvrirent la province de Piahy, les mines de Sabara, celles de Paracatu ; ils s'avancèrent dans les vastes déserts de Cuyaba et de Goyaz, parcoururent la province de Rio Grande do Sul, arrivèrent au nord du Brésil jusqu'à Maranhão, et jusqu'aux bords de l'Amazonie ; ils escaladèrent la Cordillère du Pérou et allèrent attaquer les Espagnols au centre de leurs possessions. »

La géographie du Brésil se trouvait faite dans toute l'intégralité de ce grand territoire que le Portugal nous a donné et que nous avons su et saurons conserver, civiliser et rendre puissant.

Ce fut de São Vicente, ce fut de São Paulo que partirent ces hommes courageux qui, dans les premiers temps de notre existence, surent fonder des villages dont beaucoup sont devenus des villes prospères, modernes et parfaitement européennes. Ce furent des *bandeirantes* qui créèrent cette capitainerie, aujourd'hui Etat de São Paulo, dont le vicomte de São Leopoldo a dit que « son histoire était l'histoire du Brésil ». L'Etat de São Paulo, d'une étendue de 260.000 kilomètres carrés, compte aujourd'hui plus de 3 millions d'habitants, dont plus de 300.000 constituent la population de la capitale. Son territoire est sillonné par 4.500 kilomètres de voies ferrées en exploitation et plus de 1.000 kilomètres sont en construction ou en préparation. Santos, son port principal, a un mouvement de bateaux à voile ou à vapeur, entrées et sorties, de 1.600 unités avec un tonnage de marchandises supérieur à 3.100.000 tonnes. Sa recette publique varie entre 50 et 60.000 contos, soit 100 millions de francs. Sa production principale — le café — atteint en moyenne 10 millions de sacs ou 600 millions de kilogrammes, avec une valeur officielle de près de 600 millions de francs. Outre cette masse colossale de café, l'Etat exporte encore près de 100 millions de francs, chiffre officiel, d'autres marchandises et de produits de son agriculture, qui est des plus intenses, et de son industrie, qui est des plus puissantes.

L'échange commercial, pour le seul Etat de São Paulo, à l'intérieur et à l'extérieur du pays, a atteint la somme de 830.000.000 de francs, soit près du tiers de tout l'échange commercial du Brésil, dont 664.000.000 pour l'exportation et 166.000.000 pour l'importation. La ville de São Paulo, qui en 1822 comptait dans les 10.000 âmes, en avait en 1870 près de 30.000, en 1890 près de 100.000 et en a plus de 300.000 aujourd'hui, avec 32.000 maisons dont plus de 1.700 ont été construites l'année dernière, c'est-à-dire plus de 4 maisons 1/2 par jour.

« Saint-Paul, écrit un Français, (São Paulo) est sans contredit la ville la plus vivante du Brésil ; on peut dire qu'elle en est la capitale commerciale et industrielle. Sans doute son développement a eu quelque chose de trop hâtif, disons le mot, de trop américain ; il y a vingt ans, sa population ne dépassait guère 60.000 habitants ; aujourd'hui, elle atteint 350.000. Mais ce progrès repose sur des bases solides. Saint-Paul est le centre

d'une région extrêmement riche, salubre et parfaitement habitable pour les Européens. Le commerce du café lui a valu quelques années de prospérité inouïe ; elles devaient fatalement être suivies d'une période de dépression et de crise ; mais le pays a bien d'autres ressources trop négligées jusqu'ici et que l'activité intelligente des Paulistes saura mettre en valeur. »

Et tout ce développement prodigieux, toute cette œuvre de progrès et d'habile administration a toujours été faite sous la direction exclusive, sous la responsabilité de Brésiliens, issus d'une façon plus ou moins éloignée de parents portugais.

Ceci se passe à São Paulo que je connais à fond, puisque j'y vis, j'y travaille, j'y étudie. Si nous passons de la province (je regrette de n'avoir pas de données sur les autres Etats) au centre qui est Rio de Janeiro, notre belle et grandiose métropole, transformée en quatre années, nous pourrions encore apprécier et reconnaître la vigueur, l'énergie, la capacité, la souplesse, l'audace de nos hommes quand ils se mettent au travail et lorsqu'ils se sont laissé séduire par le combat en faveur du progrès et de la civilisation. Permettez-moi de vous rappeler ceci : le Brésil a une étendue de 8.500.000 kilomètres carrés et une population évaluée à 22.000.000 d'habitants, dont 2.000.000 seulement sont étrangers. L'extension de ses voies ferrées en exploitation est de 19.000 kilomètres, plus de 4.000 kilomètres sont en construction et 3.500 kilomètres ont vu leurs études approuvées.

Les lignes télégraphiques terrestres et maritimes, construites et entretenues par l'Union, atteignent 120.000 kilomètres de fils. Il est bon de faire remarquer que dans ce chiffre ne sont pas compris les télégraphes des chemins de fer qui servent également au public.

Le mouvement maritime de long cours et de cabotage, des bateaux à voiles et à vapeur, est monté à 15.000 navires par an, dont 10.000 nationaux et 5.000 étrangers, jaugeant près de 20.000.000 de tonnes.

Le service des postes a atteint au Brésil un développement énorme. Son revenu annuel se monte à 16.650.000 fr. répartis sur 3.500 agences avec près de 4.000 employés.

Dans le courant de l'année 1909, 175.000.000 d'objets sont passés entre les mains des employés des postes, plus 130.000.000 en transit. Le nombre de sacs a été de 6.700.000, dont 1.500.000 en transit. L'importation a atteint 1.170.000.000 et l'exportation a dépassé 1.435.000.000, soit par conséquent un fort excédant en faveur de l'exportation, c'est-à-dire de la richesse du pays.

On a craint l'influence, et même la prédomination de l'élément étranger au Brésil. Il ne me semble pas que cela soit possible. La presse de l'Amérique du Nord a dénoncé le péril allemand dans le sud du Brésil. Quelques journaux ont cru possible le péril italien. Je ne crois ni à l'un ni à l'autre. Les Allemands au Paraná, à Santa Catharina, à Rio Grande do Sul sont vite absorbés. Les Italiens à São Paulo vivent avec nous dans les meilleurs termes et leurs fils sont de parfaits Brésiliens. Je ne sais pas expliquer ce phénomène, mais j'affirme que cela est.

Le problème italien ne s'est jamais posé à Saint-Paul et je vous affirme, moi, qu'à Rio Grande do Sul il n'y a pas non plus de problème allemand.

« On ne saurait trop faire remarquer, dit un de nos publicistes, à quel point l'élément national domine au Brésil. En 1872, le nombre des étrangers était, en négligeant les fractions, de 380.000 pour 9.700.000 nationaux ; en 1890, le total des étrangers était de 350.000 pour 14.000.000 ; en 1900, le chiffre des étrangers atteint 1.240.000 pour 16.000.000 de Brésiliens.

Exception faite du district fédéral (la Ville de Rio de Janeiro), où l'élément étranger est plus important (près de 25 0/0 du total des habitants), São Paulo (23,2 0/0), Espirito Santo (15,7 0/0), Paraná (13,8 0/0), Rio Grande do Sul (12,2 0/0), Matto Grosso (10,3 0/0), Santa Catharina (10 0/0), Rio de Janeiro (6,2 0/0), Minas Geraes (3,9 0/0 et Maranhão (2,4 0/0) sont les Etats qui ont la plus grande colonie étrangère. » Dans les autres Etats cette colonie est inappréciable.

L'Angleterre nous envoie ses capitaux et ses éducateurs qui ont déjà eu une si grande influence sur les bonnes habitudes de nos jeunes gens. L'Allemagne nous fournit ses machines, ses industries, ses commis-voyageurs, et, comme partout ailleurs, son commerce a beaucoup augmenté au Brésil. Les Etats-Unis du Nord nous donnent d'incessantes et profitables leçons de jugement, de bon sens pratique, et leur merveilleuse industrie s'ouvre un chemin dans notre milieu. L'Italie nous a déjà donné ce que nous pouvions réclamer d'elle, et ce dont nous pouvons encore avoir besoin, elle nous le donnera par la force des choses, comme la conséquence la plus logique des bonnes relations qu'elle maintient avec le Brésil et spécialement avec São Paulo. Nous avons besoin de toutes les nations. Nous voulons leur estime, leur considération, leur amitié. De toutes, nous apprenons quelque chose et nous utilisons ce qu'elles peuvent avoir de meilleur. Le Brésilien, sans perdre de son caractère, accepte, accueille, adopte et s'adapte ce qui lui convient, ce qui lui paraît pratique et avantageux.

Mais il n'y a que deux nations qui agissent véritablement sur nous : le Portugal, cela va sans dire, qui est notre mère-patrie ; puis la France, l'esprit latin dans toute sa beauté, la dernière expression de l'art, de l'industrie, de la science, de la civilisation. Telle est, dessinée à grands traits, l'influence des nations sur le milieu brésilien.

Je veux citer encore quelques chiffres pour vous donner une idée du progrès du Brésil.

Il y a, dans le District Fédéral, 753 établissements dont 318 seulement ont répondu au questionnaire qui leur fut envoyé par le Bureau des Statistiques pour être publié. Le capital de ces 318 centres de travail, qui dépasse 227 millions de francs, était d'abord de moins de 23 millions. Le nombre de leurs ouvriers est de 16.000 nationaux et 6.000 étrangers, dont 15.000 hommes, 4.000 femmes et 3.000 enfants. Ces fabriques rapportent 20 0/0 du capital actuel et 67 0/0 du capital primitif. Le salaire moyen est de 12 francs pour les hommes, 6 francs pour les femmes et 4 francs pour les enfants.

La valeur de l'importation générale du Brésil est montée à un peu plus de 60 millions de francs en 1833, et à 1 milliard 75 millions en 1907. La valeur de l'exportation brésilienne qui, en 1833, était de 55 millions de francs, a atteint, en 1907 1 milliard 435 millions.

Dans l'exportation, São Paulo, avec son café, a dépassé tous les autres Etats, y compris le District Fédéral. La proportion a été de 195 millions pour Rio contre 570 millions pour São Paulo.

De 1820 à 1907, le Brésil a reçu 19.269 immigrants français.

En 1842, le Brésil importa de France pour 10 millions de francs de marchandises ; en 1903, pour 72 millions et, en 1907, pour 93 millions de francs. Dans ces mêmes années, le Brésil a exporté en France, en 1842, pour 4 millions de francs ; en 1903, pour 120 millions et, en 1907, pour 193 millions de francs.

En 1842, le pourcentage sur le total de l'importation a été de 12 0/0 ; en 1903, de 8,82 0/0 ; en 1907, de 8,63 0/0, en décroissance.

Dans la lutte entreprise par les puissances pour la conquête des marchés brésiliens, celle qui remportera la victoire sera celle qui obtiendra le plus de sympathies, qui apportera le plus d'éléments de succès, celle qui saura le mieux, à l'intérieur et à l'extérieur de son pays, suivre la voie du progrès.

Aucun autre pays ne peut, à ce point de vue, lutter avec la France. Notre milieu brésilien est exceptionnellement propice

aux manifestations de l'activité et de l'intelligence françaises.

Si vous allez chez nous, vous verrez tous les samedis, nos soldats, au retour de leurs manœuvres, qui parcourent le centre de notre belle capitale pauliste, ayant à leur tête la mission française dans son brillant uniforme. Les sonneries des nombreux clairons, le bruit des fanfares et des marches militaires font retentir les airs d'une vibration émouvante et forte. Les baïonnettes claires et scintillantes, exposées à la lumière de notre soleil radieux, brillent comme si elles étaient traversées par un courant mystérieux. Dans cette longue colonne aux reflets métalliques, ondulante et éblouissante, on sent le patriotisme brésilien, on devine l'esprit supérieur et l'âme glorieuse de cette noble France que le Brésil aime sincèrement et qui doit aller au plus tôt prendre parmi nous la place qui lui revient et que nous voulons lui donner.

Eugenio EGAS.

BIBLIOGRAPHIE

HENRY JALHAY, consul général de Colombie à Bruxelles. — *La République de Colombie*, 2^e édit., Vromant et C^e, Bruxelles 1909. — 1 vol. grd. in-8°, 300 pp., avec illustrations et carte.

La Colombie est une des républiques sud-américaines qui semblent appelées au plus brillant avenir. Son activité économique se développe de jour en jour, et les capitaux étrangers tendent de plus en plus à se diriger vers ce pays qui, par ses richesses tant végétales que minérales, offre un vaste champ ouvert à toutes les initiatives. Le livre de M. Jalhay est l'œuvre d'un Colombien connaissant à merveille toutes les ressources de sa patrie ; c'est aussi l'œuvre d'un artiste qui décrit merveilleusement les monuments des villes et les sites grandioses de la campagne, en même temps que d'un savant épris du passé et d'un économiste étudiant avec une précision remarquable l'industrie, le commerce et l'agriculture du pays.

La première partie du livre est consacrée à l'histoire, à la description géographique et à l'ethnologie. M. Jalhay sait nous donner une vision très nette des beautés naturelles et sauvages de la Colombie. On lira aussi avec intérêt les pages consacrées aux anciennes peuplades disparues.

Les *Chibchas* sont bien connus des ethnographes ; les *Quimbayas* le sont moins, mais les découvertes de ces dernières années prou-

vent qu'eux aussi avaient atteint, avant la conquête espagnole, un état assez avancé de civilisation¹.

M. Jalhay fait ensuite une description très détaillée des départements de la République, indiquant avec une compétence peu commune, les richesses de chaque province et les moyens de les exploiter.

Passant au gouvernement, l'auteur étudie avec soin la constitution colombienne et les différentes administrations du pays, le budget, la dette publique, l'instruction, etc.

Le chapitre qui suit, consacré aux chemins de fer, aux routes et aux voies navigables se termine par des renseignements précieux sur les moyens de transport et les voyages à l'intérieur de la Colombie.

La dernière partie est consacrée à l'industrie, à l'agriculture, au commerce et à l'immigration. C'est pour nous la partie la plus suggestive de l'ouvrage.

Sous le rapport des richesses minérales, en effet, la Colombie a été prodigieusement dotée : les métaux précieux, c'est-à-dire l'or, l'argent et le platine, se rencontrent à profusion dans les filons qui veinent ses montagnes, dans les placers qui enrichissent les bords de ses fleuves et qui assignent à la Colombie le troisième rang parmi les pays producteurs d'or du monde entier. On peut évaluer à près de six millions de piastres l'exportation annuelle des métaux précieux de Colombie. M. Jalhay nous donne sur les divers centres miniers, l'installation des mines et les méthodes d'exploitation des minerais les détails les plus circonstanciés.

Le chapitre sur l'agriculture contient des aperçus nouveaux et fort intéressants pour les marchés européens. C'est ainsi qu'après avoir parlé des produits colombiens très connus, la canne à sucre, le tabac, le cacao, le riz, le café, le caoutchouc, etc., M. Jalhay attire l'attention sur la culture de la banane (p. 236) et le développement considérable qu'elle a pris en Colombie dans ces dernières années². La lecture de ce chapitre ne sera pas inutile aux exportateurs français, auxquels il suggérera peut-être l'idée de nouveaux débouchés.

Au point de vue pratique, le livre abonde en renseignements utiles : prix du passage à bord des vapeurs (p. 215) ; diverses compa-

¹ Rapprocher de ce que M. Jalhay dit des Quimbayas, la savante étude publiée par le Dr J.-T. Henao dans le « *Boletín de Historia y Antigüedades* », de Bogotá (organe de la Academia nacional de Historia), sur une magnifique collection de bijoux quimbayas.

² M. Jalhay se rencontre ici avec notre ministre de France en Colombie, M. Souhart, qui, dans un rapport du 4 mars 1909, signalait la banane comme pouvant être un débouché important pour le commerce français. V. notre Chronique sur la Colombie dans la *Revue France-Amérique*, d'avril 1910, et notre analyse du rapport de M. Souhart.

gnies de navigation sur le *Magdalena* (pp. 218-221) ; voyages à l'intérieur de la Colombie (pp. 222-229) ; lignes de navigation entre la Colombie, l'Europe et les Etats-Unis (pp. 279-280) ; immigration : décrets et lois qui la favorisent ; contrées les plus favorables à l'immigration (pp. 281-290) ; dispositions légales relatives à l'exploitation des mines (pp. 259-264), etc.

En résumé, l'ouvrage de M. Jalhay dénote une connaissance approfondie et des plus intelligentes du pays qu'il représente si dignement à Bruxelles. La « *République de Colombie* » est une véritable encyclopédie indispensable à tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent à cette contrée de l'Amérique latine. Ajoutons que le volume, imprimé sur papier couché, est orné de très belles photogravures, ce qui, joint au style clair, élégant et concis de l'écrivain, fait de cet ouvrage si admirablement documenté, un livre de vrai bibliophile.

Jules HUMBERT,
Docteur ès Lettres.

Baron et Baronne CONRAD DE MEYENDORFF. — *L'Empire du Soleil* (Pérou et Bolivie), gravures et planches en couleurs d'après les originaux de S. A. S. la princesse Marie Wolkowsky et de MM. Himona et Bobrowsky. Paris, 1909. Hachette et Cie, 1 vol., in-8° lvi + 318 + xiv pp.

C'est un récit de voyage, conté avec quelque agrément. Les auteurs ont voulu escalader les cimes des Andes après avoir gravi pendant plusieurs années d'ascensions, les sommets du Tyrol et de la Suisse. On ne peut se montrer trop exigeant pour des notes détachées d'un carnet de route, toutefois on regrette que l'ouvrage n'ait pas été plus soigneusement revu. Il renferme trop de jugements sommaires, pas toujours justifiés, et des inexactitudes assez nombreuses : p. 169, n 1, *cumbre-col* ; p. 156 : *Salute !* ; p. 123, n 1 : *Desaguadero veut dire en aymara-affluent* ; p. 252, n 1 : *copitas*, mot espagnol très caractéristique signifiant rasades ; etc., etc.

On ne peut, en revanche, que louer la présentation du volume, et les nombreuses illustrations qui accompagnent le texte donnent une idée suffisante du pittoresque des pays traversés et pourront peut-être suggérer à d'autres touristes l'idée d'aller à leur tour excursionner au Pérou et en Bolivie.

H. R.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. RECENSEMENT AGRICOLE NATIONAL. — *L'Élevage et l'Agriculture en 1908*, Buenos-Ayres, 1909. 3 volumes ; tome I, l'Élevage, 434 pages et cartes ; tome II, Agriculture, 440 pages et cartes ; tome III, Monographies, 730 pages + 44 planches.

Le gouvernement de la République argentine vient de publier l'inventaire détaillé des richesses agricoles de son immense terri-

re. Une loi d'Octobre 1907, en même temps qu'elle ordonna ce recensement, édictait toutes les dispositions nécessaires pour permettre à la Commission, chargée de cet immense travail, de recueillir des chiffres précis.

Cette Commission, dont la présidence fut donnée à M. Albert B. Martínez décida tout d'abord que le recensement projeté ne devait pas « se borner à un simple et aride dénombrement des animaux existants et des hectares de terre ensemencée, mais franchissant les étroites limites trop souvent assignées à ce genre d'opérations, devait étendre considérablement son champ d'action ; pénétrer la constitution intime des deux industries nourricières de la nation ; étudier, grâce à une copieuse moisson de renseignements, leur mécanisme, les éléments dont elles disposent, leur expansion actuelle, les bénéfices qu'elles procurent non seulement à ceux qui les exploitent, mais encore au pays en général, le développement dont elles sont susceptibles de bénéficier dans un avenir rapproché afin que les Pouvoirs Publics, mis alors en possession d'une source de renseignements précis, soient en mesure d'édicter les lois protectrices destinées à soutenir ces industries et à applanir les obstacles qui pourraient s'opposer à leurs progrès. »

Aussi la Commission décida de faire accompagner les tableaux statistiques du plus grand nombre possible de monographies sur des sujets se rattachant aux industries rurales et dont la rédaction serait confiée à des personnes de compétence incontestable.

Les opérations du recensement commencèrent le 1^{er} mai 1908, les travaux de compilation ont commencé en juin de la même année et se sont poursuivis sans interruption jusqu'en mars 1909. Moins d'un an plus tard nous recevions en France sous forme de 3 gros volumes in-quarto les résultats de ce recensement. Le tome I (434 pages, tableaux statistiques et cartes) est consacré spécialement à l'élevage. Le tome II (440 pages, tableaux statistiques et cartes) est consacré à l'agriculture. Enfin le tome III, (731 pages + 44 planches et nombreuses photographies) renferme toute une série de monographies: l'Argentine considérée sous son aspect physique ; l'estance argentine ; l'évolution de l'élevage ; l'hydrologie agricole et industrielle de la République argentine ; l'agrorologie de la République argentine ; l'industrie viti-vinicole argentine ; l'arboriculture argentine ; l'industrie laitière dans la République argentine ; le commerce des viandes dans la République argentine ; la culture des plantes industrielles dans la République argentine ; l'industrie farinière ; notes pour un bref résumé de la flore de la République argentine ; police sanitaire animale ; le commerce argentin autrefois, de nos jours ; le climat de la République argentine.

Quelques chiffres tirés du tableau du commerce extérieur de l'Argentine à 40 années de distance montrent les progrès économiques réalisés en Argentine.

	POPULATION	IMPORTATION	EXPORTATION
		PIASTRES	OR ¹
1861	1.375.481	22.441.120	14.322.589
1881	2.565.040	55.705.917	57.938.272
1908	5.712.898	272.972.936	366.005.341

Ces exportations sont presque entièrement représentées par des produits de l'agriculture et de l'élevage.

Jusque vers 1900 l'exportation des produits de l'élevage dépassa de beaucoup, comme valeur, celle des produits de l'agriculture, mais depuis 1904 la valeur des produits agricoles est sensiblement plus élevée.

Les trois principales cultures de l'Argentine sont le blé, le maïs et le lin, dont voici les surfaces ensemencées en 1888-1895-1907 :

	1888	1895	1907
Blé	815.438	2.049.683	5.759.987 hectares
Maïs	801.583	1.244.182	2.730.500 —
Lin	121.073	387.324	1.391.467 —
	1.738.094	3.681.189	9.881.954 —

Le blé est surtout cultivé en vue de l'exportation ; en 1908 l'Argentine en a exporté 3.636.293 tonnes.

Le maïs est de plus en plus consommé sur place par le bétail.

Le lin est cultivé uniquement pour sa graine. L'Argentine est le plus grand pays exportateur de graines de lin dans le monde. (1.055.649 tonnes en 1908).

Parmi les autres cultures, l'avoine et l'orge ont encore peu d'importance ; la vigne est passée de 33.459 hectares en 1895 à 122.457 hectares en 1908 ; la canne à sucre couvre 70.712 hectares.

Mais les plantes fourragères, la luzerne en particulier, ne cessent de voir s'accroître les surfaces qui leur sont consacrées ; la luzerne occupait en 1908, 4.656.707 hectares.

Sauf la vigne, cultivée surtout dans les provinces de Mendoza et de San-Juan, la canne à sucre cultivée surtout dans la province de Tucumán, les autres cultures céréales et fourragères sont principalement faites dans les provinces du centre de l'Argentine, dans la région tempérée comprise entre le Paraná et le Rio de la Plata ; Buenos-Ayres, Santa-Fe, Entre Ríos, Córdoba, Pampa Centrale, comptent plus de 16 millions d'hectares sur les 17.682.000 hectares jusqu'ici cultivés en Argentine. Ces 17 millions d'hectares qui, par rapport aux emblavures de 1895, marquent un progrès de 261 0/0, ne représentent somme toute que 16 0/0 de l'étendue totale de l'Argentine.

¹ La piastre or vaut 5 fr.

Il est vrai que beaucoup de régions de l'Argentine ne sont propres surtout qu'à l'élevage par suite de la sécheresse ou du froid qui y règnent.

L'élevage. — Le recensement de 1908 a donné les chiffres suivants pour le bétail argentin :

espèce bovine	29.116.625 têtes
espèce chevaline	7.531.376 têtes
espèce ovine	67.211.754 têtes

Le recensement de 1908 comparé à celui de 1895 accuse pour les animaux de l'espèce bovine un gain de 7.415.099 têtes, pour les animaux de l'espèce chevaline un gain de 3.084.517 têtes ; mais par contre une diminution de 7.167.808 têtes dans l'effectif du troupeau de moutons. C'est que le mouton a dû reculer devant les progrès de l'Agriculture dans les provinces de Buenos-Ayres, Entre Ríos, Santa-Fe, Córdoba, Pampa. Actuellement il descend de plus en plus vers le sud.

Le troupeau argentin a d'abord été constitué et exploité en vue de la production de la laine, et en 1899, l'Argentine a pu exporter jusqu'à 237.110 tonnes de laine, l'exportation n'était plus que de 175.338 tonnes en 1908.

L'Argentine vers 1895 a exporté beaucoup d'animaux vivants, 408.126 têtes de bovidés en 1895, 543.438 têtes de moutons en 1899. Ces exportations d'animaux vivants ont depuis sensiblement diminué et sont tombées en 1908 à 60.916 têtes pour les bovins, à 103.792 têtes pour les moutons.

Mais une industrie toute récente a permis de compenser ces diminutions dans les exportations du bétail vivant, c'est la grande industrie des frigorifiques, des viandes congelées. En 1908, l'Argentine a exporté 174.563 tonnes de viande de bœuf congelée, et 78.846 tonnes de viande de mouton congelée.

H. HITIER,

Maître de conférences à l'Institut agronomique.

PEDRO CÉSAR DOMINICI. — *Libro Apolineo* (Discurriendo y soñando). Paris, Ollendorf, 1910. 1 vol. VII + 375 pp.

M. P. C. Dominici a réuni en un volume de nombreuses études de littérature et d'art et les publie aujourd'hui sous les auspices d'Apollon « qui ne fut pas seulement, nous dit l'auteur, le conducteur des Muses, mais aussi un professeur de morale, aimant à s'entretenir des questions philosophiques et qui avait pour fils Esculape ».

Ces quelques mots nous renseignent, non pas sur la valeur du livre, mais sur la portée morale que l'auteur lui attribue. M. P. C. Dominici est loin d'être de ces gens prudes qui n'aiment la vérité que convenablement voilée. Mais il a pour la licence et l'obscénité voulues et cherchées une haine qui lui attirera les sympathies des

honnêtes gens de tous les pays. Contre les romans, malheureusement trop nombreux, où les auteurs se plaisent à décrire des scènes de débauche et de luxure, sans même avoir l'excuse de l'art, il prononce un réquisitoire sévère qui mérite d'entraîner le jugement du public.

Aussi, les paroles de M. P. C. Dominici n'ont-elles que plus d'autorité quand il prend la défense du roman français, injustement attaqué aux Etats-Unis. De nombreux éditeurs sans scrupule ne craignent pas de livrer au public étranger et principalement au public américain, des livres complètement falsifiés, ou parfois même forgés de toutes pièces et contribueraient par là à jeter le discrédit sur notre littérature si le public n'était prévenu et ne se tenait sur ses gardes.

N'allez pas croire cependant que le « Libro Apolíneo » soit tout entier consacré à la défense de la morale. Son auteur est avant tout écrivain et critique et son principal objet est de faire connaître et aimer l'art littéraire. Sur le théâtre en particulier M. P. C. Dominici nous donne d'intéressantes études qui témoignent d'un goût sûr et d'une grande connaissance des lettres françaises. Il faut lire aussi les études biographiques et critiques qu'il consacre à quelques-uns de nos contemporains et où il fait preuve d'une netteté d'observation, d'une impartialité de jugement faites pour retenir les lecteurs que le charme de son livre aura attirés.

PLÁCIDO MOLINA Y EMILIO FINOT. — *Poetas Bolivianos*, prólogo de Manuel M. Pinto, Hijo. Paris, Ollendorf, 1908. 1 vol. in-12 xiv + 398 pp.

Des extraits, même très judicieusement choisis, ne suffisent point sans doute pour fonder un jugement, du moins ils nous permettent de bien augurer du talent des jeunes écrivains auxquels les auteurs de l'anthologie ont fort justement réservé une place importante.

Il est bon de remarquer que les poètes de la nouvelle génération paraissent moins épris des « lointaines princesses », des « lacs d'argent », de toutes les visions fantaisistes qui n'avaient eu que trop de vogue quelques années plus tôt. Il y a également dans leurs œuvres moins d'« impressions européennes ». Mais si l'on en trouve moins, c'est qu'il en reste encore, donc qu'il y en a trop. Espérons que ce sont là les dernières manifestations d'une mode à son déclin.

En revanche, le nouveau recueil renferme nombre de poèmes remarquables : de M. F. Vaca Chávez, *Criolla* ; de M. E. Diez de Medina, *El Mar*, *Crepúsculo*, *Nocturno* ; de M. Emilio Finot, *Canción de primavera*, *A la luna* ; et bien d'autres encore, car pour être juste il faudrait citer presque tous les noms choisis par les auteurs de l'anthologie.

Je n'ai parlé ici à dessein que des jeunes poètes boliviens ; les autres sont déjà connus et goûtés depuis longtemps et j'ai à peine

besoin de dire que dans le nouveau volume on aura le plaisir de relire quelques-unes de leurs meilleures œuvres.

Il faut louer MM. Plácido Molina et Emilio Finot d'avoir fait précéder les extraits de notices biographiques, qu'on souhaiterait souvent plus complètes. Mais le temps et la distance ne leur ont sans doute pas permis de réunir de plus nombreux matériaux.

Pour une pareille anthologie, une préface s'imposait, où l'on aurait esquissé à grands traits l'histoire de la poésie bolivienne en étudiant les influences diverses qui ont agi sur son développement. Complétée par des indications bibliographiques, elle aurait rendu de grands services à tous ceux qui s'intéressent à la littérature américaine. Nous regrettons que M. M. Pinto en ait jugé autrement.

JOSÉ INGEGNIEROS. — Al margen de la Ciencia. Crónicas de viaje (1905-06). — Buenos-Aires, Lajouane y Cia, 1908. 1 vol. 8°, 428 pp., 2^e édit. Sempere, Valencia (1910).

« Le bilan de mes voyages à travers l'Europe est simple et tient en deux mots : j'ai travaillé, » nous dit l'auteur. M. Ingennieros ne s'est pas promené sur notre continent en touriste pressé de voir et de collectionner des impressions. Il sait que même les heures de repos peuvent être utilement employées, et il est allé partout où il pensait faire des observations profitables, mais là seulement. Il a vu l'Allemagne, la France, l'Italie au travail ; il a examiné leur outillage scientifique et leurs programmes universitaires, interrogé leurs savants, étudié les manifestations de leur activité artistique, économique et scientifique.

Aussi, son livre offre-t-il un choix d'observations variées et toujours intéressantes, qui ne risque pas de fatiguer le lecteur.

Deux séries de chapitres méritent de retenir plus particulièrement notre attention. Dans la première, l'auteur a recherché les causes de la prospérité des nations modernes et la doctrine de l'impérialisme lui a paru s'imposer à tout peuple qui veut prospérer ou seulement vivre. Deux chapitres sont particulièrement à méditer : « El Imperialismo » et « Las razas inferiores ».

Tout aussi intéressants pour nous sont les quatre articles : « Los fanáticos del ateísmo, Las fatigas de un huelguista, Un día de elecciones en París, El señor Cero-á-la izquierda » où l'auteur nous fait connaître son opinion sur notre politique intérieure. Je dois dire qu'elle n'est guère favorable.

M. Ingennieros a esquissé dans un des chapitres de son livre une série de portraits de personnalités parisiennes. Il y a notamment sur M. M. Nordau quelques pages d'une ironie tranquille et, un peu plus loin, une courte étude sur une chiromancienne fameuse. Est-ce par hasard que ce dernier article se trouve placé à la fin du chapitre « Amigos y Maestros » ?

J. F. JUGE.

Le gérant : A. COUESLANT.

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

(AMÉRIQUE LATINE)

PREMIÈRE ANNÉE

PARIS
Le 15 Octobre 1910

Numéro 3

SOMMAIRE

<i>Le Président Gómez et la politique Vénézuélienne</i>	J. HUMBERT.
<i>Une anthologie française des écrivains brésiliens</i>	Oliveira LIMA.
<i>Recue Littéraire</i>	J. F. JUGE.
<i>Les Universités Argentines</i>	E. HERRERO-DUCLOUX.
<i>Le sentiment de la nature dans la poésie Hispano-Américaine (Epoque coloniale)</i>	J. SUPERVIELLE.
<i>Bibliographie</i>	J. HUMBERT.

Le Président Gomez et la politique vénézuélienne

Il n'est guère de pays sud-américains qui aient autant préoccupé l'opinion européenne depuis une quinzaine d'années que le Vénézuéla. Comme sa voisine, la Colombie, le Vénézuéla représente à nos yeux le pays des révolutions; mais tandis que les révolutions de la Colombie se sont pour ainsi dire presque toujours passées en famille, celles du Vénézuéla ont toujours eu une très grande répercussion en Europe. Bien plus, à différentes reprises, le Vénézuéla s'est trouvé en lutte ouverte avec les grandes puissances des deux mondes. Sans remonter jusqu'aux jours du conflit de frontières anglo-vénézuélien de 1899, les différends du Vénézuéla avec l'Allemagne, la Hollande, les Etats-Unis, la France, c'est-à-dire un peu avec tout le monde,

ont suffisamment défrayé la presse des deux continents pour que nous ne revenions pas sur ces événements. Heureusement d'ailleurs, tout cela est déjà de l'histoire ancienne, et la personnalité même du général Castro est presque tombée dans l'oubli. L'ancien président, aujourd'hui retiré aux Canaries, ne se rappelle plus guère au souvenir que par des interviews dans lesquels il exhale sa mauvaise humeur contre tous les gouvernements, accusant en particulier les Etats-Unis qu'il rend responsables de sa chute et de son exil, et lançant anathème sur anathème contre son propre pays auquel il prophétise les pires catastrophes.

Pendant ce temps, le Vénézuéla, profitant des leçons du passé, paraît être entré résolument dans une ère de concorde inconnue jusqu'alors. Les mots « *Patria y Unión* » semblent être devenus la devise de tous les partis, et l'homme qui actuellement incarne cette devise est le président Juan Vicente Gómez.

Il ne nous semble pas inutile de rappeler, d'après l'*Universal* de Caracas¹, les antécédents de ce personnage qui, par ses actes et sa politique, s'impose déjà au monde civilisé comme un grand homme d'Etat.

Né à San-Antonio del Tachira, le 24 juillet 1859, et fils d'un riche agriculteur, il consacra sa jeunesse à l'exploitation de ses propriétés.

En 1892, sous la présidence du Dr Palacio, il fit, avec le général Cipriano Castro, la campagne des Andes contre le général Crespo, et, à la suite du triomphe de ce dernier, Gomez suivit Castro dans sa retraite, en Colombie. Ils en sortirent en mai 1899, et, tandis que Gómez pacifiait le Vénézuéla et triomphait du général Matos, Castro était élu président de la République. A son retour à Caracas, Gómez devint d'abord gouverneur du district fédéral, puis vice-président de la République.

Cependant Castro ne tardait pas à se rendre odieux par sa politique dictatoriale : Gómez, au contraire, grâce à la noblesse de sa conduite, gagnait le respect même de ses ennemis. Il ne craignit pas de s'opposer aux mesures violentes du tyran, et c'est à lui que bien des adversaires de Castro, le général Rolando par exemple, durent de ne pas être exécutés. Après la fuite de Castro en Europe, le général Gómez, vice-président constitutionnel, assumait la direction du pouvoir exécutif,

¹ *Universal*, 19 décembre 1909.

et bientôt il était élu par le Congrès *Presidente provisional* de la République.

Dès les premiers temps de sa présidence provisoire, le général Gómez s'imposait la grande tâche de rendre au Vénézuéla la dignité qu'il avait perdue, et ses premiers actes témoignaient de ses efforts pour renouer avec l'étranger les rapports si malheureusement interrompus. Les relations ne tardèrent pas à être rétablies avec la Hollande ; le litige entre le Vénézuéla et la Compagnie américaine de navigation de l'Orénoque fut soumis à l'arbitrage de La Haye ; un protocole régla la question de frontières avec la Colombie, et des envoyés spéciaux furent chargés d'engager des pourparlers avec l'Allemagne et la France. Disons en passant que, grâce au tact diplomatique de M. Grisanti, on espère que l'entente avec la France ne tardera pas à être définitive.

La popularité que sut acquérir rapidement le général Gómez éclata surtout au cours du voyage d'études qu'il fit en janvier 1910 dans la région de Valencia, pour se rendre compte par lui-même des ressources que pouvaient présenter les vallées d'Aragua au point de vue de l'élevage. Il fut l'objet de réceptions enthousiastes, et parmi les toasts qui lui furent adressés, un des plus significatifs est celui de son ancien ennemi, le général Matos. « Nous savons tous, disait-il, que le président de la République, bien plus que politique, est homme de travail, respectueux de son crédit et de celui d'autrui, et admirateur de l'homme laborieux et honnête. C'est là un motif de joie pour tous, car le travail et la bonne foi du citoyen, qui éclatent dans le señor Gómez, seront les agents efficaces qui cicatriseront les profondes blessures du passé et rendront à la République la prospérité de ses meilleurs jours ¹. »

Il était à prévoir qu'après l'apaisement des esprits qui s'était produit durant la présidence provisoire du général Gómez, celui-ci n'aurait pas de concurrent sérieux pour l'élection d'avril dernier. En effet, le 27 avril 1910, les chambres vénézuéliennes, réunies en Congrès national, élaient à l'unanimité le général Juan Vicente Gómez, président de la République, pour la période constitutionnelle de 1910 à 1914, et lui confirmaient le titre de général en chef des armées du Vénézuéla. A la notification de son élection qui lui fut faite par le D^r Alberto Smith, le général Gómez se contenta de répondre avec un accent de profonde émotion :

¹ *Universal*, 1^{er} fév. 1910.

« *Por la patria y todo por la patria !*¹ »

En appréciant l'événement du 27 avril, un des grands organes de Caracas s'exprimait ainsi : « L'élection d'hier est un acte destiné à faire époque dans les annales de notre patrie. Il ne s'agit point en effet d'un simple renouvellement de train administratif pour passer d'une période à une autre, comme il arrive dans le cours ordinaire de la vie d'un peuple adulte. Mais il est manifeste que nous marchons avec fermeté vers le régime constitutionnel positif, vers le respect impérieux des lois écrites qui est la garantie même de la paix sociale..... Cet événement est dû à l'action d'une presse cultivée et sensée et à l'influence personnelle des chefs politiques². »

Les derniers mots sont à souligner. Une des caractéristiques du nouveau régime, en effet, c'est de voir groupés pacifiquement autour du président des *leaders* qui autrefois se disputaient le pouvoir à mains armées. Cet état de choses n'est dû rien moins qu'à l'habile diplomatie du président Gómez, qui a eu l'ingénieuse idée de créer un conseil de gouvernement dans lequel il a fait entrer tous les anciens prétendants à la présidence. On y voit siéger côte à côte les généraux Ramón Ayala, Gregorio Riera, Nicolás Rolando, Ramón Guerrero, Ortega Martínez, c'est-à-dire des chefs de partis autrefois hostiles et redoutables, devenus aujourd'hui les auxiliaires du pouvoir établi. Ce *consejo de gobierno* est actuellement le rouage le plus important du gouvernement vénézuélien. Ses pouvoirs ont été renouvelés par le Congrès, le 27 avril, après l'élection du général Gómez, et en entrant en fonctions, le général Ayala, président, disait :

« Le Congrès de la nation nous a confié l'insigne honneur de former le corps complémentaire du pouvoir exécutif qui doit siéger aux côtés du Président de la République. Notre mission est de veiller avec zèle patriotique aux intérêts de la nation, à l'intégrité de la suprême autorité du gouvernement, dans tous les cas que déterminent la constitution et les lois. Dépouillés de toute passion et de tout intérêt illégitime, nous apporterons dans notre tâche la plus grande loyauté au devoir..... Sous la présidence de l'homme de décembre, la République marche d'un pas ferme vers l'avenir, pleine de foi en ses destinées. La paix est devenue un fait accompli, la Loi la seule règle de l'administration qui commence, la sincérité du

¹ *Universal*, 28 avril.

² *El Tiempo*, 28 avril.

général Gómez et celle de nous tous ses collaborateurs, la garantie du succès¹. »

De telles paroles semblent bien un gage de paix assurée pour l'avenir. C'est qu'en effet la situation actuelle n'a pas été créée par une révolution, même pacifique ; elle est le résultat de la lente évolution d'un peuple qui prend conscience de lui-même, de ses forces et de ses ressources, et nous ne saurions mieux terminer cette étude qu'en citant ce passage du beau discours que prononça à Caracas, M. Gonzalo Picón Febres, le 19 avril dernier, à la célébration du centenaire de l'indépendance, et qui fut acclamé par des milliers de poitrines vénézuéliennes :

« Ne sont-ce pas nos Libérateurs qui nous ont construit notre foyer ? Conservons donc ce foyer avec son blason, son étendard, à force de raison et de caractère, à force d'abnégation qui régénère et de confraternité qui purifie. Nous envenimer de haine, c'est nous diviser par la lutte éternelle et inféconde, nous prostituer dans l'anarchie, c'est courir à l'abîme ; renoncer à la beauté de l'ordre qui est le centre de la vie, l'harmonie de l'univers, c'est profaner notre cœur et notre intelligence². »

Jules HUMBERT,
Docteur ès lettres.

Une anthologie française des écrivains brésiliens

Il n'est de critique efficace qu'en présence des œuvres littéraires ou artistiques qui lui servent de thème. Si l'on peut parler de la pureté et de la mesure que manifeste le génie grec, dans son architecture par exemple, c'est que tout le monde connaît cet art et que ses motifs et ses lignes sont toujours présents à l'esprit. Le livre de M. de Vogüé sur le roman russe n'a pu exercer d'influence véritable que parce que d'excellentes traductions avaient déjà rendu Tourgueneff, Gogol et Tolstoï familiers au public lettré. Longtemps auparavant, si Mme de Staël avait pu révéler en apparence l'Allemagne aux

¹ *Universal*, 30 avril.

² *Universal*, 20 avril.

Français, en réalité l'accord intellectuel s'était pour ainsi dire établi d'une rive à l'autre du Rhin, et, sur de nombreux points, le romantisme germanique était en harmonie avec la sentimentalité française.

Le Brésil n'a certes pas la prétention de renouveler le goût ni de changer l'orientation des esprits dans le nouveau continent, lui qui tire du vieux monde les origines de sa vie intellectuelle, mais il peut nourrir le légitime désir de mériter l'estime générale, non seulement pour les débouchés qu'il offre au commerce et à la colonisation, mais encore pour ses apports au patrimoine de la civilisation.

Mais avant de parler des écrivains brésiliens et d'étudier leurs tendances et leur psychologie, il fallait d'abord les faire connaître et les présenter au grand public lettré. Le premier travail devait donc être la publication d'une anthologie.

Si un pareil ouvrage avait existé, le jeune conférencier de Saint-Paul, M. da Silva Telles, qui parla récemment en Sorbonne de l'influence française sur la littérature brésilienne, ne se serait point trouvé dans l'embarras en préparant sa conférence. Ce fut en vain, dit-il, qu'il chercha chez les libraires de Paris, aussi bien des traductions, qui sont rares, que des originaux pour lesquels manquent les acheteurs.

Il existe sans doute quelques versions françaises d'auteurs brésiliens : le poème *Marilie de Dirceu*, de Gonzaga, a été traduit par F.-E. de Monglave ; le roman *Innocencia*, d'Escraignolle Taunay (un nom français, mais un esprit et un cœur brésiliens), qui a été traduit en plusieurs langues, résumé même au Japon et publié en feuilletons dans le *Temps*, est, dans son ingénuité spirituelle, un charmant tableau de nos mœurs de l'intérieur qui tendent progressivement à disparaître. Ce sont principalement des poésies modernes qui ont été traduites un peu partout, notamment en Suède par M. Göran Björkman, mais la plupart du temps sans esprit de suite ni méthode critique. L'anthologie qui accompagne le livre de Ferdinand Wolf, composé à Vienne et imprimé à Berlin en 1863, est portugaise ; l'ouvrage lui-même contient une étude remarquable des lettres classiques et romantiques au Brésil, d'autant plus exacte que ce fut Domingos de Magalhães, alors ministre du Brésil en Autriche et l'un des plus grands représentants de notre école romantique, qui l'inspira et le dirigea. Je ne connais guère, en fait de versions brésiliennes d'ensemble, que les *Loisirs*, de M. Hippolyte Pujol, Français établi depuis de longues années à Saint-Paul et qui y a fait souche. Encore ces traductions n'embrassent-elles que les poètes, et

seulement ceux du xix^e siècle, les plus importants il est vrai.

L'anthologie de M. Victor Orban, qui vient de paraître¹, est donc seule de son espèce, d'abord parce qu'elle embrasse toute l'évolution littéraire du Brésil depuis ses débuts, au xvi^e siècle, jusqu'à nos jours ; ensuite, parce que cette évolution y est représentée par une centaine d'écrivains de tous genres ; parce qu'une notice biographique et bibliographique, condensée et résumée, mais aussi complète et aussi exacte que possible, est consacrée à chaque écrivain ; enfin, parce que les traductions ont été faites par un homme du métier qui connaît et aime son art.

M. Victor Orban était, sous tous les rapports, naturellement indiqué pour entreprendre cette tâche. Dans sa première jeunesse il a fait un long séjour au Brésil et y a appris la langue portugaise, qu'il s'est assimilée dans son éclat général aussi bien que dans son pittoresque local, et dont il a, dans la suite, surpris les finesses en même temps qu'il en goûtait la saveur. Admirateur passionné de sa propre langue, qu'il étudie sans cesse et qu'il cultive chez les meilleurs modèles, la maniant avec une souplesse châtiée, il est, de plus, poète dans l'âme, et ce qui l'a séduit dans nos romantiques, qu'il a commencé de bonne heure à aimer et s'est efforcé dès lors de faire connaître en France, ce sont précisément la spontanéité et la magnificence de la forme ainsi que l'intensité et la sincérité du sentiment. Gonçalves Dias le séduisit par sa passion profonde, Casimiro de Abreu par sa tristesse pénétrante, Castro Alves par l'opulence de son coloris verbal. Toutes ces gloires brésiliennes auxquelles ont été voués ses premiers enthousiasmes — et qui ne lui firent point négliger son attachement à Poë et à Léopardi (dont il acheva d'excellentes traductions répandues partout où on lit les ouvrages français, c'est-à-dire dans le monde entier) — on les retrouve dans l'anthologie sous leurs meilleurs vêtements poétiques.

Elles sont présentées d'une façon méthodique et raisonnée, après les précurseurs qui les expliquent et les ont rendues possibles, et avant les contemporains, plus parfaits peut-être, mais non plus intéressants. C'est toute la série, qui constitue la tradition littéraire nationale, qui vient d'être pour la première fois exposée devant le lecteur étranger d'une manière systématique en même temps qu'accessible. Elle est — comme

¹ VICTOR ORBAN : *Littérature brésilienne*. Préface de M. de Oliveira Lima. 1 vol. 370 pp. Paris, 1910, Garnier, éditeur.

je l'ai dit dans la préface de cette anthologie — la preuve vivante et indiscutable de l'existence d'une littérature que d'aucuns pourraient s'imaginer exotique, mais qui n'est que le prolongement des courants intellectuels européens, auxquels se sont mêlées les sources jaillies du sol natal, amenées par des affluents nombreux et parfois tumultueux.

Ce qui appartient aux uns et aux autres, ce qui est dû à l'inspiration locale ou à l'influence étrangère, le critique intelligent pourra désormais le démêler, les documents existant pour corroborer les jugements prononcés jusqu'ici avec une justice arbitraire.

L'anthologie par laquelle M. Victor Orban a vu se réaliser un rêve de sa jeunesse, apporte non seulement le témoignage indispensable de l'évolution, voire de la valeur de cette littérature d'outre-mer, mais elle offre aussi une nouvelle preuve de l'importance mondiale d'une langue qui n'est pas encore appréciée et estimée comme elle devrait l'être, et qui s'efface encore un peu aux yeux du monde cultivé dans la pénombre du rayonnement de sa voisine, la langue espagnole. Je fais allusion au portugais, parlé par l'une des deux nations qui se partagent la Péninsule Ibérique, employé plus qu'aucune autre langue dans l'Afrique occidentale et orientale, encore parlée sur certains points de l'Asie, et qui, en Amérique, est la langue d'un pays dont l'extension rivalise avec celle des Etats-Unis, et dont la grandeur ne leur deviendra certes pas inférieure. Deux littératures en découlent : l'une qui peut revendiquer les plus vénérables parchemins philologiques et une part glorieuse dans l'histoire de la civilisation universelle, et le seul nom de Camoëns pourrait suffire à le prouver ; l'autre qui possède déjà ses annales et dont l'expansion, qui s'accroît chaque jour, l'a fait consacrer dans le nouveau monde latin comme la plus remarquable manifestation de la pensée écrite. L'anthologie de M. Victor Orban permettra enfin de la juger suivant son mérite.

La littérature brésilienne a une saveur à elle, qui peut parfois sembler étrange, mais qui ne l'est jamais à l'extrême. Elle compte quelques artistes remarquables en poésie comme en prose, et une foule d'écrivains qui n'ont certainement pas révolutionné les choses de l'esprit ni changé la surface de la terre, mais qui, gracieusement les uns, vigoureusement les autres, ont manifesté l'âme de la race dans toutes ses modalités et exprimé leurs sentiments avec les divers accents de la sympathie humaine. La littérature brésilienne valait donc la peine d'être connue.

Oliveira LIMA,

de l'Académie brésilienne.

REVUE LITTÉRAIRE

« Almas de Crepúsculo » est, je crois, le livre de début de M. R. Sáenz Hayes¹. Ce n'est pas un livre gai. Les âmes que l'auteur se plaît à analyser minutieusement, mêlant parfois la fiction et la vérité, sont des âmes crépusculaires et tourmentées. Nietzsche, Verlaine, Poë, devaient être à ce moment-là les écrivains préférés de M. Sáenz Hayes. Mais plus que les œuvres, les hommes l'intéressaient et dans la sympathie qu'il ressentait pour eux, il y avait peut-être comme un tacite aveu d'affinité.

Ces contes sont imprégnés d'un mysticisme morne et il s'y étale complaisamment une sorte de volupté de la souffrance, de religion de la douleur. L'auteur nous détaille avec une joie cruelle les tourments de son neurasthénisme. Il se complait à faire passer en notre âme un frisson de terreur d'autant plus douloureuse qu'elle reste moins motivée.

Un philosophe, sentant peu à peu son cerveau s'obscurcir et la folie de la race s'emparer de lui ; un jaloux qui brise son bonheur, pour en vouloir être trop sûr ; la neurasthénie, au corbeau symbolique ; une femme éprise de sa beauté, et cherchant dans l'éther des voluptés qui ne flétrissent pas ; d'autres encore névrosés, demi-fous, ou même fous à lier, voilà les personnages que l'auteur nous présente avec la satisfaction du jeune médecin racontant une opération dangereuse devant un auditoire de femmes frissonnantes.

Cependant je me demande si, dans le cas présent, le public va éprouver autant de terreur qu'on voudrait lui en inspirer. L'auteur prend trop de mesures préventives ; il nous dit trop souvent que nous allons sentir passer sur nous le souffle de l'épouvante et de la mort. Les récits ont beau être horripilants, ils ne nous surprennent plus. « Tes contes troublent le sommeil des enfants, » lisons-nous dans les premières pages du livre. D'abord l'ouvrage de M. R. Sáenz Hayes n'est pas fait pour eux et je suis certain qu'ils ne le lisent pas ; ensuite la chose est-elle bien sûre ?

Il y a beaucoup de talent dans « Almas de Crepúsculo ». L'auteur ne sait pas toujours se dégager de ses souvenirs et visiblement Jean Lorrain, E. Poë, Verlaine, Nietzsche, Maeterlinck l'embarrassent encore ; il abuse parfois des préliminaires et des épilogues qui n'arrivent pas toujours à arrêter le lecteur impatient. Mais, comme l'a

¹ R. SAENZ-HAYES. *Almas de Crepúsculo*. 1 vol. VIII + 162 pp. Paris, 1909. Garnier Hnos, editores.

Las ideas actuales, 1 vol. X + 240 pp. Valencia (1910), Sempere y Cía, editores.

dit, M. M. Ugarte, « son livre traduit des sensations profondément humaines ».

On le lira et il intéressera. Je disais que « Almas de Crepúsculo » n'était pas fait pour les enfants. Mais les hommes sont-ils autre chose que des enfants et en est-il un seul qui se refuserait à entendre conter l'histoire de Croquemitaine ?



Pourtant, malgré des qualités incontestables, « Almas de Crepúsculo », est loin d'avoir donné la mesure du talent de son auteur. Je crois même qu'il ne l'écrirait plus aujourd'hui ou qu'il l'écrirait autrement, que ce premier livre marquera seulement une étape de son évolution intellectuelle et on se tromperait complètement si l'on ne voyait en lui qu'un peintre de névroses et de cas pathologiques.

M. Sáenz Hayes est tout autre. Il aime le peuple, souffre de ses maux et de ses misères mais, comme il est avant tout homme d'action, il ne se contente pas de s'apitoyer : il veut panser et guérir. Aussi consacre-t-il une bonne part de son temps à l'action sociale, sans négliger pourtant les lettres qu'il aime profondément. Nous lisons dans son second ouvrage, « las Ideas actuales », que « M. N. a, comme tout bon français, un amour incorrigible pour la littérature ». M. Sáenz Hayes est bien français en ce sens et nous sommes les premiers à nous en réjouir.

« Las Ideas actuales », est un livre complexe. On y trouve un fragment du roman « El apóstol » ; trois études philosophiques ; des réflexions sur quelques personnalités du monde parisien ; enfin des articles de critique littéraire.

Je n'ai pas à discuter ici les jugements portés sur M. Clémenceau, M. P. Bourget ou M. M. Barrès, non plus que les deux études sur le matérialisme et la morale biologique. « El apóstol » me semble très digne d'intérêt, mais il serait téméraire de juger un livre sur quelques chapitres détachés. Souhaitons seulement que l'auteur ne nous fasse pas trop attendre l'ouvrage complet. Je ne retiendrai que les études littéraires, qui sont d'ailleurs le plus nouveau et le meilleur du livre.

« Les idées actuelles » méritent de ne pas passer inaperçues. « Je me propose, dit l'auteur, de faire une œuvre profondément nationale, libérée des influences extérieures, des littératures étrangères qui alimentent la mentalité des écrivains de l'Amérique du Sud, même de ceux qui agitent triomphalement le rameau vert du succès définitif. Il est temps de tirer le voile. Il faut parler clair, au risque de jeter la confusion dans les « petites chapelles » et d'irriter les « pontifes de clochers ». Y a-t-il une littérature argentine ? Où est l'écrivain qui, après s'être assimilé la vie du terroir, est capable de nous la présenter telle qu'elle est dans les pages de son livre ? »

La question a été plusieurs fois posée non seulement pour la République Argentine, mais encore pour tous les pays Sud-Américains. Il y a quelques années un écrivain américain, très connu, répondait à quelqu'un qui l'interrogeait là-dessus : « Il n'y a pas de littérature américaine, mais une littérature espagnole qui se développe en Espagne et en Amérique. Je me range parmi les écrivains espagnols. » Je me demande si aujourd'hui sa réponse serait la même.

Si le temps n'est pas encore venu, à coup sûr il est tout proche, où nous aurons, non pas une, mais des littératures américaines. Un chilien, un argentin ou un mexicain, sont très différents d'un espagnol ; ils sont aussi très différents entre eux et nécessairement les caractères distincts se traduiront dans les œuvres littéraires. Les fils des jeunes républiques américaines sont fiers de leurs patries. Ils affirment hautement leur nationalité, chaque fois que l'occasion leur en est fournie, et il ne faudrait pas chercher beaucoup pour trouver chez eux un goût marqué pour l'impérialisme. Ils ont jadis demandé beaucoup à l'Europe, mais ils apprennent chaque jour à se passer d'elle, et peut-être le temps viendra-t-il où, à leur tour, ils chercheront chez nous des débouchés à leur industrie trop prospère. En attendant ils ont commencé par former d'abord les ingénieurs, les médecins, les avocats dont ils avaient un besoin plus urgent. Maintenant ils veulent avoir leurs arts et leurs lettres qui ne devront rien au Vieux Monde.

N'y a-t-il pas quelque témérité dans l'expression des vœux de M. Sáenz Hayes ? ou bien ses paroles ont-elles besoin d'interprétation ? Qu'entend-il dire quand il réclame que les lettres argentines soient libérées des influences étrangères ? Mais notons d'abord que l'influence la plus marquée dans l'Amérique du Sud est sans contredit celle qu'exerce la littérature française. « On peut dire, écrit M. M. Ugarte¹, que la France a réalisé la conquête de l'Amérique par ses livres. Les peuples impatients de vivre, qui s'écartaient de la vieille Espagne, comme une bande de jeunes gens qui s'éloignent d'une réunion d'aïeules, trouvèrent dans l'esprit captivant et printannier du pays d'Henri IV, l'expression de l'audace, de l'ironie, de la précision, de l'incrédulité et de la flamme qui les consumait intérieurement. Par une coïncidence difficile à expliquer, étant donnés l'éloignement et l'absence de rapports suivis, la pensée française traduisait presque toutes les nuances de leur âme naissante et se superposait si exactement à leurs désirs que, dans certains cas, elle semblait être née dans le pays et y avoir été élaborée. La France, c'était la liberté politique, religieuse, financière et même grammaticale ; c'était la vie triomphante, sans prohibitions ni barrières ;

¹ M. Ugarte: *La joven literatura hispano-americana*. Paris, 1906, p. XVII.

c'était le désir obscur de gagner du terrain sur la nuit et d'avancer jusqu'au cîmes les plus hautes que pût concevoir l'esprit humain. L'Amérique du Sud se donna intellectuellement à la France. »

Voudrait-elle se reprendre maintenant ? M. R. Sáenz Hayes prêche-t-il une nouvelle croisade, contre l'influence française ? Je ne le crois pas. Il a grand soin lui-même, de préciser le sens de ses paroles. Il proteste contre l'imitation servile, trop fréquente chez les jeunes poètes américains. Il s'élève contre l'abus d'un sentimentalisme à la Verlaine, d'une obscurité à la Mallarmé qui ont fait leur temps, aussi bien en France que là-bas. Il veut proscrire toute la défroque monarchique, marquises poudrées, Trianon oublié, festins de Versailles, intrigues de cour, tout le clinquant des romantiques, toute la confusion des symbolistes. Il dit aux poètes d'ouvrir les yeux et de regarder autour d'eux ; il leur conseille d'être de leur temps et de leur pays. Il y aurait mauvaise grâce à l'en blâmer.

M. Sáenz Hayes connaît trop les littératures étrangères pour vouloir isoler son pays intellectuellement. Il rend pleinement justice au mérite des écrivains français, et, en particulier, il professe pour E. Zola, une admiration peut-être un peu exclusive. Mais s'il consent à ce que ses compatriotes aillent demander à l'étranger des leçons de méthode, en quelque sorte, il n'admet pas qu'ils prennent ailleurs que chez eux les matériaux de leurs œuvres. Ici encore il faut faire des réserves.

Il y a incontestablement des romans qui sont tout à fait américains et l'auteur ne les ignore pas. *Gaucha* de Javier de Viana ; *La Candidatura de Rojas* de A. Chirveches, pour ne citer que ces deux-là, sont des œuvres très différentes, mais toutes deux vraiment nationales. Il y en a beaucoup d'autres encore, que je ne puis nommer ici, mais je veux signaler cependant les livres déjà nombreux où M. Godofredo Daireaux s'est plu à recueillir les traits de mœurs pittoresques de la République Argentine. Si ce n'est là un roman national, c'en est du moins la matière.

Il est vrai que M. Sáenz Hayes est exigeant. « Dans la plupart des cas, dit-il, les sujets traités et les personnages étudiés sont sans intérêt. Si dans les romans (américains) on changeait les noms des villes et des gens, ils pourraient, sans le moindre dommage pour le récit, se dérouler dans une ville quelconque d'Europe. » Mais alors faut-il croire que l'âme américaine est si distincte de la nôtre qu'un sujet bon ici soit mauvais là-bas ? Y a-t-il donc deux manières de vivre, de souffrir, de mourir ? Sommes-nous en présence de deux humanités si distinctes qu'elles n'aient aucun point de contact ? Ou alors l'auteur veut-il réduire le roman à n'être qu'une étude pittoresque, de jour en jour plus difficile, puisque le pittoresque se retire partout devant la civilisation qui nivelle les choses et les gens. Le romancier devra donc se borner à décrire la vie de la pampa, l'existence curieuse des gauchos et, s'il ne se résigne pas à devenir

un conteur d'aventures, nouveau J. Verne ou Mayne-Reid, il sera condamné à recommencer perpétuellement le roman de mœurs, qui amuse un moment, mais dont certains écrivains espagnols nous ont lassés, en reprenant impitoyablement l'éternelle histoire andalouse.

Telle n'est certainement pas l'intention de M. Sáenz Hayes. Il sait, mieux que personne, que les problèmes de l'existence sont les mêmes à Buenos-Aires qu'à Paris et qu'ils diffèrent seulement de degré et non de nature. Des romans comme « la Candidature Rojas » ou encore « l'Homme de Fer » de R. Blanco-Fombona, pourraient parfaitement, moyennant de très légers changements, devenir des livres français, italiens, espagnols, russes ou même, mais plus difficilement, allemands ou anglais. Ce sont pourtant des romans bien américains. Retenons donc de la thèse de M. Sáenz Hayes, qu'elle renferme une part de vérité, une grande part si l'on veut, surtout en ce qui concerne des poètes trop attachés à l'imitation de modèles qui ont fait leur temps, mais apportons lui quelques atténuations.

Le roman doit donc être national, mais il ne le sera vraiment, écrit l'auteur de « Las ideas actuales », que s'il s'adresse à la majorité de la nation, s'il est populaire. « Je serai soutenu dans mon effort uniquement par l'espoir que le peuple trouvera dans mon œuvre ses misères, ses vices, ses joies, ses espérances décrites telles qu'elles sont, sans préjugé de parti, puisque je n'appartiens à aucun. »

Ainsi le nouveau roman américain sera donc social et réaliste. Je n'avais donc pas tort d'affirmer tout à l'heure que M. Sáenz Hayes était un admirateur de E. Zola qui lui aussi voulut écrire un roman réaliste et social, donnant un tableau complet et impartial de la vie contemporaine. Mais E. Zola n'a jamais été populaire. Ses livres ont eu de très nombreux lecteurs, non parmi les ouvriers, mais parmi les bourgeois. E. Zola a été le romancier de la classe moyenne.

Il y a là un écueil que M. Sáenz Hayes ne pourra éviter, pour l'écrivain. Si son œuvre est réaliste, au sens qu'on attache généralement à ce mot, elle ne sera pas populaire et réciproquement. L'ouvrier ne tient pas à voir étaler ses misères. Il les connaît mieux que le meilleur romancier ; il ne les connaît que trop. Ce qu'il demande au livre, au théâtre, à la chanson, c'est de lui faire oublier sa vie étroite et banale et de lui procurer quelques minutes d'illusion. Il suffit pour s'en rendre compte de consulter les programmes des théâtres où vont les ouvriers, de regarder les livres qu'ils achètent, les journaux qu'ils lisent et ce qu'ils y lisent, les chanteurs des rues qu'ils écoutent en cercle, recueillis et émus, reprenant le refrain à demi-voix. Pas une des œuvres qui ont leurs suffrages n'appartient à la littérature et, jusqu'ici, tous les efforts tentés pour transformer leur goût sont restés stériles.

Est-ce dire qu'il faille y renoncer dès maintenant ? Pas le moins du monde. L'insuccès de nos devanciers doit être au contraire un

puissant stimulant à notre activité. Si M. Sáenz Hayes échoue, les fortes qualités dont il nous donne des preuves lui assurent déjà le suffrage des lettrés.

Son ouvrage recevra, je l'espère, un bon accueil et en est tout à fait digne. Il a le mérite de poser nettement des questions intéressant au plus haut point tous les écrivains américains et de proposer des solutions dont la discussion ne peut qu'être très utile. C'est un livre généreux et sincère. A peine pourrait-on reprocher à l'auteur d'avoir parfois trop de fougue et de jeunesse. Mais ce sont des défauts dont on est trop vite corrigé.



M. Aramburo y Machado¹ est un esprit libéral, ennemi de toutes les tyrannies et son livre s'ouvre par des paroles qui lui vaudront les sympathies de bien des lecteurs : « On a beaucoup déclamé contre le fanatisme et les superstitions religieuses ; mais peu de gens ont remarqué que d'autres fanatismes et d'autres superstitions les ont remplacés, avec cette circonstance aggravante que ceux-là ne faisaient de victimes que dans les classes populaires, chez les ignorants, tandis que ceux-ci envahissent de préférence l'esprit des gens à demi instruits. » Il faut donc éviter pour son compte et combattre chez autrui le fanatisme religieux, ainsi que ce qu'on a appelé le « fanatisme à rebours », sans aller au-delà ni rester en deçà des limites marquées par la raison.

C'est là le langage de la sagesse même, et nous devons croire que ces vérités, bien que quelquefois exprimées déjà, ont besoin d'être rappelées encore, puisque les vices que censure M. Aramburo y Machado causent de si graves ravages chez nos contemporains. Il y aura donc profit à lire son étude sur le « nouveau fanatisme » ainsi que l'article consacré à la « Casandra », de M. B. Pérez Galdós, où il dénonce les méfaits de l'intolérance religieuse.

Pourtant dans un autre chapitre de son livre, l'auteur de « *Literatura crítica* », semble condamner non seulement les défauts d'exécution de « *Electra* », mais encore l'idée même qui a présidé à l'élaboration de la pièce. « Je ne veux pas accuser Galdós de délit littéraire », dit-il. C'est donc qu'il le pourrait. Or « *Electra* » parut bien anodine quand on la présenta au public français.

Pourtant, quand M. Aramburo y Machado nous parle de M. A. de Valbuena, pour lequel il ressent une très vive sympathie, son libéralisme ne l'empêche pas de nous exposer avec bienveillance des prohibitions définitives, je ne dis pas de les justifier. M. A. Valbuena pros-

¹ MARIANO ARAMBURO Y MACHADO, *Literatura crítica*. 1 vol. 280 pp. Paris, Librería P. Ollendorf.

crit « en phrases dures » l'usage du tabac chez les ecclésiastiques parce qu'il le juge irrévérentieux, chez les laïques parce qu'il peut amener des incendies ; il interdit encore la bicyclette, les bals ; que ne défend-il pas ? Et M. Aramburo y Machado écrit : « Il faut toujours admirer dans cette rudesse la fine trempe d'un caractère entier, que n'affaiblissent en rien les accommodements de l'usage. » Il avait dit plus haut : « Sa parole tranchante détruit tout ce qu'elle attaque. » On ne s'en est pas encore aperçu.

Au fond, l'auteur de « *Literatura crítica* » n'a pas grande sympathie pour son siècle. Il le juge très défavorablement. « Les névropathies et l'hystérisme ont envahi la plupart des esprits », écrit-il. Il en réproouve les tendances ; il lui reproche surtout d'être lui, d'aimer tout ce qui est *moderne*, d'être moderniste. Il lui en veut d'abandonner les vieilles traditions, d'oublier les bons auteurs, de trop lire de livres étrangers, de chercher trop souvent à se renouveler en passant les frontières, d'ignorer la pure langue castillane.

A dire vrai c'est surtout ce dernier grief qui lui tient à cœur et je crois qu'il passerait volontiers sur les autres, ou du moins qu'il fermerait les yeux. Mais il souffre de voir que la langue n'est plus parlée comme autrefois, qu'on y a introduit des néologismes, qu'on prend des libertés avec la syntaxe. M. Aramburo y Machado a fait de la grammaire presque une religion. A tous les péchés que nous connaissons déjà, il en a ajouté un autre, le « péché grammatical » ¹. C'est moins pour leurs idées que pour la manière dont ils les expriment qu'il hait « les troupeaux de l'*intellectualisme* ».

On ne peut que l'approuver lorsqu'il proscrit l'emploi des phrases toutes faites, des « clichés ». Mais chez quel écrivain vraiment digne de ce nom en trouverait-on encore ? M. Aramburo y Machado pourrait tout aussi bien s'en prendre aux métaphores usées qu'on ne voit reparaitre que trop souvent. « Le stylet de la satire » ; « la plante amère du soupçon » ; « la fine trempe d'un caractère entier », etc., sont des exemples que je n'ai pas eu à chercher bien loin.

Reste la question des néologismes. Il en est de condamnables, sans aucun doute, mais il ne faut pourtant pas faire consister tout le labeur de l'écrivain dans l'expulsion des mots immigrés. Quel sera notre guide ? Ecouterons-nous Baralt ² ou M. Aramburo y Machado ?

Par exemple nous voyons dans « *Literatura crítica* » qu'on doit employer le mot *entusiasta* uniquement comme substantif (Fulano es entusiasta), et qu'il faut réserver pour l'adjectif la forme *entusiástico*. Or, si nous ouvrons le *Diccionario de Galicismos*, nous trouvons que : « Ni *entusiasta*, ni *entusiástico* ne sont des adjectifs espagnols. Le

¹ *Literatura crítica*, p. 112.

² R. María Baralt, *Diccionario de Galicismos*. — 2^e édit. Madrid, 1880,

second est un mot anglais (enthusiastic) que les Français n'ont pas voulu adopter, en quoi ils ont agi sagement. » Baralt conseille d'employer *apasionado, ciego admirador, iluso, visionario*.

Il y a, me semble-t-il, trop de gens qui s'occupent en Espagne à régler le langage : des mots comme *hangar, chauffeur, vérificateur*, etc., ont donné lieu à d'interminables discussions, d'autant plus regrettables qu'elles restent stériles, et que tous les efforts des puristes ne serviront à rien.

Ce sont encore des questions de forme qui préoccupent M. Aramburo y Machado quand à propos des romans dialogués, il se félicite de les voir en honneur parce qu'ainsi « le roman cessera d'être un genre indéterminé, art de transition entre le lyrisme et l'épopée, pour s'identifier avec le drame, gagnant en réalisme et en plasticité ce qu'il pourra perdre avec les monologues, la déclamation et le style oratoire ».

Ne croyez pas qu'il n'y ait dans « *Literatura critica* » que des discussions de grammaire ou de rhétorique. Heureusement M. Aramburo y Machado sait être un écrivain érudit et aimable. Ses études sur « Pétrarque et Laure », « les Métamorphoses », « le Coq de Socrate » en sont la preuve. Il est regrettable que chez lui le polémiste fasse tort au critique et qu'il ait été préoccupé de relever les néologismes de Rubén Darío plus que d'étudier la valeur de l'œuvre du poète américain.

On ne saurait pas davantage laisser passer la conclusion d'un article où, à propos de *Paradox Rey*, M. Aramburo y Machado ne craint pas de comparer l'auteur, Pío Baroja, à Voltaire. Il reproduit même un fragment de lettre de M. Max Nordau dans laquelle ce dernier n'hésite pas à affirmer « la fraternité psychologique » qui unit les deux écrivains et déclare même qu'en un certain sens l'auteur de *Paradox* est supérieur à l'auteur de *Zadig*. Que M. M. Nordau porte un semblable jugement, la chose n'est pas pour étonner.

Mais on est à bon droit surpris de voir que M. Aramburo y Machado reprend pour son compte une pareille affirmation et, quand on a lu son livre qui contient nombre de pages intéressantes et judicieuses, on le regrette.

J.-F. JUGE.

LES UNIVERSITÉS ARGENTINES

Le Congrès scientifique panaméricain de Santiago du Chili (1909) ainsi que le Congrès actuel de Buenos-Aires, nous ont fourni l'occasion de faire connaître au dehors toute l'activité de la vie intellectuelle argentine. Notre pays a pu montrer qu'il était avant tout ami du progrès et qu'il s'ouvrait à toutes les idées nouvelles. La science argentine a prouvé qu'elle était déjà plus qu'un simple reflet de la science européenne, et, en particulier, les établissements d'enseignement supérieur qui ont su grouper, autour de savants éminents, une foule de jeunes gens avides de savoir, se sont fait remarquer par l'activité déployée dans les recherches et l'importance des résultats obtenus.

On doit cependant noter, chez la plupart de nos élèves, la tendance utilitaire qui préside à la direction des études. Les écoles de philosophie et lettres par exemple, et d'histoire naturelle, ont une population scolaire considérablement plus réduite que les écoles de droit, de médecine, du génie, ou même que les écoles techniques et industrielles, que les écoles d'agronomie, de médecine vétérinaire, de commerce, etc., qui ont l'avantage de fournir à leurs élèves des connaissances d'une application plus immédiate. La plupart de ceux qui fréquentent les universités, cherchent à acquérir le diplôme le plus utile et demandant le moins d'efforts. Rares sont les esprits qui viennent chercher un enseignement scientifique désintéressé, mais je crois qu'il en est un peu de même dans toutes les universités d'Europe.

En revanche ce qui manque chez nous, c'est ce que j'appellerai l'étudiant « universitaire » si fréquent en France et en Allemagne. Nous ne regrettons pas le type légendaire, aujourd'hui disparu, de l'étudiant de Salamanque ou du Quartier Latin, mais l'étudiant qui fait de son travail l'occupation exclusive de sa vie, qui complète, perfectionne l'enseignement reçu à l'amphithéâtre ou dans les laboratoires, qui cherche, dans une carrière mûrement choisie à développer chaque jour ses aptitudes, en même temps qu'il augmente la somme de ses connaissances, pour qui enfin la conquête du diplôme est un incident et non le but du stage universitaire.

La tendance générale de l'enseignement dans nos universités est de maintenir l'équilibre entre la science pure et les sciences appliquées, et d'harmoniser en même temps le goût moderne des spécialisations avec un encyclopédisme bien compris.

La spécialisation est une nécessité de l'heure présente, aussi bien pour le savant que pour l'ouvrier d'usine. Notre siècle édifie sa mer-

veilleuse grandeur un peu comme les abeilles et les fourmis organisent leurs demeures. Les ouvriers isolés sont incapables de la moindre tâche, mais leur collaboration donne de merveilleux résultats.

Nos hommes d'étude ont une double tâche : ils ont à retourner complètement le champ limité qu'ils ont choisi pour leurs recherches personnelles ; ils doivent aussi travailler à préparer les professeurs de l'avenir dans une heureuse harmonie, l'une des principales qualités des savants français qui, tout en consacrant leur effort persévérant aux recherches de leur spécialité, ne craignent point d'aborder parfois les synthèses générales.

M. S. Reinach a dit fort justement dans la préface d'un de ses livres¹ : « Les esprits encyclopédiques paraissent dans les civilisations primitives et reparaissent dans les civilisations très complexes : Homère et Eratosthène, Jean de Meung et Diderot sont, à leur façon, des génies encyclopédiques. Notre temps exige à la fois que ces études spéciales soient approfondies, et que des connaissances générales précises ne fassent défaut à personne. Il me semble que le génie français, si on lui vient en aide, est tout à fait propre à recevoir cette double culture. Savoir beaucoup d'une chose et un peu de tout, voilà ce qui devrait s'appeler : *Savoir à la française !* » Les trente années écoulées depuis le jour où ces mots furent écrits, ont vu se réaliser le désir de M. S. Reinach. Nous pensons à notre tour que cette définition doit devenir nôtre si elle ne l'est déjà en partie.

Il y a chez nous toute une série de faits qui ne nous permettent pas de nous montrer pessimistes. Notre pays a vu se réaliser des améliorations autrement considérables que celle que représente l'évolution que nous désirons voir se déterminer dans les tendances de la jeunesse. En France même, à une époque qui n'est pas encore très éloignée, les Facultés des Sciences et des Lettres n'avaient, pour ainsi dire, que des élèves amateurs et le problème de leur existence était posé. On sait comment il a été résolu et qu'aujourd'hui elles comptent parmi les centres d'enseignement les plus vivants de l'Université. Nous pouvons légitimement espérer que les nôtres auront un développement semblable.

La fondation des différentes Universités argentines remonte à des époques très diverses. L'Université de Córdoba fut créée au xvii^e siècle ; celle de Buenos-Aires est l'œuvre de la première moitié du xix^e et enfin l'Université de La Plata est plus récente encore puisque son histoire ne commence qu'aux premières années du xx^e. Je ne parle pas de l'Université de Santa-Fé, qui, jusqu'à ces derniers temps

¹ SALOMON REINACH : *Manuel de Philologie classique*, Paris 1880.

n'existait que comme Ecole de Droit, et dont les diplômes n'avaient pas de validité sur toute l'étendue de notre territoire.

L'Université de Córdoba conserve encore son caractère classique, bien qu'une Faculté des sciences y ait été créée à l'époque du Président Sarmiento, avec le concours de professeurs allemands comme Hieronymus, Dœring, Brackebusch, Kurtz, Harperath, Bodenbender. Elle compte des maîtres argentins d'un réel mérite, parmi les membres du personnel enseignant des Facultés de Droit et de Médecine, mais, peut-être sous l'influence du milieu, est-elle restée quelque peu stationnaire.

L'Université de Buenos-Aires dont nous pouvons être justement fiers est incontestablement un organisme grandiose qui a merveilleusement progressé, et qui, au point de vue de la compétence des maîtres, du nombre des élèves, de l'installation matérielle, peut soutenir la comparaison avec les Universités européennes.

Elle comprend les Facultés et Ecoles suivantes :

UNIVERSITÉ DE BUENOS-AIRES	a) Faculté des Sciences Exactes, Physiques et Naturelles.....	{ 1) Ecole du Génie. 2) Ecole d'Architecture. 3) Ecole de Chimie. 4) Ecole des Sciences Naturelles.
	b) Faculté des Sciences Médicales..	{ 1) Ecole de Médecine. 2) Ecole de Pharmacie. 3) Ecole d'Odontologie. 4) Ecole d'Obstétrique.
	c) Faculté de Droit et Sciences Sociales	{ 1) Ecole de Droit. 2) Ecole des Hautes Etudes Commerciales. 3) Ecole de Diplomatie.
	d) Faculté de Philosophie et Lettres.	
	e) Faculté d'Agronomie et de Médecine Vétérinaire.	{ 1) Ecole d'Agronomie. 2) Ecole de Médecine Vétérinaire.

Il convient de signaler que la Faculté de Philosophie et Lettres de Buenos-Aires a été le premier établissement universitaire de l'Amérique du Sud qui se soit sérieusement préoccupé des recherches archéologiques. Depuis dix ans déjà figure au programme du Doctorat un cours d'archéologie américaine où l'on étudie tout spécialement l'archéologie argentine. En outre, en 1905, un musée ethnographique a été créé sur l'initiative du D^r R. Piñero. Il est dirigé depuis sa fondation par le professeur J.-B. Ambrosetti.

« Les Collections du Musée, lisons-nous dans l'ouvrage que vient

de publier l'Université de Buenos-Aires¹, se composent surtout d'objets recueillis dans le pays d'après un plan d'explorations systématiques. Les expéditions sont conduites par le directeur du Musée, et les professeurs et les élèves qui le désirent peuvent y prendre part.

Depuis 1905 les explorations ininterrompues ont permis de réunir plus de 7.000 pièces, sans compter un nombre considérable de notes, croquis, photographies prises sur le terrain. On a pu ainsi publier six monographies et en préparer plusieurs autres qui paraîtront incessamment.

Les étudiants, et en général toutes les personnes qui s'intéressent aux sciences archéologiques, ethnographiques et ethnologiques, peuvent travailler pratiquement sur le terrain, explorer les gisements et étudier, au Musée, les matériaux réunis.

Pour le moment les expéditions ont été limitées au nord-ouest de la République, à la région nommée Calchaquí ; très étendue et fort intéressante. »

Par le tableau qui précède on peut se faire une idée de l'organisation des différentes institutions qui composent l'Université, mais on ne saurait, en quelques lignes donner une notion, même approximative, de l'activité de chacune de ces sections, de l'importance des éléments dont elle dispose, des ressources considérables mises au service de l'Ecole de Médecine par exemple, qui compte parmi ses professeurs des maîtres de tout premier ordre qui ont été compléter leurs études dans les milieux scientifiques les plus réputés de l'Europe.

Toutes les sections se transforment et s'améliorent de jour en jour, à mesure que le pays avance dans la voie du progrès. C'est ainsi que la Faculté des Sciences, par exemple, dispose d'une somme de 5.000.000 de francs pour la construction de nouveaux édifices, sans compter les dotations de ses divers services, salles d'études, laboratoires, etc. Les Facultés de Droit, d'Agronomie, de Médecine vétérinaire, suivent la même marche ascendante et font bien augurer de l'avenir de l'Université.

Chaque Faculté jouit d'une certaine autonomie sous le contrôle du Conseil Académique, présidé par le Doyen élu par les professeurs, qui désignent en outre un certain nombre de délégués. Ceux-ci forment, avec les Doyens de chaque Faculté, le Conseil Supérieur de l'Université, que préside le Recteur, élu lui aussi par ses collègues.

Le Gouvernement attribue à l'Université une somme de 2.500.000 francs par an, environ. Le surplus des dépenses est couvert par les

¹ *La Universidad Nacional de Buenos-Aires (1821-1910)*, Buenos-Aires, 1910.

spéciale. C'est ainsi, par exemple, qu'au Muséum géographes, géologues, botanistes, zoologues, dont les travaux sont nécessaires au pays et que jusqu'ici on devait envoyer se préparer à l'étranger, ont à leur disposition un matériel d'études et de recherches et des facilités de travail qu'ils chercheraient en vain ailleurs. A l'Observatoire on prépare les successeurs de Gould, Bœlef, Thomé y Carnero ; on forme des mathématiciens éminents, représentés à Buenos-Aires par Balbín, Candiotti, Morales, Dassen et Aztiria. Enfin à l'Ecole de Physique, l'enseignement des sciences physiques, complètement réorganisé, donne les résultats les plus satisfaisants.

La Faculté de Droit comprend une Ecole des Sciences Pédagogiques pour préparer les professeurs d'enseignement secondaire, conformément aux méthodes modernes, et une section des sciences historiques inaugurée en 1909 par M. R. Altamira y Crevea, le savant professeur de l'Université d'Oviedo.

La Faculté d'Agronomie et de Médecine Vétérinaire est la plus ancienne du pays. Elle est dotée de ressources suffisantes pour pouvoir exercer une influence considérable sur l'agriculture, une des sources les plus fécondes de la richesse nationale. Elle prépare des *ingénieurs agronomes* et des *médecins vétérinaires*. A la Faculté se rattache une Ecole Secondaire pour les futurs employés des grands établissements agricoles. Cette école occupe à elle seule une superficie de 800 hectares où s'élèvent de nombreux édifices pour l'enseignement, des musées, des établissements de laiterie, des pavillons pour les animaux de race, des serres, etc.

A l'Université de La Plata est rattaché un *Collège National* où 700 élèves reçoivent l'instruction secondaire. Par la grandeur et le luxe de ses bâtiments, de ses parcs et de ses jardins, le Collège peut soutenir la comparaison avec les établissements similaires des Etats-Unis. On lui a joint un internat analogue au Collège de Normandie et aux établissements anglais et nord-américains.

Le tableau rapide que je viens d'esquisser n'a certes pas la prétention de faire connaître complètement l'état de notre enseignement supérieur. Tout au plus vise-t-il à en donner une idée approximative. Je me tiendrais pour satisfait si j'avais pu inspirer à quelques-uns le désir de nous mieux connaître et surtout si j'avais su rappeler à la France qu'elle a chez nous des intérêts considérables et qu'elle ne peut rester indifférente devant cette nouvelle phase de l'évolution de notre pays.

D^r E. HERRERO-DUCLoux,

Vice-directeur du Musée de La Plata

Professeur aux Universités de Buenos-Aires et La Plata.

Le sentiment de la nature dans la poésie hispano-américaine

ÉPOQUE COLONIALE

La littérature hispano-américaine n'a été pendant toute la période coloniale qu'un écho, plus ou moins atténué, de la littérature espagnole. Les conquérants avaient apporté avec eux non seulement leurs formules et leurs cadres, ce qui ne saurait étonner, mais encore les matériaux mêmes de leurs œuvres. Dans la plupart des productions américaines de cette époque, rien ou presque rien ne décèle leur pays d'origine.

Sans doute l'histoire littéraire nous offre des exemples analogues, mais nulle part le phénomène n'a été aussi nettement caractérisé, et, en particulier, on ne peut constater sans étonnement combien le sentiment de la nature tient peu de place dans les œuvres des écrivains hispano-américains d'alors.

L'Amérique, et surtout la partie de l'Amérique conquise par les espagnols, devait pourtant offrir un merveilleux spectacle pour des Européens : des forêts vierges peuplées d'êtres inconnus, des fleuves immenses ; ici des déserts farouches, là toute la luxuriance de la végétation tropicale. Plus que partout ailleurs, la nature pressait l'homme de toutes parts, tantôt luttant contre l'envahissement de ses territoires et déchaînant sur lui les fléaux dont elle est armée, d'autres fois au contraire lui présentant sa face souriante et découvrant toutes ses richesses et toute sa beauté.

Le paysage américain semblait devoir fournir un cadre à souhait pour le poète et l'artiste, et pourtant les poètes de l'époque ne semblent pas s'en être doutés.

Mais tout d'abord il convient de ne pas oublier que les conquérants n'étaient en général ni des touristes, ni des poètes, en quête d'émotions nouvelles et de paysages pittoresques. Ils voulaient, disaient-ils, agrandir les terres du Roi et le domaine du Catholicisme, mais en réalité bien qu'ils ne l'avouassent pas toujours, ils cherchaient surtout à s'enrichir. La plus petite paillette d'or découverte dans le lit d'un torrent leur arrachait des cris d'admiration, alors qu'ils assistaient impassibles au coucher du soleil sur les Andes. Ils étaient sans doute des aventuriers, mais surtout des hommes d'action. Harassés par des combats incessants contre les éléments et les hommes, leur unique préoccupation était d'assurer leur subsistance et de trouver le précieux métal qu'ils étaient venus chercher au prix de tant de peines et de dangers.

Aussi devons nous admirer un poète comme Ercilla qui, malgré les fatigues et les batailles de la journée, trouvait encore la force d'écrire les nobles strophes de l'« Araucana », alors que ses compagnons, exténués par les épreuves du jour, dormaient dans le camp silencieux, perdu au milieu des âpres solitudes chiliennes.

Leur indifférence en face du spectacle de la nature était d'ailleurs partagée par les espagnols d'alors. Si les grands réalistes de l'époque classique Espagnole, poètes ou peintres, savaient faire vivre l'homme de saisissante façon, ils n'accordaient à la nature qu'une place secondaire.

Les poètes aimaient à décrire des paysages de convention, riants bocages, prés toujours verts, émaillés de fleurs multicolores. Les noms mêmes des arbres et des fleurs étaient accompagnés d'épithètes de nature. Ce sont « los bellos y profios epítetos » de Herrera, comme « el cristalino Tajo », « la frondosa vid », « los verdes sauces », etc. Les poètes se complaisaient à décrire la fraîcheur des bois et la douceur du repos à la campagne par opposition à l'agitation des villes ; reprenant inlassablement tout ce qu'avaient dit Horace, Virgile, Ovide.

Bien plus, à côté du « style noble » il y avait alors ce qu'on pourrait appeler aussi une *flore* et une *faune nobles*, d'ailleurs très pauvres et, bien entendu, conventionnelles. Nous y trouvons les arbres et les animaux dont nous parlent les classiques latins et italiens, le chêne et l'olivier, le taureau et le cheval, etc. Aussi comme, pendant l'époque coloniale, les hispano-américains imitent les Espagnols et les latins, il ne faudra pas s'étonner si au lieu de nous décrire la campagne américaine ils nous montrent des arbres et des fleurs qui pour la plupart n'existaient pas en Amérique. Ils n'en donnent pas moins d'assez agréables descriptions champêtres, qui prouvent que leurs auteurs ont fait de bonnes humanités, mais qui ne nous apprennent pas qu'ils aient su observer la nature. Cependant il arrive parfois, que le lecteur trouve quelque observation personnelle, un paysage réellement vu, mais le cas est rare et quand il se présente l'auteur a soigneusement élagué les mots indigènes, qui pouvaient donner à son œuvre une saveur exotique. On n'apportait pas alors dans les descriptions, la précision, presque scientifique qu'on leur donna plus tard, dans la poésie didactique par exemple : une belle fleur, avait beaucoup de chances d'être appelée rose ou lys ; un bel arbre, un arbre puissant qu'il fut « araucaria » ou cèdre était simplement un chêne. Le chêne devenait ainsi, plus qu'un arbre déterminé, une sorte de symbole, le symbole de la force, comme la rose ou le lys étaient des symboles de beauté et de grâce.

Enfin, pour une grande part, l'Espagne est responsable de la pauvreté et de la monotonie de la littérature hispano-américaine. Les possessions d'outremer étaient tenues dans une ignorance presque absolue ¹. Il était défendu aux colons de lire ce qu'on appelait alors les *livres de fiction*, c'est-à-dire les romans et les poèmes. Sans doute la prohibition ne put jamais être totale, mais tout au moins était-il fort difficile de se procurer des livres et on lisait très peu. Quant aux publications étrangères leur introduction était considérée à bien peu près comme un acte criminel. Enfin une censure sévère établie en Espagne scrutait toutes les productions littéraires. Ce fut en vain que les colons essayèrent d'avoir recours aux imprimeries étrangères. Philippe III interdit sous les peines les plus sévères, la publication et l'introduction d'ouvrages non visés et autorisés. Aussi un chilien, M. Domingo Santiago Alemparte a-t-il pu dire très justement : « La chronologie n'a que très peu d'importance ou même pas du tout dans l'histoire de l'époque coloniale, car là, un jour, un mois, une année, sont pareils à tous les autres jours, mois ou années ; le temps s'écoule parmi des groupes d'hommes inertes et silencieux, semblables à une rivière qui roule ses flots sur un lit de cailloux et de sable. » Ce que l'auteur dit du Chili est vrai pour la plupart des autres pays de l'Amérique espagnole.

Toutes ces raisons expliquent la pauvreté de la littérature hispano-américaine d'alors, et nous peuvent apprendre pourquoi le sentiment de la nature tient si peu de place chez les poètes.

Mais c'est surtout chez les poètes épiques que le phénomène est nettement caractérisé. Si on changeait les noms des chefs indiens dans « la Araucana » (1589) l'action de l'épopée, à part quelques détails insignifiants, pourrait se passer en n'importe quel pays d'Europe. Les rares vers où l'auteur nous parle de la nature n'ont rien, absolument rien d'américain. Dans le premier chant nous trouvons une description purement géographique du Chili, où la Cordillère des Andes n'inspire au poète, que ces deux vers :

« A la banda del Este en una Sierra
Que el mismo rumbo mil leguas camina. »

Quant à l'impression que le Chili a fait éprouver à l'auteur, elle tient en quelques vers dans le genre de celui-ci :

« Chile, fértil provincia y señalada. »

¹ Voir à ce sujet la remarquable introduction de l'Histoire de la littérature chilienne pendant l'époque coloniale par José Toribio Medina. Santiago de Chile, 1878.

Devant l'admirable archipel de Chiloé, Ercilla se contente d'écrire qu'il y a vu « quelques merveilles incroyables ».

C'est à peine si l'on rencontre chez lui quelques descriptions champêtres, où l'on ne trouve d'ailleurs que la flore latine. Parfois de jolis vers et des traits bien observés comme :

« A toda prisa entraba el claro día ;
El sol las largas sombras acertaba. »

Mais le poète n'a pas le moindre scrupule en ce qui concerne la couleur locale et il lui arrive parfois de nous montrer des indiens guettant l'arrivée « des chevaux de Phébus ». Même dans les comparaisons où Ercilla excelle et où il est parfois inimitable, quelques traits isolés nous rappellent à grand peine que nous avons sur nos têtes des étoiles nouvelles.

Ercilla eut beaucoup d'imitateurs. Le plus intéressant fut le chilien, Pedro de Oña, qui est loin d'avoir le talent de son modèle, bien que son œuvre soit encore digne d'attention. Dans le chant second de son poème « Arauco Domado » (1596), il dit à Don Juan Hurtado de Mendoza — à qui il a dédié son ouvrage — qu'il habillera « en costume pastoral » ses succès à la cour. On pourrait dire que Oña a souvent habillé de même les indiens du Chili et qu'il a mis en « bergeries » toute la campagne américaine. L'indienne Llarea devient « la belle pastozilla », « la belle bergerette », nous voyons, non sans surprise des chefs indigènes, comme Lautaro et Pillalongo, au courant des moindres détails de la mythologie gréco-romaine. Il serait facile de citer nombre d'exemples analogues. En revanche il y a chez notre auteur des détails intéressants et bien observés, parfois même un effort pour donner à son œuvre quelque couleur locale ; Oña s'intéresse aux mœurs des indiens, il a le souci du mot juste et ne craint pas de se servir du terme indigène auquel Ercilla ne nous avait pas habitués. C'est ainsi que nous trouvons des mots comme : *rancho* (dans le sens de chaumière), *galpón*, *macana*, *enchiguado*, et *rodancho*. La nature tient dans tout le poème une place plus considérable que dans l'œuvre d'Ercilla et à certains détails, on peut croire que l'auteur s'est plu parfois à la regarder. C'est ainsi qu'il décrit « Les tourbillons orageux secouant les gros arbres touffus dans la forêt opaque et enchevêtrée » :

« Cuando los torbellinos procelosos 1
Sacuden gruesos árboles frondosos
En el opaco bosque entretejido. »

Ou bien encore, au chant quatrième de l'« Arauco Domado », il donne une description sommaire mais nullement indifférente de l'île de « Talcaguano », si nue, si dépourvue de tout qu'« un oiseau ne pourrait pas trouver à s'y cacher »¹.

Il y a donc dans l'« Arauco Domado » des efforts, timides il est vrai, pour donner à l'œuvre plus de vérité et de couleur, mais qui sont pourtant intéressants si on se reporte à l'époque où écrivait Oña. Il faut reconnaître toutefois que ces essais sont isolés et que souvent, au moment où le lecteur est prêt à se réjouir de l'heureuse hardiesse de l'auteur, des nymphes, des satyres surgissent dans un paysage chilien, et vont s'ébattre parmi les lys et les jasmins, tandis que sur les lacs nagent des cygnes aux blanches ailes.

Si nous devons reconnaître que Oña nous cause de fréquentes déceptions, que dirons nous de l'archidiacre Barcos Centenera, auteur de « *La Argentina* », qui connut la province de Tucumán, une des plus belles régions de l'Amérique, que chanteront plus tard Echeverría et Sarmiento, la terre de tous les parfums et des fleurs les plus magnifiques, dont la prodigalité est sans limites car ses réserves de beauté et de grâce sont inépuisables ? Que dirons-nous de l'auteur de « *La Argentina* » qui après avoir parcouru ces terres merveilleuses ne trouve que ce piteux éloge : « La tucumana tierra bastecida de cosas de comer », « Les terres de Tucuman où l'on peut facilement s'approvisionner ? » Que penser de sa crédulité et de sa naïveté, pour ne pas dire pis, qui lui font écrire : « dans le Río Negro, il y a des poissons qui ont forme humaine en quelque sorte, car s'ils avaient complètement la forme de l'homme ils ne seraient pas des poissons mais des hommes. »

Il suffit de mentionner Castellanos et ses « *Elegías de Varones ilustres de Indias* », qui à défaut d'autre mérite sont peut-être le plus long poème connu (150.000 vers), mais qui certainement sont l'un des plus ennuyeux. C'est à peine si quelques détails intéressants l'histoire coloniale assurent à l'ouvrage de rares lecteurs parmi les historiens de l'Amérique. Quant aux autres poèmes épiques de l'époque, les uns imités directement d'Ercilla comme le « *Purén Indómito* », d'autres se rapportant à la conquête du Mexique comme la « *Hernandia* » ou le « *Cortés Valeroso* », un écolier de Salamanque ne les aurait pas écrits autrement.

Ce n'est donc point dans l'épopée que nous trouverons des des-

1 Chant 4^e octave 41.

criptions dignes de la magnifique exubérance du sol américain, mais parmi les autres poèmes du xvi^e et du xvii^e siècle, il en est un qui est digne d'être mis à part. C'est la *Grandeza Mexicana*¹ de Bernardo de Balbuena, espagnol d'origine mais qui fut élevé à Mexico et devint évêque des Antilles. Balbuena est le premier poète vraiment américain, comme l'a dit M. Menéndez y Pelayo dans une des remarquables préfaces de son *Anthologie des Poètes Hispano-Américains*. Pour la première fois nous trouvons un auteur qui parle de la nature hispano-américaine avec un plaisir véritable, et qui réussit à faire partager son enthousiasme. On sent en lui l'écrivain heureux de faire aimer le Mexique par ceux qui le connaissent déjà et désireux d'inspirer aux autres le désir de le voir.

Il y a beaucoup de fraîcheur dans le livre de Balbuena et une puissance tout à fait inconnue à cette époque même en Espagne, dans les œuvres de ce genre. Sans doute on trouve encore chez lui plus de fleurs et d'arbres Européens qu'on en voudrait voir. Mais il ne faut pas oublier que le Mexique possède nombre de représentants de la flore européenne, et que les chênes, les sapins, les pins et les fougères, entre autres, prédominent dans certaines régions, celles-là mêmes que le poète a décrites, et d'autre part Balbuena ne recule pas toujours devant les noms indigènes quand ils sont utiles pour colorer ses descriptions. Entre la *Grandeza Mexicana* de Balbuena et la *Rusticatio Mexicana* du Père Landivar (1781), la littérature américaine ne nous offre aucune œuvre digne d'intérêt.

C'est l'époque où fleurissent dans tous les genres, les poèmes de circonstance, où la nouvelle de la mort ou de la naissance d'un roi ou d'un prince donne aux poètes l'occasion de chanter leur tristesse ou leur joie en de longues et insipides compositions. Vers le milieu du xvii^e siècle le gongorisme commença à exercer des ravages considérables dans l'Amérique Espagnole, viciant le goût des meilleurs poètes, comme Juana Ines de la Cruz qui aurait pu être un des plus grands écrivains de langue espagnole. Au cours de cette période ainsi que pendant la plus grande partie du xviii^e siècle depuis l'Argentine jusqu'au Mexique, on voit s'ouvrir une série ininterrompue de concours poétiques ; c'est le triomphe des Académies locales. A Lima, par exemple, où en 1710 Pedro de Peralta y Barnuevo avait traduit « Rodogune » et « les Femmes Savantes », le marquis Castell dos Rius recevait les beaux esprits de la ville et proposait

¹ La *Grandeza Mexicana* date de 1603.

à leur inspiration les thèmes les plus subtils. Le mérite ne consista plus que dans la recherche et le triomphe de puérides difficultés : on écrivit des poèmes qui pouvaient se lire de gauche à droite et de droite à gauche, d'autres en forme de croix, d'autres encore qui voulaient être rédigés à la fois en latin et en espagnol. Il est facile d'imaginer à quoi pouvait être réduit le sentiment de la nature au milieu de cette démence générale où les plus sensés n'écrivaient que des acrostiches, où le plus humble poème renfermait plusieurs problèmes ardu.

Pourtant, en 1781, une œuvre remarquable fut écrite, en latin il est vrai, par le Père Landívar du Guatemala « *La Rusticatio Mexicana* », riche en descriptions de la campagne américaine. Chose curieuse alors que tant de poètes de l'époque coloniale nous avaient montré la nature latine dans des tableaux qui auraient du être américains, ce fut un auteur écrivant en latin qui chanta le mieux l'exubérance des paysages exotiques.

Nous nous trouvons ici en présence d'une œuvre vraiment sincère, pleine de couleur, où l'auteur trouve toujours, ou presque, le mot juste, l'expression qui fait image. Sans doute Balbuena avait déjà fait un remarquable effort dans le sens de la compréhension des beautés de la nature, mais ses descriptions très riches manquaient souvent de précision et de justesse. Landívar est plus minutieux ; il détaille ses tableaux comme le fera plus tard Andrés Bello qui selon nous ne l'a pas surpassé dans son chant à la *Zone Torride*.

On ne peut s'empêcher de regretter qu'une œuvre capitale dans l'histoire des lettres hispano-américaines ait été écrite en latin. Si son auteur avait consenti à se servir de la langue vulgaire, c'est de la *Rusticatio Mexicana* qu'on pourrait faire dater l'apparition de l'originalité dans la littérature hispano-américaine.

Jules SUPERVIELLE.

BIBLIOGRAPHIE

RAOUL BIGOT. — *Le Mexique moderne*. — Paris, Pierre Roger et Cie, éditeurs, 1 vol., 272 pages, 28 photogravures hors texte.

« Depuis une trentaine d'années, le Mexique s'est développé d'une façon parfois extraordinaire, dans toutes les branches où l'activité humaine trouve à s'exercer. La paix intérieure une fois assurée, les mines, l'agriculture, le commerce ont progressé notablement : les

chemins de fer sont apparus, de grand travaux ont été entrepris, des industries sont nées ; le crédit public, enfin libéré, s'est d'emblée placé à la tête de ceux de toutes les républiques latines-américaines. Un si jeune passé, avec de tels résultats, ne peut que faire augurer d'un heureux avenir ¹. »

Ces progrès du Mexique, accomplis si rapidement, M. Bigot nous les fait admirablement connaître ; son livre, qui en est à la troisième édition (c'est dire le succès qu'il rencontre auprès du public), est un ouvrage de vulgarisation fort bien conçu, bien documenté, d'une lecture facile et attrayante. Nous souhaiterions cependant que l'auteur eût accompagné son volume d'une carte qui eût permis au lecteur de le suivre plus facilement. M. Bigot comblera, nous l'espérons, cette lacune dans la quatrième édition qui, à coup sûr, ne se fera pas attendre.

Dans une première partie, l'auteur du « Mexique moderne » passe en revue l'histoire du pays depuis l'époque coloniale ; il nous fait assister à la renaissance due aux deux présidents Benito Juarez et Porfirio Diaz ; puis il étudie la constitution actuelle de la République, et termine par une comparaison lumineuse entre le Mexique de 1884 et celui de 1909, citant surtout des faits et des chiffres qui « parlent mieux à l'esprit que les plus savantes explications ».

L'auteur nous dépeint ensuite les différentes classes de la société mexicaine : la classe dirigeante (blancs et métis), la classe moyenne (blancs, métis, peu d'Indiens), la classe populaire (métis, la majorité des Indiens). La classe moyenne est numériquement faible et évolue lentement, parce que le milieu où pourraient se recruter les énergies et les intelligences, la classe populaire, est très en retard sur l'élite dirigeante ; alors que celle-ci, par un travail acharné, une claire et vaste conception d'ensemble, s'élevait dans des proportions énormes et bouleversait radicalement la situation économique du pays en quelques années, celle-là restait stagnante et piétinait sur place.

Si M. Bigot exalte les progrès du pays, il indique avec impartialité ses points faibles, dont les deux principaux sont : l'ignorance de la classe populaire et la consommation abusive des liqueurs alcooliques.

Le chapitre sur les *mœurs et coutumes mexicaines* et sur l'*armée* abonde en portraits intéressants. C'est d'abord la Mexicaine : « elle porte fort bien la toilette ; le corps est bien moulé et droit, le regard est profond et langoureux, la chevelure abondante, la bouche nuit malheureusement parfois au charme de l'ensemble. » Jeune fille, elle est entourée, adulée de tous côtés ; elle tient la place qu'occupe la jeune femme en France ; mais, une fois mariée, elle reste confinée dans sa demeure ; son temps se passe à s'occuper des soins de la maison et à élever la nombreuse progéniture qui, chaque année (c'est

¹ P. 266.

la règle), s'augmente d'un nouveau rejeton. La femme mexicaine devient rapidement « une femme prématurément épaissie, qui garde néanmoins le regard étincelant du temps où, *muchacha*, elle était fêtée, où, *novia*, son *novio* était fier et heureux de se montrer avec elle en public » (p. 40).

Puis c'est le Mexicain, poli et obséquieux, employant à tout propos les formules « *servidor seguro* », « á sus ordenes », ou « á los pies de Usted », « que besa su mano », quand il s'adresse à une femme, et sachant se dérober avec autant de finesse que de courtoisie à une question indiscreète par son « *mañana* », ou encore par ce joli euphémisme « quien sabe ? » (pp. 47, 48).

L'armée mexicaine sur le pied de paix comprend une trentaine de mille hommes, mais son armement permettrait de mobiliser plus de deux cent mille hommes. Cette armée, qui est une véritable école de moralisation, est encadrée par un personnel d'officiers instruits, à la hauteur de leur tâche, « tâche d'autant plus délicate qu'à côté de leur valeur technique, ils doivent posséder les qualités de l'éducateur auquel sont confiés des individus restés primitifs, et rebelles, par instinct, à toute loi et discipline. » (p. 50). M. Bigot fait une mention spéciale des « *Rurales* », corps d'élite chargé de la sécurité générale, dont l'uniforme pittoresque et pratique a gardé la couleur locale : vêtement de cuir, pantalon serré, légèrement évasé en bas, veste à brandebourgs, éperons énormes, chapeau de feutre haut, pointu et à vastes rebords (p. 51).

Les chapitres suivants sont relatifs à l'agriculture, aux finances, au commerce, à l'industrie et aux mines. Sans aucune prétention scientifique, M. Bigot n'en initie pas moins le lecteur aux procédés de culture du maguey, du henequen, de la canne à sucre, du coton, du café, du cacao, de la vanille, etc., aux différentes industries, telles que tissages, savonneries, tanneries, minoteries, fabrication du papier, industrie du tabac et fabrication des cigarettes pour laquelle Mexico possède la plus grande manufacture du monde « El Buen Tono », aux différents traitements du minerai, etc.

Nous appelons plus spécialement l'attention sur les pages que M. Bigot consacre aux *haciendas* mexicaines (p. 77 et 199), au grand problème de la main d'œuvre dans l'exploitation agricole, que le Mexicain n'a pu encore résoudre jusqu'ici que par le système défectueux de l'*embauchage* (lire page 82 une jolie scène d'embauchage), enfin à l'exploitation minière qui est aujourd'hui la grande richesse du pays (ch. IX à XIV).

Le Mexique, en effet, n'est pas seulement le pays légendaire de l'argent, son sol contient également de l'or et des métaux moins nobles : du cuivre, du plomb, du zinc, du fer, etc. ; il renferme en outre du charbon et du pétrole. Un seul chiffre suffit d'ailleurs à montrer l'importance colossale des mines : leurs produits représentent 70 0/0 des exportations totales du Mexique. Il est donc naturel que l'indus-

trie minière ait une influence prépondérante sur la situation du pays ; elle constitue évidemment la base du développement économique général, et il n'est pas étonnant que M. Bigot ait consacré à cette industrie cinq chapitres, traçant d'abord l'histoire anecdotique des mines, décrivant les principaux états miniers et faisant visiter en détail au lecteur, le fameux *Boleo*, les *Dos Estrellas*, etc., nous parlant ensuite de l'exploitation des mines au point de vue financier, de la « prospection » des mines, et enfin de la vie à la recherche des mines.

Le chapitre XV traite des chemins de fer qui comptaient, en 1909, 20.912 km. exploités, au lieu de 5.800 en 1884, et des travaux publics : routes, dont malheureusement l'insuffisance est encore très grande, travaux d'assainissement entrepris à Mexico, amélioration et aménagement des ports.

Les chapitres XVI et XVII nous présentent un tableau pittoresque de Mexico et de ses environs, ainsi que des principales villes du Mexique : Guadalajara, la « perle de l'Occident », l'héroïque Puebla, aujourd'hui grand centre commerçant de 93.000 habitants, Monterrey, la « capitale industrielle » de la République, San Luis de Potosi, avec ses fameuses mines de la *Purísima Concepcion*, de la *Luz*, de *San Pedro*, etc., les villes minières de Zacatecas, Chihuahua, Durango, etc., la ville agricole de Cordoba, les ports de Vera-Cruz, Acapulco, Mazatlan, les cités historiques de Guanajuato, Cuernavaca, Queretaro, Oaxaca, etc.

Les derniers chapitres sont consacrés aux « Etrangers au Mexique » et à « L'avenir du Mexique ». On sait en effet que le pays renferme de nombreuses colonies étrangères, Français de « Barcelonnette », Espagnols et Italiens, Américains du Nord surtout, Chinois et Japonais même, et il est à désirer que tous travaillent à la prospérité de la patrie d'adoption sans altérer ni modifier le caractère national mexicain.

L'avenir du Mexique s'annonce brillant, et, pour citer textuellement la conclusion de l'auteur, « il dépend incontestablement de l'arrivée au pays d'hommes (européens surtout, afin de neutraliser l'influence des Etats-Unis), et de capitaux étrangers qui pourront trouver là-bas : ceux-là l'utilisation fructueuse de leurs énergies, et ceux-ci un placement rémunérateur. »

Jules HUMBERT,
Docteur ès-lettres.

Le Gérant : A. COUESLANT.

BULLETIN
DE LA
BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE
(AMÉRIQUE LATINE)

PREMIÈRE ANNÉE

PARIS
Le 15 Novembre 1910

Numéro 4

LE THÉÂTRE AU PÉROU

Y a-t-il un théâtre national au Pérou ? Je l'affirmerais presque. Non que notre pays possède une longue et riche tradition scénique. Les drames péruviens furent en grande partie des copies de l'école française, avec les personnages et les héroïnes de Dumas ou de Victor Hugo costumés à la créole et exprimant des sentiments exotiques dans la langue des péruviens.

Mais si ces drames ne sont plus qu'un simple souvenir historique, une date, nous possédons en revanche des comédies fines et charmantes. Sans doute les auteurs se sont inspirés des œuvres françaises de l'époque ; sans doute, ils ont transposé des situations prises dans Molière, comme Segura, et ils moissonnèrent souvent dans le domaine de Bretón. Mais ils ont su montrer tant de grâce et de verve dans l'imitation qu'elle passait inaperçue ou était pardonnée.

Ce théâtre n'est pas très riche. A peine peut-on compter trois comédies de Felipe Pardo, et une douzaine au plus de Manuel A. Segura. Pourquoi cette pauvreté relative, alors qu'au contraire tout devait porter nos écrivains à ourdir des intrigues et à mettre sur la scène la réalité vécue ? Le théâtre, a-t-on dit, est le plus démocratique des genres littéraires. Il ne s'adresse pas à une élite éparse et difficile. Il est fait pour le public, pour le grand public, depuis les dames des loges jusqu'aux gamins de l'amphithéâtre. Dans le Pérou, à peine libre et orgueilleux déjà de sa liberté démocratique, quand la vie indépendante était encore en germe, quand les fils du fermier, du

journalier, de l'esclave nègre et de l'indien formaient une démocratie désordonnée et tumultueuse, la seule littérature possible aurait dû être le théâtre du peuple et pour le peuple. Le temps et la tranquillité faisaient défaut pour l'œuvre littéraire, qui exige une assiduité laborieuse. Il n'en fut rien cependant. Le sac au dos n'empêcha pas les *montoneros*¹ romantiques de rimer ; fréquemment un même homme put être à la fois poète et député ; et si nous cherchions dans les papiers de plus d'un homme public, nous apprendrions que l'austère magistrat ou le conspirateur infatigable fut souvent dans sa jeunesse un poète lyrique.

Par suite de cette dispersion, il n'y a pour ainsi dire pas de romans ou de poèmes de valeur. La comédie de mœurs en revanche conserve un charme inaltérable.

Si de semblables synthèses ne risquaient de paraître paradoxales, j'affirmerais volontiers que le caractère péruvien est théâtral. Je n'entends pas dire par là qu'il manque de profondeur ou qu'il soit trop épris de « cabotinage » ; mais qu'il aime la vie extérieure, agitée et colorée, le plaisir de parler dont on abuse là-bas partout, dans les cercles, les salons et sur les places publiques. Ce besoin de spectacles a trouvé quelque satisfaction avec les courses de taureaux, les combats de coqs et les églises. Ne sourions pas. Les églises et leurs pompes dorées ont été le théâtre des pauvres et des femmes. Les processions luxueuses et bigarrées, avec leurs Madones triangulaires et leurs saints anémiques, leurs pénitents disparaissant sous les cagoules, leurs dévotes pleurardes, sont la joie de notre peuple, pas très croyant, ni très dévot, mais épris des manifestations d'apparat. Nos processions sont-elles autre chose qu'une imitation des mystères du moyen-âge ? une sorte de compromis entre le sacré et le profane ? Aussi jadis, dans ces temps délicieux que nous regretterons toujours, les défilés sacrés se terminaient-ils par des luttes de « mores » et de « chrétiens ». La passion du Seigneur était célébrée par des démonstrations païennes, traditions que nos indiens semblent conserver encore, quand ils font de leurs enterrements de véritables bacchanales. Sont-ce là des preuves suffisantes ? Je les donne pour ce qu'elles valent ; du moins montrent-elles qu'un auteur de comédies nationales doit avoir un succès rapide et très vif. L'enthousiasme qui accueillit les œuvres de Segura et de Pardo en est la preuve.

¹ Francs-tireurs.

Ils n'essayèrent pas de créer au Pérou un théâtre exotique, mais de reproduire sur les planches la vie populaire, parfois grossière, mais toujours piquante et jamais fade. Grâce à leurs comédies, il nous est permis de la revivre. Lima n'était pas alors la ville cosmopolite d'aujourd'hui, mais une autre Lima, sensuelle et joyeuse, où l'amour était une fête journalière, où l'air embaumait la verveine et la canelle, où la vie s'écoulait dans cette *non curanza* étourdie qu'évoquent encore quelques vieillards avec un sourire attristé. C'était la cité des livres de Manuel Atanasio Fuentes, dont les gravures délicieuses et extravagantes charmèrent notre enfance curieuse. Avec les cours parfumées de ses maisons, ses femmes entr'ouvrant à peine leurs yeux, pleins d'une paresse alanguie, Lima rappelait parfois Séville. Par cette langueur qui n'excluait pas les bals convulsifs de ses mulâtresses, elle évoquait l'Afrique et sa mollesse. Enfin, elle gardait le souvenir de la *sierra*, du vieux terroir des Incas, car les nourrices apprenaient aux enfants leurs danses monotones et leur mélancolie. Pourtant ce n'était ni la *sierra*, ni l'Afrique, ni Séville, mais trois enchantements fondus en un seul. Voilà le temps qu'on voit ressuscité dans les comédies et les articles de Pardo et de Segura, à moins que ce ne soit dans quelques « Traditions » de Palma.

C'est là tout un monde remuant et joyeux qui aime, rit, se promène, conspire, tient des propos galants et donne des sérénades. Voulez-vous y pénétrer ? Nous serons, dans cette galante excursion, des spectateurs attendris, pour un moment.

...Il est à peine neuf heures à l'horloge de la cathédrale. De chaque maison se glisse une silhouette féminine, austèrement enveloppée dans sa « manta » ¹. Du charme et de la grâce, elle en a sûrement, mais on ne voit d'elle que ses deux pieds menus et, par distraction sans doute, un œil, un seul. Plus présomptueuse que ses sœurs des *Mille et Une Nuits*, elle n'a pas besoin de ses deux yeux pour captiver. Mais que ne devine point l'imagination créole, prompt et subtile, qui saisit les choses « au vol », comme on dit au pays ? Elle imagine un nez aux ailes vibrantes, une bouche malicieuse qui tient toute prête la riposte impertinente pour tout compliment trop net. Et le madrigal ne se fait pas attendre. Là-bas, au coin de la rue, le galant se tient posté. Trois heures de patience devant une jalousie obstinément fermée lui font espérer un regard plein de promesses.

¹ Sorte de manteau court dont les femmes s'enveloppaient étroitement la taille et la tête.

S'il n'est pas là, il attend à l'église, comptant les dalles du vestibule, tandis qu'un pauvre allonge sa main quémandeuse, et que deux dévotes échangent d'infatigables cancans. Voici *Na Catita*, la vieille minaudière, qui est, assure-t-on, adroite comme pas une pour préparer la *mazamorra morada* ¹, l'habituée des couvents, où elle a pris cette voix nasillarde et chantante ; c'est elle qui va de maison en maison, de *Monserate* au *Cercado*, colportant les potins et les commérages. En ce moment, elle confie à Pascuala, la mulâtresse, la chronique scandaleuse de la ville. Quand la jeune fille voilée arrive à l'église, elles n'ont pas encore fini de se faire des signes de croix sur le front, les lèvres et la poitrine. Du coin de l'œil, elles observeront l'arrivante. Malgré le châle qui l'enveloppe de mystère, elles savent son nom, sa demeure, et jusqu'au galant qui occupe son cœur. Demain, elles lui serviront d'entremetteuse en invoquant tous les saints du Paradis. Après-demain, elles dénonceront le galant ou favoriseront une entrevue en échange d'un *secours* de quelques « soles » d'argent... Segura en a donné la description définitive dans sa comédie *Na Catita*.

Mais la jeune fille s'esquive par une rue transversale. Où va-t-elle ? Peut-être, comme dans la *Saya y Manto*, ourdir quelque intrigue pour favoriser son fiancé ; peut-être, simplement acheter quelques colifichets dans les boutiques installées sous les « portiques » ². Sur son passage, les élégants et les rustres, le petit maître qui prononce mal l'espagnol sous prétexte qu'il est resté un mois à Paris, le petit officier de salon, quiconque a une impertinence au bout des lèvres, la lui envoie. Jusqu'au sexagénaires éternellement jeune, dont parle Pardo, se met en frais pour elle.

« Quand elle passe, on tousse, on se dandine,
« On cligne des yeux d'un air calin.

(PARDO).

Elle passe triomphante et négligeante :

« marchant en sautillant,
« Bien que le sol soit tout uni.

(SEGURA).

¹ Compote faite avec le maïs violet du pays.

² Galeries couvertes, bordées de boutiques élégantes et qui entourent la place principale de Lima, dans le genre de celles de la rue de Rivoli à Paris.

Quant le compliment est grossier, la galanterie outrée, alors seulement elle se retourne et toisant l'audacieux de sa prunelle unique, elle dit, de ses lèvres qu'on devine froncées, ces mots pleins de courroux :

Oh ! *qué lisura !*

Dans ce cas, le mot est vif. Mais dans la bouche des jeunes filles de Lima, il se prête à tous les sens. Plus tard, elle le prononcera d'une voix éteinte pour cacher son trouble et sa rougeur. La nuit, derrière la grille argentée par la lune, le mot deviendra peut-être une promesse...

Mais notre jeune fille est arrivée à la boutique : elle veut tout voir, rien ne lui plaît ; elle s'impatiente, puis finit par acheter de la dentelle pour orner une nappe d'autel, ou un écheveau de fil rouge pour broder des cœurs saignants sur des *detentes* ¹. Il lui faut se hâter si elle veut voir son fiancé passer sous ses fenêtres, faisant caracoler un alezan écumant ; et, comme elle est coquette et malicieuse, elle feindra de ne pas le voir derrière la jalousie... Déjà quatre heures ! *Ave Maria purísima !* Il faut courir à la neuvaine de Monserrate ou aller à Copacabana pour entendre le sermon de ce fameux Père franciscain qui se convulsionne, gesticule, menace, et connaît aussi bien que Dante la topographie de l'enfer.

Après les choses sacrées, les amusements. Ce soir, il y a retraite sur la Grand'Place : on fait deux ou trois tours pour recevoir à chaque fois les mêmes œillades fulminantes, ou échanger une furtive poignée de mains derrière la duègne qui ne voit rien. Le père est allé jouer à la *tirimba* ² avec No Canuto, qui prit part comme sergent à la victoire de Ayacucho, et qui craint toujours le retour des troupes espagnoles. Si la nuit est claire on peut avancer jusqu'au pont pour aller voir une lune anémique se refléter dans la rivière indigente, bruyante, bouillonnante, où il y a plus d'écume que d'eau... La lune ! Pour ne pas troubler son éclat les édiles ont laissé les réverbères éteints. Peut-être, ni la jeune fille, ni eux-mêmes n'ont-ils lu les vers de Bécquer et d'Espronceda, malgré tout leur zèle poétique. Mais la nuit, quand son âme s'endort en contemplant ces étoiles basses et scintillantes, qui semblent, sur le

¹ Des cœurs brodés sur un morceau d'étoffe blanche de forme ovale, que la dévotion minutieuse des femmes met un peu partout, comme moyen de protection contre les malheurs et les tentations.

² Jeu de cartes.

Saint-Christophe¹ azuré, les flambeaux de quelques voyageurs égarés, alors la jeune fille s'abandonne à ses rêves romantiques, bien qu'elle soit toute prête demain à rire elle-même de son lyrisme. D'ailleurs il lui arrivera rarement d'avoir de pareilles rêveries, car elle ne s'égare pas souvent jusque-là. Seuls les vieux politiciens et de vagues colonels y flânent le soir, en échangeant des hypothèses sur le prochain ministère ou sur la révolution imminente ! La jeune fille préfère à son romantisme même les émotions du bal, l'allégresse contagieuse de la *zamacueca*, la danse nationale très harmonieuse, malgré sa frénésie, où le corps tantôt provoque et tantôt fuit, tandis que les yeux se ferment, langoureux, et que la main espiègle fait papillonner un mouchoir :

« Zamacueca de haut bord,
« Zamacueca de tourmente.

Mais la soirée est finie. Devant la porte sont arrêtées les voitures jaunes qu'un nègre conduit à califourchon sur une des mules. La jeune fille baille et se plaint d'avoir à se lever de bonne heure demain pour aller à la messe. Mais ne vous laissez pas prendre à cette innocente supercherie. Elle ne dormira pas. Sous le balcon ou devant la grille de sa fenêtre se tiendra le fiancé, comme dans les vieux romances... Le père tyranique, à la manière des pères de Calderón, qui veille sur sa descendance comme une sentinelle, « le bourreau sans le vouloir », ou « le Médecin de son honneur », sont des types qui se sont répandus au Pérou. Que fera la pauvrete pour échapper à cette tyrannie ? Elle dérobera quelques heures au sommeil. C'est ainsi qu'elle obtient cette pâleur qui lui va si bien et ces yeux lassés. Parfois cependant un meuble qui grince, le frou-frou d'une jupe, peut-être un baiser, dénoncent les amants. Le père accourt, le fiancé veut prendre la fuite. Mais si, dans les drames de cape et d'épée, l'honneur est vengé dans le sang réparateur, les comédies de nos auteurs s'achèvent bourgeoisement sur un mariage. C'est presque *la Moza mala* de Segura, que je viens de vous raconter.

Toutefois le résultat n'est pas toujours aussi rapide, ni le succès si prompt. Il y a un acte ou deux de péripéties. Le père veut imposer un fiancé de son choix ou quelque personnage au nom sonore et à la bourse bien garnie. C'est le Don Eduardo

¹ Montagne qui surplombe Lima.

de *Los Frutos de la Educación*, de Felipe Pardo. Il a pour lui le prestige inexplicable de venir de loin, comme un prince de conte bleu. Pour plus d'une fillette romantique, il est le Lohengrin libérateur. Mais si le père est un classique péruvien *péruvianisant*, s'il a été sevré avec la « *mazamorra* », s'il est, en un mot, le don Léon de la *Moza Mala* (Segura), il professera pour l'étranger un mépris farouche. Son patriotisme lui fera fermer les yeux sur les défauts du prétendant national.

D'autres fois, le galant sans venir de l'étranger en imite le ton : il a des mièvreries féminines, des sourires affectés ; il parle, d'un ton pédant, un jargon franco-péruvien ; il s'habille selon les derniers modèles de la mode ; il est irréprochable et ridicule. C'est le petit maître qui a vécu à Paris et qui le montre, qui est un fat accompli dans son langage, dans ses gestes, en prenant congé, en se déclarant. Ce doit être un type fréquent, car il revient souvent dans la comédie nationale. Il s'appelle don Alejo dans *Na Catita* (Segura) et don Quintín dans *Una Huérfana en Chorrillos* (Pardo).

Lequel des deux est le préféré ? Pardo et Segura sont péruviens de Lima : c'est vous dire qu'ils ridiculisent et bafouent les prétentions de cet exotique présomptueux. Dans leurs comédies, ils réservent à des compatriotes sympathiques la fine main de la jolie péruvienne.

Mais la jeune fille propose et le père tyran dispose. En est-il toujours ainsi ? Pas le moins du monde. Volontaire, obstinée, les comédies nous présentent la péruvienne trompant la vigilance de son père pour se réfugier dans la demeure d'une parente, où un prêtre accommodant la mariera en secret. Malgré son éducation de petite pensionnaire, notre jeune fille sait voler de ses propres ailes. A force d'entendre les politiciens parler de liberté, elle proclame un jour ses droits de fiancée, ce qui ne l'empêchera pas d'être une bonne mère pour sa douzaine de rejetons. Parfois même elle est une mère terrible. Les comédies nous la présentent comme la femme d'intérieur par excellence, compagne laborieuse et bavarde, maîtresse de deux volontés, la sienne et celle du mari qu'elle tyrannise, à vrai dire, mais ne trompe pas.

Nos écrivains nous la montrent telle, non par réserve, mais parce qu'elle est ainsi dans la vie. Il n'y a pas un seul adultère dans toutes les comédies de Pardo et de Segura. C'est un fait à remarquer chez des imitateurs des auteurs comiques français qui ont pris si souvent comme thème les mésaventures de Sganarelle... La femme donc, se consacre à la maternité comme à une profession qui exclue toute dissipation et toute

coquetterie. Elle aura des douzaines de marmots ; elle fera des confitures compliquées qui triompheront dans ces ripailles dont l'abondance rappelle la phrase de Heine : « Les femmes d'un pays ont certaines analogies avec la cuisine nationale » ; elle brodera des chasubles pour monsieur le chanoine de Notre-Dame de la Paresse ; elle briguera l'entretien d'un autel dans l'église voisine, pour avoir ainsi comme un prolongement sacré de son domicile.

Et, quelque bonne volonté qu'on y mette, personne ne pourra se rappeler que cette forme obèse fut une femme spirituelle et coquette, qu'elle eut un charme vainqueur dans le sourire, et dans les yeux toute la volupté mauresque.



Tel est ce passé créole que j'ai décrit peut-être avec une excessive et tendre prolixité. Comme on le voit, il est simple, plein de douceur et de monotonie. Ce n'est pas le sommeil léthargique de la colonie, mais c'est toujours un repos monacal, interrompu seulement par ces brusques révolutions qui, en bouleversant la vie, font ressortir plus vivement sa tranquillité coutumière. D'autre part, les mœurs patriarcales n'offrent ni complication, ni épisodes violents. Le caractère national est d'une douceur chrétienne ; les heures, comme dans la Hollande de Téniers, s'enfuient faciles, égales, réjouies, au milieu des kermesses et des bons repas. Les femmes, alanguies par un ciel clément, ne ressentent pas les passions impétueuses qui, sous d'autres climats, font tuer et mourir. A vingt ans, ce sont des pensionnaires turbulentes ; à trente, des mères de famille vieillies.

Il serait donc difficile de trouver là une matière pour les drames, et peut-être même pour des comédies, comme on les comprend aujourd'hui, comédies parisiennes où se cache souvent un thème douloureux, un conflit d'amours qui se résout à la fin en sourires. Notre meilleure comédie, notre comédie nationale n'a pas de crises profondes. C'est un vaudeville d'intrigue compliquée et laborieuse qui s'achève comme les contes bleus par un mariage. Les trois pièces de Pardo, *Frutos de la educación*, *Una huérfana en Chorrillos*, *Don Leocadio* et les principales œuvres de Segura répètent l'histoire de la jeune fille abandonnée par son fiancé ou qui l'abandonne, qui préfère Don Juan, dédaigne Don Fernand, et se moque de Don Pedro, dont sa famille encourage les prétentions. Les mille et une péripéties de ces pièces sont les variantes d'une équation d'a-

mour. Parfois les parents triomphent du caprice passager ; d'autres fois l'amoureux ancien retrouve les faveurs d'une tête folle qu'un fanfaron avait éblouie ; d'autres fois encore les deux promis sont d'accord pour se débarrasser d'un fiancé imposé et, après une fuite inattendue, se marient. Mais toutes les pièces ont un même dénouement : le mariage. C'est l'obsession de nos comédies, parce que c'était le thème favori de la vie. Transformée en un jeu d'adresse, réglée comme un tour de prestidigitation, l'intrigue s'embrouille et se diversifie au gré de l'imagination de l'auteur. Mais, malgré toutes les ressources de leur esprit, la monotonie était fatale. Que faire pour l'éviter ? Avec un instinct scénique très sûr, Pardo et Segura enrichirent leur action en lui incorporant une étude de mœurs ou de psychologie.

La comédie change ainsi de caractère. L'intrigue n'est pas la seule fin et l'intérêt des situations, jusqu'au dénouement inattendu, n'occupe plus exclusivement l'attention de l'auteur, qui peut consacrer une bonne partie de son talent, la meilleure peut-être, à l'étude d'un caractère ou à l'évocation de mœurs pittoresques. Il ne craint même pas de laisser l'action suivre sa route avec lenteur, pour se donner le plaisir d'étudier ses personnages à la loupe. C'est ainsi que *Una Huérfana en Chorrillos* nous montre la vie des stations balnéaires, avec ses excursions champêtres et ses bals prolongés jusqu'à l'aube. Dans *El Santo de Panchita*, le troisième acte tout entier, qui n'est d'ailleurs qu'une scène de bal, peut être supprimé comme nous l'apprennent les indications scéniques. Les *Lances des Amancaes* sont un aimable prétexte pour mettre en scène l'allégresse d'une fête en ce jour populaire où la moitié de Lima, grouillant et chantant, s'en va goûter sur l'herbe et s'enivre de soleil et de *chicha*¹ pour revenir le soir harassée, voitures, chevaux et piétons disparaissant sous d'innombrables touffes de la classique fleur jaune². D'autre part, *El Sargento Canuto*, *Na Catita* (Segura), et *Don Leocadio* (Pardo) sont de véritables monographies d'un type national.

Toutefois, tandis que Segura se plaît visiblement aux études de mœurs et de caractères, Pardo est au fond un moraliste. Sa verve satirique s'acharne contre bien des habitudes nationales,

¹ Boisson fermentée du pays.

² C'est l'Amancaës, fleur sauvage d'un jaune vif qui se rapproche de la riche nuance des chrysanthèmes. Elle pousse dans la plaine du même nom, située près de Lima.

parfois extravagantes. L'un est un péruvien épris de sa ville de Lima, qui n'en veut ou n'en peut voir que les charmes, l'autre est un péruvien d'importation qui a apporté d'Espagne, avec ses idées monarchiques, une sévérité de spectateur raffiné. Quand Segura blâme, c'est en passant ou par un caprice de satire, fréquent chez les créoles. Mais il professe pour ses personnages un véritable attachement. Il leur pardonne leurs torts et les excuse. On est dans une abbaye de Thélème où la seule loi est de trinquer souvent et de bien danser. Pardo s'irrite facilement. Tout choque cet étranger de bon goût et de culture plus raffinée, pour qui les libertés américaines sont, plutôt que des actes immoraux, une irritante laideur. Dans *Los Frutos de la Educación*, une jeune fille perd son fiancé parce qu'elle a dansé la « zamacueca » avec trop de conviction. Moralité : ne pas permettre cette danse aux jeunes filles à marier. La seconde comédie *Una Huérfana en Chorrillos* pourrait s'intituler « les conséquences d'une vie dissipée ». Là, grâce à la liberté dont on jouit à la campagne, don Quintín, le fat, prétend s'emparer d'une jolie héritière, ce à quoi il arriverait au cours d'une rapide excursion, sans l'intervention rapide de deux tantes qui représentent la morale opportune.

Mais où l'on observe le mieux les nuances qui caractérisent chacun des deux auteurs, c'est dans les critiques qu'ils adressent au carnaval : un article de Segura, une pièce de vers satiriques de Pardo. Tandis que l'un se rit de ces jours de folie et ne s'alarme pas de la frénésie guerrière qui s'empare de toutes les femmes et les pousse à arroser d'eau ou de parfums le passant imprudent, Pardo conclut ainsi ses strophes caustiques :

- « Serait-il par hasard difficile de se procurer
- « Un passe temps plus agréable et plus honnête,
- « Où l'esprit trouverait à se reposer ?

Voilà bien le disciple de l'écrivain net et mesuré que fut Alberto Lista. Mais, par une contradiction fréquente dans l'histoire littéraire, Pardo occupera ses loisirs à décrire la réalité qu'il censure : il sera péruvien malgré lui.

Leurs qualités distinctes font que ces deux écrivains se complètent. Segura est meilleur observateur de la vie créole, Pardo a plus d'art et une psychologie plus subtile, mais son vers n'égale pas l'octosyllabe facile des comédies de Segura. Tous deux en revanche se plaisent au langage créole. Ils ramassent et créent au besoin les expressions extravagantes, les tons

flatteurs, la *lisura*, les mots des indiens et le babil des nègres, toute une langue à part, non sanctionnée par l'Académie, mais originale, gracieuse et pittoresque. Quand, dans nos Universités on étudiera longuement la littérature nationale, il est certain que les types définitivement décrits dans la comédie sortiront de l'oubli pour entrer dans la vie quotidienne, de même qu'en France quelques-uns des personnages de Molière sont d'une constante actualité.

Voilà ce qui doit arriver, du moins si le Pérou transformé par l'arrivée constante des hordes d'émigrants et par l'imitation exagérée de la vie européenne, ne perd point toute saveur ancienne. Ricardo Palma — Don Ricardo, comme nous l'appellons familièrement — s'est plaint souvent de ce prompt et coupable abandon. Avec lui les poètes se lamentent de chercher en vain les balcons bas et mystérieux, comme de molles chaises à porteurs, alcôve, boudoir et observatoire où la péruvienne berce sa paresse. Aujourd'hui, les fenêtres sont tout à fait modernes et construites selon une architecture d'importation. Les rues dyssymétriques et tortueuses, bâties d'après le caprice toujours divers du créole de jadis, sont remplacées par des avenues splendides et banales. Et non seulement la physionomie de la ville a changé, mais aussi les habitudes et les âmes. L'auteur dramatique contemporain trouve chez nous un milieu factice, pas assez caractérisé pour qu'on puisse y étudier l'intensité de la vie européenne, mais trop modernisé, devenu trop exotique pour lui offrir les traces persistantes d'un passé curieux. Quelques-uns, je le sais bien, estiment digne d'intérêt cette époque de transition où le Pérou se modifie sans qu'on puisse deviner la forme nouvelle à laquelle aboutira une période d'agitation si fermentée. Assurément, elle présente un intérêt très vif pour le sociologue et l'historien, mais je doute qu'elle offre autant d'attraits pour l'écrivain. Il lui faut — et surtout à celui qui, romancier ou dramaturge, prend comme thème préféré la réalité actuelle — un milieu défini où situer les créations de son esprit. La vie instable et provinciale de notre Lima est loin d'être telle. Je viens d'y signaler la disparition d'un passé homogène, un désir trop hâtif de copier l'Europe. Mais ce n'est que dans un avenir lointain, par suite de sa situation et du petit nombre de ses habitants, que notre ville arrivera à offrir l'image complète d'une cité moderne. Jusque-là, je ne vois pas — puissé-je me tromper ! — qu'elle offre une matière suffisante pour écrire des drames originaux et des comédies intenses. Ce qui est possible, ce qui est même fréquent à l'époque actuelle, c'est la comédie légère, ce que j'ap-

pellierai la *zarzuela*¹ sans musique, comme la comprend entre autres, Leonidas H. Yerovi, dont le délicieux talent est justement goûté.

Il aura sûrement de nombreux continuateurs, ce qui nous vaudra une suite à l'œuvre très personnelle de nos deux écrivains comiques. J'ai cependant des craintes assez vives au sujet des nouveaux venus. Le milieu qu'exploitaient Pardo et Segura intéressait tout le monde parce qu'il représentait la vie commune. Maintenant au contraire les mœurs locales n'ont plus de refuge que dans les faubourgs, « sous le pont », où les petits-fils de nos anciens nègres libérés conservent la tradition de la jovialité presque éteinte. Pas une jeune fille de bon ton, sous peine de passer pour *huachafa*², ne consentirait à danser les danses créoles, et la *manta* noire, qui allait si bien aux visages de nos jolies matineuses, est réservée aujourd'hui aux vieilles femmes et aux dévotes. Idées et vêtements, mœurs et chapeaux, tout vient d'Europe, comme si une douteuse contrefaçon valait mieux que l'originalité reconnue !.....

On célèbre encore, d'après des rites païens, le carnaval où chacun semble consumer en trois jours échevelés la gaité d'une année entière ; on trouve encore quelques jeunes filles qui, en revenant d'Amancaës, mettent une fleur jaune dans leurs cheveux ; la péruvienne a toujours sa grâce tendre et sa malice charmante. Mais quand Lima sera, comme elle l'est un peu déjà, le rendez-vous des Yankees et des Japonais, je ne sais s'il subsistera quelque chose de l'ancien caractère dans la grande foire cosmopolite... Les quelques vieillards qui ont vu et vécu cette vie seront morts et il ne restera plus pour la pleurer que ces obstinés romantiques, les poètes.

VENTURA GARCIA CALDERON.

¹ Sorte d'opérette espagnole qui s'élève parfois jusqu'à la comédie de caractères.

² Mot méprisant qui sert à caractériser certaines façons d'être de la petite bourgeoisie.

L'ÉVOLUTION POLITIQUE DU BRÉSIL

ESSAI DE PSYCHOLOGIE SOCIALE

Peut-être trouvera-t-on trop ambitieux le titre que je donne à cette étude et risqué-je à peu près certainement d'encourir le reproche que Diogène de Sinope adressait à certaine petite ville grecque, dont il trouvait la porte trop grande. Mais je me consolerai de ce déboire, si je parviens à donner, dans ses lignes générales, une esquisse de notre évolution politique depuis l'époque coloniale jusqu'à l'établissement de la république, qui en est l'aboutissant logique, en passant par la monarchie.

Dans la formation de notre nationalité, les circonstances de la lutte acharnée contre les invasions française et hollandaise et de la rivalité entre le Portugal et l'Espagne, voisins de conquête, ont fait naître et ont raffermi deux sentiments essentiels : l'amour de la patrie, ou l'instinct de conservation collective ; l'esprit de liberté, ou, si l'on veut, le besoin d'initiative, pour pourvoir à la défense nationale. Si les combats ont trempé l'énergie de ces populations un peu trop éparpillées sur un territoire très vaste, la victoire leur a montré qu'elles pouvaient se suffire, car les secours de la métropole ne leur arrivaient pas toujours, ou n'étaient point assez forts pour se substituer à leur action.

Mais, si l'isolement relatif où elles se trouvaient favorisait le développement du sentiment d'indépendance, par contre, l'intérêt de la défense du territoire commun déterminait leur cohésion. Ainsi, se dégagent les deux tendances caractéristiques : l'aspiration vers la liberté et l'homogénéité nationale, maintenues à travers l'espace et le temps.

Le sentiment, ou l'idéal d'indépendance, nous le trouvons déjà objectivé dès 1789, si l'on veut négliger quelques révoltes partielles antérieures. Il était assez développé pour qu'on pût organiser une conspiration contre la domination du Portugal, et proclamer la République ; il était assez vigoureux pour inspirer le dévouement et le courage civiques qui produisent les martyrs, et plusieurs brésiliens payèrent, alors, de l'exil ou même de la mort, leur rêve d'émancipation politique.

Même avant le retour en Europe du roi Jean VI, que la tourmente napoléonienne avait bloqué dans ce refuge transatlanti-

que, le terme de la domination portugaise était un fait escompté et tellement inévitable, que le rusé compère qu'était le roi conseillait à son fils d'en profiter pour se tailler un trône. Sans doute, la situation politique où se trouvait alors le Portugal, facilita notre émancipation, bien qu'on doive reconnaître qu'elle se serait faite quand même, vu l'esprit de rébellion qui travaillait le pays.

L'histoire du premier règne, nous le montre troublé par les réclamations populaires, malgré l'apparente victoire du trône, qui imposa la Constitution de 1824, et fit dissoudre par la force l'Assemblée Constituante. L'Acte additionnel ajouté à la loi fondamentale, comme gage de respect aux principes, n'était au fond qu'une concession arrachée à la Couronne, et signalait le malentendu irréparable. Des troubles, des émeutes, des conspirations et des luttes acharnées, ébranlèrent si profondément le trône que, peu d'années écoulées, le premier Empereur, malgré tout son courage et toute la fierté de son caractère, était amené à abdiquer.

Cette époque d'agitation est d'autant plus significative dans cette étude de la marche des idées politiques, que l'enfant « confié à la Nation », selon le mot du souverain qui partait, courut le risque de ne pas succéder à son père. A ce moment d'équilibre instable, on songea à la république et la continuation de la monarchie fut acceptée sans enthousiasme mais non sans débat. La détente consécutive à toute agitation politique, facilita la tâche du conseil de régence nommé par les Chambres, pour gouverner le pays et favorisa le jeune monarque, qui dut une bonne partie de sa popularité au prestige passager dont jouissait un gouvernement qu'on espérait libérateur. Pourtant, peu de temps après, le jeune Empereur se voyait dans le cas d'essayer de brusquer les événements et, se faisant proclamer majeur avant le temps, il prenait la responsabilité du pouvoir. Ainsi, la seconde phase de la monarchie, commence par une espèce de révolution de palais.

Généralement, on considère ce second règne qui a duré un demi-siècle, comme une époque de paix suivie de progrès dans l'ordre, ce qui revient, d'une part, et à méconnaître son existence harcelée d'agitations, et à faire croire d'autre part que la proclamation de la République en 1889 fût une inconséquence, ou une précipitation dans le développement politique et social. Or, si l'esprit de parti n'autorise jamais une appréciation factice des événements, par contre, on ne doit ni cacher leur force intrinsèque, ni leur enseignement irréductible. Ce sont eux qui fixent les étapes de notre évolution. L'histoire véritable de ce règne troublé nous est enseignée par les revendications des municipalités et des

assemblées des provinces, par l'agitation constante de l'opinion radicale, dans la presse et à la tribune, par les révolutions qui éclatèrent tantôt au nord (à Bahia, à Pernambuco, ou au Maranhão), tantôt au centre du pays ; enfin, si on tient compte de la guerre soutenue au sud pendant dix ans contre un essai de gouvernement républicain, on constatera sincèrement qu'il y eut une marche ininterrompue des idées et du sentiment national, dont les résultats furent logiquement amenés.

Le désaccord, entre la forme du gouvernement et le pays qui évoluait rapidement, devenait si grand que, même dans les deux partis politiques, tour à tour au pouvoir, l'anarchie des principes augmentait à vue d'œil. Aujourd'hui, où l'on peut juger leurs faits et gestes, on les voit voguer à l'aventure : les conservateurs poussés par le désir de devancer leurs rivaux dans l'application des réformes sociales ; les autres, les libéraux ou soi-disant tels, débordés par les événements, versant dans l'agitation populaire et arborant finalement la devise menaçante : *réforme ou révolution*. Tous deux savent le régime, tantôt subissant l'influence des idées éparses dans le pays, tantôt ruinant leurs efforts en voulant contrarier brusquement les tendances de la nation.

On ne saurait attribuer toute la responsabilité à des fautes personnelles, dont le bilan est toujours risqué ; on peut même reconnaître que les deux partis possédaient, à des titres différents, des hommes remarquables. Il y a là un phénomène historique supérieur aux facteurs individuels, dont l'explication n'a d'ailleurs rien de métaphysique.

« *Il nous faudrait une loi, pour appliquer les lois* », disait un des politiciens les plus remarquables de cette époque, montrant par cette phrase le désarroi des esprits, la faiblesse du gouvernement, enfin, la fermentation générale qui, en dépit des qualités d'esprit et de cœur du monarque, devaient amener la révolution. Le régime de centralisation administrative et politique, était déjà trop étroit, et ne répondait plus aux besoins de la nation.

Cependant, on peut se demander si la monarchie a été, chez nous, une forme de transition nécessaire, c'est-à-dire, si à sa raison historique on peut en ajouter d'autres et croire qu'elle nous a rendu des services, à un moment donné de notre existence. Ce n'est pas une raison parce qu'on l'a combattue de son mieux, pour se croire obligé à méconnaître son influence. Mais il faut constater aussi que si son intérêt vital qui la portait à réfréner les précipitations hasardeuses au cours de notre évolution, ainsi que son principe essentiel de centralisation absorbante, ont maintenu la cohésion nationale, en dépit des guerres

civiles, en peu de temps, elle a perdu contact avec la nation, et est devenue par suite incapable de coopérer utilement à son développement.

Au point où nous en sommes dans cette esquisse sociale, ce n'est point faire œuvre de polémiste passionné, que d'affirmer que la situation créait d'elle-même la République. La désagrégation des éléments monarchiques était si évidente, la lassitude si générale et si profonde, que la révolution n'a rencontré et ne pouvait rencontrer aucune résistance. Ce n'est point encore de vancer le jugement définitif de l'histoire que d'essayer d'indiquer dans notre évolution politique, la leçon ou le jeu des lois naturelles, aussi vraies en sociologie, qu'en biologie.

Si un simple échelonnement des dates les plus importantes peut expliquer la nature des faits, celles qui se groupent ici, sont bien éloquents. A peine en 1822 obtient-on l'autonomie nationale, qu'en 1831 arrive l'abdication du premier Empereur, contraint de laisser le trône à un successeur âgé de moins de 6 ans ; à peine en 1840 le second règne a-t-il débuté par la majorité précoce du monarque, que dès 1889, finit le parcours de transition. On n'a pas besoin de joindre à ces dates, celles des émeutes et des guerres civiles, dont le rapprochement, ou la succession forment, en vérité, un tableau de pathologie politique.

La courbe montante de notre évolution se développe avec une logique rigoureuse. L'histoire de notre développement est un édifice patiemment et longuement construit, dont l'aspect ne peut surprendre que ceux-là seuls qui n'ont pas suivi les ouvriers à l'œuvre et qui, faute de savoir comment ont été placées les assises, s'étonnent devant les proportions du monument.

CYRO DE AZEVEDO.

L'Enseignement Primaire dans la République Argentine¹

Un illustre écrivain, dont la parole fut écoutée à Buenos-Aires avec tout l'intérêt que le renom du conférencier avait éveillé,

¹ Les passages suivants sont extraits de la conférence faite à la Sorbonne par M. J. G. Beltran ; l'abondance des matières ne nous a pas permis de publier le texte complet de cet intéressant travail.

disait, avec plus d'ironie que de justesse, que mon pays était à l'Europe ce que l'Égypte avait été à la Rome impériale, un grenier !

Il ne suffit pas de savoir que l'Argentine est un immense grenier ; il ne suffit pas de connaître sa production énorme et sa force économique ; il ne suffit pas d'analyser le phénomène d'un peuple de 7 millions d'habitants, dont la balance commerciale est comparable à celle d'une puissance de 50 millions d'habitants ; l'observateur ne saurait tirer une conclusion exacte sur la valeur du pays, en se bornant à constater le formidable bouillonnement de races et de forces qui se sont rencontrées chez nous pour aboutir à des destinées sûres.

Il est nécessaire de pénétrer jusqu'aux entrailles mêmes de la terre pour dissiper le mirage que peut offrir la surface ; nous verrons qu'il existe une civilisation argentine, incomplète encore, inexpérimentée si l'on veut, mais enfin une civilisation, avec ses caractères typiques, ses nobles aspirations, ses désirs de progrès, et qui apporte sa large part à la grande œuvre du bien-être humain.

Rien n'est aussi utile, pour toucher de près la civilisation d'un peuple, que d'étudier ses institutions et l'application qu'on en fait, au point de vue pratique.

Je pourrais procéder à l'examen des institutions politiques si libérales qui nous régissent ; il me serait facile de mettre en lumière la haute tendance humanitaire du droit public argentin, notre grand respect à l'égard du principe des nationalités, de ce principe qui nous porta, à l'issue des guerres où nous ne fûmes jamais vaincus, à proclamer que « la victoire ne donne pas des droits » et ne sert qu'à rétablir l'équilibre de la justice ; je pourrais rappeler également que c'est sur notre proposition, que les questions ayant provoqué ces guerres furent soumises à la décision d'un Tribunal Arbitral, alors qu'il nous eût été aisé d'imposer par la force notre manière de voir. Je pourrais encore citer notre profession de foi bien connue en faveur du Tribunal permanent de justice arbitrale, les vues élevées de nos hommes qui marquèrent les lignes de notre conduite future : Moreno ; San Martín, le libérateur de l'Amérique espagnole abdiquant le gouvernement de trois républiques parce que, « rien n'est, selon lui, plus dangereux pour les démocraties, que le prestige d'un général vainqueur » ; voici Mitre remplissant, par sa grandeur d'âme, par son incomparable pouvoir d'action et par sa noble conduite, soixante années de vie nationale ; Sarmiento qui prend le sylla-

baire comme arme de guerre, et qui, poursuivi par la tyrannie, grave à la pointe de son couteau sur la porte d'une église : « on ne tue pas les idées » ; survient Carlos Calvo, l'apôtre de la Justice, enseignant au monde entier les augustes principes du Droit International ; et actuellement, pour ne citer que vos toutes récentes connaissances, Sáenz Peña proclamant la nouvelle devise latine : « l'Amérique pour l'Humanité » et Drago qui établit la thèse de la dignité morale des nations américaines ; des hommes, enfin, que les puissances européennes recherchent et consacrent comme juges de leurs questions les plus ardues et les plus délicates.

Mais le programme prendrait par trop d'ampleur, et je dois me borner à n'exposer qu'une seule face de notre civilisation, celle qui peut le mieux faire connaître les caractères et les aptitudes d'une nation : l'Education du peuple.

La Constitution Argentine, dans son article 5, impose aux provinces, l'obligation d'assurer l'instruction primaire. L'organisation de cet enseignement est fondé sur la loi de 1884, qui fixe « *Le seul objet de l'école primaire, qui est de favoriser et diriger simultanément le développement moral, intellectuel et physique de tout enfant âgé de six à quatorze ans* ». — Elle établit, ensuite, que l'instruction primaire doit être, pendant l'âge fixé, obligatoire, gratuite et laïque, et qu'elle doit être donnée conformément aux préceptes de l'hygiène ; cette obligation peut s'accomplir dans les écoles publiques et particulières, même au domicile des enfants.

La loi fixe le minimum d'instruction obligatoire dans les écoles communales ainsi que dans les écoles ambulantes et d'adultes.

L'enseignement religieux ne figure pas dans le programme, mais la loi dispose que cet enseignement ne pourra être donné dans les écoles publiques que par les ministres autorisés des divers cultes, aux enfants de leur communion respective, et avant ou après les heures des classes.

Les chapitres I, II et III de la même loi déterminent les conditions dans lesquelles s'exerceront l'inspection médicale, la vaccination, etc. ; ils règlent les questions de scolarité ; fixent les conditions d'avancement des maîtres, leur retraite, etc.

Le chapitre IV établit dans chaque district l'Inspection Technique, à la charge de maîtres-inspecteurs ; ceux-ci doivent visiter au moins deux fois par an les écoles et informer mensuellement le Président du Conseil National du résultat de leur inspection.

En outre, dans chaque district scolaire, une Commission Inspectrice fonctionne de façon permanente, sous le titre de Conseil

scolaire de district ; elle est composée de cinq pères de famille, élus par le Conseil National, dont elle dépend immédiatement.

Les Conseils scolaires s'occupent de la discipline et de la moralité des écoles ; ils doivent stimuler l'assistance des enfants, procurer des vêtements aux indigents, punir les fautes commises dans l'accomplissement des obligations (non-paiement des droits d'immatriculation, défaut d'assistance, etc.) ; ils organisent des cours du soir ou du dimanche pour les adultes ; ils favorisent la fondation des sociétés coopératives pour l'éducation et la fondation de bibliothèques ; ils proposent au Conseil National le personnel de direction et enseignant ; ils président les examens, etc.

Le chapitre V établit des *Revenus spéciaux* pour les écoles et en assure de diverses manières la progression.

Le chapitre VI traite de la direction facultative et de l'administration générale des écoles, qui sont assurées par un « Conseil National d'Education », fonctionnant dans la Capitale Fédérale sous la dépendance du Ministère de l'Instruction publique. Ce Conseil se compose d'un président, nommé par le Pouvoir Exécutif d'accord avec le Sénat, et de quatre membres nommés par le Pouvoir Exécutif seul. Leur mandat a une durée de 5 ans et ils peuvent être réélus.

Leurs principales attributions sont les suivantes : diriger l'instruction publique des écoles primaires de leur dépendance, d'accord avec la loi et les programmes et règlements que le Conseil lui-même dictera ; surveiller l'enseignement des écoles normales de la Capitale, des colonies et territoires nationaux, en proposant au ministre la nomination du personnel ; prescrire et adopter les livres d'enseignement, en favorisant leur publication et leur perfectionnement par des concours ; organiser l'inspection ; suspendre ou destituer les maîtres, les inspecteurs ou les employés, s'il y a lieu ; organiser des conférences de professeurs ; initier et coopérer à la formation de bibliothèques populaires et de professeurs, ainsi qu'à la constitution d'associations et de publications coopératives de l'éducation ; accorder des titres de professeur, après examen et autres preuves légales d'aptitude, aux particuliers qui désirent se consacrer à l'enseignement primaire dans des écoles publiques ou particulières, et valider les diplômes de professeurs étrangers ; organiser la comptabilité et la sauvegarde des fonds destinés à l'entretien des écoles ; formuler et présenter chaque année au Congrès, par l'intermédiaire du ministère, le budget général des frais et l'évaluation des ressour-

ces ; administrer les propriétés immobilières, appartenant au trésor commun des écoles ; autoriser la construction d'édifices pour les écoles ; traiter de l'achat de terrains, etc.

Le chapitre VII est consacré à la législation des bibliothèques populaires.

Le chapitre VIII a trait aux écoles et aux collèges particuliers. Enfin différents décrets et règlements ont précisé certains points de détail.



L'éducation primaire dans la République Argentine est une fonction sociale qui répond au désir général de s'instruire qu'on y constate comme la caractéristique de ce jeune peuple. Le Gouvernement, l'élément officiel chargé de diriger cette éducation, comme les particuliers, en général, tous coopèrent à la complète réussite de cette tâche.

L'éducation première est centralisée au « Conseil national d'éducation » dont la présidence est confiée depuis trois ans à un des hommes les plus éminents et de plus haute culture intellectuelle du pays, le docteur José M. Ramos Mexia. C'est un sociologue et un observateur profond, en même temps qu'un grand penseur et un infatigable homme d'action ; c'est grâce à son labeur qu'on a restauré les anciennes aspirations de l'école argentine, égarée jusqu'alors dans un encyclopédisme des plus nuisibles. Sarmiento et Ramos Mexia seront signalés comme les artisans efficaces de l'instruction publique argentine et auront droit à la reconnaissance des générations futures.

Une seule donnée suffirait pour démontrer l'infatigable activité du dernier de ces bienfaiteurs de la culture nationale : dans le cours de la présente année, le Conseil qu'il préside a fondé trois cents nouvelles écoles disséminées sur les points les plus éloignés du pays : au milieu du désert, au versant des montagnes, au cœur même de la forêt. Ces élans actuels visent un but éminemment national.

Pays d'immigration, la République Argentine est le rendez-vous de tous les peuples de la terre. Ils y accourent chercher, dans l'ambiance de fécondité et de bien-être qui est le propre de notre pays, la réalisation d'un idéal supérieur.

Nous avons intérêt à favoriser la venue d'hommes utiles au pays, et comme l'immense majorité des immigrants est illettrée, il en résulte que le problème de l'éducation argentine se trouve

compliqué de ce chef ; nous devons nous instruire nous-mêmes et instruire aussi les étrangers illettrés qui nous arrivent.

L'étude de la statistique de nos écoles se prête à de curieuses constatations, et je pense que, toutes proportions gardées, on ne trouvera dans aucun autre pays un contingent aussi considérable d'étrangers, recevant l'instruction dans les écoles nationales, que celui que l'Argentine enregistre.

Il n'est pas de plus puissant instrument pour l'élaboration de la nationalité et pour unifier les idées et les sentiments du futur citoyen, que l'Ecole primaire.

L'école, dans mon pays, a actuellement, plus que jamais et, je dirai, plus peut-être que dans l'avenir, le devoir de veiller au principe de la nationalité. Le sentiment du patriotisme, stimulé et cultivé par l'école réalise la vision du passé et les aspirations et les besoins du présent.

Il ne nous est point nécessaire de savoir si ce sentiment traduit un restant de la barbarie du moyen âge ; nous nous bornons, quant à présent, à accepter les faits contemporains avec tout le poids de leur immuable gravitation.

Le fédéralisme républicain de notre constitution est, à n'en pas douter, l'indice d'un progrès avancé, mais il suppose un degré relatif d'éducation dans la formation du caractère et dans l'accomplissement du devoir ; rien ne saurait mieux satisfaire les exigences du parallélisme entre les déclarations constitutionnelles et la conduite du citoyen, que l'éducation patriotique de l'école primaire.

Pour ce qui est des connaissances, le dogme économique et le problème du travail, l'exploitation des richesses de notre sol, les exigences matérielles contemporaines, concordent avec le concept de l'Education patriotique, en même temps qu'ils fixent la limite de leur enseignement.

Lord Rosebery dans son discours sur les questions de l'Empire, disait, il y a quelques années, parlant de l'Angleterre : « L'enseignement de nos écoles et collèges doit être, de plus en plus, un enrôlement pour l'action et pour les fins pratiques, la question sera posée en tenant compte des résultats de notre système d'éducation. »

L'Ecole argentine a aujourd'hui un caractère parfaitement défini ; elle est l'agent le plus efficace de notre formation nationale ; il est juste d'avouer qu'il n'en fut pas toujours ainsi.

L'école primaire était devenue l'agent d'un encyclopédisme étouffant et il serait difficile de préciser et de définir l'orientation qui guidait son développement.

La nécessité s'imposait de fixer l'objet de l'école dont la fonction, nous venons de le dire, ne consiste pas à enseigner à lire et à écrire et à inculquer certaines autres notions, mais à satisfaire les exigences de la civilisation contemporaine, lesquelles sont d'un ordre beaucoup plus général et élevé, et ont trait à la vie morale de la société argentine.

Le but de l'école ne saurait être autre que le culte de la nationalité, et pour cela il convient d'enseigner les moyens pratiques pour faire face à la lutte humaine dans notre propre milieu. C'est ainsi que l'Ecole doit être un instrument de patriotisme pour affermir la nationalité en même temps que pour former les caractères à la résistance morale devant les difficultés, à l'amour du travail, pour tracer la route du succès comme résultat final de cette lutte.



Le caractère éminemment national de l'Ecole argentine domine son esprit et son organisation, ses moyens et ses fins.

La tâche journalière de l'école débute par la réunion de tous les élèves dans la cour d'honneur de chaque édifice scolaire, autour du drapeau national ; toute l'école entonne aussitôt un chant de salut à l'emblème de la Patrie et, dans un recueillement religieux, défile devant lui avant de commencer le travail.

Dans chaque classe se trouve placé, à l'endroit le plus visible, le portrait d'un patriote célèbre ou bien d'une héroïne nationale ; avant d'ouvrir les livres, toute la classe debout adresse à l'unisson une prière à son patron ou patronne, en invoquant les exemples de sa vertu civique afin d'en inspirer la conduite des élèves.

Dans l'enseignement des diverses matières, on profite de toutes les circonstances appropriées pour rappeler des faits patriotiques et on en tire les conséquences morales.

Une fois que les classes sont terminées, tous les élèves entonnent la chanson : « Vive la Patrie ! »

Pendant les jours commémoratifs de la Révolution de mai de 1810, que nous appelons la semaine de Mai, on exécute dans les écoles un programme et un plan de travail que je vais vous faire connaître par la production du texte d'une ordonnance du Conseil d'Education. Le voici :

« Les diverses leçons à donner pendant ces jours (du 16 au 21) dans toutes les écoles de la République, qui dépendent du Conseil National d'éducation, auront trait directement, — dans la

mesure du possible, — aux faits, dates et noms les plus mémorables de notre Révolution et de notre Indépendance.

« A cet effet, les directeurs et les maîtres devront donner pendant cette semaine un caractère national et patriotique à l'enseignement dans toutes les classes, conformément à la préparation et à la capacité mentale des enfants, afin de présenter à leur esprit le souvenir des gloires de la République.

« L'histoire de la Patrie est la source principale d'expérience pour éveiller chez les élèves la conscience morale, pour cultiver en eux l'amour de la vérité et pour exercer leurs sentiments altruistes.

« En racontant les actions des grands hommes de la Révolution de mai, de l'Indépendance, etc., le professeur met en œuvre l'effort personnel des élèves, et leur fait penser et méditer sur la valeur morale des actes réalisés, ainsi que sur les conséquences qui en résultèrent pour les hommes et pour la société.

« En comparant les événements et la conduite des grands hommes, le professeur peut, d'une manière intéressante, personnelle et dramatique, honorer la date que l'on fête, et suggérer aux élèves la notion de leurs devoirs civiques.

« Pour que cet enseignement soit profitable et laisse des impressions ineffaçables dans l'esprit des enfants, spécialement chez ceux du premier âge, il faut que les leçons soient concises et se basent sur l'exhibition des objets mêmes, si c'est possible (écussons, bannières, drapeaux, médailles, décorations, trophées) ou à leur défaut, il convient de montrer des illustrations historiques, des photographies représentant les hommes célèbres, les épisodes populaires de la Révolution.

En somme et pour ne pas entrer dans plus de détails, le Conseil National recommande aux directeurs et professeurs, de distribuer l'enseignement patriotique en le concrétant spécialement à l'histoire et à la géographie argentine, à l'instruction morale et civique, à la musique patriotique, au dessin, à la lecture et à l'écriture, à la composition, à la déclamation de poésies et fragments littéraires de nos écrivains, ou bien d'auteurs étrangers, mais concernant toujours des sujets argentins.

Le samedi qui met fin à la semaine consacrée à cet enseignement spécial, sera destiné dans toutes les écoles, après les leçons, à une fête littéraire et musicale.

« Le même jour on distribuera aux enfants les cocardes confectionnées à cet effet par les soins du Conseil. Les professeurs feront allusion à ce symbole en honorant la mémoire de French

et de Beruti, qui l'ont mis en vogue et en exhortant les enfants à le porter sur la poitrine pendant la semaine historique ; le personnel devra le porter également.

La cérémonie du serment au drapeau a lieu tous les ans pour les nouveaux élèves ; le spectacle en est émouvant.

En voici les dispositions prescrites. « Dans le salon des actes publics ou dans la cour d'honneur on réunira les enfants par classes ou par cours avec leurs professeurs. Si possible, tous les élèves de l'école seront rassemblés.

« Une députation d'enfants, désignée préalablement, portera le drapeau à la place d'honneur et en fera la présentation debout, puis tous les élèves, étendant le bras droit vers le drapeau, prononceront l'invocation suivante :

« Le Drapeau blanc et bleu, Dieu en soit loué, n'a jamais été attaché au char de triomphe d'un vainqueur sur la terre ; qu'il soit déployé à tout jamais comme symbole de la liberté, comme l'objet et le but de notre vie ; que l'honneur soit son souffle, la gloire son auréole, la justice son œuvre ! »

Le Conseil National remet tous les ans aux élèves quatre brochures principales :

La première contient la documentation authentique de « La Grande Semaine de 1810 » et la chronique des faits qui donnèrent lieu à la Révolution de l'Indépendance ; la deuxième contient les actes de capitulation en vertu desquels le peuple décréta la cessation du pouvoir espagnol, comme suite de la domination de Napoléon en Espagne ; la troisième s'occupe exclusivement du serment au drapeau et de la célébration de la semaine de Mai ; la quatrième a pour titre : « Morts pour la patrie. »

Dans cette dernière brochure, on cite les noms des citoyens qui, depuis 1810, ont sacrifié leur vie pour la patrie et on les présente à la dévotion des étudiants argentins ; chaque nom est accompagné d'une notice biographique ; sur la première page se trouvent les paroles suivantes de Sarmiento :

...« Sachez que ce cimetière est la patrie en corps et en âme ; la patrie d'alors, la patrie de maintenant, la patrie de demain. Là nous nous réunirons tous, là se trouve la vallée de Jósaphat où il y a de la place pour nous tous ensemble, pour y être jugés par l'Histoire... »

Voici la résolution qui consacre le 2 novembre comme jour anniversaire des citoyens morts pour la patrie :

« Le 2 novembre de chaque année, les écoles dépendant du Conseil National d'Education, commémoreront le souvenir de

ceux qui sont morts en défendant la patrie dans les luttes pour l'Indépendance et contre la tyrannie, ainsi que le souvenir de tous les citoyens qui, dans les mêmes périodes historiques, ont réalisé des actions ou produit des efforts, qui justifient la gratitude de la postérité.

« Dans cette journée, les écoles feront des excursions aux endroits, édifices et musées historiques et aux lieux de promenade, où des statues et des monuments ont été érigés à la mémoire de ces serviteurs de la patrie.

« On organisera aussi des visites aux cimetières de leur villes, ou villages respectifs, pour couvrir de fleurs les monuments des serviteurs de la patrie, qui y reposent ; en faisant le nécessaire aussi pour que leurs tombes soient signalées désormais par des pierres ou des plaques de bronze.

« Pour la commémoration de ce jour, on devra encourager la recherche des noms des soldats, tombés pendant les combats des périodes susmentionnées. Leurs noms seront également inscrits sur des pierres ou des plaques de bronze, sur les monuments où reposent leurs restes ou sur ceux qui furent érigés à leur mémoire.

« Les écoles du littoral feront en ce jour une excursion aux rives des fleuves ou au rivage de la mer et jetteront dans l'eau des fleurs, en l'honneur des marins, qui perdirent leur vie dans les guerres navales de la République.

« Toutes les cartes et mappemondes et tous les atlas qui seront adoptés dorénavant pour l'usage des écoles, auront des indications bien visibles des champs de bataille de ces deux périodes, ainsi que des lieux où se trouvent des reliques, des monuments, des édifices anciens et des objets historiques.

Un autre détail caractérise encore le culte de la nationalité, en vogue actuellement : c'est la cérémonie du baptême des écoles. Chaque école reçoit à l'occasion d'une cérémonie patriotique, célébrée à cet effet, le nom d'un des personnages qui, par leurs actions et leurs vertus, ont fondé et amélioré le sort de la Patrie argentine ; on exalte alors les qualités du patron ou de la patronne de l'école, et on donne à chaque enfant une monographie du même personnage, qu'il doit toujours connaître par cœur comme une prière.

C'est à l'occasion du Centenaire de la Révolution du 25 mai 1810 que le président du Conseil d'Education a marqué la tendance nationalisatrice de son action. Le docteur Ramos Mexia a dit, dans une note adressée au Conseil qu'il préside, en lui sou-

mettant plusieurs projets, que : « c'est le Conseil, qui est chargé d'orienter la pensée de l'école parce qu'elle représente l'âme nationale en germe », et il ajoutait : « La Présidence a décidé de vous présenter une série de projets, tendant à mettre en œuvre l'action de l'honorable Conseil. Par ces projets elle se propose de relier l'école aux mouvements spontanés du peuple en l'associant à la commémoration des traditions glorieuses où se retrouvent les forces vitales de la République.

« L'école, trait d'union entre le foyer et l'Etat, est appelée la première à réaliser l'effort qui doit guider toutes les énergies vers la grandeur de la patrie, et c'est justement des grandes dates historiques qu'émane le courant salubre qui vivifie l'ambiance, qui rend l'horizon plus clair et qui fait avancer les peuples sur le sentier de la justice, de la gloire et de la liberté. »



Je crois deviner le jugement anticipé que quelques-uns d'entre vous seraient prêts à porter sur ce tableau, si beau pour moi, de l'école argentine nationalisée. Chauvinisme sud-américain, exagération immodérée du sentiment patriotique, vous direz-vous peut-être. Il n'en est rien cependant. Tout cela répond à une pensée fondamentale en même temps qu'à un besoin organique.

Ce caractère se trouve justifié tout d'abord par une raison d'ordre général et humain. L'école demande une base morale d'éducation ; la loi a voulu chez nous que l'éducation première fut laïque : il est donc devenu nécessaire de remplacer la base religieuse de la morale éducatrice, par la base du patriotisme, celle-ci répondant d'ailleurs, à des exigences évidentes d'organisation. La morale religieuse étant supprimée, aucune autre ne pourrait mieux la suppléer que la morale d'un patriotisme généreux et expansif avec une tendance très nette vers la nationalisation.

La République Argentine est un pays nouveau qui se trouve en voie de formation ethnique ; un des plus importants facteurs de notre accroissement repose sur l'immigration ; les nouveaux contingents qui nous arrivent procèdent de tous les points du monde et accusent, par conséquent, les tendances les plus diverses. Notre premier devoir est tout indiqué : nous devons fondre tous ces éléments, trop souvent antagoniques, au creuset de la patrie pour en obtenir le véritable caractère d'une nationalité, et pour neutraliser la puissance d'attraction et d'assimilation que

toutes les races de la terre possèdent, à un degré plus ou moins grand, sans laisser subsister, en raison de la plus élémentaire logique, d'autre puissance attractive et assimilatrice que celle de notre propre race.

L'école est, sans aucun doute, le moyen le plus efficace pour obtenir ce résultat. Elle constitue le plus formidable levier d'influence non seulement sur l'enfant lui-même, mais aussi sur les parents de l'écolier, sur son foyer, parce qu'il n'est pas de plus puissant agent de transmission des sentiments et des modalités que ce conducteur d'affection pure qu'est l'enfant.

L'Allemagne apprend à ses écoliers que les frontières de l'Empire ne s'arrêtent pas là où la géographie les montre ; l'école argentine, bien différente, explique aux élèves que nos limites territoriales sont tracées pour rappeler le respect qui est dû aux droits de nos voisins.

Le patriotisme de l'école argentine peut être un sentiment suggestif, mais il ne saurait être menaçant ou dangereux pour personne. C'est un patriotisme généreux et expansif qui vise à l'accomplissement d'une œuvre d'éducation largement humaine dont profiteront tous ceux qui abandonnent leur pays et trouvent chez nous le réconfort d'un idéal nouveau. C'est un patriotisme qui assure les bases de la nationalité dans son sens actuel d'humanité, de justice et de progrès.

Chez nous on a été porté peu à peu à se former une autre conception encore de l'école argentine, non moins importante : on désire en faire un centre d'attraction sociale, un point de départ vers le bien-être humain.

Cette tendance se manifeste par la grande quantité d'écoles du soir, que nous possédons et où l'on donne aux ouvriers une instruction appropriée à leurs besoins ; si on examine les statistiques de ces écoles on constatera qu'une assez grande majorité des élèves sont des étrangers, des immigrants.

Le Conseil entretient en outre des écoles dans les casernes militaires et dans la marine, pour instruire les conscrits illettrés, et pour perfectionner l'instruction de ceux qui savent lire et écrire : il a fondé aussi des écoles pour les enfants employés dans les fabriques et les ateliers, ainsi que des écoles à l'usage des détenus.

Avant de terminer cette conférence, je désire vous dire deux mots sur l'éducation physique et morale dans mon pays.

L'éducation physique s'est initiée dans nos écoles par la pratique journalière d'exercices de gymnastique, organisés sur la base du système suédois, et alternés de jeux libres à l'anglaise.

Cette pratique, devenue une habitude chez nos enfants, n'a pas tardé à franchir les limites de l'école ; elle s'est propagée dans notre société entière, où elle est devenue une coutume nationale.

Et, en effet, dans toutes les localités argentines, dans les villes, comme dans les villages, les plus humbles et les plus retirés, on voit des champs d'exercices physiques, et on trouve de nombreuses associations de gymnastique, des stands de tir, des sociétés de sports divers, d'escrime, de canotage, etc.

Quant à la discipline dans les écoles, vous savez tous que le caractère de l'enfant est malléable et qu'il se prête avec grande facilité aux modifications qu'un éducateur expérimenté veut lui imprimer.

Dans les écoles primaires toute pénitence est absolument défendue jusqu'aux cours du 3^e degré ; du 4^e au 6^e, les professeurs se bornent généralement à faire des admonestations ; la seule punition admise est l'imposition de devoirs écrits.

Dans nos Universités, dans nos lycées, dans nos écoles normales et spéciales, toute punition et toute pénitence sont exclues.

La discipline est un résultat de l'éducation morale de l'école, qui est basée chez nous sur les liens d'affection entre professeurs et élèves, sur l'enseignement journalier des devoirs et sur la mise en pratique de ces devoirs.

Tels sont, en somme, les caractères essentiels de l'éducation primaire, en Argentine, exposés en toute sincérité.

Je n'ai pas la prétention de vous montrer une œuvre parfaite ; comme toutes les choses humaines, elle peut donner lieu à des critiques et, de mon côté, je m'empresse de reconnaître que, malgré le chemin parcouru, le but est encore loin d'être atteint.

Cependant on peut dire, sans aucune hésitation, que c'est sur l'organisation actuelle de l'école argentine que repose tout l'avenir d'une Nation, que nous voulons grande, forte et morale.

JUAN G. BELTRAN.

BIBLIOGRAPHIE

ALÍPIO MENEZES. — *Helianthemos, contos e phantasias*. Off. Artes Graphicas, Amorim. R. Commercio, 8, Penedo, 1910.

Ce recueil comprend cinq nouvelles intéressantes, mais un peu brèves. Sans rechercher des sujets extraordinaires, l'auteur a su tirer de la simple réalité les thèmes de ses récits, tragiques comme la vérité même : une histoire de jalousie et de sang, une rêverie sur la plage, la fin angoissante de deux amis qu'emportent les flots d'un torrent débordé, le suicide d'un amant désespéré, l'entrevue de Jésus et de Judas au Mont des Oliviers, tels sont les événements qui donnent à l'auteur brésilien l'occasion de faire connaître de précieuses qualités de psychologue et de poète.

P.

ERNESTO QUESADA, Profesor Titular de Sociología en la Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Buenos-Aires). — *Augusto Comte y sus Doctrinas sociológicas*, Buenos-Aires, Arnoldo Moen y Hermano, Editores, In-8°, 96 + IV pages.

Cette étude est issue des conférences faites par l'auteur à la Faculté de Buenos-Aires. Elle présente de réels mérites par l'exposition claire et méthodique, en un nombre restreint de pages, de l'œuvre considérable du fondateur du Positivisme. La philosophie théorique et la philosophie pratique de Comte sont résumées avec une singulière netteté. L'on indique d'une manière suffisamment précise les attaches d'A. Comte avec le Saint-Simonisme et les paragraphes consacrés aux conditions sociales qui pour une large part influèrent sur le développement de ces deux conceptions, sont d'une netteté sobre et élégante. D'une façon générale l'exposé du système reste très fidèle à la pensée comtiste ; le texte du Cours de Philosophie positive, comme celui du système de politique positive, a suggéré à l'auteur d'heureuses formules et l'ouvrage se lit avec une grande aisance. Peut-être n'accepterions-nous pas toutes les réserves que finalement l'auteur présente à l'égard de l'ensemble du système, et sans doute la contradiction est moins réelle qu'il ne le pense entre le point de vue spéculatif et le point de vue pratique dans le Positivisme. Mais, cette légère restriction faite, il reste acquis que M. E. Quesada a donné dans ces pages un livre qui fait honneur à l'Enseignement de la Faculté de Buenos-Aires et contribuera de façon heureuse à faire connaître la pensée française dans l'Amérique Latine.

P. ROUSSEAU.

FRANÇOIS CRASTRE. — *A travers l'Argentine moderne*, Paris, Hachette et Cie, 1910. 1 vol. de 385 pages, illustré de 45 gravures tirées hors texte et d'une carte en noir.

La *pampa*, le *gaucho*, ces deux mots résument à peu près toutes les connaissances du gros public sur la République Argentine. Il est de fait que le *campo* argentin exerce une véritable fascination sur ceux qui l'ont visité aussi bien que sur ceux qui ne le connaissent que par de simples récits. M. Crastre analyse fort bien ce secret de l'attraction du *campo* : c'est la vie libre qu'on y mène : « Dans ces territoires infinis, on ne sent sur ses épaules ni l'entrave déprimante des conventions mondaines, ni l'étroit et lourd réseau des lois. L'espace s'ouvre, immense devant soi, et l'on n'y rencontre d'autre barrière que sa propre fatigue ou sa seule volonté. » (p. 84).

Mais la *pampa* n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était autrefois : la culture fait reculer de jour en jour la limite des terrains déserts ; cette transformation explique la prospérité toujours croissante de l'Argentine, et « devant cette terre féconde d'où jaillit l'or des blés, ou l'or tout simplement, l'homme est pris du même superstitieux respect que devant un coffre de milliardaire. » (p. 83).

Dans son chapitre consacré au *campo*, M. Crastre étudie en détail les trois cultures principales de l'Argentine : froment, lin, maïs, ce dernier étant celui qui produit les plus beaux résultats, et nous donne des détails très circonstanciés sur les bénéfices résultant de l'élevage, bénéfices qui proviennent de trois sources principales : la vente du bétail sur pied, l'exportation des laines et celle de la viande congelée ou salée. Il nous décrit la vie de l'*estancia* et trace un portrait pittoresque du *gaucho* qui, « dans ce pays banal à force d'uniformité, donne seul un peu de couleur, d'imprévu, de beauté ». (p. 111).

Le *campo* est l'âme de l'Argentine, et les villes, la capitale même, n'ont de raison d'être que par lui. Il y a dans la république, selon le calcul de M. Crastre, deux citadins sur six habitants, et ces deux citadins, dans des villes où l'industrie est à peu près nulle, vivent exclusivement du travail de quatre cultivateurs et n'ont d'autre raison d'être que de manipuler la production de ces quatre cultivateurs. S'ils profitent du labeur de l'ouvrier agricole, les citadins, par un juste retour, dépendent absolument de lui. « Buenos-Aires subit le contre-coup immédiat de toutes les vicissitudes du *campo* ; une mauvaise récolte l'atteint jusque dans les moindres rouages de son organisme. Banquiers, hôteliers, spéculateurs, commerçants, avocats, brasseurs, cochers même ou gamins vendeurs de journaux s'en aperçoivent à leurs dépens ; le désarroi s'empare alors de Buenos-Aires. Les grèves s'y multiplient, l'ouvrier s'en prenant à son patron qui n'est pas en meilleure posture. » (pp. 78, 79).

Le charme de Buenos-Aires, M. Crastre l'a senti mieux que personne, et il s'entend admirablement à nous faire partager ses impressions. La capitale de l'Argentine peut rivaliser avec nos plus belles

villes d'Europe. Cette beauté, elle ne l'emprunte pas, comme Rio-de-Janeiro, à la magnificence d'une nature exceptionnelle. Pas de montagnes, pas d'horizon, pas de décor. Tout son charme est en elle, dans l'impression de grandeur, de force, d'activité, d'opulence qui se dégage d'elle. En quinze ans, le génie moderne a transformé la modeste bourgade d'autrefois en une splendide capitale où abondent les avenues somptueuses, les monuments et les immeubles de l'architecture la plus parfaite.

Quant à la vie des citadins, l'auteur la caractérise en termes précis et vigoureux. On savourera certainement les lignes suivantes : « Tandis que les brunes señoras, paresseusement enfouies dans les landaus, promènent au parc de Palerme leur opulente beauté, célèbre en Amérique, les maris vivent une vie trépidante et fébrile pour amasser les millions indispensables à tout ce luxe. Si la femme, à Buenos-Aires, est un joli bibelot d'art, précieux et délicat, ayant besoin d'un cadre de richesse, l'homme est un forçat du labeur et de la spéculation, cherchant sans trêve le coup d'audace qui le fera plus riche et plus puissant. Et c'est précisément cette agitation perpétuelle, cette poursuite acharnée de la fortune, cette ardente passion des affaires pour les affaires qui donne à Buenos-Aires, comme aux grandes cités de l'Amérique du Nord, une physionomie si spéciale et si impressionnante. » (pp. 13-14).

Mais la partie la plus instructive du livre de M. Crastre est celle qui a trait aux importations et à la part que prend la France au commerce de l'Argentine. L'auteur constate avec regret que, bien que les importations aient augmenté depuis trente ans dans des proportions considérables, la France perd chaque jour du terrain. En 1876, la France occupait le premier rang parmi les nations importatrices en Argentine. Or, depuis ce temps, l'Angleterre a augmenté ses importations de 9,5 pour 100, l'Allemagne de 8,3 pour 100, les Etats-Unis de 7,7 pour 100, l'Italie de 3,6 pour 100. Et, pendant ce même temps, l'importation de la France a diminué de 14,1 pour 100.

M. Crastre analyse judicieusement les causes de cette diminution des affaires de nos nationaux. D'abord, nos produits se présentent sur les marchés étrangers (car ce qui est vrai pour l'Argentine l'est aussi pour les autres pays), à des prix sensiblement plus élevés que ceux de nos rivaux. Cette infériorité est en partie due à l'imperfection de notre outillage qui ne nous permet pas de lutter avec nos voisins, toujours en quête de procédés de fabrication plus modernes, plus rapides et moins onéreux. De plus, et ceci est plus grave, parce que c'est une question de caractère, il est bien vrai que, s'il n'est pas de négociant plus probe que le Français, il n'en est pas non plus de plus timoré, de plus tatillon, et même de plus hargneux. Alors que tous ses concurrents font assaut d'amabilité, de complaisance pour conquérir la clientèle, le commerçant français ne se met pas en frais ; il est poli, sans plus. Convaincu de la supériorité de sa mar-

chandise, il n'admet pas qu'on puisse la discuter. Jamais il ne modifiera le modèle qu'il a adopté, et il voit presque toujours la pratique se retourner vers le concurrent plus malléable et plus habile. Enfin le Français n'offre pas sa marchandise, il attend qu'on vienne la chercher chez lui. Alors que tous les autres, Anglais, Allemands, Italiens, etc., sillonnent annuellement l'Amérique ou la font visiter par leurs voyageurs, le Français reste derrière son comptoir, à se lamenter sur le marasme des affaires. Et pendant ce temps ses hardis concurrents vont offrir à domicile, par delà les mers, une marchandise qu'on ne songerait peut-être pas à leur demander.

Il y a là pour nos compatriotes de bonnes leçons à méditer. Le volume de M. Crastre est en somme un livre bien français, non seulement par le fond mais par la forme, car le style précis et coloré de l'auteur rend des plus attrayantes la lecture de son ouvrage, dont l'agrément est encore rehaussé par les très belles photogravures qui accompagnent le texte.

Jules HUMBERT,
Docteur ès-lettres.



Le Gérant : A. COUESLANT.

CAHORS, IMPRIMERIE A. COUESLANT. — 13.681

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

(AMÉRIQUE LATINE)

PREMIÈRE ANNÉE

PARIS
Le 15 Décembre 1910

Numéro 5

L'UNIVERSITÉ DE MEXICO

L'inauguration de l'Université de Mexico, est, au point de vue de l'instruction publique au Mexique, le fait capital du siècle qui s'est écoulé depuis la proclamation de l'Indépendance. Complétant le système de l'enseignement supérieur, la nouvelle Institution est comme le couronnement de l'œuvre éducatrice dont le général Diaz posa la première pierre, aux débuts de son administration, en décrétant l'instruction primaire obligatoire. Et, comme le dit M. le Président de la République dans son dernier message, elle constituera un lien, non seulement entre tous les établissements d'instruction dont elle coordonnera les études, mais aussi entre le monde savant mexicain et les grands centres intellectuels de l'Univers.

M. le ministre de l'Instruction Publique a magistralement exposé le caractère de la nouvelle Université devant la brillante assemblée de savants mexicains et étrangers qui entouraient M. le général Diaz pendant la cérémonie. Dans ce cadre, si merveilleusement adapté à pareille solennité, dans cette grande salle de l'Ecole Préparatoire, si remplie de souvenirs de ce que fut le docte Collège de San Ildefonso, M. Justo Sierra a défini la mission de l'Institution que l'on inaugurerait.

Nos lecteurs auront le plaisir de lire une partie de ce remarquable discours, que le défaut de place nous empêche, à notre grand regret, de publier intégralement.

Avons-nous une histoire ? Non. L'Université mexicaine qui naît aujourd'hui ne possède pas d'arbre généalogique. Mais elle a des racines ; on le voit dans cette impérieuse tendance à s'organiser que révèle dans toutes ses manifestations l'intellect-

tualité nationale. Aussi, à peine les jeunes pousses surgissent-elles de terre, que déjà, au premier baiser du soleil de la Patrie, elles se couvrent de bourgeons annonciateurs des frondaisons, des fleurs et des fruits. Elle est forte d'ores et déjà ; nous le sentons ; *fara da se*. Notre Université n'a point d'antécédents ni d'aïeux, mais elle a des précurseurs : le corps enseignant et le Conseil de l'Université Royale et Pontificale de México constituent pour nous un passé. Nous nous la rappelons avec un certain sentiment filial involontaire, mais qui n'est dépourvu ni d'émotion, ni d'intérêt. Elle naquit avec la Colonie, avec cette société engendrée par la conquête, sans autres éléments que ceux que les conquistadors eux-mêmes lui procuraient ou toléraient. Création du premier vice-roi, le magnanime D. Antonio de Mendoza, et du P. Las Casas, qui professait pour le nouveau pays un infatigable amour, elle ne put être organisée que lorsqu'on eut écouté les vœux du corps municipal de México, ardemment appuyés par un autre grand vice-roi qui mérita de ses contemporains le surnom de Père de la Patrie. Près de l'endroit où nous nous trouvons, on éleva une grande maison blanche, ornée d'immenses grilles de fer, au bord d'un de ces interminables canaux, qui traversaient en tous sens la brillante cité, comme au temps des aztèques. Les indigènes qui voguaient dans leurs longues pirogues plates chargées de légumes et de fleurs, entendaient, surpris, le tumulte des voix provenant de cette énorme cage où des magistrats et des dignitaires de l'église donnaient leurs leçons, où les auditeurs se pressaient en grand nombre, pour recevoir, du haut des chaires, l'explication des problèmes touffus de la théologie, du droit canon, de la jurisprudence et de la rhétorique, tous résolus déjà, sans révision possible, par l'autorité de l'Eglise.

Il n'y avait rien à faire pour l'Université, en matière d'acquisition scientifique, peu en matière de propagande religieuse dont se chargeaient, avec beaucoup de succès, les communautés, mais il lui restait tout à faire en matière d'éducation, et cela, au moyen d'une sélection lente dans le groupe colonial. C'était une école de verbalisme, où la lettre menaçait de tuer l'esprit. C'était la parole, et toujours la parole latine, à la vérité, qui allait et venait sans cesse, prestigieuse, dans cette trame infinie des concepts dialectiques. Au dessus des portes de l'Université, l'on pourrait dire des Universités, on aurait du inscrire l'exclamation d'Hamlet : « Des mots, des mots, des mots ! » Mais l'Université mexicaine entourée de la muraille de Chine que le Conseil des Indes

avait élevée entre les colonies américaines et l'extérieur, presque complètement étrangère à la formidable révolution intellectuelle que fut la Renaissance, ignorant le grand schisme religieux et social de la Réforme, continuait à vivre dans l'état où se trouvaient, un siècle auparavant, les autres Universités. Que pouvait-elle faire ? Le temps n'avancait pas pour elle ; elle était emmurée intellectuellement.

Ainsi s'écoula le premier siècle de son existence. Elle possédait déjà un vaste et bel édifice que nous avons dû détruire, mais que nous nous proposons de reconstituer dans un avenir prochain, en conservant le cachet caractéristique de son architecture et les élégances artistiques des pierres et du bois qui le décoraient et que nous gardons soigneusement. L'Université de Salamanque qui est aujourd'hui la marraine de notre Université naissante, lui servit de modèle pour sa constitution, bientôt étouffée par l'addition de dispositions parasites. Alors se projeta dans ses conseils académiques l'ombre noble et batailleuse de l'évêque Palafox, qui réduisit tout à des règlements, excessifs à la vérité, mais très clairs et qui tracèrent définitivement la ligne de conduite de cette maison d'études, sur laquelle la Nouvelle Espagne intellectuelle grava son orgueil, jusqu'au moment où parurent à l'horizon les terribles rivaux, ceux qui allaient monopoliser toute l'éducation catholique, *ad majorem Dei gloriam*.

Nous nous enorgueillissons avec raison de nos merveilleuses inventions, de nos prodigieuses découvertes ; nous examinons l'Univers dans tous ses replis ; nous poursuivons le mystère de toutes choses jusqu'aux limites les plus reculées de la nuit de l'être ; nous demandons à la science le dernier mot de la réalité, et elle nous répond — elle nous répondra toujours — par l'avant-dernier mot, laissant entre elle et la vérité absolue que nous pensons découvrir, l'immense domaine de la relativité. Combien de faits nouveaux, de phénomènes imprévus, de surprises, nous réservait la nature sollicitée avec une pressante anxiété par l'esprit armé d'un instrument supérieur à la boussole pour découvrir des mondes nouveaux, la *méthode* ! La période actuelle de la révélation humaine correspond à cette période de la révélation divine d'où naquirent, après le triomphe du christianisme militant, converti en catholicisme, les siècles pieux des ordres monacaux, des papes théocrates, des croisades et de la scolastique. Cette période moyennageuse se prolongea pendant des siècles, jusqu'au moment où elle alla se perdre dans le fantastique laby-

rinthe théologique, à la recherche de l'union métaphysique des règles de la conduite humaine et de l'idée divine. Elle cherchait l'homme avec la lanterne de la scolastique, lorsque la splendide aurore de la Renaissance éteignit la lanterne et montra l'homme : c'est de l'homme, composé de passions, de haines et d'amour, d'attractions et de répulsions, mais réduit par la raison, et non par la foi, à une unité harmonieuse telle que l'avait conçue la philosophie païenne, que partit la science. Vous connaissez les épisodes de cet étonnant périple autour de la vérité, à travers les mers sans plages que nous montre Littré en une vision de désolation ; la science, la nouvelle révélation ose naviguer dans ces mers ; elle va vers des montagnes toujours plus hautes, couronnées d'une mystérieuse et vive lumière. En les apercevant, un des princes de la science, l'éminent physicien anglais Thomson s'écriait hier dans une assemblée de savants : « Que les œuvres du Seigneur sont grandes ! » Serait-ce que la science de l'homme est un monde qui voyage en quête de Dieu ?

.
L'imprimerie engendra le livre, qui mit l'esprit en contact avec lui-même, et la découverte de l'Amérique compléta l'humanité.

De ces deux découvertes naquit l'âge moderne ; et c'est d'elles aussi que naquit l'Université de México qui, avec celle de Lima constitue la première tentative des monarques espagnols pour donner des ailes à l'âme américaine qui commençait à se former dans la douleur.

Ce temple de la parole que fut la maison d'étude de México ne constitua point un port pour les navires qui osaient fendre les mers nouvelles de l'intelligence humaine, à l'époque de la Renaissance. Faisant tout découler de dogmes supérieurs ou étrangers à la raison, ou des commentaires des Pères, et très habiles à donner des recettes de dialectique ou de rhétorique, les maîtres de l'Université, ici comme dans la vieille Espagne, se livraient à un travail de Pénélope et apprenaient comment on peut discourir indéfiniment en suivant la chaîne syllogistique, pour n'arriver ni à une idée nouvelle, ni à un fait certain. Ce n'était pas le chemin qui devait mener aux créations et aux inventions ; le *quod erat probandum* ne prouvait que ce qui était déjà contenu dans la proposition originale. Cette technique s'appliquait aux études canoniques, juridiques, médicales et philosophiques, car la théologie parlait en maîtresse, et les autres sciences n'étaient que ses esclaves.

Une telle Université pouvait produire, ce qu'elle produisit en

effet, quelques professeurs et quelques élèves qui furent des prodiges de mémoire et de syllogistique. Cet organisme se réduisit à la vie végétative et par la suite, ne fut plus qu'un exemplaire du règne minéral : c'était la dalle d'une tombe ; l'építaphe fut écrite par le père Agustin Rivera dans l'Histoire de la Philosophie dans la Nouvelle Espagne.

Ce fut en vain que l'évêque Palafox, plein de haine pour la Compagnie de Jésus, tenta au xvii^e siècle de galvaniser ce cadavre ; il retomba bientôt dans l'impuissance, dans l'atonie et dans la décomposition. L'éducation des jésuites, bien que radicalement imparfaite, avec l'obéissance aveugle et muette comme base de l'éducation du caractère, et l'étude des classiques latins comme principale matière de l'enseignement, mais sans atteindre jusqu'à l'idéal classique qui fut celui de la Renaissance anathématisée par eux, se trouva remise à México entre les mains d'hommes d'une vertu souveraine, si cultivés pour leur époque, si humains, d'une si grande abnégation comme missionnaires, si accommodants comme courtisans, si tolérants au sens social du mot, si pénétrants psychologues et si désireux d'élever l'âme mexicaine, que l'Université subit une rapide éclipse, devant ce soleil qui se levait en face d'elle. Sa décadence fut irrémédiable, même en tant qu'école pour former des prêtres ; bientôt les séminaires, fondés après le concile de Trente et conformément à ses ordonnances, lui firent une concurrence très habile et très efficace ; les grades devinrent peu à peu un honneur déprécié, une source de revenus pour les vieux docteurs de l'Université. L'expulsion des jésuites même, décrétée par Charles III, ne favorisa pas l'Université en lui laissant le champ libre ; elle ne réussit même pas à lui attirer la clientèle des créoles qui appartenait entièrement aux pères expulsés. Ce fut en vain que l'Université essaya de vivifier son enseignement ; tout fut inutile ; son agonie fut lente mais irrémédiable. Elle ne sut pas, et peut-être n'aurait-elle pu, ouvrir une porte à l'esprit nouveau, renouveler son air et donner de l'oxygène à son vieil organisme qui tendait à se pétrifier ; elle ne le sut pas, et ce furent les séminaires qui préparèrent l'esprit d'émancipation philosophique, et le firent connaître aux élèves par les réfutations qu'on en donnait, ou par quelques livres clandestinement importés dans les classes ; ce furent eux qui préparèrent en secret les grandes âmes des insurgés de 1810, chez qui, pour la première fois, la Patrie prit conscience d'elle-même.

Quand les honorables membres de la Haute Chambre, qui en

1830 portèrent au gouvernement l'aspiration consciente de la Réforme, poussèrent les portes du vieil édifice, ils n'y trouvèrent presque personne, presque rien. De grande choses vétustes, les unes vénérables, les autres vermoulues. Ils jetèrent au panier les vieilles reliques, chiffons, bonnets de docteurs, registres vieillis, toute la défroque de l'Université Royale et Pontificale qui n'avait pas eu une seule idée originale, n'avait pas accompli un seul acte important pour la vie intellectuelle du Mexique ; pendant trois cents ans elle s'était bornée à discuter et à rétorquer, sous les regards indifférents des archevêques et des vice-rois.



L'Université qui naît aujourd'hui ne peut donc rien avoir de commun avec l'autre. Toutes deux sont le résultat du désir des représentants de l'Etat de charger des hommes de haute science de la mission d'utiliser les ressources nationales dans l'éducation et dans les recherches scientifiques, parce qu'ils constituent l'organe le plus approprié à ces fonctions, parce que l'Etat n'en connaît pas de plus hautes et qu'il ne se croit pas le plus apte à les remplir. Les fondateurs de l'Université de jadis disaient : « La vérité est définie, enseignez-la ; » nous disons aux universitaires d'aujourd'hui : « La vérité est en train de se définir, cherchez-la. » Ceux-là disaient : « Vous êtes un groupe choisi, chargé d'imposer un idéal religieux et politique résumé dans ces mots : Dieu et le Roi. » Nous disons : « Vous êtes un groupe en perpétuelle sélection dans la substance populaire même, et vous êtes chargés de la réalisation d'un idéal politique et social qui tient dans ces deux mots : démocratie et liberté. »

Pour arriver, non pas à réaliser ses fins, mais à acquérir les moyens de les réaliser, le législateur a voulu réduire, afin de la rendre plus intense, l'action directe de la nouvelle institution. Néanmoins, nous n'avons pas voulu qu'elle fût sans influence sur l'éducation primaire, la plus fondamentale, la plus nécessaire à la nation ; mais cette ingérence ne pouvait dépasser la limite de l'information précise, venant par le conduit le plus autorisé. Elle ne pouvait dépasser ces limites, car nos lois font foi de l'accord qui existe entre le peuple et le gouvernement pour laisser à ce dernier tout ce qui se rapporte à l'éducation primaire. Cet accord est indiscuté, et nous autres Mexicains, le considérons comme indiscutable ; il appartient à l'ordre politique : il consiste en ce que, profondément pénétré du devoir de transformer la po-

pulation mexicaine en un peuple, en une démocratie, nous nous croyons obligés à nous servir directement et constamment du moyen le plus efficace pour réaliser ce projet, qui est l'école primaire. Tous les autres moyens peuvent être employés.

.
La nouvelle Université organisera son choix dans les éléments que l'école primaire enverra à l'école secondaire ; mais là déjà, elle les fera siens, elle les épurera dans les creusets d'où elle extraira finalement l'or qu'elle mettra en circulation en médailles frappées aux armes nationales. Cet enseignement secondaire est organisé ici, et dans presque toute la République, en une double série d'enseignements qui se succèdent, en se préparant mutuellement, aussi bien dans l'ordre logique que dans l'ordre chronologique, dans l'ordre scientifique comme dans l'ordre littéraire. Ce système est préféré à celui des enseignements coïncidents, parce que notre expérience et la conformation de l'esprit mexicain paraissent lui donner une plus grande valeur didactique. Sans doute il est jusqu'à un certain point en contradiction avec la dépendance scientifique actuelle, mais sa relation avec l'histoire de la science et avec les lois psychologiques qui se fondent sur le passage du plus au moins complexe, est indéniable.

Sur cette série scientifique qui constitue le plan de notre enseignement secondaire, et qu'Auguste Comte nomme « la série des sciences abstraites », est édifié le plan de l'enseignement supérieur professionnel que l'Etat soutient le plus généreusement possible, non qu'il se croie la mission de faciliter l'accès gratuit des carrières à des individus qui ont pu atteindre à ce troisième ou quatrième degré de la sélection, mais parce qu'il juge nécessaire au bien de tous qu'il y ait de bons avocats, de bons médecins, de bons ingénieurs et de bons architectes. C'est en vue de cet enseignement que nous fondons l'école des Hautes-Etudes ; là, la sélection arrive à sa fin ; là, il y a une très ample division d'enseignements ; là, il y aura une distribution de plus en plus vaste des éléments de travail ; c'est là que nous convoquerons, selon nos moyens, les princes de la science et des lettres, parce que nous désirons que ceux qui seront le mieux préparés par notre régime d'éducation nationale puissent écouter les voix les plus prestigieuses du monde savant, celles qui viennent des plus hautes cimes et qui vont le plus loin.

Le peuple Mexicain, son Gouvernement et l'Université à la naissance de laquelle vous assistez comme des fées bienveillantes, messieurs les délégués universitaires, vous remercient avec effusion de votre déférence, et vous prient de transmettre leurs remerciements à vos universités respectives que nous considérons aujourd'hui comme nos sœurs aînées, comme nos conseillères, comme nos amies. Trois d'entre elles ont été appelées, comme étant particulièrement représentatives, à servir de témoins, au nom de toutes, car toutes auraient été dignes de cette distinction, à cet acte qui sera solennellement inscrit dans les annales de la vie morale du Mexique. Ce sont : l'Université de Paris, celle qui enseigna au moyen-âge son langage intellectuel, celle qui initia les hommes à la pensée pure, et qui du haut du mont Sainte-Geneviève fit entendre par la bouche d'Abélard une protestation qui était presque une hérésie ; l'Université de Paris, la maîtresse universelle, l'*palma mater* de quatre siècles de théologie et de philosophie, celle qui, par sa vie et son agonie si longues, par sa mort, par sa transformation impériale et par sa resplendissante résurrection d'aujourd'hui prouve que l'intelligence est condamnée à des éclipses et à des catalepsies lorsqu'elle ne respire plus son oxygène qui est la liberté ; l'Université de Salamanque dont les statuts constituèrent le sol où l'on sema la plante exotique que fut notre Université coloniale, parce qu'elle représente notre tradition, parce qu'en elle nous voulons proclamer notre ascendance, ascendance que nous ne pouvons renier, sous peine d'être traités non seulement d'ingrats, mais encore de gens dépourvus de sens historique, c'est-à-dire incapables de culture, pas plus que nous ne renions notre ascendance indigène, ainsi qu'en témoigne notre orgueil à confondre dans une même religion civique les mémoires de l'aztèque Guanthemoc, du créole Hidalgo et du tzapotèque Juárez ; l'Université de Californie, notre plus vieille amie, quoique bien jeune, type de ces institutions comme on les conçoit en Amérique, largement ouverte aux courants nouveaux, cherchant tous les enseignements, quelle que soit leur provenance, pourvu qu'ils laissent leur semence dans le sol de la patrie ; l'Université de Californie qui, sous la haute direction intellectuelle et morale de son président, peut prendre pour devise ce mot de William Jammes : « l'expérience immédiate de la vie résout les problèmes qui déconcertent le plus l'intelligence pure. »

A ces trois Universités nous joignons, dans notre affection et dans notre gratitude, toutes celles qui nous ont envoyé leur salut

sympathique ou qui se sont rendues ici dans la personne de leurs représentants.

Ce sont elles qui composent le cerveau moderne ; ce sont elles qui constituent l'Unité du monde intellectuel, de la civilisation humaine ; c'est d'elles surtout que part l'action bienfaisante de la science sur l'évolution sociale. Le jour — souhaitons qu'il soit proche — où les Universités se liguèrent et se confédérèrent dans la paix et dans le culte de l'idéal dans le progrès, on verra se réaliser l'aspiration la plus profonde que mentionne l'histoire de l'humanité.

JUSTO SIERRA,
*Ministre de l'Instruction Publique
des Etats-Unis du Mexique.*

L'ANCIEN MEXICO

1^o ÉPOQUE AZTÈQUE. — 2^o PÉRIODE COLONIALE

C'est en l'année 1325 que les Aztèques arrivèrent dans la région de Mexico. On raconte qu'ils virent sur les bords du principal lac de la vallée un nopal sortant du creux d'un rocher, et, au-dessus de ce nopal ou cactus, un aigle magnifique tenant un serpent dans ses serres. Le peuple se livra à l'allégresse, car il crut voir dans ce nopal la réalisation d'un oracle qui désignait cet arbuste comme le signe d'un lieu destiné à être le siège d'un grand empire. Tenochtitlan¹ fut fondée sur le lac même, et on se contenta de la relier à la terre ferme au moyen de trois digues allant respectivement à Tlalcopam (Tacuba), Tepeyacac et Mexicacingo². La ville, complètement entourée d'eau, était facile à

¹ *Tenochtitlan* signifie en nahuatl *cactus sur une pierre*. On sait que le nopal et l'aigle figurent encore dans les armoiries de Mexico.

² Cortés fait mention de quatre digues (*Lettres*, p. 80), parce qu'il compte sans doute aussi la chaussée qui conduisait à Chapultepec. (Cf. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, T. I, p. 171).

défendre contre les tribus ennemies, et elle devint rapidement florissante.

La prospérité de Tenochtitlan est intimement liée au développement du commerce et de l'industrie mexicaine. L'Aztèque en effet, avant d'être un peuple guerrier, et on ne l'a peut-être pas assez remarqué jusqu'ici, est un peuple commerçant. Les caravanes aztèques ne suivaient point, comme les caravanes arabes par exemple, les expéditions militaires ; elles les précédaient ; le commerçant fut l'explorateur des terres conquises, l'éclaireur et l'ambassadeur des conquérants. Les marchands aztèques, précédant les hordes armées dans leur marche vers le sud, apportaient des plumes, des minéraux, des pierres précieuses, du cacao, des fibres servant à tisser les étoffes, qu'ils échangeaient contre des armes d'obsidienne, des grelots, des pierres à feu, du sel, de l'or en poudre, et le manque d'espèces métalliques ne faisait que favoriser la diffusion des marchandises.

L'asservissement des tribus indigènes fut, on peut le dire, le plus grand facteur de l'essor industriel du Mexique. Les peuplades soumises devinrent en effet des ouvriers tout désignés pour les travaux de la conquête militaire : la construction des places fortifiées, des palais, des temples, nécessita des milliers de tailleurs de pierre, d'orfèvres, de sculpteurs, de fondeurs, de fabricants de mosaïques en plumes, guidés par des directeurs entendus, des ingénieurs et des architectes habiles, immense cohorte d'activités qui contribuèrent à l'envi à l'édification et à l'embellissement de ces immenses cités qui émerveillèrent les conquérants espagnols.

L'impôt, conséquence naturelle de la guerre, devint aussi un moteur actif de développement industriel. Les Aztèques eurent l'habileté de laisser aux royaumes vaincus leur indépendance, moyennant une contribution qu'ils devaient payer annuellement. C'est ainsi que les peuples de Coaixtlahuacan, de Coyolapan et de Tlaxquiuhauco devaient remettre 40 sacs d'écarlate, substance provenant du parasite d'une plante qui croissait dans ces contrées ; ceux de Tuxtépec payaient 16.000 *pellas* de gomme extraite des arbres du pays ; Mixtecapan et les Tzapotèques acquittaient leur tribut avec l'or qu'ils séparaient de leurs terrains d'alluvion ; Xoconoxo donnait 200 charges de cacao, Axocapan 400 pots de miel de maguey¹. Toutes les régions subju-

¹ V. Clavigero, *Historia antigua de Mexico*, liv. VII. — Diego Duran, *Historia de las Indias de Nueva España*, l. I. — Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, l. III.

guées satisfaisaient ainsi aux charges imposées par les classes supérieures, soit avec leurs produits naturels bruts, soit avec ceux qui avaient subi une transformation par le travail des habitants. De là des industries variées qui se développèrent à mesure que s'accrurent les exigences des classes dirigeantes.

La première de ces industries, la plus nécessaire parce qu'elle se rapporte à la conservation de l'individu dans l'espèce, c'est celle du vêtement, et elle prit chez les Aztèques un caractère artistique des plus remarquables en raison précisément de la distinction nécessitée dans le costume par le régime des castes. Tandis que les plébéiens étaient soumis à une législation somptuaire qui leur défendait l'usage d'autres tissu que la fibre du maguey et quelques toiles de coton, le *tilmatli* et le *maxtlatl* aux brillantes couleurs, avec bordures et ornements finement travaillés, étaient réservés aux groupes de la noblesse et du clergé qui comptaient d'ailleurs un nombre de représentants assez considérable. Pour varier la confection de ces vêtements luxueux, on avait imaginé d'ingénieux expédients, remplaçant par exemple les soies par des plumes et des fourrures d'animaux, et le lin et le chanvre par de fins filaments de maguey et de palmier. Les conquérants espagnols ont loué eux-mêmes la délicatesse avec laquelle s'élaboraient plusieurs de ces toiles. Clavijero mentionne un costume sacerdotal des Meshicas qui causa la plus vive admiration à Rome où il fut envoyé, et Fernand Cortés raconte que Montezuma lui donna « plusieurs objets de linge lui ayant appartenu, dont on n'eût pu nulle part imiter le tissage, les riches couleurs et le travail ¹ ».

L'industrie des plumes qui complétaient les riches costumes étaient en quelque sorte connexe de la précédente. Panaches, mitres, jabots sortaient des mains habiles des *amantecas*, ces brodeurs, ou plus exactement ces mosaïstes en plumes qui, outre des étoffes aux nuances harmonieuses, composaient de véritables tableaux héraldiques ou symboliques d'une étonnante polychromie et d'une grande valeur décorative. Comme les orfèvres et les lapidaires, les *amantecas* formaient des corporations légalement constituées, et leur industrie fut une de celles qui subsistèrent le plus longtemps après la conquête espagnole.

A côté de l'industrie textile d'autres industries de première nécessité n'avaient pas tardé à se développer. C'était d'abord la

¹ Cortés, 2^e lettre à Charles-Quint. •

fabrication du sucre produit par le roseau du maïs, suivie de celle des spiritueux extraits de ce même roseau ou de la tige du maguey ; puis c'était l'exploitation des palmes, des pommes de pin, du sel, des grains de cacao transformés en chocolat, la confection du papier élaboré avec la fibre du maguey et la fabrication des objets domestiques : meubles, lits de jonc, vases d'écorce, nattes de feuilles de palmier, poteries surtout. Pendant les dernières années de la prospérité aztèque l'art de travailler l'argile produisait des objets d'une grande élégance ; on les recouvrait d'un vernis couleur d'ocre sur lequel on traçait des dessins compliqués. On peut juger de la consistance de ces peintures par les vases que l'on a trouvés dans les sépultures de Cholollan, et qui, après être restés sous terre pendant quatre siècles, ont conservé tout l'éclat de leurs nuances.

Quant aux minéraux, non seulement les Aztèques exploitèrent ceux qu'ils trouvaient sur la surface de la terre, mais ils creusèrent le sol, ouvrirent des puits, tracèrent des galeries et commencèrent à mettre au jour ces grandes masses métalliques dont devait plus tard s'enorgueillir le Mexique. Le premier métal qu'ils travaillèrent fut le cuivre ; ils l'alliaient à l'étain pour lui donner plus de dureté, et c'est ainsi qu'ils fabriquaient haches, ciseaux et autres objets d'une force de résistance incomparable.

Les arts de mouler, de graver, de ciseler et de sculpter les minéraux avaient progressé rapidement, et le travail du lapidaire était venu compléter celui de l'orfèvre ; des vases d'or et d'argent furent confectionnés dans les principales villes de l'empire, ainsi que des pièces de vaisselle et des bijoux d'une habileté de facture qui n'avait d'égale que leur richesse. Les Espagnols restèrent stupéfaits devant quelques-uns de ces travaux que les orfèvres de Séville eux-mêmes trouvèrent inimitables.

On peut, d'après ce qui précède, se faire une idée de l'importance de Tenochtitlan, devenue le premier centre mercantile de l'Anahuac. Aussi de toutes les merveilles qui étonnèrent les conquérants à leur arrivée dans la capitale Aztèque, ce qui les a le plus frappés, c'est le *tianquistli* ou grand marché de México. Voici la description qu'en donne Cortés dans sa seconde lettre à l'empereur Charles-Quint : « C'est une place immense entourée de portiques où chaque jour se presse une foule de soixantedix mille acheteurs et vendeurs. On trouve là tous les genres de marchandises et de produits que peut offrir ce monde : victuailles de toutes sortes, bijoux d'or et d'argent, ustensiles de plomb, de cuivre, d'étain et de laiton ; autres objets de pierres, d'or, de

plumes et de coquilles. On y vend des pierres brutes et ouvrées, des adobes, des briques cuites, des bois en billes ou travaillés ; dans la rue de la chasse, se trouvent des collections de tous les oiseaux du pays, poules, cailles, perdrix, canards sauvages, faucons, milans, poules d'eau, plongeurs, tourterelles, oiseaux chanteurs, perroquets, et les oiseaux de proie, aigles faucons, milans et autres, dont ils vendent les dépouilles garnies de leurs plumes, têtes, ongles et becs. Ils vendent des lapins, des lièvres, des chevreuils et des petits chiens comestibles. Il y a la rue des herboristes, où l'on peut trouver toutes les racines et plantes médicinales du monde... Ici s'élèvent les boutiques des barbiers où l'on vous rase et lave la tête ; plus loin vous trouverez des auberges où l'on donne à boire et à manger, et voilà des commissionnaires pour porter les fardeaux. Il s'y vend beaucoup de bois, du charbon, des fourneaux de terre cuite et des nattes de toutes couleurs pour les lits, et d'autres plus fines pour les sièges, les chambres et les salles de réception. Les légumes abondent ; les fruits ne sont pas moins nombreux... On y débite toutes sortes de fils de coton en écheveaux de toutes couleurs, ce qui nous rappelle le marché des soieries de Grenade, avec cette différence que tout y est ici en plus grande quantité. Ils vendent des couleurs pour les peintres, autant qu'on en pourrait trouver en Espagne et d'une variété de nuances qu'on ne saurait imaginer. Ils ont des cuirs de chevreuils tannés avec ou sans poil, teints en blanc, en rouge et d'autres couleurs. Ils vendent beaucoup de poteries, belles et bonnes : urnes, récipients, réservoirs grands et petits, gargoulettes, aiguières, alcarazas, d'une argile très fine, peintes et vernies...¹ »

Et Cortés admire l'ordre parfait qui règne dans les transactions : « Chaque genre de marchandises se vend dans une rue spéciale, sans qu'une autre marchandise puisse s'y mêler. Tout se vend par nombre d'articles ou par mesure... Il y a sur cette grande place une espèce de Palais de Justice où siègent dix à douze personnes qui sont des juges et décident de tous les différends qui peuvent se produire dans le marché et passent condamnation des délits. Il y a également des inspecteurs qui se promènent dans le marché, observant les achats, les ventes et les mesu-

¹ *Lettres de Fernand Cortés à Charles-Quint sur la découverte et la conquête du Mexique.* Traduction Désiré Charnay. (Paris, Hachette, 1896), p. 80.

res, brisant celles qu'ils reconnaissent fausses et arrêtant les délinquants ¹. »

Quelle était la population de Tenochtitlan à l'arrivée de Cortés, en 1520 ? On ne saurait l'évaluer, même approximativement, les chiffres donnés par les chroniqueurs semblant tous plus ou moins fantaisistes ². Cortés dit seulement que la ville était grande comme Séville et Cordoue. « Ses rues principales sont très larges et toutes droites ; presque toutes sont moitié terre et moitié eau et forment des canaux. Toutes, à intervalles réguliers, sont ouvertes par des tranchées qui font communiquer les canaux entre eux, et toutes ces ouvertures, dont quelques-unes sont très larges, sont couvertes par des ponts composés de longues pièces de bois admirablement jointes et fort bien travaillées, sur la plupart desquelles dix cavaliers peuvent passer de front ³. » Et Cortés ne fut pas peu étonné de voir ces canaux sillonnés d'embarcations étranges qui lui firent l'effet de véritables jardins flottants. C'étaient les *chinampas* des Indiens.

Les anciennes tribus indigènes, exclues par les vainqueurs de la possession des terres cultivables des bords du lac, s'étaient rejetées sur la lagune même, et longtemps elles s'étaient contentées comme nourriture des grenouilles, des serpents des marécages, des salamandres, des mouches et de leurs œufs, *ahuantli*, dont elles faisaient des gâteaux, plat singulier qu'ont adopté les Espagnols ; puis, la misère aidant, cette grande initiatrice de toutes choses, elles inventèrent les *chinampas*. C'étaient des radeaux composés de pièces de bois léger, entremêlées de jonc et reliées entre elles par des plantes aquatiques ; sur cette base les Indiens amoncelaient deux à trois pieds de la boue noire qu'ils tiraient du fond du lac, ce qui leur procurait une terre des plus fertiles, où toutes les plantes se développaient admirablement, sans que le cultivateur eût à s'inquiéter jamais de la sécheresse ou de la pluie. Ces champs improvisés avaient une vingtaine de mètres de long sur six à huit de large. Les Indiens y semèrent d'abord du maïs, du piment, des haricots pour leur nourriture, puis des fleurs pour leurs dieux et leurs princes ; sur les plus grands, il y avait même des arbustes pour que le maître fût abrité

¹ *Id.*, p. 81.

² Les auteurs se servent d'ailleurs de formules vagues, telles que celle-ci : « La grande ville de Mexique *pouvait* contenir soixante mille habitants. » (Antonio de Solis, *Histoire de la Conquête du Mexique*, ch. XIII.)

³ *Lettres de Cortés*, édit. Charnay, p. 80.

du soleil et de la pluie. Quand le propriétaire d'une chinampa voulait changer de place, soit pour s'éloigner d'un voisin déplaisant, soit pour se rapprocher de sa famille ou de ses amis, il prenait son canot, et, seul, quand sa chinampa était petite, avec l'aide de ses voisins, quand elle était grande, il la remorquait à l'endroit où il voulait se fixer. Ces jardins flottants s'étaient, durant la période aztèque, multipliés jusqu'à former autour de la ville une enceinte de verdure et de fleurs, et, chaque matin, au lever du jour, on voyait déboucher par les canaux, sur la grande place, une multitude de barques chargées de légumes, de fruits et de fleurs. C'étaient les anciens habitants du pays qui venaient vendre au marché les produits de leurs chinampas ¹.

La Tenochtitlan aztèque était divisée en deux grands quartiers : « l'un se nommait *Tlateluco* et n'était rempli que de menu peuple, l'autre, *Mexico*, était le séjour de la cour et de toute la noblesse ². » C'était dans le quartier de Mexico que s'élevait le fameux temple de Huitzinopotchli, si vaste que « dans son enceinte, entourée d'une muraille très haute, on pourrait y installer une ville de quinze cents habitants ³. » Et Cortés dit son admiration en face des superbes édifices contenus dans cette enceinte, des « quarante tours très hautes et admirablement construites, dont la plus importante, plus haute que la tour de Séville, a un escalier de cinquante marches qui permet d'arriver à sa plate-forme ⁴ ». Près de là, le palais des rois est un monde de bâtiments et d'annexes, bains, jeux de paume, viviers, enclos de chasse, si vastes, qu'au rapport de Bernal Diaz, le soldat historien, il était difficile de tout parcourir d'une seule traite. Bernal cependant a tout visité et s'émerveille des salles innombrables, boisées de cèdres et des parcs pleins de fleurs, coupés d'étangs où circulent les barques. Avec la curiosité amusée d'un homme de guerre, il décrit la *Maison des armes*, où il a pu admirer les glaives d'obsidienne, les rondaches faites d'une écaille de tortue garnie d'argent ou d'or, les casques de bois précieux aux figures effrayantes d'animaux, les cuirasses formées de plaques d'or et d'argent, et l'*ichcahuipilli*, cette cotte de coton matelassée, si

¹ Cf. Clavigero, *Historia antigua*, I, VII, 223. — Acosta, *Historia de las Indias*, p. 472. — Cortés, *Lettres*, p. 79. — Torquemada, *Monarquía Indiana*, II, p. 483.

² A. de Solis, *Conquête du Mexique*, ch. XIII.

³ Cortés, *Lettres*, p. 82.

⁴ *Id.*

résistante aux flèches que les Espagnols, dans leurs luttes avec les Mexicains, allaient s'empressez de l'adopter. Ensuite s'offraient la *Maison des fauves* et la *Maison des serpents*, nourris de viande humaine, telles les murènes d'un César. Puis c'était l'étrange palais de la Tristesse où le monarque se retirait quand l'un de ses parents mourait ou que quelque calamité publique l'affligeait. Cette demeure inspirait l'effroi ; ses murs, ses toits, ses ornements, tout était noir, et le jour y pénétrait à peine. Enfin c'étaient les volières où, parmi les brillantes espèces des tropiques, on admirait surtout l'oiseau sacré, le Quetzatl à la parure vert émeraude ¹.

Mais le palais des rois, s'il était le plus vaste, n'était pas le seul des édifices de ce genre que renfermât Tenochtitlan. « Il y a dans la ville beaucoup de grandes et belles maisons, et les palais y sont si nombreux, parce que tous les seigneurs de la terre, vassaux de Montezuma, sont obligés d'avoir une demeure dans la ville et d'y résider un certain nombre de jours dans l'année. Il y a en outre une foule de gens riches qui ont aussi des palais. Tous ont non seulement de grands et beaux appartements, mais ils y entretiennent des parterres de fleurs diverses, tant dans leurs salles que dans les cours ². »

De tous ces palais, de tous ces monuments, rien, absolument rien ne subsista après la conquête espagnole. Tenochtitlan fut ruinée de fond en comble et incendiée ; mais Cortés la reconstruisit aussitôt ; il fit appel pour la repeupler non seulement aux conquérants mais à ses anciens ennemis eux-mêmes et donna des terres à tous ceux qui voulurent venir bâtir. Aussi habile administrateur que grand capitaine, il fit tout pour s'attacher l'aristocratie des vaincus, leur accordant titres, dotations et emplois. C'est ainsi que le fils de Montezuma devint possesseur de tout un quartier de la nouvelle Mexico et fut nommé inspecteur des chantiers indiens ; c'était lui qui surveillait et animait les anciens sujets de son père occupés à reconstruire la capitale. D'autres *Tlataones* ³ reçurent des rues entières, et « ceux qui

¹ Bernal Diaz del Castillo, *Véridique histoire de la Conquête de la Nouvelle-Espagne*, traduction José-Maria de Heredia (Paris, Lemerre, 1878-84, 3 vol. in-12), chap. XLVI, XCI et XCII. Cf. Antonio de Solis, *Conquête du Mexique*, ch. XIV. — Cortez, *Lettres*, p. 85, 86.

² Cortés, *Lettres*, p. 84.

³ Seigneurs féodaux et héréditaires que les Espagnols appelaient généralement *caciques*, mot qu'ils avaient entendu aux Antilles.

accoururent furent si nombreux, dit un historien, qu'ils occupaient un espace de trois milles de tour¹ ». Le faubourg de Guadalupe, où se fixèrent les Indiens, fut séparé de la ville espagnole par un large canal. Cortés marqua lui-même, dit-on, les places pour les églises, les marchés, l'Hôtel-de-Ville et les autres établissements publics ; son palais fut bâti à l'emplacement même de celui de Montezuma, et 7.000 poutres de cèdre furent employées à la charpente. Bref, quelques années après la conquête, Mexico était devenue la plus belle ville des Indes.

Parmi les relations des voyageurs qui la visitèrent au début du XVII^e siècle, une des plus curieuses est celle d'un religieux anglais, Thomas Gage, qui séjourna à Mexico les années 1625 et 1626. « C'était, dit-il, un commun proverbe en ce temps qu'il y avait quatre belles choses à Mexico, les femmes, les habits, les chevaux et les rues². » Et Gage vante le costume non seulement des riches Mexicaines, mais même de leurs suivantes, négresses ou métisses, portant élégamment la jupe de soie ou de toile chamarrée de passements d'or ou d'argent, la chemisette lacée avec des filigranes de même métal, la mante brodée passée sous le bras droit et rejetée majestueusement sur l'épaule gauche. Ajoutez à cela les colliers, les bracelets et les boucles d'oreilles de perles et de pierres précieuses, les riches ceintures, les souliers hauts, garnis d'un bord d'argent attaché avec de petits clous du même métal et à la tête fort large, les coiffes ouvragées qui maintenaient les cheveux, les rubans d'or ou de soie passés derrière la tête, sous la chevelure, croisés sur le haut du front et attachés là par une sorte de nœud de broderie figurant quelques lettres, quelque vers ou quelque pensée d'amour, et vous aurez une idée de la mode mexicaine à l'époque coloniale.

Quant aux rues, elles étaient remarquables et par leur largeur et par le luxe de leurs magasins. C'était par exemple la rue de la *Plateria*, rue des orfèvres, où, selon le dire de Gage, on pouvait en moins d'une heure voir la valeur de plusieurs millions en or, en argent, en perles et en pierres précieuses ; la rue de *Tabuca*, où se trouvaient les boutiques des vendeurs d'ouvrages de fer, d'acier ou de cuivre ; la rue *St-Augustin*, où demeuraient la plupart des marchands de soie ; la rue de l'*Aigle*³, séjour des gen-

¹ Thomas Gage, *Voyages dans la Nouvelle-Espagne* (Amsterdam, 1721, 2 vol.), T. I, p. 161.

² Thomas Gage, *Op. cit.*, T. I, ch. XXI, p. 162.

³ Ainsi appelée, dit Gage, « à cause d'une ancienne idole qui est une

tilshommes, des courtisans et des officiers de la chancellerie. On y voyait entre autres monuments superbes le palais du Marquis del Valle, descendant de Cortés.

La place du marché, quoique moins grande qu'au temps de Montezuma, est cependant encore « fort belle et fort spacieuse. L'un des côtés est occupé par le palais de Cortés et ses jardins ; un autre est bâti en portiques ou en arcades sous lesquels on peut aller et venir sans y être incommodé de la pluie, et où il y a des boutiques de marchands fournies de toutes sortes d'étoffes de soie. Au devant de ces boutiques il y a aussi des femmes qui vendent toutes sortes d'herbes ou de fruits ¹ ».

Parmi les monuments de la capitale, la plus belle place naturellement devait être réservée aux églises et aux couvents. « Il n'y a pas plus, dit Gage, de cinquante églises paroissiales et de couvents de religieux et religieuses, » (c'était peu comparative-ment aux édifices du même genre que l'on rencontrait dans les villes d'Espagne), « mais ceux qui s'y trouvent sont assurément les plus beaux que j'aie jamais vus ». Les toits et les poutres étaient dorés, la plupart des autels ornés de colonnes de marbre de diverses couleurs, avec des degrés en bois de Brésil et de si riches tabernacles que « les moindres sont estimés 20.000 ducats ». Et Gage vante les chapes et chasubles des prêtres, les dais, les tapisseries, les chandeliers, les bijoux qui sont sur les images et sur les châsses des saints, les couronnes d'or et d'argent, toutes choses qui « valent ensemble une bonne mine d'argent et pourraient enrichir la nation qui s'en rendrait maîtresse. » Il fait une mention spéciale du couvent des Jacobins, dont la chapelle renferme « une lampe d'argent qui a trois cents branches ou chandeliers pour y mettre à chacune un cierge, et cent autres petites lampes qui y sont jointes pour y mettre de l'huile, qui sont toutes faites d'un ouvrage différent si rare et si beau que ces pièces sont estimées 400.000 ducats ² ».

C'était dans ces couvents que les gentilshommes et les bourgeois faisaient élever leurs filles à qui, d'après notre chroniqueur, on enseignait « à faire toutes sortes de confitures et d'ouvrages à l'aiguille, avec la musique, qui est si excellente en cette ville-là que j'ose dire que le peuple vient plutôt aux églises pour avoir

aigle de pierre, deux fois aussi grande que la pierre de Londres, laquelle est placée au coin de cette rue et y a toujours demeuré depuis la conquête du Mexique ». Th. Gage, *loc. cit.*

¹ Th. Gage, *Op. cit.*, ch. XXI.

² *Id.*

le plaisir d'entendre la musique que pour entendre le service de Dieu ». D'ailleurs, la liberté de mœurs dont jouissent les moines mexicains ne plaît guère au rigide Anglais. Il s'étonne de voir que « c'est une chose ordinaire aux religieux de visiter les religieuses de leur ordre et de passer une partie du jour à ouïr leur musique et à manger de leurs confitures. Pour cet effet, il y a plusieurs chambres ou parloirs avec des grilles de bois entre les religieuses et eux ; et dans ces chambres il y a des tables pour faire dîner les religieux qui, pendant leur repas, sont divertis par le chant de ces religieuses. » Un jour même la colère de Gage fut excitée à un tel point qu'il s'écrie : « Les scandales que commettent ces religieux méritent bien que le ciel les châtie, » et il nous raconte la scène dont il vient d'être témoin, à propos de l'élection d'un Provincial au couvent de la Merci. « Tous les prieurs et supérieurs des couvents de la province étant arrivés, il y eut tant de factions et d'opinions différentes sur cette élection, qu'en moins de rien tout le couvent fut en rumeur et leur assemblée canonique changée en mutinerie, de sorte qu'ils en vinrent au couteau les uns contre les autres, où plusieurs furent blessés. Il fallut que le vice-roi y vînt en personne et y mit des gardes jusqu'à ce que le Provincial fût élu ¹. »

Mais revenons à la ville de Mexico. L'endroit le plus délicieux de la capitale, c'était la belle promenade de l'*Alameda*, rendez-vous de tous les élégants qui allaient s'y promener tous les jours vers quatre heures du soir. « L'on y voit ordinairement environ deux mille carrosses, attelés des chevaux aux brides enrichies de pierres précieuses et aux fers d'argent. Ces carrosses sont pleins de gentilshommes, de dames et de bourgeois de la ville qui s'y rendent avec autant d'assiduité que nos marchands à la bourse. Les gentilshommes y viennent pour voir les dames, les uns suivis d'une douzaine d'esclaves maures, et les autres d'un peu moins, vêtus de riches livrées, et tout couverts de passements d'or et d'argent avec des bas de soie, des roses à leurs souliers, et tous l'épée au côté. » Le Vice-Roi lui-même vient souvent se promener à l'*Alameda*, et « sa suite n'est pas moins magnifique et éclatante que celle du Roi d'Espagne ² ».

Or tandis que les mondains et les riches *Gachupines* ³ épuî-

¹ *Id.*

² Gage, ch. XXI.

³ Sous le régime colonial, le mot « *Gachupines*, littéralement *hommes à souliers* » était un sobriquet par lequel on désignait les Espagnols, et les Européens d'une façon générale.

saient leurs forces dans une vie de luxe et de plaisirs, une race nouvelle croissait et se multipliait, celle des métis, qui, d'abord mal vus et traités en gens inférieurs, allaient s'imposer, grâce à leur énergie, comme la race dominante au Mexique. Ce sont les métis qui, à l'époque coloniale, fournirent une main d'œuvre active et puissante pour le travail des mines aussi bien que pour la culture du sol ; c'est grâce à eux que la vallée de Mexico, assainie et fertilisée, prit cet aspect de richesse qui étonna Humboldt en 1803, et nous ne saurions mieux terminer cette étude qu'en citant la belle page où le savant naturaliste nous donne la vision grandiose de ce qu'étaient Mexico et sa vallée à la fin de la période coloniale ¹ :

« Rien de plus riche et de plus varié que le tableau que présente la vallée, lorsque, dans une belle matinée d'été, le ciel étant sans nuages et de cet azur foncé qui est propre à l'air sec et raréfié des hautes montagnes, on se transporte sur une des tours de la cathédrale de Mexico ou au haut de la colline de Chapultepec. L'œil domine une vaste plaine, des champs soigneusement labourés qui s'étendent jusqu'au pied des montagnes colossales couvertes de glaces perpétuelles. La ville paraît baignée des eaux du lac de Tezcuco, dont le bassin, entouré de villages et de hameaux, rappelle les plus beaux lacs des montagnes de la Suisse. De grandes avenues d'ormes et de peupliers conduisent de tous côtés à la capitale ; deux aqueducs construits sur des arches très élevées traversent la plaine, et offrent un aspect aussi agréable qu'intéressant. Au nord se présente le couvent magnifique de Notre-Dame de Guadalupe, adossé aux montagnes de Tepeyacac, entre des ravins qui abritent quelques dattiers et des yuccas arborescents. Au sud, tout le terrain entre San Angel, Tacubaya et San Agustin de las Cuevas paraît un immense jardin d'orangers, de pêchers, de pommiers, de cerisiers et d'autres arbres fruitiers de l'Europe. Cette belle culture contraste avec l'aspect sauvage des montagnes pelées qui forment l'enceinte de la vallée, et parmi lesquelles se distinguent les fameux volcans de la Puebla, le Popocatepetl et l'Iztaccihuatl ; le premier forme un cône énorme, dont le cratère constamment enflammé, jetant de la fumée et des cendres, s'ouvre au milieu des neiges éternelles. »

Jules HUMBERT,
Docteur ès-lettres.

¹ A. de Humboldt, *Essai politique sur le royaume de Nouvelle-Espagne* (Paris, Schoell, 2 vol. 1811), T. I, p. 179.

LA VIE LITTÉRAIRE AU PÉROU

(1909)

La vie littéraire est toujours peu active au Pérou : l'étroitesse du milieu, la pauvreté du pays, le manque de stimulants, les nécessités de la vie pratique et de la politique ne poussent pas les esprits à cultiver les lettres d'une façon désintéressée. Les publications de longue haleine sont difficiles et l'activité intellectuelle est trop souvent réduite aux travaux de la presse périodique, nécessairement éphémères.

Dans de telles conditions la publication d'un livre est un phénomène rare. A toutes ces causes permanentes de stérilité sont venues s'ajouter en 1909 la crise interne, économique et politique, l'agitation révolutionnaire et les menaces de conflit armé avec la Bolivie ; aussi l'année écoulée a-t-elle été singulièrement défavorable pour la production littéraire.

Les principaux représentants de la pensée et de l'art péruviens résident à l'étranger où les ont attirés l'espoir d'une plus vaste scène ou le désir de compléter leurs connaissances. Aux Etats-Unis se trouve José Santos Chocano, le grand poète, au vers admirablement sonore et de puissance épique, héritier de Hugo et de Quintana, pour la grandeur de son inspiration, le chanfre des forêts de l'Amazonie, des exploits des Conquistadores, chez qui la sonorité gongorique, le luxe d'hyperboles et d'images, l'emphase et la pompe constante d'un tempérament artistique nettement espagnol s'allient de façon rare avec les motifs et les rythmes des modernistes. A Paris résident les deux frères Francisco et Ventura García Calderón, le premier penseur et essayiste distingué, le second chroniqueur et critique littéraire très brillant. Le Dr Mariano H. Cornejo est en ce moment à Madrid, chargé de la haute mission de soutenir devant le roi d'Espagne les intérêts péruviens contre l'Equateur dans la question de délimitation de frontières. L'œuvre sociologique du Dr M.-H. Cornejo a été très appréciée par les professeurs espagnols les plus réputés. C'est encore à Madrid, qui garde encore pour nous quelque chose de son ancien prestige de métropole, que se trouve Felipe Sassone, romancier et auteur dramatique, disciple de Benavente et admirateur de Valle-Inclán, bien que ses écrits l'apparentent plutôt à Felipe Trigo qu'à l'exquis écrivain Ga-

licien, et qu'il y ait déjà dans ses livres une personnalité vigoureuse, malgré la crudité de certaines exagérations juvéniles et de certaines fautes de goût. Pour terminer cette rapide énumération d'écrivains absents, je mentionnerai un de nos très jeunes compatriotes qui se trouve actuellement à Paris, Manuel Bedoya, qui, s'il sait endiguer et épurer ses dons puissants, peut acquérir une place élevée dans les lettres péruviennes.

Si nous revenons au Pérou et spécialement à Lima, l'éminent collectionneur des traditions nationales, D. Ricardo Palma, si connu dans tous les pays de langue espagnole, qui a popularisé le passé colonial dans de courts récits anecdotiques remplis d'une grâce et d'une légèreté inimitables, a été obligé, par l'âge à abandonner presque complètement, depuis quelques années déjà, ses travaux littéraires. Son fils, Clemente Palma, possédait de rares qualités de conteur fantastique qui faisaient de lui un descendant de Hoffmann et de Poë ; son livre « Cuentos malévolos » avait donné la mesure de son talent. Aujourd'hui, M. Clemente Palma renonce à la littérature pour se consacrer au journalisme politique. Tel est le sort de bien de nos compatriotes sur qui l'on fondait les plus brillantes espérances.

L'illustre prosateur, M. González Prada s'enferme en ce moment dans le silence et s'abandonne à la misanthropie et aux déceptions. M. González Prada fut jadis chez nous le propagandiste des campagnes anticléricales et radicales.

Deux écrivains, de mérites très différents, sont morts en 1909 : Doña Mercedes Cabello de Carbonera, romancière de talent, qui entre 1880 et 1890 introduisit chez nous les doctrines naturalistes de l'école de E. Zola, et donna des livres lourds mais pleins d'un réel talent. Dans ces dernières années elle avait perdu à peu près complètement la raison ; la mort vient de mettre fin à sa folie. Doña Clorinda Matto de Turner qui vient de mourir également, née au Cuzco, mais établie en Argentine, n'eut jamais qu'un assez médiocre talent. Aujourd'hui les représentantes du féminisme littéraire sont Mme Aurora Cáceres, actuellement à Paris et Mme Dora Mayer, d'origine allemande, qui vient d'entreprendre une noble campagne en faveur de la régénération des Indiens.

Parmi les événements littéraires de l'année, il faut citer les Jeux Floraux en l'honneur de l'anniversaire du 28 juillet et la visite de D. R. Altamira y Crevea, professeur de l'Université d'Oviedo (Espagne), qui passa par Lima au cours d'un voyage à travers les pays sud-américains. Les jeux floraux, tenus pour la première fois à Lima, excitèrent une grande curiosité malgré les appréhensions d'un conflit international, qui surgirent vers le même moment. Le meneur des Jeux fut le D^r R. Morales de la

Torre dont le beau discours obtint un grand succès. Le poète lauréat fut le jeune José Gálvez, aujourd'hui l'une des figures les plus en vue de la nouvelle génération littéraire, la meilleure promesse de rénovation et de floraison poétique qu'ait actuellement le Pérou. Deux belles compositions, de caractère distinct, *Canto á España* et *Reino Interior*, le premier, éblouissante évocation historique, le second, douce et calme méditation subjective, lui valurent le suffrage du jury et les applaudissements du public.

La venue de D. R. Altamira avait pour objet de resserrer les relations intellectuelles et spécialement d'organiser l'échange des professeurs entre l'Espagne et l'Amérique Espagnole. L'enthousiasme suscité a été considérable. Les conférences de l'illustre professeur obtinrent le plus grand succès et on fit à l'orateur le meilleur accueil dans les milieux universitaires. L'Institut historique de l'Ateneo de Lima organisèrent de brillantes fêtes en son honneur ; la Faculté des Lettres le nomma membre honoraire et D. R. Altamira lut à cette occasion une solide et profonde étude sur *Les éducateurs espagnols qui ont influé sur le Pérou émanicipé*.

Le mouvement universitaire se ressent de l'éloignement de son principal promoteur, l'érudit et actif professeur de philosophie, D^r Deustua, qui fit connaître chez nous les systèmes de Wundt et Paulsen ainsi que le contingentisme néo-français, et qui remplit aujourd'hui la charge d'ambassadeur auprès du Vatican. Cependant il faut citer parmi les livres que l'Université a donnés cette année, les *Apuntes de Historia critica del Perú, época colonial*, du D^r G. Wiesse, extrait consciencieux et très utile de son cours. Parmi les thèses de doctorat ès-lettres, il faut réserver une mention spéciale à celle de M. F. Barrera y Laos, *Vida intelectual de la colonia*, quelque peu hardie et désordonnée, mais l'information est soignée et de première main, et le livre annonce un érudit patient et sachant mettre en valeur sa documentation.

Tandis que la pure littérature semble en décadence et que le nombre de ses représentants diminue, bien que ceux-ci conservent tout leur talent, l'histoire intéresse et attire la jeunesse studieuse : *La Revista Histórica* qui publie de remarquables travaux en est une preuve. Puisque le pays n'a pas assez de ressources pour posséder simultanément des poètes et des historiens nombreux, il serait à désirer que, même au prix du sacrifice du mouvement littéraire, le goût des études historiques prît racine chez nous. Le Pérou possède des dépôts d'archives qui attendent encore leur organisation et leur utilisation, et qui constituent probablement la plus riche collection de souvenirs historiques de toute

l'Amérique du Sud. De semblables travaux peuvent contribuer à donner au caractère national le sérieux et l'esprit de suite qui lui manquent et qu'exigent des circonstances de plus en plus impérieuses et urgentes.

J. DE LA RIVA AGÜERO.

BIBLIOGRAPHIE

VENTURA GARCÍA CALDERON. *Del romanticismo al modernismo, pro-sistas y poetas peruanos*. 1 vol. in-16, XVI + 545 pp. Ollendorf, Paris (1910).

Le livre que vient de nous donner M. Ventura García Calderón est un tableau très consciencieux de la littérature péruvienne, depuis le romantisme jusqu'à l'époque actuelle¹. L'auteur étudie successivement les divers genres littéraires qui ont été cultivés avec succès dans son pays : le théâtre, la satire, la poésie lyrique et philosophique, la poésie épique, le roman ; une très importante partie a été justement réservée aux « Tradiciones » de Ricardo Palma et aux ouvrages de critique et aux essais de Manuel González Prada ; enfin la dernière partie du volume est consacrée aux jeunes écrivains de la génération actuelle.

M. Ventura García Calderón a écarté « de parti pris son ouvrage les auteurs médiocres ». Il a voulu nous donner seulement ce que les lettres péruviennes ont produit de meilleur. On doit reconnaître que son choix a été fait avec un goût très sûr et les écrivains qu'il nous présente sont tous très dignes d'intérêt. Son livre sera une révélation pour bien des européens, et il constituera un guide précieux pour ceux d'entre eux qui voudront faire plus ample connaissance avec la littérature péruvienne.

Il semblerait toutefois qu'on pourrait faire une objection au plan même qui a été suivi et croire qu'il eût été préférable de nous présenter en même temps les différentes manifestations correspondant à chacune des époques de l'histoire littéraire du Pérou. L'auteur au-

¹ Nos lecteurs ont trouvé dans le N° 4 du « Bulletin » un chapitre de cet ouvrage, la très intéressante étude que M. V. García Calderón a consacrée au théâtre péruvien.

rait pu ainsi nous donner un tableau d'ensemble du romantisme, par exemple, et il n'aurait pas eu à fragmenter l'œuvre de certains écrivains. Si M. V. García Calderón a procédé autrement, c'est qu'il n'a pas voulu nous donner, pour le moment du moins, une histoire de la littérature, mais une anthologie, accompagnée d'études critiques, et destinée à un public qui n'a point à sa disposition les œuvres originales.

D'autre part, la très remarquable introduction du présent volume nous donne, dans ses grandes lignes, une vue d'ensemble de l'évolution littéraire du Pérou au xix^e siècle.

L'auteur distingue trois époques différentes marquées chacune par la prédominance d'une des trois écoles suivantes : le *romantisme*, le *naturalisme*, le *modernisme*, tout en nous faisant justement observer qu'il n'y a pas de solution de continuité nettement marquée entre ces trois périodes. M. V. García Calderón souligne l'importance des influences étrangères, et tout spécialement de l'influence française. Hugo, Lamartine, Musset ont eu des disciples zélés, parfois dignes d'être comparés à leurs maîtres. Zola trouva, dans Mme Mercedes Cabello de Carbonera, une fervente admiratrice de l'école naturaliste, qui contribua à créer le roman péruvien. Enfin, plus récemment, Verlaine, Mallarmé et d'autres encore, firent école. Cette influence n'a pourtant pas été exclusive comme on serait tenté de le croire. Peut-être même a-t-elle contribué parfois à déterminer, à préciser le caractère de la littérature nationale, qui est loin d'être dépourvue de mérite et d'originalité.

Sans parler du grand poète José Santos Chocano, il suffit de citer Ricardo Palma, l'auteur des « Tradiciones peruanas ». Comme le fait très justement remarquer M. V. García Calderón, il est difficile de définir les « Tradiciones » qui rappellent incontestablement les récits de Walter Scott, et le roman historique, mais s'en distinguent aussi très nettement. Parfois, R. Palma suit de très près l'histoire et se borne à ressusciter le passé. Ailleurs il profite d'un fait obscur pour écrire une nouvelle de mœurs ; d'autres fois même il nous donne un simple cadre, qui d'ailleurs se suffit à lui-même. La forme est, elle aussi, souple et variable : ici l'auteur est naïf et bonhomme, ailleurs il se montre tragique, plus loin moqueur et nous rappelle tantôt les auteurs des romans picaresques, tantôt Bocace, tantôt Perrault ; parfois même l'irrévérence aimable qu'il témoigne aux saints, aux évêques, aux martyrs et aux confesseurs fait songer à la manière d'Anatole France.

On pourra se former une idée suffisamment nette du talent de Ricardo Palma par les extraits judicieusement choisis et suffisamment étendus que nous offre le livre de M. V. García Calderón, qui a montré dans le présent ouvrage de très remarquables qualités de critique et d'historien de la littérature, et nous souhaitons que son livre obtienne le très grand succès qu'il mérite.

W. H. KOEBEL. — *L'Argentine moderne*. Traduit de l'anglais par M. Saville et G. Feuillo. — Paris, Pierre Roger et Cie, éditeurs, 1 vol. 272 pages, 26 photogravures hors texte.

Voici encore un livre sur l'Argentine qui a le mérite d'être écrit dans un but essentiellement pratique. Bien documenté à tous les points de vue, l'ouvrage de M. Koebel est plein de renseignements précis et utiles. Dans la première partie, l'auteur s'occupe d'abord de la société argentine, des éléments cosmopolites dont elle se compose (ch. I), de la politique et des grèves dans la République (ch. II) ; puis il nous parle de Buenos-Aires, de son rôle comme capitale, de la rapidité de sa croissance, de ses monuments, de la vie citadine (restaurants, hôtels, théâtres, commerce, loteries, journaux, etc. (Ch. IV, V, VI), et nous présente les cités les plus importantes de l'Argentine après Buenos-Aires : La Plata, capitale officielle, mais ville toute artificielle où l'herbe envahit les palais et les rues, Rosario, un Buenos-Aires en petit, vraie métropole du blé, Bahia-Blanca, grand port qui se développe et ville qui s'agrandit avec une rapidité presque incroyable (ch. VII).

La plus belle place de l'ouvrage est réservée, comme cela est naturel, au *campo* argentin. M. Koebel lui consacre huit chapitres, décrivant l'aspect du *campo*, opposant à la monotonie de la contrée la fascination même qu'exerce l'immensité, passant en revue les cultures du pays : blé, maïs, lin, appréciant judicieusement le pouvoir rémunérateur et les risques de ces cultures. L'auteur signale une culture nouvelle dont on n'a guère parlé jusqu'ici dans les ouvrages sur l'Argentine, celle de la luzerne, et il apprécie le rôle important que joue cette plante dans la destinée de l'Argentine où elle n'a été introduite que depuis dix-huit ans. Mais son introduction a produit dans le pays une véritable révolution économique. « C'est grâce seulement à la luzerne que les troupeaux paissant dans le *campo* purent commencer à engraisser, à s'améliorer et à devenir dignes de l'introduction dans leur sang des bêtes de race qui ont donné aux cabañas modernes le rang qu'elles occupent. Le résultat est qu'à présent le criterium servant à estimer la valeur du *campo* est sa capacité à produire de la luzerne. » (p. 132).

M. Koebel étudie en détail l'exploitation d'une *estancia* (progrès atteints par l'industrie de l'élevage, amélioration des races de bestiaux, etc.), et, se plaçant toujours à un point de vue éminemment pratique, il signale les dangers de l'élevage à outrance. Lorsqu'en effet on s'adonne à l'élevage, il faut toujours songer à la possibilité d'une période de sécheresse ou d'une invasion de sauterelles. « Si l'une ou l'autre de ces plaies devait s'abattre sur le pays à un moment où la contrée est plus surchargée de bétail qu'elle ne devrait l'être légitimement, les conséquences qui en résulteraient pourraient être des plus graves pour l'estanciero. » (p. 127).

L'auteur nous présente le *gaucho* sous toutes ses faces : son cos-

tume, sa parure, son caractère et ses humeurs, le gauchito dans ses plaisirs, le gauchito malade, le gauchito gréviste. Un chapitre tout entier est consacré au gauchito bouvier (v. p. 112 une scène pittoresque de *rodeo*).

On lira avec un intérêt tout spécial les chapitres qui traitent de la vie au campo (moisson, fauchage et mise en meules, laiteries et fromageries, baignades du bétail, routes et fourgons automobiles, les magasins de vente du campo, etc.) (ch. XIII et XIV) ; de l'industrie vinicole de la province de Mendoza (ch. XVI et XVII), des mines, que l'on commence à exploiter dans la République (ch. XVIII), et de la faune du pays (ch. XXI et XXII).

On regrettera peut-être qu'en ce qui concerne l'industrie proprement dite, l'auteur ne se soit pas étendu davantage sur un des principaux facteurs du développement économique de l'Argentine, à savoir la congélation de la viande. Nous aurions aimé qu'il nous donnât une idée de ces immenses *frigorifiques* de Buenos-Aires qui envoient aujourd'hui sur les marchés d'Europe des viandes de premier ordre et dans un état parfait de conservation.

Dans la dernière partie de son livre, M. Koebel nous transporte au Chili et dans l'Uruguay. Il nous décrit Valparaiso, ville de précipices et d'ascenseurs, dont le charme repose tout entier « dans son caractère pittoresque et simple », Montevideo et son port, dont les Uruguayens sont si fiers, la grande voie fluviale qu'est la rivière Uruguay, la politique et les révolutions en Uruguay, enfin le campo uruguayen et les progrès de son exploitation.

En somme le livre de M. Koebel abonde en aperçus nouveaux et souvent fort originaux. On doit louer la scrupuleuse exactitude de la traduction de MM. Saville et Feuilloley ; le souci du mot à mot est quelquefois même poussé trop loin, et il arrive que la phrase n'est pas toujours très compréhensible pour le lecteur français. Que signifie exactement : « La femme argentine a subi dans le passé des restrictions semblables à celles qui échoient au beau sexe en Espagne. » (p. 13) ? Ou encore : « Les gens riches ne veulent rien prendre qui ne soit au moins aussi cosmopolite que le thé ou le café. » (p. 196) ?

Mais ce ne sont là que de légers défauts, et l'accueil que le public français a fait à « L'Argentine moderne » (4^e édition), est un criterium suffisant de l'intérêt que présente pour lui l'œuvre de M. Koebel et de ses traducteurs.

Jules HUMBERT,
Docteur ès-lettres.

DOMINGO FIGAROLA-CANEDA. — *Bibliografía de Rafael M. Merchán*, Habana, 1 broch. in-8°. XXVII + 48 pp. — L'éminent directeur de la Bibliothèque de la Havane, M. Domingo Figarola-Caneda nous donne une bibliographie critique des œuvres de Rafael M. Merchán, ouvrages et articles publiés dans les journaux de Cuba : articles littéraires et surtout politiques. M. Figarola-Caneda fait précéder son étude d'une biographie de Rafael M. Merchán afin, dit-il, « de faire connaître sa vie exemplaire et de rectifier des erreurs dans le genre de celles qui se glissent fréquemment dans des livres sérieux écrits en Europe quand ils traitent de questions américaines ». C'est ainsi que M. Figarola-Caneda a vu à la Bibliothèque nationale de Paris, dans le *Dictionnaire international des écrivains du jour*, de A. de Gubernatis : « Merchán (Raphaël), poète colombien, né à Bogotà, auteur de 2 volumes : *Estudios críticos*, *Carta à Valera* et d'une traduction espagnole du poème *Evangeline*, de Longfellow », alors que Rafael Merchán, professeur et journaliste cubain se distingua surtout par les polémiques qu'il soutint et par les articles qui préparaient la population cubaine à l'indépendance.

L'ouvrage de M. Figarola-Caneda ne sera donc pas inutile et rendra d'appréciables services à tous ceux qu'intéresse le mouvement intellectuel américain.

RICARDO E. LATCHAM. — *Los Changos de las costas de Chile*. Santiago de Chile, 1910, 1 broch. 8°, 66 pp.

L'étude de M. R.-E. Latcham sur les indiens Changos, présentée au Congrès Scientifique de Buenos-Aires (Juillet 1910), est une très intéressante contribution aux recherches d'anthropologie américaine. Il ressort du présent travail que l'appellation de Changos dont l'origine est inconnue, s'applique à des peuples de souches différentes qui habitent les côtes chiliennes, depuis le Choapa jusqu'au Loa ; — qu'il ne faut pas confondre les Changos avec les Uros des côtes de Tarapacá et de Tacna ; — que tous les peuples qui habitèrent le littoral, exception faite des Aymaras, se trouvaient dans un état de civilisation tout à fait primitif ; — enfin que la découverte dans certaines de leurs sépultures, d'instruments indiquant une culture supérieure, n'implique pas une fabrication sur place, mais qu'au contraire, il est très probable que ces objets furent acquis par voie d'échange, chez d'autres peuples plus avancés en civilisation.

D^r FEDERICO TORRALBAS. — *Bibliografía del D^r José I. Torralbas*. Habana, 1910. 1 broch. in-8°. IX + 53 pp.

M. F. Torralbas publie une bibliographie critique des œuvres scientifiques du D^r J.-I. Torralbas, son père. On trouvera exposée et résumée dans cette brochure l'œuvre si vaste et d'un caractère hautement scientifique, d'une des personnalités qui ont fait le plus d'honneur au savoir américain.

CASTO ROJAS. — *Cuestiones económicas y financieras*. La Paz, 1909, 1 vol. 8°, 222 pp.

M. C. Rojas, Sous-Secrétaire d'Etat au Ministère des Finances et de l'Industrie de Bolivie, réunit en volume quelques-uns de ses articles parus dans la revue « Hacienda é Industria ». L'ouvrage comprend trois parties : Questions économiques et financières ; Renseignements et informations ; Statistique. A signaler dans la première partie les études sur l'emprunt de £ 500.000 ; la question de l'or, l'évolution monétaire ; — dans la seconde partie les articles consacrés aux produits Boliviens à Londres, à la consommation du tabac, au monopole des allumettes ; — enfin dans la troisième de très utiles indications sur le mouvement commercial bolivien en 1907 et l'encaisse métallique des banques en 1908 et 1907.

Ch. AXEL.

ANUARIO ESTADÍSTICO DE LA REPÚBLICA DE CHILE. 3 vols. gr. 8°, 879-968-563 pp. — Santiago de Chile, 1910.

La nomination de M. F. de Bèze au Bureau central de Statistique fut accueillie avec la plus grande satisfaction par l'opinion publique chilienne. Le nouveau directeur n'a pas trompé les espérances que l'on fondait sur lui et les trois beaux volumes qui viennent de paraître sont une preuve de plus de son esprit de méthode et de son activité.

Le tome 1^{er} renferme des renseignements sur le territoire, l'administration, la justice, les cultes, l'instruction publique, l'hygiène et l'assistance publique. Le Tome II est consacré à la démographie et le tome III à la statistique du mouvement économique, des voies et communications, de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, de mines, banques, caisses d'épargnes et Monts de Piété.

L'« Annuaire » ainsi compris est une œuvre très utile et qui se présente sous une forme faite pour faciliter les recherches.

E. POIRIER. — *Chile en 1910*, 1 vol. 4°, 1.024 pp. et 1.091 fig. et planches. — Santiago de Chile, 1910.

Le premier exemplaire de cet ouvrage a paru le 25 mai dernier à Santiago de Chile.

La nature même du livre et les vues de l'auteur sur les questions de solidarité et d'union entre les différents peuples Sud-Américains, ses idées sur les luttes civiques et sur l'évolution et le progrès des institutions, font qu'on doit à juste titre signaler le présent ouvrage au public qui s'intéresse aux questions américaines.

Dès la préface, l'auteur, le consciencieux et érudit publiciste chilien, M. Eduardo Poirier nous fait connaître l'orientation américaniste

de son travail et en synthétise en quelques mots l'esprit et les tendances :

« Ce livre, en même temps qu'un Hérault du Chili, veut être un message de salut fraternel que notre patrie adresse aux nations du Continent américain.

« C'est un hymne au Centenaire de l'Indépendance Chilienne, en même temps qu'un hosannah glorieux aux républiques qui célèbrent cette année l'anniversaire de leur activité séculaire, à l'Argentine, au Vénézuéla, à la Colombie, au Mexique, ainsi qu'à la Bolivie et à l'Equateur. »

Le premier chapitre de l'ouvrage, dû à la plume érudite du publiciste et jurisconsulte chilien M. Marcial Martínez, connu dans toute l'Amérique, contient une rapide histoire de la guerre de notre indépendance, accompagnée de nombreux renseignements sur les grands hommes argentins et chiliens qui ont assuré son triomphe.

L'auteur du livre fait suivre cette brillante étude d'une série de 21 monographies américaines, y compris celle de la République Argentine qui nous est présentée dans toute la splendeur de son merveilleux développement.

Les monographies des autres républiques américaines, dues les unes à M. E. Poirier, les autres à de distingués collaborateurs, sont toutes remarquablement présentées et peuvent donner aux lecteurs une idée complète du mouvement américain, des origines à nos jours. Le livre pourrait presque être intitulé au lieu de « Chile en 1910 », « La América en 1910 », et jamais on n'avait réussi à donner en si peu de pages des renseignements si utiles et si complets. On peut regarder, et la presse du Chili n'y a pas manqué, le présent ouvrage comme le couronnement de l'œuvre du distingué américainiste qu'est M. Poirier.

La monographie du Chili est la plus étendue et comprend cinq parties : Géographie, Histoire, Administration, Instruction Publique, Commerce.

L'ouvrage se termine sur deux études scientifiques, l'une du signataire de ces lignes, intitulée « Anthropologie, Faune et Flore Chiliennes » et l'autre, due au distingué ingénieur M. Lorenzo Sundt, est un « Précis de la Géologie et de la Minéralogie du Chili. »

Prof. C. E. PORTER.

ALBERTO WILLIAMS. — *Poesías Musicales*. Letra de las composiciones para canto del mismo autor (1897-1901). Con una carta de Don Gaspar Núñez de Arce. Segunda edición refundida y aumentada. Buenos-Aires, in-8°, 211 pp.

Des vers agréables et faciles aux rythmes harmonieux, ce qui ne

nous étonne point car M. Williams est musicien avant tout. Ce sont surtout les descriptions de la nature qui intéressent dans ce recueil : « Brouillard sur la Pampa », « Chanson matinale », par exemple. A noter aussi plusieurs poèmes humoristiques assez plaisants, dont la versification ne manque pas d'originalité.

ROSENDO VILLALOBOS. — *Hacia el Olvido*. La Paz, Bolivia, Tip. Comercial, Yanacocha, 90, in-8°, 130 pages.

Il y a dans ce petit recueil du poète bolivien, une intéressante floraison de tous les genres poétiques : érotiques, funèbres, sentimentaux, patriotiques et satiriques. C'est surtout dans ces derniers que M. Villalobos se montre original. Il y est mordant et blesse avec art. Peut-être pourrait-on regretter dans son ouvrage quelques vers trop voisins de la prose.

ADOLFO SALDÍAS. — *Vida y Escritos del P. Castañeda*. Buenos-Aires, 1907, in-8°, 304 pages.

La curieuse figure du Padre Castañeda est vigoureusement décrite dans l'œuvre de l'érudit auteur argentin. Il nous montre les différentes phases de la vie agitée et bien remplie du franciscain, depuis le jour où il reçoit les ordres et, à peine arrivé à l'âge d'homme, s'efforce de jouer un rôle important dans son pays.

Castañeda publia à cette époque : « El Alma de los Brutos », « L'âme des Bêtes », étrange livre où il est aussi question de l'homme. Il eut l'honneur de prêcher pour la Reconquista en présence du vice-roi Liniers, de toutes les notabilités de Buenos-Aires et de l'évêque Lue. Depuis lors il n'y eut pour ainsi dire pas de solennité qu'il n'ait célébrée. Un de ses contemporains disait de ses discours qu'ils étaient toujours « solides, pleins d'onction et d'érudition. C'était son esprit qui donnait la force à ses paroles, sans le secours des ornements de la rhétorique ». Castañeda fut un homme d'une singulière énergie et d'une belle audace. M. Saldías nous en donne une preuve éclatante. Parmi les solennités qui marquèrent à Buenos-Aires l'anniversaire de la révolution de 1810, figurait un panégyrique qu'un prêtre de renom prononçait à la cathédrale. A cette cérémonie assistaient toutes les autorités du pays et une foule considérable, avide d'entendre exalter les idées de liberté. Or, en 1815, on ne trouva pas un seul membre du clergé, séculier ou régulier, qui consentit à prononcer ce panégyrique. Tous s'excusèrent, en alléguant que Ferdinand VII occupait le trône d'Espagne et que, dans ces circonstances, il était imprudent de provoquer sa colère par cette espèce de propagande subversive contre son autorité. La municipalité de Buenos-Aires finit par s'adresser au Père Castañeda qui répondit au maire de la ville « qu'il ferait connaître à tous sa profession de foi politique, même s'il était obligé de parler sur la pointe d'une lance ».

M. Saldías, dans plusieurs chapitres de son livre, fort bien distribué d'ailleurs, nous fait voir la part prise par Castañeda à la vie

publique et religieuse des premiers temps de l'Indépendance Argentine et en particulier le rôle capital que joua le père franciscain dans la presse d'alors.

D^r FORTUNATO HERNANDEZ. — *Desequilibrio*, 1 vol. petit in-12, 172 pp., México, Talleres tipográficos de Pablo Rodriguez.

M. Fortunato Hernández est médecin. La question passionnante des tares héréditaires l'intéresse, et j'imagine qu'il a voulu mettre sous les yeux du grand public le résultat de ses observations médicales. *Desequilibrio* est un court roman : Le D^r Estévez adopte le fils et la fille d'un alcoolique, mort dans un accès de *delirium tremens*, et les élève comme ses propres enfants. Ils ont grandi, et rien ne peut faire supposer qu'ils aient eu à souffrir du vice paternel, lorsque, dans certaines circonstances, le jeune homme se révèle ivrogne et la jeune fille présente de graves symptômes d'hystérie. Ni le dévouement paternel du D^r Estévez, ni la volonté affaiblie des malades ne peuvent les guérir. Les enfants ont hérité de la tare paternelle ; ils la porteront pendant toute leur misérable vie.

Ce roman pessimiste, écrit dans une langue concise qui contribue peut-être à rendre le récit plus impressionnant, est curieux et d'une haute portée sociale. Reprocherons-nous à l'auteur quelque manque d'harmonie dans la construction de son livre ? Quelqu'intéressantes que soient les études consacrées aux dégénérés fameux, constatons qu'elles forment une digression trop considérable, étant données le peu d'étendue de l'ouvrage.

Jules SUPERVIELLE.



Le Gérant : A. COUESLANT.

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE (AMÉRIQUE LATINE)

PREMIÈRE ANNÉE

PARIS
Le 15 Janvier 1911

Numéro 6

M. RODOLPHO THEOPHILO

La littérature provinciale ne pouvait manquer d'être florissante au Brésil, étant donné les dimensions considérables de son territoire, la diversité de ses industries et de ses mœurs, et les particularités de son histoire. Les différents Etats possèdent chacun une tradition différente dans l'identité de race, de religion et de langue ; ils obéissent à un courant particulier et constituent tous autant de petits noyaux de civilisation. L'unité politique du pays fut même une création artificielle, puisqu'elle n'avait pas de racines profondes dans le passé national : le sentiment de la patrie commune est né sous la monarchie des efforts d'ensemble dans la lutte pour l'indépendance, de la communauté de souffrances et de gloires dont tous les Brésiliens eurent leur part.

Il est heureux cependant que la littérature régionale soit là-bas une réalité, car sans elle les aspects peut-être les plus pittoresques et les plus saisissants de la vie brésilienne resteraient relégués au second plan, sinon effacés par l'éclat chaque jour plus vif de l'existence brillante de la capitale. Malgré ses progrès continus, ses embellissements et sa richesse, Rio de Janeiro n'arrive pas à jouer le rôle de Paris en France ou même de Buenos-Ayres dans la République Argentine, tant la vie locale est restée intense dans cet immense pays d'Amérique en plein épanouissement. Parmi les Etats qui ont des annales, je ne dirai pas plus personnelles, car tous en ont à un degré égal, mais plus

agitées et plus pittoresques, se trouve la province septentrionale du Céará, dont la population relativement dense, en même temps que très active et très résignée, en majeure partie d'ascendance indienne mêlée de sang portugais et qui se consacre presque uniquement à l'agriculture et à l'élevage, est occasionnellement poursuivie par la malchance et même décimée par les sécheresses, et s'est mise à émigrer vers l'extrême nord, la région de l'*or noir* ou du caoutchouc, région qu'elle a rendue prospère en l'arrosant de sa sueur et de son sang. Les *Céarenses* ont peuplé l'Amazonie et développé sa richesse, sacrifiant leur vie pour obtenir des gains plus rapides que ceux qui leur sont disputés par la grande inconstance des saisons sur leur propre territoire, où des années de désolation succèdent à des périodes d'abondance.

Le Céará est aussi un des plus importants parmi les centres intellectuels provinciaux, et ses membres ont déployé leur activité dans presque toutes les directions de l'esprit : les uns se sont consacrés à l'histoire — comme le baron de Studart, qui a fouillé les archives et en a extrait des masses de documents décisifs sur notre histoire, — les autres cultivent la poésie, le conte, le roman, etc. Au nombre de ces derniers se trouve M. Rodolpho Theophilo, dont l'œuvre peut être considérée comme le type de cette espèce de littérature qui n'est pas exclusivement réservée au Céará, mais qui s'offre à nous, dans chaque Etat de l'Union, avec un développement plus ou moins considérable.

Il va sans dire que le sens littéraire est là moins raffiné que chez les écrivains de la capitale, que la production des Céarenses ne présente ni la même ampleur ni la même finesse, mais elle possède toutefois une saveur caractéristique, un charme original qui ne sont pas à dédaigner. Il faut surtout *être du pays* pour savoir rendre dans toute sa vigueur cette vie de privations et de peines qui est le lot de l'habitant de ces contrées vantées par le romantisme et qu'un auteur brésilien contemporain n'a pas hésité, au contraire, à baptiser, en ce qui concerne la partie amazonique, du nom suggestif « d'enfer vert ». Quant au Céará, le pauvre agriculteur y est exposé à une foule d'angoisses et de souffrances. Une variation dans l'alternance de la pluie et du soleil engendre des fléaux meurtriers : les larves qui en une journée rongent toute une plantation naissante ; la sécheresse qui en quelques semaines réduit une contrée verdoyante à l'état de morne lande, abandonnée et affreuse.

Tout au contraire, l'Amazonie, et c'en est le péril, forme une plaine régulièrement inondée, où la vie animale, autant que la vie végétale, est variée à l'infini et grouillante, où l'homme est

guetté de tous côtés comme une proie par les crocodiles voraces, par les insectes venimeux et surtout par le paludisme qui l'accable et le terrasse à jamais, le paludisme impitoyable qui se cache dans chaque recoin de cette région humide, dans la vase des ruisseaux boueux comme sous les sombres voûtes des forêts impénétrables au soleil bienfaisant.

« L'aurore, écrit le romancier, ailleurs si pleine de charme, y était presque aussi triste et laide que le coucher du soleil. La forêt, à mesure qu'elle émergeait de dessous ce manteau d'ombre auquel la lumière prêtait une forme, donnant du relief aux contours de ses arbres, prenait les tons d'un paysage morose. L'apparition de l'astre brillant au sein de cette nature vierge revêtait une telle majesté que l'esprit, au lieu de s'épanouir, se recueillait. Une brume blanchâtre, que ses rayons commençaient à irriser et à dissiper, enveloppait le dôme de la forêt. Aucun oiseau ne saluait la clarté du jour, parce que les chanteurs des bois, cruellement poursuivis par les hommes, désertaient le voisinage de leurs campements. Le jour y renaissait aussi silencieux qu'il avait disparu la veille. Les eaux du ruisseau (igarapé) ne murmuraient même pas ; elles coulaient muettes, sombres, lugubres, sans agitation ni frémissement. »

Et plus loin :

« Une bouffée à la fois chaude et humide montait de la terre entièrement recouverte d'une couche de feuilles pourries. On ne distinguait même pas le sol. Bien que l'été fût déjà commencé et que les eaux qui s'étendaient sur la plaine se fussent retirées dans leurs lits habituels, tout était encore si détrempé que le terrain bruissait sous les pieds, et des flaques se formaient quand on le foulait. Cette abondance d'eau, voilà ce qu'ils enviaient pour leur CEARÁ éprouvé par des sécheresses répétées. Là-bas, c'était l'aridité de la terre rendue stérile par le manque de pluie qui les terrassait, qui les chassait vers les régions éloignées ; ici ils ne pouvaient deviner que justement l'excès de cet élément, dont l'absence leur était, au pays, une privation mortelle, représentait le plus grand ennemi de leur vie, la cause de la plupart de leurs tourments. »

Ces passages sont extraits du roman « O Paroara », terme de terroir qui désigne l'émigrant revenu de l'Amazonie dans sa province natale, les poches pleines de billets de banque, mais la rate engorgée, grelottant de fièvre, le teint jauni et les jambes fléchissantes, triste épave humaine, deux ans, un an peut-être après être parti, solide gars, endurci à la besogne et florissant de sève. La joie de vivre dans leur CEARÁ aux plages de sable

blanc, où viennent déferler les vagues altières d'une mer éternellement verte, et au ciel bleu d'indigo recouvrant comme d'un dôme les gras pâturages, parfois gris et desséchés, une certaine allégresse, qui est bien caractéristique de cette population de Centaures-pasteurs, a fait place chez de tels êtres maladifs à une inguérissable hypocondrie que ne parviennent pas à dissiper d'après désirs et de sensuelles convoitises.

M. Rodolpho Theophilo n'a pas manqué de nous donner des croquis touchants de ces deux existences si différentes. D'un côté nous assistons à la messe de minuit, la fête de Noël, qu'on célèbre là-bas en plein été :

« L'autel sur lequel on allait célébrer le saint sacrifice, avait été placé en dehors de l'église, face au porche. Rien de plus simple. Sur la table, recouverte d'une nappe immaculée de dentelle, un crucifix placé entre deux cierges émergeait d'un fouillis de verdure émaillée des plus jolies et odorantes fleurs des champs. Ce vert, ce parfum frais prêtaient au tableau un ton léger, joyeux même, on aurait dit les langes du berceau encadrant la toile de la Passion. Mouchetant la blancheur de la nappe, se détachaient des points vert clair, des riziers en miniature que les dévotes avaient apportés et arrangés en l'honneur du Dieu-enfant. Jamais autel n'avait eu un dais comme celui de ce ciel tropical. »

Avant la messe, on s'était rassemblé chez le curé du village :

« Beaucoup d'assistants, mais presque tous debout, parce que le très pauvre mobilier se composait à peine de deux escabeaux, d'un banc et d'un canapé. João das Neves, caché dans la pénombre, déjà plus maître de lui, regardait timidement les jeunes filles à marier assises en face, raides comme si leur épine dorsale ne possédait pas d'articulation. Elles portaient toutes les cheveux resserrés en un chignon sur le haut de la tête. Les plus coquettes l'avaient entouré d'un diadème jaune d'œilleux. Sans parler, sans bouger, le seul signe de vie qu'elles donnassent consistait à s'éponger le visage qui ruisselait de sueur. Alors la main charnue et grossière, pressant un mouchoir de batiste bigarré de points de marque bleus et rouges, se promenait doucement sur toute la figure, l'essuyant et la rendant chaque fois plus cramoisie. Sur ces petits mouchoirs parfumés de patchouli et de musc s'esquissait en vers ou en simples emblèmes leur propre existence pleine d'espairs et de désillusions. Leurs sentiments s'étaient épanchés en ces quatrains écrits avec des larmes ou des rires... »

Plus loin, nous suivons le mal qui mine le vigoureux organisme de João das Neves. Le pauvre geux, fatigué de lutter contre un

sol que rend ingrat le caprice des éléments, se laisse prendre aux récits merveilleux d'un rusé *paroara* et se fait embaucher comme travailleur par ce véritable marchand d'esclaves. Il va ainsi au cœur des forêts de caoutchouc, subir toutes les vilenies et tous les tracas d'une existence de dure soumission et de labeur excessif, empoisonné par l'atmosphère, traqué par les bêtes, — celles qui dévorent et celles qui tuent, — et exploité par les hommes. Il ne revient de ce lieu de martyre que pour recueillir le dernier soupir de sa femme, tombée d'épuisement après avoir vu mourir de faim ses deux enfants, pendant que lui, au loin, supportait tout pour leur amasser un peu d'argent et ne pas être forcé comme auparavant à mendier un secours qu'il est amer de se voir refuser. Un jour, il avait dû vendre son unique vache pour se procurer des graines que la terre voudrait bien payer au centuple, mais que le soleil brûle sans pitié.

L'effet exercé sur cet esprit naïf par la présence de l'embaucheur enrichi se conçoit facilement :

« João das Neves, aussitôt qu'on lui raconta sur le parvis de l'église l'histoire du *paroara* et qu'on le lui désigna, ne le perdit plus de vue. Cette transfiguration remplissait son esprit de confusion. Un *mou*, un propre à rien, si loin de le valoir comme homme, s'habiller de la sorte, en bonne étoffe, et porter un parasol ! — C'était bien là de quoi le déconcerter... José Simão avait assisté à la messe, agenouillé sur les marches du petit escalier conduisant au maître-autel, où l'on n'avait vu jusque-là que monseigneur l'évêque, quand il avait visité la paroisse en tournée pastorale. Son air d'importance et sa grosse chaîne d'or attiraient sur sa personne tous les regards et toutes les pensées. On n'entendait dans toute l'église que des chuchotements... »

La scène de la mort de Chiquinha, la femme de João das Neves, est poignante, surtout quand on la rapproche de la scène récente de son mariage :

« João das Neves s'approcha du lit, cherchant à découvrir dans cette image de la mort un trait quelconque de la compagne d'autrefois. Il ne restait plus rien de la belle femme saine qu'elle avait été. Le regard, ce regard ardent où se résumaient toutes les énergies de son esprit, tremblotait maintenant, voilé et à demi éteint, se dirigeant vers les pieds de la Sainte Vierge, en une dernière prière de son âme fervente et croyante. Le *paroara* posa la main sur l'épaule décharnée de sa femme en murmurant avec douceur : « Chiquinha !... » La moribonde tourna le regard au son de cette voix si familière, et ses grands yeux presque ternis se fixèrent sur le visage du mari. Sa douleur se manifesta par deux

larmes qui eurent à peine assez de force pour perler au bord de ses paupières et glisser lentement sur ses joues creuses et hâves... »

Dans le roman de M. Theophilo, dans ses romans plutôt, car il est l'auteur de plusieurs autres : *Maria Rita*, *La Faim*, *Les Brillants*, les sentiments prennent plus de place que les paysages et les types abondent plus que les descriptions. Le « Paroara » est ainsi entièrement fait de simplicité et d'émotion, malgré le parti pris régionaliste du Céarense qui ne pardonne point à la région lointaine ses appâts de fortune rapide et la séduction funeste qu'elle exerce sur ses enfants :

« Dans leur hallucination d'émigrer, d'arriver bientôt à l'El-dorado, de s'enrichir sans travailler, ils partent indifférents aux beautés de leur pays natal, aux affections même de l'âme. Beaucoup avaient défriché eux-mêmes les terres qu'ils abandonnaient, regardant maintenant avec mépris les clairières ouvertes par leur effort et où les arbres abattus se roussaient sous la morsure du soleil. Ils passaient par les bois où le cotonnier en fleurs émaillait de ses corolles jaunes les massifs de feuillage, où le manioc verdoyait, soulevant la terre et la fendillant du dos de ses racines ; toutes ces promesses de bien-être n'étaient rien comparées aux richesses qui devaient les attendre au fleuve-mer. »

Les types locaux, ceux du Céará, sont uniformément sympathiques : les campagnards ignorants et bons, qui ne connaissent pas la valeur théorique des devoirs moraux, mais qui savent parfaitement s'entr'aider, sans mots inutiles ni prétentions philosophiques, dans les gros travaux comme dans l'infortune ; le curé mystique et charitable, plein de piété et de compassion, qui se dépouille de tout en faveur de ses misérables ouailles ; l'avocat à la parole facile, qui était parti pour l'Amazonie afin de se faire une fortune parmi ces gens vaniteux et processifs, mais qui, une fois là-bas, avait senti toute la déchéance du milieu. C'était cependant ce même avocat, Vasconcellos, qui, en route, avait subi en lui-même un assaut d'égoïsme féroce, dont l'impression se trouve fidèlement rendue dans les lignes qui suivent :

« Le pessimisme de Vasconcellos se calma pendant le voyage, dans une bonne cabine et grâce à une chère excellente. Les mains dans les poches, son pince-nez fixé, il arpentait parfois le pont, et les misères de la troisième classe qui s'offraient à sa curiosité ne lui semblaient plus aussi cruelles ni aussi dignes d'intérêt. Elles semblaient en rapport avec la sensibilité morale de ceux qui les éprouvaient. La douleur, la douleur physique même, a moins de prise sur l'homme grossier que sur le civilisé, voilà ce qu'il se

disait en promenant ses regards sur ce tas d'infortunés émigrants. Quant aux souffrances morales, ils devaient y être et y étaient en effet insensibles, lui-même ne pouvait l'ignorer, puisqu'il avait vécu avec eux dans le même fumier et n'avait jamais découvert sur leurs traits une ombre de regret pour cet avilissement causé par la promiscuité et par la brutalité. Valait-il bien la peine de plaider la cause de semblables êtres ? S'ils étaient au moins capables de pitié ? mais ils se montraient étrangers même à ce sentiment si humain... »

On serait tenté de traduire des chapitres entiers, si émouvante y est la vérité et si sincère y est la sensibilité, quoique la facture n'accuse pas un très grand soin, c'est-à-dire qu'elle manque de fini et parfois aussi de correction. Les descriptions révèlent peu l'artiste : elles trahissent davantage le naturaliste qu'est en effet l'auteur. Le langage même n'est pas du meilleur aloi, sans parler du rôle considérable et en certains cas inévitable qu'y joue le vocabulaire indigène. Les romans de M. Rodolpho Theophilo, avec leurs qualités et leurs défauts, donnent cependant une idée exacte de l'existence dans cette partie nord du Brésil, où la civilisation est plus arriérée, où l'abolition de l'esclavage se fit cruellement sentir à cause de l'absence d'un travailleur autre que le nègre ou le métis, mais qui par cela même a gardé plus vivace l'empreinte de la vie traditionnelle.

L'évocation des coutumes particulières à ces régions est d'autant plus fidèle qu'elle est exprimée avec émotion. Prenons comme exemple, dans la partie qui concerne le Céara, la description de la « *derruba* », c'est-à-dire du déboisement effectué pour les semailles (le *roçado*) et où l'on constate l'habitude touchante de l'aide offerte gratuitement par les voisins :

« Les coups des fers maniés par ces poignets robustes se succédaient à de courts intervalles. Sur le sol, une natte formée de branches coupées, de lianes tordues ou ramassées en spirales, comme des coulevres, s'étendait derrière les défricheurs qui avançaient dans leur œuvre de destruction. A travers la forêt une clairière se dessinait déjà, hérissée à peine des troncs que la hache avait respectés. Du feuillage qui se tassait sous les pieds des travailleurs, se dégageait une odeur âcre, un parfum sauvage de feuilles vertes, foulées, qui de temps à autre se mêlait à l'odeur balsamique des plantes aromatiques récemment arrachées. Les faux ne s'arrêtaient point. Ces hommes semblaient céder à une folie dévastatrice. D'un seul coup ils jetaient à bas les arbres grêles, et quand ceux-ci touchaient le sol, à peine leur charpente couvrait-elle la terre que le fer la dépeçait, la parta-

geant en petits tas qui ensuite pouvaient être réunis pour être brûlés.

« Pendant que ces débris jonchaient le terrain, une quantité d'oiseaux et d'insectes, expulsés de leur gîte, s'envolaient effarés. On entendait des piailllements craintifs et des crissemments si aigus que l'on eût dit des jets de vapeur s'échappant par des fissures de métal. Tout ce monde ailé s'enfuyait épouvanté par l'homme ou par la lumière qui soudain envahissait leurs retraites. »

La contre-partie amazonienne se trouve dans la description de la crue, qui dans son horreur grandiose prend des proportions apocalyptiques :

« Pedro das Marrecas et Jacy avaient rencontré une grande île formée par la crue et qui regorgeait de gibier. C'était une véritable arche de Noé... L'indien avait dit au Céarense qu'avant la pleine lune la terre serait toute envahie par les eaux. Le spectacle serait alors des plus tragiques. Pedro das Marrecas, anxieux quant à l'issue de ce drame, témoigna à son compagnon un vif désir d'assister à la suprême agonie de ces êtres au moment de la terrible submersion. La catastrophe eut lieu par une de ces matinées chaudes et sombres de l'Amazonie. Il ne restait de l'île qu'un sommet nu de quelques hectares. La lutte pour la vie y était devenue terrifiante... Cette couronne de compactes roches basaltiques calcinées, cratère peut-être d'un volcan depuis longtemps éteint, dépouillé du plus infime arbrisseau, servait d'arène à des combats que jamais gladiateur romain n'eut rêvé... La garde avancée des crocodiles, plus féroces que les jaguars, prenant avantage des progrès du siège, versait le plus de sang. Le carnassier, au contraire, évitait la colonne des amphibies, et si par hasard il leur tombait sous la dent, il ne se débattait même pas, se laissant lâchement tuer. L'eau montait toujours. Les animaux s'entassaient dans l'espace de plus en plus restreint, et beaucoup étaient écrasés par les plus corpulents. Chaque soubresaut du tapir provoquait une hécatombe... Le moment suprême arriva sans que rien de particulier l'annonçât. Le cercle se fit encore plus étroit, jusqu'à n'être plus qu'un point, et la terre enfin disparut sans qu'on entendît un seul cri, un seul gémissement... Une rumeur sourde et confuse s'ensuivit cependant, produite par les milliers de membres qui se débattaient dans le gouffre... Le rocher noir formé par les crocodiles s'était déplacé... Le carnage fut tel qu'une seule tache de sang couvrit la surface des eaux, dont la couleur rouge avait attiré les « pirahybas » et les « piranhas », petits poissons voraces qui s'efforçaient d'arracher vi-

vement leur proie. Aussi agiles que sanguinaires, ils saisissaient de leurs dents tranchantes et effilées de grands morceaux de chair pantelante... Les crocodiles grognaient comme des jaguars, et les « piranhas » accompagnaient cette mélopée sauvage d'un refrain qui leur sortait des ouïes, lent et sinistre comme un profond gémissement... »

Oliveira LIMA,
de l'Académie Brésilienne.

REVUE LITTÉRAIRE

UN ROMAN BOLIVIEN : La Candidature Rojas ¹

On trouverait difficilement un sujet plus rebattu : E. Rojas est avocat, sans enthousiasme ; jeune, ambitieux, beau parleur et point dépourvu de talent, il est tenté par la politique, où les succès sont prompts et, quoi qu'on dise, durables. Une candidature lui est offerte aux élections législatives ; malgré les appuis qu'il a trouvés il subit un échec éclatant et se retire aux champs où il épousera sa cousine. Je me plais à penser qu'il y vivra heureux et qu'il aura beaucoup d'enfants.

Il ne faudrait pas que cette rapide analyse fit prendre le livre de M. Armando Chirveches pour un conte bleu. Encore moins devra-t-on supposer à l'auteur une intention didactique : s'il nous vante les charmes de la vie champêtre, ce n'est pas pour ramener des bras à l'agriculture. L'ouvrage de l'écrivain bolivien n'est pas un roman à thèse ; il n'a pas été imaginé pour illustrer une doctrine philosophique ; on n'y trouvera pas de considérations sociales, de théorie économique, de problème de psychologie. C'est un récit plein de vie et de fraîcheur, où nous voyons passer une foule de personnages toujours très amusants et divers ; où l'intrigue est attachante, les héros sympathiques, le cadre attrayant. En vérité ce livre est d'une espèce plus rare qu'on ne croit.

*
**

¹ ARMANDO CHIRVECHES. — *La candidatura de Rojas*. 1 vol. in-12. XIX + 276. Paris, Ollendorf, 1909. Nouvelle édition.

M. A. Chirveches est né en 1880. Il a fait paraître deux poèmes *Lili* (1901) et *Noche estiva* (1904), et deux romans *Celeste* (1905) et *La candidatura de Rojas* (1^{re} édit. 1908).

Ce n'est pas un roman romanesque ou, du moins, c'est un roman qui s'efforce de ne pas paraître tel, et en vérité il y réussit souvent.

Mercedes Silva aimait sans doute E. Rojas. Elle le voit sans la moindre émotion partir pour un long voyage. La jeune fille accompagne son fiancé jusqu'à la porte de son appartement et rentre chez elle la chanson aux lèvres. Sans doute elle revient précipitamment et l'appelle en se penchant sur la rampe de l'escalier, mais aussi avait-elle oublié une recommandation importante : « Envoyez-moi des cartes postales ! »

Milagros Moreira aurait pu devenir une figure tragique, mais elle s'est ressaisie à temps pour faire une sortie discrète. Elle a bien compris la nature du sentiment qu'elle avait inspiré. Si E. Rojas a ressenti quelque émotion auprès d'elle, c'est que la jeune fille était désirable, mais surtout parce qu'on aime à être aimé. Le départ de Milagros ne coûtera au futur député ni larme, ni soupir. Il n'avait pas de raison pour ne pas épouser Mercedes ; il en a de bonnes et bourgeoises pour laisser Milagros s'éloigner.

Inés ne ressemble ni à celle-ci, ni à celle-là, et visiblement l'auteur a prié les fées bienfaisantes d'assister à sa naissance et de la combler de leurs dons : c'est la jeune fille idéale, plutôt qu'une jeune fille idéale. Vive, aimable, jolie, assez fine, très peu instruite, pieuse sans excès, laborieuse, aimant sa maison, elle sera une compagne parfaite et son cousin n'aurait pu mieux trouver. On s'étonne même qu'il n'y ait pas songé plus tôt ou tout au moins que d'autres n'y aient pas pensé pour lui.

Tout semble fait pour réunir les deux jeunes gens, et les obstacles même qui se présentent ont l'air d'avoir été placés sur la route pour leur dissimuler la monotonie du voyage. Un voisin a demandé la main d'Inés ; un mot suffit pour que ce rival ridicule disparaisse ; la jalousie s'éveille chez les deux jeunes gens, mais juste assez pour aviver leur amour naissant ; et si l'oncle de Rojas hésite avant d'accorder son consentement, ce n'est pas qu'il ait quelque objection à présenter, mais seulement parce qu'il s'étonne devant une solution imprévue. En vérité ce roman devient romanesque par sa simplicité même et, par moments, on pressent un dernier chapitre qui donnerait la clef de l'histoire et où nous apprendrions que tout a été désiré et combiné par les parents pour amener le mariage d'Inés et d'Enrique. On s'attend à cette conclusion, mais on a le plaisir de ne la point trouver.

Enrique Rojas est plus éloigné de la perfection que sa cousine. Peut-être le jugeons-nous moins favorablement parce que nous

le connaissons davantage. Il est ambitieux et faible, sceptique et crédule ; il a le sens très net des réalités et parfois aussi des accès de sentimentalisme un peu naïf. Il n'a rien du froid calculateur qui détermine son existence comme une partie d'échec, qui observe, prévoit, et, le moment venu, exécute un plan longuement mûri. Il a fait quelques remarques sur la vie. Il sait qu'elle offre des joies et des peines et, sans chercher à conquérir une gloire décevante, il s'arrange pour assurer sa part de bonheur. Il aura un logis aimable, une femme charmante, une occupation facile, quelque fortune, de bons amis, en un mot une existence pourvue de tout le confort moderne.

Pour réaliser plus vite son rêve E. Rojas a résolu d'être député. N'est-ce pas aujourd'hui le vœu secret de bien des jeunes gens ? Autrefois, il n'y a pas encore très longtemps, il n'était pas de bambin qui ne rêvât d'être général. A présent nos enfants sont plus modestes, ou peut-être plus exigeants, mais à coup sûr plus pressés. A quoi bon travailler pour acquérir quelque renom si l'on est avocat ou médecin ? Soyez député et les clients afflueront dans votre antichambre. Vous commencerez par où les autres finissent d'ordinaire et vous aurez acquis du premier coup le crédit et la célébrité.

Que de satisfactions pour la vanité ? E. Rojas songe déjà aux cartes de visite qu'il fera graver : « Enrique Rojas y Castillo, député. » Il se voit prononçant à la Chambre un éloquent discours fréquemment coupé d'applaudissements, tandis que l'opposition contemple, la rage dans l'âme, le triomphe du jeune orateur. Il savoure d'avance les communiqués de la presse : « Au splendide banquet offert par le ministre de..... on remarquait MM..... etc., et, entre autres, le jeune et distingué député de....., M. E. Rojas y Castillo. » « Mon neveu le député, Mon cousin le député, Mon ami le député », diront ses parents et ses camarades.

Mais le jeune homme ne s'arrête pas plus qu'il ne convient à ces menues satisfactions ; il escompte les avantages solides que lui vaudra sa nouvelle carrière et prévoit qu'au bout de quelques années il obtiendra sans peine un poste élevé dans l'administration.

« Je sais, dit-il, qu'une fois député j'aurai du temps de reste pour me consacrer à ce qui me plaira, que je toucherai un traitement convenable, que j'obtiendrai des applaudissements, que j'attirerai sur moi l'attention publique et qu'on aura de très grands égards pour ma personne parce que je passerai quelques heures assis dans un fauteuil de cuir de Cordoue, dans un endroit élégant tendu de velours, entre de hautes colonnes aux corniches dorées, où l'on peut dire toutes les sottises du monde avec une parfaite

gravité, et où l'on prend entre les séances un thé délicieux accompagné de biscuits exquis.

— Je vois que tu es un convaincu, reprit le Dr Ménendez (l'oncle du candidat), mais, voyons un peu, à quel parti penses-tu t'affilier ?

— Je serai indépendant, répondis-je.

— Indépendant ! Alors tiens ton élection pour perdue. Ou tu t'attacheras au Gouvernement, ou bien tu passeras à l'opposition, sinon tu ne seras même pas élu député suppléant.

— Que me conseillez-vous donc ?

— Mais d'aller voir le ministre de l'Intérieur et de lui dire : Monsieur le ministre, la province de..... veut m'élire député. Je puis compter sur l'appui des principaux personnages et, comme je me propose d'appuyer le Gouvernement dans le développement de son plan administratif et de continuer à donner, une fois député mon approbation à ses actes, ainsi que je l'ai fait jusqu'ici en tant que simple particulier, je sollicite l'appui du pouvoir officiel pour patronner ma candidature.

— Et si le ministre refuse ?

— Eh bien, nous passerons à l'opposition ! »

Il ne faut point se hâter de porter un jugement sur E. Rojas ; on risquerait de méconnaître son vrai caractère. Il semble s'être détaché de tout et ne croire à rien ; mais laissez-le quitter la capitale et vous le trouverez disposé à croire à tout. Il n'a gardé que son mépris pour la politique et cette bienveillance apitoyée du citoyen, j'allais dire du parisien, en villégiature, pour les provinciaux. Toutefois son attitude même n'est pas sans inspirer quelques craintes. A quel moment Rojas est-il sincère ? Quand il a hâte de terminer sa campagne électorale pour revenir à La Paz, ou quand il déclare son amour pour Inés ? Probablement dans les deux cas. Je le croirais volontiers très faible, très prompt à se laisser influencer par le milieu où il vit. L'auteur voudrait certainement nous persuader que la conversion de son héros est définitive, mais elle nous semble trop brusque pour être sans retour. E. Rojas a subi le charme de l'existence nouvelle, douce et un peu monotone qui s'ouvre à lui ; il passera des mois, des années si l'on veut, à la Huerta, mais il suffira d'un article de journal, d'une lettre d'ami, pour éveiller en lui des sentiments qu'il croyait morts et, pour peu que le lecteur n'ait point l'âme bucolique, il prévoit qu'à la mort du vieil oncle, l'ancien avocat aura tôt fait d'aller s'installer dans la capitale après avoir vendu la propriété, à moins qu'il ne préfère la conserver pour ses villégiatures.

*
**

Le scepticisme politique n'est pas le fait du seul Rojas. Tous les personnages du roman, j'entends ceux qui nous sont présen-

tés comme des gens cultivés, en sont marqués. Presque tous aussi professent un dédain profond pour la masse populaire.

C'est le sourire aux lèvres que le ministre Paredes parle de liberté et de justice.

Manuel María Menéndez, l'avocat intègre, qui a combattu et souffert pour ses idées, ne croit plus même au suffrage universel. Il sait comment on prépare les élections, comment on les conduit, et que le succès est toujours pour le plus hardi, pour celui qui parle plus fort. Ce sont les nègres, les indiens, les métis ignares et abrutis d'alcool, qui composent la majorité, et jamais un seul d'entre eux n'a pu arriver à la Chambre.

Le vieux propriétaire lui-même, modèle de probité, n'est pas autrement scrupuleux sur le choix des moyens propres à faire triompher une candidature, et il reconnaît volontiers que l'alcool est le meilleur des agents électoraux.

Tous ces républicains sont de parfaits aristocrates. Ils ont l'orgueil de la race, le mépris des castes inférieures : qu'ils soient nègres, blancs, indiens ou métis, les gens du peuple, esclaves d'hier, électeurs d'aujourd'hui, sont des animaux farouches que l'on conduisait jadis par la force, qu'on mène à présent par la ruse.

L'absence de conviction politique n'implique pas chez ceux qui font partie des classes dirigeantes, un relâchement de la morale : ils sont tous au contraire de très honnêtes gens. Leurs calculs, leurs hésitations, leurs changements d'opinions sont parfaitement légitimes. Etant donné qu'il n'y a plus nulle part ni bon droit ni justice, ou ce qui revient exactement au même, qu'il y en a autant partout, l'honnête homme peut choisir le parti qui lui offrira le plus d'avantages et de sécurité. Une opinion politique n'est plus guère qu'une raison sociale qu'on abandonne et dont on se retire pour entrer dans une autre maison quand les affaires prennent mauvaise tournure. Les gens adroits savent trouver leur compte et le pays ne s'en porte ni mieux, ni plus mal.

Personne ne songe à se scandaliser de pareilles mœurs. Elles sont là comme ailleurs, comme partout. Elles constituent un des aspects de la civilisation moderne et à ce titre méritent d'attirer notre attention, mais pas davantage.



D'autres sujets retiennent l'observation de M. A. Chirveches.

C'est surtout la petite ville qu'il a étudiée et qu'il a voulu nous faire connaître. Elle s'élève sur le dos d'une colline, avec ses mai-

sons serrées, toute baignée de soleil. Le long des rues étroites et tortueuses, les mules grimpent lentement. Au bruit des pas résonnant sur les cailloux, des visages curieux paraissent aux fenêtres ; des femmes, des enfants, des hommes, se glissent sur le seuil des portes, et l'étranger passe entre deux files de visages curieux qui l'examinent et l'évaluent, heureux si des réflexions moqueuses n'arrivent pas à ses oreilles.

Voici plus loin une autre rue, moins étroite et mieux entretenue, une place au milieu de laquelle s'élève l'église dont le clocher est couvert de ruches et bourdonnant d'abeilles. Puis d'autres rues et d'autres encore, toutes tortueuses, mal pavées, bordées de maisons basses, aux fenêtres sales avec, ça et là, une demeure dont l'aspect plus confortable annonce la résidence d'un des personnages influents de l'endroit.

Nous nous attarderions volontiers à observer la petite ville et ses constructions pittoresques, mais plus que les choses, les gens intéressent M. A. Chirveches.

Au banquet offert au candidat E. Rojas, l'auteur nous présente quelques-uns des principaux personnages, docteurs ou colonels, car là-bas tout le monde est docteur ou colonel. « Lorsqu'arrive un monsieur à l'attitude martiale, à la voix forte, au regard impérieux, on l'appelle sans hésitation : mon colonel. Mais si, au contraire, le nouveau venu est obèse, s'il porte des lunettes d'or et s'il a la parole facile, il faut sans aucun doute le saluer d'un sonore : docteur. »

Les distractions sont rares : de temps en temps on donne des courses de taureaux sur la place publique et d'autres fois les jeunes gens de la bonne société jouent la comédie. Les bals sont plus fréquents, ainsi que les parties de campagne et les déjeuners en pique-nique.

Un drame vient parfois interrompre la fête : c'est un taureau furieux qui écharpe quelque torero improvisé, ou bien une femme jalouse qui se venge en tuant celui qui l'avait abandonnée. Mais l'émoi causé par la mort est vite passé, et le défunt, une fois enterré, quand le D^r Sarmiento a prononcé sur la tombe un discours emphatique, chacun revient à ses occupations dont la plus importante est de chercher un moyen agréable de passer les quelques heures que nous avons à vivre.

Il est une autre distraction qui, pour être moins fréquente, n'est que plus appréciée : les élections. Devant un groupe de citoyens largement désaltérés, Rojas, qui se rappelle qu'il est candidat, vient exposer son programme. Il parle, comme tous ses pareils de tous les pays, de liberté, d'établissement de voies fer-

rées, de démocraties, de laïcisation, de routes, de Constitution et de téléphones. Un discours du président du bureau, un ordre du jour voté à l'unanimité, suivi de nouvelles rasades, de cris, de chants, viennent clôturer la séance après quoi, électeurs et membres du comité se retirent chez eux, du moins la plupart.

Voici enfin le jour du vote. Dans les rues pleines d'une foule excitée et plus qu'à moitié ivre, passe une troupe bruyante sous les yeux désabusés du futur député : « D'un coin de la place déboucha un groupe bigarré d'hommes qui marchaient deux par deux, portant un drapeau bolivien en guise de bannière. En tête venaient quelques métis et derrière cheminaient les parias, les nègres jeunes et vieux, qui se laissaient conduire d'aussi bon gré que des bœufs qu'on mène à l'abattoir. Devant le groupe s'avancait un personnage endimanché dans un magnifique complet neuf, le chapeau de travers, agitant le drapeau et poussant des vivats retentissants.

— Tiens ! — s'écria Martinez — ce sont vos électeurs ! »

La peinture de la petite ville ne serait pas complète s'il y manquait le « cacique », le personnage influent qui dirige la politique et tyrannise les habitants. Ici toute l'autorité est entre les mains de la tribu des Garabito dont les membres occupent la plupart des fonctions publiques. L'histoire de la famille fournirait une matière amplement suffisante à un roman dramatique, et bien que les exploits de ses membres ne soient qu'indiqués, ils ne laissent pas de nous effrayer.



Il y a dans « La Candidature Rojas » deux parties bien distinctes : le mariage d'Enrique et la candidature de Rojas, ou si l'on préfère une série de tableaux de mœurs boliviennes. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, celui-là ne fait pas tort à celle-ci et nul ne songe à reprocher à M. A. Chirveches de s'être attardé en la compagnie d'Inés. L'idylle est aussi vraisemblable que le drame ; il suffit seulement qu'elle n'ennuie point. Or celle-ci est charmante et, en outre, elle a le mérite de reposer notre sensibilité et de donner plus de saveur aux pages où le romancier bolivien étudie les ambitions et les rivalités de nos contemporains.

Je crois n'avoir pas besoin de dire maintenant tout le plaisir que j'ai pris à la lecture de ce livre. C'est l'œuvre d'un jeune écrivain, non d'un novice, et, tout en reconnaissant l'influence qu'ont exercée sur lui J. M. de Pereda et M. A. Palacio Valdés, par

exemple, on est heureux de constater que le romancier américain a conservé toute sa personnalité.

M. A. Chirveches a de l'esprit et plus souvent de l'humour.

Parfois il ne sait pas résister au plaisir de raconter une histoire qui lui semble amusante et qui nous le paraît infiniment moins. Le banquet offert à E. Rojas à la veille de son départ, la représentation de *Don Juan*, sont des morceaux d'un comique éprouvé, je veux dire souvent mis à l'épreuve. D'autres fois, au contraire, on trouve chez lui quelque mièvrerie et quelque préciosité. « Sais-tu comment j'appellerai cet endroit ? dit E. Rojas à sa cousine au cours d'une promenade qui les conduit au pied d'un rocher du haut duquel un ruisseau se précipite en tourbillons d'écume, je le nommerai la cascade de la fée — et toi, ajoute-t-il, je t'appellerai la fée de la cascade. » Mais le cas est rare et le plus souvent la verve est naturelle et charmante.

Elle n'est pas sans malignité. M. A. Chirveches est pour la société contemporaine un critique impitoyable, dont les coups sont d'autant plus durs qu'ils sont moins attendus. Chez lui point de cris, de déclamation, de thèse ouvertement proclamée, qui pourraient nous mettre sur nos gardes et nous inspirer de la défiance. Les peintures ne sont pas chargées, et la simplicité même donne plus de force à la vérité. Il faut faire un réel effort pour échapper à l'enveloppement de cet art si habilement dissimulé et pour ne point rester persuadé que le romancier n'a fait que copier la réalité.

Cependant, malgré la cruauté de certaines peintures, malgré les souffrances qu'on devine, les tristesses et les deuils, la « Candidature Rojas » nous laisse sur une impression de joie et d'espoir.

C'est un de ces romans qu'on aime à relire, parce qu'on y trouve une sympathie indulgente pour les hommes, une ironie fine et jamais acerbe, beaucoup de jeunesse, parce que les personnages nous y montrent ingénument leurs âmes et qu'elles ne sont jamais trop laides ni surtout ennuyeuses, parce que nous y voyons que, toutes choses bien pesées, ce monde est plutôt bon que mauvais, et c'est là une vérité dont nous voudrions bien nous persuader.

J.-F. JUGE.

LE RÉGIME MONÉTAIRE ARGENTIN

I

Le régime monétaire actuel de la République Argentine inspire des inquiétudes à l'intérieur et à l'extérieur du pays ; ses effets intéressent au plus haut point le producteur, le financier, le rentier, les théoriciens et les praticiens aussi bien que les économistes. Il se prépare, semble-t-il, « A Rich Man's crisis », c'est-à-dire une crise de progrès, dont nous connaissons les caractéristiques par l'expérience du passé. La richesse et la production exubérante, à la faveur des émissions de papier-monnaie, prédisposent aux bouleversements économiques, dont il faut prévoir les phénomènes pour en éviter les conséquences.

La loi de conversion se présente sous des aspects juridiques qui sont en un certain sens contradictoires. D'une part un certain nombre de millions en papier-monnaie peuvent être convertis à vue en or, d'après un type fixe et vice-versa ; d'autre part une autre quantité, et non la moindre, a simplement cours forcé. Les émissions sont mêlées dans la circulation. Si on retirait de la Caisse de Conversion tout l'or monnayé — ce qui peut arriver par suite d'une panique, d'une situation politique agitée, d'une mauvaise récolte, etc. — le pays se trouverait réduit uniquement à une monnaie de circulation forcée. Mais il y a pire encore. On verrait se reproduire en Argentine le même phénomène qui a atteint les Etats-Unis en 1907, avec cette particularité originale que, dans notre crise future, on assistera à la disparition du papier — ce qui a lieu en partie dès maintenant par suite de l'accaparement des centres agricoles —, tandis qu'aux Etats-Unis c'était l'or qui se cachait.

D'autre part, la tendance des Banques à capital étranger établies en Argentine, comme le leur conseille leur prudence habituelle, est de ne pas favoriser l'augmentation de leurs dépôts de papier en portefeuille, pour que le maximum des sommes payables à vue ne dépasse pas les sommes remboursables à la Caisse de Conversion. Les banques ne paient aucun intérêt pour ces dépôts ; elles sont en garde contre toute éventualité. Leurs déposants auraient, en cas d'urgence, de l'or à vue. En revanche, les banques argentines, à capital-papier, dans leur foi inébranlable et aveugle dans la fortune du pays, continuent leurs opérations comme si pareille éventualité ne devait point être une cause de

préoccupation. C'est là sans doute un bel éloge de leur patriotisme, mais une pareille conduite peut amener, le cas échéant, de graves inconvénients : on peut craindre de voir se répéter l'histoire du *Banco Nacional*, en liquidation, et du *Banco de la Provincia*. Quel rôle jouerait en cas de fâcheux événement le *Banco de la Nación Argentina* ? Jusqu'où ira la confiance publique ? Laissera-t-elle les énormes capitaux que conserve la Banque à la merci des événements et du destin ?

* * *

Le type de crise en gestation depuis quelques années déjà et qui a pris maintenant une physionomie plus caractérisée, peut être diagnostiqué et distingué par ses symptômes des crises occasionnées par le manque de circulation et des crises de crédit, qui se produisent quand la confiance fait défaut. On pourrait la définir en peu de mots : c'est une crise de la hausse des valeurs par suite de la surabondance d'une monnaie circulante dépréciée. Nous disons dépréciée, parce que le papier-monnaie argentin, étant données ses origines et ses conditions d'annulation, bouleverse les prix des marchandises et oblige le consommateur à les payer au prix qu'on lui en demande, sans qu'il soit possible de déterminer leur valeur réelle. Il n'est pas de moyen permettant de fixer la valeur du papier-monnaie argentin, et son pouvoir d'achat, parce qu'on manque d'éléments d'appréciation et de calcul comme ceux que l'on a pour la livre sterling, le franc et le mark. Le pourcentage de la circulation des billets, par rapport aux encaisses d'or existant dans le pays, varie tous les jours ; les époques de l'année où il augmente ou diminue sont sans rapport avec l'activité des affaires et le marché du change international ; le coefficient est instable. Tout l'être économique de la nation fluctue, selon le va-et-vient de spéculations incertaines, à des époques incertaines aussi, et suivant des agents qui oscillent comme le pourcentage même de la circulation. Il ne sert à rien d'avoir un type officiel de change, quand la loi n'a pu assigner une valeur aux marchandises. Le bouleversement est d'autant plus frappant, qu'on n'obtient pas cette relation d'échange pour l'achat du pain, et que les consommateurs argentins ne s'expliquent pas que dans le « grenier du monde », comme on appelle la République Argentine, le pain ait une valeur plus élevée qu'en Angleterre, qui ne produit pas de blé et qui fabrique le pain nécessaire à sa consommation avec des matières premières importées librement. Il y a donc hausse fictive et spéculation.

« Dans la formation des prix, nous apprend Hermann Schumacher, spéculation et production sont des termes contradictoires. » La production aspire à la stabilité dans les prix, avec une monnaie saine, comme est l'étalon monétaire de toutes les nations civilisées, — la spéculation cherche des variations de prix, pour gagner des différences en changeant toute base d'appréciation si la monnaie est à cours forcé, ou si elle est soumise à un régime de change factice. Les spéculations sont forcément inévitables, mais elles ne doivent pas trouver dans la législation un appui et un soutien.

Une fois le fait produit et la cause connue, le remède doit être appliqué, en réformant la loi ou en créant des mécanismes de défense capables de consolider la richesse publique et n'entravant pas l'énergique essor de notre progrès.

Les immigrants qui, une fois riches ou à demi enrichis, abandonnent l'Argentine, à cause de l'incertitude de la monnaie, en sont la preuve. Pendant un siècle d'indépendance, nous avons à peine reçu six millions d'émigrants. Un tiers de ceux-ci s'en est allé. C'est par la faute de notre monnaie, et non pour d'autres motifs, que nous n'avons pas pu les enraciner chez nous. Cependant tout nous favorise pour que l'immigration soit aussi active en Argentine qu'aux Etats-Unis du Nord.



Le stock d'or que possède la Caisse de Conversion, dont l'importance, menaçante pour les intérêts du pays, est en relation directe avec la somme thésaurisée, n'a pas été étudié par nos économistes et nos hommes d'Etat. Il donne lieu à des appréciations qui manquent d'exactitude. On attribue ce stock à l'excédent que laissent les exportations sur les importations. Nous ne croyons pas qu'il en soit ainsi, sinon pour une très minime partie. La balance commerciale, selon les statistiques argentines, solde les exportations par un excédent de 30 0/0 en faveur du pays, ce qui ferait supposer, *a priori*, que cette marge de richesse entre inévitablement comme bénéfice net. Rien n'est plus trompeur. L'excédent des exportations sur les importations, est sûrement absorbé par l'exode continu des touristes argentins et leurs dépenses excessives, par le trafic de change des banques qui en est une conséquence, par les grandes opérations d'arbitrage, par l'importation énorme et sans contrôle possible des voyageurs qui reviennent d'Europe chargés des marchandises les plus chères, par les dividendes des compagnies étrangères, par les services

de la dette publique nationale et provinciale, et enfin par l'exportation des économies des émigrants qui ne se fixent pas dans le pays. Nous nous abstenons de citer des chiffres parce que nous n'avons pas sur ces questions de statistiques nationales, et le calcul ne nous permettrait pas de donner des évaluations exactes.

Notre thèse ne nous impose pas la nécessité d'appuyer notre raisonnement par des chiffres : les faits sont patents et d'accord avec les phénomènes qui nous préoccupent. Le stock d'or de la Caisse de Conversion, à notre avis, se compose pour la plus grande part de capitaux flottants, destinés à être placés en hypothèques sur des immeubles. Si l'on additionne les chiffres — et il est nécessaire de le faire pour se former une idée approximative de ce que nous soutenons — non seulement des bilans des puissantes sociétés et compagnies anglaises et françaises, mais encore ceux des capitaux des particuliers placés exclusivement dans des opérations immobilières à courte échéance, on pourra voir que la masse d'or de la Caisse de Conversion n'est qu'un monticule de sable exposé à être emporté par le vent.

Nous avons eu un commencement de preuve qui démontre clairement la réalité de cette affirmation. Quand survint la crise américaine de 1907, le stock d'or de la Caisse de Conversion diminua de 30.000.000 de pesos or monnayé, qui furent exportés comme marchandise obéissant aux mouvements de la balance internationale, sans qu'on fit attention aux pertes causées par le change, qui était comme toujours en faveur de la place d'où était exporté le métal.

C'était un moment exceptionnel, qui se répète dans l'histoire de toutes les crises ; on paya à New-York pour 25.000.000 de dollars prêtés par J.-P. Morgan et Cie un intérêt qui varia entre 10 et 15 0/0, de même qu'on paya à la Banque de Montréal 125 0/0 pour un prêt de 200.000 dollars ! Qu'importaient les pertes du change ?

L'or de la Caisse de Conversion argentine voyageait, non comme solde au détriment de notre pays, mais comme capitaux disponibles, pour être placé en opérations usuraires partout où il trouvait des certitudes de gains rapides et énormes. Cette preuve doit être considérée comme active. Comme preuve passive, il nous reste à démontrer que les richesses qui entrent chez nous se consolident et ne sont pas exposées à des influences étrangères à notre commerce.

Le papier-monnaie convertissable, et l'or monnayé qui le représente, sont exportables ; l'excès de circulation par rapport à l'activité réelle des affaires, la spéculation, le jeu effréné aux lo-

teries officielles et aux courses de chevaux, détruisent l'épargne publique qui serait la richesse véritablement tangible, si elle pouvait se concréter sous une forme immuable ; c'est là une perte imputable à notre système monétaire, qui fut une ressource provisoire et qui demande maintenant à être remplacé. C'est à partir du moment où l'on commença à réserver des sommes destinées à la conversion, c'est alors qu'on aurait dû réaliser en fait cette conversion, conformément au programme fixé par la loi. Actuellement nous sommes à un moment de saturation, de désordres, de maux qui commencent à produire leurs effets ; ils peuvent s'aggraver pour des raisons étrangères à la volonté et à la prévision humaine.

Les phénomènes exposés caractérisent l'état actuel de la question. On voit clairement l'excès de l'émission circulante, qui répond à la hausse artificielle des valeurs et à l'intérêt élevé des capitaux. L'économiste Schmuller définit ce phénomène « la fièvre de développement des Etats modernes, qui s'enrichissent rapidement. » C'est là cependant un fait opposé à la richesse et à l'épargne publiques, qui ne coïncident pas avec l'expansion économique de la nation. La cause, nous le savons est la *faculté illimitée* que possède la Caisse de Conversion de pourvoir le marché d'autant de papier qu'on peut lui en demander en échange d'or monnayé. Ainsi la circulation est d'autant plus grande que les apports de métal sont plus considérables. Ceux-ci augmenteront incessamment aussi longtemps qu'il y aura des récoltes exceptionnelles et que le milieu sera favorable à la hausse artificielle des valeurs.

Il faut encore citer parmi les facteurs qui contribuent au désordre des prix, le fait que la production des matières premières est supérieure à tout calcul ; qu'il n'y a pas de rapport économique entre le nombre des habitants de la république, le prix de la terre et le nombre des propriétaires ; qu'il n'y en a pas davantage entre le nombre de bras employés au travail et la production, entre les bras et le capital employés dans les exploitations agricoles ; entre le prix de la récolte et l'intérêt de l'argent ; sans compter encore d'autres points d'étude et de comparaison.

Paralyser les émissions serait précipiter une crise formidable ; ne pas les arrêter ou les maintenir à un chiffre déterminé est une chose impossible, que la loi n'autorise pas, et, d'autre part, il n'y a pas de critérium certain, ou même équitable pour permettre de leur fixer une limite ; les forces vives du pays sont à la merci d'un véritable chaos.



La Caisse de Conversion fut l'expédient d'une époque et d'une situation à laquelle on voulut mettre un terme. Elle eut son utilité jadis, parce qu'elle arrêta un mal, la spéculation et l'agiotage qui causaient un si grave préjudice au pays. On crut obtenir à l'aide de cette institution tous les bénéfices d'un rapport de change stable pour le commerce intérieur et extérieur, en même temps que le salut des industries nouvelles ou celui des industriels qui avaient risqué des capitaux pour la production de marchandises qui ne pouvaient lutter contre les importations étrangères. En apparence on avait pesé le pour et le contre, mais on ne s'était pas rendu compte qu'on légifèrait sur une matière rebelle à la loi et pour un pays qui, par sa nature, ne pouvait demeurer stationnaire, ni dans ses progrès agricoles, ni dans sa population. Comme un torrent qui se creuse un lit nouveau, dès qu'on eut obstrué la source de l'agiotage de la Bourse, les prix se mirent à augmenter lentement jusqu'à rendre la vie de tous impossible.

La Caisse de Conversion n'est donc que de l'histoire ancienne. Nous signalons ce fait par ailleurs avec des arguments qui, en principe, concordent avec de nombreuses études sur ces questions et qui méritent sans aucun doute la publicité en tant que manifestations d'une juste plainte nationale. Cette institution doit disparaître en même temps que le système d'émissions existantes, qui se contredisent, au point de vue légal, et qui, au point de vue économique, constituent une atteinte à la richesse nationale ; elles doivent céder la place à la solution que les théories et l'expérience nous montrent capable de résoudre le problème monétaire argentin : la conversion immédiate et l'établissement d'une entité régulatrice de la circulation monétaire.

Il y a trois systèmes régulateurs de la circulation monétaire qui gouvernent les finances les plus saines du monde ; ce sont ceux de la Banque d'Angleterre, de la Banque de France et de la Banque d'Allemagne. Au fond ces trois systèmes ont un même but et remplissent leur objet.

La République Argentine compte sur des éléments fort importants pour mener à bien l'objet qui, à l'origine, avait été attribué à la loi de Conversion : ressources en capitaux et en crédit pour cette opération et une organisation complète et des plus avancées en tant que banque.

La démonstration de la première de ces conditions est virtuellement inutile ; le fond actuel de la conversion permettrait une évolution lente qui nous ferait passer d'une situation d'incertitudes et de dépréciation des valeurs au régime d'une monnaie sù-

re. Quant au second élément, l'organisation des banques de la république, on n'en connaît pas de plus parfaite. Ces banques n'ont rien à envier aux institutions européennes analogues : ni les éléments qu'elles emploient pour leur trafic, ni leur administration interne, ni leurs règlements, ni les lois auxquelles elles obéissent. Tout est préparé et arrangé pour que l'on passe de l'irrégularité à la règle. La situation de nos banques est à un certain point de vue beaucoup plus sûre que celle des 24.000 banques des Etats-Unis qui ne purent conjurer la crise de 1907 qu'à force de difficultés et de sacrifices inouïs et encore, sans avoir toujours fait face à des engagements de première importance. La circulation monétaire américaine manque d'élasticité à cause de la législation insuffisante dont dispose le gouvernement fédéral. Les banques nationales n'ont pas de régulateur nécessaire, ainsi que l'a compris la Commission des Sénateurs et des Députés américains dans son voyage d'inspection à travers le continent européen. A la Banque d'Angleterre et à la Banque de France, c'est l'encaisse d'or qui sert d'aiguille de la balance. Le Secrétariat du Trésor se guide aux Etats-Unis d'après les dépôts de garantie, en titres ou en or (monnayé ou en liasses) que l'on remet en échange de billets d'émission. Les émissions Américaines se rapprochent de celles que nous avons critiquées, pour ce qui est de la Caisse de Conversion, et peut-être même pourrait-on dire que, sous certains rapports, les émissions des banques américaines sont plus dangereuses.

L'élasticité de la circulation, qui est la condition de la stabilité pour les valeurs, est indispensable pour que les banques représentent dans leurs opérations le volume des affaires. Aux Etats-Unis les banques n'escomptent pas les *letras de plaza*, ni les billets à ordre. On connaît le bon, « promisory note », qui n'est ni un billet d'escompte, ni un billet d'endossement. Le chèque, dont on use beaucoup, dont on abuse même, semblait suppléer à l'élasticité de la circulation, vu la facilité avec laquelle on l'accepte dans n'importe quelles transactions ; mais au moment critique, quand la panique donna lieu au retrait des dépôts, le chèque disparut du marché et les villes restèrent littéralement sans argent en espèces.

Ces événements graves sont à l'étude ; ils disparaîtront en modifiant les lois existantes pour établir le régulateur indispensable qui évitera ces crises dans la mesure du possible.

Nous avons besoin de deux choses : de l'élasticité pour ce qui concerne la monnaie et d'un régulateur du marché pour régler la circulation sur les besoins ; on évitera ou on atténuera tant

qu'on pourra les crises et les *inflaciones* en tenant compte des habitudes libérales des banques.

L'Allemagne a obtenu d'organiser une étroite solidarité entre l'émission des billets et la vie économique de la Confédération en se basant sur le portefeuille des lettres d'escompte. La quantité des lettres de change du commerce interne correspond à la vie économique ; plus on vend de marchandises, plus les lettres circulent et plus on escompte. L'escompte et le *redescuento* reflètent tout ce mouvement. Le paiement des lettres de change restreint forcément la circulation monétaire ; ainsi s'opère l'adaptation des moyens de paiement aux nécessités du commerce et cela de la façon la plus complète et la plus régulière. Par ce système, la Banque d'Allemagne maintient toujours un encaisse d'or suffisant qui détermine la hausse et la baisse de l'intérêt.

En Argentine l'escompte des lettres de change est très personnel, au moins autant que l'escompte des billets à ordre ou lettres commerciales. L'escompte des lettres de crédit personnel est celui qui favorise le plus les *inflaciones* et les spéculations et donne lieu à ces crises qui, quoique légères, laissent des traces irrémédiables. La conversion nivellera les valeurs et favorisera l'épargne publique. La vie sera moins chère ; l'intérêt de l'argent plus bas, la production augmentera et les droits de douane protectionnistes jusqu'à être prohibitifs tomberont et cesseront d'être l'important coadjuteur des hausses artificielles et des spéculations.

RAMON ALVAREZ DE TOLEDO.

LES PEINTRES AMÉRICAINS

JUAN EDUARDO HARRIS

Notre intention n'est pas de présenter au public le peintre J.-E. Harris : depuis longtemps il est parvenu à une belle réputation, et nous voulons simplement retracer dans ces quelques notes la carrière de cet artiste, rappeler les principaux mérites de ses œuvres.

Né à Copiapo (Chili), M. Harris commença ses études de peinture à l'Ecole des Beaux-Arts de Santiago. Il eut pour premiers professeurs un peintre italien et un peintre français ; et tout de

suite il manifesta de belles dispositions, puisqu'un tableau de lui fut admis à figurer au Pavillon du Chili à l'Exposition Universelle de 1889. L'artiste n'avait pas encore vingt ans.

Cette première toile mérite de retenir notre attention, d'abord parce qu'elle nous offre les qualités de dessin et d'expression qui, par la suite, ne feront que se développer chez le peintre ; et surtout parce qu'elle reste la seule qui, par le choix du sujet, dénote dans son œuvre une influence exotique.

Sous le titre *Los Chaperos*, M. Harris a groupé dans cette composition de tout jeune homme, quelques uns de ces enfants à petits métiers, marchands de journaux, saute-ruisseau de toute espèce, que l'on rencontre dans les rues de Santiago ; sur le trottoir au soleil, les bambins, les uns debout, les autres vautrés, jouent à pile ou face, et il se dégage une impression fort pittoresque, fort amusante de toutes ces physionomies attentives, de tous ces regards qui suivent dans l'air le vol de la pièce de monnaie. Le décor de cette modeste scène de genre contient quelques détails d'une jolie couleur locale : petits pavés en cailloux roulés, toits aux tuiles courbes, et surtout, à une fenêtre, grille de fer forgé, souvenir des premiers temps de l'occupation espagnole.

Quand il eut vingt ans, M. Harris obtint le prix de Rome décerné par l'Ecole des Beaux-Arts de Santiago : cette distinction lui conférait une bourse qui lui permettait de résider pendant cinq ans en France et en Italie. Le jeune artiste vint à Paris ; il entra dans l'atelier de J.-P. Laurens.

Mais à peine s'était-il mis au travail sous la direction du grand peintre qu'éclata au Chili la révolution de 1891 ; la situation du boursier prix de Rome devint de jour en jour plus menacée : très rapidement la valeur de la piastre tomba de cinq francs à quatre-vingt-dix centimes, et finalement sa pension fut supprimée par le Gouvernement Chilien. Il lui fallut alors se tirer d'affaire tout seul, et poursuivre ses études en assurant son existence par quelques travaux plus ou moins lucratifs.

Cependant, dès son arrivée à Paris il s'était fait remarquer à l'atelier : une simple étude, la tête d'un vieux modèle italien, avait attiré sur lui l'attention de J.-P. Laurens par la sûreté du dessin. L'artiste a conservé cette petite toile en souvenir de ses premiers essais en France.

J.-E. Harris resta près de trois ans dans l'atelier de J.-P. Laurens ; dès 1892, il fut admis au Salon des Artistes Français avec un tableau intitulé *l'Abandonnée*, dont l'éditeur Le Vasseur lui acheta le droit de reproduction. — D'une composition serrée, méthodique, d'une couleur sobre, cette toile retrace un drame

banal ; mais elle le retrace sans éclat de mauvais goût, par des moyens très simples, et je dirais volontiers très honnêtes : après avoir séduit une femme et avoir eu d'elle un enfant, un homme épouse une autre femme. Tout le drame tient en ces deux lignes ; et vraiment le tableau de M. Harris donne lui aussi l'impression de le concentrer en deux lignes, tant l'artiste a judicieusement choisi l'instant qui convenait le mieux à l'expression complète du sujet.

Au premier plan de la toile, dans les bas côtés d'une église, effondrée à genoux contre un pilier, une femme, tête nue, de mise très modeste, tient un bébé endormi, et cache sa figure dans l'une de ses mains. C'est l' « abandonnée ». Son attitude, dès le premier coup d'œil, nous émeut ; le second plan du tableau, tout de suite nous explique cette désolation : à l'autel, un mariage est célébré ; un prêtre indifférent et rigide donne la bénédiction aux deux époux ; dans la nef un public élégant assiste à la cérémonie. Il y a vraiment un grand art, un art raffiné, dans la simplicité de cette composition, qui, par une barrière qui la sépare de l'autel, par un pilier qui la dérobe aux regards de l'assistance, isole dans sa douleur cette femme qu'un homme a repoussée et que les autres ignorent. Et tout ce drame tient en si peu de place que, par un effet de perspective, la robe et les voiles de la mariée semblent frôler la tête de l'enfant endormi.

M. Harris figura au Salon des Artistes Français de 1894 avec une grande toile *La loi de l'honneur*, qui devait faire fortune : elle fut, quelques années après, admise à l'Exposition Universelle de 1900 où elle fut très admirée.

C'est à peine si l'on ose donner une description de ce tableau, tellement il est connu de tous, et l'on peut dire que, avec *le Vertige* d'Etcheverry, il est un de ceux qu'ont le plus répandus et vulgarisés la gravure et la photographie : le mari, au retour d'une absence, a surpris l'épouse avec un amant ; il tient encore son revolver à la main ; l'amant tué gît sur le tapis de la chambre ; la femme affolée cherche à fuir. On retrouve ici toutes les qualités de composition, de dessin, de lumière de M. Harris.

Le centre de la toile, au premier plan, est tout entier occupé par l'homme qui fut la cause du drame ; et ce cadavre qui, dans la composition du tableau, sépare et tient éloignés l'un de l'autre le mari meurtrier et la femme adultère, prend très simplement, très logiquement une force symbolique. L'expression des deux figures qui occupent les deux côtés de la toile est saisissante de vérité dramatique : chez lui, la fureur tombée laisse place à une douleur qui, maintenant, crispe tous ses traits, et aussi à un

hébètement, à un anéantissement devant le meurtre accompli. Chez elle, c'est la terreur, et déjà l'interrogation dans le regard : Quel sort lui est réservé, à elle, qui reste seule en face du justicier ? Ce qu'on ne saurait trop louer aussi dans cette toile, c'est la savante répartition de la lumière : d'une part l'éclairage de la lampe dont la flamme orangée et chaude met en pleine valeur la femme qui s'est jetée contre la cheminée, dans un mouvement de fuite où son vêtement de nuit la laisse à demi nue ; d'autre part la clarté de l'aube qui, par une portière soulevée, répand à l'autre bout de la chambre un jour froid et verdâtre. M. Harris, nous le verrons, affectionne particulièrement ces effets de lumière combinée, et il y excelle.

Après l'Exposition de 1900, un amateur voulut acquérir la toile ; l'artiste refusa l'offre, dans le secret espoir qu'un jour le musée de Santiago ferait l'acquisition de son tableau. Des pourparlers furent engagés à cet effet ; mais une objection inattendue fut soulevée : le sujet n'était-il point un peu scabreux ? Et puis les nus parurent trop osés, surtout ce torse de femme en pleine lumière.

Pourtant les intentions de *La Loi de l'honneur* ne sauraient être accusées d'aucun esprit malsain. Bien au contraire, le sujet n'est-il pas extrêmement moral ? N'avons-nous point là le dénouement d'un drame fort édifiant, puisque les coupables y sont punis. Véritablement, si l'on admet que la peinture puisse avoir pour but d'être moralisatrice par les sujets qu'elle traite, on accordera qu'un souci d'art a seul présidé à la création de cette œuvre, et que les parties de nu y conservent la plus entière décence.

D'ailleurs, la toile n'avait-elle pas figuré à l'Exposition de 1900 après l'examen sévère d'un jury composé d'artistes français et étrangers ; et pourtant, quelques années auparavant, n'avait-on point vu, au Salon des Artistes français, refusée pour manque d'absolue décence l'œuvre d'un de nos maîtres les plus en vue, laquelle empruntait son sujet à un poème d'A. de Musset ?

On peut conclure que l'Exposition organisée à Paris n'avait pas dû témoigner à l'égard de M. Harris d'une coupable indulgence, et qu'au contraire l'administration du Musée de Santiago fit peut-être preuve en cette occasion d'un excès de rigorisme.

En 1895, M. Harris expose au Salon *Plus de Foyer* : Une jeune femme, près du berceau où dort son enfant, a, jusqu'au jour, attendu son mari. Vers le matin, il est rentré : ivre, l'expression mauvaise, se retenant au chambranle de la porte, il regarde sa femme qui se détourne et pleure. Toujours même composition

parfaitement claire et même habileté à rendre la double lumière d'une lampe et du jour naissant.

L'œuvre appartient actuellement au Musée de Santiago, et, au moment des pourparlers pour l'achat de la toile, le peintre Bouguereau, dans une lettre que les journaux publièrent, conseilla vivement l'acquisition.

A l'Exposition de 1900, avec *La Loi de l'honneur*, figura une toile d'une portée moins grande, mais que certaines qualités rendent pour le moins aussi intéressante. Sous le titre *Une matinée*, M. Harris nous montre un fragment des galeries supérieures au théâtre de la Gaité Montparnasse, au moment où le spectacle amène chez le public un déchainement de rires et d'applaudissements. Il faudrait décrire une par une les expressions de chaque spectateur pour donner une idée de la façon multiple et infiniment subtile dont l'artiste a su traduire des tempéraments divers dans l'expression de la joie : c'est le bon vivant, gras et sanguin, dont le rire est provoqué moins par le spectacle que par les paroles que sa compagne lui murmure à l'oreille ; c'est l'ouvrier en casquette, qui manifeste bruyamment son plaisir, en se penchant par-dessus le bord de la galerie ; c'est la famille parfaitement vulgaire, mais plus stylée, dont la joie a appris à se contenir ; c'est un groupe charmant, deux ouvrières penchées sur une petite fille, et beaucoup plus attentives à son sourire ingénu qu'à la représentation ; c'est le grand garçon, qui, debout, accoudé, le chapeau incliné en arrière, s'abandonne aux douceurs d'un rire veule et bête ; c'est enfin l'homme plus fin, plus tranquille, dont le sourire est fait de pas mal d'ironie à l'égard du spectacle, et de beaucoup d'indulgence pour ses voisins. Et je laisse bien des groupes et bien des individus, tous charmants ou amusants. Chaque figure prise à part pourrait donner un portrait de genre ; l'ensemble conserve son unité de composition grâce à l'objet commun qui détermine toute cette joie. L'atmosphère du théâtre est rendue avec une belle maîtrise : le jour venu du dehors et le feu venu de la rampe se combinent sur tous les personnages en savants jeux de lumière et d'ombre.

Une matinée a été achetée par le Gouvernement Chilien pour le Musée des Beaux-Arts de Santiago.

En 1902, paraît au Salon des Artistes français une autre toile anecdotique de M. Harris, *Sans dot*. Une jeune fille, dont l'expression de douleur silencieuse nous émeut, vient d'être brutalement éclairée sur un sentiment qu'elle avait sans doute pris pour de l'amour ; dans la pièce voisine que laisse voir une tenture levée, l'homme qui prétendait à sa main, s'éloigne froide-

ment : le titre du tableau est suffisamment explicite sur le motif qui a déterminé ce brusque départ. Le père de la délaissée, assis dans la pièce du fond, reste là, ne sachant que dire...

La figure de la jeune fille, dont on voit le regard navré plus encore que les yeux, celle du père, dans la pénombre, et les natures mortes qui l'entourent, menus objets, livres de bibliothèque, sont traitées avec une rare délicatesse. Tout cela, sous la lumière d'une lampe qui combat un reste de jour, est estompé dans une gamme atténuée gris-bleu, qui donne une profonde impression de tristesse.

Avant d'examiner les toiles plus récentes de M. Harris, je ferai une remarque d'ensemble sur les œuvres que nous avons jusqu'ici rapidement analysées. A part deux d'entre elles, qui appartiennent à la peinture de genre, toutes se classent dans la véritable peinture anecdotique, celle qui valut à Diderot, quand il examinait les toiles de Greuze, les pages aujourd'hui les plus vieilles de ses *Salons*, celle qui, encouragée chez nous par l'introduction des peintures anglaises, a fourni plus tard à Théophile Gautier des développements si étrangement démodés, où les tableaux ne sont plus qu'un prétexte à littérature. Cette façon de comprendre la critique d'art commence fort heureusement à passer de mode ; depuis le livre magistral d'Eugène Fromentin, il s'est rencontré des écrivains qui n'ont pas cru qu'un certain goût suffisait pour juger l'œuvre d'un peintre, qui ont pensé que le critique, pour être autorisé, devait posséder quelques notions sur la composition, le dessin, la couleur, que ses appréciations devaient, en un mot, être moins sentimentales, moins littéraires, plus techniques.

Je dirai volontiers que, avec les œuvres de M. Harris, dont j'apprécie et dont j'admire les belles qualités, la tâche est particulièrement difficile : on est sans cesse tenté de se lancer dans des développements dramatiques ou romanesques ; on se retient constamment pour ne pas supposer à l'artiste des intentions qui ne sont pas absolument écrites sur la toile, suppositions auxquelles le titre lui-même des œuvres vous invite un peu. Et je le dirai avec d'autant moins de scrupules que, dans ces dernières années, M. Harris, tout en conservant ses premiers mérites, a certainement fait un grand pas dans l'art tel qu'il doit être compris en peinture. Le sujet proprement dit tient de moins en moins de place dans sa composition ; la valeur anecdotique tend à en disparaître, pour laisser toute la place au caractère purement artistique du dessin et de la couleur. L'émotion d'ailleurs n'a rien à y perdre : plus fine, de meilleur aloi, moins à la portée

de tous, elle se dégage de la beauté même de l'œuvre, sans le secours d'un épisode de roman ou de drame.

On se demande si, dans la toile exposée par M. Harris aux Artistes Français en 1909, et qui vient d'obtenir une deuxième médaille à l'Exposition de Buenos-Ayres, le titre *Loin de lui* est d'une bien grande importance.

Sans doute, il explique l'attitude mélancolique de la femme étendue à droite sous un pin, et qui regarde, sans y prendre garde, et la pensée ailleurs, cette ronde de jeunes filles au bord de la mer, dans un rayon de soleil couchant. Mais si la toile s'intitulait : ronde au bord de la mer, ou rayon du soir, ou même si elle ne portait aucun titre, notre plaisir serait-il moins grand ? Je ne le crois pas, et c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de cette œuvre véritablement exquise.

Il y a tant de charme dans les attitudes de ces jeunes filles qui dansent, tant de joie libre dans leurs mouvements, tant d'harmonie dans leurs écharpes qui flottent, dans les plis de leurs robes Directoire et pourtant si antiques, que l'on songe involontairement à l'immortelle Nausicaa ; il y a tant de beauté décorative dans les branches du pin qui remplit la droite de la toile ; les petits flots qui soulèvent leurs crêtes d'écume jusqu'aux pieds des danseuses sont si légers, si alertes ; les derniers rayons du soleil accrochent de si jolies touches orangées dans une atmosphère calme, un peu poudrée de bleu, que nous sommes séduits tout de suite, et que le charme opère avant que nous ayons analysé le sens anecdotique du tableau.

A cette joie de la mer, du soleil, de la jeunesse, s'oppose très heureusement la tristesse plus mûre de celle qui est « loin de lui ». Mais le titre du tableau, en nous indiquant la cause de cette tristesse, nous reporte à un genre un peu passé de mode, et n'ajoute rien à notre émotion artistique : la toile est belle en soi, ainsi que doit l'être une œuvre d'art.

Comme pour affirmer cette marche vers un art plus relevé, plus pur, M. Harris, depuis trois ans, s'est mis à faire du paysage. Aujourd'hui que l'on a chassé les nymphes qui encombrant encore trop souvent les sous bois de Corot, aucun genre peut-être ne réclame un tempérament plus vraiment artiste ; aucun n'échappe davantage aux compréhensions peu raffinées. Il n'y a pas très longtemps qu'un groupe d'arbres, un simple pli de terrain sont admis à fournir le *Sujet* d'une toile.

M. Harris a poussé jusqu'à son évolution : Une marine faite à Noirmoutier représente un beau ciel avec toute une flotille de nuages teintés de soleil, au premier plan des pins et des rochers

largement traités, puis la mer bleue avec une voile à l'horizon. Une étude prise dans la forêt de Rambouillet, très fraîche de couleur, traîne sur une pente de bruyères en fleurs un rayon de soleil oblique ; une autre, obtenue avec presque rien, rappelle les paysages de Cazin, et ne nous offre qu'un accident de terrain sablonneux.

Enfin une dernière œuvre, qui n'est pas encore terminée, vient, d'une façon bien nette, à l'appui de notre constatation : nulle action dramatique cette fois ; mais une voluptueuse et pourtant très chaste vision de chair pétrie dans de la lumière, chair à la fois parfaitement solide et merveilleusement idéalisée.

Puisse cette dernière toile, parvenue à son expression complète, figurer un jour à quelque exposition où elle offrira une grande joie d'art.

On le voit, M. E. Harris mérite grandement sa réputation : Son dessin solide, sa science de la composition et de la lumière font de lui un excellent peintre.

Passé maître dans un genre qui plaît, il pouvait s'y cantonner.

Au contraire, ses dernières œuvres nous le montrent modifiant et élevant son idéal, affinant le caractère de son art, au risque de diminuer peut-être un jour, auprès du public le plus nombreux, une popularité qui lui aurait amplement suffi, s'il n'était pas un véritable artiste.

Georges BATTANCHON.

BIBLIOGRAPHIE

CARLOS ROXLO. — *Flores de Ceibo*. Montevideo 1910. Barreiro. J. Ramos, édit. — 1 vol. grd. 8°, 261 pp.

Carlos Roxlo est un des meilleurs poètes de l'Uruguay et sa gloire ne s'est pas arrêtée aux frontières de son pays. De même que Zorrilla de San Martin, l'auteur de « Tabaré », il a chanté la grandeur de sa patrie, dont il connaît et admire les beautés. Il nous en a dit les légendes pittoresques, les guerres farouches dans des strophes où vibre une émotion sincère. C'est d'elle encore qu'il nous entretient dans son nouveau livre qui s'ouvre sur un long poème où nous reconnaissons toutes les remarquables qualités de couleur, de vie, que nous avions déjà pu admirer dans l'œuvre de Roxlo. C'est à peine si nous pourrions nous plaindre de la trop grande richesse de sa langue, de l'abondance parfois touffue des images et des métaphores. Le poète chante ensuite les « Rumeurs Champêtres » qu'il appelle un *poème sympho-*

nique. Les personnages en sont: les rochers, la rivière, des oiseaux et des arbres uruguayens de toute sorte et même des hommes, tels que des vendangeurs et le Poète. Il y a beaucoup de fraîcheur et de fantaisie dans ce poème; on y trouve souvent des images vraiment belles, comme celle-ci :

« El astro agonizante
Se agotaba en un gigante
Saludo de despedida. » 1

Les descriptions de la nature rappellent les poèmes hindous par leur variété et leur opulence.

Dans « El Aguila », Roxlo chante après tant d'autres l'indépendance des Républiques de l'Amérique Espagnole. Il y a dans ce poème des vers d'un noble élan patriotique et aussi quelques lieux communs, comme ce « Sol de Mayo » qui a été le sujet de tant de strophes déclamatoires, depuis qu'il existe des poètes patriotes sur les rives du Rio de la Plata.

Nous n'insisterons pas non plus sur le passage où le poète appelle Napoléon « El halcón de Austerlitz, de Wagram y de Iena », ni sur celui où il nous montre San Martin « Que sablea pensando en lo futuro ».

Mais il est aussi dans ce poème des strophes plus heureuses :

« La patria es ese sol pródigo en luces
Que azula los serranos manantiales
Y el pobre cementerio en cuyas cruces
Se paran á cantar los cardenales. » 2

« La Sierra de las Animas », « l'Etang ensorcelé » et le poème que l'auteur a dédié à sa fille sont des œuvres fort pittoresques. Nous n'en détacherons que ce passage où Roxlo nous montre la tristesse d'un indien à qui les Espagnols ont volé sa fille pour l'obliger à faire sa soumission : « Pour voir s'ils pouvaient dompter son courage, les Espagnols enlevèrent la pauvre indienne; ils arrachèrent le jeune héron à son nid et le chef resta triste, triste ainsi qu'un chien sans maître; les chrétiens volèrent la ruche d'où il tirait son miel et, sur son trône de peaux de puma, le chef indien pleura longtemps. »

JULES SUPERVIELLE.

1 Le Soleil agonisant s'épuisait dans un immense geste d'adieu.

2 La patrie est ce soleil à la lumière généreuse qui bleuit les sources de la Sierra et c'est le cimetière aux pauvres croix où les « cardenales » s'arrêtent pour chanter.

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

(AMÉRIQUE LATINE)

PREMIÈRE ANNÉE

PARIS
Le 15 Février 1911

Numéro 7

LA GLOIRE DE DON RAMIRE¹

Les Argentins disent volontiers que *La Gloria de don Ramiro* a fait de M. Enrique Larreta leur ministre à Paris. Leur gouvernement aurait-il eu vraiment tant d'esprit ? Il n'est pas certain qu'un romancier qui a su faire revivre un moment du passé pénètre plus facilement dans l'âme de ses contemporains. Mais serait-il déraisonnable de penser que la finesse d'une psychologie rétrospective ne révèle pas des qualités moins « diplomatiques » que l'habileté d'un silence facile ou que la réserve d'une parole qui connaît l'art de s'exprimer sans rien dire ? M. Enrique Larreta avait bien des titres au choix du nouveau président de la République Argentine. Il faut se féliciter qu'on ne lui ait pas tenu rigueur de son talent.

Il faut aussi le remercier de nous avoir fait l'honneur de faire passer son livre dans notre langue. Il ne serait sans doute pas difficile de signaler dans la traduction de M. Rémy de Gourmont quelques inexactitudes de détail. Il vaut mieux reconnaître que *La*

¹ ENRIQUE LARRETA, *La Gloria de Don Ramiro*, 1 vol. in-8°, 446 pp. Madrid, Vict. Suárez, MCMVIII.

Gloire de don Ramire, pour être écrite en français, ne prend point avec l'original la liberté fantaisiste que se permet plus d'une fois tel traducteur estimé de M. Blasco Ibáñez. Il est un point seulement sur lequel un regret serait possible. M. Larreta emploie tour à tour, pour distinguer le récit et le dialogue, le castillan d'aujourd'hui et celui du temps de Philippe II. N'eût-il point été intéressant de reproduire l'effet qu'il a recherché en empruntant des formes correspondantes au vocabulaire et à la syntaxe de notre xvi^e siècle ?

La critique française a accueilli *La Gloire de don Ramire* avec une faveur qui ne s'expliquait pas seulement par la situation de son auteur. Le livre lui a plu. Elle en a goûté le mouvement et la couleur. Elle a été sensible à des détails qu'elle déclara pittoresques, ne pouvant en contrôler l'exactitude. Il lui a semblé qu'en des tableaux dont la diversité la charmait l'âme de l'Espagne de Philippe II était peut-être enclose. Mais elle n'en était pas autrement sûre. Son admiration eût été sans doute d'une plus vive sincérité, si de fâcheuses expériences ne lui avaient appris à garder quelque réserve pour des œuvres étrangères. Elle n'est assurément point affligée d'un nationalisme fâcheux. Mais elle sait que les raisons qui guident les traducteurs ne sont pas toujours d'artistiques considérations.

La Gloire de don Ramire vaut mieux que les éloges des profanes. Le livre peut plaire à tout le monde, et c'est évidemment sa plus grande qualité. Mais il peut être aussi le régal des délicats, et c'est un défaut assez rare pour qu'il convienne de le lui pardonner. Je ne crois même pas que ce soit en exagérer l'importance que d'y voir une forme originale du roman historique espagnol.

Ce genre, qui a donné matière à tant de dissertations aussi scolaires qu'inutiles sur la fausseté de son principe, n'a rencontré qu'assez tard et assez rarement un véritable succès chez nos voisins au-delà des Pyrénées. Les besoins auxquels il répond s'y satisfaisaient d'une autre et plus naturelle façon. On ne pouvait le concevoir au temps où l'épopée embellissait, sans les trahir, les exploits du *Cid* ou du comte Fernán Gonzalez. Et lorsque les conquistadors partirent vers les étoiles nouvelles, le récit de leurs prouesses ne suffisait-il pas à donner aux imaginations la sorte d'activité de jeu par laquelle les esthéticiens expliquent le charme spécial du roman historique ? L'histoire qu'écrivaient ou que faisaient écrire les Cortés ou les Pizarre promenait le lecteur dans des décors et le faisait assister à des

aventures où la réalité se montrait plus romanesque que le songe. D'autre part, l'éloignement dans l'espace correspondant à la distance dans le temps, les relations des voyageurs pouvaient rester véridiques tout en présentant le recul nécessaire aux artistiques idéalizations.

C'est pourquoi, avant l'époque contemporaine, l'Espagne n'a guère connu que deux formes du roman historique. Quand elle eut achevé la reconquête de son sol, elle para l'ennemi vaincu d'une auréole qui resplendissait pour sa propre gloire, et, sous des titres trompeurs, elle vit éclore des *Histoires d'Abindarraez* et des *Guerres de Grenade* où une fantaisie élégante et sentimentale recouvrait les costumes et les âmes de personnages retentissants. C'est ce roman hispano-mauresque qui enchanta notre dix-septième siècle, retrouva quelque grâce avec Florian, et ne mourut qu'avec Scribe du ridicule de *Piquillo Alliaga*. Au moment où il disparaît, un autre genre l'avait déjà remplacé en Espagne, celui-là même qui, avec le triomphe du romantisme et du libéralisme, avait franchi les Pyrénées dans les malles des exilés. A la suite de Larra, on essaya d'acclimater les procédés de Walter Scott. Sur une terre où la tradition du moyen-âge demeurerait toujours vivante, il était naturel que, pour quelque temps au moins, l'on y réussit.

Voilà les deux seules époques où l'Espagne ait connu un roman historique. Depuis que les souffles venus du dehors ont, après la révolution de 1862, cassé pour toujours les plis trop rigides de sa cape traditionnelle, je ne vois guère qu'un nom et qu'une œuvre qu'on pourrait rattacher à ce genre. C'est le très grand nom de M. Pérez Galdós, et c'est sa très belle œuvre : *Les Episodes nationaux*. Mais ces Episodes, qui vont de Trafalgar à la chute d'Isabelle II, beaucoup plus qu'une reconstitution du passé, sont une explication du présent. Ils forment, à vrai dire, comme une enquête de psychologie sociale sur les origines immédiates des maux dont souffre l'Espagne d'aujourd'hui. Ils posent un diagnostic ; les *Romans contemporains* et le théâtre de M. Galdós indiquent le remède.

Tout autre est la formule selon laquelle fut composée *La Gloire de don Ramire*. L'œuvre n'est point d'un Espagnol légitimement préoccupé des destinées de sa patrie. M. Larreta est un artiste et un érudit. Le règne de Philippe II lui a paru un des moments les plus savoureux de la vie d'une nation à laquelle la sienne peut maintenant songer sans amertume, puisqu'elle est entrée plus vite et plus avant dans la vie moderne, et qu'elle ne

voit plus venir de la terre des conquistadors que des émigrants et des flatteries. Comment en tracer un tableau où l'ignorant pût se prendre, sans que le savant eût rien à reprendre ? La solution à laquelle s'est arrêté M. Larreta mêle ingénieusement la science et l'imagination. Le temps est passé où l'on pouvait se contenter d'une aventure sentimentale plus ou moins heureusement appliquée à des personnages en marge de l'histoire. Au lieu d'inventer des héros qui permettent des complications merveilleuses, n'est-il pas plus naturel de mettre en présence dans le livre, comme ils le furent dans la vie, des hommes qui représentent les principales conditions sociales du temps où ils vécurent ? Il ne s'agit pas, bien entendu, de réaliser des abstractions. Mais n'est-il pas vrai qu'à la situation occupée, au métier exercé correspondent des façons de penser et de sentir qui colorent d'une particulière lueur une des formes passagères de l'éternelle humanité ? Pourquoi le roman historique n'essaierait-il pas de reconstituer, autour d'un personnage qui lui donnerait l'indispensable unité, la variété vivante d'un milieu scientifiquement déterminé ? Les yeux de l'archéologue trouveraient à le lire le plaisir qu'ils goûtent à regarder la restauration d'un architecte qui, seule, permet à un grand public de se représenter un édifice dont il ne reste que des pierres effritées.

Comment enfin, dans cette résurrection du passé, faire au romanesque la part que réclament de légitimes curiosités ? En lui donnant toute celle, et rien que celle qui lui était accordée au moment précis dont l'auteur veut en quelque sorte nous faire les contemporains. A quelque époque qu'ils aient vécu, toujours les hommes ont connu deux formes de romanesque. Ils ont vu l'extraordinaire se mêler au cours ordinaire de leur existence dans des proportions qui variaient avec les événements extérieurs, et, en même temps, ils n'ont pas pu ne pas ajouter aux constatations de leur expérience les fantaisies de leurs songes. Une génération ne s'explique pas seulement par la vie qu'elle a vécue, mais aussi et peut-être surtout par l'idée qu'elle s'en est faite. Si les documents d'archives nous renseignent sur la première, n'est-ce pas l'autre qu'expriment l'art et la littérature où elle chercha à se manifester ? On pourra donc rester dans le vrai en demandant aux poètes et aux peintres de compléter l'information des historiographes.

C'est sans doute de ces réflexions qu'est sortie *La Gloria de don Ramiro*. M. Larreta ne s'est pas contenté d'apprendre dans les moindres détails comment on vivait au temps de Philippe II,

et quelles passions, dans les diverses classes de la société, agitaient les âmes des hommes. Il a contemplé à Tolède les toiles du *Greco*, il a relu la *Gitanilla de Madrid* près de l'auberge où la légende veut que Cervantes soit descendu. Alors même qu'il se souvient de Calderón, il ne tombe cependant pas dans un anachronisme contraire à sa doctrine. Si son héros montre pour le Saint-Sacrement la sorte de dévotion que le brigand de la *Devoción á la cruz* garde toujours pour le symbole du salut, son attitude ne devance point les temps futurs, puisque la catholique Espagne n'a pas attendu le règne de Philippe IV pour attacher au respect d'une pratique purement extérieure les plus étonnantes vertus. Dans la littérature et dans l'art, comme dans l'histoire, l'enquête de M. Larreta a été consciencieuse infiniment. On goûte un plaisir délicat à retrouver les sources auxquelles il a puisé. Ce serait un pédantisme de les énumérer. *La Gloire de don Ramire* n'est point un simple travail de marqueterie. C'est la création d'un artiste qui eut la coquetterie de ne vouloir faire du joli qu'avec de l'exact.

L'intrigue est conçue à la manière des picaresques qui se prête si facilement à la peinture des diverses conditions. Mais le personnage dont on nous conte la vie ne pouvait être sous le règne de Philippe II l'ancêtre de Gil Blas ou de Figaro. Il fallait le prendre non pas en bas, mais en haut de l'échelle sociale. Certes, déjà la misère commençait à mordre sur l'Espagne, mais l'heure de la décadence n'avait pas encore sonné, et les reflets de l'héroïsme des saints et des conquistadors illuminaient toujours les visages. Don Ramire, l'enfant d'un péché qu'il n'apprendra qu'à la fin, incarne sans le savoir l'âme contrastée de son pays. Il fait les rêves qui embellissaient alors les jeunes sommeils. Tour à tour, il veut être un grand personnage de l'Eglise et un capitaine glorieux. Il connaît comme un *galán* de comedia les ivresses de l'amour et les transports de la jalousie. Il traverse la volupté et la sorcellerie, et il en sort dans une crise de mysticisme. La révélation de sa naissance le fait désespérer de la clémence divine. Il s'enrôle dans une compagnie qui va s'embarquer pour le Pérou. Entraîné par la violence de ses passions, ce conquistador devient un brigand. Les paroles d'une sainte le ramènent à la pénitence, et il meurt très édifiant, et les fleurs que Rose de Lima laisse tomber sur son cadavre se posent autour de sa tête comme la couronne des élus.

Etrange et pittoresque vie ! — Pittoresque ? sans doute. Mais étrange ? Non pas. Don Ramire a passé par des péripéties qui

n'étaient en son temps ni rares ni singulières. Les existences où se mêlaient ainsi la brutalité et l'héroïsme, le libertinage et la dévotion, l'histoire du xvi^e et même du xvii^e siècle en est pleine. Sans rien dire des capitaines, et pour ne citer que les noms les plus connus, don Ramire n'a pas vécu une vie plus romanesque que Cervantes ou que Lope de Vega. Et, tandis qu'elle se déroule, devant nos regards amusés ou émus passent les types les plus divers et les plus caractéristiques : le gentilhomme que sa majesté et son incurie conduisent lentement et gravement à la ruine, la mère dont la dévotion enveloppe le fils qui doit être à la fois son expiation et sa gloire, l'écuyer qui retrouve sa jeunesse à conter ses exploits, le chanoine théologien qui poursuit l'hérésie comme le plus effroyable des adversaires de l'Espagne et le chanoine mondain qui ne voit pas seulement monter à ses joues le rouge d'une colère sacrée, les grands seigneurs qui ne se consolent point de la perte de leurs droits féodaux, et tant d'autres qui interviennent naturellement depuis le plus humble artisan jusqu'au maître qui ordonne et s'impose au peuple dont il veut faire le moderne Israël, jusqu'à Philippe II. Tout ce monde s'agite dans des scènes qui paraissent des documents historiques et qui en sont, en effet, mais renouvelés et vivifiés par la plus artistique psychologie. Lisez les relations du temps. Et voyez ensuite comment M. Larreta nous peint la justice du roi et la justice de l'Eglise, l'exécution de Diego de Bracamonte et l'autodafé présidé par le grand inquisiteur Gaspar de Quiroga. Ce sont des tableaux qui auraient enchanté nos romantiques. Pourquoi ne nous font-ils pas sourire ? La couleur en est violente, mais, précisément parce qu'elle est juste, elle paraît sobre, et elle plaît.

Et quels décors pour encadrer ces peintures ! Ceux qui n'ont pas fait le voyage d'Espagne se diront plus d'une fois que « ça doit être ça ». Ceux qui ont connu le charme d'Avila ou de Tolède verront les lettres se brouiller sur la page du livre et des images multicolores prendre la place des caractères d'imprimerie. Ils revivront les heures où, du haut des murailles couronnées de créneaux et ça et là bossuées de tours, ils contemplaient la monotonie saisissante de l'espace jauni de blés et de soleil sur un fond de collines grises, et découvriraient toutes les routes qui, de l'Estrémadure ou de la Castille, viennent en procession vers la ville de Ste-Thérèse. Ils retrouveront les émotions qui montaient avec eux sur la route sinueuse au bout de laquelle, comme un château-fort sur un vieux médaillon, se profile la cité

sacrée où repose tout ce qui fut l'Espagne d'autrefois. M. Larreta peut-il rêver plus bel éloge ? On n'interrompt la lecture de son livre que parce qu'elle suggère la vision même qui l'inspira.

Il est enfin un plaisir qui échappe forcément au lecteur français de *La Gloire de don Ramire*. C'est celui qu'on éprouve à découvrir dans l'original les délicatesses d'une langue qui semble recouvrir les personnages d'un vêtement de leur époque. Dans le cours même du récit, M. Larreta écrit un castillan d'une classique propriété. A peine un ou deux gallicismes peuvent-ils révéler à un œil exercé ses origines américaines. Les Espagnols reprochent volontiers aux Argentins d'avoir déformé la langue que leurs pères leur avaient apprise. Ce reproche est loin d'être légitime. La transformation qui s'accomplit en Amérique latine s'est déjà essayée plus timidement dans la patrie de Cervantes. Il n'y a pas plus à s'en indigner ou à s'en étonner que nous n'avons, par exemple, à déplorer que la langue de Voltaire se soit substituée à celle de Bossuet. Que l'on fasse parfois à Madrid comme à Buenos-Aires des emprunts fâcheux et inutiles au vocabulaire français, c'est un excès qu'il convient de combattre. Mais vouloir emprisonner la pensée d'aujourd'hui dans la syntaxe d'autrefois, ce serait ridicule si ce n'était d'ailleurs inutile. Les Argentins ont bien raison de favoriser un mouvement au bout duquel il n'est pas impossible qu'ils rencontrent une forme intéressante d'une langue qui ne peut vivre qu'en se renouvelant. Mais il importe que cette évolution ne soit point une destruction, et que, préoccupés de clarté et de simplification, les écrivains ne perdent pas le souci de la beauté. Il faut que des œuvres que la littérature argentine ne puisse pas récuser dressent l'image d'un passé illustre devant des ambitions prématurées. *La Gloria de don Ramiro* sera un exemple précieux. Une nation qui n'en est qu'au premier centenaire de son indépendance n'y verra point sans profit les passions et les idées qui animèrent les conquérants de son sol. Le contraste de ce tableau avec celui qu'elle offre aujourd'hui est à la fois une leçon et un encouragement. Pour que la République Argentine accomplisse sa destinée, il fallait d'abord que dans la pampa monotone beaucoup de troupeaux vinssent brouter l'herbe courte et les chardons gris, et il fallait aussi que sur les rives limoneuses du port de Buenos-Aires l'on construisît d'immenses élevateurs ; il faut maintenant que le conseil d'éducation forme des maîtres qui donnent aux enfants des émigrants et à ceux des nationaux une âme également patriotique, et il faut aussi qu'arrivée à une

culture européenne, l'élite se rattache aux origines artistiques d'une civilisation qui a pour elle les promesses d'un avenir original. Décidément, c'est parce qu'il avait écrit *La Gloria de don Ramiro* que la République Argentine devait se faire représenter par M. Enrique Larreta.

ERNEST MARTINENCHE.

LE RÉGIME MONÉTAIRE ARGENTIN¹

II

Le régime monétaire argentin peut être parfaitement défini par son influence complexe sur les affaires, son instabilité et les anomalies qui caractérisent ses conséquences économiques ; tout prouve évidemment la nécessité urgente d'une conversion qui mette fin à ses irrégularités. La circulation monétaire actuelle préside à la marche du progrès dans un pays dont l'extraordinaire développement croît en progression géométrique. Les faits les plus caractéristiques sont : le manque de base permettant de déterminer dans l'esprit public la notion exacte de la valeur des choses ; la hausse démesurée des prix en général, indice possible d'une crise financière imminente, la cherté de la vie, conséquence immédiate de la réalisation de richesses rapides qui peuvent être considérées comme un autre signe de crise économique. Ce sont là les effets évidents de l'absence de monnaie stable, et tous ceux qui observent dans leur ensemble les manifestations de l'activité de notre pays l'ont bien remarqué. Par la force même des choses la situation ne pourra pas se maintenir longtemps et le pays est à la merci d'événements qui seront irrémédiables.

CIRCULATION DE L'OR ET DU PAPIER MONNAIE

La République Argentine souffre de l'impossibilité de pouvoir nationaliser la partie la plus saine de ses richesses. Cette affirmation découle de la masse de faits que nous allons analyser

¹ Voir N° du 15 janvier 1911, page 177.

succinctement, sans qu'il nous soit possible de fonder notre raisonnement sur des chiffres immuables, les statistiques faisant défaut ; mais une énumération globale des éléments, plus ou moins certains, nous amènera à des conclusions logiques. Considérons à cet effet le *Bilan des Banques de la République Argentine au 31 octobre 1910*, et l'état de la circulation au 19 novembre 1910, d'après les renseignements officiels de la *Caisse de Conversion*. Les dates, plus ou moins précises, ne sont pas autrement importantes pour notre thèse, pas plus que les nombres n'influeront sur nos déductions.

Le stock d'or monnayé (en monnaies étrangères) aux dates susdites était dans la République Argentine ainsi qu'il suit :

Caisse de Conversion.....or monnayé	\$ 184.706.825
Stock dans le pays.....	58.316.795

Stock total dans la République..... \$ 243.023.620

La circulation du papier monnaie, *billets à cours légal*, était au 19 novembre 1910 :

Billets convertissables à vue.	
monnaie nationale à cours légal	pesos 419.788.238
Non convertissables à vue.....	293.018.258

Total de la circulation..... 712.806.496

Nous devons rappeler, comme élément d'appréciation, que la loi N° 3.871 dite *de conversion* établit que la circulation monétaire argentine est basée sur les principes suivants pour fixer la valeur des billets en or monnayé :

Le *peso en papier monnaie à cours légal*, sans base en espèces, (émissions à cours forcé — c'est-à-dire les \$ 293.018.258 p.) a une valeur, *fixée par la loi*, de 0.44 centavos, loi N° 1.130. Cette dernière loi fixe à cent centavos (100) le *peso monnaie nationale en or monnayé*, équivalent à 5 francs (au pair) de l'Union Latine.

Le papier à cours légal et convertissable à vue (419.788.238) est au type de conversion de \$ 2.27, cours légal pour 1 \$ or monnayé, équivalent à \$ 0.44 or monnayé pour 1 \$ en papier à cours légal.

Le change international est établi en monnaies étrangères (dollar, franc, livre sterling, mark, florin, lire, reis, etc.) indépendamment des types de change et de conversion établis par les lois ci-

tées plus haut. Le change international a son marché propre. (Une opération de change est réglée d'après l'offre et la demande extérieures, aux prix fixés par les banques qui tirent les lettres de change, sans tenir compte du stock d'or existant à l'intérieur de la République ni de la circulation du papier monnaie).

Une fois ces points établis, examinons quelques-uns des faits qui nous amènent à conclure que dans la République Argentine la partie *la plus saine des richesses n'est pas nationalisée*.

CAPITAUX ETRANGERS

Nous appelons capitaux étrangers les capitaux importés pour des fins commerciales ou financières, et non les capitaux des étrangers domiciliés dans la République Argentine.

Les capitaux importés agissent comme un élément de drainage des richesses nationales. Le capital importé et, pour une grande partie, l'immigration qui arrive aux rivages de l'Argentine suivent une marche parallèle : ils ne s'enracinent pas dans le pays, sinon exceptionnellement. C'est ce que prouvent les statistiques officielles de l'immigration, le développement des affaires, le milieu spécial et exclusiviste qui enveloppe les deux facteurs principaux de notre progrès, qui absorbent la partie la plus noble et la plus positive de notre existence, et laissent à la charge de la nation tous les risques aléatoires : nous voulons parler de l'immigration et des capitaux-or.

On estime approximativement que les capitaux étrangers importés ou en traites sur la République Argentine atteignent une somme de 6 milliards 300 millions de pesos or monnayé (monnaie nationale argentine de la loi N° 1.130), valant 31.500.000.000 de francs. Nous disons capitaux, capitaux importés ou en traites, et non incorporés, car si l'on observe leur emploi on remarquera qu'une bonne partie d'entre eux ne sont incorporés que transitoirement. Les capitaux définitivement incorporés sont ceux qui se transforment en chemins de fer, tramways, usines à gaz, usines électriques, travaux publics nationaux ou provinciaux, réalisés avec des capitaux étrangers qui ont matériellement adhéré au sol de la patrie. Les capitaux incorporés passagèrement sont ceux qui s'emploient au commerce d'importation, aux Banques, Compagnies d'Assurances, Sociétés de prêts hypothécaires, Industries, etc., montées avec des capitaux-or importés de l'étranger. Nous ne pouvons pas, faute de statistiques officielles, caractériser exactement ces différentes sociétés ou compagnies. Mais cette

énorme somme de 6 milliards 300 millions de pesos or, avec laquelle le capital étranger favorise le développement de notre pays, et qui a été introduite ou incorporée peu à peu, produit un drainage de la richesse caractérisé de la façon suivante : le bénéfice net, converti en or sonnante, est exporté à l'étranger sous forme de dividendes ou d'amortisation de capital ; — les sources de ces drainages, aux types des émissions argentines en papier-monnaie, restent en exploitation dans le pays. La fonction du papier-monnaie paraît d'être le principal agent d'exportation de l'or.

Nous pouvons prendre comme exemple une des banques étrangères les plus renommées et avec le plus de raison : depuis quelque temps déjà, ainsi qu'on peut le déduire de ses bilans, elle a remboursé le capital aux actionnaires et distribue annuellement comme bénéfices de bons dividendes nets de 20 0/0. Cette Banque pourtant a contribué puissamment au crédit et au prestige des affaires argentines ; elle est un agent fidèle, sans égal, du progrès national. Il faut également faire entrer en ligne de compte dans les 6.300 millions de pesos or le rôle que jouent les dettes publiques, nationales et provinciales. Cet important article présente les mêmes inconvénients que le capital passager : l'argent est remboursé au pays prêteur, sans que les placements aient été du tout avantageux pour les intérêts publics et sans que le capital représenté se soit nationalisé. Les emprunts publics argentins sont des expédients. Jusqu'à maintenant on ne s'est pas encore préoccupé de stimuler l'épargne nationale pour retenir à l'intérieur du pays la dette publique. L'argentin et l'étranger naturalisé se consacrent à des spéculations en papier-monnaie. Le pays continue à fournir de l'or pour l'extérieur sans avoir aucune autre préoccupation.

Le drainage de l'or n'a pas été non plus l'objet d'une étude statistique. Si on laisse de côté le bilan annuel des exportations qui se soldent au bénéfice du pays, le capital étranger absorbe en espèces, or monnayé, environ 160 millions de pesos or par an, somme qui sort du pays grâce aux opérations de change ou par l'exportation de métal monnayé si les cotes du change ne sont pas favorables à la place qui tire la traite. En outre il y a des sommes incalculables qui ne passent pas par le contrôle des banques, particulières ou officielles, et qu'emportent les voyageurs avec eux ; les capitaux qu'emportent ceux qui abandonnent le pays et qu'on évalue annuellement à 30 millions p. or, et enfin les sommes colossales dépensées par les argentins dans leurs voyages de plaisir en Europe et qu'on estime à plus de 40 millions p. or par an.

L'OR DE LA CAISSE DE CONVERSION

Le stock d'or de la Caisse de Conversion, ainsi que je l'avais affirmé dans une autre étude, ne correspond pas à un stock nationalisé, mais à des capitaux en mouvement, en placement tant que se maintient la prospérité de la production argentine, tant que continuent les spéculations auxquelles il donne lieu, ou tant qu'il n'est pas sollicité par des opérations d'arbitrage de change international. Deux exemples, outre ceux que j'ai cités précédemment, éclairciront encore nos déductions.

Prenons en premier lieu le grand Chemin de Fer du Sud de Buenos-Aires, au capital de 60 millions et plus (liv. ster.). Le placement de ces valeurs est représenté par les rails, le matériel roulant, les ponts et les matériaux achetés à l'étranger ; — par des travaux d'art et de terrassement, de main d'œuvre nationale. Le premier élément qui représente une grosse somme du capital a été payé en Europe ; — le second a été payé en Argentine avec le papier-monnaie en circulation. Pour ces derniers paiements, il a fallu sans doute ou négocier des traites internationales, ou importer de l'or monnayé, selon les circonstances ; mais dans les deux cas le change de ces capitaux a joué le rôle d'un achat et vente de marchandise ; ils sont entrés dans le marché spécial des changes internationaux, dont nous avons déjà fait mention, et l'or, *l'or monnaie*, instrument ordinaire des transactions normales, n'est pas sorti des caisses des Banques, il ne s'est pas répandu dans la population, il n'est pas allé jusqu'aux mains de l'ouvrier ou du personnel technique qui a exécuté les travaux. La marche suivie dans la construction est la même qu'a suivie dans l'exploitation la puissante compagnie de transports, qui civilise nos immenses pampas dont elle est l'orgueil.

Le second exemple est plus net, à notre avis : c'est celui des sociétés étrangères qui consacrent une masse énorme de capitaux aux prêts hypothécaires. Elles recueillent à Paris, à Londres, à Bruxelles ou à Berlin, des capitaux à 3 1/2 ou 4 0/0 d'intérêt annuel, sur des *obligations* ou *debentures* ; elles les placent dans notre pays à 8, 9 ou 10 0/0 d'intérêt annuel, nets de tout impôt et de tout risque. Le prêt hypothécaire figure sur les actes contractuels en or monnayé ; au moment où sont remplies les conditions du prêt, elles payent en papier soit, à \$ 2,27, cours légal pour \$ 1 or monnayé. Quand l'opération est terminée, si elles n'emploient pas le capital dans de nouveaux prêts hypothécaires, elles convertissent le papier en or, et le passent à l'étranger

en bons effets de commerce avec prime. C'est un des services les plus efficaces que rend la « *Caisse de Conversion* » : garantir la conversion à un change fixe et assurer que le papier se maintiendra immuable ! Ainsi opère la montagne des 6.300 millions de pesos or de capital étranger, importé ou incorporé, qui s'est créé dans notre pays un monde à part, une législation spéciale, à l'abri des aléas. Le service ou la fortune publique paiera cet or plus ou moins cher ; mais le pays privilégié résistera à tous les assauts. La ruine des capitaux en or est matériellement impossible dans la République Argentine, surtout si on les consacre aux genres d'affaires qui nous servent d'exemples dans nos raisonnements.

LE TRAFIC DES BANQUES

Le *Bilan des banques au 31 octobre 1910* nous révèle, pour ainsi dire, d'une manière passive, toute la vérité de la vie financière et économique anormale de notre pays. Le trafic des banques, par suite des opérations d'escompte, avait atteint la somme de \$ 1.179.212.591 en monnaie à cours légal, contre \$ 32.610.176 en pesos, monnaie nationale or monnayé. La première de ces sommes convertie au change de la loi (\$ 0,44 or pour \$ 1 de cours légal) représente la somme de \$ 518.855.365 d'or monnayé. Le trafic des escomptes en papier est presque deux fois supérieur au stock d'or importé ou incorporé dans le pays : \$ 223.023.620 d'or monnayé. Les dépôts, pour toutes les Banques de la République, étaient représentés, à la même époque, par \$ 34.758.183 d'or monnayé, et par \$ 1.209.388.986 en papier à cours légal, équivalent à \$ 432.131.153 d'or monnayé, quantité bien supérieure également au stock d'or existant dans la République. Ces chiffres nous révèlent par eux-mêmes la situation alarmante qui pourrait survenir en cas d'une crise parfaitement possible si la volonté humaine ne pouvait retenir les événements par de prudentes et opportunes mesures de prévoyance. La richesse nationale est exposée au hasard.

Il y a un fond de témérité dans la façon d'être des Argentins. Le pays est habitué au cours forcé, au régime de la monnaie de papier, qui, pendant de nombreuses années a servi à toutes les transactions, et les gouvernements ont oublié de rechercher les moyens de consolider les richesses. Ils ont autorisé l'établissement de banques dont le capital est représenté par du papier à cours forcé ou à cours légal et dont l'organisation impuissante mettrait, en premier lieu, un obstacle à la solution d'une crise. En vertu de

leur existence même, dans une ère de prospérité ininterrompue et sans égale qui dure depuis vingt ans, ces banques ont pris la plus grande confiance. Mais cette confiance n'est pas la sécurité absolue dont la fortune a besoin. Dans les moments difficiles d'un conflit, ces institutions dont les portefeuilles seraient dégarnis de par la nature même de leur crédit, devront être protégées. La Banque à capital en papier-monnaie dans la République Argentine est un défi lancé à l'action des éléments qui régissent le commerce et les finances du monde. La République Argentine subit la suggestion du *régime du papier* qui est enraciné dans sa vie même, mais on ne pourra jamais l'admettre, devant la réaction générale et contre la raison publique, comme un fait définitif et immuable. La création d'un *type argentin de monnaie de papier* (\$ 2,27 cours légal pour \$ 1 peso monnaie nationale d'or monnayé) ne peut subsister devant la promesse souveraine de la Loi de Conversion, compromettant ainsi la confiance publique par un instrument regressif et de caractère transitoire. Un de nos hommes d'Etat qui a le plus d'influence politique soutint devant le Congrès argentin, afin d'obtenir la sanction de la loi de Conversion en vigueur, que la circulation du billet national antérieur aux émissions actuelles n'avait jamais comporté la promesse d'une conversion au pair. La vérité légale était différente ; différente aussi doit être la façon de réaliser les dispositions de la loi dont on paraît vouloir, sans nécessité, prolonger les effets.

LA MONNAIE SAINTE ET STABLE

Le régime monétaire argentin est donc un élément perturbateur de la fortune privée et publique. Le papier argentin à cours légal ne remplit pas au point de vue économique le rôle d'une marchandise pour le change international. Les banques emploient comme patron, dans leurs affaires internationales, les monnaies étrangères. Dans l'ordre de la vie interne de la République, le papier-monnaie ne peut fixer avec exactitude les valeurs des choses, il les bouleverse au contraire. La valeur intrinsèque du papier-monnaie n'est pas et ne peut être égale à sa valeur nominale, ce qui est la condition essentielle de la monnaie en circulation dans les grandes nations européennes.

Le papier-monnaie à cours légal, ne présentant pas les conditions requises, n'arrive pas à établir des équivalences dans le commerce. Théoriquement il devrait y avoir équivalence entre la valeur intrinsèque et la valeur nominale ; mais comment pour-

rait exister semblable parité, étant donnée la diversité d'origine et de causes dans la circulation actuelle argentine ? C'est une loi économique qui veut que la monnaie ne puisse être soumise aux mêmes règles de circulation que les objets qui sont dans le commerce, sans quoi la monnaie aurait une valeur purement commerciale et son prix pourrait osciller à volonté.

LA CONVERSION

Des raisons d'ordre politique, de convenances nationales, de prévision, de patriotisme et d'actualité conseillent la conversion urgente : la prospérité de la République n'est pas immuable. On peut commencer l'opération par la conversion du capital du *Banco de la Nacion Argentina*, en se servant à cet effet des fonds accumulés, grâce auxquels on pourrait retirer une grande quantité de papier inconvertissable, dont l'existence est en contradiction avec les lois. Toutes les circonstances conseillent une pareille mesure ; il est urgent que le pays obtienne enfin une monnaie saine, la monnaie prescrite par la loi N° 1130.

RAMON ALVAREZ DE TOLEDO.

L'ŒUVRE DE LA FRANCE AU CHILI

On a insisté tout particulièrement dans ces derniers temps sur les dangers que fait courir à la France l'émigration de ses capitaux. La remarque est exacte lorsqu'il s'agit de placements dans des pays qui font à la France une concurrence industrielle et commerciale, mais elle ne l'est plus dans le cas des nations jeunes qui se trouvent actuellement au début de leur développement économique.

Je voudrais démontrer dans cette étude que le Chili se trouve en ce moment dans des conditions particulièrement favorables pour le placement des capitaux étrangers et que la France retirerait de grands avantages d'un rapprochement commercial avec notre pays. Ai-je besoin de rappeler sur ce point la politique suivie avec succès par d'autres pays ?

I

Le Chili, pays jeune, doit recourir et a en effet recours à la science et aux capitaux des grandes puissances pour assurer son développement administratif et économique : *a)* pour l'organisation et la direction des services publics (armée, marine, instruction publique, etc.) ; *b)* pour les exploitations industrielles et les entreprises commerciales (mines, agriculture, banques, travaux publics, etc.) ; *c)* pour les emprunts de l'Etat.

Au cours d'un siècle d'indépendance le Chili a mérité d'attirer l'attention des économistes et sa situation présente est particulièrement prospère. Nous allons essayer d'en donner un aperçu rapide.

a) Affermissement de l'ordre politique. — Je n'ai pas besoin d'insister sur ce point ; la stabilité et l'ordre sont les caractéristiques de la politique chilienne, comme on peut s'en assurer facilement en s'adressant aux représentants des puissances étrangères.

b) Equité administrative. — Sur ce point le *Times* faisait remarquer dans son supplément du 27 décembre 1910 : « Dans aucun cas le Chili n'a cessé de payer les intérêts des emprunts étrangers, ni les obligations de l'Etat. » Jamais, même au moment des plus grandes difficultés fiscales et des crises économiques, la République du Chili n'a renoncé à tenir ses engagements. « Les Chiliens tiennent à un tel point à l'honneur financier de leur pays, que pendant la guerre civile de 1891, les deux partis, aussi bien les révolutionnaires que les partisans du gouvernement, payèrent aux banques européennes les intérêts des emprunts de l'Etat. »

L'équité du gouvernement est telle, que ayant appris que la société française qui construisit récemment l'égoût de Santiago, n'avait réalisé que de très faibles bénéfices, il s'empressa de présenter à la Chambre un projet de loi pour lui faire obtenir un supplément de subvention. A la date du 12 octobre 1910, on accepta le projet français pour la construction d'un bassin à Talcahuano pour la somme de 23.709.000 francs. Parmi les propositions repoussées, une avait été faite par une société chilienne à des conditions plus avantageuses que le projet français ; mais elle ne remplissait pas une des conditions fixées par le cahier des charges et qui était que l'entrepreneur devait avoir auparavant exécuté avec succès d'autres travaux maritimes importants. Un pays qui peut présenter des exemples d'impartialité

semblables à ceux que nous venons de citer mérite l'estime et la confiance des autres nations.

c) *Egalité devant la loi des chiliens et des étrangers.* — La législation chilienne est plus libérale que celle des nations européennes les plus avancées qui n'accordent que le droit de réciprocité. La constitution et les lois assurent expressément aux étrangers les mêmes droits qu'aux chiliens, sauf en matière politique. Dans les établissements d'instruction publics et privés, l'enseignement de la langue française est trois fois plus important que celui de l'anglais et de l'allemand.

d) *Justice.* — Jamais aucun gouvernement n'a eu à faire de représentations à ce sujet. La presse française a rendu compte l'an dernier d'un crime commis par un employé de la Légation allemande au Chili. Le Gouvernement allemand qui aurait pu revendiquer le droit de juger un de ses sujets, puisque l'affaire s'était passée à la Légation, s'empessa de faire savoir au Gouvernement chilien qu'il avait pleine confiance dans sa justice et qu'il renonçait à réclamer le droit d'instruire le procès.

e) *Police.* — Pour une population totale qui atteint 4 millions d'habitants, le pays possède 10.000 agents de police affectés au service urbain ; le service rural est assuré par 320 municipalités, dont chacune est pourvue des ressources nécessaires pour maintenir la sécurité dans le rayon qui lui est attribué. Il existe en outre un corps de carabiniers, organisés militairement, et qui compte environ 2.000 hommes. Il est destiné à prêter ses services partout où se trouve une agglomération d'individus rassemblés extraordinairement : chemins de fer en construction, grandes entreprises industrielles, etc. On comprend qu'avec une pareille organisation la vie et les biens soient suffisamment garantis.

f) *Monnaie et salaires.* — Je regrette de n'avoir sur ce point que des renseignements insuffisants. Bien que notre change international ne soit pas très élevé, ses variations ne sont jamais brusques. En prenant la moyenne du change de 1909 et en la comparant à la moyenne du change des cinq derniers mois de 1910 — dont la variation maximum est à peine supérieure à un demi penny (0,10/16) — on remarque une différence qui n'atteint pas un demi penny (0,6/16). D'ailleurs, et spécialement dans les contrats avec le gouvernement, on adopte un type de change fixe, 18 p. par peso, c'est-à-dire la valeur de la monnaie d'or nationale. Dans de nombreux contrats avec le Gouvernement, celui-ci assure également aux entrepreneurs un tant pour cent de bénéfices nets de l'exploitation : c'est dans ces conditions qu'a

été construit, entre autres, le chemin de fer transandin via Uspalata, et qu'a été fondée la « Société Française des Hauts Fourneaux, Forges et Aciéries au Chili ». Les variations du change ont peu d'influence sur les salaires. En 1908, le salaire moyen était dans l'industrie d'environ 3 francs 30.

II

L'Angleterre et l'Allemagne ont parfaitement compris les avantages qu'offrait la situation du Chili, et ont su en tirer parti tout en nous rendant service d'ailleurs.

L'Angleterre a toujours reçu dans sa flotte un certain nombre de marins chiliens, et nous a envoyé des ingénieurs pour nos escadres. Récemment des officiers anglais ont été engagés dans notre marine et le nombre des marins chiliens envoyés en Angleterre a été augmenté. Le résultat de ce rapprochement, qui date d'assez longtemps d'ailleurs, a été que les millions que le Chili consacre annuellement à sa flotte ont profité aux chantiers anglais dont nos marins ont apprécié les constructions ; de 1896 à 1902 par exemple, le Chili a acheté en Angleterre deux cuirassés, deux croiseurs protégés, un navire école, sept destroyers, cinq torpilleurs de haute mer, un transport et deux garde-côte. Dernièrement le parlement chilien a voté les fonds nécessaires pour l'acquisition de deux *dreadnought*, et peut-être leur construction sera-t-elle confiée à l'Angleterre. Notre dette extérieure est de 23.000.000 £., et nos créanciers sont des banquiers anglais. Dans l'industrie du salpêtre, la production des compagnies anglaises atteint 40,19 0/0 tandis que toutes les autres compagnies étrangères réunies ne produisent que 26,57 0/0. On comprend par suite la part qui revient aux capitaux anglais sur les 750 millions de francs que représente le capital de cette industrie, et on ne s'étonnera point de voir que l'importation anglaise au Chili compte pour 38 0/0 de l'importation totale.

L'Allemagne, en 1889, nous a envoyé des professeurs pour la réorganisation de notre enseignement et la fondation d'un *Institut Pédagogique*. Elle nous adresse régulièrement des instructeurs distingués choisis parmi les meilleurs officiers de son armée et le Chili envoie de son côté un certain nombre d'officiers en Allemagne pour parachever leur éducation militaire. L'Allemagne a retiré un très réel profit de ses relations avec le Chili : tous les établissements d'enseignement public ont acquis leur mobilier scolaire, leurs instruments de physique et de chimie, etc.,

chez des fournisseurs allemands. L'armée qui, d'après le budget du dernier exercice, comptait un effectif de 18.000 hommes sur pied de paix, a demandé à l'Allemagne ses fournitures d'équipement et d'armement. Le budget ordinaire de 1910 (sans tenir compte des fonds spéciaux pour les achats de guerre et la transformation des écoles militaires, etc.), prévoit une somme de \$ 3.200.000 or chilien, pour amorcer le renouvellement du matériel d'artillerie, et près de 2.500.000 pesos de monnaie courante pour l'équipement. Ces chiffres peuvent donner une idée des sommes que nous versons chaque année à un pays qui a toujours entretenu de bonnes relations avec le Chili. L'Allemagne figure pour 25 0/0 dans le chiffre de nos importations, somme qui dans ces dernières années a été de 270 millions de pesos (p. à 18 pen.).

III

ROLE QUE PEUT JOUER LA FRANCE

Les avantages obtenus par l'Angleterre et l'Allemagne ont naturellement excité l'émulation d'autres nations. Deux grandes puissances essaient tout particulièrement de se rapprocher du Chili : les Etats-Unis et le Japon. La première a envoyé chez nous des hommes politiques, comme Mr. Bryan et des sociologues comme Mr. Rowe. Mais les Sud-Américains ont justement reproché aux Etats-Unis de poursuivre une politique d'expansion territoriale, et cette accusation n'a, bien entendu, pas contribué à rendre sympathique la mission commerciale Nord Américaine dans l'Amérique Latine.

Au contraire, un rapprochement avec la France serait accueilli chez nous avec une très vive sympathie. Voici quelques-unes des idées à prendre en considération pour lui donner une forme pratique.

1) **AGRICULTURE.** — Le président de la Société Nationale d'agriculture vient d'être nommé Président de la République, et il a fait connaître sa décision de développer cette branche importante de notre production nationale.

a) *Enseignement agricole.* — Bien que l'Institut Agricole du Chili soit considéré comme le premier établissement d'enseignement agricole du Sud Amérique, et qu'il y ait des écoles pratiques d'agriculture dans quatre villes importantes ainsi que des établissements de recherches agricoles (Station Agronomique,

Station d'œnologie, Station de pathologie végétale), il est indispensable de réorganiser cet enseignement et de lui donner un développement trois fois supérieur pour qu'il soit à la hauteur des besoins de l'agriculture nationale, étant donné l'essor considérable qu'elle est appelée à prendre parmi nous. Il est facile de prévoir que, si des professeurs français sont chargés de cet enseignement, nos ingénieurs agricoles, nos agronomes et nos praticiens pourraient apprécier les machines et les outils français et favoriser leur acquisition. Les instruments et outils nécessaires à l'agriculture ne paient pour entrer chez nous que des droits très modérés où même entrent librement. On aura une idée du développement que peut prendre cette industrie, en tenant compte des chiffres suivants empruntés à la statistique de 1907 :

Surface cultivable totale	13.216.010	hectares
Surface cultivable plane	4.013.636	»
Terrains irrigués	934.549	»
Surface cultivée	717.013	»

Pour ce qui concerne les conditions générales de la culture, le journal parisien *le Figaro*, disait dans son numéro du 18 septembre 1910 : « Dans la partie Nord, voisine de la région centrale, les plantes fourragères et les céréales prospèrent à merveille. La région du centre est la plus favorable à l'agriculture qui s'y développe de jour en jour plus rapidement et a déjà acquis un degré de perfection remarquable dans plusieurs provinces. La terre produit toutes les récoltes propres à la zone tempérée. La région Sud convient pour l'élevage des animaux domestiques et les industries zootechniques, et est appelée à devenir prochainement un centre très important pour la production animale. En résumé, les différents climats agricoles du Chili sont très sains, tempérés, doux, très réguliers et remarquablement favorables au développement des diverses industries de la production végétale et animale. Dans le Sud, les terrains non bâtis et sans clôture, de qualité ordinaire valent de 20 à 100 francs l'hectare. Les terrains arrosés du Centre et du Nord, sans clôtures ni constructions, valent de 1.500 à 3.000 francs l'hectare, suivant les circonstances. »

b) *Vignes et caves*. — On peut estimer à 100.000 hectares la superficie totale plantée en vignes, une partie en terrains irrigués, le reste en terrains non irrigués. « Il y a 35.000 hectares plantés en vignes françaises. Les terres plantées d'arbres fruitiers, les vignes des mêmes régions (du Centre et du Nord) trouvent

acquéreurs aux prix de 5.000 à 7.000 francs l'hectare. » Le trait caractéristique de l'exploitation des vignobles est l'application des méthodes françaises ; mais il faut encore les propager beaucoup. Il y a de nombreux chais bien organisés, d'après les méthodes modernes, mais dans les vieux vignobles espagnols on trouve souvent des chais très mal construits et n'ayant qu'un matériel tout à fait primitif. Dans les établissements modernes les instruments et les ustensiles nécessaires à la viticulture et à la préparation du vin, sont importés de France. L'importance que prendra cette industrie nécessitera l'acquisition d'un matériel considérable.

c) *Bois et forêts.* — La partie australe du Chili renferme des millions d'hectares couverts d'arbres séculaires qui donnent d'excellents bois pour traverses, pour la fabrication de la pâte à papier, etc. (mélèze, chêne, rauli, lingue, coihue, maniu, etc.). Beaucoup de ces bois appartiennent à l'Etat qui les met périodiquement aux enchères, par lots grands et petits (en 1909 on a adjugé 40.000 hectares) ; d'autres appartiennent à des sociétés particulières. La société Llesquehue, par exemple, possède dans la province de Llanquihue une étendue de 350.000 hectares, avec une longue partie de la côte et deux embarcadères maritimes. Le prix d'achat de ces terrains n'a pas été supérieur à 30 francs l'hectare.

d) *Irrigation.* — Jusqu'à ces derniers temps, on a reconnu l'existence d'un million d'hectares de terrains susceptibles d'être irrigués qui attendent également les machines et le capital étranger pour produire ce qu'ils sont capables de donner. « Le sous-sol des vallées, disait à ce sujet le journal que nous avons cité déjà, est formé d'une couche de cailloux roulés, dont l'épaisseur atteint quelques fois jusqu'à cent mètres. C'est une circonstance très favorable à l'irrigation artificielle. La direction superficielle des terrains agricoles se prête parfaitement à cette opération. La répartition convenable des cours d'eau sur une grande étendue du territoire, traversant le pays de l'Est à l'Ouest, suivant la plus grande pente, la qualité des eaux, la nature du sol et du sous-sol qui est presque partout perméable, sont des circonstances naturelles tout à fait favorables à l'établissement de l'irrigation. Enfin la fonte des neiges qui alimentent les fleuves ayant lieu au moment même où le besoin d'eau se fait le plus sentir, complète l'ensemble des conditions si admirables où se trouve ce pays pour tirer tout le parti possible des travaux d'irrigation.

2) **MINES.** — a) *Salpêtre.* — En 1910 cette industrie comptait au Chili 89 maisons ayant 155 bureaux ; 39 de ces sociétés étaient anglaises, 31 chiliennes, etc., et une seule française. Les compagnies anglaises produisent 40,19 0/0 ; les chiliennes 33,24 0/0 ; les compagnies allemandes 16,19 0/0 ; l'unique maison française n'arrive pas même à l'unité et n'atteint que 0,59 0/0 de la production totale. La production générale est en moyenne de 60 millions de quintaux environ. Il serait du plus haut intérêt pour la France de pouvoir disposer dans de bonnes conditions, et sans l'intervention d'un intermédiaire, d'un engrais aussi précieux que le salpêtre et dont elle a consommé en 1910 320.000 tonnes. Outre les différentes sociétés en activité qui pourraient être acquises actuellement à des prix assez bas, l'Etat vend périodiquement les terrains nitreux qui lui appartiennent. Le *Consejo Salitrero*, en Décembre dernier engagea le gouvernement à procéder à la vente de lots représentant chacun cinq millions de quintaux métriques. Actuellement on a exploré et reconnu 5.811 kilomètres de territoire, et constaté l'existence de 5.400 millions de quintaux espagnols de gisements ; on recherche en ce moment l'existence du salpêtre sur une étendue de 200.000 kilomètres carrés.

b) *Cuivre et fer.* — En 1909 la production du cuivre atteignit 42.726 tonnes, d'une valeur approximative de 50.000.000 de fr. « Il n'existe pas de pays au monde, dit le *Figaro*, qui offre autant de facilités que le Chili pour l'exploitation, avec une très grande ampleur, et dans les conditions les plus avantageuses de production et de transport, des minerais de fer d'un titre exceptionnel et de qualité supérieure au point de vue de leur emploi en métallurgie à ceux qu'on rencontre dans toutes les régions du Chili. » Une compagnie française vient de s'installer, la *Société des Hauts fourneaux, Forges et Aciéries*, et a obtenu des concessions spéciales du Gouvernement (garanties d'intérêt, primes de fabrication, concession de forêts, etc.).

3) **COMMERCE.** — *Banques.* — Il y aurait tant de choses à dire sur le commerce chilien que je ne puis avoir la prétention d'effleurer ici un aussi vaste sujet. Je me contenterai de donner quelques renseignements sur les banques. Les lois chiliennes sont parmi les plus libérales ; elles ont été rédigées en 1860 par l'économiste français Coucelles Seneuil. Le gouvernement a conservé aux banques étrangères une situation privilégiée et aujourd'hui encore elles ne paient aucun impôt. Elles paient couramment des dividendes supérieurs à 12 0/0. Le *Banco de Chile*, donne un dividende annuel fixe de 18 0/0 ; le *Banco*

Anglo-Sud Americano a réparti entre ses actionnaires une somme de 117,708.6.8 £ ; mais les bénéfices furent de 178,562.16.5. Il y a au Chili plus de 30 maisons de banque dont aucune n'est française.

4) **TRAVAUX PUBLICS.** — *Ports, digues, etc.* — Le 12 octobre 1910 le Gouvernement chilien a accepté la proposition faite par des entrepreneurs français de construire pour la somme de 23.709.000 de francs un bassin de carénage dans le port militaire de Talcahuano. La loi du 7 septembre 1910 a décidé l'amélioration des ports de Valparaiso et de San Antonio pour les sommes de 75.000.000 et de 31.875.000 francs. Par la même loi ont été votés les fonds nécessaires pour terminer les études de 21 autres ports et commencer le plus tôt possible les travaux. Pour contribuer à la reconstruction de Valparaiso un emprunt de 27.500.000 francs a été autorisé. En 1909 on a construit 48 grands ponts et on achève les travaux de 50 autres, dont la longueur totale est de 7.372 mètres. Dans son message de l'année dernière, le Président de la République a exposé qu'on avait projeté la construction de 100 écoles nouvelles en un an, et démontra la nécessité d'en construire 1500 autres. Les travaux d'assainissement de la capitale ont été adjugés à une entreprise française et comprennent 46 kilomètres d'égouts collecteurs, 285 k. de canalisation en ciment, 145 k. de conduits et 3 k. 1/2 de canaux de décharge pour les grands collecteurs. Les travaux sont poussés activement dans les autres grandes villes de plus de 10.000 habitants. Le 1^{er} mai 1909 ont été acceptées les propositions d'un maison anglaise pour terminer le chemin de fer de Arica à La Paz, au prix de 68.750.000 francs. Le chemin de fer transandin, via Uspallata, d'après les calculs faits par un des entrepreneurs peu avant son achèvement, coûterait environ 50.000.000 de francs (section chilienne). Une loi promulguée en 1908 autorise le pouvoir exécutif à consacrer une somme de 682.670.625 francs à la construction de différentes sections de chemin de fer pour compléter la grande ligne centrale qui va du Nord au Sud du territoire, et la construction a été commencée en partie. En 1910 le pouvoir exécutif d'accord avec la Direction des Chemins de fer a exposé au Parlement la nécessité de renouveler le matériel de l'Etat. La Direction évalue une partie de ces acquisitions (locomotives, wagons, rails, etc.) à plus de 40.000.000 de francs. De 1907 à 1909 on a consacré à l'acquisition des locomotives et voitures seulement, plus de 60.334.468.33 pesos nationaux. Le Gouvernement étudie actuellement les propositions de trans-

formation de quelques voies que l'on voudrait pourvoir de la traction électrique, opération facilement réalisable si l'on considère que l'on pourra ainsi utiliser les nombreuses chutes d'eau du Chili. Les renseignements ci-dessus se rapportent entièrement bien entendu aux chemins de fer de l'Etat, dont le réseau est inférieur de plus de moitié à ceux que possèdent les compagnies. Les brefs renseignements qui précèdent donneront une idée du vaste champ d'activité que le Chili peut offrir à l'industrie française.

IV

La France arrive actuellement au cinquième rang dans le total de nos importations ; il est de toute nécessité qu'elle reprenne le plus tôt possible la place qui lui revient étant donnée son importance économique. En 1904 notre stabilité dans les affaires, la hausse de nos principaux articles d'exportation, notre propre richesse, produisirent une fièvre d'affaires et de spéculations. Des sociétés furent formées sans le capital nécessaire ou sur des bases mal étudiées. En 1906 le tremblement de terre qui détruisit Valparaíso, la crise générale qui amena l'exportation des capitaux et la diminution des crédits, l'abus même des hausses artificielles, produisirent au Chili une de ces crises périodiques qui troublent un pays, et dont nous commençons à sortir. De là vient que dans tous les ordres de l'activité économique il y ait des affaires qui languissent, alors qu'elles pourraient, si elles étaient bien conduites, donner de gros revenus. Il faut considérer que pour répandre l'emploi des machines dans des pays où la diffusion de l'enseignement technique est encore faible, la recommandation des gens de métier et l'usage sont les agents les plus actifs de propagande.

Ai-je besoin d'ajouter pour conclure que nous tous, qui avons pu apprécier la puissance économique de la France, nous nous emploierons avec enthousiasme à la faire connaître chez nous ?

P. AGUIRRE CERDA.

L'HISTOIRE AU PÉROU¹

M. J. de la Riva-Agüero est en train de réaliser au Pérou une œuvre des plus méritoires et c'est en grande partie à ses efforts persévérants que son pays devra de connaître une véritable renaissance des études historiques. Son premier ouvrage, *Caractère de la littérature du Pérou indépendant*, nous avait déjà fait connaître l'auteur pour un critique averti et pénétrant, mais aussi et avant tout comme un historien qui ne voit dans la littérature qu'une des manifestations les plus intéressantes, mais non la seule, de la psychologie d'un pays.

Le nouveau livre, *l'Histoire au Pérou*, ne fait que confirmer nos prévisions.



Les origines de la civilisation péruvienne sont encore mal connues. Les hiéroglyphes — antérieurs à l'époque des Incas — n'ont pas encore trouvé leur Champollion et on n'a pu faire jusqu'ici sur leur signification que des conjectures plus ou moins vraisemblables. Nous n'avons que les premiers chroniqueurs espagnols pour nous renseigner sur l'histoire du Pérou précolombien. Mais trop souvent leurs affirmations sont sujettes à caution et les récits qu'ils nous ont laissés sont la plupart du temps altérés par des préoccupations étrangères à l'histoire. Leur principal objet est de défendre et de légitimer la conquête espagnole, et par suite ils sont amenés à méconnaître la civilisation indigène. Alors même qu'ils s'efforcent à l'impartialité, le sens historique leur fait défaut. Ils acceptent et rapportent les fables les plus grossières et ne distinguent jamais entre l'histoire proprement dite et la légende. Quelques-uns même, comme Montesinos, ne se contentent point toujours des éléments si riches et si variés qui leur sont fournis ; ils ajoutent souvent et embellissent à tel point le récit primitif qu'il est étouffé sous l'abondance des détails et des épisodes.

¹ JOSÉ DE LA RIVA AGÜERO, *La Historia en el Perú*, 1 vol. pet. in-8°, 560 pp. — Lima, 1910.

Sans chercher à justifier les chroniqueurs espagnols, on peut toutefois trouver à leur conduite une explication. Ils ne connaissaient point comme nous le besoin d'exactitude et de précision et d'autre part ils vivaient dans un milieu où l'imagination était la faculté dominante. On peut dire que les conquistadores ont été hantés par les inventions romanesques et que beaucoup d'entre eux les ont réalisées, du moins en partie. En lisant le récit de leurs aventures, on croirait parcourir une suite de nouvelles chevaleresques.

M. Riva-Agüero s'est appliqué consciencieusement à démêler la part de vérité contenue dans les récits qui nous sont parvenus. Il confronte les textes, contrôle les documents, pèse les témoignages et parvient à donner des hypothèses solidement établies, parfois même des certitudes.

En particulier il s'est appliqué à défendre Garcilaso de la Vega des nombreuses critiques qui lui ont été adressées. Garcilaso est le premier des historiens péruviens. Fils d'un espagnol et d'une indienne, il a été naturellement porté à la bienveillance à l'égard des indigènes, mais il ne mérite pas le reproche de crédulité exagérée qui lui a été adressé. Il connaît mieux que tous les autres chroniqueurs le passé péruvien ; il a pu recueillir de nombreuses traditions qui sans lui auraient été perdues et ses *Comentarios Reales* présentent un grand intérêt historique.

M. Riva-Agüero s'est servi en partie des ouvrages de Garcilaso pour arriver à établir que la civilisation des Incas fut précédée à Tiahuanaco par un autre empire qui fut détruit par les invasions d'Aimaraes. El Cuzco, ville sacrée des Incas, fut fondée par une des tribus triomphantes. Son origine est entourée de fables et serait due, d'après la légende, à Manco Capac et à Mamma Oello, qui vinrent du lac sacré pour fonder la ville au nom de leur père le soleil. M. Riva-Agüero voit dans ces légendes le souvenir poétisé d'une conquête. Nous ne pouvons suivre ici l'auteur dans la fine analyse qu'il donne de l'histoire des différentes dynasties, à travers l'incertitude et les contradictions des divers récits que nous ont laissés les chroniqueurs. L'historien s'est surtout efforcé de nous montrer que l'empire des Incas ne fut pas, comme on l'avait cru longtemps sur la foi de nombreux auteurs, une domination à la fois aimable et grandiose, sous laquelle les jours coulaient avec une douceur patriarcale.

L'Histoire au Pérou passe plus rapidement sur l'époque de la conquête. Aussi le but de l'auteur est-il de nous faire connaître les historiens indigènes, et cette partie de la vie du Pérou a été contée uniquement par les Espagnols. On ne peut toutefois s'empêcher de regretter que dans ce livre, qui est en quelque sorte une histoire concentrée du Pérou, un anneau manque à la chaîne, et que nous passions brusquement de l'empire indien à la colonie.

Entre la période de la conquête et la vie coloniale proprement dite, il y a un contraste des plus étranges. Autant celle-là était héroïque et aventurière, autant celle-ci est paisible et presque monacale. Le climat énervant de Lima vint à bout promptement des ardeurs guerrières des conquistadores, qui dépensèrent bientôt toute leur activité dans des querelles de clocher. On peut rapprocher assez justement la vie de la colonie de l'existence frivole qui est en grande partie celle de la noblesse française du XVIII^e siècle : des deux côtés on trouve la même suprématie de la femme, la même obsession amoureuse et galante, la légèreté et aussi la malice. Le catholicisme même, qui écrasa l'Espagne sous la peur de l'enfer, n'est plus au Pérou qu'un prétexte à réjouissances et à fêtes pompeuses. Puisqu'on pouvait acheter facilement des indulgences et s'assurer, moyennant finances, une place au Paradis, la religion n'était plus un frein aux appétits et aux passions.

Elle conservait pourtant en apparence la même influence sur la vie de la nation qu'elle enveloppait de toute part. A défaut d'autre pouvoir, l'église avait gardé la puissance temporelle. On ne songera donc pas à s'étonner en remarquant que tous les historiens de cette époque furent des prêtres. Les moines, établis au Pérou dès la première heure, et auxquels on avait concédé des privilèges considérables, se considéraient un peu comme les seigneurs naturels du pays. Les chroniqueurs des couvents furent logiquement amenés à intercaler le récit des événements contemporains dans les apologies qu'ils dressaient pour leurs ordres, et l'histoire du pays se confondait pour eux avec l'histoire des congrégations. Du moins devons-nous à cette prétention de connaître de nombreux détails de la vie coloniale. Parmi les chroniqueurs auxquels nous sommes le plus redevables, M. Riva-Agüero cite Calancha, Torres, Córdoba et Melendez, tous quatre nés au Pérou.

La chronique de Fray Antonio de la Calancha est la plus importante et renferme souvent des observations intéressantes,

bien que le gongorisme en obscurcisse parfois le style. En revanche le narrateur procède sans ordre et souvent n'a pas de plan déterminé. Tout est mêlé dans ses chroniques. A côté de renseignements sur les anciennes croyances des indiens, on y trouve des observations sur le caractère gai et facile des femmes, des apologies enthousiastes appuyées sur des textes sacrés, des récits de miracles contés avec une ingénuité qui désarme.

Il est toutefois un côté important de la vie péruvienne dont ne nous parlent point les chroniqueurs, et que d'ailleurs nous ne nous attendions pas à voir étudié chez eux : c'est l'état de décadence et de corruption où est réduit le clergé. Les religieuses vivaient dans un luxe qui rivalisait avec celui qu'affichaient les mondaines. Les couvents d'hommes étaient de petites républiques où la révolution fermentait continuellement. « Mais dans ce douloureux tableau de dépravation et de ruine, brillaient de temps en temps, comme des vestiges d'une époque meilleure, quelques religieux contemplatifs, à l'âme tourmentée par les scrupules, et dont le corps était consumé par les macérations. »

Le *xvii^e* siècle, nous dit l'auteur de *l'Histoire au Pérou*, marqua l'apogée de la vie coloniale. Dès l'époque suivante commença la décadence. Cependant, même dans cette dernière période, on trouve encore des pages dignes d'intérêt. Le pays semble n'avoir qu'une seule préoccupation, celle de se distraire et de s'amuser à tout prix. Tout événement est un prétexte à fêtes et à banquets interminables : réception d'un docteur à l'Université ; arrivée d'un nouveau Vice-Roi. Les cloches sonnent, les feux s'allument pour les repas, les rues sont pavoisées, la foule se précipite aux arènes pour assister aux courses de taureaux, ou se masse sur le passage des processions. Les voyageurs sont unanimes sur ce point ; ils s'étonnent de ce continuel état de fête et ne peuvent souvent s'empêcher de remarquer combien il est contagieux. On était perdu pour avoir traversé la rue *del Peligro* (du danger), ainsi nommé parce que la bourse risquait fort de s'y dégarnir, et des voyageurs français parlent des rencontres qu'on y pouvait faire comme Ulysse parlait des sirènes.

La figure la plus intéressante de cette époque est celle de Don Pedro de Peralta. Bien qu'il n'ait pas été un historien du Pérou à proprement parler, M. Riva-Agüero s'en occupe longuement et avec raison, croyons-nous. Les ouvrages de Peralta donnent une idée assez exacte de ce qu'était la mentalité des esprits cultivés. Par bien des côtés leur auteur rappelle les Encyclopédistes. Sans doute il ne pouvait, dans un pays surveillé par l'inquisition, se

permettre une complète liberté d'appréciation, mais à défaut de l'indépendance des philosophes, il a du moins leur curiosité générale, leur ardent désir de savoir et leur activité universelle. Il compose des poèmes grandiloquents comme *Lima Fundada*, des vers satiriques, des drames mythologiques, des dithyrambes, des ouvrages didactiques, comme la *Passion du Christ* qui lui valut la haine des Inquisiteurs. Sa science, qui nous surprend au milieu de l'ignorance générale d'alors, inquiétait ses contemporains.

*
* *

Nous arrivons maintenant à l'époque de l'indépendance et nous rencontrons les deux véritables historiens du Pérou, Mendiburu et Paz-Soldán. M. Riva-Agüero les a remarquablement étudiés. Ils manquent souvent de clairvoyance et ne savent pas toujours se dégager de la complexité des menus détails, mais ils ont eu du moins le mérite, à une époque tourmentée, au milieu des guerres et des révolutions incessantes, d'essayer de reconstituer l'histoire nationale. Don Manuel de Mendiburu fut un de ces généraux qui délaissèrent l'épée pour la plume, comme on disait alors. Son *Dictionnaire historique et biographique* est précieux pour l'histoire de la colonie et des premières années de la République. En particulier, les récits qu'il a laissés des premiers temps de la vie indépendante nous passionnent par l'énergie singulière qu'on y voit se déployer. Mendiburu a pris part à la lutte pendant cinquante ans. Chez lui, comme chez beaucoup d'autres de ses contemporains, quelque chose revit de l'énergie des anciens conquistadores. Après l'existence énervante et monotone de la colonie, l'âpreté même de la lutte soutenue n'est pas sans grandeur.

L'histoire de cette période est assez bien résumée dans le livre de Paz-Soldán, *Histoire du Pérou indépendant*. Il a toutefois, comme nous le fait observer M. Riva-Agüero, les mêmes défauts que Mendiburu : il ne sait pas éviter la banalité et pousse trop loin son amour du lieu commun. M. Riva-Agüero reproche encore justement à Paz-Soldán une certaine étroitesse de vues qui empêche l'auteur de l'*Histoire du Pérou indépendant* de juger certains faits de la période contemporaine avec toute l'impartialité désirable.

En revanche je serai plus volontiers d'accord avec Paz-Soldán sur l'appréciation portée sur la guerre de 1880 et, en particulier je ne puis suivre M. Riva-Agüero quand il veut libérer le dictateur d'alors des graves accusations qui pèsent sur lui. Je crois

que le silence est la plus grande preuve de générosité qu'on puisse donner à M. Pierola.

La conclusion de l'ouvrage de M. Riva-Agüero est à notre gré un peu rapide, mais du moins renferme-t-elle les idées généreuses qu'il importe de faire pénétrer dans l'esprit de tous. Au Pérou, peut-être plus que partout ailleurs, s'affirme l'étroite relation du patriotisme et de l'histoire. L'étude de l'histoire nationale est encore trop négligée chez nous, et les élèves de nos établissements d'instruction la connaissent peu et trop souvent mal.

L'Histoire au Pérou est un livre appelé à rendre de très grands services. C'est non seulement un bon livre mais encore un livre qui vient à son heure. Alors que les politiciens nous ont habitués à ne considérer que le moment présent, le savant regard jeté sur le passé et la préoccupation de l'avenir contribueront à raffermir l'espoir chez tous ceux qui aiment la patrie d'un amour profond et désintéressé, et qui espèrent en ses destinées. M. Riva-Agüero est un de ceux en qui le Pérou met sa confiance. Il a toutes les qualités de l'historien de race : la patience analytique qui n'exclut pas le goût des larges synthèses, une éloquence sobre et l'amour, presque la nostalgie du passé. Le dernier livre du jeune savant constitue la meilleure des introductions à l'histoire du Pérou et nous fait espérer qu'il nous donnera le grand ouvrage que nous attendons de lui et que personne n'est mieux qualifié pour écrire.

VENTURA GARCIA CALDERON.

BIBLIOGRAPHIE

E. ET E. HERRERO-DUCLOUX. — *Notas sobre algunos aceites de oliva argentinos*. 1 broch. 8°, pp., La Plata, 1909.

ENRIQUE HERRERO-DUCLOUX. — *Hidrología agrícola é industrial de la República Argentina*. 1 broch. 8°, 48 pp., Buenos-Aires.

Intéressante étude où l'auteur s'occupe des eaux superficielles, des eaux souterraines, des eaux minérales, de l'irrigation, etc. L'ouvrage renferme en outre des tableaux d'analyses des eaux de toute l'étendue du territoire argentin.

D. J. GUZMAN. — *Producción agrícola, selvícola y mineral de El Salvador*. 1 vol. 8°, 102 pp. — San Salvador, 1910.

D. J. GUZMAN. — *Botánica industrial de Centro América*, 1 vol., 8°, 260 pp. — Guatemala, 1908.

De nombreux renseignements intéressants sur les richesses de l'Amérique centrale.

REVISTA NACIONAL DE AGRICULTURA, Año V, N° 1. Bogotá, Août 1910. — Dirigée par M. Gabriel Ortiz W.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE DU CHILI, XIX^e année (1909). — N°s 1-5.

La Revue est publiée par la Société Scientifique du Chili dont elle est l'organe officiel. Les présents numéros contiennent des travaux de MM. J.-B. Miranda, C. E. Porter et Hurtado Machado.

REVISTA CHILENA DE HISTORIA NATURAL, XIV^e année (1910). 1 vol., 8°, 300 pp.

Cette revue si avantageusement connue dans les milieux scientifiques de l'Amérique et de l'Europe et à laquelle collaborent de nombreux savants français, est dirigée par M. le Prof. Carlos E. Porter, son fondateur. Le tome XIV a été publié en deux parties, le 1^{er} semestre au Chili et le deuxième à Paris, au cours d'un voyage du Directeur.

Le présent volume contient de nombreuses études originales, des extraits des revues scientifiques, des chroniques d'histoire naturelle et des bibliographies critiques.

La « Revista Chilena de Historia Natural » contribue puissamment aux études de la faune et de la flore chiliennes, et a donné des descriptions de plus de 150 espèces nouvelles.

ANALES DEL MUSEO NACIONAL, Tomo 4°, N° 28, San-Salvador, juin 1910.

La revue est dirigée par M. le D^r David J. Guzman. Entre autres études intéressantes du dernier numéro, on peut signaler l'article consacré aux maladies du caféier et au palmier vénézuélien.

ARCHIVOS DE PEDAGOGÍA Y CIENCIAS AFINES, tome VII, N° 20. La Plata, 1910.

Cette revue, une des plus intéressantes en son genre, est dirigée par le D^r Mercante, de l'Université de la Plata, et compte parmi ses rédacteurs les principaux savants qui se sont occupés des questions d'éducation.

Signalons les études de MM. Joaquín V. González, V. Mercante, Rivarola, Torrent, etc.

D^r FORTUNATO HERNANDEZ. — *Un pueblo, un siglo y un hombre (1810-1910)*. 1 vol. grand in-8°, 415 pp. illustré de 24 photogravures tirées hors-texte. Mexico, Imprenta de Ignacio Escalante.

Voici un substantiel et consciencieux ouvrage historique. Il était inévitable qu'il parût à la fin de cette année 1910 qui marqua le premier centenaire de l'indépendance mexicaine. Félicitons-nous de ce qu'il ait été écrit par le D^r Fortunato Hernandez. Sans doute, l'histoire du premier siècle de vie libre du peuple mexicain, se réduit un peu trop, sous la plume de M. Hernandez, à l'histoire du général Porfirio Diaz, mais l'auteur est excusable si l'on songe que depuis 1850 l'homme étonnant qu'est le président de la République du Mexique, a joué le premier rôle dans tous les événements de l'histoire de son pays, et qu'en établissant l'ordre et la paix au Mexique il a fait l'unité mexicaine et il a constitué, du moins en grande partie, ce qui est actuellement le peuple mexicain. M. Hernandez

nous dit quel est, à son avis, l'avenir de ce peuple qui, seul dans l'Amérique du Nord, est composé en grande majorité d'éléments indigènes. Il emprunte sa conclusion au livre du prince Roland Bonaparte, *Le Mexique au début du xx^e siècle* : « La population mexicaine est en pleine fusion. Les métis sont appelés à en constituer le fond ; mais d'ores et déjà, grâce à la législation et aux mœurs, ils sont égaux en tout et pour tout aux blancs, de race plus ou moins pure. »

« Le jour viendra où, grâce à l'atavisme, les traits ethniques des Européens et des Indiens pourront se retrouver dans le peuple mexicain, comme on retrouve encore de nos jours les traits des Arabes et des Goths dans le peuple espagnol ; mais l'esprit national n'en sera pas altéré. »

« Ce jour-là, les Mexicains parleront une seule langue, riche et harmonieuse, et ils n'auront qu'une âme, noble et bien trempée. »

TOMAS DE LA BARRA FONTECILLA. *Las primeras hojas*. 1 vol. pet. in-8°, 124 pp. Santiago de Chile, 1910.

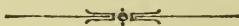
Des poésies de jeunesse, des essais et des méditations, des rêveries et des anecdotes, telles sont ces premières feuilles éparses dans les journaux et recueillies par M. Tomas de la Barra qui n'a point reculé devant les responsabilités de cette paternité littéraire. Il faut le féliciter, car ses vers sont charmants et ses proses sans prétention nous font pénétrer plus avant dans l'âme chilienne. Ce qu'on aime dans *Las primeras hojas*, c'est sans doute le talent si simple et si discrètement émouvant de l'auteur, mais c'est davantage la délicatesse morale de l'homme qui les écrivit. M. de la Barra ne regarde point la vie avec un fade optimisme ; il est loin de la voir en rose, mais ses tristesses sont réconfortantes, et ses mélancolies ramènent à l'action. La tâche qu'il accomplit est de celles qui vous absorbent parce qu'on les sent plus utiles que la satisfaction d'un amour-propre littéraire. Puisse-t-elle cependant lui laisser quelques loisirs et lui permettre de détacher quelques feuilles nouvelles du livre de ses pensées et de ses songes !

Ch. LESCA.

TEÓFILO MARTÍNEZ. *Contemporáneos ilustres (Argentinos)*, primera serie. Paris, Garnier, 1910. 1 vol. in-8°, XII + 330 pp.

Huit études consacrées à Bartolomé Mitre, Domingo F. Sarmiento, Dalmaçio Vélez-Sarsfield, Juan María Gutiérrez, Carlos Tejedor, Manuel Quintana, José María Moreno, Antonio E. Malaver composent cet intéressant ouvrage où vivent quelques-unes des plus illustres figures de la République Argentine.

A. R.



Le Gérant : A. COUESLANT.

CAHORS, IMPRIMERIE A. COUESLANT. — 14.067

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

(AMÉRIQUE LATINE)

PREMIÈRE ANNÉE

PARIS
Le 15 Mars 1911

Numéro 8

L'Œuvre de M. Sylvio Romero

I

M. Sylvio Romero est plutôt un historien littéraire qu'un critique, bien qu'il ait écrit sur la critique des pages fort intéressantes et qu'il ait renouvelé à de certains points de vue la manière dont on envisageait au Brésil les choses de l'esprit. Ce fut toujours d'après la philosophie qu'il se dirigea, plutôt que d'après l'esthétique, c'est-à-dire que ce qui sollicita son attention ne fut jamais le côté artistique de la production intellectuelle, en un mot le Beau, mais la conception générale de l'univers appliquée à des problèmes particuliers. En un temps où la métaphysique régnait sans partage, il fit entendre avec son ami Tobias Barreto, un réformateur-né à la mémoire de qui il voua un culte tendre et ardent, des doutes positifs, et à l'éclectisme de Victor Cousin, il fit succéder l'évolutionisme de Spencer qu'il opposa aux formules comtistes en une brochure célèbre intitulée : *Doctrine contre doctrine*.

Tobias Barreto a été au Brésil le grand introducteur de la culture germanique, et, jusqu'à sa mort, il en resta l'apôtre enthousiaste. M. Sylvio Romero le suivit dans cette voie, sans se détourner toutefois de la culture française à laquelle il rend même aujourd'hui un hommage plus respectueux, je veux dire plus dévoué qu'auparavant. C'est que, tout en renversant l'éclectisme et en voulant rendre scientifique la poésie elle-même, M. Sylvio Romero est resté un éclectique... bien entendu, des

nouvelles théories et de la science moderne. Il prend son bien où il le trouve, ou plus précisément, il adapte sans préjugé les enseignements des critiques et des philosophes français, anglais ou allemands, pourvu qu'ils lui paraissent bons et qu'ils soient conformes à l'orientation générale de son intelligence.

Ses idées personnelles, il les tient en haute estime. Il prise tout particulièrement ses théories élevées sur l'amas des théories des autres et qui ont jailli du terrain fécond où tant d'idées différentes et hardies ont été remuées par ce combattant de toutes les heures, qui a gardé à 60 ans la juvénilité intellectuelle de la vingtième année, et qui est devenu un vétéran de la polémique, au point d'avoir presque transformé en un libelle politique son discours académique de réponse au regretté Euclýdes da Cunha.

Parmi les théories chères à M. Sylvio Romero, il en est une sur laquelle repose toute son histoire de la littérature brésilienne, qui est son œuvre principale. Outre son travail d'ensemble, encore inachevé, sur ce sujet, quantité d'études spéciales, comme celles qu'il a consacrées à l'auteur dramatique Martins Penna, au romancier Machado de Assis, etc. s'y rattachent et contribuent, comme autant d'affluents, à grossir le fleuve impétueux, parfois bourbeux, mais toujours mouvementé et fécondant par ses crues les terrains d'alentour. L'idée en question, il la définissait et la présentait tout récemment dans la *Revista Americana*, de Rio de Janeiro, en un article consacré à l'évolution de la littérature brésilienne :

« Il s'agit, ni plus ni moins, de définir le Brésilien, de le caractériser par rapport au Portugais, dont il parle la langue en Amérique, et dont il représente la civilisation dans le Nouveau-Monde. C'est un problème de différenciation ethnique auquel ont collaboré, pendant quatre siècles, le Portugais, l'Indien, l'Africain, ainsi que le climat, et aussi l'influence étrangère, surtout l'influence française qui s'exerce depuis un siècle, par l'industrie, par l'art et par les lettres. De cet immense métissage physique et moral, de cette fusion de sangs et d'âmes qui en aucune partie de l'Amérique ne s'est opérée avec la même intensité que chez nous, on voit résulter le Brésilien d'aujourd'hui, et celui de l'avenir en résultera chaque jour plus nettement. »

II

L'esprit scientifique qui est le fondement de la personnalité littéraire de M. Sylvio Romero, le fait procéder en tout avec ordre. Il aime les classements, les groupements, les tableaux synopti-

ques. Voici, par exemple, comment il divise en périodes, et fort heureusement, l'évolution au Brésil du roman et du conte :

« 1°) Les précurseurs, résumés dans l'auteur du « Pèlerin d'Amérique » ;

2°) La phase d'initiative directe déterminée par le romantisme ;

3°) La réaction brillante par le style, personnifiée par José de Alencar ;

4°) Le demi-naturalisme traditionnaliste et campagnard, qui s'étend de Franklin Tavora à Alfonso Arinos ;

5°) Le demi-naturalisme des villes, qui s'étend de Manoel de Almeida à Thomaz Lopes ;

6°) Le psychologisme humoristique-pessimiste de Machado de Assis ;

7°) La réaction naturaliste pure, dont le principal représentant a été Aluizio Azevedo ;

8°) Le psychologisme idéaliste aux tendances symbolistes que reflète le « *Chanaan* » de Graça Aranha ;

9°) L'éclectisme universaliste de Coelho Netto ».

M. Sylvio Romero est donc au fond un méthodique quoique l'apparence de ses écrits soit quelque peu chaotique et le fasse tout d'abord passer principalement pour un désordonné et un indiscipliné. Il a en effet de l'indiscipline dans le sang, et il n'est pas un de ses écrits qui ne contienne des coups de griffes littéraires. On voit bien que son esprit s'est formé en une période de transformation intellectuelle comme l'a été particulièrement au Brésil celle de 1870 à 1890, et que son rôle littéraire, je dirais même social, est surtout celui d'un réformateur.

Quant au désordre, l'impression en est due au style, ou plutôt au manque de style. Les idées chez lui ne se présentent pas sous un aspect séduisant, quoiqu'elles coulent de source ; et néanmoins ses écrits ont tant d'autorité en même temps que de sincérité, que des passages s'y font remarquer, à l'occasion, par leur éloquence et leur agrément. J'en détache ces lignes sur José de Alencar et Machado de Assis :

« D'une manière ou d'une autre, la grande réaction dans l'art de la parole écrite, dans l'art difficile de la prose, fut l'œuvre de José de Alencar, dont l'imagination, le talent descriptif, l'éclat de coloris et l'abondance de tons sont vraiment remarquables. Pour tout cela, il est resté jusqu'à maintenant presque unique, constituant avec Machado de Assis le véritable duumvirat dans le développement du roman national.

« José de Alencar, en plein romantisme, a suppléé par l'in-

tuition du génie à ce qui lui manquait d'observation et d'étude, et il est même parvenu à faire vibrer une note pour chacune d'entre les multiples manifestations de la vie de nos populations. L'indien, le colon, le propriétaire de terres, le *gaúcho*, le *sertanejo* (habitant de l'intérieur), l'agriculteur des plantations de café et de canne à sucre, l'élégant des villes, l'esclave, le politicien, et spécialement l'élite brésilienne, symbolisés dans la douceur incomparable de nos belles dames de Rio, ces différents types passent vivement colorés dans ce brillant kaléidoscope qu'est l'œuvre variée et originale de José de Alencar.

« Machado de Assis, pénétrant dans le monde subjectif de sa propre pensée et nous en rapportant quelques-unes des pages de la plus originale psychologie en langue portugaise, est froid, mais correct dans son impassibilité. Ces deux singulières figures ne pouvaient fonder d'école. Leurs imitateurs sont simplement maladroits, inutiles, détestables ».

III

J'ai dit que M. Sylvio Romero était plutôt un historien littéraire qu'un critique. En effet, pour lui la critique esthétique, suivant son expression, n'existe pas, ou mieux, ne vaut pas la critique philosophique. Ce sont les idées qui l'intéressent, non les personnages. Il expose les tendances, dédaignant plutôt les individus qui les incarnent. La biographie n'offre à son avis qu'un intérêt secondaire, même ce qu'il appelle des séries de biographies classées par époques ou par genres littéraires.

Ayant de préférence étudié la collectivité, il est tout à fait naturel que les individus, à ses yeux, disparaissent dans l'ensemble. Il décrit ainsi lui-même son propre rôle et celui de son précurseur et sous certains rapports son maître, Tobias Barreto, dans l'expansion intellectuelle du pays : « Avec Tobias Barreto, la critique et la philosophie parviennent à une alliance intime ; les idées générales pénètrent dans son domaine, et la critique cherche à s'appuyer sur les meilleures productions universelles, établissant une sorte de sélection intellectuelle entre les nations. L'auteur croyait avoir découvert dans l'Allemagne d'aujourd'hui le siège du peuple-type. De là, comme conséquence, la guerre à l'influence, qu'il supposait rétrograde, des Portugais et particulièrement des Français sur la pensée nationale. »

Avec M. Sylvio Romero la critique cherche à s'éloigner des deux directions opposées qui lui semblaient fausses : soit la contemplation exclusive des choses du pays et l'ignorance de ce qui se passe dans le monde, soit la recherche parmi les régions

étrangères de modèles à suivre. La critique au Brésil devrait réunir les deux tendances : prendre dans le pays les sujets, et dans la culture moderne le critérium directeur des idées, le tout à la lumière d'une philosophie large, suggestive, salutaire. Comme première conséquence, le besoin de surprendre la vie intellectuelle et affective du peuple dans son ensemble, en une histoire générale et non pas en des types isolés et admirés pour un motif ou pour un autre. Comme deuxième conséquence, voir dans le fondement ethnographique la base de tout notre développement. La troisième conséquence consiste à monter du folk-lore vers la littérature.

Pour cet écrivain, la critique n'était donc pas, comme le croyaient les classiques, une partie de la rhétorique, ou comme l'enseignaient les romantiques et comme se l'imaginent encore aujourd'hui tous les critiques existants, une partie de l'esthétique. Non. Dans le premier cas, elle aurait à s'occuper uniquement de l'art de *bien parler* et de *bien écrire* ; dans le second cas elle aurait à se rabaisser à la simple appréciation des œuvres d'art et de littérature, sous la préoccupation exclusive du Beau. Ce sont deux points de vue radicalement arriérés. La critique, pour Sylvio Romero, était et continue à être « la partie de la logique appliquée qui, une fois étudiés les facteurs qui engendrent et les lois qui gouvernent le développement de toutes les créations de l'esprit humain, scientifiques, artistiques, religieuses, politiques, juridiques, industrielles et morales, évalue et juge les œuvres des écrivains qui se sont occupés de pareilles créations. »

Il passe immédiatement au ton de la polémique qui est de règle dans ses écrits, aussitôt que l'on descend de la région seigneuriale des principes ou des lois à la région agitée des personnalités et des faits :

« Avec Araripe Junior on peut dire que la critique au Brésil a peut-être acquis quelque pénétration psychologique dans l'analyse des écrivains, mais cet avantage fut conquis aux dépens d'un déplorable rétrécissement des vues d'ensemble et de l'oubli de l'évolution générale du peuple, comme un tout harmonique, l'auteur étant retourné à l'ancienne manière des études d'écrivains pris isolément, à un simple dilettantisme de romancier fourvoyé. Avec José Verissimo et son groupe, la préoccupation a consisté à se placer au point de vue purement esthétique : correction ou non de la phrase, beautés ou non du style, abondance ou pauvreté du vocabulaire, bonne ou mauvaise ordon-

nance de la matière, voilà les thèmes étudiés de préférence. Cet exclusivisme implique un recul complet ».

Le tempérament combattif de M. Sylvio Romero prend ainsi sa revanche sur les individus du calme qu'il est forcé de garder tant qu'il discute les idées, je serais presque tenté de dire qu'il y cherche une compensation au manque d'attrait que lui offre la discussion impersonnelle des idées. Il ne ménage point ses adversaires et ne leur épargne point ses invectives. L'esprit ne lui fait d'ailleurs pas défaut, un esprit quelque peu lourd, manquant d'atticisme et de raffinement, mais allant droit au but et provoquant l'éclat de rire, quand il ne blesse pas. Parfois il a de bons mots comme dans le cas de Domingos de Magalhães, par exemple, l'un des plus connus parmi les écrivains brésiliens, celui qui, en 1836, par la publication de ses *Soupirs Poétiques* amena vraiment la phase romantique. La plus fameuse des poésies de Magalhães est son ode à Waterloo, composition assurément remarquable, que beaucoup préfèrent à celle de Manzoni ; d'ailleurs, aucune autre ne l'égale. En voici le début dans la traduction de M. Victor Orban (*Littérature brésilienne*, Paris, 1910) :

NAPOLÉON A WATERLOO

« Voici l'endroit où s'est éclipsé ce météore fatal aux têtes royales ! Et à l'heure même où s'obscurcissait sa gloire, le soleil disparaissait là-bas dans les ténèbres. Rouge était l'horizon, et rouge était la terre ! Deux astres penchaient vers leur déclin, tous deux s'étaient élevés jusqu'au zénith ; tous deux avaient connu la même splendeur, et, à leur déclin, ils furent aussi grands qu'à l'heure du triomphe !

« Waterloo !... Waterloo ! Ce nom révèle à l'Humanité une sublime leçon ! Un océan de poussière, de feu et de fumée a balayé ici l'armée invincible, comme jadis l'éruption du Vésuve inonda Pompéi et l'ensevelit tout entière.

« Le pâtre qui mène son troupeau ; le corbeau qui, déployant son vol au-dessus du lion de granit, se met en quête d'une proie sanglante ; l'écho de la forêt et le pèlerin qui, en curieux, visite ces lieux : tous passent en répétant Waterloo !... Waterloo !... »

« Ce fut là, dit M. Sylvio Romero, un quart d'heure de génie ; « l'auteur passa toute sa vie en quête d'un autre quart d'heure « semblable. »

IV

L'œuvre de M. Sylvio Romero est vaste et variée. Il en a fait dernièrement une « distribution systématique », classant ses

nombreuses publications dans les sept catégories suivantes : critique et histoire littéraire ; folk-lore ; ethnographie ; politique et sociologie ; philosophie ; poésie ; monographies diverses.

La première division comprend depuis ses études préliminaires jusqu'à son grand ouvrage d'ensemble sur la littérature brésilienne, en cours de publication. Sa contribution aux études du Folk-lore est tout à fait méritoire, car elle embrasse l'édition des chants et des contes populaires du Brésil. L'ethnographie représente pour lui plus qu'une description de races et de mœurs : il la fait remonter aux idées, à la psychologie même de ces races, témoins les deux volumes sur la *Patrie portugaise* et *l'Amérique latine*.

Dans le domaine politique, où, du reste, il pénétra même un moment comme député, il a fait, au temps de l'Empire, de la critique parlementaire très vivante et un peu malicieuse, et il a publié, sous la République, outre la brochure fort lue, sur le Parlementarisme et le Présidentialisme, comme systèmes opposés, une étude sur le Brésil social. En philosophie, il s'emploie à combattre les vieilles idées métaphysiques, à célébrer les doctrines de Spencer et à cultiver la philosophie du Droit. Comme poète, enfin, il a chanté l'évolution humaine sous la forme du progrès et de la science.

Le tempérament littéraire très personnel de M. Sylvio Romero, personnel dans le double sens de viser à l'originalité dans ses aperçus et de s'attacher à démolir ses adversaires et non seulement leurs idées, fait que tous ses livres ont un cachet de polémique. La *Patrie Portugaise*, par exemple, malgré le peu de suggestion combattive des problèmes ethnographiques, est la critique acariâtre, chapitre par chapitre, d'un ouvrage de même titre dû à Theophilo Braga. En revanche, quand il se met à louer, M. Sylvio Romero se laisse emporter par sa sincérité et n'hésite pas à multiplier ses éloges. C'est ainsi qu'il s'est dernièrement employé à suivre et à propager les doctrines de Le Play sur la science sociale, qu'il applique avec beaucoup d'intelligence et de bonheur aux conditions du Brésil passé et actuel, sans que cela l'empêche de distribuer en passant, parmi les graves considérations d'ordre sociologique qui l'amènent à fouiller une fois de plus dans les légendes indiennes et les contes africains, des remarques et des bourrades contre ceux qui lui sont littérairement et, je crois même individuellement, antipathiques.

Il y a dans son caractère un débordement de jovialité, de santé même, qui s'exerce aux dépens des autres, sous la forme

d'un sarcasme, comme je l'ai constaté, plutôt lourd que léger, mais qui, néanmoins provoque le rire par sa bonne humeur, et parfois par son à-propos. C'est la raillerie — une raillerie plébéienne dans sa tournure scientifique — qui prête de la vivacité à un style qui, sans elle, serait monotone, et même parfois pâteux, quand il ne paraît pas décousu dans l'extrême abondance de ses citations et de ses références. C'est elle qui constitue le meilleur, peut-être le seul attrait d'une forme littéraire qui est bien l'expression peu élégante d'une réelle culture, mise au service d'un enthousiasme d'apôtre de l'intelligence.

M. Sylvio Romero montre une vraie ardeur prosélytique à répandre ses opinions et ses croyances, et son rôle par rapport à l'évolution mentale du Brésil est celui d'un réformateur, quoique son influence n'égale point celle qu'a exercée Tobias Barreto, son modèle et son idole. On peut toutefois dire qu'il a renouvelé la critique — sociale, comme il le répète avec insistance — et, à un certain point de vue d'ailleurs des plus importants, la façon de comprendre et d'écrire l'histoire littéraire, outre qu'il a trouvé le moyen d'aborder la poésie et le droit, et d'imprégner l'une de son positivisme, et l'autre de son évolutionisme. Tout cela revient à dire que son influence a été assez considérable sur la formation intellectuelle de sa patrie, presque aussi grande que celle de son adversaire, Theophilo Braga (qu'il a choisi comme cible par excellence de ses attaques), sur la mentalité portugaise. Les deux écrivains ont du reste plusieurs points de contact : ils sont tous deux de puissants réformateurs et de pauvres stylistes.

M. Sylvio Romero va trop loin dans ses attaques contre ce qu'il appelle le « psychologisme fatigué de Sainte-Beuve » et le stérile « mécanicisme physicien » (*sic*) de Taine. Dans sa préoccupation exclusivement sociale, qui le pousse à écrire que ce qu'il importe d'observer n'est plus, comme dans la critique vieux jeu, l'homme à travers ses œuvres, mais bien la société à travers ses livres, il néglige absolument l'individu, lequel ne laisse pas d'être également intéressant, même au point de vue où se place l'écrivain sociologue. Mais les apôtres regardent rarement plus loin que leurs doctrines, et pour M. Sylvio Romero la science sociale est devenue une espèce de « Christian Science », une affaire de foi. Cependant il ne pousse point son exclusivisme aussi loin qu'il le prétend. Il s'occupe bien des personnalités, quelquefois pour leur prodiguer des louanges, le plus souvent pour leur décocher des boutades, quoique certainement la psychologie des foules l'attire davantage, que les types abs-

traits l'occupent de préférence, et qu'il aperçoive avec clairvoyance les maux sociaux.

Cela prolonge même son rôle d'éducateur, qui lui sied à merveille et pour lequel il possède de l'autorité, et, quand il le veut, cette force que les Anglais appellent « magnétisme personnel ». Son caractère et ses croyances lui ont inspiré des pages d'une vigoureuse franchise, qui ne sont peut-être pas agréables à lire pour les lecteurs nationaux, mais qui leur sont sûrement utiles : celle-ci, par exemple, extraite de son récent volume au titre bien suggestif de « Provocations et Débats (Contribution à l'étude du Brésil social) » :

« Nous autres, Brésiliens, parmi maintes qualités de bon aloi, parmi beaucoup de dons qui méritent d'être appréciés, nous avons une fantaisie trop inflammable, et quand il s'agit en particulier de notre valeur, de nos grandeurs, de notre prestige, de notre supériorité, de nos progrès, de notre culture, de notre rôle dans le monde, nous perdons, avec la plus ingénue, intime et sincère confiance, le sens de la réalité, la conscience des choses, et nous nous croyons placés au pinacle des nations. Il en a toujours été ainsi. Dès les temps coloniaux, à partir du III^e siècle de la colonisation, ce plaisir, cette ivresse dyonisiaque, pour nous servir de l'expression de Nietzsche, pour tout ce qui est à nous, a été la première action réflexe incrustée dans notre caractère par l'aspect général de notre nature ».

Retombant d'une façon curieuse dans le défaut qu'il vient justement de signaler, il ajoute :

« Ce fut le premier cadeau du milieu, brillant, coloré, tempéré sur terre par un éternel printemps ; sur mer par la douceur continuelle d'un vert incomparable ; au ciel par l'éclat d'un soleil dont on peut dire qu'il collabore avec nous, qu'il préside au travail et mérite bien la chanson du poète qui l'a surnommé l'éternel compagnon qui nous aide et nous reconforte. »

V

La critique, même amère, même violente — et M. Sylvio Romero n'épargne jamais son ironie et ne mesure pas toujours ses expressions — est encore une bonne façon, parfois la meilleure, de prouver que l'on aime son pays. L'exemple de cet écrivain est édifiant à ce propos. Admirateur depuis de longues années de l'intelligence allemande, partisan dévoué de la germanisation de la science, de la culture, de l'éducation, de la puissance morale — seule capable, dit-il, de nous armer pour la résistance

contre l'*allemanisme* de l'émigration — il est cependant un adversaire énergique du *Deutschum*, c'est-à-dire de l'extension de l'influence, soit politique, soit sociale, de l'Empire créé par Bismarck sur les populations parties de ses rives et fixées dans les pays d'outre-mer. Il en arrive même à envisager les moyens d'échapper, au Brésil, à la menace du « péril allemand », lesquels seraient :

« 1° Suivre le système japonais et nous protéger au moyen de toutes les ressources de la science, afin de nous préparer militairement à la lutte ;

« 2° Changer la nature communaliste de notre caractère qui attend tout de l'Etat, et réformer notre éducation dans le sens anglo-saxon de l'initiative personnelle, de l'audace dans l'entreprise, du courage dans l'action, de la formation d'un idéal élevé de vie et de force individuelle et collective ;

« 3° Favoriser ces grandes mesures par le peuplement du sol, moyennant un régime systématique : des émigrants de nationalités différentes étant répandus dans toutes les zones de notre immense plateau, depuis les montagnes du Rio Grande do Sul jusqu'aux frontières de la vallée de l'Amazone, laquelle recevra également une population propre au milieu ;

« 4° Profiter par tous les moyens imaginables de l'énorme prolétariat national qui sera transformé en élément colonisateur et placé à côté de l'élément étranger pour faire avec lui l'apprentissage du travail et pour le rendre en même temps peu à peu brésilien ;

« 5° Faciliter ce peuplement du pays dans toutes les directions par la construction de chemins de fer qui serviront à articuler, pour ainsi dire, cet immense corps, en rendant en même temps la défense plus aisée ».

On voit que l'esprit de M. Sylvio Romero n'est pas destructeur, malgré sa verve caustique : il est plutôt constructeur et au meilleur titre. Il a lui-même écrit une phrase qui s'applique singulièrement à son cas :

« Mille fois plutôt le saint pessimisme qui n'est pas aveugle devant les turpitudes du présent, qui a le courage de les stigmatiser et qui rêve d'un avenir meilleur ! C'est le pessimisme organique et créateur : c'est l'optimisme à l'envers ; pessimisme au dehors ; au dedans, optimisme rénovateur et le plus salutaire ».

OLIVEIRA LIMA,
de l'Académie Brésilienne.

L'évolution sociale du Mexique à l'époque coloniale

1^{re} PÉRIODE — XVI^e SIÈCLE

L'histoire de l'évolution sociale du Mexique durant l'époque coloniale comprend trois périodes : la période d'*organisation* (xvi^e siècle), celle qu'on pourrait appeler de *conservation* (xvii^e siècle), et enfin la période de *désorganisation* ou de *dissolution*, qui est le xviii^e siècle.

On a représenté souvent la colonisation espagnole au nouveau monde comme une œuvre néfaste d'exploitation et de despotisme. A coup sûr, il y a eu des abus ; mais l'Espagne ne mérite point, croyons-nous, tous les anathèmes qu'on a lancés contre elle ; elle a fait souvent œuvre de civilisation vraie en Amérique, au Mexique, en particulier ; c'est l'impression qui, nous l'espérons, se dégagera de la lecture de ces quelques pages.

On sait que les possessions espagnoles d'Amérique avaient été, aussitôt après la conquête, divisées en deux grandes vice-royautés, celle de la Nouvelle-Espagne, et celle du Pérou. La première comprenait toutes les provinces de l'Amérique septentrionale et surtout le Mexique actuel. Le vice-roi était le représentant direct du monarque, presque monarque lui-même ; des gardes à pied et à cheval, une maison nombreuse, une cour formée sur le modèle de celle de Madrid lui donnait plutôt l'air d'un souverain que d'un gouverneur exerçant une autorité déléguée¹. Sa mission consistait à « maintenir » le territoire, c'est-à-dire à conserver à tout prix le domaine du roi qui avait nom « la Nouvelle-Espagne », à le conserver, en le pacifiant bien entendu, et de là son union intime avec l'Eglise, dont les pouvoirs d'ailleurs lui étaient pour ainsi dire subordonnés en vertu des privilèges concédés par le souverain pontife au monarque espagnol, sous le titre de « *royal patronat* ».

C'est en vertu du royal patronat que le vice-roi avait le pouvoir d'ériger les évêchés et les paroisses, de créer les hôpitaux, de délimiter les diocèses, de réprimander et de châtier les serviteurs de l'Eglise ; il nommait les évêques, qui pouvaient même exercer leurs fonctions avant que le pape eût confirmé l'élection,

¹ V. ULLOA (D. Ant. de), *Voyage historique dans l'Amérique méridionale*, 2 vol., in-4°, Paris, 1752, vol. I, p. 432. — Th. GAGE, *Voyages dans la Nouvelle Espagne*, t. I, ch. 21.

(ce fut le cas du premier évêque de Mexico, Zumarraga) ; en un mot, il était dans la colonie un vrai pontife substitut.

Mais, malgré ces droits apparents, le vice-roi dut bientôt compter avec l'Eglise comme avec une puissance au moins égale à la sienne. Le pouvoir religieux, en effet, ne tarda pas à acquérir un immense prestige. C'est l'Eglise qui consolida l'œuvre de la conquête en convertissant et en s'attachant les âmes¹, et l'on peut dire que si le monarque gouvernait l'Eglise, l'Eglise à son tour gouvernait les Indes ; elle devint donc la collaboratrice obligée du vice-roi. Il est même indéniable que les masses populaires ne comprirent l'adhésion à l'Espagne (dont elles abhorraient la domination) que sous la forme d'adhésion à l'Eglise, et l'Eglise représenta par conséquent pour l'autorité civile l'*instrumentum regni* indispensable.

Les premiers vice-rois du Mexique, Mendoza, les deux Velasco, Enriquez, comprirent admirablement cette nécessité de gouverner de concert avec l'Eglise. C'étaient d'ailleurs des hommes d'un grand caractère, d'une absolue probité, d'une dignité et d'une correction à toute épreuve ; animés de sentiments paternels envers la race conquise, ils observaient une conduite sévère et juste à l'égard des Espagnols. D'accord avec l'Eglise, ils travaillèrent de toutes leurs forces à la suppression des *encomiendas* qu'avait institués Cortés². La politique d'ailleurs aussi bien que la religion s'opposait à ces répartitions. En effet, la propriété héréditaire de la terre accordée par faveur au conquérant devenait un démembrement, une dislocation de la souveraineté du monarque, c'était du féodalisme. Or, les rois castillans, vain-

¹ L'œuvre des premiers évêques de Mexico fut éminemment bienfaisante. Zumarraga s'éleva avec courage contre la première *Audiencia* qui tolérât les repartimientos, et se déclara l'unique juge des Indiens en vertu de son titre officiel de « protecteur ». Son successeur Quiroga essaya de régénérer les Indiens par le travail, en instituant un métier dans chaque village. Il créa plusieurs collèges et des hôpitaux pour soulager la misère des indigènes et recueillir les orphelins.

² Cortés lui-même éprouva à la fin de sa vie des doutes sur la légitimité de cette institution. Une phrase de son testament témoigne de ses scrupules et fait le plus grand honneur au conquérant du Mexique. « Comme il est resté douteux si, en bonne conscience un chrétien a pu se servir comme esclaves des indigènes, j'ordonne que les naturels qui, après m'avoir payé des tributs, ont été forcés à des services personnels, soient dédommagés. » Testamento que otorgó el Excmo Sr Dⁿ Hernan Cortés, Conquistador de la nueva España, hecho en Sevilla el 11 del mes de Octubre, 1547. Mscrit du marquis del Valle, cité par A. DE HUMBOLDT, *Essai politique sur la Nouvelle Espagne*, t. I, p. 133.

queurs de la demi-féodalité municipale et nobiliaire de l'Espagne, luttèrent pour détruire le système de répartition des Indiens et des terres, ainsi que les droits d'héritage créés par ces encomiendas. Cependant, malgré les efforts des vice-rois, soutenus par les évêques, la question de la suppression des encomiendas ne fut jamais résolue par une mesure radicale, et tout ce qu'on put faire ce fut d'exiger des *encomenderos* plus de bonté et de justice vis-à-vis de leurs tributaires.

La suppression du travail forcé dans les mines s'imposait également. Mendoza l'essaya, et son successeur Velasco put la réaliser, tout au moins pour quelque temps. « Mieux vaut, disait-il, la liberté des Indiens, que toutes les mines du monde, car les rentes royales ne sont pas arrivées si bas qu'il faille fouler aux pieds pour elles les lois divines et humaines. »

A ces résultats obtenus par les premiers vice-rois, si l'on ajoute la création de plusieurs collèges et hôpitaux, l'établissement d'une Université, la pacification des régions centrales du haut plateau, tâche dont chaque étape marquait le noyau d'une future ville, on aura une idée des progrès accomplis en Nouvelle-Espagne, durant le xvi^e siècle.

Si cependant toutes les réformes rêvées par les vice-rois ne purent aboutir, c'est que parfois elles furent contrecarrées par d'autres autorités rivales et souvent malveillantes. C'étaient d'abord les *Audiencias*, ces tribunaux tout puissants que, depuis Philippe II, le vice-roi était obligé de consulter en toute chose, et qui en arrivèrent à mettre la main sur l'administration, au point de régler eux-mêmes tous les détails du gouvernement. Or, les *Audiencias* favorisèrent mainte fois l'iniquité, au détriment de la justice. C'est ainsi, pour n'en donner qu'un exemple, que les magistrats de l'*Audiencia* de Mexico encouragèrent ouvertement les *encomenderos* contre les vice-rois, et cela, on le devine, uniquement pour des raisons d'intérêt personnel. Cette dualité de pouvoirs, vice-roi et *audiencia*, et les heurts qui ne pouvaient manquer d'en résulter, furent une des grandes faiblesses du régime colonial espagnol.

Une autre institution qui, dans certains cas du moins, prit une importance vraiment extraordinaire, ce fut celle des *Visitadores* ou *Inspecteurs Généraux*. C'étaient de véritables dictateurs qui faisaient plier sous leur autorité aussi bien les *Audiencias* que les vice-rois. Ils pouvaient punir et destituer depuis le plus infime employé jusqu'aux magistrats de la cour suprême, jusqu'au vice-roi lui-même. Ils avaient même le droit

de condamner à mort tous ceux qui leur semblaient manquer à leur devoir. C'est ainsi que l'un d'eux, le célèbre Muñoz ensanglanta Mexico pour punir la prétendue conjuration des fils de Cortés.

L'intervention des *Visitadores* n'était d'ailleurs pas toujours inutile ; on en cite quelques-uns dont la sévérité était nécessaire et justifiée. Tel le prêtre *Moya de Contreras* qui, dans les dix dernières années du xvi^e siècle, réunit en sa personne tous les pouvoirs de la Nouvelle-Espagne. Arrivé à Mexico, avec le titre d'*Inquisiteur général*, il fut presque coup sur coup nommé archevêque et visitador, puis vice-roi et capitaine général. Sa bonté pour les indigènes est restée légendaire, ainsi que son énergie pour châtier les magistrats prévaricateurs, dont quelques-uns furent condamnés par lui à être pendus.

Malgré les imperfections du régime colonial, la Nouvelle-Espagne suivait, à la fin du xvi^e siècle, une voie de progrès indéniable. L'élément indigène avait cessé de décroître, et les naturels qui, pendant longtemps, avaient vécu cachés dans les montagnes, commençaient à se grouper en villages. Mais les deux éléments principaux de la population étaient les *créoles* et les *métis*. Les créoles étaient les descendants des premiers Européens venus en Amérique, auxquels s'étaient alliés, dès les premiers temps de l'époque coloniale, les membres de l'aristocratie indigène. Fernand Cortés, aussi habile administrateur et fin politique que grand capitaine, avait su s'attacher la noblesse vaincue en lui accordant des terres et des privilèges. Les *Tlataones*, ou seigneurs féodaux et héréditaires appelés caciques par les Espagnols, qui voulurent conserver un rang et des biens, demandèrent le baptême, et prirent le nom et prénom de leur parrain. Ils offrirent leurs filles aux Espagnols¹, et leurs fils, instruits par des religieux, recherchèrent les premières métisses. Charles-Quint autorisa ces mariages entre Espagnols et filles des caciques, et aussi entre caciques et Espagnoles. Aussi les collèges pour indigènes nobles fondés par les ordres religieux disparurent-ils promptement, les grandes familles indiennes ayant été absorbées par la société créole.

Tous les enfants nés des péninsulaires devenaient *hijos del país*, c'est-à-dire que, tout en restant fidèles au roi et en obéis-

1 C'est ainsi que quatre filles de Montezuma, dotées par les soins de Cortés, épousèrent des Espagnols, et, de nos jours encore, la parenté avec l'infortuné roi aztèque est revendiquée par des membres de la grandesse.

sant à son représentant, le vice-roi, ils appartenait à une population nouvelle ayant un esprit particulier et des aspirations spéciales. Chez eux, les coutumes et les mœurs espagnoles se trouvaient modifiées par certaines influences et traditions provenant des indigènes, du climat, du milieu et de l'infusion d'un peu de sang indien ; ils continuaient à parler le castillan, mais avec un accent doux et caressant qui n'existait pas de l'autre côté de l'Atlantique. Les créoles enfin, se croyant les maîtres véritables du pays, méprisaient profondément les Espagnols nouveaux venus et les considéraient comme usurpateurs de leurs droits ; ils entendaient garder tous les privilèges, et surtout le monopole de l'instruction dans les collèges où jamais ne pénétreraient les fils des commerçants, des mineurs, des travailleurs de toutes sortes venus d'Espagne.

Et pourtant, c'étaient les descendants de ces humbles qui devaient fonder la véritable nationalité mexicaine. Tandis que les créoles s'amollissaient dans le luxe, le jeu et les plaisirs frivoles, un élément nouveau, celui des métis, croissait et se multipliait ; le sang mexicain s'enrichissait sans cesse par des mélanges répétés, et les métis allaient bientôt devenir la classe dominante. C'est le travailleur espagnol, c'est le petit commerçant surtout, *l'abarrotero*, qui, sur les côtes comme dans le haut plateau, fondèrent la race nouvelle. Rudes, mais honnêtes, pieux conservateurs de leurs mœurs, de leurs routines mêmes, mais en même temps enthousiastes de leur famille mexicaine, et désirant surtout donner à leurs enfants la supériorité sociale qu'ils n'avaient pu atteindre eux-mêmes, ces modestes péninsulaires furent les véritables pères espagnols de la société mexicaine.

D'abord les métis, mal vus, furent traités en gens inférieurs ; mais bientôt on eut besoin d'eux pour la culture du sol, pour les travaux de l'industrie ; bien plus, quand il s'agissait de lutter contre les Indiens nomades ou contre les corsaires, c'étaient eux, les fils de deux races guerrières qui prenaient les armes et qui combattaient courageusement, retournant ensuite avec calme à leur travail ou à leur commerce. Bref, dès le milieu du xvi^e siècle, les métis avaient su imposer le respect des classes dirigeantes ; les collèges et l'Université s'ouvrirent pour eux aussi bien que pour les créoles ; en 1588, Philippe II enjoignait de leur conférer les ordres ; l'on pouvait dès ce moment prévoir qu'ils constitueraient les forces vives de la nation et que bientôt ils pourraient affirmer hautement ce que l'un d'eux déclara plus tard à Humboldt : « Nous ne sommes pas Espagnols, mais Américains. »

Jules HUMBERT.

CHANAAN¹

Au Brésil, sur la route qui conduit à la petite ville de Porto-de-Cachoeiro, dans l'Etat d'Espirito-Santo, Milkau, émigrant allemand, chevauche au pas de sa bête fatiguée ; il regarde le paysage qui se déroule le long du chemin, cause familièrement avec l'enfant qui lui sert de guide, fait une brève halte à la porte d'un *ranch*o, mais poursuit son voyage, bercé par un songe intérieur, les yeux mi-clos éblouis par la vision de la Terre Promise.

Voici Porto-de-Cachoeiro.

C'est la fille du soleil et des eaux. La jolie petite ville apparaît inondée de lumière, rafraîchie par les ondes murmurantes du Santa-Maria, l'un des affluents du Rio-Doce². Milkau se présente chez son compatriote, le négociant Robert Schultz, pour lequel il a une lettre de recommandation. Il y trouve un autre

1 GRAÇA ARANHA, da Academia Brasileira, *Chanaan*, terceira edição revista. — H. Garnier, livreiro-editor, Rio-de-Janeiro, (1904), un vol. in-16, 360 pp.

Chanaan, traduit du portugais par Clément GAZET, préface de M. le comte Prozor, 4^e édit. — Paris, Plon-Nourrit, 1911, un vol. in-16, XI + 344 pp.

« Veut-on quelques détails biographiques sur M. Graça Aranha ? Magistrat frais émoulu de l'Université, professeur à vingt-quatre ans, puis procureur de la République, M. Graça Aranha fut nommé en 1899 premier secrétaire de la commission chargée de résoudre la question des frontières entre le Brésil et la Guyane anglaise. Il s'est occupé naguère pendant quelque temps d'élevage, et il mène maintenant, concurremment à la vie littéraire, la vie de diplomate. Pour l'instant il est Chargé d'affaires de son pays à Christiania. » (Maurice MURET, *Journal des Débats*, 17 février 1911). *Chanaan* est le début éclatant de M. Graça Aranha dans les lettres. L'apparition de ce roman en 1902 fut saluée avec enthousiasme par la presse brésilienne. Traduit récemment en français, il a reçu de la critique les éloges les plus mérités. M. Graça Aranha vient de faire représenter au Théâtre de l'Œuvre, une pièce en trois actes, *Malazarte*, qui, si l'on en croit M. Henri de Régnier, offrira à la lecture de réelles beautés dont quelques-unes furent sensibles, d'ailleurs, à la représentation. Souhaitons de pouvoir bientôt les apprécier grâce à la publication de *Malazarte*.

J'ai mis à profit, pour la rédaction de ces quelques notes, la préface de M. le comte Prozor, qui renferme de larges aperçus synthétiques, et l'agréable traduction de M. Clément GAZET. Elle m'a toujours paru exacte, quoique je n'aie pas eu le loisir de la comparer rigoureusement au texte portugais. Je me permets pourtant de signaler, pour les nouvelles éditions qui ne peuvent manquer à ce beau livre, l'erreur curieuse commise dans le passage suivant (Page 32 du texte portugais et de la traduction). Un personnage brésilien explique à deux émigrants allemands qu'à Porto-de-Cachoeiro, localité où abondent les étrangers protestants, il n'y a ni prêtres catholiques, ni église, et il ajoute : « Comme vous devez l'avoir remarqué » — *como devem ter reparado*. Ce dernier mot a laissé croire au traducteur qu'il s'agissait de réparer l'église, et il a écrit : « Point de curé, ni d'église, à part une en réparation. »

² Le Rio-Doce, dont le cours est de 700 kilomètres, arrose une grande partie de l'Etat d'Espirito-Santo, où il a son embouchure. On donne par extension le nom de Rio-Doce à la vallée même du fleuve. (*Note du traducteur*).

émigrant allemand, le jeune Lentz, fils d'un général. Dans le milieu commerçant où ils se rencontrent et se sentent déjà un peu isolés, Milkau et Lentz éprouvent une vive sympathie réciproque. Autour de ces deux personnages, qui ont le charme et l'enthousiasme de la jeunesse, M. Graça Aranha a groupé les divers représentants de la société étrangère et de la société indigène qu'il compare et oppose avec l'impartialité sereine d'un philosophe, habitué à contempler de haut le cours des choses humaines.

Les Allemands conservent au Brésil tous les traits, fortement accusés, du caractère national. Ni le climat amollissant des Tropiques, ni les relations étroites avec des races différentes, ni l'exil prolongé loin de la terre natale, ne réussissent à entamer et à modifier leur nature ou leurs usages. Ils ont transformé une partie de Cachoeiro en une véritable ville allemande. Les maisons s'alignent régulières, monotones ; aucune verdure ne les égaye ; aucun jardin ne les entoure ; aucun signe extérieur d'amabilité hospitalière ne les distingue. A cette vue Milkau ressent une impression de stupeur et d'angoisse. Le magasin de Robert Schultz ressemble à une caserne où les domestiques servent militairement le régiment des commis silencieux. Les colons accomplissent avec une ponctualité machinale les exercices de piété, et aux services religieux succèdent régulièrement la danse et les ripailles. On dévore avec une satisfaction bestiale, et dans ces organismes épaissis par une nourriture grossière, dans ces âmes dévorées par l'amour du lucre, se développent des instincts vulgaires et cruels. Les sentiments de douceur, de compassion, de solidarité fraternelle n'affleurent même pas un pharisaïsme revêché et orgueilleux. Maria Pertz, fille d'émigrants et orpheline, vit auprès de la famille Kraus dans une dépendance voisine de la domesticité. Elle devient la maîtresse du fils de la maison, Moritz Kraus. Les parents, qui rêvent pour leur héritier d'un riche mariage, l'éloignent de la *colonie*¹ : l'adolescent docile abandonne sans remords la malheureuse qu'il a séduite. Dès lors la présence de Maria constitue pour les irréprochables époux Kraus un objet perpétuel de scandale et d'irritation. Ils étouffent de rage et de honte, et leur haine, longtemps comprimée, éclate sous un prétexte futile. Ils renvoient la misérable en l'accablant de coups et d'injures. La première pensée de Maria s'envole vers le pasteur de Jequitibã. Elle gravit pénible-

¹ On désigne au Brésil sous ce nom (*colonia*) tantôt un groupe de colons, tantôt la propriété même d'un colon. (*Note du traducteur*).

ment la montagne où l'homme du Seigneur a dressé sa tente d'un jour. Le pasteur est un paysan de carrure athlétique, d'intelligence bornée, de cœur aride ; sa femme une personne insignifiante et terne ; tous deux sont réduits à une servitude tremblante par la sœur du pasteur, chez laquelle l'aigreur du célibat s'est convertie en fiel dévot. L'ecclésiastique s'épouvante à l'aveu de la faute ; il repousse l'infortunée avec des paroles cauteleuses et des conseils d'une hypocrisie bouffonne.

« Allez, ma fille, faites attention à la descente ; prenez garde dans les chemins, ils sont bien déserts..... »

Maria redescend le *morro*¹, emportée par la révolte et la folie. Elle retrouve un peu de calme au fond de la vallée qu'enveloppent les ombres du soir ; de blanches fumées s'échappent de toutes les cheminées ; la vagabonde ose implorer les gens de sa race et de son pays. On la rejette, on l'insulte ; elle s'enfuit, poursuivie par les hurlements des chiens et par les invectives des hommes.....

La peinture du monde brésilien est encore plus attristante. Les Allemands apportent au moins sur cette terre lointaine la discipline, la ténacité, l'esprit d'ordre et d'économie ; leur sueur fertilise et embellit la terre de Chanaan. Ils maintiennent, avec une fierté jalouse, leurs traditions et leur idiome. Kraus, établi depuis trente ans au Brésil, ignorait le portugais.

« Ainsi, s'écrie un brésilien avec dépit, vous habitez tous dans ce pays votre vie entière, et pas un de vous ne sait notre langue ! Quelle race ! »

Oui ! quelle race ! Et comme son exemple profite peu au Brésilien ! Indolent, aimable et léger, il laisse la nature reconquérir les campagnes, jadis cultivées et florissantes. Pour se rendre de Queimado à Porto-de-Cachoeiro, Milkau traverse une *fazenda* qui présente le spectacle de la misère et de la désolation ; les bâtiments tombent en ruines ; toute trace de labeur intelligent disparaît ; la flore sauvage continue sans relâche son invasion. Le maître de la *fazenda*, le colonel Affonso, se tient debout, à l'entrée de la véranda, pieds nus, en pantalons de toile ; il assiste, spectre mélancolique, à l'évanouissement de la richesse et de la puissance. Plus loin, au seuil du *rancho*, un vieux *cafuso*², une mulâtresse et un négriillon composent un groupe sordide et pitoyable. L'ancien esclave évoque, d'une voix pleine de larmes, son existence d'autrefois, captive mais assurée. Les fatigues d'un travail

1 Colline. Dans les Antilles et en général dans les colonies françaises *morne*.

2 Métis de sang noir et d'indien. (*Note du traducteur*).

pénible et peu rémunérateur, l'alimentation insuffisante et malsaine, condamnent certaines classes du peuple à l'épuisement et à la disparition. Le petit garçon qui accompagne l'émigrant allemand reçoit pour toute nourriture du poisson séché ou de la bouillie de maïs ; avec ses lèvres décolorées, ses dents verdâtres, sa figure émaciée, il nous offre l'image d'une jeune créature décrépite — rejeton rabougri d'une plante qui s'étiole.

Le mulâtre « métissé de latin et d'africain ¹ » est représenté par l'arpenteur Felicissimo et par l'ouvrier Joca, deux compagnons joyeux et dévoués, mais sans importance et quelquefois grotesques. Quel macaque ! dira l'allemand Lentz, en désignant Felicissimo. Au demeurant, tous deux honnêtes et sympathiques. Le romancier nous inspire en revanche un sentiment d'horreur et de dégoût pour d'autres types qui appartiennent à une caste plus élevée. Ce sont les représentants de l'administration brésilienne : le greffier, Pantoja, le juge de *direito* ², Itapecuru, le procureur de la République, Brederodes. Le greffier, surnommé *Maracajá* ³, est une espèce de forban qui dépouille les colons et fait trembler les fonctionnaires par son influence politique et son rôle d'agent électoral. Sous couleur de procéder à un inventaire, il s'installe cyniquement, en compagnie de Brederodes et d'Itapecuru, dans la *fazenda* de Frantz Kraus. Celui-ci en personne fait l'office de domestique et apporte les plats sur la table : les magistrats savourent les mets appétissants préparés par Mme Kraus, et lampent la bonne *cachaça* ⁴. Brederodes s'enflamme de désirs impurs à la vue de la gracieuse et touchante Maria. Au milieu de ces bandits, le juge municipal ⁵, Maciel, de race blanche et d'éducation plus raffinée, souffre jusqu'à l'angoisse ; son orgueil national est profondément blessé ; sa noble douleur le rend presque injuste, et il exhale son désespoir patriotique en termes amers qui provoquent la colère de ses collègues.

« Le Brésil est et a toujours été colonie. Notre régime n'est point libre ; nous sommes un peuple protégé. Dites-moi donc : où est notre indépendance financière ? Quelle est la véritable monnaie en cours ? Où est notre or ? A quoi sert notre misérable papier-monnaie, sinon à acheter la livre sterling ? Où est notre

¹ Comte Prozor, *Préface*.

² Le juge de *direito* (droit) est un juge singulier de première instance. (*Note du traducteur*).

³ Chat sauvage.

⁴ Eau-de-vie de canne à sucre. (*Note du traducteur*).

⁵ Le juge municipal occupe le dernier rang dans l'organisation judiciaire brésilienne. (*Note du traducteur*).

fortune publique ? Le peu que nous avons ? Hypothéqué ! Les revenus des douanes ? Entre les mains des Anglais ! De bateaux ? Point. De chemins de fer ? Pas davantage ; tout appartient à l'étranger. Est-ce ou n'est-ce pas là un régime colonial déguisé sous le nom de nation libre ? Ecoutez. Vous ne me croyez pas ; je voudrais sauver notre patrimoine moral, intellectuel, notre langue enfin ; mais plutôt que de continuer en cette torpeur où nous nous enlisons, mieux vaut que vienne une bonne fois ici un commis de Rothschild pour administrer nos ressources, et un colonel allemand pour nous faire marcher droit. »

Après cet effort, Paulo Maciel retombera épuisé ; il retournera facilement à ses goûts de nonchalance dédaigneuse, à ses habitudes de dilettante, à ses rêveries d'aristocrate désabusé. Le roman de M. Graça Aranha se révèle comme une œuvre de pessimisme et de désenchantement. En face de toutes les forces perverses et hostiles de la nature et de la société, l'écrivain brésilien — trop délicat, imbu de nihilisme philosophique, enivré de poésie, volontairement exilé dans une région supérieure d'harmonie et de pureté — n'a pas su ou n'a pas voulu créer un héros d'audace virile, un Hercule moderne dont la force physique serait doublée par la raison clairvoyante. Il a préféré imaginer trois représentants de l'intelligence, mal préparés pour l'action et pour la lutte. Milkau, Lentz, Maciel sont des songe-creux et des idéologues, fatalement voués à l'impuissance et à la défaite. Malgré son amour pour Maria, Milkau ne sait pas la défendre contre une société injuste et lâche ; il se conduit avec l'ignorance et la maladresse d'un enfant ; lorsque la malheureuse est sur le point d'être mère, il l'abandonne dans une *colonie* ; plus tard, il l'aide à s'échapper de prison ; mais la facilité avec laquelle il la sauve nous autorise à croire qu'il a été à son tour aidé par la complicité vénale des gardiens. Il agit avec Lentz, sous la frondaison luxuriante de la forêt vierge, les plus graves questions de philosophie et d'histoire ; mais ni l'un ni l'autre ne sont capables de dompter la nature et de dominer les hommes du pays merveilleux et redoutable où les a conduits leur imagination juvénile. Depuis longtemps Lentz vivait triste, rongé d'un secret désespoir. Et Milkau verra lui aussi s'évanouir finalement le mirage trompeur de Chanaan.

Au début, aveuglés par sa splendeur et grisés par ses parfums, ils célébrèrent ses louanges, unis en un même sentiment d'espérance et d'admiration.

« Comme elle est belle, disaient-ils, vêtue de soleil, sous le voluptueux manteau de l'azur infini ! Comme elle est choyée des

éléments ! L'eau des rivières met à son cou des colliers et à sa taille une ceinture d'argent ; les étoiles, larmes de joie divine, se détachent, et dans un vertige en tombant la caressent ; à pleines corolles les fleurs lui offrent l'arome de leurs essences ; les oiseaux la chantent ; les zéphyrs lissent en ondulant sa chevelure verte ; la mer, l'immense mer, avec l'écume de ses baisers, enlace éternellement ses flancs. »

Il y a bien des siècles que les ascètes de l'Inde ont chanté le perpétuel écoulement des choses, les vaines et chimériques apparences produites par Maya, l'éternelle illusion. Et l'hymne douloureux des sages hindous résonne encore dans la poésie moderne, chez Leopardi, chez Vigny, chez Leconte de Lisle. Grâce Aranha a recueilli comme un écho lointain de cette plainte poussée par l'homme. L'Européen ose profaner la virginité séculaire des terres tropicales. Mais la nature proteste, résiste et se venge. Quand les émigrants, saisis d'une terreur religieuse, se décident néanmoins à brûler une parcelle des vastes bois dont la lisière ombrage les rives du Rio-Doce, on entend rugir et se lamenter, parmi le crépitement des flammes, l'âme antique de la forêt. Dans la lutte qui s'engage, la nature finit par user les forces de l'homme, l'incline au renoncement ou le pousse au désespoir. Tel cet émigrant qui mène une existence de sauvage, gardé par une meute de chiens qui le suivent à la chasse et le protègent contre les indiscrets. Il meurt sans que personne ait jamais entendu le son de sa voix, et il emporte dans la tombe le secret de sa vie solitaire et farouche. Il meurt, et la nature ne lui prépare pas un lit de repos parfumé, au bord de ce fleuve qui avait bercé sa tristesse inconsolable ; mais elle appelle à ses funérailles les lugubres oiseaux qu'attire l'odeur de la mort.

« Un matin, l'arpenteur et ses aides virent dans le ciel clair passer une tache noire.

— Un urubu, dit Felicissimo.

— Ah ! c'est donc une charogne pas loin d'ici..... opina Joca, qui suivait de ses yeux perçants le vol du vautour.

Le grand rapace solitaire descendait en décrivant lentement un vaste cercle. On eût dit un esquif aux larges voiles noires. Puis un second surgit à l'horizon ; d'autres vinrent encore ternir la limpidité de l'azur. Bientôt les travailleurs qui suivaient ce manège virent les urubus abaisser leur vol et rétrécir le cercle audessus d'un point central dans le bois. »

Les travailleurs se dirigent vers la maison de celui qu'on appelle le sorcier ; les chiens hurlent à la mort ; les urubus rasent le sol. Joca, Felicissimo, les ouvriers s'arment de haches et de

pioches. Une bataille horrible se livre autour du cadavre. Les urubus tourbillonnent en rafale sinistre. Les chiens font tête aux assaillants, mordent dans la chair vive. Les agresseurs geignent de douleur et frappent à coups redoublés. L'homme, la bête, l'oiseau forment un assemblage monstrueux dans ce combat qui rappelle certains récits de la mythologie antique. D'autres animaux impurs souillent la beauté de Chanaan. Des pourceaux par bandes vont fouissant la terre, dévorent les reptiles engourdis au soleil. Ailleurs une femme, une pauvre abandonnée, Maria, sent la minute proche de la maternité ; elle gémit à l'ombre des *cajueiros* ¹ en fleurs. Non loin le même troupeau immonde grogne en fouillant le sol. Il accourt, lèche le sang qui coule, happe la chair fraîche et palpitante.....

Ce n'est plus qu'une terre maudite pour Milkau et Maria ; ils partent, toujours à la recherche de Chanaan ; ils quittent Cachoeiro au milieu de la nuit, franchissent la forêt, escaladent un sentier qui surplombe le Santa-Maria. Le mugissement de la rivière affole les amants fugitifs qui halètent vers la Terre de Promission. Ils font un effort désespéré, et, meurtris, sanglants, ils défilent sur l'arête du précipice, atteignent le sommet de la montagne. Ils regardent, pleins d'extase. En bas, dans une plaine, baignée par la brume nocturne, ils croient apercevoir Chanaan, qu'ils saluent d'un cri de triomphe et d'amour. La nuit s'écoule, la campagne s'éclaire lentement.....

« Milkau vit alors que tout était vide, que tout était désert, que les hommes nouveaux n'avaient point encore surgi.

Et, se tournant vers Maria :

— La Terre Promise que je te voulais montrer, dit-il, et que cherchaient aussi mes yeux anxieux, je ne la vois plus. Elle n'est pas encore éclosée à la vie. Arrêtons-nous ici et attendons qu'elle apparaisse dans le sang des générations rachetées. »

Quand Moïse eut choisi, sur l'ordre du Seigneur, douze hommes parmi les tribus d'Israël, il les envoya explorer la terre de Chanaan. Ils revinrent, au bout de quarante jours, portant les fruits merveilleux du pays qu'ils avaient visité ; et l'un d'eux s'écria en parlant au peuple assemblé : « Allons conquérir cette terre ! » Mais ses compagnons furent saisis d'effroi et dirent : « La terre que nous avons parcourue dévore ses habitants. » Le peuple se mit à murmurer et à gémir. Pour l'apaiser et l'encou-

¹ Arbre dont le fruit est le *cajù*, la *pomme d'acajou* des Antilles. (Note du traducteur).

rager, Josué prononça avec ardeur : « La terre que nous avons parcourue est très bonne ¹. »

— Terra, quam lustravimus, devorat habitatores suos.

— Terra, quam circuivimus, valde bona est.

Ces deux voix s'élèvent tour à tour dans l'œuvre de M. Graça Aranha : l'une chante et bénit, l'autre blasphème et pleure. Elles se confondent avec l'immense concert formé par les harmonies innombrables de la nature, interprétées et traduites en un style d'une souplesse extraordinaire. M. Graça Aranha a su faire rendre à la langue portugaise les sons les plus variés et les plus pénétrants. Il l'a pliée à la discussion des idées philosophiques et à l'examen des problèmes sociaux, il lui a donné l'éclat et la magnificence de la poésie la plus élevée, et il l'a abaissée, sans l'avilir, jusqu'à la simplicité de la prose la plus familière. Mais surtout il lui a conservé, d'un bout à l'autre de ce roman, qui est en même temps un poème, sa musique mystérieuse et profonde. Pour peu qu'on connaisse le portugais, on est saisi, ravi, dès la première ligne, emporté, roulé, jusqu'à la fin, sur les flots d'une mélodie céleste. Et si l'on veut ramasser, en une image concrète et pleine, l'impression que laisse la lecture de *Chanaan*, il faut évoquer la vision du Rio-Doce qui reflète dans ses vastes eaux transparentes toute la beauté du ciel et de la terre, et qui s'éloigne majestueusement vers la mer et vers l'infini.....

M. PAOLI.

ESQUISSE HISTORIQUE, DÉVELOPPEMENT ET ÉTAT ACTUEL DES ÉTUDES SUR

L'ANTHROPOLOGIE, LA FLORE ET LA FAUNE CHILIENNES ²

Il y a deux cents ans que le Chili a commencé à attirer l'attention des gouvernements et des naturalistes européens. De nombreuses expéditions scientifiques ont été envoyées pour explorer notre territoire et faire connaître ses produits naturels.

Je rappellerai d'abord, dans ce travail rapide, les noms des premiers explorateurs qui visitèrent le Chili pour en étudier la flore et la faune — principal objet de cette conférence —, qui recueillirent sur le terrain même de riches et abondants matériaux et formèrent d'importantes collections.

¹ Bible, *Numeri*, Cap. XIII-XIV.

² Conférence faite le 1^{er} août 1910 à la « Sociedad Científica Argentina » de Buenos-Aires.

Le P. Louis Feuillé, religieux de Provence qui cultivait avec ardeur les mathématiques, l'hydrographie, l'astronomie et l'histoire naturelle, arriva au Chili, en mission spéciale, en l'année 1709. Il publia divers ouvrages, parmi lesquels je citerai son *Histoire des plantes médicinales qui sont le plus en usage aux royaumes du Pérou et du Chili* (1825).

Amédée François Frézier parcourut de 1712 à 1714 différentes régions du Chili et publia peu après son important ouvrage *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili pendant les années 1712, 1713, 1714*.

Les botanistes espagnols Hipólito Ruiz et José Pavón accomplirent au Chili et au Pérou une importante expédition scientifique, sur l'ordre du gouvernement espagnol, et firent connaître les résultats de leurs études dans la *Flora peruvianæ et chilensis prodromus*, parue à Madrid (1798-1802).

Joseph Dombey, médecin et naturaliste, naquit à Mâcon en 1742. Il faisait partie de l'expédition scientifique des botanistes espagnols que nous venons de citer. Il débarqua à El Callao le 7 avril 1778. En mars 1782, il passa au Chili pour continuer les études dont l'avait chargé le roi de France Louis XVI, et parcourut pendant vingt mois une bonne partie de notre territoire¹. D'après Philippi², le savant explorateur fut pris par des corsaires anglais, en 1793, et amené en Espagne où il mourut dans la prison de Montserrat.

Le premier naturaliste chilien fut le célèbre abbé D. Juan Ignacio Molina. Nous dirons quelques mots sur sa vie et ses œuvres.

Il naquit à la Hacienda de Guaraculén, située sur le rivage du Maule, le 23 juin 1737.

Doué d'un esprit très observateur et d'un grand amour pour la science, il consacra plusieurs années de sa vie, à étudier et à décrire les productions naturelles du Chili.

Expulsé, ainsi que d'autres pères jésuites, il vint en 1774 à Bologne (Italie), où il vécut pendant cinquante cinq ans.

En 1776 il publia, en langue italienne et sans nom d'auteur, sa première œuvre scientifique, *Résumé de l'histoire géographique, naturelle et civile du royaume du Chili*, livre qui fut attribué par les uns au P. Miguel de Olivares et par d'autres à l'abbé Philippe de Vidaurre.

En 1782 il refondit son œuvre en l'augmentant, et la publia de nouveau en italien, mais sous le titre de *Essai sur l'histoire naturelle du Chili*. Cet ouvrage appela l'attention du public européen et contribua sans doute à attirer au Chili les explorateurs et les savants.

Le baron de Humboldt, qui eut l'occasion de connaître Molina, faisait grand cas de son savoir et l'honora de son amitié. L'Université

¹ Pour plus amples renseignements sur la vie et les voyages de Dombey, consulter l'ouvrage du Dr Hamy, *Joseph Dombey, médecin, archéologue, explorateur du Pérou, du Chili et du Brésil, sa vie, son œuvre, sa correspondance*, Paris, 1905.

² *Elementos de Botánica*, 1869, p. 504.

de Bologne le nomma membre honoraire. Il mourut à Bologne le 12 septembre 1829.

Les travaux des savants et explorateurs que nous venons de citer furent continués par Claude Gay, qui mérite une place à part dans l'histoire de la science chilienne.

Il naquit en France, à Draguignan, le 18 mars 1800. Ses parents étaient agriculteurs et possédaient une propriété dans les environs de la ville. Gay fit ses études classiques dans son pays natal et à l'âge de 18 ans fut envoyé à Paris pour y étudier la médecine et la pharmacie. Malgré le désir de ses parents qui voulaient lui voir prendre une carrière, le jeune Gay abandonna bientôt les études médicales et se consacra complètement aux sciences naturelles et en particulier à la botanique. Il suivait assidûment les leçons de Cuvier, Desfontaine et Jussieu.

Sous la direction du botaniste italien Jean Baptiste Balbis, il herborisa dans les Alpes françaises et pénétra ensuite en Italie jusqu'à Carrare, en 1822. Il aida Balbis à recueillir des matériaux pour la *Flore Lyonnaise*, œuvre importante publiée en 1828. Gay fut en outre chargé par des professeurs de Paris d'aller faire des recherches en Grèce, ainsi que dans quelques îles de l'Occident et dans la partie septentrionale de l'Asie Mineure.

De retour en France en 1828, il fut invité par le journaliste français Pierre Chapuis à venir au Chili enseigner la physique et l'histoire naturelle au collège que celui-ci se proposait de fonder à Santiago.

Gay, Chapuis et les autres professeurs que celui-ci avait engagés pour son collège, s'embarquèrent à Brest, dans les derniers jours du mois de mai 1828, sur l'*Adour*, transport de la flotte française. Profitant d'une escale que l'*Adour* dut faire à Rio-de-Janeiro, Gay recueillit quelques échantillons de la flore des environs qu'il envoya au Muséum de Paris ; parmi ces échantillons — au nombre de 400 — il y eut beaucoup d'espèces nouvelles pour la science, dont plusieurs vinrent augmenter le nombre de celles que décrivaient alors Jussieu et Cambassédès dans la *Flora brasiliæ*. Gay fit également d'importantes observations zoologiques à Rio-de-Janeiro.

Continuant son voyage vers le Pacifique, l'*Adour* fit de nouveau escale à Montevideo et à Buenos-Aires, et le savant voyageur eut encore l'occasion de faire de nombreuses et intéressantes études scientifiques. Le transport français jeta l'ancre dans la baie de Valparaíso le 8 décembre 1828.

Pendant plusieurs années Gay se consacra à sa tâche de professeur au Collège Santiago, ainsi que nous l'apprend son distingué biographe D. Diego Barros Arana ¹. Il mettait à profit les heures de liberté que lui laissait l'enseignement pour recueillir patiemment des exem-

¹ BARROS ARANA, *Gay, su vida y sus obras*.

plaires de notre faune et de notre flore, et faisait de nombreuses excursions dans les environs de notre capitale. Il parvint ainsi à former une riche collection d'animaux et de plantes qu'il étudiait avec soin. Il vivait dans la retraite, sans autre relation que les rares personnes qui s'intéressaient à la science pour laquelle il professait un zèle si ardent. Parmi celles-ci figuraient le médecin français Charles Buston, chirurgien de l'armée, et le pharmacien de Santiago D. José Vicente Bustillos, qui étudiait avec enthousiasme la botanique et qui, sans avoir eu d'autres maîtres que les livres, arriva à acquérir de profondes connaissances dans cette branche et fut chargé plus tard de l'enseignement de la botanique et de la pharmacie à l'Institut National.

Comme le fait très justement remarquer M. Barros Arana, « un homme du mérite de Gay ne pouvait rester inconnu dans un pays où il n'y avait que de très rares amateurs de ce genre d'études. A peine la tranquillité fut-elle rétablie dans la nation, après la bataille de Lircay, que Bustillos parla du naturaliste français au ministre Portales comme d'un homme qui pouvait rendre les plus grands services au Chili. Le nouveau gouvernement, désireux de faire étudier scientifiquement la topographie et les productions de notre sol, et voulant mettre à profit les connaissances et l'activité de Gay, conclut avec lui un contrat mémorable qui fut l'origine de l'œuvre monumentale dont l'exécution ne fut achevée qu'au bout de quarante années de travaux assidus. »

L'engagement en question, passé entre le ministre Diego Portales et Claude Gay, fut approuvé et signé par le président Ovalle, le jour même, c'est-à-dire le 14 septembre 1830, et porté à la connaissance du pays par *El Araucano*, journal officiel qui venait de commencer à paraître.

C. Gay entreprit sur-le-champ ses explorations pour recueillir sur le terrain même les éléments de sa remarquable publication.

Le premier rapport ou mémoire du jeune naturaliste fut écrit à San Fernando le 20 mars 1831, et fut publié dans *El Araucano*, ainsi que plusieurs autres. Il est reproduit intégralement dans l'ouvrage de Barros Arana (pp. 43-45).

Après les excursions nécessitées par ce premier mémoire dont nous venons de parler, Gay alla explorer la côte de la province de Colchagua, et rendit compte du résultat de ses travaux dans une communication adressée le 17 avril de la même année à MM. José A. Bezanilla, Francisco García Huidobro et José Vicente Bustillos¹.

Les excursions qu'il avait effectuées depuis son arrivée au Chili et les résultats de ses études dans la province de Colchagua, avaient mis

¹ MM. José A. Bezanilla, F. García Huidobro et José Vicente Bustillos formaient la commission chargée par le gouvernement de recevoir les rapports de C. Gay et de veiller à l'exécution du contrat dont nous avons parlé.

C. Gay en possession de précieux et importants éléments et lui avaient permis de poser quelques conclusions générales.

Les instruments et les aides faisant défaut au naturaliste pour continuer la tâche difficile qu'il avait entreprise et pour laquelle son enthousiasme du début ne s'était pas ralenti, il crut nécessaire d'obtenir l'appui du gouvernement pour faire un voyage en France et en rapporter les éléments d'étude qui lui étaient utiles. Gay, dont on avait pu apprécier le remarquable esprit de méthode, la compétence et l'activité, vit les pouvoirs publics faire le meilleur accueil à sa demande, du moins autant qu'il était possible étant donné l'état des finances du pays à ce moment-là. On lui accorda la somme de 5.000 pesos pour son voyage en France et l'acquisition des instruments les plus nécessaires.

C. Gay arriva à Valparaiso en décembre 1831 dans l'intention de prendre place sur un navire partant pour l'Europe.

Avant d'avoir pu s'embarquer pour l'ancien continent, il profita du départ inattendu de la goélette *Colocolo*¹ pour Juan Fernández afin d'aller reconnaître et étudier cette île.

Il put faire au cours de son excursion d'importantes observations et rapporter des échantillons intéressants.

A son retour, il rassembla un grand nombre de matériaux qu'il avait réunis et qu'il se proposait de donner au Muséum de Paris.

Le 14 mars 1832 il prit place à bord de la frégate française *Œdipe* qui partait pour Bordeaux. Aussitôt arrivé en France, C. Gay s'empressa d'aller à Paris et d'offrir au Muséum les importantes collections qu'il avait rapportées.

Au commencement de l'année 1833, il publiait dans le tome XXVIII (p. 369-393) des *Annales des Sciences Naturelles* un résumé de ses études sous le titre de *Aperçu sur les recherches d'histoire naturelle faites dans l'Amérique du Sud, et principalement au Chili, pendant les années 1830 et 1831*.

Ce mémoire lu par Gay à l'Académie des Sciences dans la séance du 25 mars 1833, fut dûment apprécié par la savante compagnie qui désigna une commission de quatre spécialistes pour donner son avis sur les travaux scientifiques que Gay avait synthétisés dans le *Mémoire* ci-dessus mentionné.

Le 25 juin de la même année, les académiciens désignés, MM. de Blainville, Brogniart, Jussieu et Savary, présentaient à l'Académie un rapport enthousiaste sur les travaux de C. Gay et encourageaient le naturaliste à continuer ses études dans un pays encore peu connu au point de vue de la géographie physique et de l'histoire naturelle.

Ils recommandaient également le jeune savant à l'attention du Ministre de l'Instruction publique pour les travaux importants qu'il avait accomplis en Amérique.

¹ La goélette *Colocolo* fut envoyée à Juan Fernández le 21 janvier 1832. (Voir BARROS ARANA, *Gay, su vida y sus obras*, pp. 69 et 70).

La Société de Géographie de Paris félicita également le jeune et zélé explorateur et lui assura son puissant appui.

Avant de nous occuper du deuxième voyage au Chili de C. Gay, nous reproduirons ici quelques lignes d'une lettre de D. Diego Portales à un de ses amis résidant à Santiago, lettre qui a trait au séjour du naturaliste français à Valparaíso, quand il vint s'y embarquer pour Bordeaux :

« Pendant le temps où il est resté ici, il a dépensé plus de 150 pesos à payer les objets nouveaux qu'on lui a présentés. En agissant ainsi il a révolutionné tous les enfants, qui passent leur temps à chercher des petits poissons, des coquilles, des oiseaux, des cloportes, des papillons et mille autres choses, et qui vont en expédition jusqu'à San Antonio, au Sud et jusqu'à Quinteros, au Nord. Le maître de l'auberge où il est descendu ne sait plus où donner de la tête : pendant toute la journée c'est une procession d'enfants et d'hommes qui viennent demander M. Gay. Chaque fois qu'il sort, les gamins lui courent après en lui montrant un nouvel objet : *Monsieur, voici quelque chose de nouveau, de jamais vu, vous ne le connaissez pas* ; il est plus content de quelques acquisitions qu'il a faites que vous ne le seriez si vous receviez 100.000 pesos et il est aimé platoniquement de toutes les jeunes filles de Santiago¹. »

A la fin de l'année 1833, après avoir réuni un certain nombre d'ouvrages scientifiques et d'instruments, muni de nombreux et utiles conseils que lui donnèrent quelques savants qui lui prodiguèrent leurs encouragements, Gay se trouvait prêt à retourner au Chili, bien que n'ayant pas encore obtenu les aides que l'Académie avait sollicités pour lui du ministère de l'Instruction Publique. Toutefois, le gouvernement français ne pouvant lui accorder ce qu'il demandait, et voulant lui témoigner sa satisfaction et l'encourager à poursuivre ses études, lui décerna la croix de la Légion d'Honneur.

C. Gay passa à Bordeaux au milieu du mois de janvier 1834 et s'embarqua le 1^{er} février sur le bateau français *la Sylphide*, emmenant quelques commerçants qui allaient s'établir au Chili. Le navire arriva à Valparaíso le 13 mai.

Aussitôt de retour à Santiago, C. Gay se mit à installer les instruments apportés de France et reprit ses études interrompues par son voyage en Europe.

Vers la fin du mois d'octobre de la même année, il partit pour les provinces de Valdivia et de Chiloé où il fit d'intéressantes recherches sur la faune, la flore, la géologie et la météorologie.

Le 4 juin 1836, il adressa au Ministère de l'Intérieur un rapport où il résumait les études faites par lui dans les provinces de Valdivia et de Chiloé. De cet important document, reproduit par M. Barros Arana (pp. 96-100), nous retiendrons seulement l'énumération que fait

1 B. VICUNA MAKENNA, *Don Diego Portales*, t. I, p. 108.

le savant naturaliste des travaux exécutés dans les provinces sus-mentionnées :

« 1° Quatre volumes de manuscrits sur l'histoire naturelle, le magnétisme terrestre, la statistique, la géographie, etc. ;

« 2° Un journal météorologique qui contient toutes mes observations relatives au climat, à l'humidité, aux pressions atmosphériques, aux variations diurnes de l'aiguille aimantée, à la direction et à la force des vents, à la quantité d'eau fournie par la pluie, enfin à tout ce qui peut contribuer à faire connaître le climat de ces provinces et les perturbations auxquelles elles sont sujettes ;

3° Deux grands volumes de dessins ;

4° Deux cartes géologiques, l'une de Valdivia et l'autre de la province de Chiloé.

« Mes collections se composent des espèces suivantes :

1° Quadrupèdes	5
2° Oiseaux	213
3° Reptiles	21
4° Poissons	47
5° Insectes et autres animaux sans vertèbres	2 557
6° Plantes	1.320
7° Bois, espèces	35
8° Résines, espèces	3

« Tous ces objets joints à ceux qui ont été déjà réunis dans d'autres provinces doivent former un noyau des plus utiles pour l'établissement d'un musée dans la capitale de la République et pour mettre la jeunesse chilienne en état de connaître et d'étudier les produits naturels du Chili et d'en retirer tout le profit qui les rendront susceptibles d'une étude continue et d'une analyse étendue. »

Bientôt Gay se dirigea vers la province de Coquimbo et il envoya son premier rapport de la Serena le 9 décembre.

Une fois terminée l'étude de la province de Coquimbo, Gay passa à Santiago et s'enfonça dans les Cordillères pour les observer de près et étudier le volcan de San-José.

Vers la fin de la même année (1836) il alla à Santa Rosa de los Andes continuer l'étude des Cordillères. Il communiqua par lettre le résultat de ses études à l'illustre géologue Elie de Beaumont, qui à son tour, transmet les observations de Gay à l'Académie des Sciences de Paris dans la séance du 25 juin 1838.

Au mois de février de cette même année C. Gay avait commencé ses explorations dans les provinces de Talca, Maule, Concepción et sur une partie du territoire araucan.

Vers la fin de l'année 1838 il commença à distribuer et à classer les nombreux objets recueillis pour le musée ; le gouvernement lui avait accordé une grande salle pourvue de rayons, plus ou moins bien appropriée à l'objet auquel il la destinait.

Chargé par le Ministre D. Mariano Egaña de faire quelques recherches historiques sur le Chili dans les archives de l'ancienne vice-royauté du Pérou, C. Gay passa à Lima en mars 1839 et profita de cette occasion pour faire quelques explorations scientifiques à l'intérieur du pays.

De retour au Chili, il continua ses travaux et mit en ordre ses papiers pour sa remarquable *Historia física y política de Chile*. Il consacra également une partie de son temps à l'arrangement du Muséum d'histoire naturelle.

En janvier 1841 il publiait le *prospectus* de son œuvre qui parut dans *El Araucano*, et fut en outre imprimé à part.

Si l'on tient compte, comme le fait remarquer M. Barros Arana, de l'état de pauvreté et du peu de culture du pays à cette époque, C. Gay obtint un véritable triomphe quand il chercha des souscripteurs pour son œuvre, puisque le projet de l'infatigable explorateur de notre pays, du fondateur du Muséum National, éveilla un tel enthousiasme qu'« au bout de quelques mois, après la publication du prospectus, on recueillit plus de 605 souscriptions ».

C. Gay chercha en outre à obtenir l'aide de l'Etat pour sa publication et dans ce but, il adressa, le 6 Septembre 1841, une demande où il énumérait tous les travaux accomplis par lui depuis 1830. Le 11 du même mois, le ministre de l'Instruction Publique, M. Manuel Montt, demanda un rapport à la commission chargée de contrôler l'exécution du contrat et de vérifier les travaux de Gay. Le 21 Octobre la commission transmettait au gouvernement les appréciations les plus flatteuses sur l'œuvre de l'éminent naturaliste.

Sur le vu de ce rapport, le président de la République, M. Manuel Bulnes, adressa à la Chambre un message où il sollicitait pour M. Claude Gay, afin de le récompenser de ses études, le titre de citoyen chilien et les fonds nécessaires pour la publication de ses œuvres.

La Chambre approuva la demande du président qui fut accordée par la loi du 29 Décembre de la même année.

Gay fit aussitôt ses préparatifs pour aller en Europe dans le but d'y publier son livre et quand vint le moment où le Muséum d'histoire naturelle fut remis à M. Francisco Garcia Huidobro, nommé conservateur, le gouvernement publia, à la date du 3 Février 1842, un décret qui ordonnait de placer un portrait de Claude Gay dans la salle du Muséum, portrait qui devait être exécuté aux frais de l'Etat.

Dans les premiers jours de Juin 1842, le naturaliste passa à Valparaíso, d'où il s'embarqua pour Bordeaux le 24 du même mois sur la frégate française *Arequipa*.

En Octobre 1842 il était à Paris et rendait compte à l'Académie des Sciences et à la Société de Géographie des études faites dans les régions du Chili et du Pérou qu'il avait visitées. La Société de Géographie lui accorda une médaille d'or.

Après s'être acquitté de quelques commissions importantes dont

l'avait chargé notre gouvernement, C. Gay s'employa activement à chercher un certain nombre de spécialistes pour l'aider à la publication de son œuvre, et il répartit entre eux les nombreux matériaux (espèces) et les renseignements qu'il avait pris sur le terrain même.

Il consacra plusieurs années à la publication de son monumental ouvrage.

En 1856 il fut élu membre de l'Institut de France.

Au commencement de l'année 1863 il revint au Chili, et retourna dans son pays vers le milieu de Décembre de la même année.

Le gouvernement régla certaines difficultés qui étaient survenues, au sujet de l'aide qui lui était accordée pour continuer l'impression de son œuvre, et, désireux de lui donner un témoignage de gratitude pour les services rendus à la science et à la nation, il lui assigna une rente viagère de 2.000 pesos annuels dont le savant jouit jusqu'à sa mort survenue le 29 Novembre 1873.

Voici la liste des volumes de l'ouvrage de Gay consacrés à la flore et à la faune, avec l'indication du nombre de pages, la date de la publication et la désignation des espèces ou ordres étudiés :

La *Partie Zoologique* comprend 8 volumes de texte in-8° et un atlas in-folio :

Tome I (1847). — *Les mammifères et les oiseaux*, 496 pages.

Tome II (1848). — *Les reptiles et les poissons*, par M. GUICHENOT, du Muséum de Paris, 372 pages.

Tome III (1849). — *Les vers, les crustacés et les arachnides*, 547 pages.

Tome IV (1849). — *Les arachnides (suite), les myriapodes et les insectes*, 511 pages.

Tome V (1851). — *Les coléoptères*.

Tome VI (1851). — *Les insectes (suite)*, 572 pages.

Tome VII (1852). — *Les insectes (fin)*, 471 pages.

Tome VIII (1854). — *Les mollusques et les zoophytes*, 449 pages.

La *Partie botanique*, comme la partie zoologique, se compose de 8 tomes in-8° et d'un atlas. Les plantes décrites sont réparties en deux grandes divisions : *Phanérogames* et *cryptogames*. Parmi les collaborateurs de Gay pour la partie botanique de son œuvre, on peut citer les savants Broguiarb, Gaudichaud, Decaisne, Richard, Barneaud, Naudin, Montagne, etc.

Tome I (1845). — *Phanérogames : dicotylédonées et monocotylédonées*, 496 pages.

Tome II (1846). — *Dicotylédonées (suite)*, 534 pages.

Tome III (1847). — *Dicotylédonées (suite)*.

Tome IV (1849). — *Dicotylédonées (suite)*.

Tome V (1849). — *Dicotylédonées (fin). Monocotylédonées*, 479 p.

Tome VI (). — *Monocolylédonées* (fin). *Cryptogames*, 551 pages.

Tome VII (1850). — *Cryptogames* (suite), 515 pages.

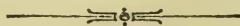
Tome VIII (1852). — *Cryptogames* (fin), 448 pages.

Depuis l'apparition de l'œuvre de Gay de nombreuses publications ont été faites presque sans interruption, à la suite d'intéressants voyages scientifiques entrepris sur l'ordre de gouvernements étrangers, sans compter ceux qui avaient lieu pendant que Claude Gay parcourait notre territoire et faisait imprimer à Paris les différents tomes de son immortel ouvrage, *Historia física y política de Chile*. Le peu d'espace et de temps dont nous disposons ne nous permet de ne citer que quelques ouvrages et de ne donner que peu de détails. Parmi les expéditions les plus importantes, il faut signaler celle du vaisseau anglais *Beagle*, avec le naturaliste Darwin qui étudia les archipels du détroit de Magellan, la Patagonie occidentale, une bonne partie de la côte du Chili et quelques provinces de l'intérieur ; — ensuite viennent les expéditions de l'*Astrolabe* et la *Zébee* (1826 à 1829) ; — de la *Bonite* (1836-1837) ; — de l'*Eugénie* (1851-1869) ; — de la *Novara* (1857-1859) ; — du *Magenta* ; — du *Nassau* (1866-1869), avec le naturaliste Robert O. Cunningham ; — des vaisseaux *Alert* et *Challenger* ; — enfin la mission scientifique au cap Horn, confiée à la *Romanche*, et récemment celle du *Belgica*. Les progrès de la zoologie chilienne ont été favorisés, et spécialement la connaissance de la faune marine, par les voyages de deux savants allemands : Michaelsen (1892-1893) dont les études ont paru sous le titre de *Ergebnisse der Hamburger Magelhaensischen Sammelreise* ; le D^r Plate qui, dans trois gros volumes publiés entre 1898 et 1905, comme suppléments du *Zoologische Jahrbucher*, a décrit, aidé par de remarquables spécialistes, les animaux de notre faune étudiés par lui de 1893 à 1895. Nous rappellerons encore qu'entre les années 1895 et 1896, une commission scientifique suédoise parcourut le territoire de Magellan, pour y faire des recherches de botanique et de zoologie, et que de 1838 à 1852 l'expédition Nordaméricaine dirigée par Wilkes et la *U. S. naval astronomical expedition* firent des études sur les côtes du Chili.

CARLOS E. PORTER.

Directeur du Muséum de Valparaiso.

(A suivre).



Le Gérant : A. COUESLANT.

CAHORS, IMPRIMERIE A. COUESLANT. — 14.103

BULLETIN
DE LA
BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE
(AMÉRIQUE LATINE)

PREMIÈRE ANNÉE

PARIS
Le 15 Avril 1911

Numéro 9

L'action du « Groupement » pendant l'année 1910

*Rapport présenté par le secrétaire général du Comité de direction
et approuvé par l'Assemblée générale du 16 mars 1911*

MESSIEURS,

Avant de vous soumettre son rapport annuel, le Comité de direction ne peut pas ne pas adresser un adieu ému à deux de ses membres les plus dévoués : M. Pelletan, sous-directeur de l'Ecole Nationale des Mines, et M. Louis Olivier, directeur de la Revue Générale des Sciences. La meilleure manière d'honorer leur mémoire, c'est de continuer et de développer l'œuvre à laquelle ils s'étaient si vivement intéressés.

L'action de notre Groupement, pendant l'année 1910, justifie les espérances qu'ils mettaient en elle et les conseils qu'ils nous avaient donnés. Les dernières réunions auxquelles ils purent assister furent consacrées à la réception de la délégation qui venait rendre leur visite aux étudiants français que nous avions envoyés à Sao Paulo pour les fêtes du Congrès Académique National. Nous ne pouvions songer à rivaliser avec les splendeurs de l'hospitalité brésilienne ; nous avons fait de notre mieux pour accueillir cordialement MM. Francisco da Silva Telles et Monteiro de Carvalho, élèves de l'Ecole polytechnique de S. Paulo, et MM. Goffredo da Silva Telles et Edgard da Gama Chermont, étudiants de la Faculté de Droit. Ces jeunes gens, qui nous font

l'honneur de parler notre langue avec une rare délicatesse, furent présentés par M. de Piza à M. le Président de la République, et à M. le Ministre de l'Instruction publique qui mit plusieurs fois sa loge à leur disposition. M. le Recteur Liard leur offrit, dans les salons de la Sorbonne, une intime et exquise réception. L'Hôtel de Ville ne put faire pour eux tout ce qu'il aurait voulu. Paris n'avait pas encore réparé toutes les infortunes que les inondations avaient fait subir à sa banlieue. Mais le proverbe est vrai qui dit qu'à quelque chose malheur est bon. Les étudiants de S. Paulo purent voir avec quelle bonne humeur et quelle tranquille vaillance les Français se mettaient à l'œuvre pour lutter contre un désastre imprévu et pour en atténuer les conséquences. Ils ont tiré de ce spectacle des conclusions qui ne nous sont point désagréables. Ils ne seront pas dupes du préjugé qui réserve le sens pratique aux seuls Anglo-Saxons.

Visites dans les grandes Ecoles et dans les Musées de la capitale et de Versailles, excursions scientifiques dans les laboratoires et les établissements industriels, banquet offert par l'Association Générale de leurs camarades français ; le programme établi pour les étudiants de S. Paulo se termina par un voyage, sous la direction de M. Marchis, au Camp de Châlons, où ils virent voler les aéroplanes de l'avenir. L'Union Franco-Pauliste, qui les avait délégués, nous a fait l'honneur de nous adresser des félicitations dont la vive sincérité nous a touchés. C'est à nous de la remercier. Elle nous a fait connaître des jeunes gens qui, par leur courtoisie et leur culture générale, ont fortifié nos espoirs dans l'avenir des races latines.

L'année 1910 est d'ailleurs pour ces races un légitime sujet d'orgueil. Trois des plus grands Etats de l'Amérique Espagnole célébraient le centenaire de leur indépendance. C'est la France qui, par l'entrée des armées de Napoléon en Espagne, provoqua le mouvement qui aboutit à la libération de la République Argentine, du Mexique et du Chili. Ce sont les idées de ses révolutionnaires qui inspirèrent des héros comme ce curé Hidalgo qu'on appelait « el afrancesado », *le francisé*. Ce sont enfin ses livres qui ont été depuis lors les meilleurs agents du libéralisme. Il était donc naturel qu'en ces jours de fête on songeât aux institutions qui représentent chez nous la culture supérieure. L'Université de Paris reçut deux invitations. Le gouvernement de la République Argentine la conviait à se faire représenter au Congrès scientifique international qui devait avoir lieu dans sa capitale, du 10 au 25 juillet. D'autre part, le Ministère de l'Instruction publique du Mexique la priait d'être la première marraine

de la nouvelle Université qu'il voulait inaugurer pendant les fêtes nationales du mois de septembre. Le Conseil de l'Université de Paris me fit l'honneur de me déléguer à la fois à Buenos-Aires et à Mexico. Je n'oubliai pas que j'étais votre secrétaire général. Au lieu de suivre l'itinéraire normal qui m'aurait ramené de l'Argentine en Europe, et malgré les difficultés de ce périple¹, je résolus de traverser les Andes et de remonter vers Panama par le Pacifique pour étendre mon enquête sur la portée et l'efficacité de notre œuvre.

Je n'ai point à vous raconter les péripéties de mon long voyage, ni à vous décrire les décors si divers, et parfois d'une si savoureuse splendeur, qui s'offrirent à mes yeux. Je ne puis même pas, comme je le devrais, adresser l'expression de ma reconnaissance à chacun de ceux qui voulurent bien me réserver le plus cordial accueil². Il m'a suffi de dire que j'arrivais de France et que je venais de votre part, de la part de ces professeurs qui s'étaient rassemblés dans une pensée de rapprochement intellectuel avec l'Amérique Latine, et j'ai connu les joies les plus délicates. Je vous en remercie comme j'en ai remercié le Conseil de l'Université de Paris. Mais il ne m'est permis aujourd'hui que de noter le plus rapidement possible les progrès accomplis par notre œuvre.

Je ne dirai rien de mon trop bref séjour au Brésil. J'ai senti fortement à Rio-de-Janeiro les liens qui nous unissent à une société qui, débarrassée de quelques-uns de nos préjugés, conserve de la tradition latine ce qu'elle a de plus délicat. A S. Paulo, j'ai contracté une dette de reconnaissance qui m'est douce infiniment. J'aurai l'occasion, l'an prochain, en vous parlant du cours que vient d'inaugurer en Sorbonne M. d'Oliveira Lima, d'exprimer à l'Union Franco-Pauliste les remerciements que nous devons à ses efforts pour nous faire mieux connaître dans son pays, et pour apprendre au nôtre ce que devraient savoir tous ceux de nos compatriotes qui se piquent de culture générale.

De récentes publications vous ont mis au courant du merveil-

¹ Plus d'une de ces difficultés me fut épargnée grâce à l'un de mes étudiants, M. Charles Lesca, qui fut pour moi le plus aimable des compagnons et le plus dévoué des secrétaires.

² Malgré ma résolution de ne rien dire ici de la façon dont nos compatriotes font aimer notre pays, je ne puis me résigner à ne pas remercier d'un mot, si bref soit-il, nos représentants diplomatiques en Amérique Latine, M. le Vice-Consul Delage, M. le Consul Boudet, MM. les Ministres Thiébaud, Carteron et Desprez, M. le Consul de Sainte-Marie et MM. les Ministres Lefavre et Souhart. Je les cite dans l'ordre dans lequel j'ai eu l'honneur de faire leur connaissance. Qu'il me soit permis de leur exprimer ici toute la gratitude de notre *Groupement*.

leux développement économique de la République Argentine. Son activité scientifique a fait l'admiration de ceux qui participèrent aux travaux du Congrès international. On en trouvera un résumé éloquent dans les 40 volumes dont l'impression sera achevée dans deux ans. Buenos-Aires est devenue le rendez-vous de quelques-uns des savants et des orateurs les plus éminents de l'Ancien Monde. Dans la lutte pacifique qui s'y livre entre les diverses influences étrangères, la France intellectuelle ne fait pas trop mauvaise figure. Sa cause est en bonnes mains. Les membres du Comité qui veut bien entretenir avec nous des relations suivies jouissent à l'Université de Buenos-Aires et à l'Université de La Plata d'une autorité qui s'exercera utilement en faveur d'une œuvre que nous n'aurions point entreprise si nous devions être les seuls à en retirer un bénéfice. Je ne veux point offenser leur modestie en leur décernant des éloges individuels. Je remercierai simplement leur secrétaire, M. le Professeur Camilo Morel, de sa spirituelle activité. Si les projets dont le dernier Ministre de l'Instruction publique, M. Naón, voulut bien s'entretenir avec votre représentant, sont approuvés par le Congrès de son pays, nous aurons en Sorbonne une chaire qui donnera à l'exposé scientifique du développement politique et économique de la République Argentine, le retentissement mondial que mérite l'importance de cette étude.

Je vous ai dit l'an dernier ce que notre Groupement devait à M. le Ministre Barbaroux. Je lui ai exprimé, dans la charmante ville de Montevideo, des remerciements qui trouveront plus d'une occasion de se renouveler. Dans cet Uruguay qui conserve avec un soin jaloux la tradition espagnole, la France intellectuelle peut offrir quelques exemples qui favorisent ses efforts, déjà si heureux, vers la conquête d'une originalité littéraire. Elle peut aussi jouer un rôle utile dans l'organisation de l'enseignement. J'en ai eu la preuve en visitant le Lycée Carnot avec le plus aimable des guides, avec M. Louis Supervielle, qui ne cesse pas de manifester à cette œuvre française l'intérêt le plus efficace.

Le problème de l'enseignement est un de ceux qui préoccupent légitimement les Républiques du Pacifique. Leur avenir dépend en partie de l'instruction qu'elles cherchent à donner aux Indiens, de races différentes, qui forment la majorité de leur population. Chacune d'elles l'entend à sa manière. Nous n'avons, bien entendu, aucun conseil à leur donner ; nous ne pouvons que leur dire que, si elles croient devoir faire appel à notre concours, nous serons heureux de le leur donner.

A Santiago du Chili, j'ai eu le plaisir de faire la connaissance

de notre dévoué correspondant, M. le Comte Montessus de Ballore, qui m'a présenté à M. le Recteur Valentin Letelier. Nous avons étudié ensemble les questions universitaires dont la solution leur paraissait le plus urgente. Notre Groupement s'efforcera de mettre en pratique leurs conseils éclairés ; s'il n'y réussit pas toujours, ce n'est pas sa bonne volonté qu'il faudra incriminer. Ce serait pour moi un devoir, si ce n'était surtout un plaisir, d'exprimer ma vive reconnaissance à M. Tomas de la Barra qui m'a accompagné, avec une inlassable courtoisie, dans les principaux établissements universitaires de Santiago.

L'Université de San Marcos à Lima a fait à votre secrétaire général l'honneur de le nommer professeur honoraire de sa Faculté des Lettres. J'ai dit, dans le discours de réception qu'elle avait bien voulu me demander, ce que notre Groupement avait fait et se proposait de faire, et dans quel esprit il comprenait une action qu'il avait le légitime orgueil de croire désintéressée. L'imitation de la France ne peut pas être un esclavage, puisqu'elle ne consiste, en somme, qu'à mettre dans son style plus de clarté et dans sa pensée plus d'humanité.

Dans l'accueil qui me fut fait, je sais tout ce que je dois à notre aimable correspondant M. José de la Riva Agüero. M. de la Riva Agüero vient de constituer un comité dans lequel ont bien voulu entrer Messieurs les Doyens des Facultés de Médecine, des Sciences et des Lettres, et Monsieur le Directeur de l'Ecole Polytechnique. J'ai le remords de lui avoir fait interrompre la préparation d'un livre remarquable qui vient de paraître sur l'histoire au Pérou. Avec une infatigable complaisance il a ressuscité pour moi tous les souvenirs qu'évoquent à Lima presque toutes les pierres de presque tous les monuments. Je n'en dirai pas plus long ; on éprouve toujours quelque gêne à remercier un ami.

Je ne me console point de n'avoir pu m'arrêter dans l'Equateur. Les bateaux qui font escale à Guayaquil ne poursuivent pas leur voyage jusqu'à Panama, où leur serait réservée une impitoyable quarantaine. Heureusement, M. Steffan a bien voulu se charger de nous représenter à Quito, et nous avons de lui plus d'une preuve d'un dévouement qui portera ses fruits.

De Panama, je ne veux retenir qu'un nom, celui de notre agent diplomatique, M. Barre-Ponsignon, qui rend à notre Groupement et à l'influence française des services inespérés dans un pays où nous avons perdu une grande bataille.

Je n'essaierai même pas de vous parler du Mexique. Je ne pourrais plus m'arrêter. Je me contenterai d'envoyer mon hom-

mage reconnaissant à Monsieur le Ministre de l'Instruction publique, M. Justo Sierra. Si je ne dois pas l'offenser, je dirai qu'à une âme profondément mexicaine il unit un des esprits les plus français que je connaisse. Son Sous-Secrétaire d'Etat, M. Ezequiel Chávez, a bien voulu accepter d'être notre correspondant. Le nom de M. Chávez restera attaché à l'œuvre d'éducation nationale qu'il poursuit avec une intelligente et patriotique ardeur. Qu'il ait bien voulu distraire de sa tâche le temps qu'il nous consacre, c'est la meilleure justification et la plus belle récompense de nos efforts.

Dans la République de Cuba, notre correspondant, M. le Professeur Baralt, et notre aimable compatriote, le Docteur Montané, ainsi que mes collègues et amis Dihigo et Lendián, m'avaient préparé une réception que dérangerait le plus fâcheux des cyclones. Mais j'ai pu causer avec eux de notre Groupement et du rôle qu'il pouvait jouer dans la « perle des Antilles ». Ils m'ont beaucoup appris ; et ce fut la meilleure des réceptions.

Les sympathies que j'ai rencontrées partout ne m'ont point empêché de reconnaître que la France ne pouvait plus aujourd'hui se contenter de se laisser aimer. Le prestige que garde encore en Amérique latine notre production scientifique et artistique ne suffirait point à nous maintenir une situation qui, depuis quarante ans, a beaucoup perdu de son importance. J'ai soumis à la critique de nos correspondants les nouveaux moyens d'action que vous aviez approuvés ; ils ont été unanimes à nous prier de leur donner tout le développement qu'ils comportent. Ils espèrent que nous ne mettrons pas un trop long temps à organiser avec l'ampleur nécessaire le centre d'études d'Amérique latine qui manque à Paris. Par les livres qu'ils ont bien voulu m'offrir, ils ont enrichi notre Bibliothèque ; ils commencent à fournir à son Bulletin la plus précieuse collaboration.

Je ne puis entrer dans le détail des questions qui m'ont été posées et des réponses qu'elles appelaient. J'ai dit ce qu'avaient fait nos Universités et nos grandes Ecoles. J'ai expliqué les modifications profondes apportées à notre enseignement supérieur. Les notices que les Universités des Départements avaient bien voulu m'envoyer avant mon départ m'ont permis de donner les renseignements essentiels sur l'organisation de leurs cours spéciaux pour les étrangers et de leurs Instituts techniques. C'est vers elles que j'ai engagé nos correspondants à diriger d'abord des étudiants qui peuvent y être l'objet d'une direction plus attentive. Je souhaite que ces indications achèvent de dissiper des préventions qu'on n'a pas cherché à me dissimuler.

En ce qui concerne Paris, j'ai le plaisir d'y recevoir la visite d'étudiants toujours plus nombreux et de collègues éminents qui nous arrivent des Etats mêmes où d'autres influences que la nôtre jouent un rôle prépondérant. Tous les mardis, le cabinet que Monsieur le Recteur Liard a bien voulu mettre à ma disposition me donne la charmante illusion que je suis encore en Amérique latine, et que je reprends les conversations commencées dans les Républiques de l'Atlantique ou du Pacifique. Je voudrais pouvoir vous dire les éloges qui sont adressés à notre Groupement et les espoirs fondés sur lui. Il est surtout question de la bienveillance inépuisable d'un certain doyen Appell. Quel dommage qu'il soit le président de notre Comité de Direction !

Vous ne vous étonnerez probablement pas, Messieurs, de la longueur de ce rapport. On ne franchit point impunément la ligne de l'Equateur. Ce n'est d'ailleurs pas auprès de vous qu'il convient de m'excuser de m'être laissé entraîner par ma vive sympathie pour les Latins d'Amérique. Le temps est heureusement passé où nous arrêtions en les tournant « à la blague » les enthousiasmes de ceux qui nous venaient des pays des étoiles nouvelles, et où à une affection éclairée nous répondions non par le mépris, mais par l'ignorance. Une humanité se forme et grandit là-bas, dont nous avons le devoir de suivre et d'encourager les efforts. L'Amérique latine n'a guère connu, jusqu'à maintenant, qu'un enseignement primaire et un enseignement supérieur professionnel. A mesure que se développera sa civilisation, elle aura d'autres besoins intellectuels à satisfaire. Je crois que nos méthodes peuvent lui être utiles. La France a été l'intermédiaire indispensable entre le Nord et le Midi de l'Europe ; il serait glorieux pour elle qu'elle jouât le même rôle entre l'ancien et le nouveau Monde. Son influence sera d'autant plus facilement acceptée qu'on ne saurait mettre en doute son désintéressement. Elle ne nourrit aucun conquistador « ivre d'un rêve héroïque et brutal ». Elle ne songe même pas à une conquête morale. Jamais elle n'a été plus elle-même que lorsqu'elle a aidé un autre peuple à conquérir ou à maintenir son intégrité et son originalité.

Si elle peut contribuer à éloigner de l'Amérique latine la barbarie d'une civilisation purement industrielle, elle n'aura pas rendu un médiocre service à l'humanité.

C'est à cette œuvre, dont la grandeur suffirait à rehausser les plus modestes de ses ouvriers, que, pour sa petite part, a travaillé et travaillera notre Groupement.

Ernest MARTINENCHE.

Formation historique de la nationalité Brésilienne¹

Le XVI^e siècle. — La découverte et les premiers essais de colonisation. — L'indien comme élément de population et l'indianisme comme manifestation littéraire. — Les Jésuites et l'évangélisation. — Une fête brésilienne à Rouen en 1550.

La découverte du Brésil est-elle due au hasard ou fut-elle le résultat d'un plan déterminé ? C'est là un problème qui préoccupe toujours les érudits et les historiens brésiliens. Comme beaucoup d'autres, les caravelles d'Alvares Cabral allaient à la recherche de terres inconnues, ou plutôt mal connues, puisque de vagues traditions, des prophéties, que chacun interprétait à sa guise et même des cartes de géographie plus ou moins fantaisistes, s'accordaient à placer des îles mystérieuses à la place qu'occupe le double continent américain. Je ne veux point citer les noms des auteurs de ces cartes et de ces globes terrestres dont vous trouverez facilement l'énumération, et je me contenterai de rappeler en passant que, vers le milieu du xv^e siècle, un graveur italien, auteur d'une médaille en bronze à l'effigie de Charles IV d'Anjou, comte du Maine, désigna sous le nom de *Bruma* le quatrième continent, alors l'objet de la préoccupation générale.

Au désir d'arracher la terre sainte aux infidèles qui souillaient de leur présence le tombeau du Christ — désir qui fut l'origine des croisades dont l'histoire remplit le Moyen-Age — succéda à l'aube de la Renaissance, l'ambition plus pratique de ravir à ces mêmes infidèles le commerce qu'ils entretenaient avec l'Orient, par l'Egypte et la Mer Rouge. La rivalité commerciale entre chrétiens poussa vers l'Océan Ténébreux les nations de cette péninsule Ibérique à laquelle les Phéniciens avaient communiqué un peu de leur instinct des affaires ; pendant que l'une d'elles réussissait, en contournant l'Afrique, à découvrir une route vers les Indes, l'autre, qui pensait atteindre par l'Occident les régions

¹ Notre éminent collaborateur, M. M. de Oliveira Lima, Ministre du Brésil à Bruxelles, a inauguré, le mercredi 15 mars, sous la présidence de M. Alfred Croiset, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Paris, son cours consacré à l'histoire de « la formation de la nationalité brésilienne ». La création de ce nouvel enseignement est due aux soins du « Groupement des Universités et Grandes Ecoles de France » et de l'« Union Franco-Pauliste ».

Nous publions ici la première conférence du savant historien du Brésil.

merveilleuses de l'Est, se trouva tout à coup en face d'un monde nouveau.

Sans vouloir remonter trop haut, on peut signaler cependant qu'Aristote, le philosophe grec, et plus particulièrement Strabon, le géographe de culture gréco-latine, pressentirent tous les deux l'existence de continents peuplés s'élevant en plein Océan Atlantique, à une distance considérable de la Méditerranée. Plus tard, nombre de savants et d'humanistes furent préoccupés par cette hypothèse, les uns réduisant les contrées inconnues à l'île des Sept Cités ou Antille, les autres leur donnant les proportions d'une « Terre Ferme ».

Cabral n'était pas un savant, mais un homme de cour, doué d'une intelligence très vive, et qui se tenait au courant de ce que l'on savait, ou plutôt de ce que l'on supposait, sur le Nouveau Monde. De plus, il avait avec lui à bord de son navire, un physicien, maître Jean, instruit par métier, sinon curieux par nature. Ce sont là des arguments qu'on peut faire valoir en faveur de la seconde des deux hypothèses que je vous signalais en commençant.

Dans une courte étude sans prétention, j'ai pris moi-même, au sujet de la découverte du Brésil, une position moyenne : ce sont toujours les plus commodes, souvent les plus justes, parfois les plus stables. Alvares Cabral se dirigeait ostensiblement et effectivement vers les Indes, que Vasco da Gama avait récemment retrouvées, en contournant le cap de Bonne Espérance. Vasco da Gama lui-même avait recommandé à la nouvelle expédition de naviguer le plus possible à l'Ouest, afin d'éviter les calmes plats de la Guinée, que les voiliers qui fréquentent ces parages connaissent fort bien. Cabral se le tint pour dit, et il est même possible qu'il ait suivi à dessein le conseil trop à la lettre, dans l'espoir secret de voir surgir lui aussi quelque'une de ces îles fabuleuses qui attiraient à un tel point l'attention des gens d'alors.

On peut même supposer, ce qui n'a rien d'impossible, que le mauvais temps ait contribué à l'écarter de sa route, bien qu'il ne soit pas nécessaire de recourir à cette hypothèse. Les douze navires de la flotte s'éloignèrent chaque jour davantage du chemin de l'Orient et furent entraînés par les vents alizés et par les courants jusqu'aux rivages d'un continent que les marins prirent naturellement pour un île — erreur que des voyages ultérieurs permirent de rectifier. Les vents et les courants qui, de la Guinée, conduisent vers l'Amérique du Sud, furent relevés par les premiers routiers de la navigation, et au ^{xviii}^e siècle, le hollandais

Linschot répétait encore le conseil que donnaient les pilotes portugais aux navigateurs, de se diriger en droite ligne du Sénégal ou de Sierra de Leone au Brésil, pour revenir de là vers le Sud de l'Afrique, afin de doubler plus sûrement le cap de Bonne Espérance ¹.

L'aventure de l'an 1500 devenait plus importante que Cabral n'aurait pu le supposer. Le Brésil était découvert, et sur un point dont la longitude le plaçait non pas dans la sphère d'influence, mais dans la zone de possession attribuée au Portugal par le Saint-Siège.

L'histoire du partage romain du nouveau monde est faite et M. Henry Harrisse, l'érudit auteur de *Americana Vetustissima*, lui a apporté les dernières précisions. Ce ne fut pas à un mouvement spontané de générosité de la part du Saint-Siège que le Portugal dut ses droits à la conversion des païens et au salut des infidèles. Les requêtes auprès des souverains pontifes se succédèrent — la série des bulles et des brefs en fait foi — et les concessions papales devinrent encore l'objet de négociations avec l'Espagne, quand celle-ci se mit pareillement à protéger les entreprises hasardeuses au-delà des colonnes d'Hercule, et qu'elle eut la chance d'accéder aux propositions de Colomb.

L'élan fut même tel qu'en 1500, l'année où Cabral jeta l'ancre à Porto Seguro, Yañez Pinzon reconnaissait une partie de la côte Nord du continent méridional et mouillait dans l'immense estuaire de l'Amazone qu'il prenait pour une mer d'eau douce, tandis que Diego de Lepe, un autre Espagnol, s'arrêtait devant les côtes septentrionales du Brésil, signalait le cap Saint-Augustin et constatait qu'à partir de ce point le littoral s'incline graduellement dans la direction S. O.

Les difficultés diplomatiques ne provenaient toutefois pas seulement de la Castille, où du reste elles avaient été aplanies par des traités, dont la précision était loin d'être parfaite, mais qui apportaient un peu d'ordre dans cette course effrénée, à travers l'inconnu, à la poursuite du mirage de l'or. La France avait, elle aussi, des marins hardis et des commerçants ambitieux. Les armateurs de Honfleur et de Dieppe étaient réputés à juste titre parmi les plus opulents de l'époque, et les corsaires qu'ils armaient parmi les plus audacieux à croiser les mers.

Il est à ce propos un problème historique qui se présente à nous et qui n'a pas reçu de solution définitive, malgré toute l'ar-

¹ E. GUÉRIN, *Les Français au Brésil*.

deur que mit à l'étudier M. Margry, un érudit de haute valeur, doublé d'un patriote convaincu : c'est celui de la priorité de la découverte du Brésil par les navigateurs normands. Je vous signale à ce propos les beaux travaux de M. Paul Gaffarel et de M. E. Guérin, entre autres, et je me bornerai à attirer votre attention sur la continuité des entreprises tentées par la France d'autrefois sur cette région qu'elle était destinée à dominer un jour par l'éclat de son génie, et dont la civilisation devait conquérir nos esprits en quête d'horizons plus larges et inspirer nos âmes assoiffées de liberté.

Les premiers colons du Brésil furent des déportés que le gouvernement portugais débarquait de force, généralement par groupes de deux, pour qu'ils pussent apprendre la langue du pays et servir d'interprètes aux expéditions ; des aventuriers, qui ne reculaient pas devant la solitude morale ; des marins échappés à des naufrages sur les écueils de la côte, naufrages assez fréquents parmi les embarcations qu'on envoyait pour effectuer des reconnaissances ou des chargements ; enfin, des spéculateurs qui venaient exercer leur trafic et se laissaient séduire par le charme de la vie barbare. Le nombre de ces colons grossissait chaque année, comme aussi celui des gens qui n'allaient au Brésil que pour un séjour de courte durée.

Quelques-uns de ceux qui les premiers s'établirent sur notre sol, ont laissé un souvenir impérissable. On peut signaler, entre autres, ce personnage qui fut surnommé le Bachelier de Cananéa, licencié en droit, déporté pour un délit quelconque et débarqué dans ce port, en 1501, par la petite flotte venue en reconnaissance aussitôt que la découverte eût été annoncée à Lisbonne et dont une des caravelles était pilotée par l'habile marin Améric Vespuce. Trente ans après, l'escadre de Martin Affonso de Souza, envoyée avec la mission d'occuper la nouvelle colonie, retrouva le Bachelier vivant paisiblement au milieu des Indiens.

Un autre, João Ramalho, s'était installé sur le plateau qui descend presque à pic sur la bande de littoral où est situé le port de S. Vicente, dans le voisinage de la ville actuelle de S. Paulo, à la fondation de laquelle il prêta son concours sans renoncer au nouvel entourage qui resta le sien, à ce que l'on rapporte, pendant 60 ans, car il mourut en vrai patriarche, laissant naturellement une abondante descendance, document vivant de la fusion des deux races, l'envahissante et l'asservie.

Le Caramurù est le plus célèbre de ces personnages, peut-être à cause de ce surnom sur lequel repose une des traditions les plus anciennes et les plus répandues de notre première histoire.

Débarquant à Bahia en 1510, très probablement par suite d'un accident de navigation, ce Portugais, du nom de Diego Alvares, se vit entouré d'indiens qui montraient des dispositions plutôt hostiles. Pour les effrayer il eut la bonne idée de décharger son espingole. La détonation en effet sema l'épouvante parmi les sauvages, et, faisant succéder sans transition le respect à l'animosité, valut à Alvares cette appellation fameuse de Caramurù nom d'une sorte de gymnote dont les décharges électriques provoquent une violente commotion.

Héros de gracieuses légendes, de poèmes épiques et de drames lyriques, le Caramurù ne pourrait guère être oublié désormais. Une tradition que l'histoire ratifie lui fait épouser la fille d'un chef indien : c'est l'aventure de la princesse Pocahontas, de Virginie, et du capitaine Smith, qui se reproduit dans notre continent. Une autre légende, fausse celle-ci, le fait venir en France avec sa femme, qui y aurait été baptisée et aurait eu pour marraine Catherine de Médicis. Le plus touchant des récits rattachés au nom de Caramurù est celui que le moine Santa Rita Durão mit à profit dans son épopée qu'Eugène de Monglave traduisit en français il y aura bientôt un siècle, et qui fait suivre à la nage par ses femmes délaissées — car le Caramurù, comme beaucoup d'autres, devint polygame — le bateau qui emmène en Europe Diego Alvares et la belle *Paraguassù*. L'une de ses femmes, la plus ardente à la poursuite, la pauvre Moéma, épuisée de fatigue et plus encore de douleur, se laisse à la fin envelopper par les flots qu'elle fendit pendant des heures avec toute la vigueur que pouvait lui prêter sa flamme amoureuse.

Aucun personnage de ces premiers temps du Brésil ne pourrait se vanter d'avoir passé par une plus longue série d'aventures que l'Espagnol don Rodrigo de Acuña qui, reprenant la route suivie par le premier circumnavigateur du globe, Fernão de Magalhães, que vous appelez couramment Magellan, se dirigea en 1525 vers l'Archipel des Moluques. L'escadre à laquelle appartenait son vaisseau ayant été dispersée avant le passage du détroit qui mène au Pacifique, don Rodrigo voulut se réfugier dans un port au Sud de S. Catharina. Là, une partie de son équipage rencontra d'anciens compagnons de Solis, l'explorateur du Rio de la Plata, et préféra s'établir dans cet endroit plutôt que de courir de nouveaux risques. D. Rodrigue décida de retourner en Espagne et fit escale à Bahia, où il perdit encore quelques hommes, faits prisonniers par les sauvages ; plus loin, dans le voisinage du fleuve S. Francisco, il dut chercher un port pour radoubier son navire. Il trouva justement trois bâtiments français qui chargeaient

du bois du Brésil. L'accueil fut bienveillant, et deux calfats furent prêtés aux nouveaux venus, mais quand le vaisseau espagnol fut couché sur le flanc, les Français voulurent s'en emparer. Don Rodrigo parvint à les amadouer au moyen d'un important cadeau de vin et d'huile ; mais, pendant que l'affaire se traitait, les marins qui étaient restés à bord, voyant la réparation finie, réussirent à redresser le bateau, à lever l'ancre et à mettre à la voile. Quand les autres s'en aperçurent, le bâtiment espagnol filait rapidement vers la haute mer. Don Rodrigue le suivit en canot à voile pendant près de deux jours, criant et gesticulant comme un possédé : on ne voulut ni l'entendre ni le voir. Le vaisseau se perdit bientôt à l'horizon, et le malheureux commandant, avec les matelots restés fidèles, dut retourner à terre et débarqua à dix lieues au Nord du port où il avait séjourné et où il revint en longeant le rivage.

Entre temps deux des bâtiments français étaient partis, et le troisième hébergea quelques jours les marins espagnols mais ne voulut pas les transporter. Abandonnés dans le canot, ils remontèrent la côte, descendant à terre de temps en temps pour recueillir des mollusques et des fruits sauvages et pour renouveler leur provision d'eau. A l'île de S. Aleixo, ils trouvèrent un peu de farine de blé, un tonneau de biscuits mouillés et des hameçons qui leur servirent à pêcher quantité de poissons. De là ils passèrent à une factorerie portugaise, où, pour comble de malheur, Christovão Jacques refusa de les rapatrier, de sorte que don Rodrigo de Acuña ne revit l'Europe que plus tard, paraît-il, quand Jacques fut rappelé et emmena avec lui trois cents prisonniers faits parmi les corsaires français.

Les plaintes de l'infortuné navigateur furent cependant transmises à leurs destinataires d'Espagne et de Portugal, et c'est grâce à cette circonstance que l'on connaît les détails de cette suite de mésaventures rares, même à cette époque de voyages périlleux. Vous le voyez, pendant la première moitié du xvi^e siècle, la vie sur les côtes du Brésil ne manquait ni de péripéties émouvantes, ni d'intérêt dramatique.

La factorerie où don Rodrigo de Acuña vint échouer était celle de Pernambuco, bâtie, ainsi qu'une autre à Iguarassù, en face de l'île d'Itamaracá, par ce même Christovão Jacques, Espagnol de naissance à ce que l'on suppose, qui, en 1526, commanda la première escadre de défense de la côte brésilienne et qui déjà, en 1521, avait visité le littoral du pays nouvellement découvert, et probablement remonté le Rio de la Plata. Les deux factoreries étaient destinées à servir de base pour la création de la capitainerie qui fut officiellement nommée la Nouvelle Lusitanie.

Pendant la première moitié du xvr^e siècle, les cargaisons de bois du Brésil — bois de teinture dont le nom, dérivé de braise, qui lui fut donné à cause de sa couleur rouge, se substitua au titre officiel de Terre de la Sainte-Croix que le pays avait chrétiennement reçu tout d'abord — ces cargaisons, dis-je, furent le motif d'âpres combats sur mer et sur terre, autour des factoreries, faites souvent d'une simple palissade, que Français et Portugais s'acharnaient tour à tour à abattre et à relever. Cette rivalité sanglante, que d'interminables négociations officielles ou secrètes, entre François I^{er} de France et Jean III de Portugal, ne réussirent pas à faire cesser, devint la cause principale de l'occupation effective du pays par les Portugais.

Ceux-ci, qui avaient en quelque sorte monopolisé le commerce avec l'Orient, n'attachèrent tout d'abord qu'une importance secondaire à leur nouvelle possession, malgré tout le charme qui se dégagait du récit de la découverte, rédigé sur place par le greffier Vaz de Caminha, et malgré les louanges hyperboliques d'Améric Vespuce, pour qui la terre nouvelle n'était pas très éloignée de représenter le paradis terrestre.

La lettre de Vaz de Caminha au Roi devint, en quelque sorte, l'acte de baptême du Brésil. Elle fut loin d'avoir le retentissement qu'on était en droit d'en attendre. On vivait du reste à une époque où de pareilles surprises étaient quotidiennes. Le verbeux greffier décrit de façon très minutieuse, mais amusante, avec force remarques, tantôt ingénues, tantôt piquantes et toujours curieuses, les menus incidents de cette première rencontre de Portugais et d'indigènes Américains, depuis la réception de deux des sauvages qu'on avait amenés à bord, — réception que l'on s'efforça de rendre solennelle, le chef de l'expédition exhibant à dessein un lourd collier d'or, pour tâcher d'apprendre si le pays recélait le précieux métal — jusqu'à la participation aux danses des Indiens d'un des personnages de la flotte, homme d'humeur enjouée, qui se fit accompagner d'un joueur de musette et, prenant les sauvages par les mains, se mit à gambader avec eux au son de la musique. La séance finit par des tours d'acrobatie qui réjouirent fort les sauvages, mais ne dissipèrent point leur méfiance.

Sur le pays lui-même, Vaz de Caminha ne pouvait dissenter longuement, car il n'en avait vu qu'une étendue très limitée. Il le décrit comme fort boisé, d'une température fraîche et très abondamment arrosé. « Il est tellement favorable que si l'on veut « en tirer parti, tout y réussira. » Les aventuriers normands et bretons s'aperçurent vite de l'excellence de cette terre que les

Portugais avaient annexée à leur domaine, et des avantages qu'elle offrait au trafic maritime.

En effet, si le Brésil fut bientôt divisé en capitaineries dont on gratifia des gentilshommes de l'entourage du Roi et des vétérans des batailles de l'Inde et du reste de l'Asie, ce fut surtout parce que la défense contre les Français s'imposait sans retard possible, d'autant plus que les Indiens leur témoignaient généralement une sympathie qui se traduisait par des alliances menaçantes.

Cette sympathie s'est manifestée ailleurs, dans l'Amérique du Nord notamment, et c'est à juste titre que Paul Bert s'indigne du reproche adressé aux Français de ne pas être des colonisateurs. Vous devez vous souvenir de ses paroles : « Pas colonisateurs, — s'écriait-il. — Demandez aux indigènes de tous les pays où nous avons passé ce qu'ils pensent de cette race joyeuse, bienveillante, sans morgue, habile à prendre les mœurs des vaincus, plus apte à produire qu'à détruire... »

C'était cependant des êtres belliqueux que ces indigènes dont l'*indianisme* littéraire brésilien du xix^e siècle, inspiré de Châteaubriand et stimulé par l'esprit politique de l'Indépendance dans son ardent désir de rompre toute attache avec l'époque coloniale, devait faire des créatures supérieures par la bravoure, la fierté et la noblesse. — « Où sont ces peuples primitifs ? demandait l'écrivain brésilien José de Alencar, il y a un demi-siècle, dans un poème inachevé que la Revue de l'Académie Brésilienne imprime en ce moment. — Que sont devenus, ô mon pays, nos frères, tes premiers nés, tes fils sauvages ? Ils se sont éteints. D'aucuns errent dispersés, s'abritant dans des antres comme des fauves pourchassés, n'ayant rien gardé de leur splendeur ancienne, descendants dégénérés de la pure et altière caste. Quelques-uns, abjurant leurs rites pour embrasser la Croix, ont mêlé, à son ombre, leur sang au sang étranger. Presque tous sont morts en défendant le sol qui renfermait les restes de leurs ancêtres ; les champs, gloire et conquête des aïeux, et la liberté, loi, droit sacré, plus que droit ou loi, culte profond, âpre religion d'un peuple indompté. Le serpent rampe, frémissant d'indicible plaisir autour de la nichée. Il se réjouit tendrement de voir ses rejetons grandir à son image... »

Tout à coup, dans le poème, l'épervier apparaît planant au-dessous des nuages, l'œil méchant, les serres contractées, tandis que le serpent se dresse, agitant la queue, dardant sa langue fourchue prête à distiller le venin. Toutefois, dans la crainte de manquer son coup, il avale ses rejetons pour les empêcher de

devenir les victimes de l'oiseau de proie. « Ensevelissant vivante dans le sein qui l'a formée — c'est l'expression même du poète — la nichée qu'il n'a pu sauver. »

« Ainsi, ô ma Patrie, continue Alencar, tu avais bercé tes enfants à l'ombre des bois touffus, sur les eaux, aux rumeurs de la cascade. Tu les enlaçais avec tendresse dans le giron de tes vallées en fleur. Mais le soleil de l'adversité monte à l'horizon. Quand, vagabonds, enfuis dans les forêts, étrangers sur le sol où fut leur berceau, ils ont laissé pencher leur front tourmenté, tu leur as ouvert ton sein et tu les y a recueillis. Tu as mieux aimé être une mère privée de ses enfants que devenir la patrie d'une vile race d'esclaves. »

J'ai traduit ce morceau des « Fils de Tupan » — Tupan veut dire tonnerre, phénomène jugé surnaturel par les Indiens, — j'ai traduit ce passage, dis-je, pour vous faire connaître le tour d'esprit qui sera chez nous celui de la génération romantique. Elle lui doit d'ailleurs en partie son originalité, comme elle devra au sentiment une partie de sa valeur. En même temps, je vous amène à mesurer dès maintenant la distance qui sépare le Brésil d'hier, où florissait cette conception patriotique erronée, mais sincère, qui rattachait le pays devenu indépendant à la race aborigène, du Brésil du début, où des aventuriers portugais réduisaient en esclavage d'abord les peuplades voisines, et, plus tard, toutes celles qu'ils purent atteindre.

L'aménité, par instants même la cordialité des premiers rapports, avait brusquement cessé. Les Indiens apprirent vite ce que signifiait l'arrivée sur leur territoire de ces étrangers qui les avaient tout d'abord amusés. Ils redoutèrent bientôt cette Croix grossière, faite de deux troncs d'arbres, qu'on avait élevée sur le sable, sous un dais dressé à la hâte, et devant laquelle un moine barbu, revêtu d'un surplis blanc et d'une chasuble aux couleurs voyantes, avait célébré des rites étrangers. On leur enjoignit d'obéir désormais aux nouveaux venus et, dans le langage des conquérants, obéissance voulait dire servage perpétuel.

Sans quelques hommes vêtus de noir, pâles, ascétiques, aux paroles douces et aux gestes bienveillants, qui accoururent peu après pour les défendre, personne ne les aurait protégés. Les mauvaises passions avaient libre cours chez des gens dont le seul lien commun était l'espoir d'une fortune rapide ; mais avec un gouverneur général, envoyé en toute diligence pour faire cesser la tyrannie féodale de ces nouveaux seigneurs et centraliser l'administration éparpillée et languissante, vinrent ces hommes dont j'ai parlé, qui menèrent une campagne courageuse

en faveur des opprimés, fondèrent des missions pour leurs néophytes et en même temps renseignèrent la cour sur la situation morale de cette société nouvelle qui se formait si loin de l'Europe.

Ils rachetèrent ainsi, par un dévouement et une persévérance qui ne laissèrent pas de susciter de sanglantes représailles, le crime collectif du premier asservissement de toute une race, spoliée de ses droits les plus élémentaires et à laquelle on dut substituer, dans les travaux pénibles, les nègres importés d'Afrique, et considérés, dès le commencement des découvertes, comme une marchandise de trafic. En même temps, les Jésuites dénonçaient les abus des autorités et flétrissaient les vices des colons, s'imposant, malgré leur très petit nombre, par une croisade contre l'immoralité et la violence. C'est ce que l'écrivain allemand, Boëhmer, récemment traduit par M. Gabriel Monod, appelle si bien « prendre les devants sur les gouvernements coloniaux, envisager, aborder et résoudre, d'une manière indépendante, les grands problèmes de civilisation que les terres vierges posaient aux conquérants, avec leurs prodigieuses richesses naturelles et leurs millions d'indigènes sauvages. »

Aussi le nom de l'Ordre est-il resté populaire au Brésil, où le troisième centenaire de la mort d'Anchieta, le saint apôtre de nos Indiens, a été, il y a quelques années, fêté par les intellectuels les plus renommés, et célébré par les voix les plus éloquentes d'un pays aux traditions et aux idées libérales, qui n'hésite pas, néanmoins, car c'est un acte de justice, à associer à tout jamais les pieux Missionnaires du xvi^e siècle à la fondation de la culture nationale. L'on peut même aller jusqu'à affirmer, sans craindre de se tromper, que le souvenir reconnaissant des immenses services rendus par le clergé à la civilisation brésilienne, pesa d'un grand poids en faveur du traitement généreux accordé à l'Eglise lors de sa séparation d'avec l'Etat, décrétée par le gouvernement provisoire de la République, en 1890.

Voici d'ailleurs comment le meilleur traité scolaire d'histoire du Brésil, adopté pour le cours supérieur du Gymnase national, estime l'œuvre des Jésuites et lui rend justice, ce qui est d'autant plus remarquable que nul pays au monde n'est moins clérical que le Brésil. Il suffit d'ailleurs de remarquer que les révolutionnaires brésiliens qui périrent sur l'échafaud à la fin de l'époque coloniale étaient en grande partie des prêtres, et que le principe d'autorité fut incarné pendant la régence, c'est-à-dire pendant la plus grave crise politique du Brésil au xix^e siècle, dans la personne du Père Feijo, lequel sut donner satisfaction

aux idées fédératives en même temps qu'il réussit à maintenir l'unité de l'Empire.

Le manuel de M. Joao Ribeiro s'exprime ainsi :

« Les premiers Jésuites eurent l'idée de donner aux cérémonies du culte un développement considérable, dans l'espoir de forcer l'attention des infidèles. Les processions et les pèlerinages devinrent fréquents ; les trompettes, les tambours, la musique, l'éclat des étendards, les dais voyants, les oriflammes qui ondu-laient au vent dans les rues décorées de rameaux et jonchées de feuilles, produisaient une grande impression sur les catéchumènes. A cette pompe, Anchieta, qui était poète, joignit le rare charme de son inspiration, et composa des pièces dramatiques dans le genre de celles que la littérature péninsulaire possédait déjà, des mystères religieux et des dialogues en vers que les enfants indigènes jouaient dans les villages évangélisés. Il fut, le premier, maître de la langue *Tupi*, celui qui en composa une grammaire et des livres, l'adaptant aux besoins de la religion et de la vie nouvelle apportée aux sauvages. Il fut, le premier, maître de la langue portugaise des premiers brésiliens blancs ou *Mamelucs*. Et ce n'est pas seulement comme maître qu'il nous apparaît, c'est comme diplomate au milieu des tristesses des guerres, comme médecin, apprenant des indiens les vertus des plantes et se rendant compte des remèdes propres à la thérapeutique de son temps, comme infirmier dévoué, et enfin, comme ouvrier dans tous les métiers où il excelle par son effort personnel. Ses aptitudes sont telles que l'imagination des contemporains lui a fait la réputation d'un thaumaturge, réputation méritée par les vrais miracles qu'il opérait.

« Du temps d'Anchieta, la province du Brésil possédait déjà trois collèges et résidences de la Compagnie, temple de la vertu et du travail — dit encore M. Joao Ribeiro — où ne pénétraient pas les rudesses de la lutte pour l'existence, et où la pitié pour le prochain était le premier devoir. On peut juger de leurs services rien qu'en se rappelant que les Pères étaient toujours à côté des gouverneurs dans les révoltes des sauvages, et (vers la seconde moitié du xvi^e siècle) on évaluait à cent mille le nombre des indigènes qui avaient déjà prêté l'oreille à la voix des Jésuites. »

Toute l'histoire brésilienne tient en peu de mots : Efforts continuels de la métropole pour organiser la colonie, dont la valeur fut à la fin comprise et que la couronne revendiqua sur les titulaires des concessions primitives. L'administration fut améliorée, la vie municipale fut créée par l'octroi de franchise

et de chartes ; on pourvut à la défense du pays, on créa l'industrie agricole ; on réorganisa l'administration ecclésiastique ; on regarda d'un œil bienveillant les *entrées* dans l'intérieur, puisque le *quint* des métaux précieux qu'on découvrait revenait au Roi.

De tous côtés, l'activité déployée est considérable : Efforts des colons pour s'adapter aux nouvelles conditions climatologiques et surtout sociales — si l'on peut donner le nom de société au pêle-mêle des premières années qui suivirent la découverte — les uns recherchant les trésors minéraux enfouis sous terre ou cachés entre les cailloux et le sable du lit des rivières ; d'autres se consacrant à l'agriculture, acclimatant la canne à sucre, qui leur fournira le meilleur de leurs revenus ;

Efforts des ennemis du dehors, Français et, plus tard aussi, Anglais qui, à partir du règne de Henri VII, commencèrent à parcourir les mers en corsaires, essayant de rompre la chaîne des établissements côtiers fondés par les Portugais, et de s'emparer des profits déjà amassés ;

Efforts des Missionnaires pour introduire la discipline parmi les Européens et la civilisation parmi les indigènes, en commençant par rendre ceux-ci sédentaires, c'est-à-dire en les parquant dans des villages ou *réductions*, puisque les déplacements continuels de la vie nomade finissaient par soustraire les tribus à l'influence religieuse. Les bonnes paroles de l'Évangile étaient ainsi également semées chez le peuple conquérant et chez les nations conquises.

Il ne faudrait pas croire que les indigènes aient subi sans protester le joug de leurs envahisseurs ; mais tous les efforts tentés contre les nouveaux venus furent sans effet.

Les tribus indigènes étaient trop dispersées, trop inférieures par rapport aux ressources de tout genre de leurs ennemis pour résister à une telle poussée. La race fléchit, recula, fut vite décimée par les guerres et les épidémies, et se sentit anéantie, non pas par la suggestion d'une conscience nationale ou même commune qui lui faisait tout à fait défaut, mais par la terreur qui se propagea de peuplade en peuplade.

L'intelligence mal éveillée des indigènes, leur esprit à peine développé, où les légendes tenaient lieu de connaissances, leur faisaient admettre que la puissance méchante, la force de destruction devait s'acharner contre eux, personnifiée par ces étrangers impitoyables. C'en était fait de leur vie indépendante, qui n'était en réalité qu'une suite de combats entre peuplades hostiles, suivis de festins anthropophagiques, mais que le poète,

usant des libertés que lui permet la Muse, décrit comme une existence édénique : « Coulée de lait et de miel, rayon de lumière, effluve, la vie s'entr'ouvrait ici comme une fleur ; les lèvres la cueillaient en un sourire, avant qu'un souffle haletant la brûle, sans que les perles de sueur la souillent. Jusque dans la mort, la vie était douce et la terre maternelle ; un aspic dans le gazon, une goutte de venin, et la nuit venait, et avec elle le sommeil sans rêves. » (José de Alencar : *Les Fils de Tupan*).

Je ne vous inviterai pas à me suivre dans la voie des considérations ethnologiques et ethnographiques, parce que cette voie n'est qu'un dédale semé d'hypothèses et obscurci de fables. Il faut être bien habile pour s'y retrouver. Toutes les suppositions ont été émises pour justifier l'origine des Indiens d'Amérique, depuis la plus simple, l'ascendance mongolique, qui s'expliquerait par l'émigration des Asiatiques à travers le détroit de Behring, le point où le vieux monde et le nouveau se touchent presque, jusqu'aux plus absurdes, qui font des sauvages brésiliens les descendants des Phéniciens dont les barques se seraient égarées sur nos rivages, ou encore de quelques rejetons de Noë, après la dispersion qui suivit l'échec de la construction de Babel.

La seule conclusion, à peu près sûre, à laquelle soient arrivés les spécialistes, c'est qu'il existait dans le territoire sur lequel s'est formé le Brésil indépendant, des races vaincues et des races envahissantes, que leurs différences sont tranchées — la langue en fournit d'ailleurs la meilleure preuve — et qu'à la seconde catégorie appartiennent les Tupis, qui occupaient le littoral et ont naturellement attiré plus que les autres l'attention des premiers voyageurs, d'abord, et, plus tard, des savants.

Tapuias était le nom générique donné par les Tupis à leurs ennemis, à ceux qu'ils jugeaient barbares et que quelques raisons anthropologiques — la parfaite identité des caractéristiques anatomiques de leur crâne avec le crâne paléozoïque de Lagôa-Santa, exhumé par le savant danois Lund — permettent de classer parmi les plus anciens habitants connus de l'Amérique méridionale. Les envahisseurs les avaient refoulés vers l'intérieur. Ils ne sont d'ailleurs pas le seul groupement étranger aux *Tupis-Guaranis*, car ces deux peuples n'en forment, à vrai dire, qu'un seul.

On compte aussi les Aruaques du nord, dont l'explorateur allemand Karl von den Steinen s'est depuis peu occupé tout particulièrement, et qui représentaient une civilisation supérieure, ou, pour mieux dire, une barbarie inférieure à celle de

la race victorieuse de la côte, à laquelle ils avaient très probablement enseigné la culture du manioc.

Les Aruaques se distinguaient eux-mêmes par leur connaissance de la céramique, qu'ils doivent peut-être aux peuples beaucoup plus cultivés des plateaux des Andes. Mais je m'attarde, sans le vouloir, à des hypothèses contre lesquelles je vous mettais en garde, et que je devrais laisser à l'érudition des hommes compétents, entre autres, mon compatriote, M. Alfredo de Carvalho, qui a publié, il n'y a pas deux ans, un ouvrage très documenté sur la préhistoire sud-américaine.

Ces migrations et ces fusions de races aborigènes n'ont, du reste, aucune influence directe sur la formation historique de la nationalité brésilienne. C'est un domaine où la fantaisie joue inévitablement un rôle important — la science n'est pas incompatible avec l'imagination — et où une base solide manque généralement aux déductions.

L'élément important, à l'époque postérieure à la découverte, c'est l'élément *Tupi*, constitué par des tribus de chasseurs et de pêcheurs bien plus que d'agriculteurs, particulièrement doués de l'instinct nomade. Etablis sur le littoral Est du continent, ils reçurent le choc des premiers Européens, furent d'abord poursuivis par les colons et défendus par les Missionnaires, et prirent part aux luttes les plus sanglantes de la période coloniale.

Ajoutons-y les Caraïbes qui occupaient la côte nord de l'Amérique, de l'embouchure de l'Amazone au lac de Maracaibo, indigènes que le savant allemand Martius considérait comme frères des *Tupis*, mais qui, de fait, n'ont guère d'autres traits communs que la similitude de leur évolution : comme eux ils descendirent les fleuves dans la direction du littoral et se transformèrent graduellement ; ils devinrent non seulement les guerriers cruels des plaines inondées de la région de l'Amazone et de l'Orénoque, mais encore les pirates hardis de la mer des Antilles.

Vous serez sûrement surpris d'apprendre — peu d'entre vous, je crois, connaîtront ce détail — qu'en 1550, cinq années avant l'occupation de Rio de Janeiro par Nicolas de Villegagnon, cinquante indigènes de la tribu des Tupinanmbas, égayèrent de leurs combats simulés et de leurs jeux guerriers le « triomphant, joyeux et nouvel advènement en la ville de Rouen de S. M. Henry Second et de Très Illustre Dame Katharine de Médicis, son espouze ». Le fait est cependant authentique, et la description s'en trouve dans une brochure éditée en 1551, avec gravures à l'appui, représentant les « Brisiliens » venus en France. Cette brochure est aujourd'hui introuvable ; mais elle a été rééditée

avec d'abondants commentaires, érudits et spirituels, par Ferdinand Denis.

Permettez que je m'arrête ici pour rendre un hommage ému à la mémoire de cet aimable écrivain, qui exerça pendant de nombreuses années les fonctions de conservateur de la Bibliothèque Sainte Geneviève, à Paris, et qui professa pour le Brésil une longue et intelligente sympathie. Je suis de ceux, et mon pays n'en manque heureusement pas, qui estiment à leur juste mérite et savent reconnaître les services que nous rendent des étrangers de la valeur de Ferdinand Denis.

Il avait séjourné au Brésil dans sa jeunesse, du temps de la Restauration française, et il est mort sous la 3^e République à 90 ans. Depuis 1822, jusqu'à sa mort, l'on peut dire que son esprit et sa plume ont toujours été au service des traditions historiques et littéraires du pays sud-américain et de son ancienne métropole portugaise, deux sujets sur lesquels il a écrit toute une bibliothèque d'ouvrages savants et intéressants. Ces volumes, d'une variété extraordinaire, puisqu'ils vont des légendes arabes aux créations poétiques des pays tropicaux, et des manifestations artistiques précolombiennes aux chroniques péninsulaires, sont d'une lecture constamment agréable et comptent parmi les meilleurs de ceux qui célèbrent notre passé, qui évoquent les mythes indigènes, qui s'imprègnent de notre lyrisme. Tous témoignent de la curiosité intellectuelle, de l'aménité, du goût discret, de l'activité de cet inlassable vieillard qui est bien l'un des représentants les plus caractéristiques de la pénétration, du charme et de la sympathie humaine qui distinguent l'esprit français. Le jour où la France et l'Amérique brésilienne seront vraiment unies par le cœur comme elles le sont par l'esprit, tâche à laquelle nous nous sommes voués, le nom de Ferdinand Denis rayonnera comme celui d'un précurseur et sa mémoire sera honorée chez nous comme l'est celle de son compatriote Auguste de Saint-Hilaire.

Pour bien se représenter la fête brésilienne de Rouen, telle que nous la fait connaître le récit de l'époque, il n'y a qu'à se souvenir d'un de ces nombreux villages javanais, sénégalais ou iroquois, qui ont fait partie des « attractions » de toutes les expositions universelles. Il n'y a vraiment rien de nouveau sous le soleil. Sur une place ombragée, on avait installé la troupe des Tupinambas, dont l'effectif s'était élevé de 50 à 300 individus, par suite de l'adjonction de 250 Français « façonnez et équipez en la mode des sauvages de l'Amérique dont s'apporte le boys de Bresil », et qui, « ayant fréquenté le pays — la Normandie ne

manquait pas de marins familiers avec nos côtes — parlaient autant bien le langage et exprimaient si naysvement les gestes et façons de faire des sauvages, comme s'ilz fussent natifs du mesme pays. »

Rien d'ailleurs n'avait été épargné pour compléter l'illusion. On voyait là des arbres chargés de fruits divers, plus ou moins bien imités, des cases faites de troncs d'arbres, recouvertes de roseaux, à défaut de feuilles de palmiers, et entourées de palissades ; parmi les branches, des animaux vivants, rapportés de là-bas, des perroquets bavards, des aras à la livrée d'azur et de pourpre, des sagouins, qu'on appelait alors « guenonnes », ces derniers n'étaient pas rares en France et les maîtres des châteaux ainsi que les propriétaires des habitations bourgeoises aimaient à voir leurs grimaces et leurs gambades. Les indiens, vrais ou faux, s'exerçaient à tirer de l'arc sur des oiseaux, couraient après les singes, feignaient de couper le bois du Brésil et de le charger ensuite sur un grand navire couvert de voiles et de bannières, ou bien luttaient entre eux, échangeant des flèches et des coups de massues.

La couleur locale ne faisait donc pas défaut à ce spectacle alors peu banal, et qui dut agir puissamment sur les esprits, puisque son influence se fit sentir sur des sculpteurs et des écrivains. L'église de Saint-Jacques, de Dieppe, possède, en effet, des bas-reliefs fameux où l'on voit des indiens d'Amérique coiffés et ceints de plumes, et ayant, comme accessoires, des feuilles de palmier, un arc et un carquois garni de flèches. D'autre part, un écrivain aussi illustre que l'auteur des « Essais » s'est laissé séduire, deux siècles avant Jean-Jacques Rousseau, par l'attrait de cette vie sauvage dont il fit l'apologie, et voyait, selon l'expression de Ferdinand Denis, un dédain raisonné de nos mœurs là où il n'y avait qu'un état social dans l'enfance. Ferdinand Denis rappelle encore que le refrain d'une chanson brésilienne indigène, transmise par un des compagnons de Villegagnon, inspira à Montaigne, qui n'y goûtait peut-être que ce qu'il y mettait lui-même de grâce naïve, des remarques sur le génie primitif, sur la poésie libre de toute règle, sur la fierté et l'esprit d'indépendance de ces gens qui offraient, dans leur simplicité, le modèle d'une société de sages. Ils ne péchaient, d'après Montaigne, que pour ne point porter de hauts de chausses, et c'est ainsi qu'ils parurent devant le roi de France et la belle Diane de Poitiers et exécutèrent leur *seyaumachie* sauvage : l'expression qui paraît aussi barbare que les acteurs de cette fête, appartient au langage des érudits du temps et signifie, d'après son étymolo-

gie grecque, combat avec son ombre, et par extension : simulation de combat, exercice d'athlètes.

Si l'imagination de l'auteur des « Essais » a pu être séduite à ce point, il n'est pas étonnant que nos indianistes qui s'efforçaient par esprit patriotique d'idéaliser la mémoire des indigènes, leur aient fabriqué de toutes pièces une théogonie, les aient doués de sentiments et d'idées qui ne peuvent être que le produit d'une longue évolution de la civilisation, leur aient attribué des improvisations guerrières d'une élévation et d'une ardeur extrêmes, et des traditions littéraires d'une pieuse émotion. C'est déjà à ce point de vue que se plaçait votre grand écrivain quand, opposant à la vanité du dogmatisme son sourire sceptique, il vantait cette poésie purement naturelle qui seule peut être comparée à la « principale beauté de la poésie parfaite selon l'art, la poésie médiocre qui s'arrête entre deux étant desdignée, sans honneur et sans prix ». Le scepticisme moderne qui diffère forcément dans ses conclusions de celui des « Essais » est revenu de cette autre illusion, qui, chez nous, s'appelle l'indianisme.

OLIVEIRA LIMA.

L'AVENIR DE L'AMÉRIQUE LATINE¹

Le dernier ouvrage de Manuel Ugarte est le couronnement de son évolution intellectuelle, la synthèse que depuis quelque temps déjà, on attendait de lui. On devait à l'écrivain argentin d'aimables chroniques, écrites au bruit du boulevard ; il avait scruté l'âme espagnole, et donné, dans un livre d'une rude franchise, des vues et des jugements profonds ; il avait encore évoqué la vie barbare de la pampa, dans des contes où respire un amour passionné de la patrie. Deux notes dominaient dans la variété de son œuvre : le désir d'une réforme sociale et l'effort vers la réalisation d'une union latino-américaine.

Ugarte est et veut être un penseur et un écrivain américain. Il a foi dans sa race. Ses livres, d'une pensée mûre et saine,

¹ MANUEL UGARTE, *El porvenir de la América Latina*. (La raza — la integridad territorial y moral — la organización interior). 1 vol. pet. in-8° XVI + 322 pp. — Sempere, Valencia (1911).

nous font connaître cette croyance active et féconde. Depuis dix ans, il consacre toute son énergie à révéler à l'Europe cette Amérique exotique, de *pronunciamientos* et de barbarie, que l'on ignore ou que l'on dédaigne. Dans les journaux et dans les revues, il a entrepris une véritable campagne en faveur du nouveau continent, et de sa patrie latine, sans se restreindre à un nationalisme étroit. M. Ugarte aime l'Amérique, il la défend, comme continent, comme bloc de nations unies par les liens de la tradition, de la race et de l'histoire. Ce que déjà firent des écrivains comme Rodó, Blanco-Fombona, et Zumeta, dans des livres brillants, Ugarte l'a réalisé dans son œuvre entière, depuis ses premiers essais jusqu'à ce dernier ouvrage sur *l'avenir de l'Amérique latine*. Parmi les hommes de notre race, aux aspirations changeantes, aux projets mesquins, cette longue carrière de l'écrivain argentin, sûre et progressant d'un mouvement continu, sans velléités de scepticisme, sans violences idéologiques, prend une ampleur et une portée considérable. M. Ugarte a lié son nom et celui de son pays à une œuvre américaine : il est le défenseur consacré d'un continent latin.

Ugarte est un sociologue et un socialiste. L'étude des sociétés le conduit à accepter la prédominance des phénomènes économiques, à appliquer à l'Amérique les lois du matérialisme historique, à modérer, par des mesures de protection et des réformes, l'âpreté de la lutte pour la vie. Sa sympathie va aux deshérités, à la démocratie libre, d'où montent triomphalement les directeurs de l'humanité nouvelle. Ce n'est pas un partisan de l'art pour l'art, mais de l'art social ; il s'éloigne du dilettantisme et veut donner à son œuvre de simples et fortes bases humaines. Son socialisme n'est pas celui des gens haineux et aigris, chez qui l'on sent, plus qu'une protestation, une manifestation de haine et un désir de vengeance. Chez M. Ugarte il est la noble pensée d'un homme qui simplifie sa vie, abandonne le luxe et les aspirations égoïstes de la bourgeoisie pour prêcher, avec un geste de voyant et un cœur d'apôtre, un avenir d'égalité et de concorde.

Aussi trouverez-vous dans son œuvre, en même temps que le poète, l'artiste, l'homme, et ses livres comme ses actes, sont les projections nécessaires d'un esprit généreux. D'autres sont pessimistes par égoïsme ou par paresse ; lui est optimiste par tempérament, par son esprit de lutte, parce qu'il vient, intègre et hautain, d'un pays jeune et plein de foi, parce qu'il est un homme des nouvelles races, sans scepticisme et sans tristesse.

Les préoccupations sociales et les vues américanistes se fon-

dent harmonieusement dans « El Porvenir de la América Latina ». C'est un livre vigoureux et non une suite de chapitres sans connexion ; toutes les idées sont rigoureusement enchaînées et reliées naturellement au motif central. Dans la troisième partie intitulée l'organisation, Ugarte développe ses théories sociales. Il n'y a rien chez lui de la raideur d'un sectaire et son talent est avant tout fait de persuasion. Le livre est imprégné d'un aimable platonisme. Peut-être renferme-t-il des pages où se manifestent des illusions un peu vagues ; mais faut-il vraiment en savoir mauvais gré à l'auteur, et l'avenir est-il autre chose qu'un songe que chacun interprète à sa guise ? M. Ugarte veut, pour son œuvre américaine, des hommes qui « se dévouent sans espoir de récompense » ; il propose la formation d'une immense ligue de la jeunesse hispano-américaine, « capable de peser sur les gouvernements, d'intervenir dans les conflits, de redresser les erreurs » ; il préconise « un art simple et naturel » ; en religion il désire « faire pénétrer dans les âmes, à côté des grands principes de la morale, des axiomes d'utilité commune qui sont les conséquences de la vie moderne et des luttes qu'elle suscite ». Ne sommes-nous pas dans la République de Platon ou dans l'Utopie de Thomas Moore ?... D'un livre de synthèse rapide on ne peut certainement attendre des méthodes et un but concrets ; mais, tout en tenant compte des circonstances, je ne puis m'empêcher de trouver que ces chapitres de « l'Avenir de l'Amérique Latine » laissent une impression d'une poétique obscurité qui fait d'eux, en quelque sorte, des fragments d'un évangile romantique.

Plus habile à critiquer qu'à édifier, M. Ugarte étudie magistralement, dans la seconde partie de son ouvrage, la situation des républiques latino-américaines en face des Etats-Unis, et le danger que fait courir à celles-là l'ambition nord-américaine. On s'aperçoit vite que l'auteur est ici chez lui, sur un terrain qu'il a conquis par de longs et patients travaux. Les différences qui séparent les deux Amérique, latine et saxonne, sont minutieusement étudiées. L'auteur nous fait assister à la marche continue des Etats-Unis ; il signale les progrès accomplis par l'impérialisme ; il nous montre la conquête pacifique et ses formes dissimulées ; il attire notre attention sur la nécessité d'une Union américaine pour lutter contre l'envahissement commercial, et démontre les bénéfices certains que l'Amérique Latine peut retirer d'une entente avec l'Europe. Enfin, sans faiblesse, avec une sobre éloquence et une pleine maîtrise du sujet, M. Ugarte consacre les meilleures pages de son livre à nous prévenir du grand danger

qui nous menace. Ces chapitres suffiraient à eux seuls à assurer la valeur de l'ouvrage, qui se recommande à notre attention par d'autres mérites encore.

Dans la première partie, consacrée à l'étude de la race, l'auteur examine les différents éléments qui ont contribué à la formation ethnique : indiens, espagnols, métis, nègres, mulâtres. Il essaie de deviner, dans sa foi généreuse, quelle sera la race de l'avenir. C'est peut-être le meilleur chapitre de cette partie du livre. Nous voyons là l'amour sincère que M. Ugarte éprouve pour l'Espagne nouvelle, son admiration pour la France qui « a contribué dans les différentes républiques américaines à raffermir les qualités latines qui doivent souligner les différences qui séparent les deux Amérique » ; c'est là encore que M. Ugarte distingue, avec une énergique précision, la chaude Amérique d'origine espagnole, d'influence italienne et de culture française, qui doit fraterniser avec les races aborigènes, de cette autre Amérique du Septentrion, exterminatrice d'indiens, matérialiste et ploutocrate.

Je crois, comme M. Ugarte, au danger nord-américain, à son imminence, à sa gravité ; mais j'aurais voulu que le sociologue n'oubliât pas que l'influence des Etats-Unis a été bienfaisante et tutélaire dans les premiers temps de l'histoire américaine. Les Etats-Unis nous ont défendus contre l'Europe, ils nous défendront demain peut-être contre l'Asie. Evitons donc que leur action — utile si elle se renferme dans des limites déterminées — se transforme en un despotisme de conquête. Evitons les coups du *big stick*, par l'union des républiques latines et la paix intérieure. Problème difficile à résoudre ! Le continent semble hostile à la fédération, à l'unité. Rares sont les nations qui sont venu à bout de l'anarchie traditionnelle... Nous acceptons pleinement ce que dit M. Ugarte du danger que fait courir aux républiques de l'Amérique latine leur mésintelligence, en présence du péril nord-américain. Mais pourquoi l'écrivain argentin méconnaît-il, au moins pour les états du Pacifique, la menace japonaise ? Qu'il lise les livres de Louis Aubert sur le Japon et il comprendra toute la puissance qu'a pris le désir d'expansion chez les sujets du gouvernement impérial ! Il verra l'ardeur avec laquelle les journaux et les revues de là-bas prêchent aux japonais la nécessité d'aller fonder au Chili, au Pérou, ailleurs encore, de nouveaux Japons où pourra se développer leur race. La doctrine de Monroe est utile aujourd'hui encore à l'Amérique, non contre l'Europe, mais contre l'Asie. M. Ugarte croit que nous pouvons profiter de l'inimitié des japonais et des yankees pour nous libé-

rer définitivement de la tutelle de ces derniers. Mais, les yankees vaincus, qui nous sauvera de l'impérialisme japonais ? Le rapprochement avec l'Europe, l'union des nations latines du continent sont les seuls moyens de défense que nous ayons à notre disposition contre les menaces du Nord et de l'Orient.

En somme on doit reconnaître que, malgré quelques exagérations, « l'Avenir de l'Amérique Latine » est un beau livre et un bon livre. On sent dans ses pages la fièvre d'un grand enthousiasme. Personne jusqu'à ce jour n'avait compris comme M. Ugarte le patriotisme américain. Il faut admirer doublement cette attitude chez un argentin, chez le fils d'un pays orgueilleux où domine en ce moment un nationalisme parfois agressif. L'auteur de « l'Avenir de l'Amérique Latine » s'élève contre l'égoïsme des patries éparses ; il voudrait l'union formidable de vingt nations, seule capable de défendre contre toutes les attaques de l'esprit impérialiste l'héritage de l'esprit latin. Idéalisme et optimisme sont les traits saillants de cet écrivain passionnément épris de sa race qui a apporté à l'Amérique, en proie à l'anarchie, une idée directrice, une « idée-force » : l'union morale et politique.

Francisco GARCÍA-CALDERÓN.

ESQUISSE HISTORIQUE, DÉVELOPPEMENT ET ÉTAT ACTUEL DES ÉTUDES SUR

L'ANTHROPOLOGIE, LA FLORE ET LA FAUNE CHILIENNES ¹

Le savant naturaliste allemand Rodolphe Arnaud Philippi occupe une des premières places dans l'histoire des sciences du Chili. Dès son arrivée dans ce pays, il employa son talent et son activité à continuer les travaux entrepris par l'illustre Gay. Il a rendu de si grands services à la science chilienne qu'il n'est que juste de donner sur lui quelques notes biographiques et bibliographiques.

Il naquit le 14 septembre 1808 à Charlottembourg. Son père, Guillaume Philippi avait été capitaine dans l'armée ; sa mère, Marie Krumwiede était une femme d'un esprit supérieur.

Philippi fit ses premières études au collège fondé et dirigé par l'éminent pédagogue suisse Jean-Henri Pestalozzi, puis il étudia les humanités au Gymnase de Berlin que l'on connaissait sous le nom de « couvent gris ». Dans les deux collèges il fut un brillant élève.

¹ Voir le N° du 15 mars 1911, page 247.

De 1826 à 1830, il étudia la médecine à l'Université de Berlin, s'adonnant surtout à la botanique et à la zoologie dont on lui avait enseigné de bons éléments au collège de Pestalozzi et au Gymnase.

Sa thèse de doctorat en médecine traite un sujet d'histoire naturelle, science dans laquelle il se spécialisa définitivement. Imprimée à Berlin en 1830, elle forme un volume in-4° illustré de deux gravures en couleurs, sous le titre de *Orthoptera herolinensia*. Ce fut le premier travail qu'il publia.

Dans cette même année 1830, il alla en Italie où il fit de très utiles excursions scientifiques, spécialement en Sicile dont il étudia plus volontiers les molusques, sans toutefois laisser d'examiner les autres espèces du règne animal, la botanique et la géologie.

Sans compter de nombreux renseignements relatifs à l'histoire naturelle, il rapporta de ce long et profitable voyage en Italie, une remarquable collection de coquillages.

De retour en Allemagne, il entreprit la classification de ses molusques dont les descriptions et les dessins furent publiés à Berlin en 1836, en un gros volume intitulé : *Enumeratio moluscorum Sicilæ*.

En 1835, on lui confia la chaire d'histoire naturelle à l'Ecole polytechnique de Cassel, dont il fut nommé directeur quelques années plus tard.

Attiré au Chili par les éloges que lui en faisait son frère Bernard Philippi, cet autre savant dont la mort a été une perte sensible pour la science, il s'y établit en 1851. A partir de cette époque il mit son talent et son activité au service de ce pays.

Sous le gouvernement d'Emmanuel Montt, il fut chargé de diriger le Musée national et il commença ses cours d'histoire naturelle au Collège national et à l'Université.

Ses voyages d'exploration dans diverses provinces de la République furent féconds en résultats pour l'avancement des sciences naturelles et les pièces qu'il en rapporta allèrent enrichir considérablement les collections zoologiques, botaniques, géologiques et ethnologiques du Musée national, qu'avait commencées, comme on le sait, l'illustre Gay.

Le tableau complet de la faune et de la flore de la province de Tarapacá est un des travaux les plus importants dû exclusivement au savant qui nous occupe.

Tous ses élèves, dont beaucoup occupent actuellement de hautes situations dans l'enseignement et dans la médecine, se rappellent ses cours brillants et agréables, aussi bien que sa bonté.

Philippi était un de ces esprits élevés qui sont toujours disposés à enseigner ce qu'ils savent, à aider ceux qu'attire l'étude de la nature et à les encourager.

Je n'oublierai jamais les charmantes attentions qu'il eut pour nous lorsque, de Copiapo où je me trouvais avec quelques camarades, nous lui envoyions des objets que nous recueillions pour lui, ou que nous le consultions par lettre.

Malgré l'immense labeur qu'il avait au Musée, il trouvait du temps pour nous répondre des lettres d'un caractère scientifique. Jamais il ne cessa de travailler et de s'intéresser à la zoologie, à la botanique et à la paléontologie, même, lorsque, les yeux usés, il fut retraits comme directeur du Musée et comme professeur.

L'activité du D^r Philippi comme écrivain fut prodigieuse.

La place nous manque pour donner la liste de ses œuvres. D'ailleurs, il existe dans le livre de M. Diego Barros Arana, *El doctor don Rodolfo Amando Philippi, su vida y sus obras* (Santiago du Chili, 1904), une bibliographie complète des œuvres du savant allemand par le D^r Carlos Reiche. Nous nous contenterons de dire que ces œuvres, livres, brochures et articles publiés tant à l'étranger qu'au Chili atteignent le chiffre de 349 et se rapportent à toutes les branches de l'histoire naturelle, mais surtout à la flore et à la paléontologie du Chili, et aux molusques de l'ancien et du nouveau continent.

Les *Annales du Musée national* furent fondées par Philippi et sur les 18 numéros parus, il en rédigea 15 à lui tout seul. Naturellement, il conviendrait de reviser quelques-uns des travaux du D^r Philippi.

Les lignes qui précèdent ne sont qu'une pâle esquisse de son œuvre colossale toute au bénéfice de la science qu'il aima tant pendant sa vie qui fut longue.

Plus de cinquante sociétés savantes le nommèrent membre actif honoraire.

L'Académie internationale de géographie botanique du Mans l'élut président pour l'année 1902. Le 4 septembre 1898, à l'occasion de son 90^e anniversaire, tous ses élèves et admirateurs de Santiago voulurent lui prouver qu'on savait reconnaître au Chili les grands services qu'il avait rendus à la science dans cette partie du continent américain. On lui fit à l'Université la plus belle des manifestations de reconnaissance et d'affection. Une médaille d'argent commémora cette fête.

L'éminent naturaliste mourut le 23 juillet 1904.

(A suivre).

C. E. PORTER.

BIBLIOGRAPHIE

D^r VITAL BRAZIL. — *Serumtherapia anti-ophidica*. 1910. 1 brochure in-8°, 43 pp. illustrée de 9 photogravures tirées hors texte.

Le D^r Vital Brazil n'a pas besoin d'être présenté ; ses travaux sur le venin des serpents, des scorpions et des araignées, les résultats qu'il obtient avec son sérum qui n'est pas celui du D^r Calmette, lui ont valu depuis longtemps la reconnaissance de ses compatriotes et l'estime de tous les savants. Cette brochure est un long article que le D^r Vital Brazil publia dans la « *Revista medica* » de São Paulo. Après des considérations généra-

les sur les différents venins, le savant Brésilien étudie les espèces de serpents particulières au Brésil et fait un exposé très clair de toutes les expériences qu'il a tentées à l'Institut de Butantan qu'il dirige, et des résultats obtenus qui sont surprenants.

Dosagem do valor anti-toxico dos seruns anti-peçonhentos. Las globulinas e serinas dos seruns anti-toxicos. Contribuição ao estudo do envenenamento pela picada do escorpião e seu tratamento. Trois brochures de 20 pages chacune qui sont des communications faites par le Dr Vital Brazil au 6^e Congrès Brésilien de Médecine, portant sur des points spéciaux de ses recherches.

L. A.

HUGO D. BARBAGELATA. — *Páginas sudamericanas*. Barcelone Sopena éditeur. 1909. 1 vol. in-12, 240 pp. avec une préface de Manuel Ugarte.

Sous ce titre le jeune écrivain Uruguayen a réuni en volume des articles qui ont paru dans le « *Siglo* » et dans la « *Razon* » de Montevideo : C'est d'abord une étude historique sur la « *Reconquista* » ; en 1804, l'Angleterre, convaincue qu'il existait une alliance entre l'Espagne et la France, ouvrit les hostilités en lançant des corsaires à la poursuite des navires espagnols. Puis ce fut une division navale avec des troupes qui fut dirigée par les Anglais vers les rivages des riches colonies espagnoles d'Amérique. Après une guerre de course qui dura un an et dans laquelle se distinguèrent deux capitaines français, Mordeille et Courraud, les Anglais s'emparèrent de Buenos-Aires. Une expédition fut organisée à Montevideo pour délivrer la ville du vice-roi. Elle partit le 23 juillet 1805 sous les ordres de Liniers et le 10 août délivrait Buenos-Aires. M. Barbagelata étudie principalement la part prise par ses compatriotes dans la délivrance de Buenos-Aires. « L'esprit local, dit-il, domine les récits des historiens argentins qui ont tenté de diminuer l'importance de notre action à l'heure douloureuse de la conquête anglaise. C'est ce qui nous a poussé à écrire cette étude dont les conclusions sont fondées sur des documents inédits en partie, jusqu'à ce jour. Nous nous sommes efforcés d'être impartiaux, évitant avec soin tout fanatisme national, car nous pensons avec Lanfrey que l'Histoire a une mission plus élevée que celle de donner des louanges ».

Ce souci de l'impartialité n'est pas la seule qualité d'historien que possède M. Barbagelata ; ses observations sont judicieuses et sa pensée s'exprime dans une langue sobre et vigoureuse qui fait un heureux contraste avec la forme souvent déclamatoire de certains écrivains espagnols et hispano-américains.

Des études sur quelques dates importantes de la vie de la République de l'Uruguay suivent l'histoire de la « *Reconquista* » dans les « *Páginas sudamericanas* » ; puis ce sont deux légendes, l'une mexicaine : *Pulperia*, et l'autre péruvienne : *Chasque* que M. Barbagelata intitule : *Tradiciones* à l'instar de M. Ricardo Palma, l'auteur des délicieuses *Tradiciones peruanas*. Nous lisons ensuite, dans ce livre si divers, deux intéressantes études consacrées à deux femmes américaines, deux romantiques dont l'une le fut par anticipation : Sor Juana Inés de la Cruz qui naquit au Mexique et y vécut au xvii^e siècle et Gertrudis Gómez de Avellaneda qui, dans la première moitié du xix^e, chanta dans des vers harmonieux la tristesse de Cuba opprimée et fit jouer avec succès quelques drames en Espagne. Pourquoi M. Barbagelata, dont nous nous plaisions à louer le style simple et ferme, a-t-il cru bon d'introduire dans cette dernière partie de son livre quelques

élégances de langage qui nous paraissent un peu surannées ? Il commence ainsi son article sur Gertrudis de Avellaneda : « Le soleil l'éclaire de ses premiers rayons à Puerto Principe... »

Une étude sur la femme Uruguayenne et quelques essais de critique littéraire terminent ce livre où l'on se plaît surtout à reconnaître l'œuvre d'un historien avisé, imbu des méthodes scientifiques « qui formule, selon l'expression de Manuel Ugarte, une protestation contre la politique de rivalités qui a paru prévaloir, dans ces derniers temps, entre les nations du Sud-Amérique. Parce que, par-dessus les orgueils de village, il y a l'unité nécessaire de l'Amérique latine ».

PEDRO FIGARI. — *La Pena de muerte*. 1 vol. in-8°, XI + 183 pp. Montevideo, imprenta del « Siglo ».

Dans une série de chapitres remarquablement documentés et fortement écrits, l'éminent avocat Uruguayen fait le procès de la peine de mort. Il s'attache à démontrer qu'elle est inefficace encore plus qu'inhumaine ; c'est la conclusion qu'il tire des statistiques. M. Figari étudie la criminalité dans les différents pays, et fait des comparaisons entre ceux où la peine capitale est abolie et ceux où elle subsiste ; ces derniers ne sont pas plus favorisés que les autres. De l'étude de la criminalité dans les nations européennes, l'auteur tire des déductions s'appliquant plus spécialement à son pays où il trouve dans le courage inné et souvent mal placé des *gauchos* des arguments nouveaux en faveur de l'abolition.

Par quoi remplacera-t-on la peine de mort ? M. Figari préconise la prison où l'on travaille. La condamnation à temps fixe lui paraît arbitraire ; le criminel doit être enfermé ; selon sa conduite on doit le garder ou le grâcier au bout d'un certain temps. Le meilleur moyen de diminuer la criminalité est la bonne organisation de la police : la menace de la guillotine n'intimide pas le criminel ; la certitude qu'il sera arrêté l'empêchera de commettre son forfait.

PEDRO FIGARI — *Proyecto de programa y reglamento superior general para la transformación de la escuela nacional de artes y oficios, en escuela pública de arte industrial*. 1 broch. petit in-8°, 42 pp. Montevideo 1910.

CHARLES AXEL.



Le Gérant : A. COUESLANT.

CAHORS & ALENÇON, IMPRIMERIES A. COUESLANT. — 14.195.

BULLETIN
DE LA
BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE
(AMÉRIQUE LATINE)

PREMIÈRE ANNÉE

PARIS
Le 15 Mai 1911

Numéro 10

Notes d'un voyage médical
en Argentine et au Brésil¹

I

EN ARGENTINE

Les fous en liberté (Open-Door)

Une des questions qui intéressent le plus les aliénistes depuis quelques années est celle du traitement en liberté des fous et l'abandon des derniers vestiges de l'ancienne méthode de force qui ont survécu encore à la grande réforme de notre illustre compatriote Pinel. Personne n'ignore qu'on doit à ce grand médecin, aussi savant que profondément humain, la transformation du régime des fous qui, avant lui, étaient tous condamnés à une dure réclusion et que l'on enchaînait pour peu qu'ils fussent agités. Sa statue qui s'élève devant la Salpêtrière le montre faisant briser les chaînes des aliénés.

Or, il y a encore beaucoup à faire pour les malheureux qui ont

¹ Conférence faite, le 29 mars 1911, devant un nombreux auditoire, à la polyclinique de M. le Dr H. de Rothschild, par M. le Professeur Pozzi sur son voyage dans l'Amérique du Sud. (*Les hôpitaux de Buenos-Aires, les fous en liberté, le jardin des serpents*).

perdu momentanément ou définitivement la raison et leur existence de captifs dans nos asiles est encore profondément lamentable. La plupart d'entre eux conservent très vif le besoin de liberté et protestent contre une incarcération qu'ils croient injuste. Quelques-uns tombent, par suite, dans une tristesse profonde et accusent avec amertume leurs amis, leurs parents, les autorités et les médecins de ce qu'ils considèrent comme une séquestration arbitraire. D'autres, au lieu de récriminations violentes, s'abandonnent à un morne désespoir et souffrent cruellement d'être séparés du monde et de leur famille dans une étroite prison.

C'est un fait d'observation que l'immense majorité des aliénés, après une période initiale parfois aiguë, deviennent rapidement tranquilles, inoffensifs, et parfaitement aptes à être employés à diverses occupations manuelles très avantageuses et pour eux et pour la bonne administration des asiles. Le grand aliéniste de Buenos-Aires le Dr Cabred, estime à 80 0/0 dans les asiles publics le nombre de ces fous tranquilles et utilisables, après une période préalable d'observation.

Pour mettre en pratique ces données, il faut évidemment un changement radical dans le régime jusqu'ici imposé aux aliénés ; il est impossible d'y songer dans nos asiles actuels, véritables bastilles entourés de hautes murailles, prisons possédant à peine quelques promenoirs intérieurs, où les fous, à quelque exception près, restent dans une complète inaction. Marandon de Montyel les a justement qualifiés de *fabriques d'incurables* et Maudsley de *cimetières de la raison altérée*.



Le traitement en liberté des fous est destiné à obvier à ces grands inconvénients. Il peut s'effectuer de deux manières : 1° en mettant les aliénés en pension dans des familles de travailleurs à la campagne ; 2° en les réunissant dans des établissements agricoles munis de larges espaces où on les fait travailler sans les enfermer et simplement en les surveillant.

Le premier essai de traitement en liberté dans les familles d'agriculteurs a été inauguré en Belgique il y a déjà fort longtemps dans la célèbre colonie de Gheel qui, pendant plus d'un siècle, en eut le monopole. Son exemple a été suivi avec d'excellents résultats en Ecosse, en Allemagne, en France. Au Brésil, dans la province de Saint-Paul, l'aliéniste Franco de Roche en a pris récemment l'initiative.

Mais ce traitement, qu'on pourrait appeler *familial*, n'est applicable qu'à une catégorie de cas d'aliénation mentale et aux formes les plus chroniques et les plus bénignes.

Toute autre est la portée du traitement dans des asiles qu'on peut appeler à *portes ouvertes*, en traduisant le nom que les Ecossais qui l'ont les premiers réalisés lui ont attribué : « *open-door* ». Les asiles de cette sorte doivent être d'une très grande contenance et par conséquent être situés à la campagne. Les édifices qui les composent doivent avoir le caractère de maisons d'habitation et non de maisons de force. Ces châlets et ces villas riantes, élégantes et commodes, sans enceintes de murs pour borner l'horizon, entourées de jardins et de champs de culture, éloignent toute idée de contrainte et de réclusion. Même les pavillons destinés au traitement des formes aiguës ou des crises d'agitation, conservent le même aspect, car il y a loin entre les dortoirs où se pratique la *clinothérapie* (le traitement par le séjour au lit, *l'alitement*) et les sombres sections cellulaires des asiles d'autrefois. Toutes les portes sont ouvertes et les malades aussi bien que les gardiens peuvent entrer et sortir librement ; au loin, les champs ne sont bornés que par des fils de fer qui en indiquent la limite sans arrêter la vue.

L'idée de l'« *open-door* » soulève encore de grandes protestations ; on lui a reproché de nécessiter une installation trop dispendieuse et de multiplier outre mesure le nombre des gardiens ; enfin d'exposer à des accidents et à des évasions. Il ne m'appartient pas de discuter ici ces questions complexes, mais je dois dire que les résultats merveilleux obtenus déjà dans beaucoup de pays et ceux dont j'ai été témoin en Argentine ont entraîné ma conviction.

Je crois qu'il y a là, vraiment, une troisième étape dans les progrès de la thérapeutique. Une seconde étape avait été parcourue déjà depuis que Pinel avait marqué la première par sa grande réforme, car il y a plus d'un demi-siècle, une nouvelle transformation s'était opérée qui avait notablement adouci le régime des aliénés demeuré encore assez dur dans la première moitié du siècle dernier ; on avait banni le plus possible des asiles les moyens de contention ou d'intimidation, la camisole de force et la douche-châtiment, le ligotage.

Cette réforme à laquelle les Anglais, qui en ont pris l'initiative, ont donné le nom significatif de *no restraint*, c'est-à-dire la suppression de tout moyen de contrainte ou coercition mécanique, a eu pour promoteur Conolly. Il faut y rattacher en France les noms célèbres d'Esquirol, de Parchappe et de Falret père. On

avait même eu l'idée, dès cette époque, de faire travailler les aliénés à la culture de la terre ou à divers métiers, mais dans une mesure si limitée que cette réforme ne constituait qu'un timide essai. Toujours, du reste, les asiles continuaient à avoir l'allure de véritables prisons. La notion de « l'aliéné dangereux » dominait encore toute la thérapeutique, dont la devise désespérante demeurait *nulla salus nisi in claustris*.

Actuellement, il faut considérer l'aliéné simplement comme un malade atteint d'une affection chronique et sujet à des crises aiguës qui nécessitent seules un traitement spécial. Celui-ci doit être appliqué avec douceur et consister dans l'isolement temporaire, aidé du séjour au lit ou clinothérapie. Pendant ces périodes exceptionnelles, point de coercition, mais simple surveillance. En dehors de ces crises, l'aliéné peut être laissé libre dans une mesure qu'il était impossible de prévoir avant de l'avoir expérimenté. On peut même leur donner *des sorties sur parole* pendant un ou deux jours pour visiter leurs parents et leurs amis, et ils n'en abusent pas ! Les évasions ne sont nullement fréquentes, comme on pourrait le croire, *à priori*, car les aliénés, qui sont heureux dans les asiles où ils sont entourés de soins affectueux, ne se sentent nullement prisonniers et n'ont pas le désir de l'évasion.

Enfin, ces « asiles-colonies » sont loin d'être aussi dispendieux qu'on pourrait se l'imaginer. D'abord l'installation à la campagne est déjà une économie à cause du prix peu élevé du terrain ; ensuite le travail des aliénés est très rémunérateur. Le D^r Cabred, depuis la fondation de l'asile d'« Open-door » à Lujan, a pu faire entrer à l'actif de sa comptabilité des sommes considérables provenant du travail des aliénés employés notamment à la confection des briques, ou à la culture des terres. Une certaine rémunération est pourtant allouée aux travailleurs, et forme un petit pécule qu'ils reçoivent à la sortie de l'asile.

Au point de vue thérapeutique, les résultats ont été remarquables ; ces bons effets sont dus, non seulement à l'influence du régime de liberté mais aussi et surtout à l'emploi systématique du repos au lit, de l'alitement (ou clinothérapie) appliqué d'une façon méthodique et régulière. Cette méthode, qui a récemment fait l'objet de l'important travail de nos compatriotes Sérieux et Farnarier, consiste à maintenir au lit tout aliéné qui présente de l'excitation ; elle améliore l'hygiène, favorise la surveillance et assure l'ordre des établissements d'aliénés. Les accidents de tous genres, homicides, suicides, évasions, incendies, ont diminué considérablement depuis son emploi. Ce traitement, je le répète,

permet la suppression complète des sections cellulaires, et peut être appliqué dans des pavillons spéciaux ayant la même disposition générale et le même aspect agréable que les chalets ou villas des aliénés tranquilles. Les salles de repos où les malades sont maintenus au lit communiquent largement et sans portes avec les autres pièces de l'édifice, de sorte que l'agité y est facilement l'objet d'une surveillance continue : ce sont des chambres de séparation et non des chambres de réclusion.

On peut dire que la généralisation du traitement par le repos au lit a constitué la quatrième étape dans la thérapeutique des aliénés ; depuis qu'il a été employé le nombre des améliorations et des guérisons a augmenté et la mortalité a diminué d'une manière sensible.



J'ai emprunté, parfois littéralement, la majeure partie de ce rapide exposé aux diverses publications d'un homme qui incarne, dans l'Argentine, cette admirable réforme, du Président de la Commission des Asiles et Hôpitaux régionaux, Professeur des maladies mentales à la Faculté de Médecine de Buenos-Aires, Conseiller du Ministère des Affaires étrangères et des cultes, Directeur de l'Hospice de « las Mercedes » et de la Colonie Nationale d'aliénés, — mon illustre ami le D^r Cabred.

Il a bien voulu me convier, le 19 mai dernier, à visiter sous sa conduite son Asile des « Portes ouvertes » dont la première pierre avait été posée onze ans auparavant presque jour pour jour.

Le nouvel asile est situé dans un site pittoresque près du village de Lujan, à 60 kilomètres de la capitale. Nous partîmes en nombreuse compagnie, de bonne heure, pour être revenus le soir. Afin de laisser au récit de ma visite toute son exactitude, je me bornerai à copier, sans y rien changer, les notes recueillies sur mon carnet de voyage.



Ce matin (19 mai 1910) pris le train du chemin de fer Pacific pour aller visiter Open-door avec une troupe d'une vingtaine de médecins, et mes compatriotes, le peintre Guirand de Scévola, le sculpteur Badin, et Bachy, mon fidèle secrétaire.

Cabred nous invite. C'est un petit homme d'environ cinquante ans ; teint brun, moustache noire, allure vive de Marseillais ou

de Toulousain. Sa famille est originaire du midi de la France (Tarbes ?). Il parle purement français avec un accent intermédiaire entre celui d'un Provençal et d'un Espagnol ; voix un peu chantante, figure souriante, pleine de franchise et de bonhomie. Il a longtemps étudié à Paris avec Charcot, Magnan, Falret. Comme il s'intéresse à tout, il a, il y a environ vingt ans, fréquenté mon service de gynécologie et suivi mes cours, quoique ne s'occupant nullement de ma spécialité. Il a ensuite étudié en Allemagne, en Belgique, en Angleterre ; depuis il a fait encore plusieurs voyages en Europe.

Passionné pour l'étude de l'aliénation mentale, il a entrepris, dès qu'il est revenu en Argentine, de faire triompher les idées nouvelles dont il était imbu. Son intelligence, son activité, son enthousiasme lui ont conquis le président de la République J.-A. Rocca. C'est grâce à son appui — il le reconnaît hautement — qu'il a eu pour ainsi dire carte blanche pour mener à bien l'œuvre considérable qu'il a accomplie.

Il est riche, et néglige la clientèle pour se consacrer tout entier à son œuvre : « J'aurais pu laisser une grande fortune à mes enfants », me dit-il. Je lui réponds : « Vous avez préféré leur léguer un grand nom ! »

Cabred s'est fait l'apôtre de la liberté des aliénés, des asiles à portes ouvertes et de la clinothérapie.

« Le fou furieux, me dit-il, ne doit plus exister qu'au théâtre ou dans les romans... C'est la violence qui produit la fureur. On peut calmer toutes les crises par l'isolement, l'*alitement* prolongé et la douceur. Plus de camisole de force, plus de prison, d'encellulement, de douche coercitive, plus même de réclusion.

« Cette idée est française, ajoute-t-il ; elle a été émise pour la première fois par Falret père. Mais comme beaucoup d'autres idées françaises, vous avez laissé l'étranger vous devancer dans la réalisation. Celle-ci encore n'a pas été mise en pratique en France, tandis qu'elle l'est en Angleterre, en Ecosse, en Allemagne et en Belgique ; elle doit l'être partout. Vous devez démolir les prisons de fous. »

...Nous arrivons à la station qui porte le nom de Open-door imposé par l'importance de l'établissement qu'il dessert. Un petit train Koppel, ressemblant à un train Decauville, dont la minuscule locomotive est ornée en notre honneur de drapeaux argentins et français, nous conduit en quelques minutes à l'entrée de la colonie. On aperçoit de loin ses jolis pavillons blancs aux toits rouges que domine la tour du château d'eau.

Nous descendons à l'entrée d'une grande allée plantée de

plusieurs rangées de grands arbres pour monter en voiture. De nombreux travailleurs sont occupés à sabler la chaussée, à râtelier. Ils nous regardent passer curieusement ; mais deux ou trois se détournent ostensiblement et me semblent gesticuler avec hostilité. « Quels sont ces ouvriers ? » demandai-je à Cabred. « Mais ce sont des fous. Tous ceux que vous verrez ici, à l'exception de quelques gardiens, sont des fous. »

Nous visitons successivement divers pavillons admirablement aménagés : vastes salles peintes en blanc, boiseries de pitchpin, grands escaliers, larges couloirs, salles de bains et lavabos revêtus de faïence, dortoirs confortables à literie irréprochable. Quelques hommes alités : ce sont des fous qu'on calme par le repos au lieu de leur mettre, comme jadis, la camisole qui entretiendrait leur agitation. Dans les salles de réunion, pianos, phonographes, cinématographes ; bien entendu, nous sommes salués par une *Marseillaise* phonographique.

Visite aux ateliers. C'est la partie la plus intéressante peut-être ; menuiserie, fabrique de balais, de chaussures, boulangerie, forge. Dans celle-ci un homme vigoureux, sorte de Vulcain, barbu, manie un énorme marteau. « Celui-là du moins, si formidablement armé n'est pas un aliéné ? » — « Mais si », répond Cabred étonné, « pourquoi pas ? » — « Et vos cuisiniers ? » (il sourit). — « Non, pas ceux-là... et pourtant ! »

Nous traversons d'immenses jardins où l'on cultive des légumes, des fleurs en quantité surprenante, des serres immenses remplies de fougères, d'orchidées. Tout cela se vend à Buenos-Aires fort cher. Un des meilleurs jardinier est Français ; j'essaye en vain de causer avec lui : il divague.

Il est temps de déjeuner ; mais auparavant nous devons voir une briquetterie. Elle est en pleine activité et n'a cessé de fonctionner depuis la fondation de la colonie. C'est elle qui a fabriqué avec une économie formidable les centaines de milliers de briques qui ont déjà servi à la construction ; elle fournit encore des matériaux pour les bâtiments non achevés. Il y a là une cinquantaine de vigoureux gaillards, maculés de boue des pieds à la tête, une sorte de masque sur le visage, produit par les éclaboussures. Sous le soleil, gaïement, ils travaillent avec ardeur. Cabred s'arrête un instant près de l'un d'eux, qui met un véritable amour-propre à faire double besogne. Celui-là ne connaît pas la théorie du moindre effort !

Nous approchons du pavillon de l'administration où nous devons déjeuner. Quelques ouvriers s'occupent à déplacer des tuyaux de fonte, pour une canalisation, sous la direction d'un

contre-maitre auquel ils obéissent avec une grande discipline. Soudain l'un d'eux s'arrête ; il soulève un tronçon de tuyau, l'applique à son oreille, ferme les yeux et reste plongé dans une sorte d'extase. Quelle voix lointaine, quelle symphonie céleste écoute-t-il ? Ses compagnons continuent leur besogne et le contre-maitre ne paraît pas non plus s'apercevoir de l'incident. Est-ce inattention ou bienveillance ? Au moment de le perdre de vue au croisement du chemin, je me suis détourné : immobile, penché en avant dans un geste de profonde attention, le doux halluciné écoutait toujours...

Nous déjeunons. Table somptueuse chargée de fleurs, de feuillages, de rubans tricolores. Menu excellent où la cuisine française se marie agréablement avec quelques mets de pays (*puchero, asado con cuero, martineta*, etc.), toasts multiples et chaleureux.

Il y a encore beaucoup à voir ; nous visitons une laiterie et fromagerie dont les produits sont très demandés, une porcherie modèle, un poulailler où s'élèvent des centaines de volailles de toutes sortes, de poulets, dindons, canards, et que dirige admirablement un ménage de Français. Nous prenons un aperçu du domaine, de ses champs immenses, où paissent des bestiaux en grand nombre, de ses luzernières (elles peuvent durer jusqu'à trente ans dans ces terres vierges), de ses champs de maïs et de lin.

Il faut partir ; une dernière récréation nous est réservée : une course de chevaux demi-sauvages, montés à cru par d'intrépides *péons*. Sur la route sablonneuse, ils partent au signal, galopent à fond de train, et s'arrêtent à quelques pas de nous avec une adresse que nous admirons. Cabred s'approche du vainqueur, jusque-là très calme, et lui parle. Aussitôt il se met à articuler un torrent de paroles sans suite, accompagnées de gestes incohérents. — Tiens, c'est vrai, c'est un aliéné ! Aliénés aussi tous ces spectateurs attentifs et joyeux qui se sont massés à distance respectueuse, interrompant durant quelque temps leur travail agricole pour assister à ce spectacle attrayant. Je m'approche du groupe ; un homme s'avance à ma rencontre gravement, mais la figure épanouie par un sourire ininterrompu, véritable « visage émerveillé » par le rêve intérieur. Il est singulièrement accoutré, ce personnage ; décemment vêtu de bleu foncé et coiffé d'une casquette, il a la poitrine constellée de croix et de médailles de laiton, de cuivre, argentées, dorées, de chapelets de bois, d'os, de nacre. Il tient à la main un crucifix suspendu à son cou et il le balance de haut en bas et de bas en haut en dessinant en l'air

de perpétuels signes de croix. Il me bénit abondamment, moi, mes enfants et mes petits-enfants jusqu'à la génération la plus reculée. Il bénit aussi mes compagnons, tour à tour, avec une dignité d'évêque, un sourire inextinguible et des paroles abondantes et onctueuses. « Folie mystique », me dit Cabred. « Il est très heureux ! »

En revenant, nous causons. C'est plaisir de s'entretenir avec cet apôtre à la fois enthousiaste et très sensé, très pratique, ne se dissimulant pas les difficultés de la réforme dont il s'est fait l'un des plus ardents et des plus puissants promoteurs. Il me vante les bienfaits de cette liberté accordée aux malheureux qu'on parque généralement comme des bestiaux quand ils ne sont pas encellulés comme des criminels. Le travail aux ateliers, le travail aux champs surtout, est un merveilleux moyen de distraction, d'amélioration, de guérison. Tous ces gens-là jouissent d'une santé physique parfaite et ils ne sont pas opprimés par la sensation très pénible, même chez les aliénés, de la captivité.

Enfin leur travail est fructueux ; il sert pour une large part à subvenir aux frais de la colonie. Le rapport des cultures, des bestiaux est assez important ; il le deviendra plus encore. Rien que par la fabrication des briques sur place pour la construction des bâtiments on a économisé une somme presque incroyable, tant elle est forte, et cette économie entre en ligne de compte dans l'avoir annuel de la colonie. A la vérité, les frais de surveillance sont grands, bien plus grands que dans les asiles-prisons ; mais qu'est cela devant la question majeure de thérapeutique, et on peut ajouter, d'humanité ?

« Vos fous, quelque heureux qu'ils soient chez vous, n'essayeraient-ils pas de s'échapper ? — Rarement. Pourtant cela arrive ; ils sont du reste vite rattrapés dans ce pays dépourvu de voies de communications et de ressources alimentaires.

Tenez, justement, il y a quelque temps, un Italien s'est évadé ; comme il m'aimait beaucoup et ne voulait pas me faire de la peine, il m'avait écrit une lettre pour s'excuser. « Voilà plusieurs mois, m'y disait-il, que je suis tenu loin de ma femme, qui est jeune et très jolie. Je pense donc, monsieur le directeur, *qu'il est raisonnable que j'aille la rejoindre.* »

— Eh quoi, docteur, vous avez eu le courage de reprendre un homme aussi sensé ?...



Mes chers amis, si jamais je deviens fou, conduisez-moi chez mon grand ami Cabred, à Open-door.

II

AU BRÉSIL

Le jardin des serpents (Butantan)

Je n'ai passé que douze jours au Brésil, où je me suis arrêté en revenant de Buenos-Aires en Europe. J'aurais beaucoup à dire sur les installations médicales des deux grandes villes où j'ai séjourné : Rio de Janeiro et Saint-Paul ; j'aurais voulu exprimer tout le bien que je pense de mes collègues, les médecins et chirurgiens brésiliens, que j'ai pu voir et apprécier et dont je ne puis citer que quelques noms : à Rio, le professeur Feijo junior, directeur de la Faculté, le D^r Aug. Brandao, professeur de gynécologie, le D^r Daniel d'Almeida, le D^r Magalhaes, le D^r H. de Toledo-Dodsworth, le D^r Antonio Rodriguez Lima, les D^{rs} Hilario et Nabuco de Gouvea, le D^r Olympio da Fonseca, Secrétaire général de l'Académie de Médecine, le D^r Aloysio de Castro, etc... A Saint-Paul, je mentionnerai spécialement les D^{rs} Alves de Lima, mon excellent élève, le D^r Arnado Carvalho, le D^r Synesio Rangel Pestana, et le D^r de Oliveira Botelho, ancien ministre de l'agriculture et gynécologue distingué. A tous, je garde une profonde gratitude pour leur aimable accueil.

Je dois me borner. Je choisirai donc, parmi mes souvenirs, ma visite à l'Institut sérothérapique anti-ophidien de Butantan, près de Saint-Paul.

Il dispose de moyens d'étude et de production incomparables, grâce à sa situation dans un pays où les serpents abondent. Notre éminent compatriote le Professeur Calmette, de Lille, qui a été l'initiateur de la vaccination scientifique contre les morsures de serpents, a été trop souvent entravé ou limité dans ses travaux de laboratoire par la difficulté de se procurer les serpents exotiques dont le venin lui eut été nécessaire. A Butantan, les paysans apportent de tous côtés leurs captures, car ils reçoivent en échange des tubes de sérum bienfaisant.

Le Brésil peut être considéré comme une des contrées les plus infestées de serpents venimeux. S'ils ont complètement disparu des lieux fréquentés, ils sont encore extrêmement nombreux dans la campagne, et leur morsure constitue un terrible danger pour les ouvriers des plantations de café et de canne à sucre qui vont pieds nus.

Deux grandes familles de serpents vivent au Brésil : les *Crotales* et les *Bothrops*. Ils se tiennent dans les forêts, les buissons,

les endroits humides. D'un naturel plutôt craintif, ils s'enfuient dès qu'ils entendent du bruit. Mais si on les touche par hasard, ils se redressent et mordent rageusement qui les moleste. C'est ainsi que le passant qui, par mégarde, met le pied sur l'un d'eux est piqué aussitôt. Cet accident arrive encore plus souvent aux bestiaux ou aux chevaux lorsqu'ils dérangent la quiétude du serpent. Les chasseurs le redoutent pour leurs chiens lorsque ceux-ci quêtent dans les broussailles.

D'après les statistiques, jusqu'en 1906, il mourait dans le seul Etat de St-Paul, plus de 240 personnes par année des suites de morsures de crotales et de bothrops. Depuis que l'Institut sérothérapique de Butantan distribue son sérum, le nombre des cas mortels diminue progressivement dans d'énormes proportions.

L'Institut de sérothérapie est composé d'un grand nombre de bâtiments séparés par des cours ; ils comprennent : le laboratoire, les niches pour les serpents, les écuries pour les chevaux inoculés, les magasins pour la manipulation du sérum, les logements du personnel. Tout y est parfaitement organisé.

Bien des points obscurs restent encore à élucider dans l'étude physiologique des serpents. Pour parvenir à mieux connaître leurs mœurs et tous les détails de leur existence, le Dr Vital Brazil, l'éminent directeur de l'Institut, a eu une idée assurément originale : il a fait enclore de murs épais, pas assez hauts pour que la vue ne puisse s'étendre au-dessus d'eux, un grand espace, sorte de square agreste, couvert par places d'une végétation luxuriante, traversé par de larges allées et parsemé de clairières. Un large fossé intérieur, contigu à la muraille et rempli d'eau, forme une seconde enceinte et s'opposera à l'évasion des hôtes dangereux qui peupleront ces bosquets. En effet, les serpents les plus venimeux doivent y être placés pour y vivre en liberté. Quand j'ai visité Butantan, l'an dernier, l'installation était presque terminée. A l'heure qu'il est, sans doute, le Dr Vital Brazil et ses collaborateurs peuvent déjà faire leurs curieuses observations en se promenant dans cet effrayant *paradou*, dans ce *Jardin des serpents* !

Avant d'aller plus loin, je dois exposer quelques notions théoriques qui feront comprendre l'importance de l'œuvre accomplie par l'Institut.

On connaît fort bien la physiologie pathologique de *l'envenimation* depuis les travaux de Calmette et de V. Brazil. Le venin bothropique est *hémorragique*. A la suite de la morsure, il se produit une sorte de décomposition du sang qui s'échappe des capillaires, d'où des hémorragies profuses dans le tissu cellulaire

sous-cutané et sous-muqueux, avec congestion intense du foie, des reins, du cerveau. C'est une sorte de purpura suraigu. Le venin crotalique, au contraire, est un poison *paralysant* ; il produit des paralysies bulbaires avec troubles de la respiration, de la vision et de la circulation. La réaction locale au niveau de la plaie est nulle ou à peu près. La mort de l'homme survient au bout d'un temps variable, vingt-quatre heures généralement.

V. Brazil a étudié les effets des venins sur les animaux de laboratoire. Le venin des *crotalus terrificus* tue le pigeon à la dose de un millième de milligramme, par la voie intraveineuse. Les doses mortelles des venins des autres espèces varient légèrement.

Quelques mots maintenant sur la préparation du *sérum anti-venimeux* à Butantan.

Le sérum préparé à Lille par le Dr Calmette se montra au Brésil sans grande action. Ainsi qu'il l'a dit lui-même dans son remarquable livre « sur les Venins », à chaque venin correspond un sérum. Or le sérum de l'Institut de Lille est surtout préparé avec du venin de serpents asiatiques, et quoique excellent pour la morsure de la vipère européenne, il est impuissant à combattre les effets du venin des serpents brésiliens, bothrops et crotales. Aussi Vital Brazil fut-il amené à préparer deux *sérums spécifiques*, l'un *anticrotalique*, l'autre *antibothropique*, qui ont une efficacité particulière, à petites doses, contre les venins de chacune de ces espèces. Mais comme il est rare que le blessé connaisse l'espèce du serpent qui l'a mordu, il était important de préparer en outre un *sérum polyvalent*, c'est-à-dire pouvant agir contre tous les venins indistinctement. C'est ce qu'a obtenu le Dr Brazil.

L'animal producteur de sérum antitoxique est le cheval ou l'âne. On prend des bêtes jeunes et saines, exemptes de toute maladie, particulièrement de morve. Les chevaux sont très sensibles à l'action du venin de serpent ; aussi commence-t-on par leur injecter une dose minime de venin : 5/100 de milligramme ; puis, on augmente la dose. On répète les injections tous les cinq ou six jours ; dès que l'animal semble souffrir ou perd de son poids, on arrête les injections. Chose curieuse, si l'immunisation est bien faite, l'animal semble se trouver très bien de cette absorption de poison ; il engraisse, son poids augmente. Bien plus, un cheval en cours d'immunisation à qui on supprime les injections de venin dépérit à la manière d'un morphinomane qu'on prive de son poison habituel. Ce cheval est véritablement devenu *séromane* !

L'immunisation dure environ un an, et le cheval finit par re-

cevoir d'énormes doses atteignant 1 gramme. Le cheval est alors prêt et le sérum de son sang est antitoxique pour le venin avec lequel il a été inoculé.

De cette façon on prépare à Butantan du sérum *anticrotalique*, du sérum *antibothropique* et du sérum *polyvalent*. Celui-ci s'obtient en alternant les injections de venin de l'une et de l'autre espèce, et, comme son nom l'indique, il est *valable* contre la morsure de tous les serpents brésiliens, ce qui lui donne une importance pratique exceptionnelle.

Le cheval immunisé peut fournir du sérum très longtemps, à condition de recevoir de temps en temps une nouvelle injection de venin. Après chaque saignée que nécessite la récolte du sérum le pouvoir antitoxique baisse rapidement pour remonter quelques jours après.

Chez l'homme, l'injection du sérum sous la peau doit être faite dans les douze heures qui suivent la morsure. Si on connaît l'espèce à laquelle appartient le serpent qui a mordu, il vaut mieux employer du *sérum spécifique* à la dose de 10 à 20 cc., car il agit plus vite et avec une efficacité particulière. Si on ne sait pas de quel serpent il s'agit (ce qui est le cas le plus fréquent); il faut injecter du *sérum polyvalent* jusqu'à la dose de 60 cc. dans les cas graves.

Le sérum est livré au public en tubes enfermés dans de petites boîtes en bois. Son prix est minime : du reste, l'Institut de Butantan le distribue gratuitement aux Hôpitaux, aux Municipalités et aux particuliers pauvres, avec des seringues à injection, et une notice sur le mode d'emploi. Pour toute rémunération, le D^r Brazil demande, à l'occasion, en échange de son sérum, les serpents dont il a besoin ; et, en apportant un *cascavel* ou un *jara-raca*, le paysan brésilien reçoit un tube du liquide sauveur.

J'étais très curieux de visiter l'Institut de Butantan pendant le peu de jours que j'ai passés à Saint-Paul, aux portes duquel il est situé. Mon distingué confrère et ami, le D^r Alvès de Lima, que je ne saurais trop remercier de sa généreuse hospitalité, me proposa aimablement de m'y accompagner.

...Nous entrons d'emblée dans le laboratoire, grande salle où sont rangés des bocaux contenant des serpents dans l'acool : serpents de toutes grandeurs, de toutes couleurs, de toutes formes, intacts ou disséqués pour montrer leurs divers organes, dont quelques-uns (qui l'eût cru ?) sont farcis de parasites spéciaux. Il y a aussi, dans d'autres bocaux, d'horribles insectes venimeux, des scolopendres énormes et de monstrueuses araignées-crabes. Nous n'avons que peu de temps à consacrer à notre

visite ; le Dr Vital Brazil le sait. Il sait aussi que la *grande attraction* pour nous, c'est le serpent mangeur de serpents, le bon serpent, si l'on peut ainsi parler, qui, inoffensif lui-même, détruit ses congénères venimeux dont la morsure est sur lui sans effet. Je supplie le Dr Vital Brazil de nous offrir ce curieux spectacle ; il était préparé à ma requête et y acquiesce de bonne grâce. Seulement, le bon serpent a déjà mangé il y a environ huit jours, et pour un serpent, la digestion est lente et l'appétit long à revenir... Essayons cependant !

Voici le bon serpent : on l'extrait d'une boîte à l'aide d'un bâton recourbé en crochet qui le saisit au milieu du corps, en anse, comme une vulgaire saucisse, et le dépose sur le sol, près de nous. C'est une sorte de grande couleuvre, d'un mètre de long environ, de couleur bleuâtre, ayant le reflet de l'acier, et si brillant qu'il en paraît humide. Il rampe lentement et redresse sa tête plate en dardant une langue qui nous paraît fort redoutable malgré sa bonne réputation ; pour nous rassurer, le docteur Brazil le prend dans ses mains et l'enroule autour de son bras ; il nous apprend en même temps son nom scientifique : *Rachidelus brasili* ; son nom vulgaire est *Mussurana*. Les paysans et les chasseurs le connaissent depuis longtemps, mais ils ignoraient encore récemment ses mœurs et ses goûts si utiles.

Avec le même bâton crochu on extrait d'une boîte un autre serpent : celui-là est excessivement venimeux, c'est le terrible *Lachesis lanceolatus*, le *Jararaca* des Indiens ; sa morsure, en quelques minutes, tue bêtes et gens. Nous nous reculons instinctivement. On l'a déposé près du *Mussurana* bienfaisant, et nous faisons cercle autour d'eux à distance respectueuse ; — j'avoue que je regarde derrière moi si je suis près de la porte ouverte...

Les deux reptiles sont là, côte à côte, bien tranquilles : ils ont l'air de s'ignorer. M. Brazil croit décidément que le *Mussurana*, repu depuis peu, « ne marchera pas », si j'ose m'exprimer ainsi. Soudain, il a fait un mouvement et s'est rapproché de sa redoutable victime. Celui-ci a vu comme nous l'ondulation de son adversaire ; à son tour, il bouge ; veut-il s'échapper ou compte-t-il sur ses crocs irrésistibles ? Avec une promptitude incroyable qui montre bien que son apparente torpeur n'était que de la tactique, le bon serpent a lancé sa gueule ouverte sur le cou de sa proie en visant évidemment la nuque, pour l'immobiliser ; mais l'autre, sur ses gardes, s'est vivement retourné et a dardé ses crocs dans le corps ennemi. Vaine blessure ! Celui-ci est immunisé par la Nature. Et voilà qu'en un instant le *Lachesis* est enlacé, tordu autour de la spirale musculeuse que forme le corps

de son adversaire ; ils roulent convulsivement l'un sur l'autre, l'un dans l'autre, et je me demande une minute si le Mussurana n'essaie pas d'étouffer le Jararaca. — Bientôt, je me rends compte de sa manœuvre : il a saisi l'ennemi plus bas qu'il ne le voulait d'abord, mais peu à peu, en avançant sa prise graduellement, il a cheminé avec sa gueule jusqu'à celle du Jararaca. Maintenant, il s'est solidement amarré à la mâchoire inférieure ; il la serre comme dans l'étau de sa petite tête plate, qui semble un instrument de chirurgien ou de tortionnaire, une pince d'acier encliquetée.

...Le corps entier du mauvais serpent disparaît sous l'enroulement du bon serpent ; ses extrémités seulement restent visibles : la tête écartelée, d'un côté, la queue qui s'agite lentement, pathétiquement, de l'autre...

— « Il va lui luxer les vertèbres cervicales », me dit doucement le docteur Brazil, « vous verrez, c'est très curieux ! »

En effet, c'est très curieux, et même un peu horrible à voir. Mais nous sommes comme fascinés par ce spectacle, la lutte du bon et du mauvais reptile, d'Ormuz et d'Ahrimane...

Pendant quelques minutes qui m'ont paru interminables, Ormuz a étiré le col de son adversaire demi-mort en prenant appui sur ses propres anneaux qui l'étreignaient et agissant ainsi par l'ingénieux mécanisme du levier. Puis, il a commencé à tordre lentement de droite à gauche et de gauche à droite ce cou allongé, effilé... Ahrimane était-il mort quand j'ai quitté ce spectacle pour aller voir le reste de l'établissement ? Je n'oserais pas même affirmer qu'il le fût entièrement lorsque Ormuz, après notre départ, a commencé à l'avaler... Une heure plus tard, quand nous sommes revenus, la chose était presque finie. Le bon Mussurana était maintenant étendu de tout son long sur le sol, à la place où nous l'avions laissé enroulé en boule. On apercevait nettement, au renflement brusque de son armure d'acier, le point où s'arrêtait l'engloutissement de sa proie : celle-ci avait disparu, engloutie jusque tout près de la queue ; et, détail qui m'a frappé et qui m'a ému malgré ce que je sais de l'inconscience des mouvements réflexes, cette petite queue s'était enroulée autour du pied d'une table, et s'y cramponnait encore avec des tressaillements convulsifs.

Professeur S. Pozzi,
*Membre de l'Académie de Médecine,
chargé de mission scientifique au Brésil
et à la République Argentine.*

Le sentiment de la nature dans la poésie hispano-américaine¹

EPOQUE ROMANTIQUE

I

Nous avons vu dans un précédent article la place peu importante qu'occupent les descriptions de la nature américaine dans la poésie coloniale. Par contre, au XIX^e siècle, presque tous les écrivains chantent la beauté des régions qu'ils habitent et c'est peut-être là le caractère le plus saillant de la poésie d'alors. On n'imitera plus seulement les écrivains de la métropole (qui se sont en général peu souciés des beautés champêtres), mais aussi les auteurs européens, l'indépendance des républiques hispano-américaines ayant détruit les barrières qui empêchaient l'introduction des œuvres étrangères.

On ne saurait, dans une pareille étude, oublier l'influence prépondérante exercée par Humboldt. Nul doute que ses admirables tableaux si neufs, si colorés, n'aient suscité les descriptions des poètes américains. Ce ne sont plus là de simples et de fastidieuses énumérations de botaniste. L'explorateur allemand est véritablement ému par la splendeur des pays qu'il traverse ; il peint leur flore innombrable avec admiration et amour².

Chateaubriand exerça en Amérique une influence plus importante encore que celle de Humboldt et c'est surtout grâce à la lecture d'*Atala* et de *Natchez* que les Hispano-Américains se sont enfin aperçus du parti littéraire qu'ils pouvaient tirer des beautés de leur pays, mais peu d'écrivains eurent un sentiment aussi profond et personnel de la nature, et ce n'est pas aux seuls américains que l'œuvre de l'écrivain français parut une révélation.

On pourrait être surpris de voir que, malgré le nombre considérable de poètes américains qui chantèrent la nature, il n'y ait eu au XIX^e siècle que fort peu de poèmes descriptifs d'une valeur réelle.

¹ Voir le N^o du 15 octobre 1910, p. 87.

² Le poète vénézuélien Bello connut Humboldt à Caracas. Ils firent ensemble la fameuse ascension de la Silla de Avila, et l'œuvre du naturaliste a certainement agi sur l'auteur de la « Agricultura de la Zona Tórrida ».

La plupart des œuvres se ressentent d'une improvisation par trop rapide. Il est vrai qu'elles ont été écrites à une époque — qui fut si longue que d'aucuns croient qu'elle dure encore — où les républiques de l'Amérique latine étaient en proie à de continues révolutions. Certes, il n'y avait pas alors en Amérique de carrières littéraires ; rien ne semble moins favorable à l'entier épanouissement d'un talent poétique que la vie menée par les écrivains de ce temps et la biographie de tel poète pourra paraître à cet égard pleine d'utiles enseignements.

« Je naquis », dit le Colombien Julio Arboleda, « dans un désert au milieu des forêts incultes qui bordent l'Océan Pacifique. » A la suite de troubles politiques ses parents avaient dû se réfugier dans une mine. Vers sa treizième année, pendant un voyage en Europe, on confia son éducation à un professeur irlandais catholique. Le jeune Arboleda apprit l'anglais, parcourut la France et l'Italie et retourna dans son pays natal en 1838 ; là, désireux d'occuper une place dans l'administration, il étudia en deux ans le droit et les sciences politiques, tout en trouvant le temps d'enseigner la littérature à l'Université du Cauca. Plus tard, il joua un rôle important à la Chambre Colombienne où ses qualités d'orateur furent très remarquées. Il était en principe ennemi des révolutions qu'il combattit en 1849, mais en 1851, il n'hésita pas à prendre les armes contre le gouvernement. Il serait injuste de ne pas dire qu'alors la Colombie était à la merci d'un parti dit « socialiste » qui, grâce à ses clubs ou sociétés démocratiques, terrorisait le pays tout entier. Mais le parti au pouvoir tomba et en 1854, Arboleda fit comme colonel son avant dernière campagne contre les révolutionnaires. Cependant le destin lui réservait de plus brillants succès : en 1860 le poète montra de hautes aptitudes militaires pendant les campagnes de Santa Marta et du Cauca où, en qualité de général en chef, il lutta victorieusement contre le dictateur Mosquera et contre García Moreno, président de l'Equateur, qu'il fit prisonnier avec toute son armée en moins d'une heure. Arboleda ne devait d'ailleurs pas survivre à sa victoire ; peu de jours après il mourait assassiné. Telle fut la vie d'un des meilleurs poètes Colombiens¹.

¹ La principale œuvre d'Arboleda « Gonzalo de Oyon » eut aussi une curieuse histoire. Ce poème comptait 24 chants dont trois inachevés et l'auteur avait mis dix ans à l'écrire. Une partie des manuscrits se perdit en 1851 quand la maison d'Arboleda fut mise à sac. En 1858 le poète refondit son œuvre et en écrivit une partie importante. En 1860 il confia à un ami une nouvelle copie du « Gonzalo » mais son œuvre tomba avec tous ses bagages entre les mains d'une parti révolutionnaire et l'on ne put jamais

L'existence de presque tous les écrivains hispano-américains de l'époque romantique fut féconde en événements tragiques de toute sorte. Heredia, Mármol, José Eusebio Caro furent exilés, Acuña et Vargas Tejada se suicidèrent ; Plácido, Zenea et Melgar furent fusillés à la suite de troubles politiques. La plupart des œuvres furent conçues et écrites dans des conditions très peu favorables et il ne faudra pas s'étonner si trop souvent elles ont l'air d'avoir été ébauchées plutôt qu'écrites.

L'abondance des éloges et la facilité avec laquelle on les gaspillait ont aussi servi la cause de la médiocrité. Il y eut bien peu de critiques littéraires dignes de ce nom pendant la première moitié du XIX^e siècle et même après 1850, il en est beaucoup trop qui rappellent le fameux poète Altamirano, qui, bien que professeur de latin à Letrán, n'hésita pas à écrire que « à côté de l'« Agricultura de la Zona Tórrida » les Géorgiques elles-mêmes pâlissent, Horace paraît tiède et rachitique, Lucrèce incomplet et les fantasmagories de Pindare vont se perdre dans la poussière d'Olympie¹. » L'étrange critique mexicain ajoutait qu'« après Mármol, Victor Hugo avait lancé en Europe des apostrophes analogues à celles du poète argentin », mais qu'avant lui « il serait vain d'écouter l'écho des colères antiques. » Il faut chercher l'origine de cette exaltation patriotique dans la déplorable littérature, toute gonflée de métaphores, qui sévissait en Amérique pendant les guerres de l'Indépendance. Que de poèmes informes furent alors lus ou distribués aux troupes ! Combien d'odes où, pour flatter l'amour-propre des soldats on leur enseignait qu'à côté de leurs victoires celles de Marathon et de Salamine étaient des jeux puérils ! Ces accès de chauvinisme se retrouvent jusque dans l'étude de la nature et on vit en plein XIX^e siècle un très bon poète comme le Colombien Gregorio Gutiérrez González tomber dans de risibles excès lorsque, voulant glorifier le maïs qui croît dans son pays avec une magnifique abondance, il en arriva à s'indigner contre ceux qui oseraient lui comparer la pomme de terre.

« Oh ! comparar con el maíz las papas
Es una atrocidad y una blasfemia 2. »

savoir ce que le manuscrit était devenu. Il ne reste aujourd'hui du poème que les fragments primitifs que l'auteur avait revus en 1858.

1 Prologue de Ignacio M. Altamirano aux « Pasionarias » de Manuel M. Flores. Paris. Garnier Hermanos.

2 C'est une atrocité et un blasphème que de comparer le maïs aux pommes de terre (Memoria sobre el cultivo del maíz en Antioquia.)

L'exemple de Gutiérrez González n'est nullement isolé et nous pourrions en trouver d'analogues dans la littérature de toutes les républiques hispano-américaines. Les écrivains de langue espagnole en Amérique ont, en effet, beaucoup de points communs : ils forment un ensemble vraiment homogène et on imaginerait très raisonnablement un Mármol Mexicain et un Pesado Argentin, un Olmedo Vénézuélien et un Bello Equatorien. Si ces poètes diffèrent parfois, c'est par suite de la variété des régions qu'ils décrivent plutôt qu'à cause de sérieuses dissemblances dans leur façon d'envisager la nature. Il n'est que trop évident qu'on ne chantera pas la Pampa comme la Zone Torride, mais l'on conçoit aisément un poète colombien vivant quelques années en Argentine et composant des vers semblables à ceux d'Echeverría.

Les républiques hispano-américaines n'ont commencé à avoir un semblant de personnalité que vers la fin du xix^e siècle. Jusqu'alors l'empreinte espagnole avait été seule visible et il est assez piquant de la trouver jusque dans la véhémence et la crudité des injures adressées par les colonies à la Métropole lors de l'Emancipation et que seuls des descendants des Conquistadores pouvaient énoncer sous une forme aussi passionnée.

La plupart des poètes hispano-américains de l'époque romantique sont, comme les Espagnols, profondément religieux ; l'idée de Dieu est toujours présente dans leurs descriptions et il est rare que celles-ci ne renferment pas quelques vers pour glorifier l'œuvre du Créateur. Dans la « Agricultura de la Zona Tórrida », Bello ne manque pas d'implorer la clémence divine pour les laboureurs et nous retrouvons l'idée de la toute puissance de Dieu dans la plupart des poèmes d'Heredia¹. La mélancolie est un autre caractère commun à presque tous ces poètes. L'exil surtout — il y eut tant d'écrivains exilés ! — contribua à augmenter leur tristesse et c'est ainsi que se forma toute une littérature douloureuse qu'emplit le regret de la patrie absente. Les meilleurs vers de la poésie descriptive furent écrits loin des régions qu'ils célèbrent². Heredia écrivit aux Etats-Unis les admirables vers aux palmiers de sa patrie qui sont parmi les plus beaux de son poème « el Niágara ».

1 « Je veux vivre et mourir dans le sein de l'Eglise » écrivait le poète dans sa dernière lettre. Cf. aussi les poèmes d'Heredia « El Niágara », « El himno al Sol », « Al Cometa de 1825 », « El Arco Iris », etc.

2 Bello était à Londres quand il composa ses meilleurs vers mais il n'était pas en exil et ses descriptions de la nature, loin d'avoir la mélancolie des autres poètes hispano-américains sont plutôt empreintes d'optimisme.

« La palmas, ay ! las palmas deliciosas
Qui en las llanuras de mi ardiente patria
Nacen al sol de la sonrisa y crecen
Y al soplo de las brisas del océano
Bajo un cielo purísimo se mecen 1. »

Le Colombien José Eusebio Caro avait composé dans son pays « La Despedida de la Patria », « La Hamaca del destierro », « El Hacha del proscrito² » et vraiment, on dirait qu'il pressentait son exil ; il fut en effet obligé d'émigrer en 1851 et corrigea ses poèmes à New-York.

Un autre des caractères de la poésie hispano-américaine est une sorte de nonchalance voluptueuse dans les descriptions de la nature : les énumérations toutes colorées d'épithètes, des fruits et des fleurs exotiques laissent dans les œuvres des poètes un peu de la grâce et des arômes des contrées exubérantes de l'Amérique. Nous retrouvons cette sensualité tropicale chez des écrivains qui, par ailleurs, diffèrent beaucoup entre eux et qui n'ont pas tous habité les tropiques, tels que Heredia, Bello, Juan Cruz Varela (Oda à América), etc. Elle est poussée jusqu'à l'exagération chez le Mexicain Flores dont les poèmes sont d'ailleurs souvent fort agréables, mais qui considère par trop les beautés de la campagne américaine comme les servantes respectueuses et empressées de ses amours. Son poème « Bajo las Palmas » est très intéressant à cet égard. L'auteur nous y montre les forêts, les grottes, le gazon, les palmiers et même le ciel et le soleil s'efforçant de contenter un maître exigeant.

Tels sont les caractères généraux de la poésie de l'époque romantique.

On peut considérer comme poètes de transition entre le XVIII^e et le XIX^e siècles l'Argentin Labarden (1754-1813) dont l'ode « Al Paraná » renferme quelques intéressants essais de couleur locale et le Mexicain Navarrete (1768-1809) dont l'inspiration est alourdie par un imposant cortège mythologique. Les descriptions de cet auteur, quoique agréables et généralement faciles manquent absolument d'originalité.

L'époque des guerres de l'Indépendance, peu favorable aux travaux littéraires fut surtout féconde en poèmes patriotiques et militaires, vibrants comme des hymnes, bien faits pour conduire

1 Les palmiers, hélas ! les délicieux palmiers qui naissent au sourire du soleil dans les plaines de ma patrie ardente et grandissent au souffle des brises de l'océan se balancent sous le ciel si pur !

2 « L'adieu à la Patrie », le « hamac de l'exil », « la hache du proscrit ».

des troupes à la victoire, mais qui n'auraient jamais dû avoir d'autre prétention. Elle fut suivie de près par celle de la poésie didactique dont le principal représentant fut le Vénézuélien Andrés Bello (1780-1865), auteur de deux remarquables poèmes « la Alocución á la Poesia » et la « Agricultura de la Zona Tórrida ».

Ces œuvres rappellent d'assez près « les Jardins » de Delille, mais il serait injuste de n'y voir que les simplicités pompeusement versifiées du poète français. Il y a parfois dans les vers descriptifs de Bello une vie abondante et une richesse de couleurs remarquables dont les principaux précurseurs furent Valbuena et Landívar¹. Bello doit aussi beaucoup à Virgile qu'il traduit souvent ou imite et la morale qui se dégage de ses poèmes est réconfortante comme celle des « Géorgiques ». L'originalité du poète Vénézuélien consiste à avoir donné le premier un relief propre aux somptueux spécimens de la flore américaine et à les avoir animés de sentiments humains comme dans ces vers où le poète s'adresse à l'agriculteur de la Zone Torride :

Y para ti el maiz, jefe altanero
De la espigada tribu, hinche su grano
Y para ti el banano
Desmaya al peso de su dulce carga.....
Crece veloz y cuando exhausto acaba
Adulta prole en torno le sucede 2.

Les descriptions sont précises et courtes et généralement il suffit au poète de quelques mots pour donner une idée pittoresque de la plante ou du fruit qu'il veut peindre. Il ne célèbre un peu plus longuement que le bananier pour qui il a une tendresse toute paternelle, qui lui a inspiré ses plus beaux vers. Malheureusement Bello manquait d'imagination et ses vers, véritablement originaux se réduisent à quelques courtes descriptions où d'ailleurs il est arrivé à l'auteur de s' « autoplager³ », suivant l'expression de M. Menéndez y Pelayo.

1 Bello a aussi des précurseurs espagnols tels que Arriaza et Maury ainsi que l'ont fait remarquer M. A. Caro et M. Menéndez y Pelayo.

2 Pour toi le maïs, chef hautain de la tribu des épis, gonfle ses grains et pour toi le bananier défaille sous le poids de sa douce charge. Vite il grandit et quand il meurt exténué, tout autour de lui ses enfants déjà adultes lui succèdent.

3 Par exemple dans « La Agricultura de la Zona Tórrida » :

« el banano

Desmaya al peso de su dulce carga. »

Le poète cubain José María Heredia (1803-1839) fut, à n'en pas douter, un poète d'une inspiration plus vaste que celle de son contemporain Bello. C'est un admirateur passionné de la nature américaine qui lui inspira ses œuvres les plus personnelles. Ses vers d'amour nous paraissent bien fades aujourd'hui ; ils sont pleins de lieux communs et nous n'y trouvons presque jamais de traces de poésie véritable. Sans doute, même dans ses meilleurs poèmes descriptifs, il y a aussi des défaillances, mais le poète montre un tel enthousiasme pour son sujet qu'on les lui pardonne de bon cœur.

José Enrique Rodó¹ a dit que « la nature constitue chez Heredia le fond du tableau que domine le désespoir de René ou l'orgueil de Childe Harold. » Le poète cubain fut le premier romantique de l'impression personnelle dans la poésie hispano-américaine. Il aimait le grandiose, les paysages immenses ou tragiques ; voyez comment il s'adresse à la tempête :

« Al fin mundo fatal nos separamos
El huracán y yo estamos solos 2. »

et au Niagara :

« Yo digno soy de contemplarte ; siempre
Lo común y mezquino desdeñando
Ansí por lo terrífico y sublime 3. »

C'est peut-être l'exil qui inspira à Heredia ses vers les plus émus. Le souvenir poignant de la patrie lointaine, de son ciel si profondément bleu, le regret des manguiers et des orangers et de « la tiède splendeur de la lune magique » le harcelèrent comme un mal impossible à guérir. Le soleil surtout lui manquait : « El sol terrible de Cuba »

et dans la « Alocucion á la Poesía » :

« Bajo su dulce carga desfallece el banano. »

Il est curieux de comparer ce vers à celui dénué de beauté de Delille dans « Les Jardins » :

« Les bananiers chargés et de fruits et d'ombrage. »

1 José Enrique Rodó, *El Americanismo literario*. Revista Nacional. Montevideo, 1895.

2 Enfin, monde fatal, nous nous séparons. L'ouragan et moi nous sommes seuls.

3 Je suis digne, moi, de te contempler. Dédaigneux toujours de la vulgarité et des mesquineries, j'ai aspiré à ce qui est terrible et sublime.

« Espejo ardiente donde el Señor se mira 1. »

Aussi comme la joie du poète est grande quand il retourne à des climats plus doux après un séjour de deux ans aux Etats-Unis. Voyez dans « Vuelta al Sur » les vers aériens où il peint la lumineuse sérénité de l'atmosphère tropicale :

« Del aliento genial de la brisa
Nuestras velas nevadas llenamos
Y entre luz y delicia volamos
A los climas serenos del Sur 2. »

Heredia fut un véritable innovateur : ses descriptions sont pleines de hardiesses inconnues jusqu'à lui. Il n'hésite pas à employer le mot juste même quand celui-ci pourrait paraître d'une sonorité désagréable et c'est ainsi que nous trouvons dans ses vers des noms de montagnes ou de guerriers Mexicains tels que : Iztaccihual, Popocatepec, Acamapich et Ahuitzol. C'est là une preuve de réelle témérité, car à l'époque d'Heredia bien des poètes auraient encore compris et approuvé les timidités d'Oña qui, trouvant peu harmonieux le nom du pirate Anglais Hawkins, le changea élégamment en Aquines dans son « Arauco Domado ».

Heredia, comme Bello, mais à un degré bien moindre, manqua d'imagination et, si l'on retranche de ses œuvres les nombreuses imitations avouées ou non et les traductions, les vers d'amour et la plupart des poèmes patriotiques qui sont faibles, pour ne retenir qu'une douzaine de pièces qui ont pour cadre la nature américaine, on trouvera même dans celles-ci des répétitions et des faiblesses, des expressions identiques³ et un vocabulaire pauvre. Est-ce vraiment là une preuve de manque d'imagination ou de corrections insuffisantes ? Nous croyons à ces deux raisons mais Heredia n'en reste pas moins le poète le plus inspiré de l'époque romantique.

Jules SUPERVIELLE.

1 Miroir ardent où se mire le Seigneur.

2 Nous emplissons nos voiles neigeuses avec l'haleine légère de la brise et nous volons parmi la lumière et les délices vers les climats sereins du Sud.

3 Poésias líricas de José Maria Heredia, Paris, Garnier, Hermanos, 1893. Dans les morceaux intitulés « Al Sol », « Al Océano », nous retrouvons des expressions telles que « espejo ardiente » ou « frente radiosa ».

La sociologie de M. H. Cornejo

Voici quelques mois qu'a paru à Madrid le deuxième et dernier volume de la « Sociologie Générale » du docteur Mariano H. Cornejo. Nous pouvons aujourd'hui apprécier cette œuvre dans son ensemble imposant ; certes nous ne nous permettrons pas de porter un jugement qui puisse prétendre à une autorité définitive, mais le moment est venu de mettre en relief les points principaux de cette vaste étude du docteur Cornejo, et d'en souligner la haute importance. Il ne faut pas laisser passer inaperçu, ou presque, un livre qui vraiment fait honneur à son auteur et au Pérou tout entier, par les qualités de réflexion et de méthode scientifique dont il témoigne.

Esprit vigoureux, solidement assis, doué d'un puissant pouvoir d'assimilation, Cornejo affirme avec force sa personnalité bien arrêtée. Ce serait une exigence extravagante et absurde que de demander à un hispano-américain une parfaite originalité, surtout dans une science comme la sociologie qui, malgré sa date si récente, compte un grand nombre d'adeptes éminents, et où il est besoin avant tout aujourd'hui de mettre d'accord et d'unifier les diverses doctrines existantes, pour la plupart fondées, exactes en partie dans leurs affirmations, mais incomplètes par négligence ou par oubli. Le docteur Cornejo n'a pas eu la vaine prétention de prétendre créer à lui seul un nouveau système de sociologie, plus ou moins original, sans tenir compte des recherches antérieures. Il a utilisé ces recherches en tenant fidèlement compte de leurs résultats ; il a cherché à grouper les tendances diverses ; et, sans se laisser arrêter ni décourager par leur désordre et leur contradiction apparents, il a tenté, souvent avec succès, de les combiner sous une direction générale capable de les harmoniser et de les régir. Lorsqu'il traite de l'imitation, c'est naturellement Tarde qu'il résume ; de la division du travail, c'est Durkheim ; des phénomènes psychiques collectifs, idiome, mythe, habitude, c'est Wundt ; mais cet éclectisme salubre et rationnel est gouverné par un principe supérieur, par une conception philosophique sans laquelle, comme il le dit très justement « la Sociologie se bornerait à être une revue de faits souvent contradictoires, qui ne peuvent être utiles que si une idée générale les ordonne et les classe ». Cette conception philosophique prédominante, c'est l'évolutionnisme mécaniste de Spencer.

Etant donnée la génération à laquelle il appartient et les influences intellectuelles qui agirent sur son éducation, le docteur Cornejo ne pouvait qu'être spencérien. Il le fut avec ardeur dès les jours maintenant lointains où le spencérisme était presque inconnu au Pérou ; et il l'est encore avec une fidélité qui peut-être va jusqu'à l'excès. Il n'a pas senti la nécessité, généralement reconnue à l'heure actuelle, d'élargir et de compléter ce mécanisme positiviste par quelque cause intrinsèque qui en explique l'évolution. Il s'en tient strictement aux *Premiers Principes*, dont il fait un remarquable résumé, comme il sait les faire, avec un talent didactique tout particulier et une indéniable maîtrise. Il s'écarte de Spencer sur ce point seulement qu'il tient pour primitive, non pas l'instabilité de l'homogène, mais l'instabilité de l'hétérogène, et qu'il admet par conséquent la multiplicité et l'hétérogénéité à l'origine des choses : idée qui, logiquement, devrait finir par le conduire à un pluralisme philosophique analogue à celui de Tarde.

Notre remarque n'est pas une censure du fidèle attachement de Cornejo à la philosophie de Spencer. Le spencérisme est sans doute un système puissant, plein de valeur, une admirable synthèse des résultats de la Science, comparable, comme on l'a dit tant de fois, à l'aristotélisme de l'antiquité. Certes, comme il n'offrait ni une satisfaction légitime, ni l'aliment nécessaire à quelques-unes des facultés les plus hautes et les plus respectables de l'entendement humain, son hégémonie fut éphémère (ce qui est dû aussi à la rapidité des progrès de la philosophie contemporaine) ; il ne put atteindre ni en extension ni en durée le pouvoir qu'atteignent d'autres écoles caractérisées par un effort analogue, comme l'hégélianisme par exemple, qui régna quatre-vingts ans. Mais ce serait faire preuve d'une grande frivolité et d'une légèreté inexcusable que d'estimer épuisée son immense puissance et son influence fertile ; il serait prématuré de le considérer comme une étape depuis longtemps franchie dans le développement de la pensée moderne. Il est très probable au contraire, presque certain, que le rythme accéléré de la spéculation philosophique actuelle ramènera bientôt la valeur absolue des courants positivistes et naturalistes que le spencérisme exprime et canalise de façon supérieure. Comme tous les grands systèmes sont en partie certains, qu'ils renferment des *âmes de vérité*, selon l'expression même de Spencer, au lieu de les accepter tous en bloc, comme le font certains, les ajoutant dans une confusion et une incohérence inouïes parce qu'ils ne peuvent s'élever à un sincrétisme hors de leur portée, mieux vaut

évidemment adopter par un choix personnel et délibéré celui qui s'accorde le mieux avec nos inclinations et nos idées, celui qui nous sera le plus utile pour la direction particulière de notre vie intellectuelle. Et vraiment le livre que nous étudions n'est pas une des moindres preuves de l'utilité et de la portée du spencérisme en sociologie.

Conséquent avec le mécanisme, Cornejo est résolument déterministe. Il soutient non seulement que le déterminisme correspond à l'intelligibilité, mais que, sans l'équivalence parfaite entre la cause et l'effet la science est ruinée. Bien qu'il se montre fort au courant des théories les plus récentes, les observations et les réflexions de Leroy, Boutroux et Bergson n'ont pas agi sur lui. Sa condamnation étroite du contingentisme nous paraît injuste. La doctrine de la contingence ne détruit pas la connaissance scientifique (ses partisans l'ont prouvé de façon satisfaisante), parce qu'elle ne supprime ni les répétitions ni les ressemblances qui servent de fondement à cette connaissance, ni les relations, ni les lois qu'elle veut exprimer ; son effort consiste à revendiquer à côté de ces lois un élément créateur, vital, essentiellement variable, qui inspire l'évolution, et dont l'existence rende compte de la diversité et de l'individualisation des êtres. Poincaré, quoique déterministe, prouve que ce qu'on appelle le hasard est dans les sciences quelque chose de plus que la pure ignorance des causes ; que c'est un phénomène commun aux diverses classes de connaissance que le manque d'équivalence entre l'effet et la cause, que des causes insignifiantes ont des effets démesurés. Il est évident que le contingentisme, s'il est poussé à l'extrême, peut arriver à affaiblir gravement les concepts nécessaires de loi et de cause ; mais quel est le principe qui n'aura pas des conséquences désastreuses si on le torture jusqu'à en extraire les derniers résultats ? Le contingentisme bien entendu naît du relativisme même, qui est le point de départ de Spencer. La détermination rigoureuse des phénomènes et leur enchaînement nécessaire n'est que le reflet sur les choses des conditions de notre intelligence, la projection sur le monde extérieur des principes logiques de notre esprit. Mais nous devons forcément nous rendre compte, au profit de notre action même, de ce que cette prise de possession de la réalité extérieure par la logique humaine, si étendue soit-elle, ne peut être ni absolue ni complète ; quelque chose d'imperceptible, d'éminemment actif, se soustrait dans les objets à la détermination mécanique et spatiale de notre entendement. Le déterminisme exclusif pose que l'état actuel est tout entier dans l'état précédent, qu'il n'y a

rien de plus dans l'effet que dans la cause. Cette conception arrive fatalement à ce terme extrême, l'immutabilité, et l'immobilité. Elle n'explique pas le fond de la nouveauté, elle veut au contraire la supprimer. Elle ne rend pas compte, elle ne peut rendre compte de la vie ni de la multiplicité ; elle ne nous dit pas pourquoi apparaissent les différences, les variétés, pourquoi une chose se transforme en une autre chose, pourquoi cette unité suprême qu'elle proclame se trouve divisée et comme déchirée dans l'infinie diversité des formes. Elle ne voit que le côté statique des choses ; par une nécessité inéluctable elle ignore le dynamisme réel.

Nous nous sommes arrêtés jusqu'ici aux considérations philosophiques que le docteur Cornejo effleure en passant, considérations qui influent nécessairement sur la sociologie, et qui ont avec elle des points communs, par le haut degré de généralité de cette science si proche de la philosophie pure. Limitons-nous maintenant, car il en est temps, aux problèmes purement sociologiques.

Malgré son spencérisme enthousiaste, Cornejo n'est pas un organiciste orthodoxe et étroit. Mais qui le serait aujourd'hui ? Spencer lui-même qui dans ses *Principes de Sociologie* introduisit avec une telle insistance la notion d'organisme social, l'atténua suffisamment dans la suite ; de même Schaafle, le champion allemand de la sociologie biologique. Suivant le courant qui dérive de ces exemples, Cornejo évite avec soin les exagérations organicistes, et unit à l'étude des fondements biologiques de la Société l'étude des éléments psychiques qui la spécifient et la caractérisent. Il dit textuellement : « La Société constituant une organisation spéciale et supérieure aux organisations animales, une partie seulement des principes biologiques peut lui être appliquée, et par conséquent, outre les premiers principes qui dirigent l'évolution de la vie, la Sociologie doit passer en revue et étudier à l'aide d'un critère exclusivement social les phénomènes qui lui sont propres » (Tome I, page 19). Ces phénomènes sociaux humains sont pour lui « spéciaux au suprême degré » (page 85) ; ce sont les formes supérieures et qui ne peuvent être confondues, de l'intégration universelle, irréductibles aux formes purement biologiques, de même que les formes biologiques sont irréductibles aux formes chimiques (page 193). Il déclare que la Société n'est pas un organisme végétal ou animal, mais un composé supérieur, constitué par trois principes solidaires d'union, principe physique, organique, psychique (besoins communs, force politique, coopération volon-

taire), dont l'adaptation s'exprime subjectivement par la *conscience de l'espèce*. Cette conscience du groupe ou sentiment de solidarité est pour Cornejo la caractéristique essentielle du fait social, même lorsqu'elle découle de causes organiques et mécaniques par l'unité et l'enchaînement étroit du développement universel. Il adopte donc le fond de la doctrine de Giddins et l'on peut dire qu'il incline quelque peu à une conception psychique de la Société puisqu'il proclame comme sa marque distinctive et sa qualité propre un phénomène psychologique le « sentiment de la solidarité », expression particulière de l'adaptation sociale. En somme, la position qu'il occupe est un moyen terme entre l'organicisme et le psychologisme, avec un désir louable de les concilier. Cependant il est dans son œuvre des détails qui accusent un reste de l'ancienne suprématie de la conception biologique, comme les phrases suivantes, qui contredisent les passages déjà cités, et qui paraissent engouées du matérialisme de Ribot, négation de la réalité substantielle de l'élément psychique. « La matière des faits sociaux, c'est le processus physique et biologique ; leur forme, c'est le processus psychique de la collectivité » (page 167). « L'idée est l'épiphénomène de l'être vivant qui s'appelle l'homme » (page 213).

Mais si, malgré ces vestiges accidentels, Cornejo dans l'ensemble et l'essence de son œuvre s'écarte beaucoup du pur organicisme biologique, il ne s'écarte pas moins de la sociologie exclusivement psychologique dont Gabriel Tarde est le plus grand représentant. Il n'est pas un lecteur des œuvres de Tarde qui ne reste enchanté et subjugué par l'agréable fertilité, par la sagacité de ses considérations et par la prodigieuse richesse de ses idées à la fois fines et solides comme des épées de bonne trempe, subtiles et claires comme des rayons de lumière ; il faut admirer une telle pénétration dans des hypothèses aussi audacieuses, une telle solidité jointe à une élégance aussi svelte. Mais, selon l'habitude de l'initiateur et de l'inventeur, épris de sa manière personnelle de voir, il va jusqu'à ne voir dans la Société que l'irradiation imitative. Cornejo l'en accuse à bon droit ; il l'accuse aussi de ne pas expliquer le phénomène primordial de l'invention. Prise au pied de la lettre, cette seconde accusation serait inexacte ; car un très long chapitre de l'œuvre de Tarde intitulée « La logique sociale » traite précisément des lois de l'invention. Mais il faut convenir que Tarde ne réussit pas à les préciser comme il précise celles de l'imitation, et qu'il s'en tient dans cette partie à de vagues généralités sans portée, peut-être parce qu'il y avait là une difficulté impossible à surmonter :

à savoir pourquoi le phénomène de l'invention dans son essence résiste à une détermination absolue, comme émanation de la spontanéité radicale de l'esprit. Cornejo fait remarquer en passant que dans les lois mêmes de l'imitation telles que les formule l'auteur, on peut lui objecter par exemple le passage de l'intérieur à l'extérieur dont l'expérience sociale présente souvent l'exemple inverse. Les accusations graves et vraiment fondamentales qu'il dresse contre la théorie qui réduit la Société à une répétition d'imitations sont les suivantes : 1° si par là s'expliquent les ressemblances et les homogénéités sociales, en revanche les forces organisatrices et coactives, les lieux hiérarchiques qui constituent et soutiennent tout groupement social ne s'expliquent nullement ; 2° l'imitation n'a trait qu'aux « homologues » ou ressemblances imitatives, et fait abstraction des nombreuses et très importantes « analogies » ou coïncidences qui proviennent de l'identité substantielle des lois de l'intelligence avec l'action humaine en tout lieu et en tout temps. Nous ne connaissons pas de critique des lacunes de la doctrine de Tarde qui ait plus de nerf et de portée. En effet, une Sociologie ne peut être complète qui, comme celle de ce penseur, laisse dans l'ombre le principe efficient de l'organisation et de la subordination sociale (élément politique), et se contente d'étudier le reflet des inventions sur l'intelligence des imitateurs, aspect extérieur et passif, oubliant les facteurs vivants et actifs ; qui tient pour étrangères à son objet les similitudes que présentent à travers les phases de leur évolution des peuples qui ne s'imitent pas, ne se connaissent pas (féodalité en Egypte, au Japon, dans l'Europe du Moyen Age, au Mexique ; christianisme et bouddhisme, etc.). L'imitation, phénomène si intéressant et si vaste, mais plutôt en surface, ne suffit pas à expliquer la formation et le fonctionnement du groupement social. Tenir compte de la seule imitation, c'est ne tenir compte que des images qui se reflètent dans les eaux d'une rivière, sans considérer la poussée du courant ni la configuration du terrain qui en déterminent le cours. En outre de l'invention dans ce qu'elle a d'indéterminable et de contingent, il est d'autres facteurs qu'il faut ajouter à l'imitation pour obtenir une explication exacte du développement de la Société. Cornejo énumère et étudie les facteurs physiques (le milieu et le sol), les facteurs biologiques (hérédité, race, peuplement) et les facteurs proprement psychiques (l'imitation et l'éducation, la guerre, la division du travail, le langage, le mythe, la morale), et reconnaît la supériorité de ces derniers.

En somme, la conception de la Société que se forme Cornejo,

aussi éloignée de l'organicisme pur que du pur psychologisme peut s'enfermer dans cette définition : la Société est une forme spéciale du processus universel d'adaptation, un composé supérieur constitué par un triple lien (idées communes, pression politique, division du travail), et caractérisé par un phénomène psychique (la conscience du groupe).

Les excellents chapitres où il traite séparément de chacun des facteurs sont du plus haut intérêt, étant nourris par une information exacte et sûre. Mais, par cela même que nous estimons beaucoup cette œuvre et que nous voudrions qu'elle eût toute l'influence et le retentissement mérités, nous ne pouvons dissimuler notre désaccord avec elle sur certains jugements accidentels qu'elle renferme. Obéissant, contre son habitude et par exception, aux frivoles caprices de la mode qui tend à refuser aujourd'hui toute importance sociologique au facteur ethnique, après avoir hier exagéré cette importance jusqu'à la monstruosité, Cornejo multiplie les difficultés et les contradictions sur le caractère propre de chaque race ; il accueille à cette fin des opinions paradoxales, de simples « boutades », comme celles de Schmoller, de Zeller et de Gohier ; il va jusqu'à dire que les fameux portraits des Gaulois par César, des Germains par Tacite n'indiquent pas une qualité permanente et singulière, mais l'effet de conditions variables du milieu physique et de l'état social. Et cependant tout lecteur impartial trouve dans ces descriptions psychologiques qui datent de deux mille ans des traces morales ineffaçables qui sautent aux yeux chez les Français et les Allemands d'aujourd'hui. Dans un autre passage il écrit : « Les types sociaux du mystique et du guerrier sont des survivances très limitées, qui diminuent sans cesse. » Cette expression, plutôt qu'elle ne constate, traduit une soumission ou une aspiration que nous ne pouvons partager. Que ces types sociaux adoptent des formes nouvelles adaptées à des nécessités nouvelles, oui ; mais il n'est pas à désirer, loin de là, qu'ils disparaissent dans ce qu'ils ont de substantiel (et Cornejo doit le reconnaître, de façon inopportune, pour ce qui est de la religion, dans le tome second). Le sage ne remplace pas le mystique ; l'industriel ne peut remplacer l'élévation tragique du vrai combattant. Ce sont des types qui répondent aux aspirations les plus hautes de la nature humaine ; ces aspirations peuvent par instants s'affaiblir ou s'éclipser, mais leur mort entraînerait l'appauvrissement et la dégradation de l'univers. Nous ne sommes pas suspects d'attachement aveugle aux croyances et aux institutions religieuses, nous ne sommes pas des adorateurs de

la force brutale, ni des admirateurs de tout genre de militarisme ; mais nous n'hésitons pas à dire qu'un monde étranger à toute angoisse du surnaturel, à toute préoccupation du mystère, qu'une vie sociale dépouillée de cette ardeur des convictions que fait naître la violence de la lutte, de tout espoir de cette satisfaction que donne la volonté même de pouvoir, seraient un monde avili, amoindri, une société émasculée et indigne de vivre. Ce serait le règne de l'égoïsme, malgré toutes les philanthropies de mots, la souveraineté des jouissances inférieures et du dilettantisme littéraire. Est-il un tableau plus exact de la décadence ?

Le tome second, qui vient d'être publié, étudie les phénomènes psychiques collectifs, c'est-à-dire le langage, le mythe, l'habitude (qui sont en même temps des facteurs et des produits sociaux) et leurs dérivés comme l'art, la religion, la morale, la famille et l'état. Partout se manifeste l'influence prépondérante de Wundt, partout s'affirme par conséquent la prééminence de l'élément psychique en sociologie. Les trois phénomènes principaux et ceux qui en dérivent sont en effet pour Cornejo « des aspects de l'âme collective, expression des connexions de la pensée, du sentiment et de la volonté collective ». C'est un des grands mérites de Cornejo d'avoir ainsi vulgarisé et interprété très justement les travaux sociologiques d'un auteur aussi important que Wundt et aussi digne d'être mis à profit ; nous connaissions au Pérou ses recherches sur la psychologie individuelle grâce au docteur Deustua, mais nous ne pouvions connaître sa psychologie collective, parce qu'elle n'était pas encore traduite de l'allemand. Il est remarquable que Cornejo, suivant Wundt de si près dans cette partie de son œuvre, néglige de formuler ses lois psychologiques de l'évolution, c'est-à-dire du progrès de l'esprit, l'hétérogénèse des fins et le développement par les contraires, qui trouvent si souvent leur application en sociologie.

Obligés de nous limiter aux proportions d'un article, et craignant de les avoir dépassées, il nous faut mettre fin à l'examen d'une œuvre aussi intéressante et aussi riche en sujets fertiles. Nous ne savons pas si nous avons réussi à exprimer, comme il convenait, toute l'estime que nous avons pour elle. Cependant nous n'avons pas hésité à formuler des observations et, en terminant, nous ne passerons pas sous silence une observation qui a trait à la forme : celle-ci pêche par négligence, particulièrement dans le tome second. Peut-être est-ce par comparaison que nous sommes trop exigeants ; mais c'est

au docteur Cornejo lui-même qu'en revient la faute, car ses discours parlementaires et ses écrits antérieurs nous avaient accoutumés à attendre de lui un style très supérieur à celui qu'il emploie aujourd'hui. Sans doute, tous les ornements de rhétorique de ses discours politiques ne pouvaient convenir à une étude d'austère science sociale ; mais les qualités littéraires de clarté et de pureté, bien loin d'être un embarras, sont du plus grand profit lorsqu'il s'agit d'approfondir par des recherches et d'exposer dans un traité un sujet quel qu'il soit. Et vraiment, si à la richesse de l'information, à l'importance du sujet, à la grandeur de l'entreprise répondaient le souci de l'exécution et le charme de la forme, le livre remarquable du docteur Cornejo aurait pu être un livre de première valeur, non seulement dans la littérature péruvienne, mais dans la littérature hispano-américaine. Tel quel il constitue pour toute l'Amérique latine et même pour le monde entier une tentative très estimable de coordination des théories sociologiques. Pour le Pérou il est bien plus encore : un exemple d'enthousiasme intellectuel, surprenant dans cette terre lasse et stérile ; la manifestation d'une grande culture scientifique admirable chez un homme politique et un diplomate qui a mené à bien, avec tant de compétence et d'éclat, des tâches difficiles si absorbantes et si ardues ; une consolation, un stimulant et une leçon pour nous tous, pour deux générations, celle des hommes mûrs, celle des jeunes gens ; un accent de gloire pour le pays, et spécialement pour l'Université de Lima, qui doit chaque jour s'enorgueillir et se féliciter davantage de compter un tel maître parmi les membres de son corps enseignant.

JOSÉ DE LA RIVA AGÜERO.



Le Gérant : A. COUESLANT.

CAHORS & ALENÇON, IMPRIMERIES A. COUESLANT. — 14.399.

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

(AMÉRIQUE LATINE)

PREMIÈRE ANNÉE

PARIS
Le 15 Juin 1911

Numéro 11

Paysages et villes d'Amérique

Nous sommes depuis deux jours en vue de la côte Brésilienne. Le navire est passé devant Rio-de-Janeiro sans s'arrêter ; nous avons distingué au loin le Pain de Sucre, sentinelle de granit postée à l'entrée de la baie, et nous voici maintenant devant la passe étroite de Santos. A la pointe du jour le navire s'engage dans l'eau plate du bras de mer, étroit et sinueux comme une rivière, qui mène au port. Nous glissons lentement entre deux rives marécageuses, au niveau de l'eau, mais qui, tout près, se relèvent en collines bleues sur lesquelles se détachent les troncs lisses des palmiers et des cocotiers couronnés de leurs larges feuilles. Quelques minutes ont suffi à transformer en un jour éblouissant les premières lueurs blêmes qui paraissent à l'Orient. Les régions tropicales ne connaissent pas les aubes et les crépuscules ; la nature y passe sans transition du grand calme de la nuit à la vie intense du jour. Le soleil a paru au-dessus des collines, disque rouge coupé de nuages étrangement étirés en longues bandes noires, et déjà il disperse les buées qui dorment sur les marécages. Nous laissons à droite un vieux fort portugais qui dresse ses murs blancs au-dessus des bouquets de bananiers. Plus loin, c'est un paysage délicieusement inculte et tropical : sur le sol marécageux, des plantes rabougries, innombrables, entremêlent leurs larges feuilles ; quelques cahutes de pêcheurs bariolées de rouge, de bleu et de jaune, émergent de cette végétation inextricable. Les couleurs,

lavées par l'humidité de la nuit, ont pris des teintes d'aquarelle, et l'eau glauque est tachée de pirogues. Sur la rive gauche s'étale l'activité si laide de la civilisation : des hangars alignés, de longs quais où court un train essoufflé, des grues bruyantes déchargeant des navires, des hommes courbés sous le poids des sacs de café qu'ils portent dans les flancs d'autres navires. Quel bizarre mélange de races dans cette population grouillante des quais de Santos ! Nègres dégénérés, vestiges de l'esclavage, indiens bruns aux pommettes saillantes que l'on confond facilement avec les japonais, nombreux aussi, espagnols, portugais, italiens...

Santos est un grand port où l'on charge les deux tiers du café que consomme le monde. Par quel prodige, dans les pays chauds, l'activité ne se manifeste-t-elle pas extérieurement ? Ici, il semble qu'elle soit limitée aux quais. Les rues de la ville sont mornes ; sur les dalles chauffées par le ciel immobile, résonne le pas d'un mulet traînant une charrette. Les vieilles maisons basses couvertes d'enseignes sont silencieuses. Dans un magasin de café des hommes travaillent en chantant sur un rythme lent ; leur chanson est celle que chantaient les esclaves et elle semble accompagner le crissement des pelles s'enfonçant dans les grains clairs entassés jusqu'au plafond. Seuls sont vivants les établissements où, dans la pénombre fraîche, l'on sert le café qui colore les tasses et l'eau à laquelle tout passant a droit. Plus loin, dans le quartier populaire, les femmes sont assises sur le pas de leur porte, coiffées de soie jaune, bleue ou rouge comme la peinture qui couvre les murs. Et ces tons violents dont l'opposition offusquerait partout ailleurs sont ici harmonieux ; les couleurs salies resplendent. Miracle quotidien du soleil.

A quelques kilomètres de Santos, sur la route de São-Paulo, en plein *matto* brésilien, un grand wagon, aux larges baies vitrées, côtoie la forêt vierge pleine de mystère, avec sa population invisible de bêtes et d'insectes. Pour sauvegarder son inviolabilité, les lianes ont tissé leur réseau compliqué entre les arbres serrés ; leurs tiges souples, tombent d'une cime pour remonter vers d'autres branches, guirlande brune, et les parasites de la forêt, agrippés aux troncs tutélaires mêlent leurs touffes vertes aux feuilles des arbres. Le train haletant est monté plus haut ; voici que l'on domine la forêt, immense tapis uni, troué par quelque *jequitiba* dont la cime altière s'élance au-dessus de toutes les autres. Gravissant les monts, remplissant les vallées, le *matto* atteint presque le haut plateau dont la civilisation s'est emparé. Là s'élève São-Paulo, européenne avec

ses théâtres, son Université, ses églises. Ici sont les rues sillonnées de voitures et de piétons, où s'ouvrent les magasins ; plus loin les larges avenues bordées de riches demeures entourées d'arbres. Dans les jardins et sur les places, les bambous, les palmiers, les bananiers semblent être des plantes rares cultivées parmi les essences des régions tempérées. On oublie presque les visions exotiques de Santos et la végétation tropicale du *matto*, devant cette campagne ondulée, couverte de prairies et barrée à l'horizon par la ligne harmonieuse des collines. N'est-ce pas là quelque paysage de France ? L'illusion est complète, pour un Français, lorsqu'il connaît des Paulistes qui manient notre langue avec tant d'aisance et aiment à s'entretenir de notre vie littéraire et artistique.

Pour retrouver une note exotique, il faut aller dans la terre rouge, la terre du café, chez les grands seigneurs à l'hospitalité splendide. Maîtres presque absolus, ils possèdent d'immenses domaines où sont alignés les caféiers à perte de vue. C'est le moment de la cueillette : des familles entières d'immigrés dépouillent les arbustes de leurs baies rouges qui, décortiquées, lavées et séchées donneront la précieuse graine. La verdure des caféiers tranche violemment sur le vermillon de la terre et des pistes où le cheval galope, soulevant un nuage de poussière fine qui colore les cheveux et la figure mieux qu'une teinture ou un fard.

C'est encore la terre rouge que l'on traverse en se rendant de São-Paulo à Rio-de-Janeiro. A mesure que l'on descend, on entre de nouveau dans l'empire tropical avec les splendeurs de sa végétation. La voie longe le cours de la Parahiba. Ici, le fleuve coule dans une vallée, entre des collines vertes, tachées d'ocre et de vermillon ; ses rives sont bordées de roches noires curieusement découpées comme des pierres de taille. Dans le lointain se profile la masse sombre d'une forêt, tandis qu'au bord de l'eau, un arbre solitaire au tronc tordu laisse pendre jusqu'au sol la chevelure de ses lianes. Puis ce sont des bosquets d'*Ipês*, ou la masse claire des bananiers. Les bambous grands comme des arbres dressent des murailles dans la campagne. Des rapides mettent sur l'eau des blancheurs d'écume. Le train s'arrête dans quelque village dont on voit l'unique rue bordée de maisons basses, et au fond, la vieille église portugaise badigeonnée de jaune. A l'horizon, teintée de bleu, c'est la chaîne dentelée de la Mantiqueira. Le ciel est plus profond que dans nos régions ; un nuage blanc s'élève de terre comme la brume au matin et coupe la ligne des montagnes.

La voie traverse maintenant la Serra do Mar dont les cîmes sont baignées dans l'or du couchant.

Rio, encerclé de montagnes, édifié sans ordre sur les rives de la baie, gravit ou contourne les « mônes ». Voici Rio moderne, avec l'architecture bizarre de son « Avenida Central » qui met un palais intalien à côté des dômes d'une basilique byzantine ; et voici Botafogo, Beiramar et les jardins multicolores. Ici encore, le soleil triomphe des fautes de goût : l'or des dômes byzantins flamboie, les marbres du palais italien paraissent transparents, et ces détails se perdent dans la splendeur du décor. Combien je préfère pourtant le vieux Rio, les façades portugaises revêtues de faïence, la pénombre de la « rua do Ouvidor », étroite, où seuls les piétons ont accès et que ses maisons rapprochées défendent contre le soleil. Rio s'étend jusque sur les plages, jusque sur le flanc des montagnes, à Silvestre, à Santa Teresa, à la Tijuca où les maisons sont piquées au hasard dans la verdure.

Le train monte au Corcovado, le plus élevé des pics qui entourent la ville. De chaque côté de la voie, la forêt avec ses lianes et ses parasites ; dans la verdure, les larges taches rouges des poinsettias épanouis. Partout de l'eau qui court en torrents, qui tombe en cascades ; l'air est embaumé du parfum de la terre humide. Mais pourquoi ne voit-on jamais sur les arbres les oiseaux au plumage étincelant ? Pourquoi n'entend-on jamais leur chant ?

Les autres montagnes sont au-dessous du Corcovado, sommets ronds ou pointus. Des roches violettes semblent être les flèches de quelque cathédrale gothique ; d'énormes monolithes bruns sont rangés comme de vieux remparts, et les masses sombres ou claires des forêts montent à l'assaut des sommets. La mer est plate. Gardant la passe étroite de la baie, le Pain de Sucre âpre et dénudé reluit au soleil comme les toits rouges de la ville. Une nappe blanche de nuages dort sur l'eau bleue de la baie tachée d'îles innombrables. La Serra do Mar profile au loin les dentelures de ses sommets, à travers le voile léger d'une buée matinale qui s'attarde. De longues bandes jaunes sur le rivage ; ce sont les plages : Icarahi, Leme, Copocabana. Peu à peu le soleil s'est appesanti sur le paysage, et le fige dans l'immobilité de midi.



Le navire a jeté l'ancre dans le port de Montevideo. La baie est jolie, encadrée entre le cône verdoyant du Cerro et la ville

blanche, mais où sont les splendeurs des rivages brésiliens ? Ici, plus de forêt, plus de décor merveilleux. Montevideo est coloniale et espagnole par son aspect et par les coutumes de ses habitants. Dans les quartiers riches comme dans les populeux, des voies bordées de maisons basses aux toits en terrasses. L'ocre et le marbre des façades chatoient au soleil qui s'épand sur la blancheur des places entourées de portiques. Face à face, témoins toujours debout de la domination espagnole, la cathédrale dresse son double clocher et le *Cabildo* la ligne harmonieuse et simple de son architecture. Des rues descendent vers la mer étincelante au soleil.

Autour de la ville, au Paseo Molino et à Colon sont les *quintas* estivales avec leurs parterres de fleurs. Nulle part comme à Montevideo la neige des magnolias, des jasmins et des gardénias, le velours des roses ne mettent dans l'air tant de senteurs qui se mêlent au parfum des grands eucalyptus sombres, seuls gardiens des parcs avec les peupliers d'argent.

Les fleurs égaient aussi les cyprès des cimetières, jardins où sont piquées les stèles de marbre blanc et de granit rose. La mort n'est point ici enveloppée dans les voiles de deuil. Sur ce coin de terre américaine qui garde si jalousement la tradition espagnole, la religion semble avoir échappé au réalisme dont on l'entoure dans les cathédrales gothiques de la Castille.

C'est à Montevideo que l'on voit les types créoles tels que nous nous plaisons à les imaginer. Dans les *patios* andalous carrelés et ornés de plantes, les femmes vêtues de clair se balancent dans les *mecedoras*, et à la fin des chauds après-midi d'été, elles garnissent délicieusement fenêtres et balcons. Elles sortent en voiture et vont le soir sur les plages de Pocitos et de Ramírez. Là, comme à la sortie des églises, le dimanche, elles défilent entre deux rangées d'hommes. Car, malgré l'activité des affaires, l'Uruguay est une terre de poésie et d'amour. Les jeunes gens connaissent les longues fiançailles et il n'est pas rare de rencontrer sur le trottoir quelque *dragón* attendant l'apparition de sa fiancée sur le balcon ; dans la nuit douce, propice aux entrevues romantiques, s'échangent les serments. On se croit transporté dans la patrie d'Almaviva et de Rosine, et l'on s'étonne de ne point entendre le son d'une guitare.



Le bateau a remonté le courant bourbeux du Rio de la Plata. Sur le large estuaire, les rives de l'Argentine : la grisaille de

l'immensité plate sous la grisaille du ciel d'hiver ; Buenos-Aires surmontée de fumée.

L'orgueilleuse cité se dresse à l'imitation d'une grande ville européenne. Chaque jour elle s'étend, et chaque jour sa population s'enrichit de nombreux émigrants. Dans les rues devenues trop étroites, les passants se bousculent, les tramways, les voitures, les automobiles s'enchevêtrent. On se trouve en présence d'un peuple composé d'un grand nombre de races dont la fusion est en train de se faire. Il n'y a point ici de passé, de tradition, mais des activités mises en commun, et un patriotisme jeune et fougueux fait de l'orgueil collectif du triomphe. Toute l'Argentine, avec sa capitale, tient dans le présent et dans l'avenir vers lequel tous les yeux sont tournés. Buenos-Aires est, par sa population, la deuxième ville latine du monde ; peut-être aspire-t-elle à devenir la première ?

L'opulence de la cité éclate de toutes parts dans les grands édifices de l' « Avenida de Mayo », dans les monuments publics, dans les palais de la Recoleta et de Callao, dans le luxe des magasins et des rues, dans la splendeur des parcs. En l'espace de quelques mois un quartier tombe sous le pic, et sur les décombres naissent les plantes et les pelouses d'une place.

Comme presque toutes les villes d'Amérique, Buenos-Aires est construite en damier. Les rues traversent la ville d'une extrémité à l'autre, et à intervalles réguliers, sont coupées par d'autres rues. Tandis que Rio, bariolé, offre des surprises à chaque pas, la cité Argentine, trop ordonnée, est monotone.

La fâcheuse manie d'imitation dont sont atteints les architectes de Buenos-Aires ! Pourquoi retrouvons-nous dans l' « Avenida de Mayo » l'ordonnance des grands Boulevards de Paris ? Pourquoi, dans Palermo, les équipages tournent-ils dans une allée où les palmiers ont remplacé les acacias ? et pourquoi, proche de l'allée des palmiers, découvre-t-on le lac du Bois de Boulogne, son île et ses restaurants à la mode ?

A Buenos-Aires, on se retrouve en Europe. Aussi, le voyageur en quête de pittoresque et d'exotisme fuit-il vers la campagne, au delà des grandes *estancias*, proches de la ville, dans l'immensité plate de la *pampa*, qui exhale la poésie de la solitude et du silence. En dehors de la maison blanche qui se cache derrière les eucalyptus et de l'*ombú* isolé, dont les racines torturées jaillissent de terre, aucun accident dans la plaine verte où l'on galope de longues heures, poursuivant l'horizon qui recule. On y voit les brebis craintives paissant avec le taureau superbe, et les vaches curieuses qui s'approchent du visiteur, puis s'enfuient

en gambadant. Ou bien, ce sont des autruches grotesques qui détalent de toute la vitesse de leurs jambes noueuses, avec un balancement de leur long cou, déployant leurs ailes dont elles se servent comme d'un gouvernail. Au loin, un grand oiseau blanc ou rose s'envole ; tout près, une chouette ironique vous fixe. Des poulains et des juments sauvages fuient d'une course éperdue la présence insolite de l'homme, la crinière au vent, l'œil dilaté, avec un hennissement de détresse, comme s'ils présentaient le maître qui tôt ou tard les soumettra à sa volonté.

Près de l'estancia, les *gauchos*, dont les veines conservent les dernières traces de sang indien, sont accroupis autour du feu et aspirent le *mate* par les tuyaux d'argent. Leurs jambes sont enveloppées dans le *chiripá* flottant et leur marche est rythmée par le bruit métallique des éperons énormes et des médailles pendues aux ceintures.

Mais la *pampa* brusquement s'élève. Voici Mendoza et les premiers contreforts des Andes. En quittant la ville on longe les files de peupliers parallèles aux haies de cactus. Un premier plan de collines devant les montagnes bleues au dessus desquelles apparaissent les pics neigeux. Nous entrons dans une campagne grise, désertique ; la végétation rabougrie qui pousse par touffes sur les pierres, disparaît dans les gorges où le transadin s'engage maintenant. Les murailles crevassées et tailladées des montagnes rouges se resserrent de plus en plus ; au-dessus des têtes, un ruban de ciel bleu. C'est un paysage de désolation dont le ruisseau qui coule au fond de la gorge trouble seul l'immobilité.

Lorsque le train quitte le dédale des couloirs millénaires percés dans la roche, il a atteint les grandes altitudes, et la vue découvre les splendeurs d'un panorama alpestre. Pourtant ces montagnes n'ont rien d'européen : ce sont des Alpes d'où l'on aurait retiré toute vie, jusqu'aux sapins et aux mélèzes, jusqu'à la mousse des rochers. La morne solitude blanche ou brune monte vers le ciel, et j'ai la sensation que le silence, rompu par notre passage, se referme derrière nous, gardant son mystère. Au fond d'une vallée, l'Aconcagua majestueux et sans saillies sous sa robe d'hermine, met de l'harmonie dans le chaos tourmenté des roches énormes. Les aiguilles des Pénitents dressent la pointe de leur cagoule où la neige n'a pu s'accrocher. L'air est sans haleine ; aucun condor ne le trouble du battement de ses ailes.

Le train jette son sifflement aux échos des monts Andins et entre dans le tunnel. Nous voici au Chili. Un peu de vie est

revenu sur la terre ; un torrent roule au fond du précipice que franchit un pont naturel, et plus loin un pic neigeux se reflète dans le miroir du lac de l'Inca.



Les Andes que la voie ferrée franchit depuis un an à peine ont été jusqu'ici une barrière dressée entre deux civilisations. Sur la côte de l'Atlantique, des villes en communication constante avec l'Europe, recevant tous les mois des milliers d'émigrants, se développant et se transformant avec une rapidité inouïe ; des nations unifiées par la loi du progrès. Sur le Pacifique, des cités où se sont conservés intacts les vestiges de la domination espagnole, des races plus pures se renouvelant elles-mêmes.

Entre Buenos-Aires et Santiago du Chili le contraste est frappant. Là-bas, une cité orgueilleuse d'être neuve ; ici, une ville qui garde ses vieux palais avec un soin plus jaloux que ses nouveaux édifices ; où, à chaque coin de rue, l'on se heurte à quelque souvenir ou à quelque légende. Dans la capitale Argentine, un peuple exempt de couleur locale : des hommes et des femmes revêtus de blouses ou de robes confectionnées en Europe. Dans la capitale Chilienne, au contraire, beaucoup de *rotos* ont la face énergique, le teint brun et les cheveux lisses des Araucans et ils ne connaissent pas d'autre manteau que le *poncho* qui tombe sur la poitrine et sur le dos à la façon d'une chasuble de prêtre.

Une tempête de neige dans les Andes, qui me retint à Buenos-Aires, et les nécessités du voyage, ne me permirent de rester que peu de jours à Santiago ; journées pluvieuses, si rares pourtant, dans cette région. Sous le ciel bas, la ville chilienne très animée d'ordinaire, m'apparut belle et mélancolique. Dans les pays accoutumés à la fête quotidienne du soleil, la pluie arrête toute vie. J'ai vu des rues calmes et des maisons silencieuses ; dans l'Avenue des Délices, large et plantée d'arbres, qui constitue le *paseo* indispensable à toute ville espagnole ou hispano-américaine, j'ai croisé seulement quelques gens qui se hâtaient. Le parc Cousiño où passent les élégants attelages était désert, et les grands eucalyptus traversés par l'eau.

Les femmes que j'ai vues, coiffées de la *manta* qui couvre la tête et enserre le cou, ne laissant voir que l'ovale régulier des figures et la pureté des yeux noirs, réputés même dans cette Amérique où la beauté est si fréquente, m'ont fait regretter da-

vantage de ne pouvoir me mêler à la foule pittoresque, dans sa promenade lente sur le sable des allées, un jour de soleil.

Les vieilles maisons basses des quartiers populeux ont un air délabré, sous le ciel gris, et les façades des églises et des couvents mettent trop de sévérité dans l'architecture des places. Les tuiles rouges des toits sont ternes. Il n'est rien de plus triste qu'une ville de soleil sous la pluie. Oh ! la magie des noms lumineux : Naples, Séville, Grenade ; Rio, Montevideo, Santiago ! Lorsqu'il pleut sur ces villes, elles semblent enveloppées d'un voile de deuil. Quelle déception pour le voyageur qui les voit sous cet aspect !

Il cessa de pleuvoir, pourtant, et le rideau des nuages laissa filtrer un peu de lumière lorsque je montai au « Cerro de Santa Lucia ». Il se dresse au milieu de la cité, mamelon rocheux où les Espagnols avaient planté une forteresse dont l'écusson de bronze orne encore une porte. Le son des cloches monte jusqu'au sommet. Le regard plonge dans le *patio* d'une maison ou dans le cloître de quelque couvent. Les eucalyptus sombres frissonnent à la brise et, du haut du « Cerro San Cristóbal » une immense effigie de la Vierge, les mains tendues, bénit la ville que traverse le lit sec du Mapocho. Les Andes proches dominent Santiago de leurs cîmes blanches, merveilleuse toile de fond que le soleil colore du rouge et du mauve des couchants.

De Santiago à Valparaiso. Voici d'abord des collines hérissées de cactus et d'arbustes aux reflets roses de bruyères. Elles s'éloignent de la voie, et nous en sommes séparés par une plaine couverte d'eau, où elles se mirent. Plus loin, nous passons dans des gorges resserrées où coule un *arroyo* clair ; les rochers, mouillés par la pluie récente, luisent. Maintenant, le regard s'étend au loin sur la campagne vallonnée : des saules se penchent sur l'*arroyo*, l'horizon est barré par le rideau des peupliers. On dirait d'un paysage de France bistré par l'automne. Le soleil paraît enfin ; il met un peu d'or dans l'herbe de la prairie, de la gaieté dans les tristes peupliers dénudés, et de la clarté dans les eucalyptus.

Nous approchons de Valparaiso et le paysage devient plus tropical. Les cactus se multiplient, les palmiers font leur apparition, une petite rivière coule sur le sable jaune. Peña Blanca, Viña del Mar, jolis noms pimpants des petites villes estivales, aux villas claires de style colonial entourées de jardins exotiques.

Brusquement, à un détour de la voie, on découvre la mer toute proche, scintillante, tachée de voiles blanches. Etagée sur

la colline, en amphithéâtre, Valparaíso, lumineuse et bariolée, où, de loin, rien ne paraît de la catastrophe récente.

Je descends du train sur les quais du port encombrés de marchandises. Sur l'eau, les bateliers crient et se battent pour être les premiers auprès de l'escalier ; les ballots remplissent bruyamment les chalands. Près du port, la rue des banques, réédifiée, et dont certaines maisons ne sont pas encore achevées, grouille de gens. Mais cette animation est limitée au quartier des affaires ; les autres, plus pittoresques et colorés sont silencieux. Sur les places plantées de palmiers, des mules somnolent, attendant leur conducteur.

Les rues tortueuses gravissent la colline et mènent à la ville populeuse, bâtie comme un château de cartes ; les humbles maisons chevauchant les unes sur les autres, dissimulent les planches et la boue séchée de leurs murs sous les tons criards de leur peinture ; fragiles, elles s'écrouleraient au premier oscillement du sol ; mais les hommes et les femmes, assis sur le pas des portes sont résignés et semblent avoir compris l'inanité des efforts humains contre la violence des catastrophes.



Cinq jours de navigation sur le Pacifique pour atteindre le Pérou. Le navire suit la côte aride : ce sont d'abord les étendues désertiques, les lignes rougeâtres des mamelons désolés se succédant indéfiniment comme les vagues de la mer ; puis le rivage peu à peu se relève pour devenir une muraille très haute plongeant directement dans l'Océan, opposant à la vue l'obstacle de son arête aiguë. Où peuvent-être les nids des oiseaux dont la multitude suit le sillage du bateau ? Goëlands et pélicans, tantôt en file indienne, tantôt en bataillons serrés décrivent dans l'air des courbes imprévues et tournoient en croassant quand ils aperçoivent la proie. Posés sur l'eau, ils noircissent la mer, et la tache de leurs plumes suit l'inflexion de la houle.

Les étranges villes élevées sur le rivage inhospitalier ! Coquimbo, Antofagasta, Iquique, comptoirs du salpêtre qui les fait vivre, et dont les places ne connaissent pas la fraîcheur d'un ombrage. Villes en bois qui, malgré leur extension, n'auront jamais que l'aspect de campements provisoires.

A côté de ces villes, dans la steppe déserte, Arica est plus blanche et plus riante. On aperçoit enfin quelques arbres autour des maisons, et entre les mamelons teintés de violet au couchant, l'oasis de la vallée d'Asapa et le feuillage gris de ses oliviers.

La ville est tapie au pied du *morro* historique, énorme roche abrupte surplombant la mer. C'est là qu'étaient postées les batteries péruviennes appuyant la flotte, dans la bataille contre les Chiliens. Ces derniers l'emportaient et la forteresse même du *morro* allait être prise par les vainqueurs. C'est alors que le héros péruvien, le colonel Alfonso Ugarte, prenant le drapeau, poussa son cheval vers l'abîme où il sauta.

Arica, naguère péruvienne, marque maintenant la dernière étape chilienne sur la route de Lima.

(A suivre).

Charles LESCA.

Comment l'étranger se fixe dans l'Amérique du Sud

La question de l'immigration ou, si l'on préfère, du peuplement est pour les nations de l'Amérique du Sud une question essentielle. Ces pays ont besoin de voir s'accroître rapidement le nombre de leurs habitants et, pour cela, il faut que l'étranger qui est venu chercher fortune sur leur sol s'y établisse définitivement. Le problème est beaucoup plus complexe qu'il ne le paraît au premier abord et les nombreuses discussions soutenues à ce sujet sont loin de l'avoir éclairci. Il n'est peut-être pas inutile d'apporter quelques précisions.

Les deux éléments essentiels du problème sont le pays à coloniser d'abord et les gens destinés à le coloniser ensuite. Il faudrait pour une étude complète examiner la situation, le climat, les facilités d'accès, les ressources du sol, etc., tout en tenant compte de l'état de la civilisation du pays à mettre en valeur. Quant à l'élément colonisateur, il est encore plus complexe si possible et plus difficile à connaître. Nous ne pourrions, dans les étroites limites de cet article qu'indiquer rapidement les grandes lignes de ce vaste problème.



Comme dans tous les pays neufs, bien que les efforts de l'initiative privée soient loin d'être négligeables, c'est à l'intervention officielle qu'est dévolu le principal rôle. C'est ce qu'ont parfaitement compris tous les gouvernements qui se sont efforcés, dans la mesure de leurs moyens, d'organiser ou de régulariser le

transport des colons, non seulement en examinant de près les tarifs des Compagnies, mais encore en surveillant l'aménagement des navires, en exigeant l'observation des règles de l'hygiène, en contrôlant les services médicaux, en prévoyant tous les sujets de réclamation et en essayant de les prévenir. Mais si, dès l'embarquement, le colon se trouve sous la protection du gouvernement, c'est surtout à l'arrivée aux ports de destination que l'action officielle peut se faire sentir. La réception des émigrants, leur débarquement, leur entretien pendant les premiers jours qui suivent l'arrivée sont autant de questions qui ont attiré et retenu l'attention du gouvernement. Après quelques jours de repos qui lui permettent de prendre contact avec sa nouvelle patrie, le nouveau débarqué est acheminé soit sur les colonies de l'Etat, soit sur les plantations des particuliers avec lesquels il peut contracter des engagements dans les agences officielles, c'est-à-dire que, même dans ce dernier cas, l'Etat joue encore envers lui le rôle de tuteur et prend soin de ses intérêts.

A partir du moment où les émigrants quittent les agences du gouvernement, leur sort se précise. Ceux dont les moyens leur permettent de se rendre acquéreurs de terres gouvernementales (souvent défrichées et prêtes à être mises en culture et en exploitation) restent toujours dans la sphère d'action de ces gouvernements. Il est très rare que ceux-ci ne prospéreront pas, s'ils sont doués des qualités indispensables à un bon chef de famille. Parfois ils ne se fixent pas dès la première installation, mais la plupart d'entre eux finissent par s'établir dans le pays. Il y en a qui, après un séjour là-bas, reviennent chez eux, mais il s'en trouve aussi parmi eux qui, une fois habitués aux libertés et aux franchises des pays neufs, ne peuvent plus s'accommoder d'une vie plus étroite et se hâtent de revenir. Naturellement ce qui contribue le plus efficacement à fixer les colons c'est la faculté de trouver des débouchés pour leurs produits, et dans ce sens, le système que nous avons vu fonctionner en Argentine, où les Compagnies de chemins de fer contribuent largement à la colonisation du pays par leurs voies de pénétration, est de beaucoup un des meilleurs : le colon paie, pour l'acquisition du sol, un tant pour cent en marchandises avec les produits de la récolte faite sur les terrains qu'il occupe et que desservent les chemins de fer. Entre autres les ports de Buenos-Aires et de Bahia Blanca sont deux têtes de lignes très importantes de ces entreprises de pénétration. Il ne faut pas oublier parmi les types intéressants, celui des colonies déjà émancipées, c'est-à-dire dont les terrains sont tous acquis et payés par les colons, ainsi que nous en avons

vu des exemples assez intéressants au Brésil, — dans l'Etat de São-Paulo, à Campos Salles et Itaicy, — le premier formant aujourd'hui un grand village cosmopolite, où l'on rencontre une population d'espagnols, d'italiens, de russes, de suisses, etc., et le second constituant un village tout à fait suisse. Les habitants de ces colonies, reliées par chemin de fer à Campinas, ville très importante, trouvent un débouché pour tous leurs produits.

Quant aux plantations des particuliers, sur lesquelles on dirige les colons dépourvus de ressources, on peut, comme pour toutes les entreprises industrielles, les diviser en grandes, moyennes et petites, et en bonnes et mauvaises.

Il est évident que dans des plantations, comme nous en avons vues dans l'Etat de São-Paulo, comportant de un à deux millions de caféiers, l'organisation rappelle celle d'un grand village, et le colon y trouve tous les objets dont il peut avoir besoin, et à des prix qui, en principe, représentent seulement la valeur d'achat des marchandises sans majoration de bénéfices. Nous avons vu dans la plantation de Guatapara, Etat de São-Paulo, un modèle d'organisation, qui nous a paru pouvoir être difficilement dépassé ; outre une boulangerie, une brasserie et une boucherie, il y a un grand établissement, genre bazar, qui vend toutes les denrées d'alimentation, les articles de mercerie, etc. ; le prix des principaux produits est affiché à l'extérieur. Nous avons remarqué aussi, dans la même plantation, une pharmacie très bien installée. Un médecin est attaché à l'établissement.

Dans ces colonies de travailleurs, il est naturel que les dirigeants, comprenant que leur intérêt est d'accord avec celui de leurs ouvriers, s'efforcent de garder les colons pendant plusieurs récoltes. — Très souvent, ceux-ci, après avoir fait quelques économies, achètent à leur tour de la terre, ou ce qui est même plus curieux, ils deviennent patrons, chez leurs anciens patrons, c'est-à-dire qu'ils acquièrent des animaux et des charrettes, et les louent à leurs anciens maîtres ou entreprennent des travaux de transports dans leurs plantations. Il y en a qui ne veulent pas pousser plus loin les risques, et quelquefois ce ne sont pas les moins avisés.

Dans les plantations de moindre importance, le sort du colon dépend davantage et plus directement de son patron. Parmi ceux-ci il en est de bons et de mauvais, de même qu'en Europe tous les industriels ne présentent pas les mêmes garanties pour leurs ouvriers.

Pour les grands centres comme Rio, São-Paulo, Buenos-Aires, Santiago du Chili, etc., la question du peuplement se présente sous un jour différent.

Pour se faire une idée exacte, il est nécessaire d'examiner ce qui se passait jadis et ce qui se passe depuis vingt ans ou dix ans, au minimum. L'essor de la partie rurale de l'Amérique du Sud, qui est de beaucoup la plus importante, ne s'est pas fortement senti du niveau intellectuel des colons qui, bien malheureusement, n'a pas fait de progrès sensibles, — ce qu'on constate aisément, en jetant un simple coup d'œil sur le pourcentage des illettrés dans les pays européens qui sont, en quelque sorte, les réservoirs de l'émigration vers l'Amérique du Sud. Il n'en est pas de même, lorsque nous envisageons le développement matériel et économique des grandes villes.

Autrefois le jeune portugais ou espagnol, pour ne citer que ceux-ci, étant donnée leur situation prépondérante, puisque ces pays d'Amérique n'étaient pour eux que d'anciennes colonies, ces jeunes gens « parfaitement » illettrés étaient pris aux débarcadères, engagés sur place, et le même jour on les voyait ou balayant les magasins, ou attendant les clients derrière un comptoir. Les commerçants de l'époque les logeaient et les « dressaient » suivant de près leurs aptitudes, et, plus tard, ces simples « balayeurs » devenaient des associés, épousaient la fille de leur patron d'autrefois.

Aujourd'hui où l'industrie et le commerce ont été transformés et sont devenus plus « scientifiques » en quelque sorte, le même émigrant, venu en Amérique un peu au hasard, n'aurait que bien peu de chances de succès. Il végèterait là-bas comme il aurait sans doute végété chez lui. Le commerce, l'industrie, la finance ont les mêmes exigences dans les métropoles de l'Amérique du Sud qu'à Paris, Londres ou New-York, par exemple.

On a souvent remarqué que beaucoup d'hommes encore jeunes revenaient de là-bas sans avoir eu l'occasion de se faire une carrière brillante, mais, s'est-on jamais demandé ce qu'ils auraient fait chez eux ?



Nous avons dû faire quelques restrictions sur les différents points que nous avons abordés. C'est que nous n'avions pas la prétention d'établir des lois fixes qui seraient sans utilité pratique. Le développement des nations de l'Amérique latine, bien que soumis parfois à de brusques secousses, est en général cons-

tant et régulier. Toutefois il faut les étudier avec soin et pendant longtemps pour arriver à les bien juger et il faut bien avouer qu'ils sont encore trop souvent ignorés, ou, ce qui est pire, méconnus des Européens.

R. DA TRINDADE.

*ESQUISSE HISTORIQUE, DÉVELOPPEMENT ET ÉTAT ACTUEL
DES ÉTUDES SUR*

L'ANTHROPOLOGIE, LA FLORE ET LA FAUNE CHILIENNES ¹

MUSÉES. — Le Chili possède actuellement trois musées d'histoire naturelle. Ce sont, par ordre chronologique de leur création : le Musée national, le Musée de Valparaiso et celui de Concepción.

Musée national. — Fondé en 1830 par Gay, il est installé dans un palais situé dans le jardin normal d'agriculture.

Il prit une grande importance à partir de 1853, époque où Philippi en fut nommé directeur et obtint du gouvernement le transfert du Musée dans l'édifice qu'il occupe actuellement et qui fut construit pour l'Exposition de 1875. Il est superflu de faire remarquer combien il est utile que les institutions scientifiques disposent d'édifices commodes et adaptés à leur destination. Le Musée national progressa dans tous les ordres d'idées sous la direction du D^r Philippi, qui fut retraité en 1897 et remplacé par son fils Frédéric, né en Italie en 1838 et mort le 16 janvier de l'an dernier.

Frédéric Philippi, après avoir fait ses premières études scientifiques en Allemagne alla au Chili, où, aux côtés de son père, il se spécialisa dans les sciences naturelles et surtout dans la botanique et l'entomologie. Il fit des cours d'histoire naturelle au Collège national et à l'Institut agronomique ; il dirigea quelque temps le jardin botanique et fut pendant trente ans titulaire de la chaire de botanique à l'Université du Chili.

Il fit de nombreuses excursions scientifiques dans diverses régions de la République, apportant une large contribution à l'étude de la flore. Ses principaux voyages d'exploration eurent lieu dans la province de Tarapacá (1880) et dans le désert d'Atacama (1886).

M. Philippi a publié de nombreux travaux dont on trouvera la liste dans un article nécrologique que nous avons publié au mois de mars de l'an dernier dans les *Anales de la Sociedad científica Argentina*. Le premier en date que nous connaissions est de 1877 et s'inti-

¹ Voir les N^{os} 8 et 9, du 15 mars et du 15 avril 1911.

tule *Los jardines botánicos* ; c'est un intéressant discours prononcé à l'occasion de sa nomination de professeur à la Faculté des sciences physiques et mathématiques.

Dernièrement le gouvernement, désirant que le Musée national continuât de prospérer, nomma directeur le distingué professeur de la Faculté de Médecine, D^r Eduardo Moore.

Le Musée national comprend des sections de zoologie, de botanique, de minéralogie, de géologie et d'entomologie ; chaque section possède d'intéressantes collections qui sont confiées aux soins d'un chef de section.

Muséum de Valparaiso. — Il fut fondé par décret en 1897 et l'auteur de cette étude en fut nommé directeur.

Je dois déclarer que ce musée reçut l'appoint d'une excellente collection qu'abritait le lycée de Valparaiso dont il dépendait avant le décret qui le constituait en propre.

Ces bases et l'importance de plus en plus grande que prit cette institution, grâce à l'enthousiasme du public de Valparaiso et des officiers de la marine nationale, en faisaient un musée déjà riche en collections et en livres lorsque le tremblement de terre qui assaillit le premier port de la République, le 16 août 1906, le détruisit entièrement.

Depuis le début de 1907, et à la suite d'un nouveau décret, nous avons jeté les bases d'un nouveau musée dans les salles inoccupées du lycée Amunátegui, où l'on a déjà réuni d'assez nombreux exemplaires des trois règnes de la nature et près de 2.000 volumes, brochures ou revues importantes. La *Revista chilena de Historia natural* que nous avons fondée en 1897 sert d'organe au Musée.

Muséum de Concepción. — Fondé en 1902 et placé sous la direction du naturaliste Edwyn C. Reed qui a réuni d'abondantes collections dans une salle du lycée et dans une maison louée à cet effet, et a jeté les bases d'une bibliothèque.

SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES. — Il y a au Chili un grand champ ouvert à ceux qui veulent se livrer à l'étude de l'anthropologie. Dans quelque branche de cette science que l'on dirige ses recherches, l'on est certain de trouver un terrain presque vierge.

Nous ne connaissons presque rien de l'*anthropologie*, c'est-à-dire de la description anatomique, physique et pathologique de l'habitant du Chili ; nous possédons quelques études partielles d'ethnographie de certaines tribus ou nations isolées, parmi lesquelles il s'en trouve d'une grande valeur ; mais nous ne connaissons pas une seule œuvre qui étudie l'ensemble des races qui peuplent actuellement, ou qui ont peuplé dans des temps reculés, le territoire chilien.

On n'a pas étudié davantage la *linguistique*, quoiqu'il faille signaler dans ces dernières années une petite réaction en ce qui concerne cette branche de la science.

On peut en dire autant de l'*archéologie* et de la *préhistoire* du

Chili. Si l'on excepte quelques chapitres isolés des œuvres de différents auteurs et quelques rares brochures traitant un point spécial du sujet, l'on ignore complètement ces sciences.

Ce n'est pas tout. Jusqu'en ces quatre dernières années, il n'existait seulement pas au Chili une bibliographie de ces matières ; nous avons tâché de combler en partie cette lacune par la publication d'un article intitulé *Literatura antropológica y etnológica de Chile*¹. Cette bibliographie comprend la nomenclature de 72 articles publiés dans les journaux et les revues du pays depuis 1843, de 21 ouvrages contenant des citations ethnologiques et de quatre livres qui mentionnent des races du pays.

Quoique nous ne considérions pas cette liste comme complète, nous avons voulu en 1906 faire un premier pas pour faciliter la recherche des renseignements à ceux qui s'adonnent à cette sorte d'études.

Comme l'un des sujets du 4^e Congrès scientifique (1^{er} Congrès panaméricain) était : *Une bibliographie complète d'anthropologie chilienne*, nous nous sommes appliqués à compléter notre court travail, comptant, pour atteindre ce but, sur la bonne volonté de nos amis, M. Ramón Laval (de la Bibliothèque nationale), M. Alejandro Cañas-Pinochet qui mit à notre disposition des livres et des articles rares que nous n'avions jamais vus et M. R. E. Latham, qui apporta une large contribution à ce travail².

Il est peu agréable d'avoir à confesser que malgré tous nos efforts, c'est à peine si nous avons pu trouver environ 200 articles publiés au Chili sur ce sujet dans ces vingt dernières années, en comprenant tous ceux qui ont été publiés dans la presse ou traduits d'une langue étrangère. Pour ces derniers, la moitié au moins est due aux étrangers habitant le pays.

Il faut donc en conclure que, si l'on excepte quelques rares œuvres nationales d'un mérite indiscutable et quelques articles éparpillés dans les journaux et les revues, ceux qui désirent étudier l'ethnologie chilienne doivent puiser à la source des vieux chroniqueurs et des travaux publiés à l'étranger qui sont plus nombreux et plus nourris d'informations sur ces matières que la littérature nationale.

Entrons dans le détail des publications et commençons par l'*anthropographie*.

Ils sont peu nombreux ceux qui se sont occupés de cette branche de la science dont les horizons sont si vastes. Il convient de citer en premier lieu le D^r Luis Vergara Flores, de Tocopilla, dont les travaux et les études originales sur la cranéologie des différentes races de la vallée du Lac méritent une mention spéciale. Cet auteur

¹ CARLOS E. PORTER, *Literatura antropológica y etnológica de Chile*, tome X (1906), pages 101 à 127 de la *Revista chilena de Historia natural*.

² Ce travail a été publié dans les *Anales del Museo nacional de Buenos-Aires*, Tome XX, pp. 147-148.

a décrit également quelques crânes trouvés dans l'île de Mocha par l'expédition scientifique qui explora cette île sous la direction du D^r Carlos Reiche.

Le D^r Luis A. Solis Varela a également publié une étude où il rend compte des observations faites sur 84 crânes dans les hôpitaux de Santiago.

M. Tomás Guevara, dans son *Historia de la civilización de la Araucanía*, consacre un chapitre à l'anthropologie physique des araucans.

Notre ami Ricardo E. Latcham a publié les résultats de l'étude de quelques crânes et autres débris préhistoriques qu'il a découverts dans le voisinage de Serena ; ces crânes, au dire de l'auteur, présentent de grandes analogies avec le type esquimoïde et avec les anciens crânes dolichocéphales de quelques-uns des habitants de la Patagonie.

Nous trouvons également quelques renseignements descriptifs sur les races du pays, surtout celles de la région australe, éparpillés dans les œuvres d'Alejandro Cañas-Pinochet, du D^r Rodolfo A. Philippi, de Pedro Herrera, de Francisco Vidal Gormaz, du capitaine Henri Simpson, de Carlos Juliet, etc..., ainsi que dans l'œuvre anonyme publiée il y a quelques années sous le titre de : *Raza Chilena*.

L'*ethnographie* est mieux représentée quoiqu'elle soit très loin d'être complète et qu'elle se présente le plus souvent sous forme d'impressions de voyages, ce qui rend difficiles les conclusions scientifiques.

Dans cette branche il faut citer deux ouvrages qui s'imposent non seulement par la richesse de la documentation, mais par leur méthode et par leur esprit scientifique. Ce sont : *Los aborígenes de Chile*, par José Toribio Medina, livre qui fut pendant longtemps le *vade mecum* de tous ceux qui voulaient avoir des renseignements sur les aborigènes du sud du pays, et *La Historia de la civilización de la Araucanía*, par Tomás Guevara. Cette dernière œuvre est de tout premier ordre ; elle traite d'ethnographie araucane et marque une époque dans l'étude de cette science au Chili.

Il existe un nombre relativement assez important de travaux sur l'ethnographie des habitants de la Terre de Feu, de l'archipel de Chiloé et de la partie australe du pays. La plupart de ces études sont dues à nos marins dont nous avons déjà mentionné plusieurs ; mais il faut ajouter à cette liste les noms de Ramón Serrano Montaner, Enrique Ibar, Tomás Roger, Roberto Maldonado.

Le D^r Reiche nous a donné un court travail sur les anciens habitants de l'île Mocha. Le D^r Rodolfo A. Philippi, le Commandant Ignacio Gana, le D^r Bate et José Ramón Ballesteros nous ont parlé de ceux de l'île de Pascua.

Nous ne possédons que quelques brèves notices sur les habitants du Nord du pays, que l'on trouvera dans les œuvres du D^r Philippi, d'Alejandro Bertrand et du D^r Vergara Flores.

L'étude de la *lingüistique* indigène a été plus féconde grâce au D^r Rodolfo Lenz qui a apporté dans ses recherches un esprit scien-

tifique en harmonie avec les progrès réalisés par cette branche de la science.

Le savant auteur des *Estudios araucanos* que vient de fonder au Chili la société de Folklore, ne s'est pas contenté de recueillir des mots et des traductions littérales de phrases choisies, qui souvent étaient en contradiction avec la langue et la tournure d'esprit de l'indigène. Il a recueilli à la dictée des dialogues, des contes, des souvenirs et des légendes tels que les Indiens les racontent, en les traduisant immédiatement et en les transcrivant phonétiquement. Ayant amassé de cette manière une grande quantité de documents, il s'est consacré à l'étude grammaticale de la langue, et il a fait ainsi une analyse logique du vocabulaire et de la pensée de l'indien araucan. Les travaux de M. Lenz constituent une source précieuse du folklore de la race, de descriptions de fêtes, de cérémonies et des incidents de la vie quotidienne de ce peuple si intéressant.

La linguistique chilienne doit au même auteur le *Diccionario etimológico de las voces chilenas derivadas de las lenguas indígenas americanas* et la *Lingüística Americana*, en collaboration avec notre savant historien Diego Barros Arana.

La linguistique s'est enrichie également dans ces dernières années d'autres études de valeur. Citons spécialement l'*Estudio etimológico de las palabras de origen indígena usadas en el lenguaje vulgar que se habla en Chile* et *Sobre raza y lengua Veliche*, d'Alejandro Cañas Pinochet.

M. Tomás Guevara dans son *Historia de la civilización de la Araucanía* consacre un chapitre à l'étude de la langue et de la littérature araucanes et un autre à l'étymologie des noms géographiques ; et M. R. Schuller dans un travail intitulé *Sobre et origen de los Charrúas* qui est une réplique au D^r Frederici de Leipzig, étudie très clairement les langues Chaco-guaycuru et Tupi-guarani.

Il ne faut pas oublier non plus le traité de F.-J. San Roman sur la *Lengua de los naturales de Atacama* ni les travaux du jurisconsulte Anibal Echeverría y Reyes sur la même langue.

L'archéologie et la préhistoire du Chili, ces deux sciences dont l'étude nous fournirait de si grands éclaircissements sur les origines des races antiques du pays, sont dans un état d'abandon qui fait pitié et qui paraît invraisemblable dans un pays cultivé comme le nôtre.

Le peu que nous connaissons à ce sujet a trait aux pierres taillées ou qui portent des inscriptions, à celles qui ont servi d'objets du culte, aux pierres percées. Il existe aussi quelques traités incomplets des armes et principalement des pointes de flèches que l'on trouve en si grande abondance dans certaines parties du pays.

De temps en temps, la presse parle de la découverte de quelque ancien cimetière ou d'une sépulture isolée d'indigènes, mais rarement les journaux, font suivre la nouvelle d'une description détaillée des objets trouvés qui disparaissent ou se cachent dans des col-

lections particulières, inconnus des chercheurs et hors de leur atteinte.

Parmi les travaux les plus connus dans cette branche, il faut citer ceux de M. Daniel Barros Grez sur les pierres à inscriptions et sur les pierres gravées et ceux de M. A. Cañas-Pinochet sur les pierres percées et sur le culte de la pierre au Chili. Ces mêmes sujets sont traités superficiellement dans les œuvres de Medina, Guevara et Vergara Flores. Medina a également décrit brièvement quelques objets trouvés sur les plages de Cartagena.

Dans une étude de M. R.-E. Latham sur les crânes préhistoriques et autres pièces intéressantes découvertes près de la Serena, l'auteur mentionne les objets trouvés dans les anciens cimetières.

L'archéologie de l'île de Pascua a été étudiée par plusieurs auteurs dont quelques-uns ont déjà été cités ; il convient d'ajouter à la liste les noms de Ricardo Beaugency, Agustín Prat et du R. P. Pacomio Oliviez.

Nous avons aussi quelques travaux anthropologiques et ethnologiques publiés au Chili qui traitent de peuples étrangers. Ce sont : *Noticias sobre los guajiros*, de A. Cañas Pinochet ; *La Patagonia*, de B. Vicuña Mackenna ; *Estudios de la parte austral de la Patagonia*, d'E. Ibar ; *Noticias de los indios de la Patagonia*, de M. A. Cordovez, etc...

FLORE. — Nous avons parlé dans l'introduction, des premiers explorateurs qui, envoyés par les gouvernements européens afin d'étudier l'histoire naturelle du Chili parcoururent notre territoire et publièrent en Europe le résultat de leurs études qui avaient été suscitées par la publication de l'œuvre du premier naturaliste chilien dont la statue s'élève sur l'Avenue des Delicias, en face de l'Université de l'Etat. Nous avons parlé également, quoique sommairement, des travaux botaniques de Gay ; il est hors de doute que dans son *Histoire physique et politique du Chili* la partie relative à la flore (nous nous rapportons aux plantes phanérogames) est beaucoup plus complète et mieux étudiée que la partie relative à la faune. Gay a décrit près de 3.800 espèces. Le naturaliste allemand Philippi recueillit plusieurs centaines d'espèces et les décrivit dans les *Anales de la Universidad de Chile* et dans les *Anales del museo nacional*. Son fils, Federico Philippi parcourut plus particulièrement les régions de Tarapacá et d'Acatama ; parmi ses travaux botaniques il convient de citer son *Catalogus plantarum vascularium chilensium*, publié en 1881 et dans lequel il a catalogué 5.358 espèces.

Le botaniste suédois P. Dusen qui explora la région du détroit de Magellan publia en Suède d'importants travaux sur la flore de ces régions.

Mentionnons également les botanistes allemands F. W. Neger et le Dr F. Johow qui a enrichi la littérature scientifique nationale de sa belle œuvre, *La flora de Juan Fernández*, un volume in-4° de

288 pages illustré de 18 planches et de 2 cartes ; cette œuvre fut publiée par les soins du gouvernement en 1896.

Les travaux systématiques et phytogéographiques sur la République du Chili furent couronnés à la fin de 1909 par les deux œuvres d'ensemble faites avec beaucoup de persévérance et de compétence par le chef de la section botanique du Musée national, le D^r Carlos Reiche. Ce sont les *Estudios criticos sobre la flora de Chile*, commencés en 1896 et dont 4 volumes ont déjà paru, et *Grandzuge Pflanzenverbreitung in Chile*, publié à Leipzig en 1907.

Il semble qu'il reste peu à découvrir en fait de phanérogames mais par contre, il reste beaucoup à faire pour les cryptogames ainsi que le prouvent les importantes trouvailles que firent les botanistes argentins C. Spegazzini et M. Hicken pendant les quelques jours qu'ils passèrent au Chili.

M. Reiche a établi dans la flore et dans la végétation de notre pays les subdivisions géographiques suivantes :

« La flore chilienne (avec 685 genres phanérogamiques et 130 familles) est tributaire de deux empires floraux. La flore du Nord, du Centre et d'une partie des Cordillères australes appartient à la région andine de l'empire sud-américain. La flore du Sud, depuis le 40° degré jusqu'à la région du détroit de Magellan appartient à l'empire austral antarctique.

La famille la plus nombreuse en genres et en espèces et celle des composées (avec 118 genres) ; le genre le plus riche en espèces est le *Senecio* (250).

Toute l'étendue du territoire depuis la frontière du Pérou jusqu'à l'archipel de la Terre de Feu se divise en trois parties principales qui sont :

1° La région qui s'étend entre les 18° et 30° 1/2 degrés, caractérisée par son climat sec et chaud. Désert et oasis. Steppes. Grands espaces dépourvus de végétation. Plantes xérophiles. Buissons de composées.

2° La région centrale du Chili depuis la partie australe de la province de Coquimbo jusqu'à la latitude de Chillán-Concepción, près du 37°.

L'été sec, l'hiver toujours pluvieux surtout dans le Sud. Plantes xérophiles et mésophiles. Bois ; steppes.

3° Le Chili austral du 37° à la pointe extrême du continent.

Les pluies se répartissent sur toute l'année. Bois étendus. Végétations mésophiles et hygrophiles. Fougères dans la zone du littoral.

Chacune de ces trois régions se subdivise en deux bandes longitudinales, celle du littoral et celle de l'intérieur. »

La Botanique appliquée a mérité l'attention de quelques savants tels que Alonso Ovalle, González de Nájera, Diego de Rosales, l'abbé Molina, Medina, Guajardo, Murillo et Reiche.

Il y a encore beaucoup à faire au Chili en botanique appliquée comme en *biologie végétale*.

A titre de renseignement nous transcrivons de la *Géographie bota-*

nique du Chili de M. Reiche, la statistique suivante de la flore phanérogamique.

Le botaniste a observé 130 familles avec 685 genres et plus de 4.200 espèces.

Voici le nombre de genres que comptent les familles suivantes qui sont celles qui en possèdent le plus.

Composées, 118 (dont le genre *Senecio* a 250 espèces).

Graminées, 47 genres.

Crucifères et ombellifères, chacune 23 genres.

Légumineuses, 22 genres (le genre *Adesmia* avec 140 espèces).

Liliacées, 21 genres, etc.

FAUNE. — Il est impossible de donner une idée, même approximative, du nombre d'espèces de notre faune décrites jusqu'à ce jour, car on n'a pas encore dressé de tableau d'ensemble du règne animal depuis la publication de la partie zoologique de l'*Histoire physique et politique du Chili* de Claude Gay. Or on sait que, à part les *mammifères* et les *oiseaux*, tous les groupes ont considérablement augmenté depuis lors, comme par exemple les *myriapodes* qui figurent dans l'œuvre de Gay avec 12 espèces, chiffre qui s'élevait à 64 à la fin de 1909 ; le même phénomène s'est produit pour les *arachnides*, les *crustacés* et pour la plupart des familles d'insectes.

Il n'y a pas au Chili de bêtes venimeuses, si l'on excepte le *Latrodectus mactans*.

Vertébrés. — Ils occupent les deux premiers volumes de l'œuvre de Gay (1847-48).

Mammifères. — Gervais décrivait déjà dans le tome I de l'*Histoire physique et politique du Chili* 39 genres avec 70 espèces en comptant quelques espèces introduites. Quoique cette classe comprenne de grands, de moyens et de petits animaux faciles à voir, quelques espèces nouvelles ont été décrites depuis la publication de cette œuvre, tant à l'étranger que dans le pays, par le D^r Philippi, par Frédéric Philippi qui a découvert une nouvelle *Llaca*, et pour ne pas en citer d'autres, par M. Thomas de Londres qui a trouvé une *Vizcacha*.

M. A. Cabrera Latorre a publié en 1903 une excellente étude sur les *Chiroptères* du Chili.

Oiseaux. — Dans le tome I de l'œuvre de Gay on trouve la description de 124 genres avec 262 espèces. C'est Desmurs qui a étudié la classe des oiseaux dans l'Histoire de Gay.

Ensuite, M. Landbeck et le D^r R.-A. Philippi ont décrit encore quelques espèces, et il n'y a pas longtemps que ce dernier s'occupait des volatiles chiliens dans une livraison des *Anales del Museo Nacional*. Nous mentionnerons également une liste d'*Oiseaux Chiliens* publiée par E.-C. Reed ; le professeur Fernand Lataste s'est occupé de la zooéthique et de la distribution géographique des oiseaux chiliens ; nous rappellerons enfin que M. F. Albert a entrepris la publi-

cation par familles séparées, d'un travail intitulé *Contribución al estudio de las aves chilenas* dont le tome I, de 343 pages, a déjà paru en entier.

Nous possédons, semble-t-il, environ 290 espèces d'oiseaux, habitant le pays, ou de passage.

Reptiles et batraciens. — Guichenot dans la première partie du tome II de l'œuvre de Gay, s'est occupé de ces deux classes d'animaux, qui se sont enrichies quelque peu depuis lors. Qu'il nous suffise d'indiquer que MM. Werner, R.-A. Philippi et F. Lataste s'en sont occupés. Parmi les batraciens, il faut accorder une mention spéciale au *Rhinoderma Darwini* qui présente le curieux phénomène de la néomélie.

Poissons. — Ils occupent dans l'œuvre de Gay le tome II, de la partie zoologique. Cette classe a été enrichie dans ces derniers temps par les expéditions scientifiques qui ont donné lieu aux travaux de Steindachner, Lönnberg et Philippi. Nous mentionnerons également le D^r Clodomiro Pérez Canto et M. L. Castillo. Mais celui à qui récemment doit le plus l'ichtyologie du Chili, c'est le spécialiste D^r F.-T. Delfin, qui non seulement a publié des travaux systématiques et biologiques sur les poissons chiliens, mais qui, malgré une mort prématurée, parvint à publier un catalogue où il énumère environ 250 espèces. Depuis nous avons vu des descriptions de quelques autres espèces encore.

Protovertébrés. — Le Chili en possède quelques-uns. La *Faune* de Gay n'en décrit que très peu d'espèces, mais leur nombre a été considérablement accru par les dernières expéditions scientifiques.

Mollusques. — Dans l'ouvrage de Gay les mollusques occupent une grande partie du tome VIII (1854) et sont étudiés par Huppe. Depuis lors de nombreux travaux ont été publiés par le D^r Philippi et d'autres. Il est certain qu'une revision de ce type important est devenue tout à fait nécessaire. C'est bien ce qu'avait compris le savant professeur D^r Holmberg, de Buenos-Aires, qui présenta au premier Congrès pan-américain (janvier 1909) un *Catálogo de los moluscos gasterópodos pulmonados* de Chile, grâce auquel le nombre des espèces appartenant à ce groupe au Chili a été doublé.

Arthropodes. — Ces animaux, les plus nombreux, ont des représentants appartenant à six classes, sur sept que comprennent les classifications modernes :

Insectes. — Ils occupent dans l'œuvre de Gay la dernière partie du tome IV (1849) et les tomes V, VI et VII (1851-52) ; cette classe est si vaste et a été tellement enrichie depuis, qu'il faudrait disposer d'un espace considérable pour signaler seulement les noms des auteurs et les titres de leurs monographies et articles. Mentionnons seulement R.-A. Philippi, F. Philippi, E.-C. Reed et son fils, F. Germain (grand spécialiste de nos coléoptères), W.-B. Calvert, D^r V. Izquierdo et quelques étrangers qui pendant longtemps ont publié leurs études dans

les *Anales de la Universidad de Chile* et les *Actes de la Société scientifique du Chili* et ont décrit de nombreux genres et espèces.

Nous ne résistons pas, en nous occupant de l'entomologie au Chili, au juste désir de dire quelques mots sur le savant entomologiste M. Philibert Germain, à qui l'étude des insectes chiliens et en particulier celle des coléoptères doit plus qu'à personne.

M. P. Germain est né à Lyon le 25 janvier 1827. Il s'est consacré de bonne heure aux travaux scientifiques qui ont assuré sa gloire. Son œuvre aujourd'hui considérable comprend entre autres les travaux suivants :

Dans les *Anales de la Universidad*,

Los Carabus Chilenos, Los longicornios, El género Brachidia, Los Lophotus, Los listroderitos, El género Oryctomorphus, Los heloforidos chilenos, El género Nycterinus, el género Cyphonotus, Los Taurocerastidae, El género Phanodesta, Datos sobre el género Cnemalobus, El género Phytolaema, El sistema tarsal de los Coleópteros, Rectificaciones, anotaciones complementarias y descripciones de siete especies nuevas de coleópteros, etc., etc.

Dans les *Actes de la Société scientifique du Chili*,

Notes sur les coléoptères du Chili, Le genre Brachidia, Une excursion entomologique dans la Cordillère de Chillan, Voyage d'Asuncion (Paraguay) à Mollendo (Pérou), de Curumba à Santa Cruz de la Sierra, La Bolivie Orientale, etc., etc.

Dans tous ces travaux, sauf dans les trois derniers, le savant entomologiste a décrit de nombreuses espèces nouvelles, complétant et rectifiant les descriptions des autres entomologistes, et contribuant ainsi pour une part très importante à établir la géographie entomologique de notre pays.

Il a publié également en collaboration avec M. L.-M. Fairmaire, des études sur les coléoptères du Chili dans les *Annales de la Société Entomologique de France*, de 1858 à 1862.

Nous ne résistons pas au désir de faire connaître ici, pour les personnes qui n'ont pas à leur disposition l'étude M. Germain sur nos longicornes, un fait très important pour l'entomologie nationale.

Le Chili possède parmi ses coléoptères une espèce très remarquable non seulement parce que c'est une des plus grandes, mais encore par son dimorphisme sexuel tellement marqué que dans le tome V (1851) de la partie zoologique de l'œuvre de l'illustre Gay, la femelle figure dans un genre (*Amallopodes*) et le mâle dans un autre (*Malloderes*).

C'est à notre consciencieux entomologiste que la science doit, depuis 1854, de savoir que *Amallopodes scabrosus*, et *Malloderes microcephalus*, ne sont respectivement que la femelle et le mâle de la *Acanthinodera cummingii* de Hope.

Mais cette année là (1854), M. Germain ne fit qu'entrevoir la question, au cours d'un voyage qu'il fit au mois de Novembre au Tomé, quand trouvant ces insectes en assez grande abondance, il se proposa

de connaître leurs mœurs. Bien qu'il ne lui ait pas été possible d'observer leur accouplement — car le mâle est nocturne et la femelle diurne — son attention fut vivement attirée par ce fait que tous les *Mallo-deres* étaient mâles et tous les exemplaires de *Amallopodes* femelles.

Ce fut en 1893 seulement, à Pemehue, qu'il put faire une observation la nuit, après avoir fixé au sol une femelle qu'il avait vu sortir de terre à trois heures de l'après-midi, le corps rempli d'œufs. En s'approchant avec sa lanterne, il vit « à cinq ou six centimètres derrière elle, deux mâles qui, accrochés l'un à l'autre comme deux taureaux, luttaien^t aveuglément pour la conquête. Par malheur, la lumière inattendue mit brusquement fin au duel, et chacun des deux adversaires s'enfuit de son côté, puis s'envola avec la plus grande hâte. »

Comme nous l'avons vu, les *Annales de l'Université* et les *Actes de la Société Scientifique du Chili* contiennent de nombreuses études systématiques ainsi que des relations des voyages scientifiques en Bolivie, au Paraguay et au Chili de M. Germain. L'auteur s'y occupe non seulement d'entomologie, mais il traite de l'aspect, du climat, de la géographie zoologique et botanique, des mœurs de certains peuples, des propriétés de quelques plantes, etc.

Au cours de ces dernières années, le jeune entomologiste Manuel J. Rivera, s'est occupé avec succès de la biologie des insectes chiliens. On lui doit déjà d'importantes publications.

Qu'il nous soit permis aussi de citer la *Revista Chilena de Historia Natural*, que nous avons fondée en 1897, et où de nombreux genres et espèces ont été décrits par des naturalistes de la compétence de Reed, Bolivar, Pérez, Cockerell, Howard, Reginbart, Kieffer, Rothschild, Flétiaux, Brèthes, Pic, Montandon, Navas, Bezzi, etc.

Arachnides. — Ils furent étudiés par Gervais au tome III de l'œuvre de Gay (1849) et au commencement du tome IV (zoologie). Les genres décrits sont au nombre de 47 avec 328 espèces seulement. Depuis lors les spécimens recueillis par M. Lataste, de M. Germain et les nôtres dans le Chili central et dans la province d'Atacama, ont augmenté considérablement le nombre des genres et des espèces et contribué aussi à faire mieux connaître l'aire de dispersion des espèces. La plupart des échantillons recueillis ont été étudiés par le spécialiste M. Eugène Simon, qui a publié le résultat de ses travaux dans les *Actes de la Société Scientifique du Chili* et dans notre *Revista Chilena de H. N.*

Myriapodes. — Depuis 1849 où Paul Gervais décrivit les myriapodes dans le tome V de la *Fauna de Chile* de Gay, aucun naturaliste ne s'était occupé de ces arthropodes jusqu'en 1899, où le docteur Filippo Silvestri, au cours d'une rapide excursion sur notre territoire, découvrit de nombreux genres et espèces nouvelles, et les décrivit la même année dans la *Rev. Chil. de H. N.*

Depuis 1901 MM. Attems, Silvestri, Hansen et Kraepelin se sont occupés également de cette intéressante classe, si injustement oubliée

depuis 50 ans. Il ne faut donc pas s'étonner de voir que, de 7 genres avec 12 espèces décrits dans l'œuvre de Gay en 1849, notre faune myriapodique ait passé à 35 genres et 64 espèces.

Onycophores. — Le Chili en possède une seule espèce observée dans le bois pourri, le *Opisthopatus Blainvillei*.

On doit une belle monographie des Onycophores au savant professeur du Muséum de Paris M. le D^r E. L. Bouvier ; il y décrit en passant notre espèce.

Picnogonides. — On ne sait que peu de chose sur ces arthropodes marins, habitants de nos mers ; nous devons les négliger pour le moment.

Crustacés. — Cette classe, si négligée par les naturalistes du pays depuis la publication de l'œuvre de Gay, a été étudiée dans cet ouvrage (tome III, 1849) par Nicolet. Elle comprenait alors 90 genres avec 125 espèces. Le D^r R. A. Philippi ne lui a consacré que 5 ou 6 brèves études, qu'on trouvera dans les *Anales de la Universidad* et dans une revue de Berlin. Cependant les descriptions de genres et espèces nouvelles sont très nombreuses et on les rencontre dans les récits de voyages scientifiques et d'explorations comme ceux de Wilkes, de la *Nassau*, de d'Orbigny, de la *Novara*, du D^r Plate, de Michaelsen, etc., etc. D'autre part l'établissement de nouvelles familles et le démembrement des genres ont fait que dans l'œuvre de Gay la partie consacrée aux crustacés soit une des plus pauvres et ait beaucoup vieilli pour les besoins de la science moderne.

Vers. — Ils furent décrits au tome III (1849) du livre de Gay, par Emile Blanchard, qui se bornait à étudier 42 genres avec 60 espèces, groupées en 7 classes. Depuis 1849 on a publié au Chili environ 13 travaux sur les vers, et bien d'autres à l'étranger, la plupart d'après les spécimens du D^r Plate et la *Hamb. Magahl. Samm.* A n'en pas douter, il reste encore beaucoup à faire sur ce sujet.

Echinodermes. — Ces invertébrés sont étudiés au tome VIII de l'œuvre de Gay, qui n'en énumère que 7 genres avec 11 espèces. Les voyages de la *Challenger*, de l'*Alert*, du *Hamb. Magalh. Samm.* et du D^r Plate, de nombreux travaux du D^r Philippi publiés en Allemagne et dans la *Rev. Chil. de Hist. Nat.* ont augmenté considérablement le nombre des échinodermes connus.

Cœlentérés. — La dernière partie du tome VIII de l'œuvre de Gay est consacrée à leur description. Il ne sont pas nombreux et il reste encore assez à faire dans cette intéressante division du règne animal, qui ne compte au Chili aucun spécialiste. Le D^r Philippi a décrit quelques espèces et en Allemagne, dans le *Zool. Jahrbuch Suppl.* 1849, le D^r P. Mc Murrich étudie quelques genres et espèces d'actinaires. Nos marins rendraient un grand service à la science en récoltant pour les muséums de notre pays quelques spécimens de ces animaux.

Protozoaires. — Le tome VIII et dernier de la faune de Gay contient la description de 9 genres avec 16 espèces, tous *rhizopodes*. Pendant

de nombreuses années ils furent complètement négligés jusqu'au moment où apparurent les importants travaux suivants : V. Izquierdo S. : *Ensayo sobre los protozoos de las agnas dulces de Chile*, et D^r Otto Bürger : *Estudios sobre los prot. Chil. del agua dulce*. Plus tard en 1908, le même D^r Bürger publia de *Nuevos estudios sobre P. Ch.* Dans ces trois travaux sont décrits de nombreux genres et espèces recueillis dans la province de Santiago. Ce fait prouve que les protozoaires sont encore une partie du règne animal qui n'est traitée que sommairement dans l'œuvre de Gay, mais cette négligence est assez excusable parce que l'étude de ces petits êtres demande l'emploi de microscopes d'une grande puissance ainsi qu'une technique spéciale. Ce n'est que dans ces dernières années qu'on a pu les étudier avec profit.

Prof. CARLOS E. PORTER,
Directeur du Muséum de Valparaíso.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Anthropologie et Ethnographie

ANRIQUE Y SILVA, *Ensayo de una bibliografía histórica y geográfica de Chile*, 1 tomo en 8°. — Santiago, 1902.

Actes de la Société scientifique du Chili, con varios trabajos del señor Daniel Barros Grez.

CANAS PINOCHET, ALEJANDRO, *Estudios arqueológicos sobre las piedras horadadas. La deformación artificial de los cráneos humanos. La raza y la lengua Veliche*.

GUEVARA, TOMAS, *Historia de la civilización de la Araucanía*, 2 tomos en 8°. — Santiago, 1900.

LATCHAM, RICARDO E., *Notes on some ancient Chilean Skulls and other remains. El comercio precolombiano en Chile y otros países de América*. — Santiago, 1900. *Antropología chilena*. — Buenos Aires, 1909.

MEDINA, J. TORIBIO, *Los aborígenes de Chile*. — Santiago, 1882.

PHILIPPI, R. A., *Descripción de los ídolos peruanos del Museo nacional*. — Santiago, 1879.

PHILIPPI, FEDERICO, *Arqueología de la isla Mocha*, en el cuaderno 16 de los *Anales del Museo nacional*. — Santiago, 1903.

¹ Nous allons faire paraître incessamment un *Ensayo de una bibliografía Chilena de historia natural*. Catalogue raisonné de tous les travaux concernant l'anthropologie, la faune, la flore, la géologie et la minéralogie publiés au Chili depuis Molina jusqu'en 1909. L'ouvrage comprendra quatre tomes grand in-8°, avec portraits et biographies des naturalistes. L'ouvrage a été présenté manuscrit au Congrès Scientifique international américain, section des Sciences Biologiques.

PORTER, CARLOS E., *Literatura antropológica y etnológica de Chile*. — Santiago, 1906. *Revista chilena de historia natural*, fundada en 1897.

ROSALES, PADRE DIEGO DE, *Historia general del reino de Chile*, 3 tomos en 4°. — Valparaíso, 1877.

ECHVERRÍA REYES, ANÍBAL, *La lengua de los naturales de Atacama*.

SOLÍS VARELA, LUIS A., *Algunas medidas del cráneo y de la cara tomadas en chilenos*. — Santiago, 1894.

SCHULLER, R. R., *Sobre el origen de los charrúas*. — Santiago, 1907.

VERGARA FLORES, DOCTOR LUIS, *Cráneos de paredes gruesas* (1905) ; *Cráneos de indígenas bolivianos* (1894) ; *Piedras escritas en Quil-lahua*.

FONEK, DOCTOR FRANCISCO, *Diarios de fray Francisco Menéndez*, 2 tomos, Valparaíso, 1896 á 1900.

CORDOVÉS, MARCIAL, *Los indios chonquis de la Patagonia*. — Santiago, 1906.

LENZ, DOCTOR RODOLFO, *Estudios araucanos*, etc.

Faune du Chili

Anales de la Universidad de Chile ; Actes de la Société Scientifique du Chili ; Anales del Museo Nacional, fondé par le D^r R. A. Philippi ; *Revista chilena de historia natural*, fondée en 1897 par C.-E. Porter.

CLAUDIO GAY, *Historia física y política de Chile*.

MOLINA, JUAN IGNACIO, *Compendio de la historia geográfica, natural y civil del reino de Chile*.

Les publications mentionnées plus haut renferment de nombreux travaux de naturalistes nationaux et étrangers sur toutes les classes du règne animal et tout particulièrement sur les vertébrés et les insectes, travaux dont l'abondance ne nous permet pas d'en donner une liste même succincte. Signalons parmi les auteurs de ces études MM. D. R. A. Philippi, E. C. Reed, Fernand Lataste, Philibert Germain, V. Izquierdo, Simon, Delfin, Albert, Silvestri, Wolffsohn, etc.

Flore du Chili

On trouvera dans les publications périodiques sus-mentionnées un certain nombre de travaux concernant la botanique. Mentionnons également l'œuvre de l'abbé Molina et la *Historia física y política de Chile*, de Claude Gay.

PHILIPPI R. A., *Viaje al desierto de Atacama*, 1860.

PHILIPPI, FEDERICO, *Catalogus Plantarum Vascularium Chilensium*, 1881.

REICHE, CARLOS, *Flora de Chile*, volumen I á IV.

REICHE, CARLOS, *Grandzüge des Pflanzenverbreitung in Chile*, Leipzig, 1907.

HEMSLEY, *Report on the botany of Juan Fernández*, 1885.

JOHOW, F., *Flora de Juan Fernández*, 1896.

SPEGAZZINI, CARLOS, *Fungi chilensis*, Buenos-Aires, 1910.

BIBLIOGRAPHIE

P. JOSÉ SANCHEZ LABRADOR. — *El Paraguay católico*. 2 vol. in-8° de XX + 323 pp. et 332 pp. Buenos-Aires, 1910.

Le R. P. José Sanchez Labrador naquit dans le diocèse de Tolède en 1717. Etant entré dans la Compagnie de Jésus, il alla au Paraguay où il enseigna la philosophie et la théologie à l'Académie de *Nueva Córdoba*. Mais il quitta bientôt sa chaire pour « convertir à la Foi chrétienne et réduire au doux joug du Roi catholique les peuplades barbares du Paraguay ». Il fut ainsi amené à parcourir tout le pays et à vivre parmi les Indiens. Les deux volumes du *Paraguay católico* contiennent le récit des voyages du P. Labrador et le résultat de ses recherches historiques, géographiques et ethnographiques. On y trouve des études approfondies de la flore et de la faune du Paraguay, le relevé des cours des rivières, des cartes géographiques remarquables pour l'époque, et enfin une précieuse contribution à l'étude de l'ethnologie et de la linguistique des Indiens *Eyiguayeguis*, *Chanás* et *M'Bayas*. Voilà les trésors que trouveront les spécialistes dans le *Paraguay católico* dont la lecture est aussi d'un puissant attrait pour les profanes, car il est le plus vivant des livres de voyage. Le P. Sanchez Labrador note ses impressions au jour le jour, raconte les incidents et les péripéties de ses randonnées souvent périlleuses. Le missionnaire jésuite est un voyageur qui sait voir. Rien n'est plus captivant que les observations qu'il nous transmet sur la vie des Indiens, leurs coutumes, leurs fêtes, leurs cérémonies religieuses. Enfin le *Paraguay Católico* constitue également une histoire de l'action des Jésuites dans ce pays.

L'œuvre du R. P. José Sanchez Labrador était inédite jusqu'à nos jours. L'honneur de sa publication revient à l'Université de la Plata qui s'est assigné la tâche de découvrir et de révéler tous les documents qui constituent une contribution à l'étude de l'antiquité américaine si ignorée jusqu'à présent.

Le *Paraguay católico* a été édité avec un grand soin sous la direction du savant Argentin M. Samuel Lafone Quevedo. L'ouvrage est dédié aux membres du XVII^e congrès International des Américanistes qui s'est tenu à Buenos-Aires à l'occasion du premier Centenaire de l'indépendance Argentine.

MONSIEUR PERRICHON (LEOPOLDO THÉVENIN). — *Colección de artículos*. 1 vol. in-12 de 307 pp. Montevideo, Barreiro y Ramos, éditeur, 1911.

Le public doit se louer de l'heureuse idée qu'a eue M. Thévenin de réunir en un volume une grande partie des charmantes chroniques qu'il a données pendant longtemps, au jour le jour, au « Siglo » et à la « Razon » de Montevideo. Sans doute, lorsqu'ils ont été écrits, chacun de ces articles avait trait à une actualité, mais les actualités ont pu vieillir sans que les articles aient subi le même sort, car ils sont intéressants par les commentaires pleins d'une philosophie ironique et souvent satirique dont l'auteur enveloppe le fait qui l'a frappé. Il a écrit de la sorte quelques petits chefs-d'œuvre. M. Thévenin prend un fait quelconque : la dernière comédie jouée par la tournée française, italienne ou espagnole, le passage d'un conférencier illustre, une chinoiserie administrative, l'art, la politique (quoiqu'il paraisse se soucier fort peu de ce dernier sujet) et le commente à sa façon qui n'est jamais ou presque, celle de la majorité de ses compatriotes, car s'il se trouve être sur quelque sujet du même avis que la majorité, il ne le traite pas. A quoi bon ? Aussi, si je ne me trompe, M. Perrichon doit compter pas mal d'adver-

saires dans son pays où il n'est certes pas prophète. Il n'épargne pas ses compatriotes, et nous devons l'en féliciter, car il faut du courage et du patriotisme, dans certains cas, pour se mettre résolument en travers d'un engouement, ou d'une mode. M. Thévenin est un défenseur du bon goût. Il existe à Montevideo comme à Paris des gens qui voudraient détruire l'originalité de la ville, démolir les vieilles maisons pour tout moderniser, pour élever de beaux édifices modèles à cinq ou six étages, hôtels des postes, casernes ou ministères que l'on inaugure avec une pompe très officielle. M. Perrichon est leur plus terrible ennemi. Nous lui devons une particulière reconnaissance, car il a souvent pris la défense des acteurs français dont le jeu sobre plaît moins à Montevideo que les gestes à effet facile de certains acteurs italiens ou espagnols, et à plusieurs reprises il s'est élevé énergiquement contre les accusations injustes qu'on porte si souvent contre nous à l'étranger.

Le style de M. Thévenin est nerveux, coloré et familier ; il s'adapte admirablement à son genre. Ajoutez à cela un grand sens de l'ironie, une habileté extrême à manier le fouet de la satire et vous saurez ses principales qualités. Peut-être abuse-t-il un peu des mots français dont il émaille ses articles, mais ce n'est vraiment pas notre rôle de le lui reprocher.

LUIS MURAT. — *Ondas*. 1 vol. de poésies in-8° de 338 pp. De Leilo et Irmão, éditeurs. Porto, 1910.

L'éminent académicien Brésilien nous donne le 3^e volume de ses *Ondas*. On lit avec plaisir les vers harmonieux et chantants des pièces que l'auteur a groupées sous les titres d'*Íntimas* et d'*Aquarelles* et dans lesquelles il nous raconte des rêves de poète, rêves peuplés de divinités antiques. Mais c'est surtout dans les *Odes* et les *Poèmes* qu'il donne la mesure de son talent, fait de vigueur et de puissance plutôt que de finesse et de sensibilité.

Une ode fort belle est intitulée Victor Hugo avec qui le poète Brésilien a certainement une parenté littéraire. J'admire surtout dans *Ondas* les poèmes inspirés à l'auteur par la nature ainsi que ceux qu'il consacre aux habitants de l'état du Rio grande do Sul d'où il est originaire. Il y a dans ces poésies qui sentent le terroir, des vers descriptifs faits de main d'ouvrier. En voici que j'ai cueillis dans *O fogão do gaúcho*.

Repechamos, a custo, o íngreme arrampadouro...
Pleno luar, plena paz... Infintos seivos ; baixas
Sangas, barbeitos, váos, tudo como um thesouro
Ou larario esquecido. Ao fundo, arroios, faixas
Liquidas, serpenteando, enroscando-se aos velhos
Troncos, onde ainda se ouve o segredar dos evos...

M. Luis Murat a volontairement émaillé de provincialismes la langue de ces poèmes, car « il y a, dit-il, un vocabulaire *sul-rio-grandense* digne d'être introduit dans la littérature brésilienne. »

On admire à juste titre la beauté et la pureté de la forme chez l'auteur de *Ondas*. Il nous en donne aujourd'hui le secret dans son avertissement. « Quelques-unes des poésies qui composent ce volume, dit-il, ont dormi du sommeil auquel fait allusion Horace dans l'*Art Poétique*. Après quelques années, je les ai tirées de l'oubli où je les avais volontairement laissées pour les remettre sur le métier. Dans certaines je n'ai conservé que très peu de chose de la première version ».

Charles AXEL.

JULIO RAÚL MENDILAHARSU. — *Deshojando el silencio*. Paris, Imprimerie Paul Dupont, 4, rue de Bouloi, 1911. 1 vol. in-8° 111.

L'Uruguay est décidément un des pays les plus littéraires de l'Amérique latine et sa production poétique pendant ces dernières années est tout à fait digne d'attirer l'attention. Aux livres remarquables de Julio Herrera y Reissig qui, pour le malheur des lettres hispano-américaines, n'a pas survécu à la publication de ses « Peregrinos de Piedra », de Carlos Roxlo qui publia récemment des vers de terroir « Flores de Ceibo », d'une réelle saveur, aux œuvres des Vasseur, des Frugoni et des Falco est venu s'ajouter dernièrement un volume de M. Julio Raúl Mendilaharsu, tantôt vibrant et enthousiaste, tantôt riche en nuances délicatement exprimées.

Le poète écrit : « La vida es para mi lucha y ensueño », et son livre se trouve ainsi naturellement divisé en deux parties bien différentes, dont l'une comprend les poèmes de la Lutte et l'autre les vers du Rêve.

Ce n'est certes pas sans quelque appréhension que nous avons lu le titre de la première partie du recueil de M. Mendilaharsu : « Sangre de América ». On a tant écrit sur ce sujet qu'il effraie quelque peu le lecteur habitué de poésie hispano-américaine, mais il faut reconnaître que l'œuvre du poète ne manque pas de vers vigoureusement écrits¹ et de strophes bien venues ; malheureusement ces strophes voisinent parfois avec quelques lieux communs et des images assez artificielles.

La seconde partie du livre du jeune poète uruguayen est toute de tendresse et de mélancolie sauf un ou deux poèmes tels que « *Anhelos de un Futurista* » qui rappellent la première manière de M. Mendilaharsu. Il y a dans cette deuxième partie des poèmes d'un sentiment moderne et raffiné où nous retrouvons quelque chose de la douceur ailée et des savantes sonorités de Ruben Dario. C'est avec un réel plaisir que nous avons lu « La Brisa entre las Rosas ». La personnalité de M. Mendilaharsu ne se dégage pas encore très nettement de ce volume qui renferme néanmoins des promesses intéressantes que le poète aura à cœur de tenir prochainement.

JULES SUPERVIELLE.

CORNELIO HISPANO. — *El Jardin de las Hespérides*. J. Casis Editor. Bogotá M. C. M. X.

M. Cornelio Hispano imite Homère, Théocrite, Chénier et ses vers sont agréables et fluides. Parfois quelques tournures prosaïques, mais en général le poète colombien pastiche ses maîtres avec art. Il y a çà et là de jolis vers suffisamment suggestifs comme ceux-ci sur la Vieillesse de Silène :

Y en las desolaciones de su vejez obesa
Lloraba en el silencio de las grutas oscuras².

J. S.

ANALES DE LA SOCIEDAD CIENTÍFICA ARGENTINA. Directeur : Santiago E. Barabino. — Buenos-Aires.

REVISTA DE LA BIBLIOTECA NACIONAL. Directeur : Domingo Figarola-Caneda. — La Habana.

¹ El corazon triunfal de la epopeya.....
...Cascabeles de francas carcajadas, etc.

² Dans la désolation de sa vieillesse obèse.
Il pleurait au sein des grottes silencieuses et obscures.

REVISTA DE CIENCIAS. Rédacteur en chef : D^r Federico Villaroel. — Lima.

REVISTA NACIONAL DE AGRICULTURA. Directeur : Gabriel Ortiz N. — Bogotá.

BOLETÍN DEL ARCHIVO NACIONAL. La Habana.

ANALES DEL MUSEO NACIONAL. San Salvador.

REVISTA MÉDICA DOMINICANA. Directeur : Fernando A. Defillo. — Santo Domingo.

REVISTA UNIVERSITARIA, *órgano de la Universidad Mayor de San Marcos.*

Comité de Direction : D^r D. Lizardo Alzamora, *Président* ; D^r D. Miguel A. de la Lama, *Vice-Président* ; D^r D. José M. Manzanilla ; D^r Enrique Guzmán y Valle ; D^r D. Manuel A. Velásquez ; D^r D. Manuel B. Pérez ; D^r D. Carlos Wiese ; D^r D. Alberto Salomón, *Secrétaire et Administrateur.*
Lima.

CHRONIQUE

Un cours d'histoire et de civilisation de l'Amérique latine à l'Université de Bordeaux

Dans le 1^{er} trimestre 1911, M. Jules Humbert a professé son cours libre et public, pour la quatrième fois, à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux sur l'histoire et la civilisation de l'Amérique latine. Après avoir traité, au cours de l'année scolaire 1907-1908, de l'américanisme et de son objet, notre collaborateur a étudié pendant deux années consécutives les populations et les civilisations, puis les villes et les monuments du Mexique. Le voici maintenant qui commence l'étude du passé et du présent de l'Amérique équatoriale, en parlant de la Colombie, de ses anciens peuples les Chibchas et les Quimbayas et des populations indigènes actuelles, de la conquête espagnole, enfin de l'évolution historique de la Colombie, ainsi que de ses villes. Comme les précédents, ce cours, que subventionne la Chambre de commerce de Bordeaux et qu'illustrent des projections documentaires, obtient auprès du public de la grande ville du Sud-Ouest un succès marqué. Sans doute, la matière y prête par elle-même, et l'intérêt des projections de cartes, de pièces historiques, de types ethnographiques, de sites, de monuments y contribue aussi dans une certaine mesure ; puis rien de ce qui touche au continent occidental, rien de ce qui le fait connaître ne saurait, pour bien des raisons, laisser le public bordelais indifférent. Mais le mérite de ce succès revient surtout au professeur, qui joint à une connaissance approfondie des sujets qu'il traite l'art de les présenter d'une manière très vivante et très attrayante, et de tenir toujours en éveil la curiosité de ses auditeurs.

Le Gérant : A. COUESLANT.

BULLETIN
DE LA
BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE
(AMÉRIQUE LATINE)

PREMIÈRE ANNÉE

PARIS
Le 15 Juillet 1911

Numéro 12

L'Évolution Sociale du Mexique à l'Époque Coloniale¹

XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

Le régime que l'on trouve implanté dans l'Amérique espagnole, et au Mexique en particulier, cent ans après la conquête, n'était pas autre chose que ce que l'on pourrait appeler le régime seigneurial. Il fut une des faiblesses de la colonisation espagnole ; mais il faut dire à la louange du gouvernement central, à la louange des vice-rois aussi, qu'ils firent tout pour l'éviter, et c'est malgré eux qu'il triompha. Les premiers vice-rois du Mexique s'efforcèrent, autant qu'ils le purent, de grouper en villages les indigènes et de leur donner le goût du travail, leur distribuant des lots de terrain que bientôt, hélas ! ils aliénaient par apathie et par indifférence. L'Indien, peu prévoyant, recule devant la culture du sol ; il aime mieux céder son champ pour quelque argent que de le faire fructifier lui-même, et, une fois qu'il a dépensé le produit de sa vente, il en est réduit à travailler sur les terres des autres. La rétribution est minime (0 fr. 50 par jour, au xvii^e siècle), et le journalier, bien que très sobre, se contentant pour nourriture du maïs, des frijoles et du chile, est obligé de faire des dettes pour subvenir aux besoins matériels

¹ V. *Bulletin de la Bibliothèque américaine*, n° 8 (15 mars 1911), pp. 235 et sqq.

de sa famille (linge, vêtements, etc.) ; il emprunte à son patron même, sous forme d'avance de salaire, et c'est ainsi que, malgré les *lois des Indes* qui interdisent l'esclavage, il se trouve réduit à un état de servitude vis-à-vis des propriétaires qui peuvent dès lors disposer de lui à leur gré.

Une autre conséquence de cet état de choses fut la reconstitution de la grande propriété, et le corps qui, en définitive, profita de cette sorte d'évolution, acquérant les terres à prix d'argent, ou les recevant à titre de dons, ce fut l'Eglise. En même temps en effet que le nombre des couvents se multipliait au Mexique, le domaine territorial de l'Eglise s'accroissait, et les corporations religieuses, deux siècles après la conquête, possédaient, à titre de biens de mainmorte, des propriétés immenses.

L'autorité spirituelle de l'Eglise s'était accrue d'ailleurs en même temps que son pouvoir matériel, et si l'Etat était maître de l'Eglise, en vertu de son *real patronato*, on peut dire que l'Eglise gouvernait les Indes. D'ailleurs l'adhésion des populations américaines à la puissance espagnole avait pour base l'adhésion à l'autorité de l'Eglise ; les masses populaires abhorraient la domination de l'Espagne, et elles ne l'acceptaient que parce que la domination de l'Espagne représentait pour elles la domination de l'Eglise. L'Eglise était donc devenue pour l'Etat l'*instrumentum regni* indispensable, et c'est pourquoi le gouvernement civil, malgré sa prépondérance légale, en était réduit le plus souvent à n'être que l'humble serviteur de l'Eglise.

On ne s'étonnera pas qu'une telle dualité ait été la source de conflits fréquents entre les autorités civiles et ecclésiastiques. Une de ces luttes les plus célèbres est celle qui éclata en 1624 entre le vice-roi et l'archevêque de Mexico. Le vice-roi d'alors, qui était le comte de Gelves, homme avare et cupide, s'était entendu avec une de ses créatures, Don Pedro de Mexie, pour acheter le maïs des Indiens à un prix aussi bas que possible, le blé des Espagnols au prix taxé par la loi (14 reales le boisseau). Mexie avait rempli de ces denrées une quantité considérable de granges qu'il avait louées dans le pays. Bientôt le blé vint à manquer sur le marché ; alors Mexie mit le sien en vente à des prix exorbitants ; sur le maïs il faisait des bénéfices plus considérables encore. Les pauvres commencèrent à se plaindre, les riches à murmurer, et une enquête fut présentée à la cour de la Chancellerie, devant le vice-roi, pour que le blé fût remis au prix taxé par la loi. Mais le vice-roi, interprétant la loi à sa façon, déclara que le taux en question avait été établi pour les années

ordinaires et non pour les temps de famine ; et Mexie continua à exploiter la population. C'est alors que l'archevêque intervient, et, du premier coup, faisant usage de son arme la plus puissante, lance l'excommunication contre Mexie et contre le vice-roi lui-même. Par suite de cette mesure, toutes les églises, toutes les chapelles des couvents se trouvèrent fermées, et « comme il y a plus de mille prêtres dans les églises et les couvents qui ne subsistent que par les messes qu'ils disent (à un écu l'une), ceux qui sont excommuniés sont obligés de les indemniser de tout le temps qu'ils ont perdu, soit plus de mille écus par jour ¹ ».

Le vice-roi fait arracher l'excommunication des portes des églises et somme l'archevêque de lever l'interdit. Celui-ci résiste ; le vice-roi commande qu'on se saisisse de sa personne et qu'on l'emmène à Saint-Jean de Ulloa pour y être gardé jusqu'à ce qu'on puisse l'embarquer pour l'Espagne. Cependant l'archevêque avait pu sortir de la ville et s'était retiré dans le faubourg de Guadalupe. Le vice-roi envoie pour l'arrêter des sergents commandés par un nommé Tirol. Le prélat, réfugié dans une église, paraît devant les hommes d'armes sur les degrés de l'autel, revêtu de ses habits pontificaux, la mitre sur la tête, tenant d'une main sa crosse et de l'autre le Saint-Sacrement. Les sergents s'approchent de l'autel, se mettent à genoux, somment l'archevêque de déposer le Saint-Sacrement et d'ouvrir la lecture des ordres qu'ils apportaient au nom du Roi. Mais l'archevêque répond que leur maître est excommunié et qu'il n'a aucun pouvoir de lui commander en l'église de Dieu. Alors Tirol donna l'ordre à un prêtre qu'il avait amené tout exprès de prendre le Saint-Sacrement des mains de l'archevêque et de le poser sur l'autel. L'archevêque, ainsi désarmé, dépouilla ses habits pontificaux et se rendit entre les mains de Tirol, protestant de la violation qui lui était faite. On le conduisit prisonnier à Saint-Jean de Ulloa, où il fut mis sous la garde du gouverneur du château : quelques jours après il était embarqué pour l'Espagne.

Cependant les habitants de Mexico, créoles, métis et indiens se soulèvent en masse ; Tirol reste plusieurs jours enfermé chez lui sans oser sortir ; enfin il se jette dans un carrosse, dont il fait fermer les portières pour ne pas être aperçu, dans le but d'aller se réfugier au palais du vice-roi. A peine a-t-il fait quelques mètres qu'il est reconnu par quatre ou cinq petits garçons

1 Thomas GAGE, *Voyage dans la Nouvelle Espagne*, t. I, p. 184.

qui se mettent à courir derrière le carrosse en criant : « Voilà le traître Judas qui a mis les mains sur le vicaire de Jésus-Christ ! » La troupe ne tarde pas à s'augmenter, et Tirol « n'avait pas passé deux rues qu'il était poursuivi par plus de deux mille enfants d'Espagnols, d'Indiens, de nègres et de mulâtres, qui criaient qu'il fallait le pendre, l'assommer, que c'était un traître, un chien, un excommunié¹ ». Il arrive à grand peine au palais ; il s'y précipite, et on en fait fermer les portes. Mais le peuple s'assemble en poussant des cris ; les portes de la prison voisine du palais sont forcées, et les prisonniers, rendus à la liberté, se joignent aux émeutiers pour attaquer le palais. Le vice-roi se montre à son balcon et ne réussit qu'à exaspérer la populace ; il fait sonner la trompette pour appeler les habitants à son secours, mais les cris de : « Vive le Roi ! mais que le mauvais gouvernement périclite ! » redoublent. Le tumulte dura six heures, après quoi « les séditieux apportèrent de la poix et du feu et brûlèrent la prison ainsi qu'une partie du palais avec la principale porte. On pénètre dans les écuries du vice-roi, on enlève les riches harnais. D'autres pillent les coffres. On cherche le vice-roi, Mexie et Tirol, mais ils s'étaient échappés en habits déguisés² ».

Le vice-roi, en effet, habillé en cordelier, avait pu sortir de son palais et traverser la foule. Il se retira dans le couvent des religieux de Saint-François où il demeura plusieurs mois. En 1625, le Roi envoya pour le remplacer comme vice-roi, le marquis de Serralvo. Le comte de Gelves, rentré à Madrid, devint grand écuyer de Sa Majesté Catholique, tandis que l'ancien archevêque de Mexico était nommé, en Espagne, au siège épiscopal de Zamora.

Comme on le voit, l'influence morale de l'Eglise était telle que, dans une émeute, c'était toujours elle qui était sûre d'avoir le dernier mot. D'autres vice-rois, plus intelligents que le comte de Gelves, au lieu de tourner contre eux cette influence, surent habilement la mettre au service de l'Etat. Quand, dans les calamités publiques, le peuple grondait sourdement ou s'ameutait pour la révolte, le gouvernement, qui se serait trouvé sans force matérielle en face d'une rébellion, faisait appel à l'Eglise pour calmer l'effervescence, et c'était le clergé qui composait en quelque sorte l'armée morale du gouvernement.

Malheureusement l'Eglise elle-même était minée, non point

¹ Th. GAGE, *loc. cit.*

² *Id.*

certes par les hérésies, dont la Sainte-Inquisition¹ se chargeait suffisamment, mais par l'éternelle rivalité entre le clergé séculier et les ordres religieux, rivalité qui commença avec l'établissement des Jésuites au Mexique, vers 1570, sous le vice-roi Enriquez de Almanza. Le gouvernement de Madrid ne voyait pas d'ailleurs d'un œil bien favorable l'extension des communautés religieuses dans ses colonies ; il recommandait sans cesse aux vice-rois de ne permettre que des établissements de moines autorisés, de rappeler à l'ordre les religieux qui montraient du relâchement dans leurs règles, et même de faire démolir les églises et les couvents édifiés sans permission. Mais le clergé régulier était défendu par les *Audiences* et même par la population, de sorte que les évêques et les vice-rois eux-mêmes furent impuissants à lutter contre l'extension toujours croissante de sa richesse immobilière.

La rivalité entre le clergé séculier et régulier était arrivée à l'état aigu dès le milieu du xvii^e siècle ; l'incident suivant en est la preuve. A cette époque, le vice-roi, duc d'Escalona, avait soulevé contre lui l'opinion par son faste extraordinaire aussi bien que par l'arbitraire et le manque de justice de son administration. Au moment où éclata la guerre de l'indépendance du Portugal, on profita de ce que le duc d'Escalona ne cachait pas sa sympathie vis-à-vis des Portugais, pour envoyer à Mexico, en qualité de juge de résidence et de visitador général, l'évêque de Puebla, Juan de Palafox, homme fort apprécié dans l'Eglise par ses vertus, à la cour de Madrid par ses aptitudes politiques, son énergie de caractère et sa ténacité de Navarrais. Escalona fut rappelé en Espagne, et Palafox resta un an à Mexico comme vice-roi intérimaire (1642), jusqu'à l'arrivée du comte de Salvatierra. Mais quand il revint à Puebla, il se trouva en face d'une véritable conspiration, ourdie par les Jésuites, aux privilèges desquels s'était autrefois attaqué l'évêque. Prédications fulminantes d'une part contre Palafox, d'autre part sentences épiscopales contre les Jésuites, décrets de suspension, intervention de juges achetés d'avance par l'ordre tout puissant, tumulte populaire, fuite de l'évêque et décision finale du gouvernement de Madrid en faveur du prélat auquel fut confié un siège épiscopal en Espagne, tels furent les épisodes de cette querelle célèbre qui montra quelle influence avaient dès ce moment acquis les Jésuites, non seulement sur les populations, mais encore sur les tribunaux du pays.

¹ Etablie au Mexique en 1571, sous le 4^e vice-roi, D^r Martin Enriquez de Almanza (1568-1580).

Ainsi donc, accaparement de la plus grande partie des propriétés foncières par les congrégations religieuses et aussi par les *tlataones*, véritables seigneurs civils¹, concentration de la richesse immobilière en un petit nombre de mains, telles furent les premières causes du malaise qui pesa sur la société mexicaine durant les XVII^e et XVIII^e siècles, malaise qui d'ailleurs ne prit pas fin complètement avec l'indépendance, mais qui exaspéra les esprits au point de leur faire désirer chercher dans un nouvel ordre de choses, plus d'équité et plus d'équilibre social.

Un autre malaise était celui causé par les résultats déplora- bles de l'organisation commerciale qu'avait établie l'Espagne dans ses colonies. Le monopole absolu, qui paralysait les initiatives individuelles en empêchant la concurrence, n'avait pas tardé à être combattu par une contrebande de plus en plus redoutable, si bien que, dès la fin du XVI^e siècle, une formidable conjuration, qui dura deux siècles, s'organisa contre le commerce espagnol, conjuration agissant tantôt sans l'accord des gouvernements européens, tantôt dirigée par eux. La France, l'Angleterre, la Hollande prirent, à ce mouvement, une part active ; l'occupation de la Jamaïque par les Anglais et la conquête des magnifiques possessions portugaises de l'Insulinde par les Hollandais, donnèrent une organisation définitive à cette colossale entreprise de pillage international dans le Pacifique et surtout dans le golfe mexicain. Il faudrait une histoire spéciale pour dire comment en pleine paix entre l'Espagne, la France, l'Angleterre, les corsaires purent installer et maintenir leurs établissements, et comment les marchandises volées étaient déposées par eux dans des îles désertes des Antilles, où allaient s'approvisionner les marchands espagnols eux-mêmes ; de même que pour raconter les péripéties tragiques causées par les incessantes attaques des pirates contre la plupart des villes de la côte depuis la Floride jusqu'au parallèle brésilien. Campêche et Vera-Cruz, qu'il fallut protéger au moyen d'invulnérables forteresses, eurent surtout à souffrir de ces terrifiantes déprédations. Bientôt même la contrebande devint si habituelle qu'elle fut pour ainsi dire le régime normal de la vie commerciale des colonies.

Le premier résultat d'un tel état de choses fut en montrant aux coloniaux la faiblesse d'un gouvernement qui établissait un régime sans avoir le pouvoir suffisant pour le soutenir, de détacher les esprits de la métropole, et de leur faire considérer le

¹ V. *Bulletin* du 15 mars 1911, p. 238.

lien qui le unissait à la mère-patrie comme un joug odieux, peu difficile d'ailleurs à secouer.

Une autre conséquence du monopole commercial, que n'avait pas prévue l'Espagne, fut l'augmentation en Amérique de la population espagnole, car les péninsulaires reconnurent bien vite qu'il était plus avantageux de vivre au centre même de la production de la richesse nationale (centre qui était devenu presque uniquement l'Amérique), que dans la péninsule, où les produits n'arrivaient qu'après toutes sortes de difficultés et d'entraves. Et les Espagnols de plus en plus nombreux établis dans la colonie n'étaient pas les moins ardents à désirer la rupture avec la métropole. Les créoles détestaient le Roi d'Espagne, mais en revanche ils adoraient le vice-roi, en qui ils voyaient moins le représentant de l'Espagne que le premier magistrat de la patrie mexicaine ; on le désignait d'ailleurs par ce simple mot : « el Rey », comme s'il eût été lui-même le vrai et le seul monarque.

Il faut dire d'ailleurs, et c'est une justice à rendre au régime colonial, que la plupart des vice-rois du Mexique employèrent tous leurs efforts à servir les intérêts de la colonie et à travailler au bien-être de ses habitants¹. Dans la seconde partie du xvii^e siècle, deux vice-rois jouèrent un rôle prépondérant, le marquis de Mancera (1664-1673), et l'archevêque Enriquez de Rivera (1673-1680). Le premier consacra tous ses soins à la répression des abus, essayant de rendre toute leur ancienne vigueur aux dispositions relatives à la complète liberté des indigènes, s'opposant à la traite des nègres, veillant à l'application stricte des règlements pour le travail dans les régions minières. De plus, il s'occupa activement d'œuvres d'utilité publique, comme l'écoulement partiel des eaux de la vallée de Mexico², fortifia et répara les deux grands ports de la Nouvelle-Espagne, termina l'intérieur de la cathédrale de Mexico³, organisa l'Université et fut le protecteur des lettres et des arts⁴.

¹ Cf. GARCIA CUBAS, *Etude géographique, statistique, descriptive et historique des Etats-Unis mexicains*, Mexico, 1889, 1 v. in-8° : Liste des vice-rois, pp. 354 et sqq.

² Sur les travaux exécutés dans la vallée de Mexico pour l'écoulement des eaux, v. A. DE HUMBOLDT, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. I, p. 209.

³ La première pierre de la cathédrale avait été posée en 1573 sous le vice-roi Almanza.

⁴ C'est à cette époque que vécut la célèbre poétesse sœur Jeanne Inès de la Cruz.

L'œuvre de Mancera fut admirablement continuée par l'archevêque vice-roi Enriquez de Rivera, qui s'occupa surtout de réprimer les abus commis par les employés du trésor dans les provinces éloignées et de purifier l'administration de la justice. Il organisa les missions des provinces de Chihuahua et de Sonora, veilla au bien-être des Indiens et dépensa ses propres revenus en œuvres de piété et de bienfaisance.

La première partie du XVIII^e siècle vit des vice-rois (Linarès d'abord, et surtout le marquis de Casa Fuerte (1722-1734), et le marquis de las Amarillas (1755-1760)), remarquables non seulement par leurs vertus civiles, par le dévouement et la bienfaisance dont ils firent preuve durant les épidémies de peste et de famine qui dévastèrent alors le pays, mais encore par leur génie dans les affaires et leur habileté dans les travaux publics. C'est de cette époque que datent nombre de routes confortables reliant les villes principales de la Nouvelle-Espagne, la pacification de contrées éloignées, telles que le Nayarit, la fondation de plusieurs villes, comme Linarès, dans le Nouveau Léon, la construction de magnifiques édifices, tels que la Douane et la Monnaie, la découverte et l'exploitation de mines importantes, comme celles de Iguana, dans le Nouveau Léon, etc.

Mais c'est presque à la fin de l'époque coloniale que parurent les deux vice-rois les plus remarquables qu'eut la Nouvelle-Espagne : Bucareli (1771-1779) et Pacheco de Padilla (1789-1794). C'est Bucareli qui fit de la Casa de Moneda de Mexico le plus grand hôtel de monnaie non seulement de l'Amérique, mais peut-être du monde entier¹. Sous son administration, le commerce, grâce aux ordonnances libérales de Charles III, prit un essor extraordinaire, et c'est de lui que datent la fondation du Mont-de-Piété, la dotation de la maison des recluses, l'ouverture de l'hospice des pauvres et de la maison des enfants exposés, enfin l'établissement du tribunal des mines. Par sa sagesse et ses vertus, Bucareli mérita d'être enseveli dans le sanctuaire national de Guadalupe².

Dix ans après Bucareli arriva Pacheco de Padilla. Cet homme fut étonnant d'activité et de sage habileté. Mexico était une grande ville, mais ses habitants se préoccupaient bien plus du

¹ Pour établir le capital nécessaire aux opérations de la Monnaie, Bucareli fit au commerce un emprunt qui monta à 2.800.000 piastres. GARCIA CUBAS, *op. cit.*, p. 359.

² C'est sous le Marquis de las Amarillas qu'avait été solennisée la bulle papale déclarant la vierge de Guadalupe patronne de Mexico.

luxe que de l'hygiène et de la salubrité publique. Padilla y apporta tous ses soins, organisa la police, l'éclairage, la poste, et obtint de tels résultats que parmi les dispositions prises par lui, quelques-unes seraient encore profitables à la capitale de la République, si on les remettait en vigueur. Padilla ne fut pas seulement le meilleur édile de Mexico ; il fut encore un grand gouverneur. Tout éveilla sa sollicitude, l'armée, les tribunaux, l'agriculture, les mines, le commerce, et surtout l'instruction publique. Tout en protégeant les artistes, en encourageant l'enseignement supérieur, les études historiques et scientifiques¹, il sentit principalement la nécessité de songer à l'éducation du peuple, et de sa vice-royauté date la fondation de nombreuses écoles primaires laïques au Mexique.

L'œuvre des vices-rois que nous venons de citer est une réponse vivante à ceux qui prétendent que la colonisation espagnole en Amérique n'a été qu'une vaste exploitation. Malheureusement pour l'Espagne, les vice-rois, en travaillant à la prospérité de la colonie, ne travaillaient pas toujours dans l'intérêt de la mère-patrie ; sous leur habile administration le sentiment de la nationalité mexicaine se développait de plus en plus ; les liens qui attachaient le Mexique à la métropole n'apparurent plus bientôt que comme des entraves non seulement à la liberté mais au progrès, et le désir de l'indépendance s'affirmait de plus en plus.

Chose curieuse, ce furent précisément les mesures que prit l'Espagne pour améliorer l'état social de sa grande colonie qui mirent, comme l'on dit, le feu aux poudres. C'est ainsi que le décret d'expulsion des Jésuites (25 juin 1767), fut plutôt mal accueilli. L'ordre fut exécuté ponctuellement par le marquis de la Croix, vice-roi aussi intègre que dévoué à son roi. C'est en honnête soldat pour qui l'obéissance aveugle à la discipline est une religion, qu'il indiquait à chacun son devoir : « Les vassaux du grand monarque qui occupe le trône d'Espagne doivent savoir une fois pour toutes qu'ils sont nés pour obéir et se taire, et non pour discuter et opiner dans les hautes affaires du gouvernement. » Tous courbèrent la tête, et les pères eux-mêmes quittèrent Mexico dignement et sans murmure, après avoir communiqué et chanté le *Te Deum*².

Mais la mesure n'en avait pas moins causé de la stupeur, de

¹ Sous son administration, le savant Martin Sessé enseignait la botanique dans le jardin même du palais.

² GARCIA CUBAS, p. 359.

l'angoisse, de l'indignation. Les Mexicains lettrés étaient en majorité élèves ou tout au moins admirateurs des Jésuites ; les hommes illustres, tels que Alegre, Clavijero, Abad, qui brillaient dans leurs collèges au moment de l'expulsion, rendaient pour les classes éclairées la séparation encore plus dure ; quant au peuple, il songea moins aux richesses de la Compagnie qu'aux immenses services qu'elle avait rendus, aux légions de missionnaires et de martyrs qui avaient conquis à la couronne toute la zone septentrionale de la Nouvelle-Espagne. Enfin les Pères de la Société de Jésus, en même temps qu'ils avaient formé les classes dans lesquelles la nouvelle personnalité mexicaine prenait conscience d'elle-même, avaient toujours eu soin de maintenir en cette personnalité le dévouement à l'Espagne ; un des liens les plus puissants entre la métropole et la colonie était le clergé et plus particulièrement les Jésuites ; leur départ était la ruine de ce lien.

L'édit relatif à la liberté du commerce, rendu par Charles III en 1776 ¹, eut également un tout autre résultat que celui que l'on pouvait espérer. Le décret provoqua, il est vrai, un soupir de délivrance, mais au lieu d'interpréter le décret comme un acte généreux du monarque, on y vit un aveu de faiblesse, et peut-être ne se trompait-on pas, car, pour maintenir le monopole, il eût fallu disposer d'un pouvoir maritime colossal que ne possédait pas l'Espagne. En tout cas la liberté économique fut considérée comme le prélude de la liberté politique.

Les vice-rois d'alors ne s'abusèrent point sur l'état de l'opinion publique, et voici ce que le comte de Galvez écrivait en 1783 au roi d'Espagne : « Votre Majesté doit se défaire de toutes ses possessions sur le continent des deux Amériques, conservant seulement les îles de Cuba, Puerto Rico, dans la partie septentrionale et quelque autre qui conviendrait dans la partie méridionale, afin que ces îles puissent nous servir d'escales et de dépôts pour le commerce espagnol. » N'était-ce point là une admirable prévision de l'avenir ? Mais l'Espagne ne se sentait point capable d'un tel sacrifice volontaire. Il lui fut imposé. Quand on apprit à Mexico l'émeute d'Aranjuez, l'abdication de Charles IV, l'élévation au trône de Ferdinand VII, les événements de Bayonne et le soulèvement de Madrid contre le régime français, le gouvernement d'Espagne n'exista plus au Mexique,

¹ Real cedula du 19 mars 1776. Archivo del Consulado de Cádiz, E. 10, I. 8, n° 41. — Cf. notre thèse sur les *Origines vénézuéliennes* (Fontemoing, 1905), p. 146.

et le 16 septembre 1810, à la suite du *grito de Dolores*, poussé par le Curé Miguel Hidalgo y Costilla, la Nouvelle-Espagne proclamait solennellement son indépendance.

Jules HUMBERT.

Napoléon et l'Indépendance du Vénézuëla

On a toujours cru jusqu'ici que l'Angleterre avait reconnu la première l'indépendance des Etats hispano-américains ; on lui attribue même le premier mouvement en faveur de notre émancipation. Autant d'opinions qui sont en désaccord avec la documentation historique. C'est Napoléon qui a pris l'initiative de reconnaître notre indépendance ; quant à notre émancipation, elle est née de l'impulsion donnée par les habitants de notre Amérique, c'est-à-dire par des Espagnols européens et par des Espagnols américains, aussi bien que par les aborigènes.

Ce sont ces deux questions que nous avons l'intention de développer ici, en nous appuyant sur les documents inédits des Gouvernements Français et Anglais que nous avons consultés à cet effet.

Examinons la première :

L'Angleterre, vous vous le rappelez, déclara la guerre à l'Espagne en 1739, à la suite de différends commerciaux en Amérique : ce conflit ne put être évité par la convention de Madrid du mois de janvier de la même année. Deux expéditions navales furent alors envoyées contre l'Amérique du Sud : l'une, commandée par l'amiral Vernon, devait attaquer Porto-Bello ; l'autre, sous les ordres du Commodore Anson, les côtes du Pérou.

Vernon prit la ville de l'isthme le 22 novembre 1739 ; mais deux ans après il subit un terrible échec devant Carthagène. Le 24 avril, il contourne l'île Jamaïque pour faire voile ensuite contre Santiago de Cuba dont il ne peut pas non plus se rendre maître. A la suite d'une lettre datée du 6 juin 1741, par laquelle il rend compte de ses revers à l'amirauté, nous trouvons des Mémoires¹ où il expose, après de longues considérations, la nécessité, pour la Grande Bretagne, de se montrer favorable à l'émancipation des établissements espagnols en Amérique, afin d'ouvrir leurs marchés au commerce londonien.

Mais, cette même année de 1741, se préparait une très vaste conspiration tendant à proclamer l'indépendance du sud de l'Amérique méridionale. La conspiration fut machinée en même temps à Lima et à Cuzo. Elle avait pour but de rétablir l'empire des Incas en donnant la couronne à l'inca Philippe.

¹ *American Historical Review.* — IV-325-328.

Cette tentative n'était pas le fait des seuls aborigènes ; les espagnols d'Europe et les créoles y prenaient part, protégés dans leurs agissements par les jésuites péruviens. La conspiration fut si vaste qu'elle eut des foyers en Nouvelle Grenade, au Vénézuéla, au Chili et à Buenos-Aires ¹.

Au même moment, en 1742, les Mexicains songeaient aussi à se rendre indépendants de la métropole. Une note que nous avons eue entre les mains ² nous indique qu'une délégation mexicaine fut envoyée cette année-là en Nouvelle Bretagne pour proposer au général Oglethorpe, qui commandait les troupes anglaises de l'Amérique du Nord, de venir en aide aux Mexicains pour leur permettre de réaliser leurs projets ; on offrait à l'Angleterre en reconnaissance de son secours, le monopole du commerce au Mexique. Ce peuple voulait fonder un royaume indépendant en donnant la couronne à un prince de la maison d'Autriche.

Oglethorpe envoya un officier au Mexique pour se rendre compte de ce qu'il y avait de sérieux dans cette affaire, et les renseignements de son envoyé étant favorables, il résolut d'aller lui-même à Londres pour mettre sir Robert Walpole au courant de la situation. Celui-ci accepta et prit les mesures nécessaires pour qu'Oglethorpe appuyât le mouvement.

Mais bientôt Walpole tomba du pouvoir et son successeur, le duc de Newcastle, ne voulut pas entrer dans cette combinaison.

Des faits semblables prouvent que l'initiative de l'émancipation n'appartient pas aux Anglais, mais bien à nous, Américains.

Mais voici qu'en 1760, le duc de Newcastle a changé d'avis ; il examine avec son collègue, le comte de Chatham, la proposition de l'amiral Vernon, se basant sur les renseignements donnés par lord Anson, premier Lord de l'amirauté. Celui-ci estime que l'entreprise est facile à conduire « étant donnés, dit-il, l'indifférence des Espagnols européens en Amérique, et aussi le faible secours apporté « par les créoles et leur désintéressement à la cause de leur Gouvernement ³. »

Mais lorsqu'à Londres on agitait cette question, il y avait dix ans que les révolutionnaires avaient envoyé un délégué auprès du gouvernement anglais (1750), pour lui offrir, au nom de l'inca Philippe, le monopole du commerce dans le nouveau royaume, en échange de quelques navires, de quelques pièces d'artillerie, de fusils et de munitions de guerre, toutes choses qu'ils promettaient de payer immédiatement ⁴.

¹ *Archives diplomatiques de la France.* — Pérou 1746-1825. (Papiers de M. Bertrand.

² *Ibidem.* Angleterre 1770. N° 492 (Papiers du Marquis d'Aubarade).

³ *Archives de lord Chatham* (Londres) : South America, n° 345. — Lord Anjou à Lord Chatham. — Londres, 21 décembre 1783 .

⁴ Papiers de M. Bertrand, cités plus haut.

Une intrigue politique empêcha le Marquis de Campusano, chargé de cette mission, d'aller à Londres ¹.

Le premier point établi, il est bon d'examiner d'autres documents anciens qui nous permettront de faire d'aussi importantes observations.

En 1767, nous trouvons un Français, le Marquis d'Aubarède, en train de négocier avec le gouvernement anglais l'émancipation du Mexique ; on en ferait une république sous le protectorat de l'Angleterre. Aubarède, évadé de la Bastille, séjourna au Mexique et au Pérou où il entretint, pendant une période qui reste encore vague, l'idée de l'émancipation ; par la suite, il resta en relations avec ses amis politiques dans ces régions. Le gouvernement anglais couvrirait ces intrigues et servait au marquis un traitement annuel de 400 livres sterling ².

Mais si les Anglais à ce moment tendaient à fomenter l'émancipation des colonies espagnoles, — l'Espagne leur ayant refusé la liberté du commerce qu'avait demandée lord Hillsborough dans une entrevue qu'il eut au mois de mars 1768 avec le prince de Masseran, ambassadeur d'Espagne à Londres ³, — les Français, de leur côté, envisageaient l'opportunité d'émanciper la Nouvelle Bretagne, événement prédit par M. Durand, ambassadeur de France à Londres, depuis le mois d'août 1767 ⁴, lorsqu'il analysa un discours de Franklin au Parlement britannique.

Durand fit remarquer dans une lettre du mois suivant ⁵ que l'émancipation de la Nouvelle Bretagne entraînerait celle des colonies espagnoles et françaises d'Amérique.

Le comte de Châtelet proposait le 17 mars 1769 ⁶ au duc de Choiseul, de faire de la Louisiane une république sous la protection de l'Espagne et la garantie de la France, situation, disait-il, qui serait un exemple d'indépendance et de liberté pour la Nouvelle Bretagne, et la pousserait ainsi à rejeter la domination de la métropole et à proclamer son émancipation.

Choiseul lui représenta ⁷ que le projet était vraiment très sensé, mais qu'il fallait « apporter la plus grande attention à ces idées ingénieuses et nouvelles appelées à séduire d'abord l'imagination, mais qui, longuement approfondies, présentaient d'insurmontables difficultés d'exécution ».

C'était l'époque où l'Angleterre essayait d'établir son hégémonie

¹ *Ibid.*

² Papiers du marquis d'Aubarède, cités plus haut.

³ *Archives diplomatiques de la France*. Angleterre : 1767. N° 474. Le comte de Chatelet au duc de Choiseul. — Londres, 15 sept. 1767.

⁴ *Ibid.* M. Durand au duc de Choiseul. — Londres, 11 août 1767.

⁵ *Ibid.* : Lettre du 3 septembre 1767.

⁶ *Ibid.* : Angleterre, 1769. N° 486.

⁷ *Ibidem* : Lettre datée de Versailles le 25 mars 1769.

sur les mers pour dominer le commerce du monde entier¹. Pour prendre pied dans l'extrême sud de l'Amérique, elle occupe les îles Malouines, afin de commander le détroit de Magellan par lequel elle pourra fermer le passage vers le Pacifique aux navires marchands espagnols, français et portugais.

Mais lorsqu'éclate la révolution en Nouvelle Bretagne, lord Chatham se hâte de proposer aux gouvernements français et espagnol la signature d'un traité par lequel les trois puissances s'engageaient à se coaliser pour défendre en commun leurs possessions respectives en Amérique².

Paris et Madrid refusèrent ; les deux cours, en effet, étaient intéressées au triomphe des colonies anglaises, grâce auquel elles espéraient voir détruite à jamais la puissance navale de l'Angleterre.

C'est alors que lord Chatham prit une nouvelle orientation politique : la paix avec la Nouvelle Bretagne, la guerre contre la Maison des Bourbons.

Mais voici que naissent les Etats-Unis d'Amérique qui, au début, inclinent un moment vers une monarchie nationale, offrant la couronne à Washington³. Avec eux surgissent quatre mouvements d'émancipation dans l'Amérique espagnole (1780).

Le premier apparaît au Chili, très puissant, dirigé par un certain Don Juan⁴ désigné pour être roi d'un nouveau royaume qui comprendrait le territoire s'étendant de la ligne équatoriale à la Patagonie. Il y a dans ce projet⁵ de grandes idées de civilisation : abolition de l'esclavage en Amérique ; adoption de la Constitution britannique par le nouvel empire.

Ces émancipateurs, créoles et espagnols d'Europe, — Don Juan était Espagnol et portait le titre de Noble d'Espagne, — ces émancipateurs envoyèrent des délégués auprès du gouvernement anglais pour faire les propositions suivantes :

L'Angleterre enverrait un corps de troupes de 6.000 hommes, dont

¹ *Ibidem* : Angleterre. 1767. — N° 474. M. Durand disait au duc de Choiseul (Londres, 18 août 1767) : « Dans le siècle passé elle (l'Angleterre) n'en avait point (des magasins pour ravitailler sa marine) hors de la Tamise, et l'embouchure de cette rivière était masquée par Dunkerque dont le voisinage était alors à craindre. Elle en a actuellement à Portsmouth, à Plymouth, à Mahon et elle s'en fait encore hors de la vue de l'Europe. Cette progression et la marche de cette Puissance me paraissent aussi rapides que redoutables. »

² *Ibidem*. Angleterre. 1775. — N° 513. Le comte de Vergennes à M. de Guines, ambassadeur de France à Londres. Versailles : 26 novembre 1775.

³ Jared Sparks. Washington's Writings. VIII-300.

⁴ Il nous a été impossible jusqu'ici de déterminer la personnalité de cet émancipateur.

⁵ Archives de Lord Chatham. South America. Dossier 345. — Journal de M. Edmond Bott.

4.000 iraient occuper Buenos-Aires et 2.000 les côtes du Chili, et ensuite du Pérou. Pendant que s'effectuerait cette dernière opération, les forces d'occupation de Buenos-Aires iraient s'établir à Tucuman.

Répondant par avance aux objections que l'on pourrait faire, ils firent remarquer que le Gouvernement anglais ne courait aucun risque dans cette affaire, car la lutte entre la Russie et la Turquie permettait d'obtenir facilement de l'impératrice Catherine l'autorisation nécessaire. En outre, les vaisseaux seraient équipés à Ostende ou ailleurs ; on ne voyait en effet aucune raison empêchant d'enrôler en Angleterre des volontaires pour « le Pérou et le Chili, terre promise pour les marins anglais ». En cas d'échec l'expédition serait désapprouvée, et si elle avait une heureuse issue « elle changerait « la situation politique de l'Europe ainsi que celle de l'Amérique, « élevant l'Angleterre à une hauteur digne d'elle, sur les ruines de « la Maison de Bourbon ».

Les avantages que l'on offrait à l'Angleterre en échange de son appui moral dans l'expédition étaient vraiment considérables et tentants pour des esprits aventureux : commerce exclusif avec l'Amérique du Sud pour une durée de dix ans ; privilège particulier accordé à l'*East Indian Company* ; un subside annuel de un million de livres sterling pendant 50 ans ; de grandes concessions de territoire pour l'établissement de factoreries et de comptoirs ; l'occupation du port de Valdivia pendant tout le temps que durerait la révolution ; le monopole, très fructueux à cette époque, du commerce des nègres esclaves, « jusqu'au jour, — dit le document qui nous donne ces renseignements, — où l'Association pourra mettre à exécution son projet d'affranchir les esclaves du sol espagnol. »

Le second mouvement fut la révolution péruvienne provoquée par l'Inca Tupac Amaru qui eut des intelligences dans tout le continent du Sud, comme nous l'apprennent des documents de l'époque donnés par Miranda à Pitt¹. Le titre pris par l'Inca suffirait à le confirmer : Tupac Amaru, Inca, roi du Pérou, de Santa-Fé, de Quito, du Chili, de Buenos-Aires et du Continent que baignent les mers du Sud, Seigneur des Césars et des Amazones, duc de la Superlative.

Le troisième mouvement fut provoqué par l'éveil de Don Francisco Miranda à la politique mondiale. Miranda était né à Caracas. En 1780, notre compatriote servait dans l'armée espagnole à la Havane. C'est là qu'il reçut des messages d'habitants de Caracas et de Santa-Fé de Bogota qui l'invitaient à travailler pour l'émancipation de la Capitainerie Générale du Vénézuéla et du royaume de la Nouvelle Grenade.

Miranda déclara plus tard à sir Home Popham² qu'il avait refusé

¹ *Ibidem*.

² *Archives de l'Amirauté britannique*. — Admiral's Despatches. *Cape of Good Hope*. — Vol. v. Memorandum by Captain Sir Home Popham. Londres : 14 octobre 1804.

cette mission parce qu'à ce moment il était un soldat au service de son roi. Mais à peine a-t-il quitté l'armée (1783) qu'il va aux Etats-Unis proposer aux généraux Washington et Hamilton d'émanciper l'empire colonial espagnol ; ils consentirent à lever des troupes pour cette expédition, à condition que Miranda obtiendrait la coopération du Gouvernement Anglais qui les appuierait avec un contingent naval.

C'est pour obtenir cet appui qu'il passe à Londres où il arrive en juillet 1784¹ ; il ne semble pas qu'il y ait engagé des négociations avec les Anglais. Il se mit alors à parcourir l'Europe. Il alla proposer à Catherine de Russie d'émanciper l'Amérique espagnole². L'Impératrice, non seulement lui offrit son aide, mais encore le combla d'honneurs et d'or³, s'attachant au colon indo-vénézuélien au point d'en faire son favori.

Le quatrième mouvement fut une conspiration mexicaine à la tête de laquelle étaient les Comtes de la Torre Cossio et de Santiago et le Marquis de Guardiola⁴. Ils pensaient pouvoir lever une armée de 40.000 hommes pour s'emparer de la vice royauté. Ils affirmaient en outre qu'ils avaient des richesses suffisantes pour soutenir les dépenses qu'entraînerait la révolte ; ils envoyèrent à la Jamaïque deux millions de pesos pour acheter les armes et les munitions dont ils manquaient. Pour en obtenir livraison, ils déléguèrent auprès du roi d'Angleterre, George III, à Don Francisco de Mendiola, avec mission d'offrir en échange du consentement à l'achat de ces instruments de guerre, un traité d'amitié et de commerce entre l'Etat qui allait se former et le Gouvernement de Sa Majesté Britannique. La seule chose certaine, c'est que Pitt eut une entrevue avec Mendiola.

Ces quatre conspirations prouvent encore que c'étaient les créoles unis aux Espagnols européens qui travaillaient de leur propre initiative à leur émancipation, sollicitant un secours effectif de l'Angleterre. Celle-ci ne s'occupera sérieusement de la question qu'en 1790, sous l'impulsion de Miranda.

Le point visé fut cette fois le littoral de Caracas⁵ : on prépara une escadre, un corps de troupes de débarquement ; — on établit la Constitution du nouvel Etat, — c'était un empire qui aurait pour limites au Nord le Mississipi et au Sud le détroit de Magellan — ; on rédigea enfin la proclamation que ferait Miranda en offrant à ses compatriotes la rédemption politique du continent Colombien.

Mais voilà qu'un accord survient entre l'Espagne et l'Angleterre, à la suite du différend relatif aux pêcheries de la baie de Nootka,

¹ The Political Herald.

² *Marquis de Rojas*. — Le Général Miranda. — 126.

³ *Archives de lord Chatham, South America*. Dossier 345. Miranda à Pitt. Londres, 8 septembre 1791.

⁴ *Ibidem*. Leur lettre au roi George III. Mexique : 10 novembre 1785.

⁵ *Ibidem*. (Documents sur la question).

différend qui avait amené Pitt à préparer l'offensive, la guerre paraissant inévitable entre les deux puissances. Le projet d'émancipation fut donc renvoyé à une autre occasion.

Miranda ne fut pas content de Pitt ; celui-ci, en effet, ne voulut pas accorder au vénézuélien une pension annuelle fixe de 1.200 livres sterling¹ qu'il avait demandée.

Ayant rompu avec l'Espagne et n'ayant plus en Pitt aucun espoir, il résolut de venir à Paris où Petion lui offrait une situation militaire dans l'armée qui devait opérer en Belgique et en Hollande contre les Autrichiens. Dans cette campagne, vous devez vous le rappeler, le vénézuélien eut le bonheur et la gloire d'avoir sous ses ordres un prétendant au trône de France, Philippe Egalité², et un fils de celui-ci, le duc de Chartres, plus tard roi de France sous le nom de Louis-Philippe.

En 1792, on songea, à Paris, d'accord avec les idées exposées par Miranda à Petion quand ils se rencontrèrent à Londres³, à émanciper l'Amérique espagnole en prenant pour base d'opérations l'île de St-Domingue. Le commandement de l'expédition devait être confié à Miranda⁴. Mais celui-ci, dans une lettre adressée à Petion⁵, demanda qu'on le laissât aux côtés de Dumouriez où il pourrait rendre de meilleurs services à la république ; il ajoutait qu'en outre il avait le désir de s'établir pour toujours en France, ayant opté pour cette nation. Le Vénézuéla n'était pour lui, disait-il à Petion, que sa pauvre patrie accidentelle⁶.

1 *Ibidem*. Lettre de Miranda à Pitt. — Londres : 8 sept. 1791.

2 *Archives nationales* (Paris). *Tribunaux révolutionnaires*. N° W. 271. — N° 30.

Liège, 3 mars 1793.

2^e DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

« Le Général Miranda au Général Egalité,

« Il est suffisant, mon cher Général, que vous gardiez à Tongres 5.000
« hommes tant infanterie que cavalerie, et que vous fassiez passer le reste
« aux généraux Leveneur et Ihler pour fortifier leur position de Visé qui
« est la plus importante et la plus dangereuse. D'après ce que j'apprends,
« non officiellement cependant (*sic*), le Général Valence repoussa les
« ennemis ; ne nous pressons pas trop de renvoyer le petit train de siège.
« Je suis persuadé que vous vous est (*sic*) préoccupé de réparer le chemin
« de Tongres, pour gagner directement St-Trou.

« Je vous embrasse, mon cher Général. »

MIRANDA.

3 *Ibidem*. F. 7-6.138B. Police générale (Affaires Politiques). N° 6.722. Notice historique sur le Général Miranda.

4 *Edinburgh Review*. XIII. 228. Brissot à Dumouriez, 28 novembre 1792.

5 *Archives nationales*. Paris. F 7 4774 7°. Police générale. — Valenciennes, 26 oct. 1792.

6 *Ibid*. Texte original : « *Ma pobre Patrie accidantelle qui de loin nte tend la main* ».

Cet état de choses ne dura pas. Miranda, impliqué dans ce qu'on appela la trahison de Dumouriez, fut arrêté et mis en accusation. Il fut absous à l'unanimité par le Tribunal Révolutionnaire ¹.

Le 25 janvier 1793, profitant de la guerre entre la France et l'Espagne, Brissot proposa devant le Comité de Salut public une expédition contre les possessions espagnoles en Amérique ², en d'autres termes, il rendit officielle la proposition faite à Miranda au mois d'octobre précédent.

Examinons cet intéressant projet français ³.

Une quadruple alliance se formait pour émanciper les colonies espagnoles, obéissant beaucoup plus au désir de priver la mère patrie des richesses de ses Amériques, qu'à celui de leur apporter la liberté. L'entente se faisait entre la France, l'Angleterre, la Hollande et les Etats-Unis, contre les Bourbons d'Autriche et d'Espagne.

L'archipel des Antilles serait réparti entre les alliés de la façon suivante : Cuba irait à l'Angleterre ; la partie espagnole de *St-Domingue* à la France ; *Porto-Rico* serait réservée aux Etats-Unis, et *La Trinité* avec toutes les îles avoisinant le littoral du Vénézuéla, à la Hollande. La liberté du commerce était proclamée ; mais on ne disait pas dans quelles conditions les nouveaux Etats seraient constitués. Pour les îles, du moins, il était entendu qu'elles se soumettraient aux lois de leur métropole respective.

Le citoyen Flassau, membre de la section des affaires étrangères du Comité de Salut public, disait dans un rapport de l'année suivante (1794) ⁴ que la France ne saurait s'opposer à l'émancipation de l'Amérique espagnole après avoir collaboré à celle de l'Amérique anglaise ; d'autant moins que son affranchissement devait offrir dans l'avenir un champ immense au commerce français, la France ayant la possibilité, en prenant sous sa protection les colonies affranchies, d'accaparer les richesses du Pérou et du Mexique.

La France vit son projet paralysé au mois d'août 1796 par la signature du traité d'alliance offensive et défensive avec l'Espagne, événement qui amène immédiatement l'Angleterre à favoriser de nouveau l'émancipation des colonies espagnoles, pour priver les alliés de l'or que leur procuraient les colonies d'Amérique, et en même temps, pour s'emparer des nouveaux marchés où elle pourrait étendre plus largement son commerce. En février 1797, elle enlève à l'Espagne l'île très importante de La Trinité qui commande l'Orénoque.

¹ *Ibidem*, Tribunaux révolutionnaires. W. 271. — N° 30.

² F. A. AULARD : *Recueil des actes du Comité de Salut Public*, III-82.

³ *Archives diplomatiques de la France. Espagne* : Mémoires et Documents. — 1783-1812. Document daté du 1^{er} oct. 1792, signé par le citoyen Kersaint.

⁴ *Ibidem*.

La même année, les autorités de Caracas découvraient une conspiration machinée par les français Cortés Campomanes et Sebastien Andrès de connivence avec les vénézuéliens Gual et España¹. Ils préparaient l'affranchissement de la Capitainerie Générale du Vénézuéla pour y établir une république indépendante. Gual, qui se réfugia ensuite à La Trinité, reçut de l'autorité militaire anglaise dans cette île, l'assurance que l'on emploierait tous les moyens pour émanciper la colonie, le Gouvernement ayant donné des ordres à cet effet².

Miranda, pendant sa vie aventureuse en France, avait été constamment poursuivi, — il en était arrivé à connaître toutes les prisons de Paris —. Il fut impliqué dans la conspiration du 18 Fructidor (5 août 1796) contre le Directoire et condamné à la déportation à Cayenne, ainsi que Carnot, Portalis, Pichegru, Boissy-d'Anglas, Barthelemy et d'autres conspirateurs³.

Plus heureux que ses compagnons, le vénézuélien réussit à échapper à la police, et grâce à la complicité d'une dame⁴, put gagner l'Angleterre où il se réfugia.

Alors, profitant de l'occasion que lui offrait une nouvelle guerre entre l'Angleterre et l'Espagne, guerre provoquée par l'alliance franco-espagnole, il proposa de nouveau à Pitt de rendre indépendantes les colonies espagnoles⁵.

Mais l'Anglais n'y prêta aucune attention. Peut-être voyait-il avec humeur les amours de sa nièce Ester, Lady Stanhope, et du vénézuélien.

Au mois d'octobre 1800 nous le trouvons à Anvers, cherchant à rentrer en France⁶. Il était dans la misère la plus noire : « Je suis obligé de mendier pour vivre⁷ », disait-il dans une lettre adressée à Fouché, Ministre de la Police Générale.

Il obtint du Premier Consul, grâce aux démarches du sénateur Lanjuinais, l'autorisation d'entrer à Paris⁸, ce qu'il fit le 30 no-

1 D^r LAUREANO VILLANUEVA : *Vida del gran Mariscal de Ayacucho*.

2 *Archives coloniales de l'Angleterre. La Trinité* (1798). (Correspondance relative aux affaires du Vénézuéla).

3 *Archives nationales* (Paris) A. F. III-44. Fonds de la Secrétairerie d'Etat. — Directoire exécutive. — Conspiration du 18 Fructidor.

4 *Ibid.* F 7 6285. *Police générale*. Lettre de Mme A. D. à Miranda. — Klosterheilsbrounn, 10 mai 1798.

5 *Archives de lord Chatham* (Londres). *South America*. Dossier 345. — Miranda à Pitt : Londres, 16 janvier 1798.

6 *Archives nationales* (Paris) F 7 6.285. *Police générale*. n° 5.819. B. P. Miranda à Fouché. — Anvers, 9 brumaire, an 9 de la République (31 oct. 1800).

7 *Ibid.* Passage cité.

8 *Ibidem*. Lettre de la veuve de Pétion à Miranda. — Paris, 29 brumaire (20 novembre).

vembre 1800¹ ; mais le 11 décembre de la même année, rouché le fait arrêter et fait saisir ses papiers², l'accusant de conspirer contre un Etat ami et allié de la France³.

Le vénézuélien, en effet, arrivait à Paris avec l'intention de demander à Bonaparte d'être le libérateur des colonies espagnoles⁴.

Mais celui-ci accueillit la proposition sans bienveillance et ne fut pas loin de considérer Miranda comme un espion anglais, ainsi que le prouve une note transmise à Fouché⁵. Cette accusation qui pèse sur lui dans l'histoire est absolument fausse⁶.

Bonaparte ne pouvait pas désirer l'émancipation de l'Amérique, car elle lui était soumise, en tant que territoire espagnol, et elle lui apportait indirectement l'appoint de son or, dans la lutte qu'il soutenait contre les Anglais.

Lors des expéditions que Miranda et Sir Home Popham dirigèrent contre Caracas et Buenos-Aires, Talleyrand demanda à l'Empereur quelles instructions il convenait de donner au général Turreau, Ministre de France à Washington, qui, d'accord avec le marquis de Casa-Irujo, ministre d'Espagne, tentait d'empêcher le Gouvernement des Etats-Unis de continuer à favoriser l'aventure du Vénézuélien. L'empereur ordonna qu'on suivit de près la marche de cette affaire et qu'on en référât au Gouvernement⁷. Cette réponse indiquait la volonté de suivre une politique d'expectative.

Mais, vers cette même année 1806, on signala à l'empereur le mouvement d'émancipation des colonies espagnoles, qui, disait-on, ne devait pas tarder à s'affirmer grâce à l'appui de l'Angleterre. C'est alors qu'on fit remarquer combien il serait avantageux de devancer les Anglais et d'assurer ainsi à la France les richesses du Pérou⁸.

Au moment où se produisirent les événements de Bayonne, en 1808, l'empereur ne songea pas à l'émancipation des colonies, parce qu'il crut qu'elles accepteraient docilement la nouvelle dynastie⁹. Il ne se trompa point en ce qui concerne les autorités qui semblent, en

1 *Ibid.* Miranda à Fouché. — Paris : 9 Frimaire, an 9 (30 nov. 1800).

2 *Ibid.* Note de M. Dunost à Fouché : 12 Frimaire an 9.

3 *Ibid.* Ordre de Fouché de conduire Miranda à la frontière de Hollande, 15 ventôse, an 9 (6 mars 1801). J. ALLEN : *Smith à Miranda*.

4 *Ibidem.* — Paris, 16 octobre 1800.

5 *Ibidem.* Rapport au Ministre (sans date).

6 L'étude des papiers secrets de la France et de l'Angleterre concernant Miranda nous autorise à avancer cette affirmation.

7 *Archives diplomatiques de la France. Etats-Unis*. 1806. (Correspondance de Talleyrand avec le général Turreau).

8 *Ibidem. Amérique. Mémoires et Documents*. — N° 1. Mémoires remis à S. A. J. le Grand Duc de Berg à son retour à Paris à la suite de la paix de Presbourg. — Février 1806.

9 *Ibidem. Espagne*. 1808. — N° 674. — Circulaire du baron de Champagny aux vice-rois et capitaines généraux d'Amérique. Bayonne : 17 mai 1808.

général, avoir été disposées à reconnaître le roi Joseph ¹, mais il n'en fut pas de même des créoles — du moins au Vénézuéla et à Buenos-Aires — qui décidèrent, en apprenant l'abdication de leurs rois, de se séparer de la mère-patrie, avec l'aide de l'Angleterre, si la France entreprenait la conquête de la Péninsule ².

Napoléon résolvait ainsi le problème de l'émancipation.

L'empereur déclara à l'Assemblée législative, le 12 décembre 1809 ³, qu'il ne s'opposerait jamais à l'émancipation des colonies espagnoles d'Amérique, car la proclamation de leur indépendance était juste, concordait avec l'intérêt bien entendu des puissances, et rentrait dans la catégorie des événements inéluctables. Il ajouta qu'il était disposé à aider les américains dans l'œuvre de libération pourvu qu'ils prissent l'engagement de fermer leurs marchés aux anglais.

On pourrait croire que l'empereur prit l'avis du roi Joseph avant d'inaugurer cette nouvelle politique hispano-américaine. Il n'en fut rien. Le roi Joseph et ses ministres furent surpris de ce revirement, et n'acceptèrent même pas le principe de l'émancipation des colonies ⁴.

Pourtant, il existe un document contenant les instructions du roi Joseph à son agent à Baltimore, M. Desmoland ⁵. Il y est ordonné à ce dernier de fomenter la révolution dans les colonies espagnoles et de leur offrir l'indépendance. En échange de cet éminent service, disent les instructions, l'empereur sollicite seulement l'amitié des Américains et une situation privilégiée pour la France dans les échanges commerciaux. Il était spécifié que l'empereur aiderait les insurgés en hommes et en matériel de guerre. Les curés devaient dire aux Américains que l'empereur Napoléon était envoyé par Dieu pour châtier l'orgueil et la tyrannie des monarques, et que c'était un péché mortel de s'opposer à la volonté divine par l'effet de laquelle l'Amérique allait être séparée de la mère-patrie.

Mais les papiers du Ministère des Affaires étrangères de la France nous apprennent ⁶ que Desmoland était un agent de Napoléon et non pas du roi Joseph. Et comme ces instructions ont été communiquées

¹ L'attitude du vice-roi Liniers à Buenos-Aires et du capitaine général don Juan de Casas à Caracas le prouve.

² D^r LAUREANO VILLANUEVA et CARLOS A. VILLANUEVA : *Hiistoria politica y diplomática de la revolución de Caracas*. 1810.

³ *Archives de la Chambre des députés* (Paris).

⁴ *Archives diplomatiques de la France. Espagne*. 1810. — n° 681. — M. La Foret, ministre de France à Madrid au duc de Cadore. — Madrid : 2 janvier 1810.

⁵ *Archives diplomatiques de l'Angleterre. — Espagne. — Intérieur. — Divers*. 1810. — N° 104 (Document communiqué, en 1810, par le gouvernement de Caracas au vice-amiral Sir Alexandre Cochrane, commandant la station navale des Barbades).

⁶ *Amérique. — Mémoires et Documents*. — N° 35.

au début de 1800 par Desmoland à ses agents dans les colonies espagnoles, on en est arrivé à conclure — faute de documents qui jettent un jour définitif sur la question — qu'elles furent élaborées par Desmoland lui-même, d'après la proclamation de l'empereur à l'Assemblée législative. Le fait n'est pas unique. A la même époque, on publia aux Etats-Unis (à Baltimore ou à New-York) une proclamation du roi Joseph dans laquelle il offrait l'indépendance aux hispano-américains. Comme cette proclamation¹, est datée de Madrid du jour où le roi Joseph se trouvait à Grenade, on est en droit de croire qu'elle fut également l'œuvre de Desmoland.

La dissolution de la Junta Centrale de Séville, qui suivit la conquête de l'Andalousie par les armées du roi Joseph, amena le soulèvement des colonies américaines. Elles proclamèrent aussitôt leur autonomie municipale, comme l'avaient fait en 1808 les provinces espagnoles de la Péninsule, lorsqu'elles virent leurs mandataires disposés à se soumettre aux Napoléons.

Ce fut la révolution américaine de 1810², qui éclata presque simultanément à Caracas, à Buenos-Aires, à Carthagène des Indes, à Bogota et à Quito, à mesure que l'on apprenait dans ces villes la dissolution de la Junte Centrale³.

Mais déjà, en juillet 1809, Murillo avait levé le drapeau de l'indépendance dans la ville de La Paz. Sa tentative échoua et il fut fait prisonnier par les Espagnols puis jugé et condamné à être pendu. Il paraît qu'au moment de tendre le cou à la corde il s'écria : « Je meurs, mais la torche que j'ai allumée personne ne pourra l'éteindre. »

A Quito, le 10 août 1809, un autre mouvement d'émancipation fut dirigé par le D^r Juan de Dios Morales. Ces hommes fondèrent un véritable Gouvernement et précédèrent le Gouvernement institué à Caracas et à Buenos Aires en 1810.

De Caracas, on envoya sur le champ une mission diplomatique à Londres pour solliciter l'appui de l'Angleterre contre les français⁴. Les membres de cette mission⁵ déclarèrent que si l'Espagne restait sous le joug des Napoléons, le Vénézuéla entendait conquérir son indépendance, et que si elle recouvrait sa liberté, il exigerait des réformes importantes, comme, par exemple, l'attribution des principales charges civiles et militaires aux créoles. Pressés par le

¹ *Archives diplomatiques de l'Angleterre. — Espagne. 1810* (Document communiqué par l'amiral Apodaca, ambassadeur d'Espagne à Londres). — Il en existe plusieurs exemplaires dans les Archives Historiques de Madrid et dans les Archives des Indes de Séville.

² OLIVEIRA LIMA. — *Dom João VI do Brasil.*

³ D^r ANGEL CESAR RIVAS. — *Origenes de la independencia de Venezuela.*

⁴ D^r GIL FORTOUL. — *Historia Constitucional de Venezuela.*

⁵ *Archives diplomatiques de l'Angleterre. — Spanish-America-North. Messrs Bolivar and Mendez.*

marquis de Wellesley de persuader leurs compatriotes qu'ils devaient continuer à prêter leur concours à la mère-patrie pour l'aider à lutter contre les français, les diplomates répondirent qu'ils le feraient, mais qu'ils ne considéraient nullement ce concours comme une obligation. C'était déclarer l'autonomie absolue de la colonie. Cette ambassade vénézuélienne écrivit la première page de l'histoire diplomatique hispano-américaine, car, avant elle, aucune mission n'avait été constituée ni reçue officiellement. Le chef en était le colonel don Simon Bolivar, connu dans l'histoire universelle sous le nom glorieux de libérateur du Vénézuéla, de la Colombie, de l'Equateur, du Pérou, et fondateur de la Bolivie. Il était accompagné de don Luis Lopez Mendez, et le Secrétaire était cet autre vénézuélien illustre, don Andres Bello, humaniste et publiciste, qui a sa place marquée parmi les classiques espagnols et que l'Espagne et l'Amérique nomment le « Prince des poètes ».

Au Vénézuéla commença alors la lutte entre les deux partis qui se constituèrent à ce moment : le parti royaliste qui proclamait le droit de l'Espagne à soumettre les colonies à la domination du monarque, quel qu'il fût ; et le parti des patriotes qui soutenait que la colonie devait se gouverner elle-même, et se réserver le droit d'accepter ou non le gouvernement qu'il plairait à la métropole de se donner.

Il y a eu un siècle, le 5 juillet de cette année, que l'Assemblée Constituante réunie à Caracas a proclamé l'indépendance des Provinces Unies du Vénézuéla. C'est au Vénézuéla que revient la gloire d'avoir été la première colonie espagnole à proclamer son indépendance. L'acte qui consacra cet événement porte la signature du général don Francisco de Miranda, ce même Miranda dont le nom est inscrit sur la pierre du temple de la gloire militaire française, l'Arc de Triomphe, surmonté du sabre de l'empereur.

Il fut le premier à reconnaître l'indépendance du Vénézuéla. Les Anglais suscitérent, il est vrai, le mouvement d'émancipation, mais ils ne parlèrent de la reconnaître qu'en 1822, au Congrès de Vérone, et ils ne la reconnurent effectivement que le 1^{er} janvier 1825. L'œuvre de Napoléon, ou plutôt, son initiative, remonte à 1881.

Nous allons le démontrer.

Au mois d'octobre 1810, le duc de Cadore, qui avait succédé à Talleyrand aux Affaires étrangères de l'Empire, envoya des instructions au nouveau ministre de France à Washington, M. Serurier. Le duc recommandait à cet agent de surveiller attentivement l'attitude des Etats-Unis dans les affaires des colonies espagnoles, car leurs relations commerciales avec ces dernières dépendaient du régime qu'elles adopteraient. En effet, si les colonies s'enfermaient dans le vieux système prohibitif, les américains ne trouveraient chez elles aucun débouché pour leur commerce. Nous croyons, disait le duc de Cadore, que le Gouvernement fédéral désire secrètement l'indépen-

dance des colonies ; mais il est nécessaire de savoir si c'est un désir platonique, ou s'il s'emploie efficacement à le réaliser ¹.

Napoléon ignorait le décret de la Junta Suprême de Caracas du 4 mai 1810, proclamant le libre échange entre le Vénézuéla et toutes les nations alliées, amies ou neutres, décret qui était un premier pas vers la rupture avec la mère-patrie, puisqu'il constituait une méconnaissance des Lois des Indes auxquelles était soumise la colonie.

La nouvelle de la proclamation de l'indépendance du Vénézuéla arriva à Washington à la fin du mois d'août, et M. Serurier la communiqua aussitôt au duc de Bassano ² qui avait succédé à Cadore.

La nouvelle était déjà connue à Paris où l'avait portée la presse de Londres, et le 20 août, le duc de Bassano déclarait confidentiellement à M. Russell, Chargé d'affaires des Etats-Unis à Paris, que S. M. l'Empereur était résolu à reconnaître l'indépendance du Vénézuéla et à prêter son concours au nouvel Etat, pourvu qu'il prouvât qu'il avait l'intention et la force de s'assurer une stabilité raisonnable ³.

Cette déclaration du Ministre français est confirmée par une dépêche adressée à M. Serrurier, en date du 16 septembre ⁴. Il convient de publier une partie de cet intéressant document diplomatique, inconnu jusqu'à présent. Voici le texte de la note de Bassano, tel qu'il existe dans la minute :

« Toutes les nouvelles des Amériques espagnoles s'accordent à
« rendre compte de leur esprit d'indépendance. Le parti de la junta
« de Cadix et de Ferdinand VII est déjà détruit dans quelques-unes :
« il est très affaibli dans les autres, et les pertes qu'il a faites depuis
« quelque temps en Espagne par la prise de Tarragone et par tous
« les succès obtenus en Catalogne, en Andalousie, en Estremadure,
« doivent achever son discrédit en Amérique.

« On peut donc y regarder le parti de l'indépendance comme le
« seul qui soit dominant : vous avez été à portée plus qu'aucune autre
« personne d'en faire la remarque, et elle se retrouve dans le Bulletin
« joint à votre lettre du 16 juin n° 10.

« L'intention de S. M. l'Empereur est de favoriser ce mouvement
« général et d'encourager l'indépendance de toutes les Amériques.
« Vous avez déjà été prévenu de ces dispositions par la lettre du
« 29 décembre 1810. Mais elles ont aujourd'hui un caractère plus
« positif : S. M. ne se borne plus à approuver le principe de l'indé-
« pendance : Elle aidera à le mettre à exécution par des envois
« d'armes et par tous les secours qui dépendront d'Elle, pourvu que

¹ *Archives diplomatiques de la France. — Etats-Unis. — 1810*

² *Ibidem.* — Dépêche du 31 août 1810.

³ *Ibidem.* 1811. M. Russell au duc de Bassano. Paris, 4 septembre 1811.

⁴ *Ibidem.*

« l'indépendance de ces colonies soit pure et simple et qu'elles ne contractent aucun lien particulier avec les anglais.

« Le Gouvernement des Etats-Unis doit voir avec plaisir cette indépendance : elle pourrait ouvrir de nouveaux et d'immenses débouchés à son commerce qui était constamment contrarié et n'avait qu'un caractère interlope lorsque ces pays étaient possessions coloniales. Ce gouvernement doit d'ailleurs être disposé à seconder un principe auquel il doit lui-même son existence et qui assure à tout le Continent dont il fait partie de meilleures et de plus hautes destinées.

« Veuillez vous assurer de ses dispositions et achever, s'il en était besoin, de leur donner cette tendance. Expliquez-vous sur les intentions de S. M., en y mettant toujours la réserve nécessaire, non seulement avec M. le Président, mais avec les Députés ou Agens que les colonies espagnoles peuvent avoir aux Etats-Unis. Cherchez à vous lier avec eux : connaissez leurs vues positives, le genre et la qualité de secours dont chaque pays a particulièrement besoin, et les espèces d'arrangemens commerciaux et politiques qu'ils servaient disposés à prendre avec la puissance qui seconderait leur indépendance.

« Indépendamment de ce moyen, faites connaître de toutes les manières les dispositions de S. M. aux colonies espagnoles. Servez-vous, pour les leur faire parvenir, de la voie du gouvernement fédéral et de tous les agens qu'il peut avoir dans ces colonies et sur lesquels on pourrait compter. S'il n'en avait pas qui fussent en état de seconder ce système d'indépendance, il serait utile qu'il en envoyât d'autres qui fussent capables et dévoués. Vous-même vous êtes autorisé à envoyer des agens dans ces colonies. Choisissez des hommes de confiance à quelque nation qu'ils appartiennent, soit français, soit américains, soit espagnols. Vous seul pouvez juger, suivant les tems et les lieux, quelles personnes peuvent le mieux remplir ces délicates missions.

« L'objet des Députés de Caracas et de Santa-Fé qui se sont rendus aux Etats-Unis paraît être de chercher à faire reconnaître leur indépendance par ce gouvernement et de se procurer des armes pour combattre les partisans du gouvernement de la junta. Il paraît que ces Députés se plaignent vivement de la conduite des anglais envers eux. L'Angleterre voudrait les réduire à lui demander sa protection, en leur faisant entendre qu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes ; mais la fierté espagnole s'en offense et cherche aujourd'hui secrètement tous les moyens de faire voir aux anglais que ces colonies peuvent se passer d'eux.

« Si ces informations sont exactes, vous jugerez, M., que dans toutes vos explications avec les agens et les promoteurs de l'indépendance, vous devez éviter tout ce qui pourrait leur donner ombrage et leur faire prendre le change sur les vues généreuses de S. M.

« La France a aidé autrefois l'indépendance des Etats-Unis : elle
« poursuivra aujourd'hui en faveur de toute l'Amérique ce glorieux
« ouvrage, digne de sa puissance et de l'âme de son chef ; et elle
« désire vivement un succès qui doit faire faire de nouveaux pas à
« la civilisation, au commerce, à la prospérité des Peuples.

« Mandez-moi quelle espèce de secours le gouvernement fédéral est
« disposé à donner aux colonies espagnoles et quelles facilités le
« commerce et le pavillon américain pourraient donner au commerce
« françois, soit pour le transport d'armes qui seraient envoyées
« d'Europe en Amérique, soit pour les intérêts à prendre dans ces
« expéditions.

« S'il arrivait que le Gouvernement américain craignit de se pro-
« noncer ouvertement sur l'indépendance des Amériques espagnoles,
« du moins il y a lieu de croire qu'il la secondera secrètement : il y
« trouve un intérêt trop direct pour ne pas la désirer. Cherchez dans
« tous les cas à tirer tout le parti possible de ses dispositions, pour
« secondar les vues de Sa Majesté.

« Je viens d'en donner connaissance au Chargé d'affaires des
« Etats-Unis à Paris et je l'ai invité à expédier un bâtiment en
« Amérique pour entretenir de cette affaire son gouvernement.

« Comme ces circonstances vont donner lieu à des communications
« plus fréquentes entre l'Amérique et la France et comme il devient
« nécessaire que vous m'informiez fréquemment de tout ce qui se
« passe dans les colonies espagnoles, vous voudrez bien engager les
« Etats-Unis à établir un paquebot régulier entre l'Amérique et la
« France. Il faudrait que ce paquebot partit tous les huit jours ou
« tous les quinze jours. Cette correspondance pourrait se faire sous
« pavillon américain et aux frais communs des deux Etats. »

Si l'empereur donnait la main au Vénézuéla, celui-ci, de son côté, ouvrirait ses bras à la France. Ceci peut surprendre tout d'abord, si l'on se rappelle l'animosité des vénézuéliens contre l'Empereur en 1808 et 1810, animosité provoquée par sa politique dans les affaires d'Espagne ; mais si nous allons au fond des choses, tout s'explique : L'Angleterre avait simplement offert à Bolivar son amitié, quels que fussent être les événements en Espagne ; elle lui avait offert sa protection contre les Français et son entremise pour réconcilier la colonie avec la mère-patrie¹. Ceci, vous le comprenez, était bon au début de la révolution, en 1810 ; mais maintenant, en 1811, le Vénézuéla, après avoir déclaré par un acte public et officiel son indépendance absolue de la métropole, avait besoin d'un concours, d'un appui plus effectif. Seul l'Empereur pouvait le lui donner. L'Angleterre, en effet, dans sa lutte contre lui avait à défendre l'intégrité de la

¹ *Archives diplomatiques d'Angleterre. — Spanish-America-North.*
N° 106. — Réponse du marquis de Wellesley aux propositions du 21 juillet
1810 faites par les députés Bolivar et López Méndez.

monarchie espagnole, comme le disait lord Liverpool au Gouverneur de Curazao ¹.

Voilà pourquoi nous trouvons un changement d'orientation dans la politique vénézuélienne. Il est probable que le colonel Bolivar ne se priva pas de faire échec à la politique de Miranda, nettement anglaise par suite de ses affinités avec les Anglais, ses amis et protecteurs, et par suite aussi de sa haine contre Napoléon à qui il ne pardonnait pas de l'avoir fait emprisonner au Temple et chassé du territoire français sur lequel il ne devait plus jamais mettre les pieds.

Des fragments de correspondance politique signés par Bolivar l'ont fait considérer jusqu'à présent comme un ennemi de Napoléon ; il aurait même eu, dit-on, de la haine contre lui. Rien n'est moins certain : il admirait l'Empereur et aimait la France ².

Au mois de décembre 1810, revenant à Caracas après avoir accompli sa mission diplomatique auprès du gouvernement anglais, il s'arrêta à la Trinité où il fit de grands éloges de l'Empereur ; il manifesta dans ses paroles une admiration si enthousiaste pour le français, qu'il provoqua un compte rendu du Gouverneur de l'Île au comte de Liverpool ³. — Plus tard, quand il sera le Libérateur, c'est l'exemple de Napoléon qu'il aura sans cesse sous les yeux, aussi bien dans ses campagnes militaires que dans son œuvre d'homme d'Etat et de diplomate.

L'Assemblée Constituante de Caracas, après la signature de l'acte d'indépendance, envoya en mission diplomatique à Washington don Telesforo de Orea pour faire reconnaître le nouvel Etat par le président Madison.

Orea, dans les premiers jours de novembre, eut à Washington une entrevue avec le Ministre Serrurier, à qui il déclara ⁴ que la République du Vénézuéla désirait vivement envoyer un agent diplomatique auprès de l'Empereur, et qu'elle tiendrait à savoir s'il serait bien reçu. Il ajouta que le Vénézuéla n'était en aucune façon tenté de se rapprocher de l'Angleterre, puisqu'elle était alliée de l'Espagne, et que les Vénézuéliens venaient de rompre avec celle-ci ; mais qu'au contraire ils étaient tout à fait disposés à se rapprocher de la France.

Serrurier ⁵ répondit qu'il ne pouvait lui donner aucune certitude touchant l'accueil que l'Empereur serait disposé à faire aux désirs du Vénézuéla, et qu'il lui semblait plus pratique qu'on lui écrivît à

¹ *Archives coloniales d'Angleterre. — Curazao. — 1810. Note du 23 juin 1810.*

² CARLOS A. VILLANUEVA. — *Bolivar y el general San Martin*, 283.

³ *Archives coloniales d'Angleterre. — Trinité. 1810. Note du Gouverneur Hislop.*

⁴ *Archives diplomatiques de France. — Etats-Unis. 1811. Serurier au duc de Bassano. — Washington : 10 nov. 1811.*

⁵ *Ibidem.*

lui, Serrurier, une lettre exposant ce qu'on désirait ; il la transmettrait aussitôt à Paris¹. Ce qui fut fait.

On comprend bien que Serrurier n'avait pas encore reçu la note de Bassano, du 16 septembre. A peine l'a-t-il reçue qu'il court chez le président Madison pour lui communiquer le plan de l'Empereur. Madison se montra extrêmement complaisant. Les Etats-Unis, disait-il, ne demandaient qu'une heureuse issue pour l'indépendance des colonies espagnoles ; il reconnaissait dans la décision de l'Empereur la même largeur de vues qui avait toujours inspiré sa politique ; quant au concours militaire des Etats-Unis, il avait à réfléchir et à s'entendre avec ses ministres avant de le promettre².

Serrurier rencontra d'aussi bonnes dispositions chez le Secrétaire d'Etat Monroë, qui lui dit³ qu'à son avis il valait mieux que les armes et les autres secours destinés au Vénézuéla fussent envoyés de France, sur des vaisseaux américains ; on donnerait des instructions à cet effet à M. Barlow, nouveau ministre des Etats-Unis à Paris.

Quand Serrurier fit part à Orea des dispositions de l'Empereur, notre agent reçut la nouvelle avec la plus grande joie, lui déclarant que quel que dût être le sort du Vénézuéla, ce pays n'oublierait jamais la généreuse initiative prise par Sa Majesté, et qu'il considérerait toujours la France comme la première puissance qui aurait consenti à reconnaître son indépendance⁴.

C'est un fait, que Madison et Monroë désiraient l'émancipation des colonies espagnoles, comme tous leurs prédécesseurs ; mais les Etats-Unis, en 1811, étaient encore faibles et comme isolés sur la scène politique, situation qui ne leur permettait pas de s'imposer en face de l'Europe dans la question de l'émancipation. L'initiative de l'empereur leur fournit la base qui leur manquait pour faire un pas vers les colonies. Quelques années plus tard, c'est Canning qui leur fournira l'autre base sur laquelle Monroë appuiera sa célèbre déclaration appelée dans l'histoire *Doctrine de Monroë*.

Le président Madison, dans son message du 5 novembre, disait au Congrès que l'attitude des provinces espagnoles dans l'hémisphère américain méritait toute l'attention des Etats-Unis. « *Leur large esprit de philanthropie*, disait-il, *et leur sagesse éclairée obligent aux conseils nationaux à s'intéresser profondément à leur sort, à répondre à leurs bonnes intentions par des sentiments réciproques, à être attentives aux événements qui se déroulent, à se tenir prêtes à accueillir tout état de choses qui viendrait à s'établir.* »

Serrurier craignit que tout l'honneur de l'initiative, prise par le Président demeurât uniquement aux Etats-Unis, si l'on ignorait

¹ *Ibidem.* — Orea à Serrurier. Washington, 4 nov. 1811.

² *Ibidem.* Serurier au duc de Bassano. Washington, 28 nov. 1811.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibidem.* Serrurier au duc de Bassano. — Washington : 9 décembre 1811.

le secret de l'entente diplomatique. Il rendit donc publique à Washington la détermination de l'Empereur ¹.

L'agent diplomatique vénézuélien, M. Orea, le lendemain du jour où la proclamation fut faite, fit connaître au Secrétaire d'Etat Monroë que l'Assemblée Constituante de Caracas avait déclaré le Vénézuéla indépendant, et que le Gouvernement l'avait chargé de demander aux Etats-Unis de vouloir bien reconnaître le nouvel Etat, après quoi on concluerait des traités d'amitié et de commerce basés sur les principes d'équité et de convenance mutuelle ².

Monroë lui répondit le 19 décembre ³, lui disant que le Président et le Gouvernement des Etats-Unis avaient pris la notification en considération, comme elle le méritait. Il ajoutait que le sentiment du Président sur cette question était exposé dans son message du 5 novembre dernier, sentiment identique à celui de la Commission du Congrès chargée d'examiner ce Message ⁴, et que les Ministres plénipotentiaires des Etats-Unis en Europe avaient été informés de la façon de penser du Gouvernement sur la question hispano-américaine, et avaient reçu des instructions pour s'entendre à ce sujet avec les Cours auprès desquelles ils étaient accrédités ⁵.

Don Luis López Méndez, nommé agent du Vénézuéla à Londres, fit part de la proclamation d'indépendance au Gouvernement anglais, dans une note du 14 décembre ⁶.

Mais le Secrétaire d'Etat, le marquis de Wallesley, lui fit savoir que la situation dans laquelle la Grande Bretagne se trouvait placée vis-à-vis de l'Espagne, l'empêchait d'entrer en rapports officiels et directs avec l'agent vénézuélien.

López Méndez fut nommé aussi agent à Paris ; mais il n'existe aucun document nous faisant connaître qu'il a rempli sa mission.

A Caracas, devant les offres de l'Empereur, on décida de lui demander à titre d'emprunt 2 ou 3 millions de *pesos* et quelques armes, remboursables par les droits de douane : des avantages seraient

¹ *Ibidem*. Serrurier au duc de Bassano. — Washington : 20 décembre 1811 :

Cette détermination de l'exécutif ayant été prise depuis l'ouverture que votre Excellence m'a chargé de faire sur l'indépendance des colonies espagnoles, il n'y a pas de doute que la connoissance de ces dispositions de sa Majesté Impériale n'ait décidé à cette mesure. Pour que tout l'honneur n'en demeure pas à la République, j'ai cru qu'il convenoit que je fisse connaître à cet égard dans le public une partie des dispositions bienveillantes de Sa Majesté Impériale envers ces colonies. L'impression en a été très agréable.

² *Gazette de Caracas*. — 21 janv. 1812. [Exemplaire du gvt anglais].

³ *Ibidem*.

⁴ *Ibidem*.

⁵ *Archives diplomatiques de la France*. — *Colombie*. — 1806-1821. — Note de M. Barlow au duc de Bassano. Paris, 16 janv. 1812.

⁶ *Archives diplomatiques d'Angleterre*. — *Spanish-America-North*, n° 125.

accordés au commerce français sur celui des autres nations, tant que la dette ne serait pas payée¹.

Orea fut chargé de proposer à la Russie, en échange de la reconnaissance de l'indépendance et de quelques secours militaires, la cession de l'île de Orchila².

L'Empereur, à la suite des déclarations de Madison, des promesses de Monroë et des entrevues de Serurier avec Orea, demanda au duc de Bassano dans les premiers jours de janvier 1812, des éclaircissements sur les affaires du Vénézuéla ; le Ministre était prié de faire connaître si à son avis le moment était venu de reconnaître l'indépendance du nouvel Etat.

Bassano envoya son compte rendu le 18 janvier³. — Après avoir fait l'historique de la question vénézuélienne, il disait à l'Empereur :

« Je pense que le gouvernement de Vénézuéla ne doit pas encore
« être reconnu ; mais que Votre Majesté peut charger son Ministre
« en Amérique d'accueillir le Député de ce pays et de lui témoigner
« que la Députation qui pourra être envoyée de Vénézuéla, près de
« Votre Majesté, sera reçue avec bienveillance. Il serait nécessaire
« qu'avant son départ pour l'Europe, elle fut munie de pleins pou-
« voirs. Alors il pourrait être négocié avec Elle un traité d'amitié
« et de commerce, traité où serait reconnue l'indépendance du
« nouvel Etat. »

Tout cela resta à l'état de projet, malgré les bonnes dispositions de l'Empereur ; en effet, la campagne de Russie ne lui permit pas de tourner les yeux vers le Vénézuéla, et, d'autre part, le premier gouvernement indépendant de ce pays retomba entre les mains de l'Espagne en 1812, pour des raisons qu'il n'est pas encore à propos de rappeler.

A Caracas, pour reconnaître la bienveillance de l'Empereur, les indépendants eurent l'idée de lui élever une statue commémorant devant l'histoire ce premier encouragement à l'émancipation⁴.

Si on ne le fit pas alors, nous pourrions bien aujourd'hui, nous, Vénézuéliens, dont l'âme est française, élever un monument en l'honneur de la France, pour rappeler cette manifestation diplomatique de l'Empereur en notre faveur, manifestation révélée aujourd'hui pour la première fois à l'histoire, ici, dans la maison de Richelieu.

Mais voici qu'au milieu de ce désastre vénézuélien, surgit un homme particulièrement éminent, don Manuel Palacio Fajardo, député à l'Assemblée Constituante de Caracas, qui se met au courant de

¹ *Marquis de Rojas*. — El Général Miranda, 275. — Lettre de M. Sanz au général Miranda, 14 juin 1812.

² *Ibidem*.

³ *Archives diplomatiques de France*. — *Colombie*. — 1806-1821.

⁴ *Ibidem*. — *Colonies espagnoles*. — N° 34. Lettre de Serrurier au duc de Bassano. — Paris, le 7 avril 1813.

toutes les négociations qui ont eu lieu entre Washington, Paris et Caracas. Il entrevoit la possibilité de les renouer, et de profiter des bonnes dispositions de Madison et de l'Empereur pour reconquérir la patrie perdue.

Ayant réussi à s'enfuir de Caracas, il arriva à Carthagène où il mit dans le secret le Président de cette province, M. Rodriguez Torrice, de qui il obtint une mission auprès des gouvernements de Washington et de Paris. A Washington il n'obtint rien ; Monroë lui dit ¹ que les relations d'amitié qui rapprochaient l'Espagne des Etats-Unis imposaient à ceux-ci la neutralité entre l'Espagne et ses colonies.

Toute autre fut la conduite de l'Empereur. Il ordonna au duc de Bassano ² de préparer une expédition militaire en faveur des indépendants du Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade ; mais le duc de Feltre fit entendre qu'il était difficile de préparer l'expédition sans hommes, avec des éléments de guerre très réduits, sans un seul fusil ³.

C'était le moment où l'empire s'écroulait ! Mais, comme vous l'avez vu, le dernier battement d'aile de l'aigle impérial blessé à mort avait vibré pour la liberté du Vénézuéla ; c'est de là que devaient s'envoler les condors boliviens, libérateurs de l'Amérique colombienne sur le champ de bataille d'Ayacucho ⁴.

Carlos VILLANUEVA.

BIBLIOGRAPHIE

L. IGNACIO SILVA A. *La Novela en Chile*. Ensayo bibliográfico sobre la literatura chilena (edición del Centenario). — Santiago de Chile, 1910.

Dans ce catalogue, dressé avec le plus grand soin par M. L. Ignacio Silva A., conservateur de la Bibliothèque de l'Institut National, nous trouvons la description bibliographique de 489 ouvrages chiliens, romans, contes et études de mœurs, œuvres diverses, suivie parfois des fragments d'articles publiés dans les journaux à l'époque où parurent les livres cités. L'auteur de cette bibliographie prépare en ce moment un second volume qui sera consacré aux ouvrages en vers et qui contiendra environ trois fois plus de titres.

On ne saurait trop louer et l'idée qui a présidé à l'élaboration de ces essais de bibliographie de la littérature chilienne, et la consciencieuse et

¹ *Archives nationales* (Paris) F 7 6.624. — Dossier 389A. — Mouroë à Palacio Fajardo. — Washington, 29 déc. 1812.

² *Archives diplomatiques de France*. — *Colombie*. 1806-1821. — Rapport du duc de Bassano à S. M. l'Empereur. — Paris, 10 avril 1813.

³ *Ibidem* : Le duc de Feltre au duc de Bassano. — Notes du 17 et 23 mai 1813.

⁴ D^r LAUREANO VILLANUEVA, — *Vida del Gran Mariscal de Ayacucho*.

sûre érudition avec laquelle le premier a été entrepris et mené à bonne fin. Les deux ouvrages de M. L. Ignacio Silva A., ainsi que l'*Essai d'une bibliographie dramatique chilienne* de M. Anrique¹ rendront d'inappréciables services à tous ceux, de jour en jour plus nombreux, qu'intéresse l'histoire de la pensée chilienne.

Il resterait, pour achever ce bilan intellectuel du siècle dernier, à dresser le catalogue des ouvrages qui ne se rattachent ni à la poésie, ni au roman, ni au drame, mais qui n'en méritent pas moins de retenir notre attention. L'histoire, la philosophie, la pédagogie, l'éloquence, etc., ont été de tout temps cultivés avec fruit au Chili, peut-être même l'ont elles été plus que la littérature de pure imagination.

Je crois qu'on ne pourrait guère adresser à M. L. I. Silva A. qu'un seul reproche : c'est d'avoir préféré, du moins dans le corps du volume, l'ordre alphabétique à l'ordre chronologique.

Il semble pourtant qu'il eût été facile de diviser en trois périodes principales l'histoire de la littérature chilienne, et de classer ensuite, année par année, les ouvrages appartenant à chacune de ces époques. Un index alphabétique (l'ouvrage en contient d'ailleurs un), nous eût permis de retrouver sur le champ toutes les œuvres d'un même auteur.

Mais la présente critique perd beaucoup de sa force puisque l'auteur nous annonce, comme résultat de ses travaux, un *Abrégé de l'histoire littéraire du Chili* où nous pourrions suivre, dans son évolution, la pensée chilienne, depuis soixante-dix ans environ, époque où parut le *Semanario de Santiago* et où « Bello, Mora, Lastarria, Sanfuentes et tant d'autres, surent développer le goût des belles lettres ».

J.-F. JUGE.

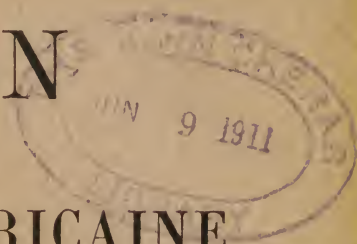
L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la suite de l'intéressant article de notre collaborateur
Ch. LESCA « Paysages et villes d'Amérique ».

¹ ANRIQUE. *Ensayo de una bibliografía dramática chilena*. — Santiago, 1899.

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE (AMÉRIQUE LATINE)



Paraissant tous les mois (Août et Septembre exceptés)

Première année

N° 1

Paris, le 5 Juin 1910

SOMMAIRE

<i>Programme</i>	P. APPELL.
<i>L'action du Groupement en 1909</i>	E. MARTINENCHE.
<i>Les travaux de M. Isaiah Bowman sur les Andes de Bolivie</i>	Pierre DENIS.
<i>L'influence française sur la littérature brésilienne</i>	G. TEIXEIRA DA SILVA TELLES.
<i>Bibliographie.</i>	

RÉDACTION

Secrétariat de la Faculté des Sciences
SORBONNE
PARIS

ADMINISTRATION

79, Boulevard Saint-Germain, 79
Librairie HACHETTE et C^{ie}
PARIS

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

Le Numéro 1 fr.

Abonnement : Un an 10 fr.

Administration. — Pour tout ce qui concerne l'Administration, s'adresser à la Librairie Hachette et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Rédaction. — Adresser les manuscrits, livres, revues et toutes les communications concernant la Rédaction à :

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION DU

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE,

Secrétariat de la Faculté des Sciences — Sorbonne — Paris.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires auront été adressés à la Rédaction. — Les manuscrits ne sont pas rendus.

Librairie HACHETTE et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Collection couronnée par l'Académie française. — Prix Botta (1894)

FORMAT IN-16, BROCHÉ, A 2 FR. LE VOLUME

Chaque volume est orné d'un portrait en photogravure

En vente :

D'autres volumes sont en préparation.

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE (AMÉRIQUE LATINE)



Paraissant tous les mois (Août et Septembre exceptés)

Première année

N° 2

Paris, le 5 Juillet 1910

SOMMAIRE

<i>Les données et les procédés généraux de l'histoire précolombienne.....</i>	D ^r CAPITAN.
<i>Les étrangers immigrés.....</i>	Manuel UGARTE.
<i>De l'influence française sur le milieu brésilien.....</i>	Eugenio EGAS.
<i>Bibliographie.....</i>	{ J. HUMBERT, H. HITIER. J. F. JUGE.

RÉDACTION

Secrétariat de la Faculté des Sciences
SORBONNE
PARIS

ADMINISTRATION

79, Boulevard Saint-Germain, 79
Librairie HACHETTE et C^{ie}
PARIS

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

Le Numéro 1 fr.

Abonnement : Un an 10 fr.

Administration. — Pour tout ce qui concerne l'Administration, s'adresser à la Librairie Hachette et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Rédaction. — Adresser les manuscrits, livres, revues et toutes les communications concernant la Rédaction à :

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION DU

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE,
Secrétariat de la Faculté des Sciences — Sorbonne — Paris.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires auront été adressés à la Rédaction. — Les manuscrits ne sont pas rendus.

Librairie HACHETTE et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Collection couronnée par l'Académie française. — Prix Botta (1894)

FORMAT IN-16, BROCHÉ, A 2 FR. LE VOLUME

Chaque volume est orné d'un portrait en photogravure

En vente :

Agrippa d'Aubigné, par M. S. Rocheblave.

Beaumarchais, par M. André Hallays.

Bernardin de Saint-Pierre, par M. Arvède Barine.

Boileau, par M. Gustave Lanson.

Bossuet, par M. A. Rébelliau.

Calvin, par M. A. Bossert.

Chateaubriand, par M. de Lescure.

Chénier (André), par M. E. Faguet, de l'Académie française.

Corneille, par M. G. Lanson.

Cousin (Victor), par M. Jules Simon, de l'Académie française.

D'Alembert, par M. Joseph Bertrand, de l'Académie française.

Descartes, par M. A. Fouillée, de l'Institut.

Diderot, par M. Joseph Reinach.

Dumas (Alexandre) père, par M. H. Parigot.

Fénelon, par M. Paul Janet, de l'Institut.

Flaubert, par M. E. Faguet, de l'Académie française.

Fontenelle, par M. A. Laborde-Milaa.

Froissart, par M^{me} Mary Darmesteter.

Gautier (Théophile), par M. Maxime du Camp, de l'Académie française.

Guizot, par M. A. Bardoux, de l'Institut.

Hugo (Victor), par M. L. Mabillean, membre correspondant de l'Institut.

La Bruyère, par M. P. Morillot, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble.

Lacordaire, par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française.

La Fayette, (Madame de), par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française.

La Fontaine, par M. G. Lafenestre, de l'Institut.

La Rochefoucauld, par M. J. Bourdeau.

Lesage, par M. Eugène Lintilhac.

Maistre (Joseph de) par M. G. Cogordan.

Malherbe, par M. le duc de Broglie, de l'Académie française.

Marivaux, par M. Gaston Deschamps.

Mérimée, par M. Augustin FILON.

Mirabeau, par M. Edmond Rousse, de l'Académie française.

Molière, par M. G. Lafenestre, de l'Institut.

Montaigne, par M. Paul Stapfer.

Montesquieu, par M. Albert Sorel, de l'Académie française.

Musset (A. de), par M. A. Barine.

Pascal, par M. E. Boutroux, de l'Institut.

Rabelais, par M. René Millet.

Racine, par M. G. Larroumet, de l'Institut.

Rousseau, (J.-J.), par M. Arthur Chuquet.

Royer-Collard, par M. E. Spuller.

Rutebeuf, par M. L. Clédât, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Saint-Simon, par M. Gaston Boissier, de l'Académie française.

Sand (George), par M. E. Caro, de l'Académie française.

Séigné (Madame de), par M. Gaston Boissier, de l'Académie française.

Staël (Madame de), par M. Albert Sorel, de l'Académie française.

Stendhal, par M. Edouard Rod.

Thiers (A.), par M. P. de Rémusat.

Turgot, par M. Léon Say, de l'Académie française.

Vauvenargues, par M. Maurice Paléologue.

Vigny (Alfred de), par M. Maurice Paléologue.

Villon, par M. G. Paris, de l'Académie française.

Voltaire, par M. Gustave Lanson.

D'autres volumes sont en préparation.

Librairie HACHETTE & Co, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris

F. SCHRADER

F. PRUDENT

Lieutenant-colonel du génie au service géographique de l'armée.

E. ANTHOINE

Ingénieur, chef du service de la Carte de France et de la statistique graphique au Ministère de l'intérieur.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE MODERNE

CONTENANT 64 CARTES DOUBLES IMPRIMÉES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE, STATISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE, AVEC 800 CARTES DE DÉTAIL, ET D'UN INDEX D'ENVIRON 50.000 NOMS

Nouvelle édition tenue à jour et mise au courant des derniers changements géographiques.

Un volume in-folio, relié..... 25 fr.

Chaque carte séparément..... 50 c.

F. SCHRADER

L'ANNÉE CARTOGRAPHIQUE

Supplément annuel à toutes les Publications de Géographie et de Cartographie

Dressé et rédigé sous la direction de M. F. SCHRADER

Paraissant depuis 1891.

En vente : Les années 1896 à 1909. — Les années 1890 à 1895 sont épuisées.

Chaque année, composée de 3 cartes, sous couverture papier fort..... 3 fr.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

Par une réunion de Professeurs et de Savants

SOUS LA DIRECTION GÉOGRAPHIQUE DE

F. SCHRADER

CONTENANT 55 GRANDES CARTES DOUBLES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE HISTORIQUE, D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES DE DÉTAIL, FIGURES, DIAGRAMMES, ETC., ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE D'ENVIRON 30.000 NOMS

NOUVELLE ÉDITION REVUE

Un volume in-folio, relié..... 35 fr.

Chaque carte séparément..... 60 c.

F. SCHRADER

ATLAS DE POCHE

CONTENANT 16 CARTES DOUBLES, 35 CARTES SIMPLES, UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS, AVEC RENVOI AUX CARTES

Nouvelle édition mise au courant des derniers changements géographiques

Un volume in-16, cartonnage percaline..... 3 fr. 50

F. SCHRADER & L. GALLOUÉDEC

ATLAS

CLASSIQUE DE GÉOGRAPHIE

ANCIENNE ET MODERNE

COMPRENANT, EN 88 PAGES, 334 CARTES ET CARTONS EN COULEURS, 69 NOTICES ET DE NOMBREUSES FIGURES AVEC UNE STATISTIQUE GRAPHIQUE EN COULEURS DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DE TOUS LES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS

Un volume in-4°, cartonnage toile..... 7 fr. 50

On vend séparément :

Géographie historique contenant, en 20 pages, 76 cartes et cartons en couleurs, 17 notices et de nombreuses figures. Un vol. in-4° cart... 3 fr.

Géographie moderne contenant, en 68 pages, 258 cartes et cartons, 52 notices et de nombreuses figures. Un volume in-4° cartonné.... 6 fr.

ERNEST LAVISSE

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'À LA RÉVOLUTION

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

MM. BAYET, BLOCH, CARRÉ, COVILLE, KLEINCLAUSZ, LANGLOIS,
LEMONNIER, LUCHAIRE, MARIÉJOL, PETIT-DUTAILLIS, PFISTER, RÉBELLIAU
SAGNAC, DE SAINT-LÉGER, VIDAL DE LA BLACHE.

Conditions et Mode de la Publication :

L'ouvrage complet sera publié en 72 fascicules, d'environ 96 pages chacun, du prix de 1 fr. 50 le fascicule, soit 18 volumes grand in-8 de 400 pages à 6 fr. le vol. broché et 10 fr. relié.

Chaque volume se vend séparément.

Les volumes en vente au 1^{er} Juillet 1910 sont précédés d'un astérisque.

TOME I

- * I. — Tableau de la géographie de la France, par M. P. VIDAL DE LA BLACHE, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Les Origines, la Gaule indépendante et la Gaule romaine, par M. G. BLOCH, professeur à l'Université de Lyon, chargé de conférences à l'Ecole normale supérieure.

TOME II

- * I. — Le Christianisme, les Barbares. — Mérovingiens et Carlovingiens, par MM. C. BAYET, directeur de l'enseignement supérieur, ancien professeur à l'Université de Lyon, C. PFISTER, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, et A. KLEINCLAUSZ, professeur à l'Université de Dijon.
- * II. — Les premiers Capétiens (987-1137), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, prof. à l'Université de Paris.

TOME III

- * I. — Louis VII, Philippe Auguste et Louis VIII (1137-1226), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Saint Louis, Philippe le Bel, les derniers Capétiens directs (1226-1328), par M. CH.-V. LANGLOIS, prof. adj. à l'Université de Paris.

TOME IV

- * I. — Les premiers Valois et la Guerre de Cent ans (1328-1422), par M. A. COVILLE, prof. à l'Université de Lyon.
- * II. — Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII (1422-1492), par M. CH. PETIT-DUTAILLIS, prof. à l'Univ. de Lille.

TOME V

- * I. — Les guerres d'Italie. — La France sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er} (1492-1547), par M. H. LEMONNIER, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — La lutte contre la Maison d'Autriche. — La France sous Henri II (1547-1559), par M. H. LEMONNIER.

TOME VI

- * I. — La Réforme et la Ligue. — L'Édit de Nantes (1559-1598), par M. MARIÉJOL, professeur à l'Université de Lyon.
- * II. — Henri IV et Louis XIII (1598-1643), par M. MARIÉJOL.

TOME VII

- * I. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (1^{re} partie), par M. E. LAVISSE, de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (2^e partie), par M. E. LAVISSE.

TOME VIII

- * I. — Louis XIV. La fin du règne (1685-1715), par MM. A. DE SAINT-LÉGER, professeur à l'Université de Lille, A. RÉBELLIAU, bibliothécaire de l'Institut, P. SAGNAC, maître de conférences à l'Université de Lille, et E. LAVISSE.
- * II. — Louis XV (1715-1774), par M. H. CARRÉ, professeur à l'Université de Poitiers.

TOME IX

- I. — Louis XVI (1774-1789), par M. H. CARRÉ.
- II. — Tables analytiques.

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE (AMÉRIQUE LATINE)



Paraissant tous les mois (Août et Septembre exceptés)

Première année

N° 3

Paris, le 15 Octobre 1910

SOMMAIRE

<i>Le Président Gómez et la politique Vénézuélienne</i>	J. HUMBERT.
<i>Une anthologie française des écrivains brésiliens</i>	Oliveira LIMA.
<i>Revue Littéraire.....</i>	J. F. JUGE.
<i>Les Universités Argentines.....</i>	E. HERRERO-DUCLOUX.
<i>Le sentiment de la nature dans la poésie Hispano-</i>	
<i>Américaine (Epoque coloniale).....</i>	J. SUPERVIELLE.
<i>Bibliographie.....</i>	J. HUMBERT.

RÉDACTION

Secrétariat de la Faculté des Sciences
SORBONNE
PARIS

ADMINISTRATION

79, Boulevard Saint-Germain, 79
Librairie HACHETTE et C^{ie}
PARIS

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

Le Numéro 1 fr.

Abonnement : Un an 10 fr.

Administration. — Pour tout ce qui concerne l'Administration, s'adresser à la Librairie Hachette et C^e, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Rédaction. — Adresser les manuscrits, livres, revues et toutes les communications concernant la Rédaction à :

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION DU

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE,
Secrétariat de la Faculté des Sciences — Sorbonne — Paris.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires auront été adressés à la Rédaction. — Les manuscrits ne sont pas rendus.

Librairie HACHETTE et C^e, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Collection couronnée par l'Académie française. — Prix Botta (1894)

FORMAT IN-16, BROCHÉ, A 2 FR. LE VOLUME

Chaque volume est orné d'un portrait en photogravure

En vente :

Agrippa d'Aubigné, par M. S. Roche-blave.

Béaumont, par M. André Hallays.

Bernardin de Saint-Pierre, par M. Arède Barine.

Boileau, par M. Gustave Lanson.

Bossuet, par M. A. Rébelliau.

Calvin, par M. A. Bossert.

Chateaubriand, par M. de Lescure.

Chénier (André), par M. E. Faguet, de l'Académie française.

Corneille, par M. G. Lanson.

Cousin (Victor), par M. Jules Simon, de l'Académie française.

D'Alembert, par M. Joseph Bertrand, de l'Académie française.

Descartes, p^r M. A. Fouillée, de l'Institut.

Diderot, par M. Joseph Reinach.

Dumas (Alexandre) père, p^r M. H. Parigot.

Fénelon, par M. Paul Janet, de l'Institut.

Flaubert, par M. E. Faguet, de l'Académie française.

Fontenelle, par M. A. Laborde-Milaa.

Froissart, par M^{me} Mary Darmesleter.

Gautier (Théophile), par M. Maxime du Camp, de l'Académie française.

Guizot, par M. A. Bardoux, de l'Institut.

Hugo (Victor), par M. L. Mabileau, membre correspondant de l'Institut.

La Bruyère, par M. P. Morillot, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble.

Lacordaire, par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française.

La Fayette, (Madame de), par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française.

La Fontaine, par M. G. Lafenestre, de l'Institut.

La Rochefoucauld, par M. J. Bourdeau.

Lesage, par M. Eugène Lintilhac.

Maistre (Joseph de) par M. G. Cogordan.

Malherbe, par M. le duc de Broglie, de l'Académie française.

Marivaux, par M. Gaston Deschamps.

Mérimée, par M. Augustin Filon.

Mirabeau, par M. Edmond Rousse, de l'Académie française.

Molière, par M. G. Lafenestre, de l'Institut.

Montaigne, par M. Paul Stapfer.

Montesquieu, par M. Albert Sorel, de l'Académie française.

Musset (A. de), par M. A. Barine.

Pascal, par M. E. Boutroux, de l'Institut.

Rabelais, par M. René Millet.

Racine, par M. G. Larroumet, de l'Institut.

Rousseau, (J.-J.), par M. Arthur Chuquet.

Royer-Colliard, par M. E. Spuller.

Rutebeuf, par M. L. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Saint-Simon, par M. Gaston Boissier, de l'Académie Française.

Sand (George), par M. E. Caro, de l'Académie française.

Sévigné (Madame de), par M. Gaston Boissier, de l'Académie française.

Staël (Madame de), par M. Albert Sorel, de l'Académie française.

Stendhal, par M. Edouard Rod.

Thiers (A.), par M. P. de Rémusat.

Turgot, par M. Léon Say, de l'Académie française.

Vauvenargues, p^r M. Maurice Paléologue.

Vigny (Alfred de), par M. Maurice Paléologue.

Villon, par M. G. Paris, de l'Académie française.

Voltaire, par M. Gustave Lanson.

D'autres volumes sont en préparation.

Librairie HACHETTE & C^{ie}, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris

F. SCHRADER

F. PRUDENT

Lieutenant-colonel du génie au service géographique de l'armée.

E. ANTHOINE

Ingénieur, chef du service de la Carte de France et de la statistique graphique au Ministère de l'intérieur.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE MODERNE

CONTENANT 64 CARTES DOUBLES IMPRIMÉES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE, STATISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE, AVEC 800 CARTES DE DÉTAIL, ET D'UN INDEX D'ENVIRON 50.000 NOMS

Nouvelle édition tenue à jour et mise au courant des derniers changements géographiques.

Un volume in-folio, relié..... 25 fr.

Chaque carte séparément..... 50 c.

F. SCHRADER

L'ANNÉE CARTOGRAPHIQUE

Supplément annuel à toutes les Publications de Géographie et de Cartographie

Dressé et rédigé sous la direction de M. F. SCHRADER

Paraissant depuis 1891.

En vente : Les années 1896 à 1909. — Les années 1890 à 1895 sont épuisées.

Chaque année, composée de 3 cartes, sous couverture papier fort..... 3 fr.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

Par une réunion de Professeurs et de Savants

SOUS LA DIRECTION GÉOGRAPHIQUE DE

F. SCHRADER

CONTENANT 55 GRANDES CARTES DOUBLES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE HISTORIQUE, D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES DE DÉTAIL, FIGURES, DIAGRAMMES, ETC., ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE D'ENVIRON 30.000 NOMS

NOUVELLE ÉDITION REVUE

Un volume in-folio, relié..... 35 fr.

Chaque carte séparément..... 60 c.

F. SCHRADER

ATLAS DE POCHE

CONTENANT 16 CARTES DOUBLES, 35 CARTES SIMPLES, UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS, AVEC RENVOI AUX CARTES

Nouvelle édition mise au courant des derniers changements géographiques

Un volume in-16, cartonnage percaline..... 3 fr. 50

F. SCHRADER & L. GALLOUÉDEC

ATLAS

CLASSIQUE DE GÉOGRAPHIE

ANCIENNE ET MODERNE

COMPRENANT, EN 88 PAGES, 334 CARTES ET CARTONS EN COULEURS, 69 NOTICES ET DE NOMBREUSES FIGURES AVEC UNE STATISTIQUE GRAPHIQUE EN COULEURS DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DE TOUS LES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS

Un volume in-4°, cartonnage toile..... 7 fr. 50

On vend séparément :

Géographie historique contenant, en 20 pages, 76 cartes et cartons en couleurs, 17 notices et de nombreuses figures. Un vol. in-4° cart... 3 fr.

Géographie moderne contenant, en 68 pages, 258 cartes et cartons, 52 notices et de nombreuses figures. Un volume in-4° cartonné... 6 fr.

ERNEST LAVISSE

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'À LA RÉVOLUTION

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

MM. BAYET, BLOCH, CARRÉ, COVILLE, KLEINCLAUSZ, LANGLOIS,
LEMONNIER, LUCHAIRE, MARIÉJOL, PETIT-DUTAILLIS, PFISTER, RÉBELLIAU
SAGNAC, DE SAINT-LÉGER, VIDAL DE LA BLACHE.

Conditions et Mode de la Publication :

L'ouvrage complet sera publié en 72 fascicules, d'environ 96 pages chacun, du prix de 1 fr. 50 le fascicule, soit 18 volumes grand in-8 de 400 pages à 6 fr. le vol. broché et 10 fr. relié.

Chaque volume se vend séparément.

Les volumes en vente au 1^{er} Juillet 1910 sont précédés d'un astérisque.

TOME I

- * I. — Tableau de la géographie de la France, par M. P. VIDAL DE LA BLACHE, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Les Origines, la Gaule indépendante et la Gaule romaine, par M. G. BLOCH, professeur à l'Université de Lyon, chargé de conférences à l'Ecole normale supérie^{re}.

TOME II

- * I. — Le Christianisme, les Barbares. — Mérovingiens et Carolingiens, par MM. C. BAYET, directeur de l'enseignement supérieur, ancien professeur à l'Université de Lyon, C. PFISTER, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, et A. KLEINCLAUSZ, professeur à l'Université de Dijon.
- * II. — Les premiers Capétiens (987-1137), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, prof. à l'Université de Paris.

TOME III

- * I. — Louis VII. Philippe Auguste et Louis VIII (1137-1226), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Saint Louis, Philippe le Bel, les derniers Capétiens directs (1226-1328), par M. CH. V. LANGLOIS, prof. adj. à l'Université de Paris.

TOME IV

- * I. — Les premiers Valois et la Guerre de Cent ans (1328-1422), par M. A. COVILLE, prof. à l'Université de Lyon.
- * II. — Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII (1422-1492), par M. CH. PETIT-DUTAILLIS, prof. à l'Univer. de Lille.

TOME V

- * I. — Les guerres d'Italie. — La France sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er} (1492-1547), par M. H. LEMONNIER, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — La lutte contre la Maison d'Autriche. — La France sous Henri II (1519-1559), par M. H. LEMONNIER.

TOME VI

- * I. — La Réforme et la Ligue. — L'Édit de Nantes (1559-1598), par M. MARIÉJOL, professeur à l'Université de Lyon.
- * II. — Henri IV et Louis XIII (1598-1643), par M. MARIÉJOL.

TOME VII

- * I. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (1^{re} partie), par M. E. LAVISSE, de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (2^e partie), par M. E. LAVISSE.

TOME VIII

- * I. — Louis XIV. La fin du règne (1685-1715), par MM. A. DE SAINT-LÉGER, professeur à l'Université de Lille, A. RÉBELLIAU, bibliothécaire de l'Institut, P. SAGNAC, maître de conférences à l'Université de Lille, et E. LAVISSE.
- * II. — Louis XV (1715-1774), par M. H. CARRÉ, professeur à l'Université de Poitiers.

TOME IX

- I. — Louis XVI (1774-1789), par M. H. CARRÉ.
- II. — Tables analytiques.

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE (AMÉRIQUE LATINE)

Paraissant tous les mois (Août et Septembre exceptés)

Première année

N° 4 Paris, le 15 Novembre 1910

SOMMAIRE

<i>Le théâtre au Pérou.....</i>	VENTURA GARCIA CALDERON.
<i>L'évolution politique du Brésil.....</i>	CYRO DE AZEVEDO.
<i>L'enseignement primaire dans la République Argentine.....</i>	JUAN G. BELTRAN.
<i>Bibliographie.....</i>	J. HUMBERT.
	P. ROUSSEAU.

RÉDACTION

Secrétariat de la Faculté des Sciences
SORBONNE
PARIS

ADMINISTRATION

79, Boulevard Saint-Germain, 79
Librairie HACHETTE et C^{ie}
PARIS

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

Le Numéro 1 fr.

Abonnement : Un an 10 fr.

Administration. — Pour tout ce qui concerne l'Administration, s'adresser à la Librairie Hachette et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Rédaction. — Adresser les manuscrits, livres, revues et toutes les communications concernant la Rédaction à :

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION DU

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE,

Secrétariat de la Faculté des Sciences — Sorbonne — Paris.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires auront été adressés à la Rédaction. — Les manuscrits ne sont pas rendus.

Librairie HACHETTE et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Collection couronnée par l'Académie française. — Prix Botta (1894)
FORMAT IN-16, BROCHÉ, A 2 FR. LE VOLUME

Chaque volume est orné d'un portrait en photogravure

En vente :

Agrippa d'Aubigné, par M. S. Rocheblave.

Beaumarchais, par M. André Hallays.

Bernardin de Saint-Pierre, par M. Arvède Barine.

Boileau, par M. Gustave Lanson.

Bossuet, par M. A. Rébelliau.

Calvin, par M. A. Bossert.

Chateaubriand, par M. de Lescure.

Chénier (André), par M. E. Faguet, de l'Académie française.

Corneille, par M. G. Lanson.

Cousin (Victor), par M. Jules Simon, de l'Académie française.

D'Alembert, par M. Joseph Bertrand, de l'Académie française.

Descartes, p^r M. A. Fouillée, de l'Institut.

Diderot, par M. Joseph Reinach.

Dumas (Alexandre) père, p^r M. H. Parigot.

Fénelon, par M. Paul Janet, de l'Institut.

Flaubert, par M. E. Faguet, de l'Académie française.

Fontenelle, par M. A. Laborde-Milaa.

Froissart, par M^{me} Mary Darmesteter.

Gautier (Théophile), par M. Maxime du Camp, de l'Académie française.

Guizot, par M. A. Bardoux, de l'Institut.

Hugo (Victor), par M. L. Mabilleau, membre correspondant de l'Institut.

La Bruyère, par M. P. Morillot, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble.

Lacordaire, par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française.

La Fayette, (Madame de), par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française.

La Fontaine, par M. G. Lafenestre, de l'Institut.

La Rochefoucauld, par M. J. Bourdeau.

Lesage, par M. Eugène Lintilhac.

Maistre (Joseph de) par M. G. Cogordan.

Malherbe, par M. le duc de Broglie, de l'Académie française.

Marivaux, par M. Gaston Deschamps.

Mérimée, par M. Augustin Filon.

Mirabeau, par M. Edmond Rousse, de l'Académie française.

Molière, par M. G. Lafenestre, de l'Institut.

Montaigne, par M. Paul Stapfer.

Montesquieu, par M. Albert Sorel, de l'Académie française.

Musset (A. de), par M. A. Barine.

Pascal, par M. E. Boutroux, de l'Institut.

Rabelais, par M. René Millet.

Racine, par M. G. Larroumet, de l'Institut.

Rousseau, (J.-J.), par M. Arthur Chuquet.

Royer-Collard, par M. E. Spuller.

Rutebeuf, par M. L. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Saint-Simon, par M. Gaston Boissier, de l'Académie française.

Sand (George), par M. E. Caro, de l'Académie française.

Sévigné (Madame de), par M. Gaston Boissier, de l'Académie française.

Stæhl (Madame de), par M. Albert Sorel, de l'Académie française.

Stendhal, par M. Edouard Rod.

Thiers (A.), par M. P. de Rémusat.

Turgot, par M. Léon Say, de l'Académie française.

Vauvenargues, p^r M. Maurice Paléologue.

Vigny (Alfred de), par M. Maurice Paléologue.

Villon, par M. G. Paris, de l'Académie française.

Voltaire, par M. Gustave Lanson.

D'autres volumes sont en préparation.

Librairie HACHETTE & C^{ie}, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris

F. SCHRADER

F. PRUDENT

Lieutenant-colonel du génie au service géographique
de l'armée.

E. ANTHOINE

Ingénieur, chef du service de la Carte de France
et de la statistique graphique au Ministère
de l'intérieur.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE MODERNE

CONTENANT 64 CARTES DOUBLES IMPRIMÉES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO
D'UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE, STATISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE, AVEC 800 CARTES DE DÉTAIL,
ET D'UN INDEX D'ENVIRON 50.000 NOMS

Nouvelle édition tenue à jour et mise au courant des derniers changements géographiques.

Un volume in-folio, relié..... 25 fr.

Chaque carte séparément..... 50 c.

F. SCHRADER

L'ANNÉE CARTOGRAPHIQUE

Supplément annuel à toutes les Publications de Géographie et de Cartographie

Dressé et rédigé sous la direction de M. F. SCHRADER

Paraissant depuis 1891.

En vente : Les années 1896 à 1909. — Les années 1890 à 1895 sont épuisées.

Chaque année, composée de 3 cartes, sous couverture papier fort..... 3 fr.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

Par une réunion de Professeurs et de Savants

SOUS LA DIRECTION GÉOGRAPHIQUE DE

F. SCHRADER

CONTENANT 55 GRANDES CARTES DOUBLES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE HISTORIQUE,
D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES DE DÉTAIL, FIGURES, DIAGRAMMES, ETC.,
ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE D'ENVIRON 30.000 NOMS

NOUVELLE ÉDITION REVUE

Un volume in-folio, relié..... 35 fr.

Chaque carte séparément..... 60 c.

F. SCHRADER

ATLAS DE POCHE

CONTENANT 16 CARTES DOUBLES, 35 CARTES SIMPLÉS, UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE ET UN INDEX
ALPHABÉTIQUE DES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS, AVEC RENVOI AUX CARTES

Nouvelle édition mise au courant des derniers changements géographiques

Un volume in-16, cartonnage percaline..... 3 fr. 50

F. SCHRADER & L. GALLOUÉDEC

ATLAS

CLASSIQUE DE GÉOGRAPHIE

ANCIENNE ET MODERNE

COMPRENANT, EN 88 PAGES, 334 CARTES ET CARTONS EN COULEURS, 69 NOTICES ET DE NOMBREUSES FIGURES
AVEC UNE STATISTIQUE GRAPHIQUE EN COULEURS DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE
ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DE TOUTS LES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS

Un volume in-4°, cartonnage toile..... 7 fr. 50

On vend séparément :

Géographie historique contenant, en 20 pages,
76 cartes et cartons en couleurs, 17 notices et de
nombreuses figures. Un vol. in-4° cart... 3 fr.

Géographie moderne contenant, en 68 pages,
258 cartes et cartons, 52 notices et de nombreu-
ses figures. Un volume in-4° cartonné.... 6 fr.

ERNEST LAVISSE

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA RÉVOLUTION

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

MM. BAYET, BLOCH, CARRÉ, COVILLE, KLEINCLAUSZ, LANGLOIS,
LEMONNIER, LUCHAIRE, MARIÉJOL, PETIT-DUTAILLIS, PFISTER, RÉBELLIAU
SAGNAC, DE SAINT-LÉGER, VIDAL DE LA BLACHE.

Conditions et Mode de la Publication :

L'ouvrage complet sera publié en 72 fascicules, d'environ 96 pages chacun, du prix de 1 fr. 50 le fascicule, soit 18 volumes grand in-8 de 400 pages à 6 fr. le vol. broché et 10 fr. relié.

Chaque volume se vend séparément.

Les volumes en vente au 1^{er} Juillet 1910 sont précédés d'un astérisque.

TOME I

- * I. — Tableau de la géographie de la France, par M. P. VIDAL DE LA BLACHE, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Les Origines, la Gaule indépendante et la Gaule romaine, par M. G. BLOCH, professeur à l'Université de Lyon, chargé de conférences à l'Ecole normale sup^{re}.

TOME II

- * I. — Le Christianisme, les Barbares. — Mérovingiens et Carlovingiens, par MM. C. BAYET, directeur de l'enseignement supérieur, ancien professeur à l'Université de Lyon, C. PFISTER, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, et A. KLEINCLAUSZ, professeur à l'Université de Dijon.
- * II. — Les premiers Capétiens (987-1137), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, prof. à l'Université de Paris.

TOME III

- * I. — Louis VII, Philippe Auguste et Louis VIII (1137-1226), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Saint Louis, Philippe le Bel, les derniers Capétiens directs (1226-1328), par M. CR.-V. LANGLOIS, prof. adj. à l'Université de Paris.

TOME IV

- * I. — Les premiers Valois et la Guerre de Cent ans (1328-1422), par M. A. COVILLE, prof. à l'Université de Lyon.
- * II. — Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII (1422-1492), par M. CH. PETIT-DUTAILLIS, prof. à l'Univer. de Lille.

TOME V

- * I. — Les guerres d'Italie. — La France sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er} (1492-1547), par M. H. LEMONNIER, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — La lutte contre la Maison d'Autriche. — La France sous Henri II (1519-1559), par M. H. LEMONNIER.

TOME VI

- * I. — La Réforme et la Ligue. — L'Edit de Nantes (1559-1598), par M. MARIÉJOL, professeur à l'Université de Lyon.
- * II. — Henri IV et Louis XIII (1598-1643), par M. MARIÉJOL.

TOME VII

- * I. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (1^{re} partie), par M. E. LAVISSE, de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (2^e partie), par M. E. LAVISSE.

TOME VIII

- * I. — Louis XIV. La fin du règne (1685-1715), par MM. A. DE SAINT-LÉGER, professeur à l'Université de Lille, A. RÉBELLIAU, bibliothécaire de l'Institut, P. SAGNAC, maître de conférences à l'Université de Lille, et E. LAVISSE.
- * II. — Louis XV (1715-1774), par M. H. CARRÉ, professeur à l'Université de Poitiers.

TOME IX

- I. — Louis XVI (1774-1789), par M. H. CARRÉ.
- II. — Tables analytiques.

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE (AMÉRIQUE LATINE)



Paraissant tous les mois (Août et Septembre exceptés)

Première année

N° 5 Paris, le 15 Décembre 1910

SOMMAIRE

<i>L'Université de Mexico</i>	Justo SIERRA, <i>Ministre de l'Instruction Publique des Etats-Unis du Mexique.</i>
<i>L'Ancien Mexico</i>	Jules HUMBERT.
<i>La vie littéraire au Pérou (1909)</i>	J. DE LA RIVA AGÜERO.
<i>Bibliographie</i>	J.-F. JUGE. J. HUMBERT. Ch. AXEL. C.-E. PORTER. Jules SUPERVIELLE.

RÉDACTION

Secrétariat de la Faculté des Sciences
SORBONNE
PARIS

ADMINISTRATION

79, Boulevard Saint-Germain, 79
Librairie HACHETTE et C^{ie}
PARIS

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

Le Numéro 1 fr.

Abonnement : Un an 10 fr.

Administration. — Pour tout ce qui concerne l'Administration, s'adresser à la Librairie Hachette et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Rédaction. — Adresser les manuscrits, livres, revues et toutes les communications concernant la Rédaction à :

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION DU

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE,

Secrétariat de la Faculté des Sciences — Sorbonne — Paris.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires auront été adressés à la Rédaction. — Les manuscrits ne sont pas rendus.

Librairie HACHETTE et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Collection couronnée par l'Académie française. — Prix Botta (1894)

FORMAT IN-16, BROCHÉ, A 2 FR. LE VOLUME

Chaque volume est orné d'un portrait en photogravure

En vente :

Agrippa d'Aubigné, par M. S. Rocheblave.

Beaumarchais, par M. André Hallays.

Bernardin de Saint-Pierre, par M. Arède Barine.

Boileau, par M. Gustave Lanson.

Bossuet, par M. A. Rébelliau.

Calvin, par M. A. Bossert.

Chateaubriand, par M. de Lescurc.

Chénier (André), par M. E. Faguet, de l'Académie française.

Corneille, par M. G. Lanson.

Cousin (Victor), par M. Jules Simon, de l'Académie française.

D'Alembert, par M. Joseph Bertrand, de l'Académie française.

Descartes, p^r M. A. Fouillée, de l'Institut.

Diderot, par M. Joseph Reinach.

Dumas (Alexandre) père, p^r M. H. Parigot.

Fénelon, par M. Paul Janet, de l'Institut.

Flaubert, par M. E. Faguet, de l'Académie française.

Fontenelle, par M. A. Laborde-Milaa.

Froissart, par M^{me} Mary Darmesteter.

Gautier (Théophile), par M. Maxime du Camp, de l'Académie française.

Guizot, par M. A. Bardoux, de l'Institut.

Hugo (Victor), par M. L. Mabilleau, membre correspondant de l'Institut.

La Bruyère, par M. P. Morillot, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble.

Lacordaire, par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française.

La Fayette, (Madame de), par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française.

La Fontaine, par M. G. Lafenestre, de l'Institut.

La Rochefoucauld, par M. J. Bourdeau.

Lesage, par M. Eugène Lintilhac.

Maistre (Joseph de) par M. G. Cogordan.

Malherbe, par M. le duc de Broglie, de l'Académie française.

Marivaux, par M. Gaston Deschamps.

Mérimée, par M. le duc de Broglie.

Mirabeau, par M. Edmond Rousse, de l'Académie française.

Molière, par M. G. Lafenestre, de l'Institut.

Montaigne, par M. Paul Stapfer.

Montesquieu, par M. Albert Sorel, de l'Académie française.

Musset (A. de), par M. A. Barine.

Pascal, par M. E. Boutroux, de l'Institut.

Rabelais, par M. René Millet.

Racine, par M. G. Larroumet, de l'Institut.

Rousseau, (J.-J.), par M. Arthur Chuquet.

Royer-Collard, par M. E. Spuller.

Rutebeuf, par M. L. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Saint-Simon, par M. Gaston Boissier, de l'Académie Française.

Sand (George), par M. E. Caro, de l'Académie française.

Sévigné (Madame de), par M. Gaston Boissier, de l'Académie française.

Stael (Madame de), par M. Albert Sorel, de l'Académie française.

Stendhal, par M. Edouard Rod.

Thiers (A.), par M. P. de Rémusat.

Turgot, par M. Léon Say, de l'Académie française.

Vauvenargues, p^r M. Maurice Paléologue.

Vigny (Alfred de), par M. Maurice Paléologue.

Villon, par M. G. Paris, de l'Académie française.

Voltaire, par M. Gustave Lanson.

D'autres volumes sont en préparation.

Librairie HACHETTE & Co, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris

F. SCHRADER

F. PRUDENT

Lieutenant-colonel du génie au service géographique
de l'armée.

E. ANTHOINE

Ingenieur, chef du service de la Carte de France
et de la statistique graphique au Ministère
de l'intérieur.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE MODERNE

CONTENANT 64 CARTES DOUBLES IMPRIMÉES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO
D'UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE, STATISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE, AVEC 800 CARTES DE DÉTAIL,
ET D'UN INDEX D'ENVIRON 50.000 NOMS

Nouvelle édition tenue à jour et mise au courant des derniers changements géographiques.

Un volume in-folio, relié..... 25 fr.

Chaque carte séparément..... 50 c.

F. SCHRADER

L'ANNÉE CARTOGRAPHIQUE

Supplément annuel à toutes les Publications de Géographie et de Cartographie

Dressé et rédigé sous la direction de M. F. SCHRADER

Paraissant depuis 1891.

En vente : Les années 1896 à 1909. — Les années 1890 à 1895 sont épuisées.

Chaque année, composée de 3 cartes, sous couverture papier fort..... 3 fr.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

Par une réunion de Professeurs et de Savants

SOUS LA DIRECTION GÉOGRAPHIQUE DE

F. SCHRADER

CONTENANT 55 GRANDES CARTES DOUBLES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE HISTORIQUE,
D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES DE DÉTAIL, FIGURES, DIAGRAMMES, ETC.,
ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE D'ENVIRON 30.000 NOMS

NOUVELLE ÉDITION REVUE

Un volume in-folio, relié..... 35 fr.

Chaque carte séparément..... 60 c.

F. SCHRADER

ATLAS DE POCHE

CONTENANT 16 CARTES DOUBLES, 35 CARTES SIMPLES, UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE ET UN INDEX
ALPHABÉTIQUE DES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS, AVEC RENVOI AUX CARTES

Nouvelle édition mise au courant des derniers changements géographiques

Un volume in-16, cartonnage percaline..... 3 fr. 50

F. SCHRADER & L. GALLOUÉDEC

ATLAS

CLASSIQUE DE GÉOGRAPHIE

ANCIENNE ET MODERNE

COMPRENANT, EN 88 PAGES, 334 CARTES ET CARTONS EN COULEURS, 69 NOTICES ET DE NOMBREUSES FIGURES
AVEC UNE STATISTIQUE GRAPHIQUE EN COULEURS DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE
ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DE TOUTS LES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS

Un volume in-4°, cartonnage toile..... 7 fr. 50

On vend séparément :

Géographie historique contenant, en 20 pages,
76 cartes et cartons en couleurs, 17 notices et de
nombreuses figures. Un vol. in-4° cart... 3 fr.

Géographie moderne contenant, en 68 pages,
258 cartes et cartons, 52 notices et de nombreu-
ses figures. Un volume in-4° cartonné... 6 fr

ERNEST LAVISSE

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'À LA RÉVOLUTION

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

MM. BAYET, BLOCH, CARRÉ, COVILLE, KLEINCLAUSZ, LANGLOIS,
LEMONNIER, LUCHAIRE, MARIÉJOL, PETIT-DUTAILLIS, PFISTER, RÉBELLIAU
SAGNAC, DE SAINT-LÉGER, VIDAL DE LA BLACHE.

Conditions et Mode de la Publication :

L'ouvrage complet sera publié en 72 fascicules, d'environ 96 pages chacun, du prix de 1 fr. 50 le fascicule, soit 18 volumes grand in-8 de 400 pages à 6 fr. le vol. broché et 10 fr. relié.

Chaque volume se vend séparément.

Les volumes en vente au 1^{er} Juillet 1910 sont précédés d'un astérisque.

TOME I

- * I. — Tableau de la géographie de la France, par M. P. VIDAL DE LA BLACHE, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Les Origines, la Gaule indépendante et la Gaule romaine, par M. G. BLOCH, professeur à l'Université de Lyon, chargé de conférences à l'École normale supérieure.

TOME II

- * I. — Le Christianisme, les Barbares. — Mérovingiens et Carlovingiens, par MM. C. BAYET, directeur de l'enseignement supérieur, ancien professeur à l'Université de Lyon, C. PFISTER, maître de conférences à l'École normale supérieure, et A. KLEINCLAUSZ, professeur à l'Université de Dijon.
- * II. — Les premiers Capétiens (987-1137), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, prof. à l'Université de Paris.

TOME III

- * I. — Louis VII, Philippe Auguste et Louis VIII (1137-1226), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Saint Louis, Philippe le Bel, les derniers Capétiens directs (1226-1328), par M. CH.-V. LANGLOIS, prof. adj. à l'Université de Paris.

TOME IV

- * I. — Les premiers Valois et la Guerre de Cent ans (1328-1422), par M. A. COVILLE, prof. à l'Université de Lyon.
- * II. — Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII (1422-1492), par M. CH. PETIT-DUTAILLIS, prof. à l'Univer. de Lille.

TOME V

- * I. — Les guerres d'Italie. — La France sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er} (1492-1547), par M. H. LEMONNIER, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — La lutte contre la Maison d'Autriche. — La France sous Henri II (1519-1559), par M. H. LEMONNIER.

TOME VI

- * I. — La Réforme et la Ligue. — L'Édit de Nantes (1559-1598), par M. MARIÉJOL, professeur à l'Université de Lyon.
- * II. — Henri IV et Louis XIII (1598-1643), par M. MARIÉJOL.

TOME VII

- * I. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (1^{re} partie), par M. E. LAVISSE, de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (2^e partie), par M. E. LAVISSE.

TOME VIII

- * I. — Louis XIV. La fin du règne (1685-1715), par MM. A. DE SAINT-LÉGER, professeur à l'Université de Lille, A. RÉBELLIAU, bibliothécaire de l'Institut, P. SAGNAC, maître de conférences à l'Université de Lille, et E. LAVISSE.
- * II. — Louis XV (1715-1774), par M. H. CARRÉ, professeur à l'Université de Poitiers.

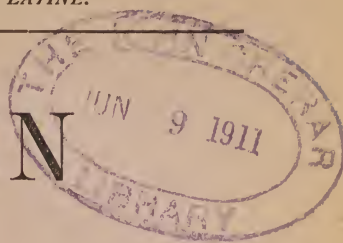
TOME IX

- I. — Louis XVI (1774-1789), par M. H. CARRÉ.
- II. — Tables analytiques.

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINNE (AMÉRIQUE LATINE)



Paraissant tous les mois (Août et Septembre exceptés)

Première année

N° 6

Paris, le 15 Janvier 1911

SOMMAIRE

<i>M. Rodolpho Theophilo</i>	Oliveira LIMA.
<i>Revue Littéraire : Un roman bolivien, « La Candidature Rojas »</i>	J.-F. JUGE.
<i>Le Régime monétaire argentin</i>	R. Alvarez de TOLEDO.
<i>Les peintres américains : Juan Eduardo Harris</i>	G. BATTANCHON.
<i>Bibliographie</i>	Jules SUPERVIELLE.

RÉDACTION

Secrétariat de la Faculté des Sciences
SORBONNE
PARIS

ADMINISTRATION

79, Boulevard Saint-Germain, 79
Librairie HACHETTE et C^{ie}
PARIS

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

Le Numéro 1 fr.

Abonnement : Un an 10 fr.

Administration. — Pour tout ce qui concerne l'Administration, s'adresser à la Librairie Hachette et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Rédaction. — Adresser les manuscrits, livres, revues et toutes les communications concernant la Rédaction à :

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION DU

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE,

Secrétariat de la Faculté des Sciences — Sorbonne — Paris.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires auront été adressés à la Rédaction. — Les manuscrits ne sont pas rendus.

Librairie HACHETTE et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Collection couronnée par l'Académie française. — Prix Botta (1894)

FORMAT IN-16, BROCHÉ, A 2 FR. LE VOLUME

Chaque volume est orné d'un portrait en photogravure

En vente :

Agrippa d'Aubigné, par M. S. Rocheblave.

Beaumarchais, par M. André Hallays.

Bernardin de Saint-Pierre, par M. Arvède Barine.

Boileau, par M. Gustave Lanson.

Bossuet, par M. A. Rébelliau.

Calvin, par M. A. Bossert.

Chateaubriand, par M. de Lescure.

Chénier (André), par M. E. Faguet, de l'Académie française.

Corneille, par M. G. Lanson.

Cousin (Victor), par M. Jules Simon, de l'Académie française.

D'Alembert, par M. Joseph Bertrand, de l'Académie française.

Descartes, p^r M. A. Fouillée, de l'Institut.

Diderot, par M. Joseph Reinach.

Dumas (Alexandre) père, p^r M. H. Parigot.

Fénelon, par M. Paul Janet, de l'Institut.

Fiaubert, par M. E. Faguet, de l'Académie française.

Fontenelle, par M. A. Laborde-Milaa.

Froissart, par M^{me} Mary Darmesteter.

Gautier (Théophile), par M. Maxime du Camp, de l'Académie française.

Guizot, par M. A. Bardoux, de l'Institut.

Hugo (Victor), par M. L. Mabileau, membre correspondant de l'Institut.

La Bruyère, par M. P. Morillot, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble.

Lacordaire, par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française.

La Fayette, (Madame de), par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française.

La Fontaine, par M. G. Lafenestre, de l'Institut.

La Rochefoucauld, par M. J. Bourdeau.

Lesage, par M. Eugène Lintilhac.

Maistre (Joseph de) par M. G. Cogordan.

Malherbe, par M. le duc de Broglie, de l'Académie française.

Marivaux, par M. Gaston Deschamps.

Mérimée, par M. Augustin Filon.

Mirabeau, par M. Edmond Rousse, de l'Académie française.

Molière, par M. G. Lafenestre, de l'Institut.

Montaigne, par M. Paul Stapfer.

Montesquieu, par M. Albert Sorel, de l'Académie française.

Musset (A. de), par M. A. Barine.

Pascal, par M. E. Boutroux, de l'Institut.

Rabelais, par M. René Millet.

Racine, par M. G. Larroumet, de l'Institut.

Rousseau, (J.-J.), par M. Arthur Chuquet.

Royer-Collard, par M. E. Spuller.

Rutebeuf, par M. L. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Saint-Simon, par M. Gaston Boissier, de l'Académie française.

Sand (George), par M. E. Caro, de l'Académie française.

Sévigné (Madame de), par M. Gaston Boissier, de l'Académie française.

Staël (Madame de), par M. Albert Sorel, de l'Académie française.

Stendhal, par M. Edouard Rod.

Thiers (A.), par M. P. de Rémusat.

Turgot, par M. Léon Say, de l'Académie française.

Vauvenargues, p^r M. Maurice Paléologue.

Vigny (Alfred de), par M. Maurice Paléologue.

Villon, par M. G. Paris, de l'Académie française.

Voltaire, par M. Gustave Lanson.

D'autres volumes sont en préparation.

Librairie HACHETTE & Co, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris

F. SCHRADER

F. PRUDENT

Lieutenant-colonel du génie au service géographique de l'armée.

E. ANTHOINE

Ingenieur, chef du service de la Carte de France et de la statistique graphique au Ministère de l'intérieur.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE MODERNE

CONTENANT 64 CARTES DOUBLES IMPRIMÉES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE, STATISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE, AVEC 800 CARTES DE DÉTAIL, ET D'UN INDEX D'ENVIRON 50.000 NOMS

Nouvelle édition tenue à jour et mise au courant des derniers changements géographiques.

Un volume in-folio, relié..... 25 fr.

Chaque carte séparément..... 50 c.

F. SCHRADER

L'ANNÉE CARTOGRAPHIQUE

Supplément annuel à toutes les Publications de Géographie et de Cartographie

Dressé et rédigé sous la direction de M. F. SCHRADER

Paraissant depuis 1891.

En vente : Les années 1896 à 1909. — Les années 1890 à 1895 sont épuisées.

Chaque année, composée de 3 cartes, sous couverture papier fort..... 3 fr.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

Par une réunion de Professeurs et de Savants

SOUS LA DIRECTION GÉOGRAPHIQUE DE

F. SCHRADER

CONTENANT 55 GRANDES CARTES DOUBLES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE HISTORIQUE, D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES DE DÉTAIL, FIGURES, DIAGRAMMES, ETC., ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE D'ENVIRON 30.000 NOMS

NOUVELLE ÉDITION REVUE

Un volume in-folio, relié..... 35 fr.

Chaque carte séparément..... 60 c.

F. SCHRADER

ATLAS DE POCHE

CONTENANT 16 CARTES DOUBLES, 35 CARTES SIMPLES, UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS, AVEC RENVOI AUX CARTES

Nouvelle édition mise au courant des derniers changements géographiques

Un volume in-16, cartonnage percaline..... 3 fr. 50

F. SCHRADER & L. GALLOUÉDEC

ATLAS

CLASSIQUE DE GÉOGRAPHIE

ANCIENNE ET MODERNE

COMPRENANT, EN 88 PAGES, 334 CARTES ET CARTONS EN COULEURS, 69 NOTICES ET DE NOMBREUSES FIGURES AVEC UNE STATISTIQUE GRAPHIQUE EN COULEURS DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DE TOUS LES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS

Un volume in-4°, cartonnage toile..... 7 fr. 50

On vend séparément :

Géographie historique contenant, en 20 pages, 76 cartes et cartons en couleurs, 17 notices et de nombreuses figures. Un vol. in-4° cart... 3 fr.

Géographie moderne contenant, en 68 pages, 258 cartes et cartons, 52 notices et de nombreuses figures. Un volume in-4° cartonné.... 6 fr

ERNEST LAVISSE

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'À LA RÉVOLUTION

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

MM. BAYET, BLOCH, CARRÉ, COVILLE, KLEINCLAUSZ, LANGLOIS,
LEMONNIER, LUCHAIRE, MARIÉJOL, PETIT-DUTAILLIS, PFISTER, RÉBELLIAU
SAGNAC, DE SAINT-LÉGER, VIDAL DE LA BLACHE.

Conditions et Mode de la Publication :

L'ouvrage complet sera publié en 72 fascicules, d'environ 96 pages chacun, du prix de 1 fr. 50 le fascicule, soit 18 volumes grand in-8 de 400 pages à 6 fr. le vol. broché et 10 fr. relié.

Chaque volume se vend séparément.

Les volumes en vente au 1^{er} Juillet 1910 sont précédés d'un astérisque.

TOME I

- * I. — Tableau de la géographie de la France, par M. P. VIDAL DE LA BLACHE, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Les Origines, la Gaule indépendante et la Gaule romaine, par M. G. BLOCH, professeur à l'Université de Lyon, chargé de conférences à l'Ecole normale supérieure.

TOME II

- * I. — Le Christianisme, les Barbares. — Mérovingiens et Carlovingiens, par MM. C. BAYET, directeur de l'enseignement supérieur, ancien professeur à l'Université de Lyon, C. PFISTER, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, et A. KLEINCLAUSZ, professeur à l'Université de Dijon.
- * II. — Les premiers Capétiens (987-1137), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, prof. à l'Université de Paris.

TOME III

- * I. — Louis VII, Philippe Auguste et Louis VIII (1137-1226), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Saint Louis, Philippe le Bel, les derniers Capétiens directs (1226-1328), par M. CH.-V. LANGLOIS, prof. adj. à l'Université de Paris.

TOME IV

- * I. — Les premiers Valois et la Guerre de Cent ans (1328-1422), par M. A. COVILLE, prof. à l'Université de Lyon.
- * II. — Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII (1422-1492), par M. CH. PETIT-DUTAILLIS, prof. à l'Univ. de Lille.

TOME V

- * I. — Les guerres d'Italie. — La France sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er} (1492-1547), par M. H. LEMONNIER, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — La lutte contre la Maison d'Autriche. — La France sous Henri II (1519-1559), par M. H. LEMONNIER.

TOME VI

- * I. — La Réforme et la Ligue. — L'Edit de Nantes (1559-1598), par M. MARIÉJOL, professeur à l'Université de Lyon.
- * II. — Henri IV et Louis XIII (1598-1643), par M. MARIÉJOL.

TOME VII

- * I. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (1^{re} partie), par M. E. LAVISSE, de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (2^e partie), par M. E. LAVISSE.

TOME VIII

- * I. — Louis XIV. La fin du règne (1685-1715), par MM. A. DE SAINT-LÉGER, professeur à l'Université de Lille, A. RÉBELLIAU, bibliothécaire de l'Institut, P. SAGNAC, maître de conférences à l'Université de Lille, et E. LAVISSE.
- * II. — Louis XV (1715-1774), par M. H. CARRÉ, professeur à l'Université de Poitiers.

TOME IX

- I. — Louis XVI (1774-1789), par M. H. CARRÉ.
- II. — Tables analytiques.

GROUPEMENT DES UNIVERSITÉS & GRANDES ÉCOLES DE FRANCE
POUR LES RELATIONS AVEC L'AMÉRIQUE LATINE.

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINNE (AMÉRIQUE LATINE)

Paraissant tous les mois (Août et Septembre exceptés)

Première année

N° 7

Paris, le 13 Février 1911

SOMMAIRE

<i>La Gloire de Don Ramire</i>	E. MARTINENCHE.
<i>Le régime monétaire argentin (II)</i>	R. ALVAREZ DE TOLEDO.
<i>L'œuvre de la France au Chili</i>	P. AGUIRRE CERDA.
<i>L'Histoire au Pérou</i>	V. GARCÍA CALDERÓN.
<i>Bibliographie</i>	Ch. LESCA.

RÉDACTION

Secrétariat de la Faculté des Sciences
SORBONNE
PARIS

ADMINISTRATION

79, Boulevard Saint-Germain, 79
Librairie **HACHETTE** et C^{ie}
PARIS

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

Le Numéro 1 fr.

Abonnement : Un an 10 fr.

Administration. — Pour tout ce qui concerne l'Administration, s'adresser à la Librairie Hachette et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Rédaction. — Adresser les manuscrits, livres, revues et toutes les communications concernant la Rédaction à :

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION DU

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE,
Secrétariat de la Faculté des Sciences — Sorbonne — Paris.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires auront été adressés à la Rédaction. — Les manuscrits ne sont pas rendus.

Librairie HACHETTE et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Collection couronnée par l'Académie française. — Prix Botta (1894)

FORMAT IN-16, BROCHÉ, A 2 FR. LE VOLUME

Chaque volume est orné d'un portrait en photogravure

En vente :

Agrippa d'Aubigné, par M. S. Rocheblave.

Beaumarchais, par M. André Hallays.

Bernardin de Saint-Pierre, par M. Arvède Barine.

Boileau, par M. Gustave Lanson.

Bossuet, par M. A. Rébelliau.

Calvin, par M. A. Bossert.

Chateaubriand, par M. de Lescure.

Chénier (André), par M. E. Faguet, de l'Académie française.

Cornille, par M. G. Lanson.

Cousin (Victor), par M. Jules Simon, de l'Académie française.

D'Alembert, par M. Joseph Bertrand, de l'Académie française.

Descartes, p^r M. A. Fouillée, de l'Institut.

Diderot, par M. Joseph Reinach.

Dumas (Alexandre) père, p^r M. H. Parigot.

Fénelon, par M. Paul Janet, de l'Institut.

Flaubert, par M. E. Faguet, de l'Académie française.

Fontenelle, par M. A. Laborde-Milaa.

Froissart, par M^{me} Mary Darmesteter.

Gautier (Théophile), par M. Maxime du Camp, de l'Académie française.

Guizot, par M. A. Bardoux, de l'Institut.

Hugo (Victor), par M. L. Mabiliau, membre correspondant de l'Institut.

La Bruyère, par M. P. Morillot, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble.

Lacordaire, par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française.

La Fayette, (Madame de), par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française.

La Fontaine, par M. G. Lafenestie, de l'Institut.

La Rochefoucauld, par M. J. Bourdeau.

Lesage, par M. Eugène Lintilhac.

Maistre (Joseph de) par M. G. Cogordan.

Malherbe, par M. le duc de Broglie, de l'Académie française.

Marivaux, par M. Gaston Deschamps.

Mérimée, par M. Augustin Filon.

Mirabeau, par M. Edmond Rousse, de l'Académie française.

Molière, par M. G. Lafenestre, de l'Institut.

Montaigne, par M. Paul Stapfer.

Montesquieu, par M. Albert Sorel, de l'Académie française.

Musset (A. de), par M. A. Barine.

Pascal, par M. E. Boutroux, de l'Institut.

Rabelais, par M. René Millet.

Racine, par M. G. Larroumet, de l'Institut.

Rousseau, (J.-J.), par M. Arthur Chuquet.

Royer-Collard, par M. E. Spuller.

Rutebeuf, par M. L. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Saint-Simon, par M. Gaston Boissier, de l'Académie française.

Sand (George), par M. E. Caro, de l'Académie française.

Sévigné (Madame de), par M. Gaston Boissier, de l'Académie française.

Staël (Madame de), par M. Albert Sorel, de l'Académie française.

Stendhal, par M. Edouard Rod.

Thiers (A.), par M. P. de Rémusat.

Turgot, par M. Léon Say, de l'Académie française.

Vauvenargues, p^r M. Maurice Paléologue.

Vigny (Alfred de), par M. Maurice Paléologue.

Villon, par M. G. Paris, de l'Académie française.

Voltaire, par M. Gustave Lanson.

D'autres volumes sont en préparation.

Librairie HACHETTE & C^{ie}, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris

F. SCHRADER

F. PRUDENT

Lieutenant-colonel du génie au service géographique de l'armée.

E. ANTHOINE

Ingénieur, chef du service de la Carte de France et de la statistique graphique au Ministère de l'intérieur.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE MODERNE

CONTENANT 64 CARTES DOUBLES IMPRIMÉES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE, STATISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE, AVEC 800 CARTES DE DÉTAIL, ET D'UN INDEX D'ENVIRON 50.000 NOMS

Nouvelle édition tenue à jour et mise au courant des derniers changements géographiques.

Un volume in-folio, relié..... 25 fr.

Chaque carte séparément..... 50 c.

F. SCHRADER

L'ANNÉE CARTOGRAPHIQUE

Supplément annuel à toutes les Publications de Géographie et de Cartographie

Dressé et rédigé sous la direction de M. F. SCHRADER

Paraissant depuis 1891.

En vente : Les années 1896 à 1909. — Les années 1890 à 1895 sont épuisées.

Chaque année, composée de 3 cartes, sous couverture papier fort..... 3 fr.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

Par une réunion de Professeurs et de Savants

SOUS LA DIRECTION GÉOGRAPHIQUE DE

F. SCHRADER

CONTENANT 55 GRANDES CARTES DOUBLES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE HISTORIQUE, D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES DE DÉTAIL, FIGURES, DIAGRAMMES, ETC., ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE D'ENVIRON 30.000 NOMS

NOUVELLE ÉDITION REVUE

Un volume in-folio, relié..... 35 fr.

Chaque carte séparément..... 60 c.

F. SCHRADER

ATLAS DE POCHE

CONTENANT 16 CARTES DOUBLES, 35 CARTES SIMPLES, UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS, AVEC RENVOI AUX CARTES

Nouvelle édition mise au courant des derniers changements géographiques

Un volume in-16, cartonnage percaline..... 3 fr. 50

F. SCHRADER & L. GALLOUÉDEC

ATLAS

CLASSIQUE DE GÉOGRAPHIE

ANCIENNE ET MODERNE

COMPRENANT, EN 88 PAGES, 334 CARTES ET CARTONS EN COULEURS, 69 NOTICES ET DE NOMBREUSES FIGURES AVEC UNE STATISTIQUE GRAPHIQUE EN COULEURS DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DE TOUS LES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS

Un volume in-4°, cartonnage toile..... 7 fr. 50

On vend séparément :

Géographie historique contenant, en 20 pages, 76 cartes et cartons en couleurs, 17 notices et de nombreuses figures. Un vol. in-4° cart... 3 fr.

Géographie moderne contenant, en 68 pages, 258 cartes et cartons, 52 notices et de nombreuses figures. Un volume in-4° cartonné... 6 fr.

ERNEST LAVISSE

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'À LA RÉVOLUTION

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

MM. BAYET, BLOCH, CARRÉ, COVILLE, KLEINCLAUSZ, LANGLOIS,
LEMONNIER, LUCHAIRE, MARIÉJOL, PETIT-DUTAILLIS, PFISTER, RÉBELLIAU
SAGNAC, DE SAINT-LÉGER, VIDAL DE LA BLACHE.

Conditions et Mode de la Publication :

L'ouvrage complet sera publié en 72 fascicules, d'environ 96 pages chacun, du prix de 1 fr. 50 le fascicule, soit 18 volumes grand in-8 de 400 pages à 6 fr. le vol. broché et 10 fr. relié.

Chaque volume se vend séparément.

Les volumes en vente au 1^{er} Juillet 1910 sont précédés d'un astérisque.

TOME I

- * I. — Tableau de la géographie de la France, par M. P. VIDAL DE LA BLACHE, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Les Origines, la Gaule indépendante et la Gaule romaine, par M. G. BLOCH, professeur à l'Université de Lyon, chargé de conférences à l'École normale supér^{re}.

TOME II

- * I. — Le Christianisme, les Barbares. — Mérovingiens et Carlovingiens, par MM. C. BAYET, directeur de l'enseignement supérieur, ancien professeur à l'Université de Lyon, C. PFISTER, maître de conférences à l'École normale supérieure, et A. KLEINCLAUSZ, professeur à l'Université de Dijon.
- * II. — Les premiers Capétiens (987-1137), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, prof. à l'Université de Paris.

TOME III

- * I. — Louis VII, Philippe Auguste et Louis VIII (1137-1226), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Saint Louis, Philippe le Bel, les derniers Capétiens directs (1226-1328), par M. CH.-V. LANGLOIS, prof. adj. à l'Université de Paris.

TOME IV

- * I. — Les premiers Valois et la Guerre de Cent ans (1328-1422), par M. A. COVILLE, prof. à l'Université de Lyon.
- * II. — Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII (1422-1492), par M. CH. PETIT-DUTAILLIS, prof. à l'Univer. de Lille.

TOME V

- * I. — Les guerres d'Italie. — La France sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er} (1492-1547), par M. H. LEMONNIER, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — La lutte contre la Maison d'Autriche. — La France sous Henri II (1519-1559), par M. H. LEMONNIER.

TOME VI

- * I. — La Réforme et la Ligue. — L'Édit de Nantes (1559-1598), par M. MARIÉJOL, professeur à l'Université de Lyon.
- * II. — Henri IV et Louis XIII (1598-1643), par M. MARIÉJOL.

TOME VII

- * I. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (1^{re} partie), par M. E. LAVISSE, de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (2^e partie), par M. E. LAVISSE.

TOME VIII

- * I. — Louis XIV. La fin du règne (1685-1715), par MM. A. DE SAINT-LÉGER, professeur à l'Université de Lille, A. RÉBELLIAU, bibliothécaire de l'Institut, P. SAGNAC, maître de conférences à l'Université de Lille, et E. LAVISSE.
- * II. — Louis XV (1715-1774), par M. H. CARRÉ, professeur à l'Université de Poitiers.

TOME IX

- I. — Louis XVI (1774-1789), par M. H. CARRÉ.
- II. — Tables analytiques.

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINNE (AMÉRIQUE LATINE)



Paraissant tous les mois (Août et Septembre exceptés)

Première année

N° 8

Paris, le 15 Mars 1911

SOMMAIRE

<i>L'œuvre de M. Sylvio Romero.....</i>	Oliveira LIMA.
<i>L'Evolution Sociale du Mexique à l'époque coloniale</i>	Jules HUMBERT.
<i>Chanaan.....</i>	M. PAOLI.
<i>L'Anthropologie, la Flore et la Faune Chiliennes...</i>	CARLOS E. PORTER.

RÉDACTION

Secrétariat de la Faculté des Sciences
SORBONNE
PARIS

ADMINISTRATION

79, Boulevard Saint-Germain, 79
Librairie HACHETTE et C^{ie}
PARIS

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

Le Numéro 1 fr.

Abonnement : Un an 10 fr.

Administration. — Pour tout ce qui concerne l'Administration, s'adresser à la Librairie Hachette et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Rédaction. — Adresser les manuscrits, livres, revues et toutes les communications concernant la Rédaction à :

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION DU

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE,

Secrétariat de la Faculté des Sciences — Sorbonne — Paris.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires auront été adressés à la Rédaction. — Les manuscrits ne sont pas rendus.

Librairie HACHETTE et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Collection couronnée par l'Académie française. — Prix Botta (1894)

FORMAT IN-16, BROCHÉ, A 2 FR. LE VOLUME

Chaque volume est orné d'un portrait en photogravure

En vente :

Agrippa d'Aubigné, par M. S. Roche-
blave.

Beaumarchais, par M. André Hallays.

Bernardin de Saint-Pierre, par M.
Arède Barine.

Bolleau, par M. Gustave Lanson.

Bossuet, par M. A. Rébelliau.

Calvin, par M. A. Bossert.

Chateaubriand, par M. de Lescure.

Chénier (André), par M. E. Faguet, de
l'Académie française.

Corneille, par M. G. Lanson.

Cousin (Victor), par M. Jules Simon, de
l'Académie française.

D'Alembert, par M. Joseph Bertrand, de
l'Académie française.

Descartes, p^r M. A. Fouillée, de l'Institut.

Diderot, par M. Joseph Reinach.

Dumas (Alexandre) père, p^r M. H. Parigot.

Fénelon, par M. Paul Janet, de l'Institut.

Flaubert, par M. E. Faguet, de l'Acadé-
mie française.

Fontenelle, par M. A. Laborde-Milaa.

Froissart, par M^{me} Mary Darmesteter.

Gautier (Théophile), par M. Maxime du
Camp, de l'Académie française.

Guizot, par M. A. Bardoux, de l'Institut.

Hugo (Victor), par M. L. Mabileau, mem-
bre correspondant de l'Institut.

La Bruyère, par M. P. Morillot, profes-
seur à la Faculté des lettres de Grenoble.

Lacordaire, par M. le comte d'Hausson-
ville, de l'Académie française.

La Fayette, (Madame de), par M. le comte
d'Haussonville, de l'Académie française.

La Fontaine, par M. G. Lafenestre, de
l'Institut.

La Rochefoucauld, par M. J. Bourdeau.

Lesage, par M. Eugène Lintilhac.

Maistre (Joseph de) par M. G. Cogordan.

Malherbe, par M. le duc de Broglie, de
l'Académie française.

Marivaux, par M. Gaston Deschamps.

Mérimée, par M. Augustin Filon.

Mirabeau, par M. Edmond Rousse, de
l'Académie française.

Molière, par M. G. Lafenestre, de l'Institut.

Montaigne, par M. Paul Stapfer.

Montesquieu, par M. Albert Sorel, de
l'Académie française.

Musset (A. de), par M. A. Barine.

Pascal, par M. E. Boutroux, de l'Institut.

Rabelais, par M. René Millet.

Racine, par M. G. Larroumet, de l'Institut.

Rousseau, (J.-J.), par M. Arthur Chuquet.

Royer-Colliard, par M. E. Spuller.

Rutebeuf, par M. L. Clédal, professeur
à la Faculté des lettres de Lyon.

Saint-Simon, par M. Gaston Boissier,
de l'Académie Française.

Sand (George), par M. E. Caro, de l'Acadé-
mie française.

Sévigné (Madame de), par M. Gaston
Boissier, de l'Académie française.

Staël (Madame de), par M. Albert Sorel,
de l'Académie française.

Stendhal, par M. Edouard Rod.

Thiers (A.), par M. P. de Rémusat.

Turgot, par M. Léon Say, de l'Académie
française.

Vauvenargues, p^r M. Maurice Paléologue.

Vigny (Alfred de), par M. Maurice Paléo-
logue.

Villon, par M. G. Paris, de l'Académie
française.

Voltaire, par M. Gustave Lanson.

D'autres volumes sont en préparation.

Librairie HACHETTE & Co, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris

F. SCHRADER

F. PRUDENT

Lieutenant-colonel du génie au service géographique de l'armée.

E. ANTHOINE

Ingénieur, chef du service de la Carte de France et de la statistique graphique au Ministère de l'intérieur.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE MODERNE

CONTENANT 64 CARTES DOUBLES IMPRIMÉES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE, STATISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE, AVEC 800 CARTES DE DÉTAIL, ET D'UN INDEX D'ENVIRON 50.000 NOMS

Nouvelle édition tenue à jour et mise au courant des derniers changements géographiques.

Un volume in-folio, relié..... 25 fr.

Chaque carte séparément..... 50 c.

F. SCHRADER

L'ANNÉE CARTOGRAPHIQUE

Supplément annuel à toutes les Publications de Géographie et de Cartographie

Dressé et rédigé sous la direction de M. F. SCHRADER

Paraissant depuis 1891.

En vente : Les années 1896 à 1909. — Les années 1890 à 1895 sont épuisées.

Chaque année, composée de 3 cartes, sous couverture papier fort..... 3 fr.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

Par une réunion de Professeurs et de Savants

SOUS LA DIRECTION GÉOGRAPHIQUE DE

F. SCHRADER

CONTENANT 55 GRANDES CARTES DOUBLES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE HISTORIQUE, D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES DE DÉTAIL, FIGURES, DIAGRAMMES, ETC., ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE D'ENVIRON 30.000 NOMS

NOUVELLE ÉDITION REVUE

Un volume in-folio, relié..... 35 fr.

Chaque carte séparément..... 80 c.

F. SCHRADER

ATLAS DE POCHE

CONTENANT 16 CARTES DOUBLES, 35 CARTES SIMPLES, UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS, AVEC RENVOI AUX CARTES

Nouvelle édition mise au courant des derniers changements géographiques

Un volume in-16, cartonnage percaline..... 3 fr. 50

F. SCHRADER & L. GALLOUÉDEC

ATLAS

CLASSIQUE DE GÉOGRAPHIE

ANCIENNE ET MODERNE

COMPRENANT, EN 88 PAGES, 334 CARTES ET CARTONS EN COULEURS, 69 NOTICES ET DE NOMBREUSES FIGURES AVEC UNE STATISTIQUE GRAPHIQUE EN COULEURS DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DE TOUS LES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS

Un volume in-4°, cartonnage toile..... 7 fr. 50

On vend séparément :

Géographie historique contenant, en 20 pages, 76 cartes et cartons en couleurs, 17 notices et de nombreuses figures. Un vol. in-4° cart... 3 fr.

Géographie moderne contenant, en 68 pages, 258 cartes et cartons, 52 notices et de nombreuses figures. Un volume in-4° cartonné... 6 fr

ERNEST LAVISSE

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'À LA RÉVOLUTION

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

MM. BAYET, BLOCH, CARRÉ, COVILLE, KLEINCLAUSZ, LANGLOIS,
LEMONNIER, LUCHAIRE, MARIÉJOL, PETIT-DUTAILLIS, PFISTER, RÉBELLIAU
SAGNAC, DE SAINT-LÉGER, VIDAL DE LA BLACHE.

Conditions et Mode de la Publication :

L'ouvrage complet sera publié en 72 fascicules, d'environ 96 pages chacun, du prix de 1 fr. 50 le fascicule, soit 18 volumes grand in-8 de 400 pages à 6 fr. le vol. broché et 10 fr. relié.

Chaque volume se vend séparément.

Les volumes en vente au 1^{er} Juillet 1910 sont précédés d'un astérisque.

TOME I

- * I. — Tableau de la géographie de la France, par M. P. VIDAL DE LA BLACHE, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Les Origines, la Gaule indépendante et la Gaule romaine, par M. G. BLOCH, professeur à l'Université de Lyon, chargé de conférences à l'Ecole normale supérieure.

TOME II

- * I. — Le Christianisme, les Barbares. — Mérovingiens et Carolingiens, par MM. C. BAYET, directeur de l'enseignement supérieur, ancien professeur à l'Université de Lyon, C. PFISTER, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, et A. KLEINCLAUSZ, professeur à l'Université de Dijon.
- * II. — Les premiers Capétiens (987-1137), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, prof. à l'Université de Paris.

TOME III

- * I. — Louis VII, Philippe Auguste et Louis VIII (1137-1226), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Saint Louis, Philippe le Bel, les derniers Capétiens directs (1226-1328), par M. CH.-V. LANGLOIS, prof. adj. à l'Université de Paris.

TOME IV

- * I. — Les premiers Valois et la Guerre de Cent ans (1328-1422), par M. A. COVILLE, prof. à l'Université de Lyon.
- * II. — Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII (1422-1492), par M. CH. PETIT-DUTAILLIS, prof. à l'Univer. de Lille.

TOME V

- * I. — Les guerres d'Italie. — La France sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er} (1492-1547), par M. H. LEMONNIER, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — La lutte contre la Maison d'Autriche. — La France sous Henri II (1547-1559), par M. H. LEMONNIER.

TOME VI

- * I. — La Réforme et la Ligue — L'Édit de Nantes (1559-1593), par M. MARIÉJOL, professeur à l'Université de Lyon.
- * II. — Henri IV et Louis XIII (1593-1643), par M. MARIÉJOL.

TOME VII

- * I. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (1^{re} partie), par M. E. LAVISSE, de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris.
- * II. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (2^e partie), par M. E. LAVISSE.

TOME VIII

- * I. — Louis XIV. La fin du règne (1685-1715), par MM. A. DE SAINT-LÉGER, professeur à l'Université de Lille, A. RÉBELLIAU, bibliothécaire de l'Institut, P. SAGNAC, maître de conférences à l'Université de Lille, et E. LAVISSE.
- * II. — Louis XV (1715-1774), par M. H. CARRÉ, professeur à l'Université de Poitiers.

TOME IX

- I. — Louis XVI (1774-1789), par M. H. CARRÉ.
- II. — Tables analytiques.

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINNE

(AMÉRIQUE LATINE)

Paraissant tous les mois (Août et Septembre exceptés)

Première année

N° 9

Paris, le 15 Avril 1911

SOMMAIRE

<i>L'Action du groupement pendant l'année 1910....</i>	E. MARTINENCHE.
<i>Formation historique de la Nationalité Brésilienne</i>	Oliveira LIMA.
<i>L'avenir de l'Amérique latine.....</i>	F. GARCÍA-CALDERÓN.
<i>L'Anthropologie, la Flore et la Faune Chilienne.</i>	C. E. PORTER.
<i>Bibliographie</i>	Ch. AXEL.

RÉDACTION

Secrétariat de la Faculté des Sciences
SORBONNE
PARIS

ADMINISTRATION

79, Boulevard Saint-Germain, 79
Librairie HACHETTE et C^{ie}
PARIS

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

Le Numéro 1 fr.

Abonnement : Un an 10 fr.

Administration. — Pour tout ce qui concerne l'Administration, s'adresser à la Librairie Hachette et C^e, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Rédaction. — Adresser les manuscrits, livres, revues et toutes les communications concernant la Rédaction :

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION DU

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE,

Secrétariat de la Faculté des Sciences — Sorbonne — Paris.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires auront été adressés à la Rédaction. — Les manuscrits ne sont pas rendus.

Librairie HACHETTE et C^e, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Collection couronnée par l'Académie française. — Prix Botta (1894)

FORMAT IN-16, BROCHÉ, A 2 FR. LE VOLUME

Chaque volume est orné d'un portrait en photographie

En vente :

Agrippa d'Aubigné, par M. S. Rocheblave.

Beaumarchais, par M. André Hallays.

Bernardin de Saint-Pierre, par M. Arède Barine.

Boileau, par M. Gustave Lanson.

Bossuet, par M. A. Rébelliau.

Calvin, par M. A. Bossert.

Chateaubriand, par M. de Lescure.

Chénier (André), par M. E. Faguet, de l'Académie française.

Cornellie, par M. G. Lanson.

Cousin (Victor), par M. Jules Simon, de l'Académie française.

D'Alembert, par M. Joseph Bertrand, de l'Académie française.

Descartes, par M. A. Fouillée, de l'Institut.

Diderot, par M. Joseph Reinach.

Dumas (Alexandre) père, par M. H. Parigot.

Fénelon, par M. Paul Janet, de l'Institut.

Flaubert, par M. E. Faguet, de l'Académie française.

Fontenelle, par M. A. Laborde-Milau.

Froissant, par M^{me} Mary Darmesteter.

Gautier (Théophile), par M. Maxime du Camp, de l'Académie française.

Guizot, par M. A. Bardoux, de l'Institut.

Hugo (Victor), par M. L. Mabillean, membre correspondant de l'Institut.

La Bruyère, par M. P. Morillot, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble.

Lacordaire, par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française.

La Fayette, (Madame de), par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française.

La Fontaine, par M. G. Lafenestre, de l'Institut.

La Rochefoucauld, par M. J. Bourdeau.

Lesage, par M. Eugène Lintilhac.

Maistre (Joseph de) par M. G. Cogordan.

Malherbe, par M. le duc de Broglie, de l'Académie française.

Marivaux, par M. Gaston Deschamps.

Mérimée, par M. Augustin Filon.

Mirabeau, par M. Edmond Rousse, de l'Académie française.

Molière, par M. G. Lafenestre, de l'Institut.

Montaigne, par M. Paul Stapfer.

Montesquieu, par M. Albert Sorel, de l'Académie française.

Musset (A. de), par M. A. Barine.

Pascal, par M. E. Boutroux, de l'Institut.

Rabelais, par M. René Millet.

Racine, par M. G. Larroumet, de l'Institut.

Rousseau, (J.-J.), par M. Arthur Chuquet.

Royer-Coillard, par M. E. Spuller.

Rutebeuf, par M. L. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Saint-Simon, par M. Gaston Boissier, de l'Académie Française.

Sand (George), par M. E. Caro, de l'Académie française.

Sévigné (Madame de), par M. Gaston Boissier, de l'Académie française.

Staël (Madame de), par M. Albert Sorel, de l'Académie française.

Stendhal, par M. Edouard Rod.

Thiers (A.), par M. P. de Rémusat.

Turgot, par M. Léon Say, de l'Académie française.

Vauvenargues, par M. Maurice Paléologue.

Vigny (Alfred de), par M. Maurice Paléologue.

Villon, par M. G. Paris, de l'Académie française.

Voltaire, par M. Gustave Lanson.

D'autres volumes sont en préparation.

Librairie HACHETTE & C^{ie}, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris

F. SCHRADER

F. PRUDENT

Lieutenant-colonel du génie au service géographique
de l'armée.

E. ANTHOINE

Ingénieur, chef du service de la Carte de France
et de la statistique graphique au Ministère
de l'intérieur.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE MODERNE

CONTENANT 64 CARTES DOUBLES IMPRIMÉES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO
D'UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE, STATISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE, AVEC 800 CARTES DE DÉTAIL,
ET D'UN INDEX D'ENVIRON 50.000 NOMS

Nouvelle édition tenue à jour et mise au courant des derniers changements géographiques.

Un volume in-folio, relié..... 25 fr.

Chaque carte séparément..... 50 c.

F. SCHRADER

L'ANNÉE CARTOGRAPHIQUE

Supplément annuel à toutes les Publications de Géographie et de Cartographie

Dresse et rédigé sous la direction de M. F. SCHRADER

Paraissant depuis 1891.

En vente : Les années 1896 à 1909. — Les années 1890 à 1895 sont épuisées

Chaque année, composée de 3 cartes, sous couverture papier fort..... 3 fr.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

Par une réunion de Professeurs et de Savants

SOUS LA DIRECTION GÉOGRAPHIQUE DE

F. SCHRADER

CONTENANT 55 GRANDES CARTES DOUBLES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE HISTORIQUE,
D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES DE DÉTAIL, FIGURES, DIAGRAMMES, ETC.,
ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE D'ENVIRON 30.000 NOMS

NOUVELLE ÉDITION REVUE

Un volume in-folio, relié..... 35 fr.

Chaque carte séparément..... 60 c.

F. SCHRADER

ATLAS DE POCHE

CONTENANT 16 CARTES DOUBLES, 35 CARTES SIMPLES, UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE ET UN INDEX
ALPHABÉTIQUE DES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS, AVEC RENVOI AUX CARTES

Nouvelle édition mise au courant des derniers changements géographiques

Un volume in-16, cartonnage percaline..... 3 fr. 50

F. SCHRADER & L. GALLOUÉDEC

ATLAS

CLASSIQUE DE GÉOGRAPHIE

ANCIENNE ET MODERNE

COMPRENANT, EN 88 PAGES, 334 CARTES ET CARTONS EN COULEURS, 69 NOTICES ET DE NOMBREUSES FIGURES
AVEC UNE STATISTIQUE GRAPHIQUE EN COULEURS DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE
ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DE TOUTES LES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS

Un volume in-4°, cartonnage toile..... 7 fr. 50

On vend séparément :

Géographie historique contenant, en 20 pages,
76 cartes et cartons en couleurs, 17 notices et de
nombreuses figures. Un vol. in-4° cart. 8 fr.

Géographie moderne contenant, en 68 pages,
258 cartes et cartons, 52 notices et de nom-
breuses figures. Un volume in-4° cartonné... 6 fr.

ERNEST LAVISSE

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'À LA RÉVOLUTION

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

MM. BAYET, BLOCH, CARRÉ, COVILLE, KLEINCLAUSZ, LANGLOIS,
LEMONNIER, LUCHAIRE, MARIÉJOL, PETIT-DUTAILLIS, PFISTER, RÉBELLIAU
SAGNAC, DE SAINT-LÉGER, VIDAL DE LA BLACHE.

L'ouvrage complet se compose de 18 volumes in-8 de 400 pages à 6 fr. le vol. broché et 10 fr. relié.

Chaque volume se vend séparément.

A partir du 1^{er} Janvier 1912, le prix de l'ouvrage sera porté à 7 fr. 50 le volume broché et à 11 fr. 50 le volume relié.

TOME I

- I. — Tableau de la géographie de la France, par M. P. VIDAL DE LA BLACHE, professeur à l'Université de Paris.
- II. — Les Origines, la Gaule indépendante et la Gaule romaine, par M. G. BLOCH, professeur à l'Université de Lyon, chargé de conférences à l'Ecole normale supérie^{re}.

TOME II

- I. — Le Christianisme, les Barbares. — Mérovingiens et Carolingiens, par MM. C. BAYET, directeur de l'enseignement supérieur, ancien professeur à l'Université de Lyon, C. PFISTER, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, et A. KLEINCLAUSZ, professeur à l'Université de Dijon.
- II. — Les premiers Capétiens (987-1137), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, prof. à l'Université de Paris.

TOME III

- I. — Louis VII, Philippe Auguste et Louis VIII (1137-1226), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur à l'Université de Paris.
- II. — Saint Louis, Philippe le Bel, les derniers Capétiens directs (1226-1328), par M. CH.-V. LANGLOIS, prof. adj. à l'Université de Paris.

TOME IV

- I. — Les premiers Valois et la Guerre de Cent ans (1328-1422), par M. A. COVILLE, prof. à l'Université de Lyon.
- II. — Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII (1422-1492), par M. CH. PETIT-DUTAILLIS, prof. à l'Univer. de Lille.

TOME V

- I. — Les guerres d'Italie. — La France sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er} (1492-1547), par M. H. LEMONNIER, professeur à l'Université de Paris.
- II. — La lutte contre la Maison d'Autriche. — La France sous Henri II (1549-1559), par M. H. LEMONNIER.

TOME VI

- I. — La Réforme et la Ligue. — L'Edit de Nantes (1559-1598), par M. MARIÉJOL, professeur à l'Université de Lyon.
- II. — Henri IV et Louis XIII (1593-1643), par M. MARIÉJOL.

TOME VII

- I. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (1^{re} partie), par M. E. LAVISSE, de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris.
- II. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (2^e partie), par M. E. LAVISSE.

TOME VIII

- I. — Louis XIV. La fin du règne (1685-1715), par MM. A. DE SAINT-LÉGER, professeur à l'Université de Lille, A. RÉBELLIAU, bibliothécaire de l'Institut, P. SAGNAC, maître de conférences à l'Université de Lille, et E. LAVISSE.
- II. — Louis XV (1715-1774), par M. H. CARRÉ, professeur à l'Université de Poitiers.

TOME IX

- I. — Louis XVI (1774-1789), par MM. LAVISSE, H. CARRÉ et SAGNAC.
- II. — Tables analytiques.

BULLETIN
DE LA
BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINNE
(AMÉRIQUE LATINE)

Première année

N° 10

Paris, le 15 Mai 1911

SOMMAIRE

<i>Notes d'un voyage médical au Brésil et dans la</i> <i>République Argentine</i>	S. POZZI.
<i>Le Sentiment de la Nature dans la poésie Hispano-</i> <i>Américaine</i>	Jules SUPERVIELLE.
<i>La Sociologie de M. H. Cornejo</i>	José de la RIVA AGÜERO.

RÉDACTION

Secrétariat de la Faculté des Sciences
SORBONNE
PARIS

ADMINISTRATION

79, Boulevard Saint-Germain, 79
Librairie HACHETTE et C^{ie}
PARIS

Bulletin de la Bibliothèque Américaine

Publié par le « Groupement des Universités et Grandes Ecoles
de France pour les relations avec l'Amérique Latine »

PARAISSANT TOUS LES MOIS (Août et Septembre exceptés)

P. APPELL,

E. MARTINENCHE,

Président du Comité

Secrétaire Général

de Direction du Groupement

du Comité de Direction du Groupement

J.-F. JUGE,

Rédacteur en Chef du Bulletin

Le *Bulletin de la Bibliothèque Américaine* est rédigé avec la collaboration de professeurs, écrivains et savants américains et français. Il publie des études originales et rend compte des ouvrages concernant l'Amérique Latine.

Adresser les manuscrits, livres et revues, au

Bulletin de la Bibliothèque Américaine

Secrétariat de la Faculté des Sciences

Sorbonne — PARIS

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Administration. — Pour tout ce qui concerne l'Administration, s'adresser à la **Librairie HACHETTE & C^{ie}**, 79, *Boulevard Saint-Germain*, PARIS.

Les Abonnements partent du mois d'Octobre de chaque année.

ABONNEMENTS

Amérique Latine.	}	Un an	10 fr.
France.			
Autres pays.		Un an	12 fr.

LE NUMÉRO : 1 franc

Librairie HACHETTE & Co, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris

F. SCHRADER

F. PRUDENT

Lieutenant-colonel du génie au service géographique
de l'armée.

E. ANTHOINE

Ingénieur, chef du service de la Carte de France
et de la statistique graphique au Ministère
de l'intérieur.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE MODERNE

CONTENANT 64 CARTES DOUBLES IMPRIMÉES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO
D'UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE, STATISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE, AVEC 800 CARTES DE DÉTAIL,
ET D'UN INDEX D'ENVIRON 50.000 NOMS

Nouvelle édition tenue à jour et mise au courant des derniers changements géographiques.

Un volume in-folio, relié..... 25 fr.

Chaque carte séparément..... 50 c.

F. SCHRADER

L'ANNÉE CARTOGRAPHIQUE

Supplément annuel à toutes les Publications de Géographie et de Cartographie

Dressé et rédigé sous la direction de M. F. SCHRADER

Paraissant depuis 1891.

En vente : Les années 1896 à 1909. — Les années 1890 à 1895 sont épuisées.

Chaque année, composée de 3 cartes, sous couverture papier fort..... 3 fr.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

Par une réunion de Professeurs et de Savants

SOUS LA DIRECTION GÉOGRAPHIQUE DE

F. SCHRADER

CONTENANT 55 GRANDES CARTES DOUBLES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE HISTORIQUE,
D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES DE DÉTAIL, FIGURES, DIAGRAMMES, ETC.,
ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE D'ENVIRON 30.000 NOMS

NOUVELLE ÉDITION REVUE

Un volume in-folio, relié..... 35 fr.

Chaque carte séparément..... 60 c.

F. SCHRADER

ATLAS DE POCHE

CONTENANT 16 CARTES DOUBLES, 35 CARTES SIMPLES, UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE ET UN INDEX
ALPHABÉTIQUE DES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS, AVEC RENVOI AUX CARTES

Nouvelle édition mise au courant des derniers changements géographiques

Un volume in-16, cartonnage percaline..... 3 fr. 50

F. SCHRADER & L. GALLOUÉDEC

ATLAS

CLASSIQUE DE GÉOGRAPHIE

ANCIENNE ET MODERNE

COMPRENANT, EN 88 PAGES, 334 CARTES ET CARTONS EN COULEURS, 69 NOTICES ET DE NOMBREUSES FIGURES
AVEC UNE STATISTIQUE GRAPHIQUE EN COULEURS, 17 NOTICES ET DE
ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DE TOUS LES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS

Un volume in-4°, cartonnage toile..... 7 fr. 50

On vend séparément :

Géographie historique contenant, en 20 pages,
76 cartes et cartons en couleurs, 17 notices et de
nombreuses figures. Un vol. in-4° cart... 3 fr.

Géographie moderne contenant, en 68 pages,
258 cartes et cartons, 52 notices et de nombreu-
ses figures. Un volume in-4° cartonné... 6 fr

ERNEST LAVISSE

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'À LA RÉVOLUTION

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

MM. BAYET, BLOCH, CARRÉ, COVILLE, KLEINCLAUSZ, LANGLOIS,
LEMONNIER, LUCHAIRE, MARIÉJOL, PETIT-DUTAILLIS, PFISTER, RÉBELLIAU
SAGNAC, DE SAINT-LÉGER, VIDAL DE LA BLACHE.

L'ouvrage complet se compose de 18 volumes in-8 de 400 pages à 6 fr. le vol. broché et 10 fr. relié.

Chaque volume se vend séparément.

A partir du 1^{er} Janvier 1912, le prix de l'ouvrage sera porté à 7 fr. 50 le volume broché et à 11 fr. 50 le volume relié.

TOME I

- I. — Tableau de la géographie de la France, par M. P. VIDAL DE LA BLACHE, professeur à l'Université de Paris.
- II. — Les Origines, la Gaule indépendante et la Gaule romaine, par M. G. BLOCH, professeur à l'Université de Lyon, chargé de conférences à l'Ecole normale supérieure.

TOME II

- I. — Le Christianisme, les Barbares. — Mérovingiens et Carlovingiens, par MM. C. BAYET, directeur de l'enseignement supérieur, ancien professeur à l'Université de Lyon, C. PFISTER, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, et A. KLEINCLAUSZ, professeur à l'Université de Dijon.
- II. — Les premiers Capétiens (987-1137), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, prof. à l'Université de Paris.

TOME III

- I. — Louis VII, Philippe Auguste et Louis VIII (1137-1226), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur à l'Université de Paris.
- II. — Saint Louis, Philippe le Bel, les derniers Capétiens directs (1226-1328), par M. CH.-V. LANGLOIS, prof. adj. à l'Université de Paris.

TOME IV

- I. — Les premiers Valois et la Guerre de Cent ans (1328-1422), par M. A. COVILLE, prof. à l'Université de Lyon.
- II. — Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII (1422-1492), par M. CH. PETIT-DUTAILLIS, prof. à l'Univer. de Lille.

TOME V

- I. — Les guerres d'Italie. — La France sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er} (1492-1547), par M. H. LEMONNIER, professeur à l'Université de Paris.
- II. — La lutte contre la Maison d'Autriche. — La France sous Henri II (1519-1559), par M. H. LEMONNIER.

TOME VI

- I. — La Réforme et la Ligue. — L'Édit de Nantes (1559-1598), par M. MARIÉJOL, professeur à l'Université de Lyon.
- II. — Henri IV et Louis XIII (1598-1643), par M. MARIÉJOL.

TOME VII

- I. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (1^{re} partie), par M. E. LAVISSE, de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris.
- II. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (2^e partie), par M. E. LAVISSE.

TOME VIII

- I. — Louis XIV. La fin du règne (1685-1715), par MM. A. DE SAINT-LÉGER, professeur à l'Université de Lille, A. RÉBELLIAU, bibliothécaire de l'Institut, P. SAGNAC, maître de conférences à l'Université de Lille, et E. LAVISSE.
- II. — Louis XV (1715-1774), par M. H. CARRÉ, professeur à l'Université de Poitiers.

TOME IX

- I. — Louis XVI (1774-1789), par MM. LAVISSE, H. CARRÉ et SAGNAC.
- II. — Tables analytiques.

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINNE (AMÉRIQUE LATINE)

Première année

N° 11

Paris, le 15 Juin 1911

SOMMAIRE

<i>Paysages et villes d'Amérique.....</i>	Charles LESCA.
<i>Comment l'étranger se fixe dans l'Amérique du</i>	
<i> Sud</i>	R. DA TRINDADE.
<i>L'Anthropologie, la Flore et la Faune Chiliennes</i>	
<i> (III).....</i>	C. E. PORTER.
<i>Bibliographie.....</i>	{ Jules SUPERVIELLE.
<i>Chronique.</i>	{ C. AXEL.

RÉDACTION

Secrétariat de la Faculté des Sciences
SORBONNE
PARIS

ADMINISTRATION

79, Boulevard Saint-Germain, 79
Librairie HACHETTE et C^{ie}
PARIS

Bulletin de la Bibliothèque Américaine

Publié par le « Groupement des Universités et Grandes Ecoles
de France pour les relations avec l'Amérique Latine »

PARAISANT TOUS LES MOIS (Août et Septembre exceptés)

P. APPELL,

*Président du Comité
de Direction du Groupement*

E. MARTINENCHE,

*Secrétaire Général
du Comité de Direction du Groupement*

J.-F. JUGE,

Rédacteur en Chef du Bulletin

Le *Bulletin de la Bibliothèque Américaine* est rédigé avec la collaboration de professeurs, écrivains et savants américains et français. Il publie des études originales et rend compte des ouvrages concernant l'Amérique Latine.

Adresser les manuscrits, livres et revues, au

Bulletin de la Bibliothèque Américaine

Secrétariat de la Faculté des Sciences

Sorbonne — PARIS

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Administration. — Pour tout ce qui concerne l'Administration, s'adresser à la **Librairie HACHETTE & C^{ie}**, 79, *Boulevard Saint-Germain*, PARIS.

Les Abonnements partent du mois d'Octobre de chaque année.

ABONNEMENTS

Amérique Latine.	}	Un an	10 fr.
France.			
Autres pays.		Un an	12 fr.

LE NUMÉRO : 1 franc

Librairie HACHETTE & C^{ie}, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris

F. SCHRADER

F. PRUDENT

Lieutenant-colonel du génie au service géographique de l'armée.

E. ANTHOINE

Ingénieur, chef du service de la Carte de France et de la statistique graphique au Ministère de l'intérieur.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE MODERNE

CONTENANT 64 CARTES DOUBLES IMPRIMÉES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE, STATISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE, AVEC 800 CARTES DE DÉTAIL, ET D'UN INDEX D'ENVIRON 50.000 NOMS

Nouvelle édition tenue à jour et mise au courant des derniers changements géographiques.

Un volume in-folio, relié..... 25 fr.

Chaque carte séparément..... 50 c.

F. SCHRADER

L'ANNÉE CARTOGRAPHIQUE

Supplément annuel à toutes les Publications de Géographie et de Cartographie
Dressé et rédigé sous la direction de M. F. SCHRADER

Paraissant depuis 1891.

En vente : Les années 1896 à 1909. — Les années 1890 à 1895 sont épuisées.

Chaque année, composée de 3 cartes, sous couverture papier fort..... 3 fr.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

Par une réunion de Professeurs et de Savants

SOUS LA DIRECTION GÉOGRAPHIQUE DE

F. SCHRADER

CONTENANT 55 GRANDES CARTES DOUBLES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE HISTORIQUE, D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES DE DÉTAIL, FIGURES, DIAGRAMMES, ETC., ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE D'ENVIRON 30.000 NOMS

NOUVELLE ÉDITION REVUE

Un volume in-folio, relié..... 35 fr.

Chaque carte séparément..... 60 c.

F. SCHRADER

ATLAS DE POCHE

CONTENANT 16 CARTES DOUBLES, 35 CARTES SIMPLES, UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS, AVEC RENVOI AUX CARTES

Nouvelle édition mise au courant des derniers changements géographiques

Un volume in-16, cartonnage percaline..... 3 fr. 50

F. SCHRADER & L. GALLOUÉDEC

ATLAS

CLASSIQUE DE GÉOGRAPHIE

ANCIENNE ET MODERNE

COMPRENANT, EN 88 PAGES, 334 CARTES ET CARTONS EN COULEURS, 69 NOTICES ET DE NOMBREUSES FIGURES AVEC UNE STATISTIQUE GRAPHIQUE EN COULEURS DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DE TOUS LES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS

Un volume in-4°, cartonnage toile..... 7 fr. 50

On vend séparément :

Géographie historique contenant, en 20 pages, 76 cartes et cartons en couleurs, 17 notices et de nombreuses figures. Un vol. in-4° cart... 3 fr.

Géographie moderne contenant, en 68 pages, 258 cartes et cartons, 52 notices et de nombreuses figures. Un volume in-4° cartonné... 6 fr

ERNEST LAVISSE

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'À LA RÉVOLUTION

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

MM. BAYET, BLOCH, CARRÉ, COVILLE, KLEINCLAUSZ, LANGLOIS,
LEMONNIER, LUCHAIRE, MARIÉJOL, PETIT-DUTAILLIS, PFISTER, RÉBELLIAU
SAGNAC, DE SAINT-LÉGER, VIDAL DE LA BLACHE.

L'ouvrage complet se compose de 18 volumes in-8 de 400 pages à 6 fr. le vol. broché et 10 fr. relié.

Chaque volume se vend séparément.

A partir du 1^{er} Janvier 1912, le prix de l'ouvrage sera porté à 7 fr. 50 le volume broché et à 11 fr. 50 le volume relié.

TOME I

- I. — Tableau de la géographie de la France, par M. P. VIDAL DE LA BLACHE, professeur à l'Université de Paris.
- II. — Les Origines, la Gaule indépendante et la Gaule romaine, par M. G. BLOCH, professeur à l'Université de Lyon, chargé de conférences à l'École normale supérie^{re}.

TOME II

- I. — Le Christianisme, les Barbares. — Mérovingiens et Carlovingiens, par MM. C. BAYET, directeur de l'enseignement supérieur, ancien professeur à l'Université de Lyon, C. PFISTER, maître de conférences à l'École normale supérieure, et A. KLEINCLAUSZ, professeur à l'Université de Dijon.
- II. — Les premiers Capétiens (987-1137), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, prof. à l'Université de Paris.

TOME III

- I. — Louis VII, Philippe Auguste et Louis VIII (1137-1226), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur à l'Université de Paris.
- II. — Saint Louis, Philippe le Bel, les derniers Capétiens directs (1226-1328), par M. CH.-V. LANGLOIS, prof. adj. à l'Université de Paris.

TOME IV

- I. — Les premiers Valois et la Guerre de Cent ans (1328-1422), par M. A. COVILLE, prof. à l'Université de Lyon.
- II. — Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII (1422-1492), par M. CH. PETIT-DUTAILLIS, prof. à l'Univer. de Lille.

TOME V

- I. — Les guerres d'Italie. — La France sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er} (1492-1547), par M. H. LEMONNIER, professeur à l'Université de Paris.
- II. — La lutte contre la Maison d'Autriche. — La France sous Henri II (1519-1559), par M. H. LEMONNIER.

TOME VI

- I. — La Réforme et la Ligue. — L'Édit de Nantes (1559-1598), par M. MARIÉJOL, professeur à l'Université de Lyon.
- II. — Henri IV et Louis XIII (1598-1643), par M. MARIÉJOL.

TOME VII

- I. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (1^{re} partie), par M. E. LAVISSE, de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris.
- II. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (2^e partie), par M. E. LAVISSE.

TOME VIII

- I. — Louis XIV. La fin du règne (1685-1715), par MM. A. DE SAINT-LÉGER, professeur à l'Université de Lille, A. RÉBELLIAU, bibliothécaire de l'Institut, P. SAGNAC, maître de conférences à l'Université de Lille, et E. LAVISSE.
- II. — Louis XV (1715-1774), par M. H. CARRÉ, professeur à l'Université de Poitiers.

TOME IX

- I. — Louis XVI (1774-1789), par MM. LAVISSE, H. CARRÉ et SAGNAC.
- II. — Tables analytiques.

BULLETIN

DE LA

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE (AMÉRIQUE LATINE)

Première année

N° 12

Paris, le 15 Juillet 1911

SOMMAIRE

L'évolution sociale du Mexique à l'Époque Coloniale (II).....
Napoléon et l'indépendance du Venezuela.....
Bibliographie.....

Jules HUMBERT.
Carlos E. VILLANUEVA.
J.-F. JUGE.

RÉDACTION

Secrétariat de la Faculté des Sciences
SORBONNE
PARIS

ADMINISTRATION

79, Boulevard Saint-Germain, 79
Librairie HACHETTE et C^{ie}
PARIS

Bulletin de la Bibliothèque Américaine

Publié par le « Groupement des Universités et Grandes Ecoles
de France pour les relations avec l'Amérique Latine »

PARAISANT TOUS LES MOIS (Août et Septembre exceptés)

P. APPELL,

*Président du Comité
de Direction du Groupement*

E. MARTINENCHE,

*Secrétaire Général
du Comité de Direction du Groupement*

J.-F. JUGE,

Rédacteur en Chef du Bulletin

Le *Bulletin de la Bibliothèque Américaine* est rédigé avec la collaboration de professeurs, écrivains et savants américains et français. Il publie des études originales et rend compte des ouvrages concernant l'Amérique Latine.

Adresser les manuscrits, livres et revues, au

Bulletin de la Bibliothèque Américaine

Secrétariat de la Faculté des Sciences

Sorbonne — PARIS

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Administration. — Pour tout ce qui concerne l'Administration, s'adresser à la **Librairie HACHETTE & C^{ie}**, 79, Boulevard Saint-Germain, PARIS.

Les Abonnements partent du mois d'Octobre de chaque année.

ABONNEMENTS

Amérique Latine.	}	Un an	10 fr.
France.			
Autres pays.		Un an	12 fr.

LE NUMÉRO : 1 franc

Librairie HACHETTE & Co, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris

F. SCHRADER

F. PRUDENT

Lieutenant-colonel du génie au service géographique
de l'armée.

E. ANTHOINE

Ingénieur, chef du service de la Carte de France
et de la statistique graphique au Ministère
de l'intérieur.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE MODERNE

CONTENANT 64 CARTES DOUBLES IMPRIMÉES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO
D'UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE, STATISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE, AVEC 800 CARTES DE DÉTAIL,
ET D'UN INDEX D'ENVIRON 50.000 NOMS

Nouvelle édition tenue à jour et mise au courant des derniers changements géographiques.

Un volume in-folio, relié..... 25 fr.

Chaque carte séparément..... 50 c.

F. SCHRADER

L'ANNÉE CARTOGRAPHIQUE

Supplément annuel à toutes les Publications de Géographie et de Cartographie
Dressé et rédigé sous la direction de M. F. SCHRADER

Paraissant depuis 1891.

En vente : Les années 1896 à 1909. — Les années 1890 à 1895 sont épuisées.

Chaque année, composée de 3 cartes, sous couverture papier fort..... 3 fr.

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

Par une réunion de Professeurs et de Savants

SOUS LA DIRECTION GÉOGRAPHIQUE DE

F. SCHRADER

CONTENANT 55 GRANDES CARTES DOUBLES EN COULEURS, ACCOMPAGNÉES AU VERSO D'UN TEXTE HISTORIQUE,
D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES DE DÉTAIL, FIGURES, DIAGRAMMES, ETC.,
ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE D'ENVIRON 30.000 NOMS

NOUVELLE ÉDITION REVUE

Un volume in-folio, relié..... 35 fr.

Chaque carte séparément..... 60 c.

F. SCHRADER

ATLAS DE POCHE

CONTENANT 16 CARTES DOUBLES, 35 CARTES SIMPLES, UN TEXTE GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE ET UN INDEX
ALPHABÉTIQUE DES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS, AVEC RENVOI AUX CARTES

Nouvelle édition mise au courant des derniers changements géographiques

Un volume in-16, cartonnage percaline..... 3 fr. 50

F. SCHRADER & L. GALLOUÉDEC

ATLAS

CLASSIQUE DE GÉOGRAPHIE

ANCIENNE ET MODERNE

COMPRENANT, EN 88 PAGES, 334 CARTES ET CARTONS EN COULEURS, 69 NOTICES ET DE NOMBREUSES FIGURES
AVEC UNE STATISTIQUE GRAPHIQUE EN COULEURS DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE
ET UN INDEX ALPHABÉTIQUE DE TOUS LES NOMS CONTENUS DANS L'ATLAS

Un volume in-4°, cartonnage toile..... 7 fr. 50

On vend séparément :

Géographie historique contenant, en 20 pages,
76 cartes et cartons en couleurs, 17 notices et de
nombreuses figures. Un vol. in-4° cart... 3 fr.

Géographie moderne contenant, en 68 pages,
258 cartes et cartons, 52 notices et de nombreu-
ses figures. Un volume in-4° cartonné... 6 fr

ERNEST LAVISSE

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'À LA RÉVOLUTION

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

MM. BAYET, BLOCH, CARRÉ, COVILLE, KLEINCLAUSZ, LANGLOIS,
LEMONNIER, LUCHAIRE, MARIÉJOL, PETIT-DUTAILLIS, PFISTER, RÉBELLIAU
SAGNAC, DE SAINT-LÉGER, VIDAL DE LA BLACHE.

L'ouvrage complet se compose de 18 volumes in-8 de 400 pages à 6 fr. le vol. broché et 10 fr. relié.

Chaque volume se vend séparément.

A partir du 1^{er} Janvier 1912, le prix de l'ouvrage sera porté à 7 fr. 50 le volume broché et à 11 fr. 50 le volume relié.

TOME I

- I. — Tableau de la géographie de la France, par M. P. VIDAL DE LA BLACHE, professeur à l'Université de Paris.
- II. — Les Origines, la Gaule indépendante et la Gaule romaine, par M. G. BLOCH, professeur à l'Université de Lyon, chargé de conférences à l'Ecole normale supérieure.

TOME II

- I. — Le Christianisme, les Barbares. — Mérovingiens et Carolingiens, par MM. C. BAYET, directeur de l'enseignement supérieur, ancien professeur à l'Université de Lyon, C. PFISTER, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure; et A. KLEINCLAUSZ, professeur à l'Université de Dijon.
- II. — Les premiers Capétiens (987-1137), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, prof. à l'Université de Paris.

TOME III

- I. — Louis VII. Philippe Auguste et Louis VIII (1137-1226), par M. A. LUCHAIRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur à l'Université de Paris.
- II. — Saint Louis, Philippe le Bel, les derniers Capétiens directs (1226-1328), par M. CH.-V. LANGLOIS, prof. adj. à l'Université de Paris.

TOME IV

- I. — Les premiers Valois et la Guerre de Cent ans (1328-1422), par M. A. COVILLE, prof. à l'Université de Lyon.
- II. — Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII (1422-1492), par M. CH. PETIT-DUTAILLIS, prof. à l'Univ. de Lille.

TOME V

- I. — Les guerres d'Italie. — La France sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er} (1492-1547), par M. H. LEMONNIER, professeur à l'Université de Paris.
- II. — La lutte contre la Maison d'Autriche. — La France sous Henri II (1519-1559), par M. H. LEMONNIER.

TOME VI

- I. — La Réforme et la Ligue. — L'Edit de Nantes (1559-1598), par M. MARIÉJOL, professeur à l'Université de Lyon.
- II. — Henri IV et Louis XIII (1598-1643), par M. MARIÉJOL.

TOME VII

- I. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (1^{re} partie), par M. E. LAVISSE, de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris.
- II. — Louis XIV, de 1643 à 1685 (2^e partie), par M. E. LAVISSE.

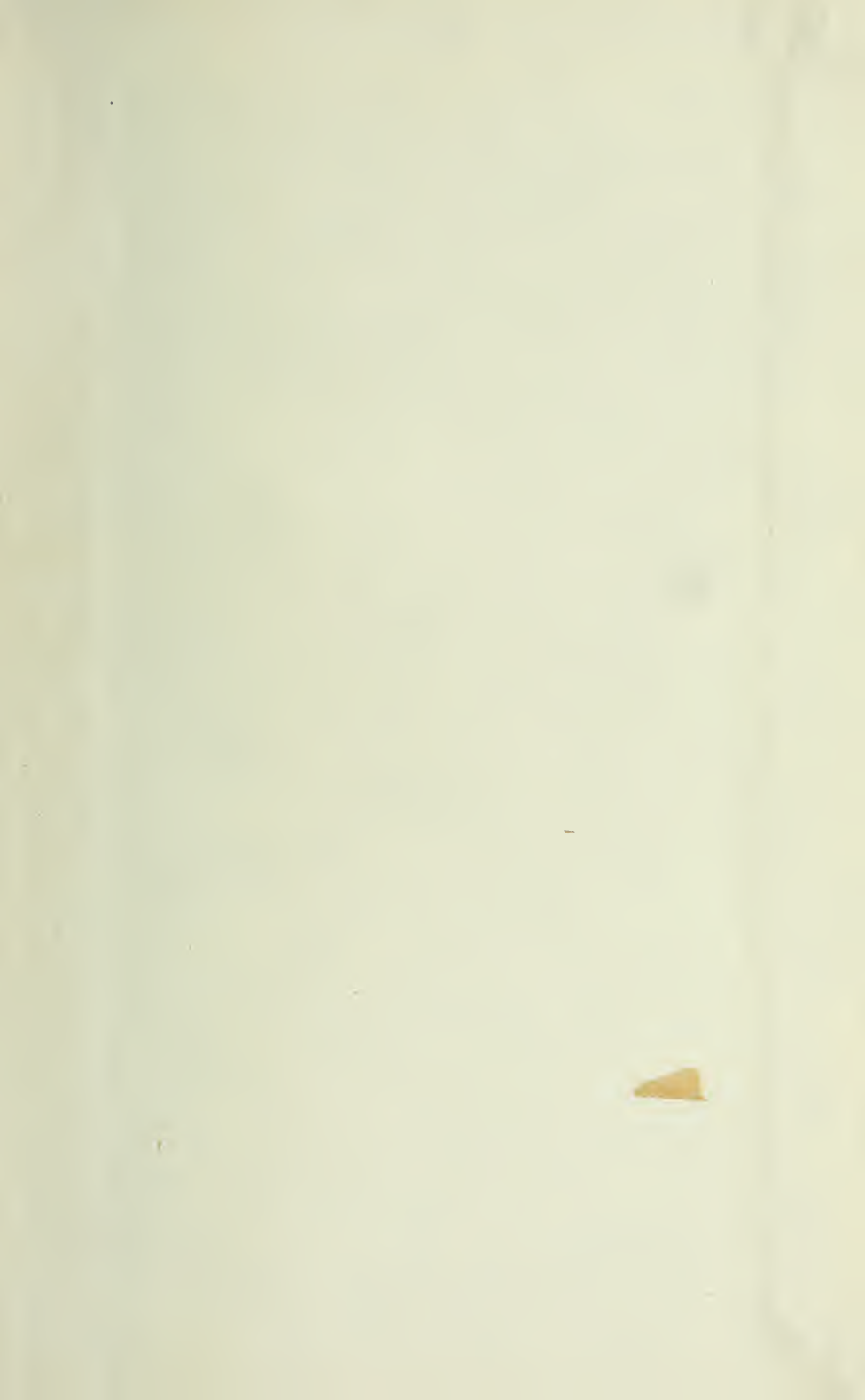
TOME VIII

- I. — Louis XIV. La fin du règne (1685-1715), par MM. A. DE SAINT-LÉGER, professeur à l'Université de Lille, A. RÉBELLIAU, bibliothécaire de l'Institut, P. SAGNAC, maître de conférences à l'Université de Lille, et E. LAVISSE.
- II. — Louis XV (1715-1774), par M. H. CARRÉ, professeur à l'Université de Poitiers.

TOME IX

- I. — Louis XVI (1774-1789), par MM. LAVISSE, H. CARRÉ et SAGNAC.
- II. — Tables analytiques.





UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 085668249